Sous la direction de
Charles-Édouard Niveleau

VERS UNE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

LE PROGRAMME DE BRENTANO

Préface de Jocelyn Benoist

Vers une philosophie scientifique

Le programme de Brentano

Charles-Édouard Niveleau (dir.)

DOI : 10.4000/books.demopolis.96
Éditeur : Demopolis
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 30 juin 2016
Collection : Quaero
ISBN électronique : 9782354571023

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782354570637
Nombre de pages : 464

Référence électronique

NIVELAU, Charles-Édouard (dir.). *Vers une philosophie scientifique : Le programme de Brentano*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Demopolis, 2014 (généré le 02 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/96>>. ISBN : 9782354571023. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.96>.

© Demopolis, 2014
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

VERS UNE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
LE PROGRAMME DE BRENTANO

« QUAERO »

Collection dirigée par Jean-Christophe Tamisier

Hosham Dawod (dir.), *La constante « Tribu », variations arabo-musulmanes*

À paraître :

Christian Ghasarian, *Rapa, île du bout du monde, île dans le monde*
Christian Ehrenfreund & Jean-Philippe Schreiber (dir.), *Les marranismes. De la religiosité cachée à la société ouverte*

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du laboratoire d'excellence TransferS (programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-0001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099).

Édition & couverture : Alexandra Delabie

© Éditions Demopolis, 2014

4, rue Scipion

75005 Paris

www.demopolis.fr

ISBN : 978-2-35457-063-7

Sous la direction de
CHARLES-ÉDOUARD NIVELEAU

VERS UNE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
LE PROGRAMME DE BRENTANO

Préface de Jocelyn Benoist

Remerciements

L'idée de cet ouvrage tire en partie son origine d'un séminaire intitulé « Entre mathématiques, physiologie et phénoménologie : quel modèle pour la psychologie naissante en Allemagne au cours du XIX^e – début XX^e siècles ? » que nous avons organisé aux archives Husserl de Paris en 2011-2012.

Nous sommes redevable à Jocelyn Benoist, qui dirigeait alors les archives Husserl, ainsi qu'à Michel Espagne, directeur de l'UMR 8547 Pays germaniques – Transferts culturels, pour nous avoir encouragé dans l'organisation du séminaire et pour avoir rendu possible le présent projet éditorial. Que soient ici remerciés le Centre national de recherche scientifique (CNRS), pour l'allocation fléchée dont l'éditeur a pu bénéficier entre 2010-2013 au sein des archives Husserl, ainsi que le Deutscher Akademischer Austauschdienst (DAAD) et l'Académie française, pour le financement actuel d'un projet de recherche en Allemagne.

*Charles-Édouard Niveleau
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
EA 3762 PhiCo – EXeCO
Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte*

Les contributeurs

Liliana ALBERTAZZI, principale chercheuse du Centre de l'esprit et du cerveau (CIMEC) de l'université de Trente et professeur associé au département des Humanités. Elle tente depuis ces vingt dernières années de poser les fondations d'une science des apparences à la fois d'un point de vue théorique et expérimental. Ses nombreuses publications comptent l'édition de *The School of Franz Brentano* (Springer, 1996), *Shapes of Forms. From Gestalt Psychology and Phenomenology to Ontology and Mathematics* (Springer, 1999), *The Dawn of Cognitive Science. Early European Contributors 1870-1930* (Springer, 2001) ; *The School of Alexius Meinong* (Ashgate, 2001) ; *Unfolding perceptual continua* (John Benjamins, 2002), *Perception beyond inference* (MIT, 2010) ; *The Wiley Blackwell Handbook of Experimental Phenomenology* (Wiley-Blackwell, 2013).

Valérie AUCOUTURIER, docteur en philosophie de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et de l'université de Kent. Elle est actuellement chargée de recherches postdoctorales pour le Fond de la recherche scientifique des Flandres (FWO) au Centre Leo Apostel (CLEA) de l'université libre de Bruxelles (VUB). Elle enseigne également au département de philosophie de l'université Saint Louis (Bruxelles). Elle travaille dans les domaines de la philosophie de l'esprit et de l'action et de la philosophie et l'épistémologie de la psychologie et de la psychanalyse. Elle a récemment publié *Qu'est-ce que l'intentionnalité ?* (Vrin, 2012).

Jocelyn BENOIST, professeur de philosophie contemporaine à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ancien membre de l'Institut universitaire de France, *Fellow au Wissenschaftskolleg* de Berlin, directeur de la collection « Passages » aux éditions du Cerf. Il est spécialisé dans l'étude du langage et de la connaissance, notamment à travers la confrontation entre la philosophie analytique et la phénoménologie. Après avoir consacré de nombreuses

publications à la philosophie autrichienne, il travaille désormais au développement d'une approche réaliste en philosophie. Parmi ses dernières publications : *Sens et sensibilité* (Cerf, 2009) ; *Concepts* (Cerf, 2010) ; *Éléments de philosophie réaliste* (Vrin, 2011) ; *Le bruit du sensible* (Cerf, 2013).

Arnaud DEWALQUE, membre de l'unité de recherche Phénoménologies et enseignant l'histoire de la philosophie contemporaine à l'université de Liège. Ses travaux portent sur la philosophie allemande des XIX^e et XX^e siècles, l'interface néokantisme et phénoménologie, l'interface phénoménologie et philosophie de l'esprit, la tradition phénoménologique et l'école de Brentano. Auteur de nombreux articles et traductions, ainsi que de plusieurs ouvrages, il poursuit actuellement un projet de recherches sur l'école de Brentano (*Brentano School Primary Sources*). Dernières publications : « Brentano and the Parts of the Mental » (*Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 2013) ; « Intentionnalité in obliquo: Chisholm et Brentano » (*Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, 2013).

Denis FISETTE, professeur au département de philosophie de l'université du Québec à Montréal. Il a publié de nombreux travaux dans les domaines de l'histoire de la philosophie allemande et autrichienne du XIX^e siècle et de la philosophie de l'esprit contemporaine. Il est actuellement engagé dans un projet d'envergure sur Brentano et l'histoire de la philosophie en Autriche. Il a notamment édité : *Carl Stumpf. Renaissance de la philosophie. Quatre articles* (Vrin, 2006) ; *À l'école de Brentano* (avec G. Fréchette, Vrin, 2007), *Theme from Brentano* (avec G. Fréchette, Rodopi, 2013) et prépare avec R. Martinelli *Philosophy from an Empirical Standpoint : Carl Stumpf as a philosopher* (Rodopi) ainsi qu'un tryptique, avec G. Fréchette, portant sur la biographie intellectuelle de Brentano.

Guillaume FRÉCHETTE, chercheur postdoctoral à l'université de Salzbourg. Après avoir reçu son doctorat à l'université de Hamburg, il a assuré plusieurs charges de recherche et d'enseignement au sein des universités de Montréal et des Trois-Rivières au Canada. Outre la publication de plusieurs articles sur la philosophie autrichienne et allemande et le mouvement phénoménologique, il est l'auteur d'un livre sur Bolzano (*Gegenstandslose Vorstellungen. Bolzano und seine Kritiker*, Academia Verlag, 2010), et a co-édité deux ouvrages sur Brentano et son école : *À l'école de Brentano* (Vrin, 2007) et *Themes from Brentano* (Rodopi, 2013).

Marion HÄMMERLI, assistante-doctorante à l'université de Lausanne. Dans sa thèse doctorale, elle propose une analyse qualitative de la structure de l'espace tel qu'il est représenté dans le raisonnement spatial de tous les jours, ceci en se focalisant sur la question de savoir comment les relations perspectivales peuvent être intégrées dans une théorie méréo-topologique de la représentation spatiale. Ce projet interdisciplinaire lui permet de rassembler ses principaux domaines d'intérêts, à savoir la logique, la topologie et l'ontologie formelle d'un côté, et la métaphysique descriptive et la phénoménologie de l'autre. Son article (avec Olivier Massin) sur les mélanges chromatiques fait partie d'un projet de recherche et de traduction de certains chapitres des *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* de Brentano, qui est actuellement en cours à l'université de Genève.

Carlo IERNA, chercheur postdoctoral à l'université d'Utrecht et Visiting Fellow à l'université de Harvard. Après avoir travaillé depuis 2004 aux archives Husserl de Leuven, il a obtenu une bourse de l'Organisation néerlandaise de la recherche scientifique (NWO) pour le projet « La philosophie en tant que science : le projet de l'école de Brentano. » Ses publications portent sur la philosophie des mathématiques, la notion de Gestalt, la relation entre philosophie et psychologie et la philosophie des sciences dans l'école de Brentano. Il est sur le point d'achever un livre sur les buts de la philosophie de Husserl. Il a notamment coédité *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in commemoration of Edmund Husserl* (Springer, 2010). Son blog : <http://blog.ierna.name>

Riccardo MARTINELLI, professeur associé au département des études humanistes de l'université de Trieste, il s'est spécialisé dans la philosophie de l'Europe centrale (Brentano, Stumpf, Meinong), Kant et l'idéalisme allemand, la musique et les rapports entre science et philosophie. Il est l'auteur des ouvrages suivants : *Musica e natura del suono 1790-1930* (Unicopli, 1999) ; *Misurare l'anima. Filosofia e psicofisica da Kant a Carnap* (Quodlibet, 1999) ; *Uomo, natura. Il problema antropologico in filosofia* (Il Mulino, 2004) ; *I filosofi e la musica* (Il Mulino, 2012) ainsi que l'éditeur de *Carl Stumpf. La rinascita della filosofia. Saggi e Conferenze* (Quodlibet, 2009) ; et de *L'universo kantiano. Filosofia, scienze, sapere* (avec S. Besoli & C. La Rocca, Quodlibet, 2011).

Olivier MASSIN, maître-assistant à l'université de Genève. Agrégé de philosophie, il a soutenu deux thèses, l'une sur la nature du toucher, l'autre sur celle du plaisir. Ses recherches actuelles se concentrent en partie sur la façon dont se composent ou se mélangent des entités de même type,

telles que la composition des émotions ou sentiments mixtes ; la composition des forces, ou les mélanges de substances physiques. Une autre partie de ses recherches portent sur la philosophie de Brentano, notamment la théorie brentanienne de l'intentionnalité du plaisir (« The intentionality of pleasures: a Brentanian approach » dans *Themes from Brentano*, Rodopi, 2013), prépare une entrée sur la théorie brentanienne des qualités sensorielles (« Brentano on sensations and sensory qualities » dans le *Routledge Handbook of Brentano and the Brentano School*, U. Kriegel, éd.).

Wioletta MISKIEWICZ, chercheuse au CNRS à l'Institut d'histoire des sciences et des techniques (IHPST) et responsable du projet international "e-LV" consacré à la numérisation et l'exploitation scientifique des archives de Kazimierz Twardowski et de ses différents disciples (<http://www.elv-akt.net/>). L'articulation de la phénoménologie husserlienne et de la philosophie analytique polonaise constitue son principal axe de recherche dont l'ambition est de promouvoir une phénoménologie analytique.

Charles-Édouard NIVELEAU, achève une thèse de doctorat, à l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne sous la direction de Jocelyn Benoist, intitulée : « Carl Stumpf et les principes de la phénoménologie expérimentale : Fondements historiques et théoriques. » Après avoir travaillé au sein des archives Husserl de Paris, il séjourne en 2014 à l'Institut Max Planck d'histoire des sciences à Berlin. Il prépare actuellement un numéro spécial de la revue *Philosophia Scientiae* consacré au naturalisme ainsi qu'une monographie sur James Jérôme Gibson aux Belles Lettres.

Sabine PLAUD, agrégée et docteur en philosophie de l'université Paris I Panthéon-Sorbonne où elle a soutenu une thèse consacrée à Ludwig Wittgenstein. Spécialiste de la philosophie du langage, des sciences et de la tradition analytique au sujet desquels elle a publié plusieurs articles. Parmi ses ouvrages on peut mentionner (*Wittgenstein*, 2009), la co-translation des *Voies du paradoxe* de W. V. O. Quine (Vrin, 2010) ; de *Rendre explicite* de Robert Brandom (Cerf, 2011) et enfin a co-édité *Lectures de la philosophie analytique* (Ellipses, 2011) et *Lectures de Wittgenstein* (Ellipses, 2012). Elle est actuellement chargée de mission auprès de la présidence de Paris Sciences et Lettres.

Robin ROLLINGER, chercheur associé à l'université de Salzburg, spécialisé dans les domaines de la phénoménologie, la philosophie autrichienne ainsi que la philosophie et la psychologie du XIX^e siècle. Parmi ses nombreuses études et traductions, mentionnons: *Austrian Phenomenology: Brentano*,

Husserl, Meinong, and Others on Mind and Object (Ontos-Verlag, 2008) ; *Philosophy of Language and Other Matters in the Work of Anton Marty: Analysis and Translations* (Rodopi, 2010) ; et *Franz Brentano's Early Logic and Epistemology* (Rodopi, à paraître).

Denis SERON, maître de recherche du Fonds national belge de la recherche scientifique et maître de conférences à l'université de Liège, où il dirige un centre de recherche en phénoménologie. Ses domaines de recherche sont principalement la phénoménologie, la théorie de la perception et la philosophie de la psychologie. Son dernier ouvrage, *Ce que voir veut dire* (Le Cerf, 2012), était consacré aux débats autour de l'intentionnalité perceptive.

Fiorenza TOCCAFONDI, est professeur associé en histoire de la philosophie contemporaine à l'université de Parme. Après avoir travaillé sur le néo-kantisme, la phénoménologie, l'ontologie, l'œuvre de Karl Bühler et le contexte d'émergence de la psychologie de la Gestalt, ses recherches portent désormais sur le contexte philosophique et culturel de l'Allemagne de Weimar. Parmi ses publications récentes, mentionnons l'édition de Karl Dunc-ker, *Coscienza e vita. Saggi fenomenologici (1927-1940)* en 2009 et de *Fenomenologia e scienza. Punti d'incontro passati e presenti* en 2012 ainsi qu'une série d'articles dont « Dopo la Philosophie als strenge Wissenschaft. Un'altra fenomenologia nel periodo di Weimar » (dans *Rivista Internazionale di Filosofia e Psicologia*, 2012) et « Phenomenological description and physiological investigation. Ewald Hering's path », (dans *pH*, 2013).

PRÉFACE

Une psychologie sans expériences ?

Jocelyn Benoist

L'initiative de Charles-Édouard Niveleau vient heureusement combler une lacune et, en même temps, renouveler une question à laquelle le développement contemporain des sciences de l'esprit a redonné la plus grande actualité.

Depuis une vingtaine d'années, après un long purgatoire, les philosophes ont redécouvert la pensée de Franz Brentano et de sa très riche école. D'une façon qui peut paraître à première vue étrange, cette redécouverte, en un premier temps, a plutôt été le fait de philosophes analytiques anglophones¹. Puis, progressivement, elle a gagné les milieux philosophiques francophones, avec d'importants travaux de traduction², et un véritable renouvellement du commentarisme³.

Ainsi on a appris à voir en Brentano certes la source de la tradition phénoménologique, selon une meilleure compréhension et du degré auquel l'entreprise husserlienne dépend de celle de son maître jusque dans son détail même et de la différence très réelle qu'il y a pourtant entre les deux perspectives ; mais aussi, de l'autre côté, un

1. Nous pensons bien sûr aux travaux pionniers de Kevin Mulligan, Barry Smith et Peter Simons.

2. Notamment sous l'impulsion énergétique de Denis Fisette. Voir, entre autres : D. Fisette & G. Fréchette (éds.) 2007, *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin.

3. Voir notamment Jean-François Courtine 2007, *La cause de la phénoménologie*, Paris, PUF.

philosophe au style par bien des côtés proto-analytique, mettant en jeu des exigences de clarté conceptuelle et de précision argumentative qui anticipent celles de la philosophie anglophone du XX^e siècle.

Bien sûr, une telle résurrection de la philosophie brentanienne n'a été rendue possible que parce que, à la fin du XX^e siècle, au sein du genre de philosophie dominant au niveau international, la philosophie analytique, les questions de philosophie de l'esprit d'un côté, et d'ontologie de l'autre, ont regagné une forme de suprématie. Or, de ces deux points de vue, la pensée de Brentano présente indubitablement un immense intérêt. Il devenait donc logique qu'il fût exhumé, moyen dans la recherche d'une nouvelle identité analytique – au-delà du paradigme linguistique, qui avait été largement dominant, bien que jamais exclusif, dans la période précédente.

La redécouverte de Brentano et son école a donc été, jusqu'ici, essentiellement philosophique.

C'est dire qu'un aspect extrêmement important de la pensée du maître et de ses disciples, ainsi que de leurs activités, a été jusqu'ici négligé. Ces gens se disaient « psychologues ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'entendaient-ils par là ? Avaient-ils une définition originale de la psychologie ? Et, si c'est le cas, dans quel type de rapport celle-ci place-t-elle cette discipline par rapport à la philosophie ?

Le recueil présenté ici instruit magistralement cette question, en offrant le premier traitement systématique.

Or, une telle question, au-delà de l'intérêt historique qu'on ne peut que lui attribuer en termes d'histoire des disciplines, compte tenu du rôle décisif joué par les brentaniens dans le développement de la psychologie scientifique à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, acquiert aussi une portée considérable dans le contexte présent, marqué par l'explosion des sciences de l'esprit et l'omniprésence desdites « sciences cognitives ». Au-delà de la simple généalogie, ou à travers elle, il y va *du sens même et de la méthode de la « psychologie »*.

Aussi le recueil édité par Charles-Édouard Niveleau, s'il constitue une remarquable introduction à un chapitre méconnu bien que crucial simultanément de l'histoire de la psychologie et de la philosophie modernes, est-il aussi animé par une question épistémologique d'une importance fondamentale, qu'il ne perd jamais de vue, et dans laquelle il voit, sans doute à juste titre, l'apport possible du philosophe autrichien aux « sciences de l'esprit » telles qu'elles se déploient

aujourd'hui : à savoir celle du rôle et de la signification de la *connaissance en première personne* (« introspective », comme on dit) là où l'objet à connaître est l'esprit.

Une telle attente est-elle justifiée ? Dans ce sens, je me contenterai ici de présenter quelques éléments de réflexion.

La psychologie a-t-elle donc besoin de la philosophie ? Il est tentant de répondre par la négative. En tout cas, si la psychologie est une science autonome, ce qu'elle est assurément devenue, elle n'a pas plus besoin de la philosophie que n'importe quel autre discours pourvu de ses propres normes et codes. En tant que science ayant son domaine de positivités propre, elle doit même en un sens s'en préserver. Le philosophe a trop vite fait de se placer par rapport au psychologue – comme par rapport à tout spécialiste – dans la position de celui qui sait mieux que le spécialiste ce que celui-ci doit dire sur son propre sujet.

D'un autre côté, suivant une conception moins invasive, plus modeste, de la philosophie, celle-ci peut, par rapport à la psychologie, comme à tout discours, intervenir comme un recours là où un certain type de perplexité conceptuelle se fait jour : là où un doute surgit quant au fait que nous mettions réellement en œuvre un concept, c'est-à-dire que nous ayons été capables de définir un usage effectif pour lui.

Bien sûr, la psychologie n'est pas plus exempte de mythologie que les autres sciences, et sans doute le fait qu'elle touche à ce qu'on appelle « l'esprit », notion qui peut difficilement être expurgée de ses multiples charges métaphysiques, renforce son exposition à la permanence de telles mythologies. Il n'est pas toujours facile, dans une science, de faire le partage entre ce qui est scientifique ou non. Et il n'est pas toujours dit non plus que la composante proprement scientifique soit absolument exempte de mythologie. Certaines mythologies peut-être sont nécessaires – que l'on pense au « mythe des objets » quinién. Mais il n'est sans doute jamais bon qu'elles ne soient pas conscientisées comme telles.

À ce niveau, sans doute, la philosophie peut jouer un rôle, si elle sait abandonner le regard de surplomb et se mettre à l'écoute des contraintes du discours scientifique – et de celui d'une science en particulier – qu'elle ne comprend pas toujours. Le philosophe ne fera pas la psychologie à la place du psychologue, mais il peut certainement, s'il s'arme de patience et prend le temps de considérer les expériences et non les seules « théories », réfléchir sur ce que fait le psychologue,

interroger les présupposés philosophiques de certaines décisions prises et inversement mesurer les conséquences philosophiques de certains résultats factuels.

Par rapport à une telle conception de la philosophie comme nécessairement « seconde » par rapport à des discours, notamment mais pas seulement scientifiques, qui, en un sens, lui préexistent et sont assez largement autonomes par rapport à elle, Brentano semble se tenir en porte-à-faux. En effet, par bien des côtés il est le dernier des « philosophes classiques », qui, comme Descartes, croient à la continuité entre science et philosophie. Ou plutôt il offre, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, comme un retour inattendu de cette conception qui, certainement, ne se comprend qu'en réaction à l'idéalisme allemand, et contre lui. Lorsque, dans ses thèses d'habilitation, Franz Brentano émet la célèbre assertion selon laquelle : « La vraie méthode de la philosophie n'est aucune autre que celle des sciences de la nature. » (4^e thèse) ⁴, on ne peut accorder sa pleine portée à cette thèse que si on la rapproche par exemple du jugement formulé dans la *Deskriptive Psychologie* : « Un système schellingien ou hégélien est complètement dénué de tout caractère scientifique. » ⁵

L'injonction d'adopter la « méthode des sciences de la nature » en philosophie vaut contre une certaine philosophie spéculative, devenue dominante dans les pays germanophones dans la première moitié du XIX^e siècle.

À l'encontre de la critique adressée par les philosophes spéculatifs à la « pensée d'entendement », Brentano défend une conception de la philosophie suivant laquelle il faut reconnaître une continuité forte entre elle et les sciences, dans la perspective d'une seule et même scientificité et de l'unité de « la science » – qui, bien sûr, ne doit pas nous conduire à ignorer la spécificité régionale des disciplines : la définition du domaine de chaque science est un grand problème brentanien, comme on peut le voir dans la *Psychologie au point de vue empirique*, dont le premier étage est consacré à une *délimitation de la psychologie*.

Cette continuité ne doit cependant pas être entendue au sens quinquien d'une intégration pure et simple de la philosophie au corpus de « la science » entendu comme celui des sciences empiriques. Dans sa tâche

4. Franz Brentano 1929, *Über die Zukunft der Philosophie*, éd. Oskar Kraus, Hambourg, Felix Meiner, p. 136.

5. Franz Brentano, *Deskriptive Psychologie*, éd. Roderick Chisholm et Wilhelm Baumgartner, Hambourg, Felix Meiner, 1982, p. 3

d'élucidation conceptuelle, il semble que la philosophie conserve le privilège d'une connaissance en bonne part *a priori*, et, en un sens, préalable. Par exemple, il faut d'abord savoir ce dont il s'agit, en définir le concept, si l'on veut, par après, aborder scientifiquement la « conscience » et établir sur elle des résultats positifs.

On relèvera, en ce sens, l'ambiguïté de la déclaration liminaire de Brentano dans la *Psychologie au point de vue empirique* :

Mon point de vue en psychologie est le point de vue empirique : je ne reconnais d'autre maître que l'expérience (*Erfahrung*). Mais je partage avec d'autres la conviction qu'une certaine intuition idéale est tout à fait conciliable avec un tel point de vue.⁶

Un empirisme qui n'exclut pas « l'intuition idéale » (*ideale Anschauung*). Peut-on rêver définition plus claire, avant la lettre, de la phénoménologie ?

Une telle définition ne fera probablement pas l'affaire de ce qu'on appelle, à présent, « sciences empiriques ». Celles-ci trouveront une difficulté dans cette « intuition idéale » qui ressemble comme à s'y méprendre à une « intuition des essences ».

Aussi, on peut se demander – et ne s'est pas assez demandé – ce que veut dire « empirique » dans le titre de l'œuvre maîtresse de Brentano. En quoi cette psychologie est-elle « au point de vue empirique » ?

En 1921, dans un article magistralement commenté ici par Denis Seron, Edward Titchener opposait la psychologie de son maître Wilhelm Wundt et celle de Franz Brentano⁷, suivant un contraste qui était celui de la *description* des phénomènes d'un côté et de l'analyse conceptuelle et de la lecture des textes de l'autre. Pour lui, Brentano était essentiellement un philosophe, arrimé dans la tradition. En regard de cette figure, il faisait valoir celle du vrai savant, Wundt.

Le paradoxe qu'il y a à reprocher le défaut de description à un auteur qui a conféré à celle-ci un rôle en un sens sans précédent en philosophie attire évidemment l'attention.

Tout dépend, bien sûr, de ce que l'on entend par « description ». Une bonne part des « descriptions » attribuées par Titchener à Wundt ne passeraient certainement pas la barre des exigences descriptives de la

6. Franz Brentano, 1924 [1874], *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, éd. Par Oskar Kraus, Hambourg, Felix Meiner, T. I, Préface de l'auteur, p. 1.

7. Edward Titchener 1921, « Brentano and Wundt: Empirical and Experimental Psychology », *American Journal of Psychology*, 32, p. 108-120.

psychologie brentanienne, parce qu'elles supposent en réalité *toute sorte de choses* – et notamment des relations causales – *qu'on ne voit pas*.

Cependant, bien sûr, on peut, comme Titchener, avoir le sentiment que Brentano ne s'intéresse pas beaucoup aux faits, et reste les trois quarts du temps sur le terrain de l'analyse conceptuelle, là où les recherches de Wundt se caractérisent au contraire par le fourmillement des faits. Et en effet, dans la *Psychologie au point de vue empirique*, la part des « recherches empiriques » au sens contemporain du terme n'est pas absolument évidente. On a plutôt l'impression que le texte se rattache à la tradition proprement philosophique de l'empirisme moderne, au sens où il met en avant l'expérience (*Erfahrung*), entendue d'abord comme *expérience interne*, comme fondement épistémologique ultime et où, à sa façon, il esquisse quelque chose comme une réécriture de l'*Essai* de Locke.

Comme telle, si la référence à « l'expérience » intérieure comme fondement y est omniprésente, les « expériences » (*Experimente*) y sont rares, et souvent stéréotypées, déjà appropriées par la tradition philosophique, comme celle, lockienne, des mains respectivement chauffée et refroidie au préalable trempées dans la même eau⁸. À ce niveau de traditionalité et de conceptualisation, il ne s'agit plus vraiment d'une expérience, mais d'un paradigme.

Il serait donc certainement ici tentant d'opposer « empirique » et « expérimental » – comme le fait le titre de l'article de Titchener, mais à vrai dire pas son texte, en tout cas pas en termes précis.

La posture faiblement « expérimentale » adoptée par Brentano dans ce qu'il nous a laissé en guise de psychologie n'a cependant rien de naïf. Il ne faut pas oublier que le philosophe part du constat du caractère encore largement flou et sous-déterminé du socle conceptuel de cette science. Il s'agit avant tout, dans la *Psychologie au point de vue empirique*, de proposer une *définition de la psychologie* et de ses concepts fondamentaux et, en premier lieu, d'en déterminer exactement le domaine. Cette tâche relève en propre de l'analyse conceptuelle, une analyse qui n'est certes pas déconnectée de la réalité, mais qui consiste à fixer les genres suivant lesquels il est possible d'appréhender celle-ci. Or la thèse, internaliste, qui soutient l'édifice théorique de la *Psychologie au point de vue empirique* – et à laquelle, de fait, est suspendue l'« empiricité » de celle-ci – est que c'est *dans l'expérience intérieure et*

8. *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, I, 1, §2, p. 13 ; tr. fr. p. 30.

la seule expérience intérieure que l'on trouve le principe de distinction de ces genres, lorsqu'il s'agit de la *réalité psychique*. En vérité, dans l'architectonique de la *Psychologie*, la thèse suivant laquelle l'être psychique est celui qui est donné dans la « perception intérieure » (*innere Wahrnehmung*) est beaucoup plus importante que celle suivant laquelle il serait formellement caractérisé par ce trait grammatical qu'est l'intentionnalité. Brentano est un néo-aristotélicien, certes, mais un aristotélicien qui, suivant le paradoxe bien mis en avant par Franco Volpi⁹, est avant tout un cartésien.

La caractéristique des « concepts psychologiques » serait donc qu'*ils ne peuvent se fixer qu'en première personne*, en référence à l'expérience effectivement faite par la conscience. Tel est « l'empirisme » de Brentano, qui est au fond un cartésianisme. Cet alliage n'est guère surprenant : l'empirisme classique trouve son ressort dans une distorsion de l'exigence cartésienne de certitude.

En même temps, une telle thèse semble soulever une difficulté pour une épistémologie d'imprégnation positiviste¹⁰, qui est une épistémologie en troisième personne : de l'*observation* et non de l'*expérience*.

Comme on le sait, cette tension apparente est résolue par la distinction entre « perception interne » (*innere Wahrnehmung*) et « observation interne » (*innere Beobachtung*). Tout vécu psychique est accompagné de sa propre « perception » interne dans la mesure même où il est vécu : c'est là le trait définitionnel du psychique. Cependant, la « perception interne » n'est pas une « observation », donc elle ne constitue pas son objet (par définition immédiat) en objet de science. Pour qu'une science du vécu psychique – donc du psychique – devienne possible, il faut que celui-ci soit mis à distance : par la mémoire, qui en fait un objet d'observation différée, donc de connaissance, et par l'intersubjectivité, dont la *Psychologie au point de vue empirique* insiste sur le fait qu'il s'agit d'une source majeure de connaissance des états psychiques – un point qui souvent n'est pas assez relevé par les commentateurs.

En fait, l'originalité de la position épistémologique de Brentano, en ce qui regarde la psychologie, est que, selon lui, on pourrait dire qu'il s'agit d'une connaissance *en troisième personne* – il n'y a de science

9. Voir Franco Volpi : « War Franz Brentano ein Aristoteliker ? Zu Brentanos und Aristoteles' Auffassung der Psychologie als Wissenschaft », *Brentano-Studien*, 2, 1989, p. 13-29

10. Il ne faut pas oublier que la lecture de Comte fut un des moteurs de la vocation philosophique de Brentano : cf. « Auguste Comte und die positive Philosophie » (1869), repris dans O. Kraus (éd.) 1926, *Die vier Phasen der Philosophie*, Hambourg, Felix Meiner, p. 113.

qu'en troisième personne – *de phénomènes qui, ontologiquement, sont en première personne* – dont l'être se confond avec l'être vécu, ce qui fait leur absolue *réalité*.

L'effort de définition du phénomène se fera donc, descriptivement, en première personne. Toute référence à une causalité extérieure – y compris à cette altérité de soi à soi qui est celle du *corps* – devra être exclue. Puis, ce dont la figure aura ainsi été délimitée se verra réinséré dans le tissu des phénomènes en troisième personne, notamment selon les connexions causales que l'on peut établir d'un phénomène à un autre. Il est donc sans doute, du point de vue de Brentano, malvenu de reprocher à la *Psychologie au point de vue empirique* son manque d'expériences au sens d'*expérimentations*. Tant qu'il s'agit de fixer les concepts psychologiques, la description des « expériences », mémorisées et objectivées en « phénomènes psychiques », sur lesquels il est possible d'établir des types idéaux, suffit. Et comme il s'agit des seuls concepts fondamentaux, il n'y a pas besoin d'aller chercher très loin les expériences en question : pas ou peu besoin de les provoquer (ce qui serait une expérience au sens d'une expérimentation). Quelle vie psychique est sans représentation, jugement ou mouvement affectif ?

En même temps, l'affaire pourrait être plus compliquée qu'il n'y paraît. Il faut, de ce point de vue, faire droit aux remarques importantes du début de la *Deskriptive Psychologie*, qui, si, suivant une distinction qui n'était pas explicitement présente dans la *Psychologie* de 1874, elles séparent bien la « psychologie descriptive » qui, précisément, fixe les concepts psychologiques, et la « psychologie génétique », qui explique l'apparition et la succession des contenus psychiques, y compris en relation avec le corps, mettent également en évidence le rôle que la seconde peut et doit jouer dans la première.

En vérité, l'expérimentation, qui est par définition une pratique de la psychologie génétique – puisque, en psychologie, elle consiste à faire apparaître ou disparaître des contenus mentaux – loin d'être exclue par la « psychologie descriptive », peut en représenter une condition essentielle. Car, pour fixer le concept d'un certain type de contenu, encore faut-il considérer celui-ci dans l'état de pureté requis.

Ainsi, ce ne sont plus alors les expérimentations de l'*Essai*, devenues au fil de l'histoire expérimentations pour philosophes, que cite alors Brentano, mais celles, récentes, de Helmholtz. En effet, dit-il, par exemple, si l'on s'intéresse au timbre (*Klangfarbe*), une analyse correcte de ce phénomène requiert la prise en compte des harmoniques qui accompagnent le son fondamental : ceux-ci sont des constituants du

son en tant que précisément il a un timbre – ce qui est une qualité phénoménologique que la psychologie descriptive du son ne peut ignorer. Or, la perception des harmoniques comme tels requiert un dispositif expérimental du type de celui que Helmholtz a mis en œuvre dans ses recherches sur le son¹¹ : au moyen de résonateurs, on amplifie et isole successivement chaque harmonique.

Évidemment, ce faisant, on altère le son et donc modifie l'expérience initiale. Cependant, la pointe de l'expérimentation réside dans l'éducation de l'oreille qui apprend à devenir attentive aux harmoniques ainsi distingués : en éloignant progressivement les résonateurs de l'oreille, on revient au son initial, mais l'oreille est maintenant sensible à ces harmoniques que l'expérimentation a détachés.

Le point important est que lesdits harmoniques faisaient bien partie du son initial. C'est-à-dire que *nous les entendions*. Cependant, en un autre sens, nous ne les entendions pas : nous n'étions pas capables de reconnaître leur présence dans le son entendu et de leur accorder leur juste droit dans la description. Le dispositif expérimental nous a juste aidés à prendre la mesure du perçu, en en opérant une transformation provisoire pour, en un second temps, effacer cette transformation et reconduire la conscience au perçu même. Ainsi, *pour devenir capable de décrire pleinement l'expérience, il faut faire quelque chose*.

Ainsi, au bout du compte, la délimitation de l'expérience peut-elle requérir l'expérimentation – et sans doute, à un degré ou un autre le requiert-elle toujours : simplement certaines expérimentations ont-elles été tellement digérées qu'elles n'en sont plus. Inversement, là où on expérimente en psychologie, il importe au plus haut point de savoir à propos de quoi l'on expérimente. *Et cela, en un sens, seule la « psychologie descriptive » peut nous le dire*.

On trouvera là un principe d'explication du fait que la psychologie expérimentale ait pu connaître le développement que l'on sait, sous l'impulsion de figures comme celles de Stumpf, dans l'école de ce philosophe qui n'expérimentait pas : Brentano.

On y trouvera aussi, je pense, quelques raisons de croire que le programme que se fixe ce volume, d'une réappréciation du point de vue brentanien en psychologie, peut avoir quelque légitimité et, sans nul doute, présente un réel intérêt.

11. Helmholtz, H. 1877 (4^e éd.), *Lehre von den Tonempfindungen als physiologische Grundklasse für die Theorie der Musik*, Brunswick, Vieweg, 1^{ère} partie, chapitre 4, où Helmholtz expose sa « méthode pour observer (*beobachten*) les harmoniques ».

INTRODUCTION

Le programme brentanien d'une philosophie scientifique

Charles-Édouard Niveleau

Un événement inédit dans l'histoire de la philosophie s'est produit en Autriche dans la seconde moitié du XX^e siècle. Cet événement, dont on n'a probablement pas encore mesuré la portée, a été parfaitement mis en lumière par Wojcieh Zelaniec :

Jeter les bases d'une discipline, en construire le programme, même en tracer les linéaments les plus généraux, c'est tout autre chose que la pratiquer, la mettre en œuvre. C'est un paradoxe trop commun et mal réfléchi que rares sont les philosophes qui « prêchent l'exemple », c'est-à-dire que leur propre philosophie n'est pas d'une sorte telle qu'elle soit légitime à la lumière de ses propres principes. [...] Husserl dit souvent que ceci ou cela exige un grand effort descriptif, mais ce n'est assurément pas très fréquemment qu'il entreprend un tel effort ; il en reste aux déclarations programmatiques, ou aux recherches inachevées et parfois assez confuses, où il se perd. [...] Brentano par contre, non seulement ébauche [...] mais aussi exécute, du moins en partie, son programme d'une psychologie descriptive. C'est là un des mérites indéniables, mais pas souvent relevés, du philosophe.¹

1. « Le Brentano de la *Deskriptive Psychologie* : l'homme qui savait décrire (et poursuivait un objectif double en décrivant) », *Les Études philosophiques*, n°64, 2003, pp. 23-33 [p. 24-25].

Quoique cette remarque jette un lourd discrédit sur la philosophie – celle-ci demeurant au final incapable d’aller au-delà du travail de définition de son propre objet – elle a pourtant le mérite de pointer du doigt une tendance à la spéculation conceptuelle avec laquelle Brentano entend rompre. Cette thèse historique exprime en partie l’ambition du présent ouvrage : montrer que Brentano est effectivement parvenu à définir et réaliser un programme que ses élèves développeront à leur manière.

L’autre élément que nous voudrions mettre en avant est que ce programme appartient, avant tout et de plein droit, à l’histoire de la psychologie scientifique dont certains chapitres entiers restent à écrire. Ce « chaînon manquant » est assez révélateur de la manière univoque avec laquelle on conçoit, encore aujourd’hui, la psychologie en tant que science et inversement de l’habitude globalement perdue en philosophie de maintenir un certain frottement avec le domaine des sciences qui fasse autre chose, lorsqu’il existe, que la circonscrire à une tâche épistémologique et lui assigner une position de surplomb. Mais cela suppose que nous évitions d’enfoncer à nouveau les différentes portes ouvertes par l’historiographie brentanienne du XX^e siècle qui s’est longtemps limitée à considérer Brentano sous l’angle de la seule histoire de la philosophie. À ce titre, on ne saluera jamais assez les travaux de Barry Smith et Kevin Mulligan² qui ont permis de sortir Brentano de l’enclave philosophique en montrant le rôle que lui et son école ont pu joué dans l’émergence d’une tradition phénoménologique en psychologie, qui devait aboutir dans les années 1930 à l’école berlinoise de la Gestalt, ou encore d’évaluer l’impact que peut exercer en retour la psychologie descriptive sur la manière de concevoir le travail philosophique lui-même, redonnant ainsi à cette discipline ses lettres de noblesse.

Parmi les thèmes indécrottables de l’immense littérature secondaire sur Brentano, l’intentionnalité tient évidemment, sans partage, le haut du pavé. À titre exemplaire ou symptomatique – comme on voudra –, l’ouvrage collectif dirigé par Linda. M. McAlister en 1977,

2. Smith, B. & Mulligan, K. 1982, « Pieces of a theory », dans Smith, B. (éd.) , *Parts and moments. Studies in logic and formal ontologies*, Munich & Vienna, Philosophia Verlag, pp. 15-109; Mulligan, K. & Smith, B. 1985, “Franz Brentano and the ontology of mind”, *Philosophy and Phenomenological Research* 45, pp. 627-644; Smith, B. (éd.) 1988, *Foundations of Gestalt theory*, Munich & Vienna, Philosophia Verlag, Smith, B. 1994, *Austrian philosophy: the legacy of Franz Brentano*, Chicago & LaSalle, Open Court Publishing Company.

intitulé *The philosophy of Brentano*, consacre un quart de ses essais (mis à part les articles à caractère biographique) au traitement monothématique de l'intentionnalité :

- Spiegelberg, « Intention and intentionality in the scholastics, Brentano and Husserl »
- Marras, « Scholastics roots of Brentano's conception of intentionality »
- Chisholm, « Intentional inexistence »
- McAlister, « Chisholm and Brentano on intentionality »

De même que *The Cambridge companion to Brentano*, édité par Dale Jacquette en 2004, comprend deux articles *consécutifs* sur l'intentionnalité :

- Jacquette, « Brentano's concept of intentionality »
- Margolis, « Reflections in intentionality »

Et un article entier est dévolu aux seules relations entre Brentano et Husserl :

- Rollinger, « Brentano and Husserl »

Dernièrement, l'ouvrage collectif édité par Denis Fisette et Guillaume Fréchette en 2013, *Themes from Brentano*, consacre une section entière à cette thématique :

- Fréchette, « Brentano's thesis (revisited) »
- Chrudzimski, « Brentano and Aristotle on the ontology of intentionality »
- Cesalli, « Anton Marty's intentionalist theory of meaning »
- Potrc, « Phenomenology of intentionality »

Contrairement à l'ouvrage de McAlister, les deux suivants ne consacrent aucune section, ni même un article aux rapports que Brentano a pu entretenir avec la psychologie scientifique de son temps³.

3. Hormis, dans une certaine mesure, les articles de Martinelli « Brentano and Stumpf on tonal fusion » et de Fisette « Mixed Feelings. Carl Stumpf's criticism of James and Brentano on emotions » qui figurent dans *Themes from Brentano*. McAlister, L. (éd.) 1977, *The philosophy of Franz Brentano*, Duckworth; Jacquette, D. (éd.) 2004 *The cambridge companion to Brentano*, Oxford University Press ; Fisette, D. & Fréchette, G. (éds.) 2013, *Themes from Brentano*, Rodopi.

Nous pourrions évidemment enrichir ce bref aperçu en multipliant les exemples qui abondent massivement dans ce sens. Pourtant, au regard des autres aspects développés par Brentano et notamment de la manière dont il présente sa *Psychologie d'un point de vue empirique* de 1874, comme s'inscrivant dans un projet de fondation de la psychologie scientifique, on pourrait sérieusement s'interroger sur tout ce que cette hypermnésie occulte comme autres aspects fondamentaux du programme scientifique de Brentano, et si même elle n'en masque pas le caractère scientifique.

Cette hypermnésie s'explique, comme chacun le sait, par la postérité philosophique retentissante de son élève Edmund Husserl qui a fait, quant à lui, de l'exploration des différentes modalités de fonctionnement de l'intentionnalité, l'épicentre de son projet et dont l'ombre ne finit pas de planer sur Brentano. Pour autant, sommes-nous nécessairement condamnés à commettre l'erreur historiographique de la lecture rétrospective ? Même si nous ne souhaitons délibérément pas rentrer dans l'exploration de l'intentionnalité, qui couvre une littérature gigantesque⁴, il suffira pour notre propos de rappeler certains points, bien connus, eux aussi, qui militent en faveur de l'adoption d'une attitude déflationniste à ce sujet.

Que le concept brentanien d'« intentionnalité » ait pu exercer une influence considérable sur la philosophie du XX^e siècle représente une lapalissade, une évidence historique qui peut difficilement prêter à controverse. Mais qu'il faille, pour cette raison, lui accorder la place absolument centrale dans le projet brentanien, tant pour Brentano lui-même que pour l'ensemble de ses élèves, et qu'il vaille la peine de chercher à reconstruire la théorie de l'intentionnalité qu'*aurait* défendu Brentano, nous semblent beaucoup plus discutables, tant par rapport aux objectifs de son programme que par rapport à ce qu'il énonce sur ce concept.

La façon dont Brentano introduit l'intentionnalité au début du livre II de sa *Psychologie* est à cet égard très instructive. Nulle part n'est proposée une *théorie* ni même une *définition* de l'intentionnalité. Dans la perspective descriptive qui est la sienne, Brentano ne fait que l'esquisser à coup d'exemples⁵, ne semblant pas vouloir subsumer l'ensemble de ses manifestations sous un seul et même concept unitaire. À défaut même

4. Pour une mise au point claire et au plus près du corpus brentanien, voir l'étude de Jean-François Courtine 1998, « L'aristotélisme de Franz Brentano », *Les Études phénoménologiques*, 27-27, pp. 7-50.

5. Brentano, F. 1874, *Psychologie vom Empirischen Standpunkte*, Leipzig, Duncker & Humblot, trad. fr. M ; de Gandillac 1944, *La psychologie d'un point de vue empirique*, Paris : Aubier ; 2^{ème} éd. revue par J.-F. Courtine, Paris, Vrin, 2007, p. 92.

de pouvoir fournir une « définition positive », il la présente comme un critère *supplémentaire* permettant d'arrimer une seconde fois la distinction entre les phénomènes physiques et les psychiques qu'avait déjà permis d'établir la distinction entre perception interne et perception externe. Chez Brentano, l'intentionnalité répond essentiellement à un problème de démarcation épistémologique et ne se comprend qu'à partir de sa volonté de fonder et donc de délimiter la psychologie par rapport à d'autres sciences comme la physique ou la physiologie.

En somme, l'apport de Brentano n'est ni évalué dans son projet initial de fondation de la psychologie, ni situé dans le cours de l'histoire générale de la psychologie scientifique à laquelle il se confronte directement - sinon dans une forme de préhistoire approximative de la *Gestaltpsychologie* vis-à-vis de laquelle, il faut le souligner, Brentano a toujours formulé de vives réserves et cela dès l'article fondateur de son élève Ehrenfels « Sur les qualités de forme »⁶.

À l'exception de l'article classique de Titchener de 1921 (« Brentano and Wundt : empirical and experimental psychology » paru dans l'*American Journal of Psychology*), du chapitre 17 intitulé « Hering, Brentano, Stumpf and G. E. Müller » que consacre Edwin Boring dans son classique *History of experimental psychology* de 1950, et des travaux déjà datés d'Antos C. Rancurello (1968, *A Study of Franz Brentano. His Psychological Standpoint and His Significance in the History of Psychology*), et de Lucie Gilson (1955, *La psychologie descriptive selon Franz Brentano*, encore qu'une confrontation avec Wundt n'arrive qu'en conclusion), très peu d'études ont été publiées sur l'inscription du programme brentanien dans l'histoire de la psychologie.

Dans la littérature de ces dernières années, il existe bien sûr quelques exceptions notables dont l'édition récente par Denis Fisette et Guillaume Fréchette d'une anthologie de textes classiques de l'école brentanienne (2007, *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*). On peut également mentionner les nombreux travaux de Liliana Albertazzi qui tente, depuis le début des années 1990, de redonner un second souffle au programme d'une psychologie

6. 1890, "Über Gestaltqualitäten", *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 14, p. 249-292.

empirique et descriptive « à la Brentano », et enfin certaines contributions ponctuelles de Mauro Antonelli, Denis Seron, Huemer et Landerer ou enfin quelque articles éparses publiés dans les *Brentano Studien*⁷.

Mais de manière générale, le retour à Brentano, auquel nous assistons depuis ces dernières années, s'opère davantage sur le terrain de la philosophie de l'esprit⁸ qu'au niveau d'une étude portant sur la manière de conduire la psychologie descriptive ou d'un examen de la méthode d'analyse du psychique mise en œuvre par Brentano⁹. Ce qui n'est pas si surprenant que cela du point de vue de l'hypermnésie intentionnelle caractéristique de la philosophie contemporaine, dont la remise en cause l'amènerait à requalifier en profondeur la nature exacte de la tâche qu'elle poursuit ; mais qui peut l'être davantage du point de vue de la lacune historique dont elle témoigne.

Il n'est pas possible de comprendre le programme d'une philosophie scientifique que poursuit Brentano sans revenir sur le contexte historique dans lequel il émerge, à savoir l'époque du grand discrédit de la philosophie.

Avec l'effondrement des grands systèmes idéalistes et l'explosion des connaissances dans le domaine des sciences naturelles, émerge une nouvelle vision du monde, conforme à l'apparition de ce nouveau paradigme, qui place rapidement la philosophie dans un état de

7. Albertazzi, L., and Poli, R. (éds.) 1993, *Brentano in Italia*, Milan, Guerini; Albertazzi, L. Libardi, M. & Poli, R. 1995, *The school of Franz Brentano*, Nijhoff International Philosophy Series, Springer ; Albertazzi, L. 2003, « Franz Brentano psychology today. A programme of empirical and experimental metaphysics », *Brentano Studien*, 10(3), pp. 107-118, ALbertazzi, L. 2006, *Immanent Realism. Introduction to Franz Brentano*, Berlin-New York, Springer; Antonelli, M. 1996, « Franz Brentano : psicologo empirico o descrittivo ? », *Teorie & Modelli*, 1, pp. 15-39; Antonelli, M. 1999, « La controversia Brentano-Fechner. Un capitolo di storia della psicofisica », *Teorie & Modelli* (new series), 4(1/2), pp. 73-97, 2001, *Seiendes, Bewußtsein, Intentionalität im Frühwerk von Franz Brentano*, Freiburg, Verlag Kahr Aber; Seron, D. 2011, « The Fechner-Brentano Controversy on The Measurement of Sensations », *Revue Roumaine de Philosophie* 55(1), pp. 87-102; Huemer, W. & Landerer, C. 2010, « Mathematics, experience and laboratories: Herbart's and Brentano's role in the rise of scientific psychology », *History of the Human Sciences* 23(3), pp. 72-94.

8. Voir à ce sujet Zahavi, F. 2004, « Back to Brentano? », *Journal of consciousness Studies*, 11(10-11), pp. 66-87.

9. Nous partageons sur ce point le jugement d'Arnaud Dewalque lorsqu'il affirme que la méthode descriptive, mise en œuvre par Brentano, fait partie des éléments les moins étudiés de sa psychologie, voir : Dewalque, A. 2013, « Brentano and the parts of the mental: a mereological approach to phenomenal intentionality », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 12(3), pp. 447-464.

déliquescence telle que nombreux sont ceux qui en prédisent la disparition imminente¹⁰. Héritier de cette période trouble qui conduit à faire chuter la philosophie de son piédestal, Brentano tente de repenser l'objet et la méthode de la philosophie, prédisant même, contre toute attente, sa possible renaissance pourvu qu'elle trouve un point d'équilibre entre la spéculation non scientifique, d'inspiration hégélienne, qui avait ruiné son crédit, et un réductionnisme matérialiste des sciences de la nature qui provoquerait sa disparition pure et simple. La situation est si grave que Brentano consacre son discours inaugural à l'université de Vienne, en 1874, non pas à l'exposition des éléments de sa *Psychologie d'un point de vue empirique*, qui paraît la même année, mais à celle des raisons de ce découragement dans lequel se trouve la philosophie. Ainsi, il ne manque pas de reconnaître que :

[La] philosophie ne peut pas se réjouir d'une grande confiance. D'une façon générale, on considère le but qu'elle s'est choisie ou bien comme une image voilée que nul regard mortel ne peut pénétrer, ou bien comme la solution d'un écheveau aux fils inextricables que nul homme n'est capable de défaire.¹¹

Ce n'est donc pas un hasard si le moment où émerge la psychologie scientifique correspond à une rupture de la psychologie avec la philosophie. Subissant la crise identitaire la plus grave de son existence, la philosophie n'a tout bonnement pas les moyens de retenir ce processus d'autonomisation. Désormais, pour être scientifique, la psychologie doit quitter définitivement le giron de la philosophie, et donc de la vieille psychologie rationnelle, pour rejoindre le sol riche en promesses des sciences de la nature et en particulier de la physiologie.

Autant Brentano accepte assez largement ce souhait que formule la psychologie de rompre avec le dogmatisme spéculatif, autant il s'oppose radicalement à la subordination de psychologie à la physiologie, bien qu'il en reconnaisse par ailleurs l'utilité. La physiologie ne peut d'aucune manière se substituer à la psychologie qui conserve

10. Pour une vue d'ensemble lumineuse de cette période aussi trouble que méconnue de l'histoire de la philosophie au dix-neuvième siècle, voir le précieux ouvrage de Léo Freuler 1997, *La crise de la philosophie au XIX^e siècle*. Paris. Vrin.

11. Brentano, F. 1874, « Über die Gründe der Entmutigung auf philosophischem Gebiete » (1874), *Über die Zukunft der Philosophie*, Oskar Kraus (éd.), Hamburg, p. 86.

une autonomie relative par rapport à elle. Notamment en raison de l'absence de garantie des résultats obtenus par la physiologie encore balbutiante de l'époque.

Conformément au rejet de la psychologie rationnelle ou métaphysique, Brentano propose de substituer au concept obscur d'« âme », celui de « phénomène psychique » qui représentera désormais l'objet propre de sa psychologie empirique dont la tâche est d'explorer les structures de la conscience qui, elle, se manifeste aussi bien dans les sciences de l'esprit que dans les sciences de la nature. On voit ainsi comment la psychologie permet à Brentano d'établir une passerelle entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit.

Pourtant, Brentano n'accepte pas non plus le divorce entre philosophie et psychologie et tente de montrer qu'une psychologie, qui a pour charge d'analyser la conscience, n'est pas incompatible avec la philosophie qui, de son côté, au moins depuis les empiristes, considère la conscience comme son objet de recherche privilégié. Brentano n'abandonne donc pas la philosophie au profit de la psychologie, pas plus qu'il n'identifie la philosophie toute entière à la psychologie, mais il voit dans la régénération de la psychologie, l'occasion de renouer avec une conception scientifique de la philosophie. Le projet de fondation de la psychologie scientifique fournit l'opportunité de refonder la psychologie philosophique en une psychologie empirique. Philosophie et psychologie sont alors compatibles pour autant qu'elles partagent toutes deux le même réquisit, qui est censé fonder pour Brentano leur scientificité, à savoir le *retour à l'expérience*. Cet impératif s'exprime très tôt dans la pensée de Brentano et ne le quittera jamais. En quoi consiste-t-il ? Dans la quatrième thèse de son habilitation, Brentano affirme que :

4. La véritable méthode de la philosophie n'est rien d'autre que celle de la science de la nature.¹²

Quel est donc le sens de cette formule qui sonne comme un authentique programme de recherche ? La philosophie doit-elle *littéralement* emprunter le modèle des sciences de la nature ? Si oui, alors cela reviendrait à attribuer à Brentano un matérialisme réductionniste qui rentrerait en contradiction totale avec son refus d'attribuer à la physiologie l'étude des phénomènes de la conscience. La

12. Brentano, F. 1866, « Die Habilitationsthesen », dans Brentano 1929, *Über die Zukunft der Philosophie*, Félix Meiner Verlag, p. 137.

philosophie, prise au sens de la psychologie empirique, ne pourrait pas identifier ces phénomènes de la conscience comme des phénomènes naturels, sans trahir sa propre identité, sans être, du même coup, à l'origine de sa propre dissolution. Ce rapprochement avec la méthode inductive des sciences de la nature ne doit pas être interprété comme l'application sauvage d'une méthode propre aux sciences de la nature. L'analogie doit être davantage comprise à un *niveau méthodologique*. D'après le commentaire qu'en propose Stumpf :

Brentano ne voulait naturellement pas dire que le domaine des faits des sciences de la nature devrait être le seul fondement de la philosophie, il a bien plutôt reconnu à *l'expérience interne ou psychologique* une signification absolument déterminante. Il voulait seulement ainsi transposer les traits généraux de la méthode inductive, telle qu'elle a été pratiquée jusqu'ici dans les sciences de la nature de la manière la plus abondante et exemplaire, sur la philosophie. Ce programme était aussi celui qui, principalement, lui avait amené autant de partisans enthousiastes¹³ (nos italiques)

Mais en quoi *l'expérience interne*, comme méthode pour la philosophie, est-elle la transposition dans le domaine de l'esprit de la méthode inductive dans le domaine des sciences naturelles ? C'est un point relativement peu éclairci, et qui pourtant ne peut manquer de paraître obscur pour qui voudrait se jeter dans le corpus brentanien. À ce titre, l'article de Jocelyn Benoist, portant sur le naturalisme de Brentano, représente, à nos yeux, une exception notable¹⁴, en ce sens qu'il affronte directement la question du sens de cette quatrième thèse sur laquelle repose l'ensemble de son programme. Pour Benoist, le passage suivant de Brentano permet d'y apporter un éclairage décisif :

[La science de la nature] nous enseigne et nous exerce à modifier notre méthode de façon correspondante à la nature particulière des objets.¹⁵

13. Stumpf, C. 1922, « Franz Brentano, Professor der Philosophie, 1838-1917 », in A. Chroust (éd.), *Lebensläufe aus Franken*, t. II, Würzburg, Kabitzsch & Mönning, p. 70, cité dans Fisette, D. 2006, *op. cité*, pp. 55-56.

14. Et ce qui suit n'en constitue qu'une simple reprise.

15. Brentano, F. 1929, *Über die Zukunft der Philosophien*, *op. cité*, p. 133.

Ce que nous dit Brentano c'est bien que l'application commune de la méthode inductive aux sciences de l'esprit et aux sciences de la nature revient à reprendre cette idée aristotélicienne selon laquelle la science doit *adapter sa méthode à son objet*. Le modèle des sciences de la nature est à comprendre au sens d'un *pluralisme épistémologique* qui porte une exigence fondamentale d'*adéquation* à l'objet. Toute démarche scientifique obéit à une norme définie par la référence à la nature de son objet. Ce qui peut faire l'objet d'une science doit être qualifié par ses conditions de manifestation. Or, quel est le mode de manifestation des phénomènes psychiques si ce n'est par *l'évidence intérieure* ? Toute science en tant qu'elle porte sur des objets *d'une nature déterminée*, renvoie à un donné des phénomènes qui, dans le cas de la psychologie empirique, sont d'ordre psychiques. En ce sens, comme le souligne Brentano¹⁶, le phénomène n'est pas une simple apparence, au sens où il y aurait quelque chose à découvrir derrière celle-ci, mais une pure positivité, au sens de ce qui est donné comme tel et où le phénomène au sens strict coïncide avec l'être : ce qui apparaît est exactement ce qui est et c'est pour cette raison qu'elle se présente comme une évidence dont il n'est pas possible de douter.

Autrement dit, loin de nous donner un ordre consistant à subordonner l'étude des phénomènes psychiques à la physiologie, la quatrième thèse de Brentano ne fait que renforcer son autonomie relative par rapport à elle.

Ce qui définit précisément les phénomènes psychiques c'est le fait d'avoir un *accès immédiat* à leur existence. Si donc l'esprit est premier dans l'étude de la psychologie, c'est déjà en raison de son caractère *plus originaire*, puisque le psychique est la seule réalité qui nous est donnée dans l'expérience immédiate et directe. Il est important de souligner que cette immédiateté ne souffre pas d'une *opération* mentale comme l'introspection c'est-à-dire d'une observation de soi. Les actes ou fonctions psychiques sont simplement remarquées (*bemerkt*) dans le cours de la vie mentale.

Pourtant, cette automanifestation des phénomènes psychiques, comme apparaissant tels qu'ils sont, ne peut pas vraiment être considérée comme une *connaissance* de ces phénomènes. La manifestation d'un phénomène psychique au sujet ne peut pas à lui seul suffire pour constituer une connaissance car celle-ci suppose, au-delà de cette manifestation, une observation qui thématise ce phénomène. Si les phénomènes

16. Dans un article introductif à la pensée d'Auguste Comte (1869).

psychiques peuvent devenir des objets de connaissance, ils ne le sont pas *immédiatement* au moment où ils se manifestent, simplement parce qu'une connaissance n'est pas un rapport immédiat. C'est précisément pour cette raison que l'on peut parler de perception interne et non d'observation interne. La pure présence phénoménale qui s'impose à mon psychisme n'est pas une connaissance mais en tant que phénomène, au sens de fait (ou pure positivité), elle est disponible pour une future connaissance. Dans tous les cas, une observation interne n'est tout simplement pas possible compte tenu de la nature mentale immédiate de ce qui se manifeste.

Toutefois, en paramétrant et en variant avec précision les conditions d'apparition d'un phénomène, il est possible de développer une connaissance toujours plus approfondie de la nature de ce phénomène psychique. Dans ce cas il, est tout à fait possible de faire droit à une clause d'extériorité épistémologique par rapport à cette « intériorité » dont l'accès immédiat ne peut se laisser observer encore une fois, et ainsi ouvrir la voie non pas à une observation interne mais à une observation *de* l'interne.

Nous pourrions alors ici interpréter ce retour à l'expérience comme la possible introduction d'un dispositif expérimental permettant de contrôler et d'approfondir la méthode de la perception interne utilisée par Brentano dans l'analyse des phénomènes psychiques. Il s'agit sans doute d'une stratégie possible, ou du moins que Brentano laisse ouverte, pour faire droit à cette clause d'extériorité qui permettrait alors d'aboutir à cette observation de l'interne, finalement indispensable à notre *connaissance* des phénomènes psychiques. Or, il y a fort à parier qu'une telle combinaison descriptivo-expérimentale n'était pas loin de ce que Brentano avait probablement à l'esprit en arrivant à Vienne.

Plusieurs éléments semblent confirmer cette hypothèse. En effet, il n'est sans doute pas inutile de rappeler que dès 1874 Brentano, bien loin de l'approche scolastique à laquelle on tend trop souvent à le circonscrire, tente d'ouvrir un laboratoire de psychologie expérimentale à Vienne et on se souviendra par ailleurs que l'un des vœux qu'il adresse à l'Autriche en 1895 est qu'elle investisse davantage dans la recherche expérimentale. Ensuite, dans les cours de sa période viennoise entre 1874 et 1895, Brentano ne cesse d'affirmer l'existence d'un lien étroit et nécessaire entre la psychologie descriptive et la psychologie génétique. Dans sa conférence *Sur l'avenir de la philosophie*, Brentano prévient même qu'il n'est possible de pratiquer l'une à l'exclusion de l'autre. En un

sens, à Vienne, Brentano concentre tous ses efforts pour concevoir une intégration entre la psychologie descriptive et la psychologie génétique. D'ailleurs, il ne se prive pas de critiquer la conception de la psychologie scientifique de Herbart dont l'erreur relèverait, selon lui, précisément d'un manque de recherche expérimentale !

Si les efforts de Brentano ont reçu un large écho chez ses élèves de la période viennoise comme Twardowski ou Meinong qui fondèrent, tous les deux, des laboratoires de psychologie, il n'en demeure pas moins que sa position ne devait probablement pas être très différente de celle qu'il avait déjà pendant la période de Würzburg. Le fait que Carl Stumpf, élève de la première période de son enseignement, consacra une large partie de son œuvre à des travaux expérimentaux en fournit une preuve suffisante. On peut d'ailleurs lire sous sa plume des propos auxquels Brentano aurait vraisemblablement souscrit :

La psychologie a trouvé l'expérimentation utile et nécessaire afin de fixer de manière objective et le plus précisément possible les conditions dans lesquelles a lieu l'observation de soi et de faire varier systématiquement selon des directions déterminées les expériences subjectives qui doivent être observées. Mais elle considère que l'expérimentation n'est toujours qu'une introduction et un support à l'observation subjective qui, avant comme après, demeure décisive, ainsi qu'un motif extérieur aux expériences subjectives qui constituent, avant comme après, leur objet. (...) Cela dit, on doit cependant admettre aussi que, au regard de l'objet, certaines parties de la psychologie et de la physiologie s'enchevêtrent fortement, car les fonctions psychiques sont liées aux processus du cortex cérébral, et le détail de cette relation concerne également les deux disciplines parce que les fonctions des organes sensoriels et moteurs doivent faire l'objet d'une recherche tant sur la voie subjective que la voie objective. Mais alors pourquoi les sciences ne pourraient-elles pas en partie empiéter les unes sur les autres comme le font leurs objets ?¹⁷

Tout en exposant le développement interne de la psychologie de Brentano à partir de ses œuvres publiées et d'un fond parfois inédit, l'ouvrage se propose de fournir un tableau représentatif de la vitalité du programme scientifique lancé par Brentano, et cela grâce à un examen de la postérité de son œuvre chez ses principaux élèves, qui

17. Stumpf, C. 1906, « De la classification des sciences », trad. fr. dans Fissette, D. 2006, *Carl Stumpf. Renaissance de la philosophie, op. cit.*, p. 190.

ont joué un rôle décisif dans l'institutionnalisation de la psychologie expérimentale en Europe, à travers les distances prises par Brentano lui-même vis-à-vis d'autres figures historiques de la psychologie naissante, et enfin par les polémiques suscitées par son programme avec les grands psychologues de l'époque.

Il est certain que ce travail d'archéologie, d'histoire et d'épistémologie des sciences ne manquera pas de redessiner les contours d'une authentique tradition en psychologie qui place au centre de son orientation scientifique la méthode descriptive. Mais loin d'une approche descriptive réfractaire aux sciences, à laquelle toute une tradition interprétative nous a malheureusement habituée en ayant placé Husserl comme le point d'achèvement d'une mystérieuse téléologie historique, il s'agit ici d'exposer la structure théorique d'une tradition qui s'interroge frontalement sur les voies de communication entre théorie et empirie, psychologie descriptive et psychologie physiologique. Ainsi, cette redécouverte permettra de poser à nouveaux frais la question du rapport de la psychologie à la ligne de partage traditionnelle entre science de l'esprit et science de la nature et de relancer éventuellement le programme d'une philosophie scientifique. Notre objectif est donc de rendre justice à une tradition dont l'impulsion décisive donnée par Brentano a de nombreuses clés à nous offrir pour traiter certains problèmes contemporains.

Cet ouvrage se présente ainsi comme une introduction à un ensemble de thèses peu connues ou mal comprises du corpus brentanien, comme une initiation à un programme de recherche scientifique dont les élèves de Brentano ont permis la pleine réalisation, et enfin comme un nouveau chapitre de l'histoire de la psychologie.

Première partie

DÉFINIR ET RÉALISER
UN PROGRAMME : LA PSYCHOLOGIE
DE FRANZ BRENTANO

Ouverture

Charles-Édouard Niveleau

L'objectif de cette première partie est double. Elle vise tout d'abord à introduire le programme de recherche d'une philosophie scientifique dont Brentano pose les bases dans sa *Psychologie d'un point de vue empirique* de 1874. Elle montre ensuite de quelle manière Brentano est lui-même parvenu, au moins en partie, à réaliser son programme, en particulier dans ses cours de *Psychologie descriptive* prononcés à Vienne entre 1887 et 1891 ainsi que dans un ensemble de conférences, articles et dictées regroupés en 1907 dans un ouvrage intitulé *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* dont il n'est que trop rarement question lorsqu'il s'agit d'évoquer la psychologie de Brentano.

La contribution de Carlo Ierna revient sur les raisons qui poussent Brentano à épouser le programme d'une philosophie scientifique et analyse comment le projet de fondation d'une psychologie scientifique en permet la réalisation. Est-ce à dire que la philosophie s'identifie littéralement avec la science et en particulier la psychologie expérimentale ? Si certaines injonctions de Brentano, comme celle d'un retour à l'expérience ou celle visant à suivre même en philosophie la méthode des sciences de la nature, peuvent en apparence porter à confusion, il serait pourtant erroné de céder à une telle identification qui conduirait à la pure et simple dissolution de la philosophie. Ce n'est pas parce que pour être scientifique la philosophie doit se fonder sur la psychologie que cette psychologie doit nécessairement être comprise comme une *science naturelle* ou céder au réductionnisme physicaliste. Comme l'écrit Ierna, l'objectif de Brentano est de « [compléter] l'approche des

sciences naturelles en psychologie par une psychologie philosophique sans renoncer à la méthode scientifique elle-même ». Il s'agit d'une certaine manière de trouver un point d'équilibre, entre les sciences de l'esprit et les sciences de la nature, lequel dépend d'une refonte des normes de la scientificité de la psychologie. Son tour de force consiste à considérer la philosophie comme la seule capable – grâce notamment au privilège épistémique de la perception interne – d'élaborer une science des phénomènes psychiques qui ne souffre pas de cette inexactitude caractéristique de la psychologie physiologique. Il serait pourtant difficile, sinon impossible, d'isoler arbitrairement la psychologie de toute physiologie en se limitant au seul cercle de la perception interne. Considérer cette dernière comme l'unique source de la psychologie reviendrait à négliger l'apport décisif de la physiologie des sens à l'étude de la sensation qui représente, comme pour la psychologie, son point de départ. Ierna montre ainsi que les prémisses de la distinction et de l'articulation entre psychologie descriptive et psychologie génétique ou physiologique, qu'opèrera Brentano pendant ses années viennoises, sont déjà largement présentes dans sa *Psychologie* de 1874, comme en attestent par ailleurs les travaux de deux étudiants de cette période : Anton Marty et Carl Stumpf. Bien plus encore, compte tenu de la diversité des sources de l'expérience (mémoire, témoignage en troisième personne etc.) qui la nourrissent, la psychologie empirique brentanienne s'articule, de fait, à tout un ensemble d'autres disciplines (psychophysique, physiologie, pathologie, linguistique, histoire, Humanités etc.) qui la supportent et qu'elle éclaire en retour, offrant ainsi un ambitieux programme de recherche susceptible d'assurer une véritable renaissance de la philosophie.

Définir un programme c'est aussi éclaircir les notions centrales sur lesquelles il s'appuie. Or, si la psychologie de Brentano est une science des phénomènes psychiques, ou pour le dire autrement une science de la conscience, encore faut-il éclaircir ce que Brentano entend par conscience. Ce travail d'explicitation terminologique, qui vise à dégager la *théorie de la conscience* que sous-tend la psychologie de Brentano, est mené de front par l'enquête minutieuse de Denis Fisette. Si l'on attribue en effet toujours un peu trop rapidement à Brentano une conception intentionnaliste de la conscience – oubliant ainsi que l'intentionnalité est bel et bien subordonnée à la conscience en désignant les modes (représentation, jugement, sentiment) par lesquels celle-ci entre en relation avec ses objets –, Fisette décide d'examiner une autre acception de la conscience suivant laquelle tout état psychique,

selon Brentano, est lui-même conscient au sens où il est toujours objet d'une conscience concomitante qui l'accompagne. Après avoir montré comment la conscience pouvait simultanément être en relation avec un phénomène physique et avec elle-même en tant qu'objet, au moyen de la distinction entre conscience implicite ou périphérique et conscience explicite ou focale, il examine en détail la thèse affirmant que tout phénomène psychique est objet de conscience ainsi que tous les problèmes qui en découlent. Lorsque j'ai conscience d'un phénomène physique, un son par exemple, cette conscience s'accompagne d'une conscience concomitante, autrement dit d'une conscience de ma conscience du son. Or, pour parer aux fameuses objections de régression à l'infini et de duplication de la conscience, Brentano introduit une distinction entre objet primaire et objet secondaire, de telle sorte que la conscience du son et la conscience de la conscience du son ne forment en réalité *qu'un seul et même acte* dont la distinction résulterait d'une simple abstraction conceptuelle. Or, comme l'écrit Fisette, « l'objet secondaire de la conscience concomitante n'est pas uniquement la représentation initiale ou l'état-cible mais bien *l'acte psychique en entier* dans lequel le son est représenté en tant qu'objet premier et elle-même est donnée à titre d'objet second ». Se pose alors immédiatement le problème suivant : comment la théorie de Brentano parvient-elle alors à garantir la cohésion des éléments – en particulier l'enchevêtrement entre l'objet primaire et l'objet secondaire – qui, au sein de la conscience intérieure, sont impliqués dans l'accomplissement de la vie psychique ? Brentano propose une réponse métaphysique en introduisant un *principe d'unité* de la conscience censé rendre compte de l'appartenance commune de l'ensemble des phénomènes mentaux à une seule vie psychique. Selon ce principe, la complexité de la vie psychique doit nécessairement constituer un *tout* dont les phénomènes mentaux sont les parties métaphysiques (ou les « divisifs »). « À ce titre, écrit Fisette, la conscience de l'objet premier et la conscience de l'objet second sont des parties métaphysiques d'un seul et même phénomène unitaire et d'une seule et même réalité ». Pourtant, si le principe de l'unité de la conscience montre comment ses modes appartiennent à un seul et même complexe, la conscience à elle-seule ne suffit pas à constituer ce tout. Dès lors, le problème est que ce principe d'unité ne permet d'expliquer ni la nature du *substrat* des modes de conscience formant un tout, ni comment la conscience concomitante de l'objet secondaire, comprise comme l'acte psychique intégral, peut rendre compte du fait que cet état soit conscient. C'est justement pour résoudre ce double problème

que Brentano fait intervenir la notion d'*agent psychique* qui permet de montrer, selon l'hypothèse de Fisette, que « la conscience de l'acte psychique est en fait la conscience que l'agent prend de lui-même en tant qu'il se trouve dans cet état. » Ceci implique alors que l'objet de la conscience secondaire soit « l'agent psychique lui-même qui contient à la fois la relation à l'objet primaire et la conscience secondaire de la relation à lui-même ».

Arnaud Dewalque se penche ensuite sur l'utilisation que fait Brentano de l'analyse méréologique de l'esprit dans ses cours de *Psychologie descriptive* de 1887-1891 alors qu'elle n'avait été qu'esquissée dans sa *Psychologie* de 1874 pour tenter de résoudre le problème de l'unité de la conscience. Pour ce faire, il propose un tableau comparatif qui montre comment le clivage entre Brentano et Wundt ne se situe pas du tout là où on l'attendrait. Loin de s'exclure mutuellement dans leur programme, Brentano n'était pas plus opposé à l'usage de la méthode expérimentale que Wundt ne l'était à l'encontre d'une certaine attitude descriptive. L'opposition se situe bien plus sur le terrain même de la méthode descriptive – à laquelle souscrit également Wundt – c'est-à-dire au niveau de l'analyse du psychique ou de la décomposition du mental en parties. La mise en lumière par Dewalque de ces deux programmes analytiques – consistant à faire varier expérimentalement les parties des phénomènes psychiques – est d'autant plus cruciale qu'elle permet d'une part de préciser la méthode par laquelle Brentano est en mesure de *réaliser* son programme, et d'autre part de mieux saisir le point d'articulation entre psychologie descriptive et psychologie génétique en ce sens que la seconde requiert un *fondement descriptif* que seule la première est en mesure de fournir. Sur ce dernier point, les positions de Wundt et Brentano sont très proches puisque pour eux la psychologie, loin d'être fondée sur la physiologie – qu'elle utilise uniquement à titre d'appui auxiliaire – repose avant tout sur la *perception interne*, laquelle permet de *distinguer intuitivement* entre les éléments dans le tissu continu de la vie mentale. Wundt propose alors de contrôler expérimentalement la perception interne en produisant arbitrairement un état psychique au moyen de stimuli externes : « [cette] méthode expérimentale, écrit Dewalque, (...) permet principalement de faire *varier* les parties des phénomènes psychiques et d'explorer systématiquement leur structure. » Après avoir soulevé les difficultés qui résident dans le fait que Wundt identifie les *sensations* comme les éléments psychiques ultimes, à partir desquels se reconstruit, par fusion, l'ensemble de la vie psychique, l'auteur soulève un problème capital :

la théorie des éléments de Wundt est-elle vraiment le résultat des données de la perception interne ? En réalité, Dewalque avance plusieurs arguments montrant que la théorie analytique de Wundt semble « résulter de décisions théoriques opérées en amont, non d'une véritable description analytique des phénomènes ». En particulier, le problème est que le procédé de variation expérimentale des parties d'un phénomène total permet une analyse *explicative* des relations causales entre éléments « qui étaient déjà distingués auparavant ». Comment en venons-nous alors « à distinguer et à fixer tels éléments plutôt que tels autres » ? Le choix des sensations comme éléments psychiques de base n'est pas chez Wundt le résultat de l'analyse mais procède d'un choix qui, comme le montre l'auteur, est intimement lié au projet d'une psychologie physiologique. La particularité de la théorie de l'analyse de Brentano est d'admettre des « parties distinctionnelles » ou des « moments abstraits » à l'intérieur même des phénomènes psychiques *indivisibles*. Au-delà des parties que l'on peut *séparer* – par exemple le fait de ne pas pouvoir remarquer sans voir mais de pouvoir voir sans remarquer – nous rencontrons, en poursuivant l'analyse du mental, des parties qu'on ne peut plus décomposer en parties séparables appelés « éléments ». Mais il est pourtant possible d'obtenir d'autres parties de ces éléments que Brentano désigne comme des *parties distinctionnelles*. Déclinant l'analyse psychique en *analyse par séparation* et *analyse par distinction*, Brentano propose ensuite une typologie sophistiquée des parties distinctionnelles. Cette analyse, de nature logique et dont l'article s'attache à fournir certains résultats, permet de dégager une partie ultime qui constitue l'« essence » d'une partie séparable. Dès lors, l'opposition entre Wundt et Brentano sur la nature de l'analyse psychique prend la forme d'un double problème. Pour Brentano, jusqu'où puis-je poursuivre l'analyse sans tomber dans une forme ou une autre de logicisme ? Inversement, pour Wundt, lorsque je crois obtenir les éléments au moyens du seul procédé expérimental de variation et de comparaison jusqu'à quel point ne suis-je pas en train de succomber à un préjugé naturaliste qui me fait oublier la clarification minimale des concepts psychologiques dont je suis parti pour réaliser une telle variation ? Pour ce qui concerne Brentano, la solution figure probablement dans ces passages de la *Psychologie descriptive* montrant que l'analyse descriptive, et en un certain sens métaphysique, devrait reposer sur la possibilité de comparer et faire

varier les éléments expérimentalement. Autrement dit, l'expérimentation pourrait tout aussi bien être au service de l'analyse *explicative* que de l'analyse *descriptive*.

L'article d'Olivier Massin et Marion Härmmerli offre l'occasion rare de voir présentée et évaluée la capacité de la psychologie descriptive brentanienne à produire une théorie permettant de répondre à un problème particulier. Ce problème concerne le statut de ces couleurs, dites « multiples » comme le violet, qui apparaissent, au sujet qui les appréhende, comme un mélange de couleurs plus élémentaires, en l'occurrence le rouge et le bleu. Pour Brentano, le problème se pose schématiquement de la façon suivante : comment concilier à la fois la réalité des couleurs multiples intrinsèques – reconnaître qu'elles sont authentiquement multiples – et l'impénétrabilité des couleurs qui les composent ? Pour Brentano, l'impénétrabilité des couleurs est étroitement liée au principe spatial d'individuation des qualités, qui implique que même des qualités sensibles qualitativement identiques et se produisant au même moment doivent nécessairement avoir des localisations distinctes dans l'espace des sensations. Mais, comme le précisent les auteurs, *au niveau phénoménologique* où se place le problème, c'est bien « le principe d'impénétrabilité des sensations qui fonde le principe d'individuation des sensations » et non l'inverse. Si donc Brentano veut embrasser à la fois la multiplicité intrinsèque des couleurs multiples et l'impénétrabilité des couleurs déterminées d'un même porteur alors se pose le problème suivant : « Comment le violet peut-il être composé de bleu et de rouge sans que l'un et l'autre se ne trouvent localisés au même endroit au même moment ? » Comme l'examinent dans le détail les auteurs, la solution de Brentano consiste à expliquer la multiplicité des qualités par une distribution si fine des qualités simples dans l'espace des sensations qu'il nous est impossible de percevoir distinctement la multitude de très petites parties qui le remplissent. Notre perception d'une couleur multiple comme le violet dépend finalement de notre incapacité à apercevoir les couleurs simples différentes qui remplissent les localités, ou à percevoir distinctement l'échiquier de rouge et de bleu qui compose le violet. C'est donc « [grâce] à l'idée que l'espace sensoriel est constitué de localités qui ne peuvent être distinctement perçues », que Brentano pense pouvoir concilier impénétrabilité et multiplicité des couleurs. Ainsi, en renvoyant aux limites de nos capacités de discrimination qui génèrent les apparences sensibles, Brentano apporte une solution de nature *épistémologique* au problème des mélanges chromatiques. Or, « [l'] échiquier est une hypothèse explicative, qui ne relève

pas à strictement parler de la description des phénomènes perceptifs ». Le problème, comme le soulèvent justement les auteurs, est surtout que cette hypothèse contredit la phénoménologie de notre expérience qui nous fait voir le violet comme spatialement continu. Cette objection est d'autant plus sérieuse qu'elle se place sur le terrain phénoménologique et porte sur l'insuffisance de la description négative du violet phénoménal que propose Brentano. Lorsque l'on cherche à donner une description positive de la façon dont nous apparaissent les couleurs multiples, l'absence de discontinuité du violet n'est pas suffisante. Le violet semble bien remplir de façon *continue* l'espace qu'il occupe, ce qui « suppose une occupation positivement homogène et uniforme » que contredit l'hypothèse de l'échiquier. Les auteurs esquissent enfin une hypothèse, censée « respecter à la fois l'impénétrabilité des composants chère à Brentano, et l'homogénéité des mélanges chère à Aristote » en refusant le présupposé qui leur est commun, à savoir que « les ingrédients d'un mélange en sont des parties spatiales ». Ils écrivent : « Pourquoi ne pas prendre les apparences au pied de la lettre ? S'il n'y a pas d'absurdité phénoménologique à voir le bleu dans le violet sans voir où le bleu est dans le violet, il ne devrait pas y avoir non plus d'absurdité conceptuelle à admettre que le bleu est dans le violet sans être quelque part dans le violet. Les couleurs multiples sont telles qu'elles semblent : constituées de couleurs élémentaires dépourvues de localisation ». Ce qui nous semble remarquable dans cette hypothèse est que le recours à une théorie métaphysique des mélanges ne se fait pas au prix d'une invraisemblance phénoménologique. Au contraire, la solution métaphysique avancée par les auteurs découle en quelque sorte d'un retour à l'expérience, ce qui, au final, n'est pas si éloigné de l'un des mots d'ordre de la psychologie de Brentano.

2

La science de la conscience selon Brentano

*Carlo Ierna*¹

La *Psychologie du point de vue empirique* de Franz Brentano présente un cadre de travail et une méthodologie permettant la réalisation d'une recherche scientifique dans le champ de la psychologie.² Ce projet fournit même une fondation à un idéal ambitieux visant à faire renaître la philosophie en tant que science, et auquel Brentano s'est toujours tenu depuis la défense de sa thèse d'habilitation suivant laquelle « il n'existe pas d'autre méthode en philosophie que celle des sciences de la nature »³. Brentano a donc besoin de soigneusement articuler la position précise et le rôle de sa psychologie scientifique parmi les *Geisteswissenschaften* et les *Naturwissenschaften*⁴. En quoi consiste

1. Traduit par Charles-Édouard Niveleau.

2. La psychologie de Brentano est en tout point « un programme pour la recherche scientifique », Albertazzi, L. 2003, « Brentano's psychology today. A programme of empirical and experimental metaphysics, *Brentano Studien*, 10, p. 118.

3. Brentano, F. 1929, « Die Habilitationsthesen », dans O. Kraus (éd.), Franz Brentano, *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig, Felix Meiner, pp. 136-137. Voir aussi Jacquette, D. 2002, « Brentano's scientific revolution in philosophy », *The Southern Journal of Philosophy*, 40, et Rollinger, R. 2008, *Austrian phenomenology. Brentano, Husserl, Meinong and others on mind and object*, Phenomenology & Mind, Frankfurt, Ontos Verlag, p. 3.

4. Ierna, C. 2014, « The making of the Humanities scientific: Brentano's project of philosophy of science », dans Bod, R., Maat, J. & Weststeijn, T. (éds.), *The making of the Humanities III*, Amsterdam, Amsterdam University Press.

cet idéal d'une philosophie en tant que science ? Quelle est la relation entre sa psychologie scientifique et la philosophie ? Comment la psychologie est-elle liée aux sciences naturelles, en particulier à la psychophysique et à la physiologie ?

La philosophie en tant que science

Au XIX^e siècle, la question du statut scientifique de la philosophie est au cœur des débats, et tout particulièrement en Allemagne⁵. En suivant l'ascension et l'effondrement de l'idéalisme allemand et du romantisme, la philosophie s'est rapprochée des sciences de la nature, ne manquant ainsi de souligner la différence entre les méthodes spéculatives et les méthodes empiriques⁶.

En soutenant que la vraie méthode de la philosophie n'est rien d'autre que celle de la science de la nature, Brentano remet directement en question l'*establishment* post-kantien. Brentano dénonce l'hégélianisme comme étant une pseudoscience et promeut à la place des méthodes plus « scientifiques », inspirées d'Aristote et des sciences de la nature, et telles qu'elles furent adoptées dès les XVIII^e et XIX^e siècles comme un paradigme philosophique par les empiristes britanniques comme David Hume ou encore John Stuart Mill. (Jacquette 2002, *op. cit.*, p. 193)

Ceci nous conduit toujours davantage vers l'idée que l'objet propre de la philosophie serait l'esprit : le domaine psychique par opposition au domaine physique. Toute philosophie qui s'efforcerait d'être scientifique, aurait alors bien sûr besoin d'être fondée sur la psychologie comprise comme une science naturelle : la psychologie scientifique correspondrait à la psychologie expérimentale. Ceci aurait également des répercussions considérables au niveau institutionnel, puisque les chaires académiques en philosophie seraient progressivement attribuées aux psychologues expérimentaux⁷.

5. Bambach, C. 1995, *Heidegger, Dilthey and the crisis of historicism*, New York, Cornell University Press, p. 23.

6. Paulsen, F. 1892, *Einleitung in der Philosophie*, Berlin, Wilhelm Hertz, p. 15 sq.

7. Ce qui mit le feu aux poudres fut la nomination d'Erich Jaensch à la succession d'Herman Cohen à Marburg en 1912. Les philosophes protestèrent de manière véhémement et firent circuler une pétition, pour recueillir la signature de toutes les universités allemandes, contenant une « déclaration contre l'occupation des chaires de philosophie par des représentants de la psychologie expérimentale », et revendiquant une séparation des chaires destinées aux psychologues ainsi que la restitution des chaires de philosophie qui avaient été assignées à des psychologues » (« *Erklärung gegen die Besetzung philosophischer Lehrstühle mit Vertretern der experimentellen Psychologie* » publié dans *Logos* 4 (1913), p. 114, avec plus de 100 signataires. Cf. Kush, M. 1995, *Psychologism. A case study in the sociology of philosophical knowledge*, Londres et New York, Routledge, p. 186 et sq., et Ash, M. G. 1980, « Academic politics in the history of science: experimental psychology in Germany, 1879-1941, *Central European History*, 13(3), pp. 279-280.

Toutefois, Brentano avait en tête une idée bien plus nuancée que cela lorsqu'il fut transféré à Vienne en 1874. Lorsqu'il formula, au moment où il obtint son titre de professeur⁸, une demande (infructueuse) de subvention auprès du gouvernement austro-hongrois visant à établir un laboratoire de psychologie, son intention était bien de compléter l'approche des sciences naturelles en psychologie avec la psychologie philosophique, sans pour autant renoncer à la méthode scientifique empirique elle-même. Le but de Brentano était d'éviter les pièges de la spéculation non-scientifique des idéalistes d'une part et ceux du réductionnisme matérialiste et biologique des sciences de la nature d'autre part.

Aussi difficile que cela puisse être aujourd'hui à comprendre pour un philosophe anglo-américain, il est grand temps de souligner encore une fois que la conscience, complètement exempte de toute sorte de réduction physicaliste, représente un objet de science pour Brentano et Husserl. Bien plus encore, ils considèrent cette science comme absolument centrale pour toutes les préoccupations de la philosophie.⁹

Comme nous allons le voir plus tard en détail, cette ambition de préserver une approche équilibrée entre sa psychologie, en tant que discipline philosophique, et une méthode empirique, le projet de Brentano s'avère être une tâche incroyablement contemporaine¹⁰ :

La tâche d'une science de la conscience [...] consiste à intégrer de façon systématique deux classes essentielles de données dans un même cadre de travail scientifique : les données en troisième personne, ou celles portant sur le comportement et les processus cérébraux, et les données en première personne, ou celles portant sur l'expérience subjective. Lorsqu'on examine un système conscient à partir du point de vue en troisième personne, une série de phénomènes comportementaux et neuronaux spécifiques apparaissent. Lorsqu'on examine un système

8. Si sa requête avait été retenue, il aurait devancé Wundt de cinq ans. Au lieu de cela, il aura fallu attendre 1894 pour voir l'établissement du premier laboratoire de psychologie en Autriche, à Graz, par l'un des élèves de Brentano, Alexius Meinong. Voir Huemer, W. & Landerer, C. 2010, « Mathematics, experience and laboratories : Herbart's and Brentano's role in the rise of scientific psychology », *History of the Human Sciences*, 23, p. 72 et p. 85 ; et Albertazzi, L. 2006, *Immanent realism. An introduction to Brentano*, Dordrecht, Springer, p. 26.

9. Rollinger, R. 2004, « Brentano and Husserl », dans Jacquette, D. (éd.), *The Cambridge companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 271.

10. Voir Albertazzi, L. 2003, *op. cit.*, p. 111.

conscient du point de vue en première personne, une série de phénomènes subjectifs spécifiques apparaissent. Ces deux sortes de phénomènes ont le statut de données pour une science de la conscience.¹¹

L'affirmation de Brentano selon laquelle la vraie méthode de la philosophie serait celle des sciences de la nature n'était pas une remarque en l'air ou une provocation, mais était censée sérieusement servir de point de départ à un programme de recherche global et constituer une position fondamentale de son école. Pour Brentano et ses étudiants, la recherche philosophique n'était pas une affaire de spéculation grandiose mais plutôt une enquête humble et détaillée. Comme le dira Brentano à ses élèves quelques années plus tard : « Nous franchissons les premières étapes vers la renaissance de la philosophie comme science », non en invoquant des « systèmes grandioses » à partir de rien, mais plus modestement « en cultivant le terrain scientifique en friche. »¹² Ainsi, Brentano a inculqué à ses élèves un sens aigu de la rigueur scientifique si bien qu'ils ne se considéraient pas eux-mêmes comme pratiquant de « la philosophie de salon » mais comme faisant à proprement parler de la science. C'est ainsi que là où le maître avait échoué, ses étudiants réussirent en parvenant à établir des laboratoires de psychologie (notamment Stumpf à Berlin et Meinong à Graz) ou en menant des recherches qui peuvent être considérées comme précurseurs par rapport aux pratiques actuelles¹³ :

Aussi bien dans l'analyse que dans la théorie, les positions qui furent développées durant la période [1870-1930] ont non seulement anticipé une grande partie du contenu des sciences cognitives contemporaines mais également une grande partie des modes de recherche typiques du courant dominant de la fin du vingtième siècle.¹⁴

11. Chalmers, D. 2004, « How can we construct a science of consciousness? », dans Gazzaniga, M. (éd.), *The cognitive neurosciences III*, MIT Press.

12. Brentano, F. 1929, « Über Schellings Philosophie », dans Kraus, O. (éd.), *op. cit.*, p. 131 ; Baumgartner, W. 1997, Nineteenth-century Würzburg: the development of the scientific approach to philosophy», dans Poli, R. (éd.), *In itinere: European cities and the birth of modern scientific philosophy*, Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities, vol. 54, Amsterdam, Rodopi, p. 86.

13. Comparez avec Albertazzi 2003, *op. cit.*, p. 110 et sq.

14. Albertazzi, L. (éd.) 2001, *The dawn of cognitive science. Early contributors*, Dordrecht, Kluwer, « Introduction », p. 18

Brentano considère comme absolument essentielle l'idée que la philosophie doit utiliser la même méthode que celle des sciences de la nature, et donc que sa psychologie philosophique en fasse également usage, en tenant compte des données (sans bien évidemment s'y limiter) provenant du travail expérimental en laboratoire¹⁵. Cela permettrait de faciliter le travail interdisciplinaire entre les différentes sciences :

La philosophie est une science comme les autres et donc, pour la pratiquer correctement, elle doit également disposer d'une méthode qui est, dans son essence, identique à celle des autres sciences. La méthode scientifique des sciences naturelles [...], ce qui est tout à fait clair de nos jours, est aussi la seule véritable méthode pour la philosophie. Et c'est seulement de cette manière qu'elle peut alors établir et maintenir une connexion avec les autres sciences ; parce que nulle part les domaines de la connaissance que nous distinguons ne sont strictement délimités, mais sont davantage tous interconnectés d'une manière ou d'une autre.¹⁶

La psychologie en tant que science

Dans la *Psychologie*, le but de Brentano est d'élever la psychologie au rang de science,¹⁷ en caractérisant son objet et sa méthode. La méthode de la psychologie est précisément la méthode empirique : « Mon seul maître, c'est l'expérience », « comme les sciences de la nature, la psychologie repose sur la perception et l'expérience » (*Psychologie*, p. 35). Ce n'est seulement qu'à travers l'application rigoureuse de la méthode scientifique des sciences de la nature que la psychologie peut espérer progresser au niveau déjà atteint par les autres sciences :

Notre but doit être de réaliser ici ce que la mathématique, la physique, la chimie et la physiologie ont déjà réalisé avec plus ou moins de retard, c'est-à-dire trouver un noyau de vérité généralement admis, autour duquel, grâce au concours de forces nombreuses, ne tarderont pas à venir s'agréger de toutes parts de nouvelles cristallisations. Aux *psychologies*, nous cherchons à substituer une *psychologie*. (*Ibid.*, p. VI)

15. Comparez avec avec Huemer & Landerer, *op. cit.*, p. 72 et p. 86.

16. Brentano, F. 1929, « Meine letzten Wünsche für Österreich », dans Kraus, O. (éd.), *op. cit.*, pp. 32-33.

17. Brentano, F. 1874, *Psychologie vom empirischen Standpunkte*, Leipzig, Duncker & Humblot, p. V.

Notons pourtant que la position de la psychologie par rapport aux autres sciences est spéciale : bien qu'elle soit la dernière des sciences et la plus dépendante d'entre elles, elle est aussi de ce fait « la conclusion qui [les] couronne » (*Ibid.*, p. 3). Selon Brentano, « la psychologie est seule à nous révéler toute la richesse à laquelle aboutit la méthode scientifique » (p. 34). En même temps elle devrait être capable d'informer toutes les autres sciences en retour (p. 3-4) :

Toutes deux [Les mathématiques et la psychologie comme représentant respectivement la moins et la plus dépendante de sciences] concourent à mettre en pleine lumière les procédés auxquels font appel dans leurs recherches les sciences intermédiaires. La différence qui s'établit entre deux sciences consécutives, la raison de leurs propriétés distinctives, l'accroissement de la difficulté proportionnellement à la complexité plus grande des phénomènes, mais aussi l'accroissement simultané des moyens d'y parer, lequel, jusqu'à un certain point, compense au minimum celui des difficultés, tout cela se révèle naturellement avec le plus de netteté quand on fait l'examen comparé du premier et du dernier maillon de la chaîne continue. (p. 35)¹⁸

L'objet principal de la psychologie de Brentano porte sur « les phénomènes de la conscience [*Erscheinungen des Bewusstseins*] » (p. 5). Selon Brentano il y a trois classes fondamentales d'actes mentaux : les représentations, les jugements et les phénomènes d'amour et de haine ou les émotions (p. 260). En effet, chaque acte tombe dans ces trois classes selon un degré plus ou moins important : « Nous voyons en outre que les trois classes sont d'une extrême universalité. Il n'y a pas un seul acte psychique où chacune ne soit représentée. À chaque classe revient une certaine omniprésence dans l'ensemble de la vie psychique » (p. 346). Bien sûr, comme cela est bien connu, tous les actes de conscience sont des actes intentionnels, il ne peut y avoir aucune représentation sans quelque chose de représenté : « Il n'existe pas de phénomène psychique qui ne soit conscience d'un objet. » (p. 133)¹⁹ Tous les actes mentaux seraient

18. Au sujet de la philosophie des mathématiques, voir Ierna, C. 2011, « Brentano et les mathématiques », *Revue roumaine de philosophie*, 55(1), pp. 149-167.

19. Voir également Brentano, F. WS 1884/1885, Manuscrit Y 2 : *Die elementare Logik und die in ihr nötigen Reformen I*, Vienna, p. 54 : « il n'y a pas de représentation sans [quelque chose] représenté. Il ne peut y avoir de représentation vide », et comparez avec Brentano, F. 1867, *Die Psychologie des Aristoteles, insbesondere seine Lehre vom Nous Poietikos*, Mainz: Verlag von Franz Kirchheim, p. 123 et p. 153.

soit des représentations, soit contiendraient en eux des représentations : le jugement et les émotions consisteraient essentiellement en une qualité positive ou négative ajoutée à une représentation (p. 104 et p. 111). Ce qui est accepté ou rejeté dans un jugement est l'existence de ce qui est représenté²⁰. La perception, aussi bien interne qu'externe, serait alors un cas de jugement, où nous accepterions positivement l'existence de ce qui serait donné dans la représentation. Dans ce sens, la perception interne est proprement supérieure à la perception externe. Il est toujours possible de douter de l'existence des objets de notre perception externe, ne pouvant exclure que nous soyons victimes d'illusions ou d'hallucinations, ou en train de rêver. « [La perception interne] est vraiment la seule perception au sens propre du mot (...) [alors que] la perception dite externe n'est pas, au sens rigoureux du mot, une perception » (p. 119). En raison du privilège épistémique de la perception interne²¹, Brentano considérerait sa psychologie philosophique comme étant capable de devenir une science exacte : « la perception interne a encore un autre caractère distinctif, l'évidence immédiate, indubitable » (p. 119).

Néanmoins, non seulement l'expérience interne mais aussi l'expérience externe peut et devrait contribuer à la psychologie, puisque « [l]es faits dont s'occupe le physiologiste et ceux dont s'occupe le psychologue entretiennent en effet, malgré toute la différence de leur caractère, les relations mutuelles les plus intimes. (...) Non seulement des états physiques sont provoqués par des états physiques, des états psychiques par des états psychiques, mais il arrive que des états physiques aient des conséquences psychiques, et inversement » (p. 6). Bien qu'il y ait toujours des tâches séparées pour la psychologie et la physiologie, là où la première découvre « les premiers phénomènes psychiques provoqués par un excitant physique, dût-il nécessairement pour cela jeter un regard sur les faits physiologiques », il appartient à la seconde de « rechercher la cause dernière et immédiatement physique de la sensation » (p. 8).

20. Comparez avec Brentano, F. 1889 *Vom Ursprungsittlicher Erkenntnis* Leipzig, Duncker & Humblot, p. 16 et *Psychologie*, p. 119.

21. En discutant la psychologie d'Aristote dans son travail d'habilitation de 1866, Brentano discutait d'une « *Empfindungsvermögen* », d'une capacité sensationnelle. Ce sens interne permettrait de « percevoir et distinguer » les sensations de nos sens externes et serait ainsi une « sensation de sensations » (Brentano *Psychologie des Aristoteles*, op. cit., p. 85 et sq.). Dans sa *Psychologie* de 1874, il clarifie toutefois sa position, voir p. 173, n. 1.

Au fond, il s'agit déjà d'une préfiguration de la distinction que Brentano établira ultérieurement entre psychologie descriptive et génétique, telle qu'elle fut élaborée dans ses cours du semestre d'hiver des années 1887-1888, regroupés dans le recueil intitulé *Descriptive Psychologie* :

La psychologie est aussi confrontée à une autre tâche [en plus de la formulation des lois qui régulent la cohérence (causale) du corps et de l'esprit, qui est la tâche de la psychologie génétique] : celle de clarifier ce que l'expérience interne montre immédiatement ; par conséquent [elle consiste] non pas en une genèse des faits, mais dans un premier temps en leur seule description. Cette partie n'est pas psychophysique, mais purement psychologique. Nous devons savoir par avance à quoi ressemblent les faits : et cela se manifeste par une perception interne du psychique. Lorsque nous voulons décrire cela, nous convoquons les phénomènes par l'itération des stimuli physiques ; en ce sens nous devons discuter du corps. Sinon seule l'expérience interne est prise en compte. Ce champ de la psychologie, je l'appelle descriptif.²²

Dans sa *Psychologie* de 1874, Brentano parle plutôt de psychologie en général, par contraste avec la physiologie et la psychophysique comprises comme des sciences naturelles spécifiques. Néanmoins, dans les deux textes, il répète que les stimuli physiques causent les phénomènes mentaux. Cependant, ce discours causal est un peu égarant et nécessite une clarification. En effet, la psychologie est une science des phénomènes psychiques pour Brentano, et non une science de l'âme (comprises comme une substance), de la même manière que la physique est une science des phénomènes physiques et non des corps substantiels (*Psychologie*, p. 12). Ni la perception interne ni la perception externe nous montrent les substances, elles sont une fiction et non un objet de science (*Ibid.*, p. 12). Ainsi, la « causalité » dans ce contexte ne doit pas être comprise comme une substance physique affectant une âme substantielle. En effet, tant que la perception externe est concernée, non seulement elle ne nous montre aucune substance, mais les phénomènes physiques qu'elle montre sont aussi manifestement faux. Nous n'avons aucune raison de croire que les objets de la perception externe sont tels qu'ils apparaissent : ils existent seulement de manière intentionnelle, en tant que phénomènes :

22. Brentano, F. WS 1887/1888 Manuscrit Q 10 : *Descriptive Psychologie*, Wien, p. 4.

Nous avons vu à quelle sorte de connaissance le physicien peut prétendre. Les phénomènes qu'il étudie et qui concernent la lumière, le son, la chaleur, le lieu, le mouvement local n'ont pas d'existence véritable et effective. Ils constituent les signes d'une réalité effective dont l'action produit leur représentation. Mais l'image qu'ils en donnent ne correspond aucunement à cette réalité, et la connaissance qu'on peut en tirer demeure très imparfaite. [...] En soi et pour soi, ce qui est réel n'apparaît pas et ce qui apparaît n'est pas réel [*An sich und für sich tritt das, was wahrhaft ist, nicht in die Erscheinung, und das, was er scheint, ist nicht wahrhaft*]. La vérité des phénomènes physiques n'est, suivant l'expression consacrée, qu'une vérité relative. (Ibid., p. 24)

Les phénomènes physiques qui sont les contenus de nos phénomènes mentaux servent de signes d'une réalité extérieure à laquelle nous n'avons pas d'accès direct²³. Considérons à nouveau ses cours sur la *Psychologie descriptive* :

L'expérience est interne et externe. Un fait de l'expérience interne est : Je veux, je pense ; de l'expérience externe : ici la lampe éclaire, etc. Cette distinction peut être vraie ou fausse. Nous devons parler de certains faits médiats et immédiats. Dans le dernier cas, il n'y a pas d' [expérience] externe qui pourrait servir de fondation à la science. Comme sais-je que la lampe fonctionne ? Je le vois. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que l'éclairage de la lampe est immédiatement certain ? C'est seulement par des inférences que nous pouvons l'admettre, l'apparence [*Schein*] elle-même que j'ai, ne le justifie pas. Notre apparence [*Schein*] est seulement un signe qui n'est pourtant pas la [chose] extérieure [...]. Aussi faible que soit mon inclination à douter de l'existence du monde extérieur, nous n'avons pourtant aucune certitude à son égard. (*Deskriptive Psychologie, op. cit.*, Q10, cours du 17/10)

Brentano nous avertit que nous ne devons pas confondre les phénomènes physiques avec leurs causes supposées, c'est-à-dire les forces externes dans la nature (*Psychologie*, p. 128, sq.). Les phénomènes physiques ont seulement une existence phénoménale, intentionnelle en tant que contenus de phénomènes mentaux.

23. Voir aussi Ierna, C. 2012, « Brentano and the theory of signs », *Paradigmi. Rivista di Critica Filosofica*, 2, p. 1-22.

Les phénomènes psychiques, avons-nous dit, sont seuls susceptibles d'être perçus au sens propre du terme. Nous pouvons dire tout aussi bien que ce sont les phénomènes qui seuls possèdent une existence effective en dehors de l'existence intentionnelle. La connaissance, la joie, le désir existent effectivement ; la couleur, le son, la chaleur n'ont qu'une existence phénoménale et intentionnelle. (*Ibid.*, p. 120).

Ce cas est tout à fait analogue à celui des rêves :²⁴

Dans le rêve, nous avons vraiment des représentations de couleurs et de sons et d'autres images ; nous avons peur, nous nous mettons en colère, nous sommes heureux, nous éprouvons toutes sortes d'autres émotions. Mais l'objet de ces activités psychiques, ce qui nous apparaît vraiment comme extérieur, existe aussi peu dans la réalité qu'en nous-mêmes ; c'est une simple apparence, de même que les phénomènes physiques, qui nous apparaissent à l'état de veille, ne correspondent à aucune réalité effective, bien que l'on admette souvent le contraire. (*Ibid.*, p. 230-231)

Au contraire, la psychologie peut reposer sur la perception interne, qui révèle non seulement l'existence réelle de ses objets, mais également leur essence : « Personne ne peut véritablement douter que l'état psychique qu'il perçoit en lui-même n'existe et n'existe tel qu'il le perçoit » (*ibid.*, p. 12). La tâche principale de la psychologie devient alors de découvrir les « lois de succession de nos états psychiques » (p. 14).

Ce n'est pas une tâche que la psychologie peut remplir toute seule ou en utilisant exclusivement la source de la perception interne. Tout d'abord, les sensations dépendent du stimulus physique, et de cette manière la science des phénomènes psychiques suppose aussi une contribution des sciences des phénomènes physiques, allant de la physique à la physiologie. Les phénomènes physiques sont au mieux un signe qui, sous certaines conditions, cause les sensations en nous (p. 24). Pourtant, Brentano n'a pas de doute concernant le fait que les sensations sont les effets d'une cause physique (p. 58). Leur origine repose sur des processus psychophysiques et de ce fait la psychologie a aussi besoin de s'appuyer sur la physiologie, en particulier la physiologie des organes sensoriels. Bien que nous ne pouvons pas nier que notre vie psychique dépende de notre cerveau, qui co-détermine les phénomènes psychiques (*ibid.*, p. 80), Brentano ne veut pas du tout dire que cela implique que

24. Comparer sa discussion de l'imagination et de la sensation dans *Die Psychologie des Aristoteles*, *op. cit.*, p. 102.

les lois de la psychologie seraient réductibles à celles de la physiologie, ou même pire encore à celles de la chimie ou de la physique (p. 59). D'un point de vue épistémologique, même une connaissance complète du cerveau ne conduirait pas à révéler davantage la vraie nature des causes physiques de nos états psychiques que ce que la psychologie peut nous apporter (pp. 77-78). Bien que les lois que nous pouvons trouver en psychologie aient besoin d'être complétées par la physiologie (p. 81), cela ne signifie pas que nous ne pouvons pas obtenir quoi que ce soit par la seule psychologie, mais seulement que nous ne pouvons pas tout obtenir (p. 82).

Le point de départ de la psychologie réside dans l'étude des sensations qui forment une source pour les autres phénomènes psychiques et « pour beaucoup de savants » l'unique source (p. 58). De façon significative, Brentano souligne comment les sensations forment aussi le point de départ des sciences de la nature, qui « ne traitent pas de tous les phénomènes psychiques ; elles ne traitent pas de ceux de l'imagination, mais uniquement de ceux qui se présentent dans la sensation. Et, même pour ces derniers, elles ne fixent leurs lois que pour autant qu'ils dépendent de l'excitation physique des organes des sens » (p. 127). Cependant, les causes, comprises comme des forces qui génèrent des sensations en nous, sont seulement une « attribution » (p. 128), puisque de telles forces externes dans leur nature « échappe[nt] à toute représentation » (p. 161) et ne sont donc pas des objets de connaissance possibles.

La perception interne nous montre, en effet, avec une évidence immédiate, que l'audition a un contenu différent d'elle-même et qui, contrairement à l'audition, ne participe à aucune des propriétés des phénomènes psychiques. Aussi personne n'entend-il par « son », une autre audition extérieure à nous-mêmes et dont l'action sur notre oreille produirait notre audition comme sa propre copie [*Abild*]. On ne pense pas non plus à une force qui échapperait à toute représentation [*unvorstellbare Kraft*] et qui produirait l'audition ; sans quoi l'on ne parlerait pas de sons qui apparaissent dans l'imagination. On désigne plutôt sous ce nom ce qui, en tant que phénomène, forme l'objet immanent de notre audition sans se confondre avec elle. En suivant que nous croyons ou ne croyons pas que ce phénomène ait, en dehors de nous, une cause correspondante, nous croyons qu'il n'en existe pas dans le monde extérieur. (p. 161)

Au mieux, il y a des raisons pragmatiques de supposer de telles forces externes comme des causes de nos sensations :

Même lorsque, des phénomènes de nos sensations, nous tirons la conclusion qu'ils ont leur cause dans un monde étendue sous forme spatiale, nous supposons quelque chose qui n'a jamais été constaté comme un fait immédiat d'expérience, et il se peut néanmoins que la conclusion ne soit pas injustifiée. Mais pourquoi ? Uniquement parce que l'hypothèse d'un tel monde, si nous la rattachons à l'hypothèse de certaines lois générales qui le régissent, nous permet de comprendre et même de prévoir d'avance, dans leur liaison, la succession qui resterait sans cela incompréhensible de nos phénomènes sensibles. (p. 140)

De ce point de départ commun de nos sensations nous pouvons procéder inductivement dans deux directions, vers l'extérieur et l'intérieur, en trouvant les lois de coexistence et de succession de tous les phénomènes. Plus précisément, nous pouvons d'abord induire les lois les plus générales et ensuite déduire les plus spécifiques et enfin les vérifier par l'expérience concrète (p. 93)²⁵.

Outre la perception interne, Brentano relève plusieurs autres espèces de sources d'expérience permettant de conduire la recherche en psychologie. Celles-ci s'avèrent d'autant plus nécessaires que la perception interne a un inconvénient de taille : celui de ne jamais pouvoir devenir une observation interne. Brentano est très explicite sur le fait que cette méthode ne repose pas sur l'introspection ou sur une focalisation de l'attention sur notre vie psychique telle qu'elle se déroule (p. 36 et p. 42). En effet, nous semblons capables de percevoir nos propres phénomènes psychiques seulement incidemment « sur le côté »²⁶, puisque nous nous concentrons en réalité sur quelque chose d'autre, par exemple les phénomènes physiques (p. 36).

25. Voir aussi Brentano, F. « Über die Gründe der Entmutigung auf philosophischem Gebiet », dans *Zukunft der Philosophie*, op. cit., pp. 89-90, et 96 Et Brentano, F. 1968, *Die vier Phasen der Philosophie*, Hamburg, Meiner, p. 18 où Brentano soutient les méthodes de Bacon et Descartes. Prendre en compte également sa discussion dans *Die Psychologie des Aristoteles*, op. cit., p. 214 et sq. Et comparer avec Stumpf, C. WS 1886/1887 Manuscrit Q11/I, *Vorlesungen über Psychologie*, Halle, p. 34. Pour une discussion du développement de la méthode descriptive dans son contexte historique et intellectuel, voir Baumgartner, W. 1997, « Nineteenth-century Würzburg : The development of the scientific approach to philosophy », op. cit., pp. 86 et 91.

26. Dans son ouvrage sur la psychologie d'Aristote, Brentano mentionne déjà que « le voir est seulement vu *per accidens* », op. cit., p. 86.

Considérons la perception interne, elle nous montre par exemple des représentations qui sont réelles ; juger, aimer, haïr sont tous réels. Mais ils ne le sont pas sans corrélats : pas de représentation sans un représenté, pas de juger sans un jugement. En effet, ces corrélats sont ce qui est observé directement dans la perception interne alors que le représenter, le juger etc. qui sont réels, sont observés indirectement. (Brentano 1884/5, Manuscrit Y2, *op. cit.*, pp. 104-105)

Ainsi, la perception interne, en tant que conscience secondaire présente dans l'observation des phénomènes physiques mais aussi dans l'imagination, est la source principale permettant de découvrir les lois psychiques. Néanmoins, en raison des limitations de cette approche, Brentano reconnaît immédiatement la nécessité d'importer d'autres sources supplémentaires de données pour la psychologie. Même s'il n'est pas possible d'observer directement nos phénomènes psychiques, nous pouvons tourner notre pleine attention vers les phénomènes psychiques passés dans la mémoire (p. 42).

Les sons que nous entendons, nous pouvons les observer, mais nous ne pouvons observer l'audition des sons ; car ce n'est que dans l'audition des sons que nous percevons l'audition elle-même. S'il s'agit au contraire d'audition antérieure, que nous considérons dans notre mémoire, nous nous tournons vers elle comme vers un objet premier et il arrive que ce soit précisément pour l'observer. (p. 169)

Bien que la mémoire puisse, dans ce sens spécifique, servir de substitut à l'observation et l'expérimentation (p. 43), elle reste bien sûr un substitut très imparfait à l'infailibilité de la perception interne immédiate (p. 44). En outre, bien que nous n'ayons pas d'accès direct aux phénomènes mentaux des autres (p. 45 et sq.), nous en avons une certaine connaissance indirecte dans la mesure où ils expriment autant volontairement qu'involontairement leur propre vie mentale (p. 49). Évidemment, la meilleure façon d'explorer la vie mentale des autres est lorsqu'ils l'expriment par des mots, prononcés ou écrits, y compris sous la forme d'autobiographies.

Le langage en général est le but de l'expression de nos phénomènes psychiques. Pour exprimer le contenu de nos phénomènes psychiques : ce qui est représenté, jugé, désiré, aimé en tant que tel.²⁷

27. Brentano, F. *Manuscrit EL 80*, p. 31, Cité dans Chrudzimski, A. 2001, « Die Intentionalitäts theorie Anton Marty », *Grazer Philosophische Studien*, 62, p. 180 ; comparer cela avec Brentano Y2, p. 27 : « Le but premier et principal du langage est de communiquer nos pensées ».

Le langage lui-même est un sédiment culturel de la manière avec laquelle les gens ont mis leur vie psychique en mots, fournissant au moins une classification préliminaire²⁸. De la même manière, l'histoire peut fournir des éclairages sur la vie mentale du plus grand nombre, établissant la moyenne des spécificités individuelles (*Psychologie*, p. 53). En effet, à travers les générations, les généralisations empiriques découlant des intuitions du sens commun sont encodées et véhiculées par les proverbes, qui peuvent être expliqués et vérifiés par une recherche psychologique détaillée (*ibid.*, p. 95). Les maladies mentales et la folie peuvent également fournir un matériau à la psychologie, en particulier à la psychophysique, dans la mesure où une vie psychique anormale est corrélée avec des anomalies dans les organes corporels (p. 51). De plus, la perception interne peut être complétée par des recherches auprès d'esprits plus simples, comme ceux des enfants, des personnes de culture plus primitive et des animaux (p. 49 et sq.). Bien que nous ne puissions pas nous souvenir de manière fiable des toutes premières étapes de notre vie psychique, l'observation des nouveau-nés nous apporte au moins quelques indices (p. 57).

À propos de l'importance des recherches sur les esprits plus simples, Brentano soutient que nous pouvons imaginer des créatures qui ne possèdent pas toutes les classes d'actes psychiques que nous avons (p. 348). Par exemple, nous pouvons sans contradiction imaginer une créature qui serait capable d'avoir des représentations mais qui serait incapable de former des jugements ou des émotions et de façon similaire une autre capable de représentation et de jugement, mais dépourvu d'émotions. En effet, comme tous les actes mentaux sont soit des représentations, soit basés sur les représentations, cette hiérarchie n'est pas quelque chose de surprenant. En outre, même si, selon Brentano, les émotions ne supposent pas l'existence de leur objet, elles sont néanmoins impliquées dans leur statut existentiel : nous désirons ou avons peur que quelque chose soit ou ne soit pas (pp. 349-350). Ainsi, la capacité à former des émotions présuppose la capacité à former des jugements. Cette hiérarchie suppose que les niveaux fondateurs sont plus simples que les niveaux fondés : les représentations sont plus simples que les jugements qui à leur tour sont plus simples que les émotions. Par

28. Brentano, *Psychologie*, p. 48, voir également p. 55 et 233. Comparer avec Brentano Y 2, p. 30 : « Sans la moindre instruction formelle, le langage nous enseigne toute la philosophie d'une époque [*die ganze Philosophie des Zeitalters*] ... elle nous fournit des classifications etc. »

conséquent, la recherche sur la capacité représentationnelle en général peut être menée à bien en se limitant aux seules formes des représentations, indépendamment des réalités psychiques plus complexes. Ainsi, les expérimentations psychologiques sur les animaux ou les enfants par exemple révèlent avec une facilité et une clarté plus grande les fonctions psychiques les plus simples, en raison de la grande simplicité de l'esprit des sujets²⁹.

Pour illustrer au mieux les relations complexes entre science, philosophie, et psychologie, nous pouvons nous tourner vers l'un des étudiants les plus orthodoxes de Brentano, à savoir Anton Marty. Un simple coup d'œil à la table des matières de son œuvre *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*³⁰, suffit à lui seul pour se convaincre de la structure brentanienne que sous-tend son enquête. Dès le début, Marty traite explicitement de la relation entre la science et la philosophie du langage, soulignant qu'il n'y a, entre les deux, aucune différence de méthode. La philosophie du langage serait une partie de la science du langage, et la partie philosophique serait à son tour subdivisée en une partie théorique et une partie pratique. La partie théorique serait la psychologie du langage et passerait à la fois par une enquête descriptive et génétique. Comme nous l'avons vu plus haut, le langage est compris avant tout comme étant orienté vers la communication de la vie intérieure grâce à des signes³¹, c'est-à-dire en vue, littéralement, de faire « parler votre esprit », exprimer vos phénomènes psychiques, bien que les expressions involontaires de votre esprit soient également prises en compte (telles que rire, pleurer, rougir). La philosophie du langage n'est pas opposée à la science du langage, comme il l'était peut être initialement à cette époque où la *Naturphilosophie* de l'idéalisme allemand était un concept complètement indépendant de la *Naturwissenschaft*, en appliquant sa propre méthode spéculative de manière uniforme. Pour Marty et Brentano, la seule et unique méthode scientifique est la méthode empirique (Marty, *ibid.*, p. 2). La philosophie doit se concevoir comme traitant de toute recherche qui comprend et qui est basée sur la psychologie (*ibid.*, p. 3), et qui ne se limite donc pas à la seule perception interne (p. 13)³².

29. Voir également Stumpf, C. Q11/I, *op. cit.*, p. 25 et sq.

30. Marty, A. 1908, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Max Niemeyer.

31. Marty, A. *Untersuchungen*, *op. cit.*, p. 1.

32. Comparer avec Stumpf, C. Q11/I, p. 10.

Le couronnement de la philosophie du langage serait de découvrir les éléments les plus primitifs et fondationnels du langage, qui formeraient alors la base pour une *characteristica universalis* au sens d'un langage idéal (p. 27). La description psychologique, l'analyse, et la classification sont les premières étapes pour découvrir les éléments les plus simples dans les phénomènes complexes ainsi que les relations fondamentales qui les connectent (p. 52 et sq., p. 58 et sq.), et c'est seulement alors sur cette fondation que nous devrions procéder à des recherches génétiques (p. 554).

De la même manière, nous pouvons citer l'ouvrage de Stumpf sur la psychologie du son³³, dans lequel les mêmes principes généraux de la recherche empirique en psychologie et en philosophie sont énoncés dès le début de la recherche. Dans la préface, Stumpf souligne que l'analyse psychologique des phénomènes mentaux peut nous conduire à faire des découvertes au niveau des cas les plus singuliers, ce qui promet également une riche moisson d'éclairages d'ordre général (*ibid.*, p. V et sq.). Comme source permettant d'aider les recherches en psychologie, Stumpf énumère « l'observation de soi et les indications des autres, les données statistiques de séries de jugements, les faits et hypothèses physiologiques, la comparaison entre populations et époques, les éléments biographiques, etc. » (*ibid.*, p. VI). Comme nous l'avons vu plus haut pour Brentano, il est également clair que pour Stumpf les recherches sur les phénomènes psychiques et physiques partagent leur point de départ dans les sensations : « L'acoustique psychologique a un matériau identique à celui de l'acoustique physico-physiologique : les sensations de son. Cependant, la dernière s'occupe de ce qui précède les sensations pendant que la première s'occupe de leurs conséquences » (p. VI, et sq.). En outre, Stumpf souligne l'existence de relations entre les recherches psychologiques sur les sons et la musique, et les « disciplines philosophiques sœurs » que sont l'esthétique et l'éthique. Ces deux brèves esquisses ont pour but de souligner certains des traits fondamentaux de la psychologie de Brentano dans l'œuvre de deux étudiants hautement représentatifs. Stumpf et Marty forment la toute première génération de l'école de Brentano, ayant étudié avec lui à Würzburg et assisté à la fameuse défense publique de sa thèse d'habilitation :

33. Stumpf, C. 1883, *Tonpsychologie*, I, Leipzig, Hirzel.

Déjà à l'occasion de son habilitation en 1866, Brentano défendait la thèse suivant laquelle : *Vera philosophiae methodus nulla alia nisi scientae est*. « La véritable méthode de la philosophie est celle des sciences de la nature ». « Cette thèse et ce qu'elle implique », comme Stumpf l'écrivit à Brentano en 1892, « fut ce qui provoqua le ralliement enthousiaste de Marty et moi-même à votre étendard ».³⁴

Marty et Stumpf furent d'une importance cruciale dans la diffusion des doctrines de Brentano. Marty enseigna à l'université allemande de Prague à partir de 1880, en formant la seconde génération des brentaniens et en enseignant, entre autres aux fondateurs, de l'école pragoise de linguistique³⁵. Stumpf également eut un rôle important en tant que « plus vieil » élève de Brentano³⁶ et en tant que mentor influent d'Edmund Husserl³⁷. En outre, après s'être installé à Berlin, Stumpf y établit un laboratoire de psychologie³⁸ et fut d'une importance cruciale pour le développement de la psychologie de la *Gestalt* en tant que professeur de Kurt Koffka et de Wolfgang Köhler. Marty et Stumpf conduisirent des recherches hautement spécialisées sur le langage et la musique, à partir du cadre de travail général et des principes avancés par leur maître Brentano. Ces exemples montrent que les idées et les idéaux de Brentano furent non seulement appliqués en principe, mais réellement mis en pratique, et qu'ils furent, par ailleurs, très productifs dans des disciplines philosophiques très différentes.

34. Kraus, O. 1916, « Martys Leben und Werke. Eine Skizze », dans Eisenmeier, J., Kastil, A. & Kraus, O. (éds.), *Anton Marty Gesammelte Schriften*, I, Halle, a. d. Saale, Max Niemeyer, p. 4.

35. Brentano a reconnu explicitement l'importance de Marty à ce sujet, voir Kastil « Vorwort », dans *Anton Marty Gesammelte Schriften*, op. cit., p. viii. Voir également Leska, Oldrich 2002, « Anton Marty's philosophy of language », dans Hajicova, Eva & al. (éds.), *Prague linguistic circle papers*, vol. 4, John Benjamins, p. 90 & sq. ; Sebestik, J. 1994, « Prague Mosaic. Encounters with Prague philosophers », *Axiomathes*, 2-3, p. 215; Holenstein, E. 1976, *Linguistik Semiotik Hermeneutik*, Frankfurt a. M.: Suhrkamp, p. 17.

36. Stumpf, C. 1919, « Erinnerungen an Franz Brentano », dans Kraus, O. (éd.), *Franz Brentano: zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*. München, Beck, p. 145.

37. Sur l'influence de Stumpf sur Husserl, voir par exemple Rollinger, R. 1999, *Husserl's position in the school of Franz Brentano*, Dordrecht, Kluwer, chapitre 3 et Ierna, C. 2006, « The beginnings of Husserl's phenomenology, Part 2: philosophical and mathematical background », dans *The new yearbook for phenomenology and phenomenological Philosophy*, VI, §4.

38. Schumann, K. 1996, « Carl Stumpf (1848-1936) », dans Albertazzi, L. & al. (éds.), *The school of Franz Brentano*, Dordrecht, Kluwer, p. 113; Sprung, H. & Sprung, L. 2000/2001, « Carl Stumpf in Berlin (1894-1936) », *Brentano Studien*, 9, p. 91 et p. 95.

Comme tous l'avons vu ci-dessus, la psychologie est diversement liée à un certain nombre d'autres sciences et ne repose pas exclusivement sur la perception interne d'un sujet unique. Non seulement la psychologie s'inspire des éclairages et des découvertes venant des sciences de la nature, de la physique à la physiologie, mais également des Humanités, entre autres l'histoire et la linguistique, autant de disciplines qu'elle est capable d'informer en retour. En effet, dans chacune des trois classes d'actes mentaux nous trouvons les fondations psychologiques pour une discipline philosophique : dans les représentations pour l'esthétique, dans les jugements pour la logique, et dans les émotions pour l'éthique (Brentano, *Psychologie*, p. 331, 342). Ainsi, il n'est pas surprenant que Brentano revendique que la psychologie devienne de cette manière la fondation de tous les buts les plus élevés de l'humanité et qu'elle puisse contribuer au développement ultérieur de toutes les sciences (*ibid.*, p. 26)³⁹. En effet, grâce à son vaste champ d'applications pratiques, la psychologie est « la science du futur » (*ibid.*, p. 31), celle à même de pouvoir, de toute évidence, prendre la place que la politique occupe chez Aristote à titre de discipline « architectonique », celle-ci n'étant au final qu'une « psychologie appliquée » (*ibid.*, p. 32).

La portée de l'ambition de Brentano ne se limitait pas à établir la psychologie comme une science. Grâce à l'application de la méthode scientifique à l'esprit, comprise au sens large de méthode empirique, Brentano voulait mettre à jour les éléments ultimes de toute pensée, ce qui conduirait idéalement à établir la base d'une *characteristica universalis*.⁴⁰ Ainsi, une psychologie scientifique, telle que Brentano l'envisage, serait un complément indispensable à toute recherche physiologique et psychophysique, et en même temps le niveau fondationnel pour la recherche philosophique. Brentano distingue le travail expérimental en laboratoire de l'enquête conduite par la perception interne, sans toutefois les considérer comme mutuellement exclusives. En effet, en reconnaissant explicitement, dès ses premiers travaux, d'autres sources que la seule perception interne comme permettant de développer notre connaissance des phénomènes psychiques, Brentano élargit le cadre de

39. Voir aussi Brentano, F. « Über die Gründe der Entmigung », dans Kraus, (éd.) *Die Zukunft der Philosophie*, op. cit., pp. 99-100.

40. Voir Brentano, F. *Meine letzten Wünsche für Österreich*, op. cit., p. 34 et Brentano, F. Y2, op. cit., p. 36.

travail de la psychologie à la fois aux données en première et en troisième personne. Il maintient en même temps bien séparés les tâches et rôles respectifs des sciences naturelles et philosophiques, afin d'éviter toute réduction des *Geisteswissenschaften* aux *Naturwissenschaften* par l'intermédiaire de la psychologie.

Même si Brentano n'a pas vraiment mené de travail dans le domaine de la psychologie expérimentale au sens où nous l'entendons aujourd'hui, deux arguments permettent néanmoins de le considérer sérieusement comme ayant contribué au développement de la psychologie scientifique de son époque. Tout d'abord, il apporte un cadre de travail incroyablement contemporain pour conduire de telle recherche, indiquant clairement de quelle manière la psychologie peut informer et bénéficier de la physiologie, de quelle manière elle peut intégrer des données de perspectives en première et troisième personne, tout en restant une discipline autonome en tant que science de la conscience. Ensuite, le projet de Brentano fut en réalité poursuivi par ses étudiants qui parvinrent notamment à fonder des laboratoires, à conduire des expérimentations, et à inspirer à leur tour une nouvelle génération de chercheurs dont le succès les a presque éclipsé tout comme ils avaient eux-mêmes éclipsé Brentano. En ce sens, « l'invisibilité » de Brentano dans l'histoire de la philosophie et de la psychologie peut être comprise non comme un simple accident historique contingent, mais bien comme un signe de la fécondité de son projet.

Deux thèses de Franz Brentano sur la conscience

Denis Fisette

« *Wo daher das Bewußtsein [...] beginnt, beginnt das Reich der Psychologie.* » Franz Brentano

Cette étude porte sur la théorie de la conscience de Franz Brentano dans sa *Psychologie d'un point de vue empirique* de 1874 et dans d'autres écrits publiés à titre posthume¹. Je me propose de revisiter les textes de Brentano sur la conscience à la lumière des interprétations divergentes dont fait l'objet cette théorie aussi bien dans les études brentaniennes que dans la philosophie de l'esprit contemporaine. Car bien que la théorie de la conscience de Brentano suscite actuellement beaucoup d'intérêt, elle donne également lieu à des interprétations et des avis contradictoires sur le sens et la valeur de sa contribution à la philosophie de l'esprit. En effet, même si l'interprétation dominante va dans le sens d'un rapprochement de la théorie de Brentano avec différentes versions des théories d'ordre supérieur de la conscience, on retrouve aussi, dans les études brentaniennes, des interprétations qui préconisent un rapprochement de Brentano avec les théories adverbiales de la conscience ou encore avec les théories qui s'appuient sur la notion de conscience de soi préréflexive. Les avis sont tout aussi

1. J'utilise ici l'abréviation *Psychologie* en référence à la traduction française de la *Psychologie d'un point de vue empirique* de Brentano et *Schriften* pour l'édition chez Ontos de ses écrits.

partagés sur la valeur de la contribution de Brentano que l'on mesure en règle générale à sa capacité à résoudre ce qu'on appelle en philosophie de l'esprit le problème de la conscience².

Mon objectif dans cette étude n'est pas tant de discuter les tenants et aboutissants de cette problématique contemporaine autour de Brentano que de revoir ses textes principaux sur la conscience dans la perspective des deux thèses qu'il formule sur la conscience au tout début du deuxième chapitre du deuxième livre de sa *Psychologie*. Dans les trois premières sections de cette étude, je propose une analyse de ces deux thèses en accordant une attention particulière à la relation que Brentano établit entre la conscience et l'intentionnalité. J'examinerai ensuite sa théorie des objets primaires et des objets secondaires par laquelle il articule ses deux thèses sur la conscience. Dans la cinquième et la sixième section, j'examine deux problèmes que soulève la théorie de la conscience de Brentano, à savoir le problème de la régression et celui de la complexité qu'il cherche à résoudre à l'aide de son principe de l'unité de la conscience. Dans la dernière partie, je me pencherai sur quelques écrits de Brentano publiés à titre posthume dans lesquels il fait intervenir la notion d'agent psychique (*psychisch Tätige*) dans ses propos sur la conscience et j'essaierai de montrer que la prise en compte de l'agent dans ces écrits vise à solutionner certains problèmes laissés en suspens dans sa *Psychologie*.

Formulation des deux thèses sur la conscience

Au début du deuxième chapitre du deuxième livre de sa *Psychologie*³ (§2), Brentano avance deux thèses générales sur la conscience qu'il formule comme suit :

1. Tout phénomène psychique est conscience (*Bewußtsein*)
2. Tout phénomène psychique est conscient (*bewußt*)

La première thèse utilise la conscience dans son sens transitif, c'est-à-dire en tant que conscience de quelque chose, et elle est donc en ce sens conscience intentionnelle. Je propose de la reformuler de la manière suivante :

- 1b. Tout phénomène psychique est conscience de quelque chose

2. Je discute de l'interprétation de la théorie de la conscience de Brentano dans la perspective des théories d'ordre supérieur de la conscience in Fisette « Franz Brentano and higher order theories of consciousness », (à paraître dans la revue brésilienne *Argumentos*).

3. Brentano, F. 1944, *La psychologie d'un point de vue empirique*, Paris : Aubier, 1944 ; 2007 (2^e éd.) revue par J.-F. Courtine, Paris, Vrin.

En première approximation, la notion de conscience dans la deuxième thèse est employée dans un sens intransitif en tant que prédicat monadique désignant une propriété intrinsèque et non relationnelle d'un état mental (le fait pour un état comme la douleur d'être conscient ou non conscient). Mais cette interprétation est en contradiction avec la formulation de la première thèse puisque la conscience ne peut être à la fois transitive, comme le veut la première thèse, et intransitive dans le sens de cette interprétation de la deuxième. Une autre interprétation inspirée de l'usage que fait Brentano de la notion d'inconscient dans sa *Psychologie*⁴ repose sur la distinction entre le sens passif et le sens actif de cette notion. La notion de conscience telle que comprise dans la deuxième thèse est comparable au sens que Brentano attribue à la notion d'inconscient qu'il utilise dans un sens passif, c'est-à-dire au sens où « inconscient » se dit d'une chose dont on a (pas) conscience, Brentano refusant d'admettre le bien-fondé du sens actif de la notion d'inconscient (*Schriften I*, p. 120). Dans son sens passif, donc, la conscience désigne le phénomène mental dont on a conscience ou en tant qu'il est « objet de conscience » comme le veut aussi Brentano. Pour reprendre l'exemple de Brentano, nous dirons que dans l'audition d'un son, le phénomène mental de l'audition est, dans son sens actif, à propos du son, tandis que l'acte d'audition, dans son sens passif, est lui-même objet de conscience en ce sens que, comme nous le montrerons plus tard, l'agent est conscient d'être dans cet état. On peut donc reformuler la deuxième thèse à la lumière de cette interprétation fondée sur la distinction entre le sens passif et le sens actif du terme conscience :

2b. Tout phénomène psychique est objet de conscience

Cette nouvelle formulation cadre avec la théorie des objets primaires et des objets secondaires par laquelle Brentano articule ces deux thèses sur la conscience et dans laquelle les phénomènes mentaux sont à la fois à propos d'un objet primaire (le son entendu) et à propos d'eux-mêmes en tant qu'« objets » secondaires (l'audition du son). C'est à la deuxième thèse que Brentano consacre la majeure partie de sa discussion sur la conscience dans le deuxième livre de sa *Psychologie* et c'est à cette thèse qu'il oppose dès le départ l'hypothèse d'états mentaux inconscients (*Schriften I*, p. 119).

4. Brentano, F. 2008, *Sämtliche veröffentlichte Schriften*, vol. 1, *Schriften zur Psychologie Psychologie vom empirischen Standpunkte*, M. Antonelli (éd.), Frankfurt a. M. : Ontos ; désormais noté *Schriften I*, p. 120.

Conscience et intentionnalité

Au début du chapitre II de sa *Psychologie*, Brentano tient pour acquis que la première thèse (*Schriften I*, p. 119) a déjà été établie dans le chapitre précédent dont le thème général est la distinction entre deux classes de phénomènes. C'est pour les fins de cette classification qu'il introduit, dans ce chapitre, son concept d'intentionnalité qu'il conçoit à la fois comme un des critères de cette classification et comme un trait caractéristique des états mentaux. Mais puisque Brentano ne traite pas explicitement de la relation entre conscience et intentionnalité dans ce premier chapitre, sa remarque sur le sens que prend la conscience dans la première thèse (en tant que conscience de...) semble indiquer que l'une des propriétés essentielles de la conscience correspond à l'un des traits caractéristiques de l'intentionnalité dans la fameuse définition qu'il propose dans le premier chapitre, à savoir que tout phénomène psychique est à propos d'un objet (*Richtung auf ein Objekt*) (*Schriften I*, p. 109). C'est ce que semble confirmer Brentano lorsqu'il affirme que les notions de conscience (au sens actif) et d'intentionnalité sont synonymes en ce sens qu'elles désignent cette propriété d'un état mental d'être à propos d'un objet intentionnel :

En outre, le terme de conscience, s'appliquant à un objet dont la conscience est conscience, paraît tout à fait propre à caractériser les phénomènes psychiques précisément d'après leur différence spécifique, c'est-à-dire la propriété de l'inexistence intentionnelle d'un objet, phénomène pour lequel nous manquons également d'un nom usuel. (*Psychologie*, p. 114 : *Schriften I*, p. 119)

On retrouve des remarques similaires dans d'autres textes appartenant à la période viennoise, notamment dans ses leçons sur la psychologie descriptive où il soutient que conscience et intentionnalité ont la même extension, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de conscience sans intentionnalité et *vice versa*⁵. Mentionnons enfin un passage de sa conférence de 1889 sur l'éthique dans lequel Brentano déplore l'équivocité de la notion de conscience et la définit à nouveau par la notion d'intentionnalité qu'il conçoit cette fois comme une relation :

5. Brentano, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*, R. Chisholm and W. Baumgartner (éds.), Hamburg, Meiner, p. 26.

Le trait caractéristique commun à tout ce qui est psychique est constitué par ce que l'on a souvent défini en utilisant malheureusement un terme qui prête beaucoup au malentendu : la conscience, c'est-à-dire un comportement du sujet, une relation que l'on a qualifiée d'intentionnelle à quelque chose qui n'est peut-être pas effectivement donné, mais qui, néanmoins, est présent intérieurement de manière objective.⁶

La notion de relation intentionnelle vient préciser le sens de la directionnalité dans la définition de l'intentionnalité qu'il propose dans la *Psychologie*. Dans ses leçons sur la psychologie descriptive, Brentano lui attribue deux propriétés essentielles, dont la première renvoie à la notion de corrélation : « Comme dans toute relation, on retrouve ici deux corrélats. L'un des corrélats est l'acte de conscience, l'autre est ce vers quoi elle est dirigée. »⁷ La deuxième propriété est liée au statut ontologique d'un des termes de la relation, c'est-à-dire :

[...] qu'un seul est réel, tandis que l'autre n'est pas quelque chose de réel (*nichts Reales*). Un homme pensé n'est pas plus quelque chose de réel qu'une personne qui a cessé d'exister (*gewesener Mensch*). (Brentano, 1982, *op. cit.*, p. 24)

Ce deuxième trait correspond à l'usage que fait Brentano du terme « inexistence intentionnelle » dans sa *Psychologie*. On retrouve donc, dans cette définition partielle de la conscience, les principaux traits caractéristiques que Brentano attribue aux phénomènes mentaux dans sa définition de l'intentionnalité : relation à un objet intentionnel ou, comme le veut aussi une autre définition de la conscience, un « mode particulier d'immanence de l'objet à l'esprit » (*Psychologie*, p. 239). D'après cette définition, la thèse suivant laquelle tout phénomène psychique est conscience (de quelque

6. Brentano, F. 1889, *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Leipzig: Dunker & Humblot; trad. fr. M. Gens, *L'origine de la connaissance morale*, Paris: Gallimard, 2003, pp. 48-49.

7. Brentano 1982, *op. cit.*, p. 23. Comparer avec ce passage de *L'origine de la connaissance morale* : « Pas d'audition sans quelque chose qui soit entendu, pas de croyance sans quelque chose à quoi accorder crédit, pas d'espoir sans quelque chose qui soit espéré, pas d'effort sans quelque chose vers quoi on tend, pas de joie sans quelque chose dont on se réjouisse, et ainsi de suite » (Brentano, 2003, p. 49).

chose) semble donc se confondre avec la caractérisation des états mentaux en tant que phénomènes qui entretiennent une relation intentionnelle avec quelque chose d'autre qu'eux-mêmes, et en l'occurrence avec des objets intentionnels⁸.

Trois modes de conscience

Tous les phénomènes mentaux sont conscients ou, comme le dit aussi Brentano, cette classe de phénomènes est toujours accompagnée d'une conscience corrélatrice. Brentano désigne parfois cette conscience concomitante par la notion de perception interne qu'il oppose, dans la *Psychologie*, à la perception externe, laquelle désigne uniquement la classe des actes psychiques qui ont pour objet des phénomènes physiques tels le son ou la couleur, par exemple. La notion de conscience, telle qu'employée dans la deuxième thèse, désigne ainsi la perception interne qui représente, pour la psychologie descriptive, une voie d'accès privilégiée aux phénomènes mentaux (*Psychologie*, p. 48 et p. 104). Elle est limitée aux phénomènes psychiques dans la mesure où ce sont les seuls qui, à proprement parler, peuvent être perçus intérieurement.

La perception interne remplit ainsi une fonction épistémique dans la philosophie de Brentano. Elle se distingue de la perception externe en ce qu'elle est, comme chez Descartes, immédiatement évidente et elle constitue la source première de notre connaissance des phénomènes mentaux. Mais cette fonction épistémique n'est qu'une des deux fonctions que remplit la conscience interne⁹, l'autre étant sa fonction psychologique. Sa fonction épistémique est étroitement liée à l'évidence de la perception interne et elle consiste dans la justification du jugement. Dans sa fonction psychologique, en revanche, la conscience interne désigne le mode d'accès privilégié de l'agent à ses propres états mentaux, et c'est en ce sens que Brentano dit de

8. Brentano définit également la conscience à l'aide de la notion de contenu. En effet, au tout début du troisième chapitre du deuxième livre, Brentano dit de la conscience qu'elle désigne « tout phénomène psychique pour autant qu'il ait un contenu » (*Psychologie*, p. 147). Rappelons que la notion de contenu représente, avec celles d'inexistence intentionnelle et de directionnalité, l'une des trois notions par lesquelles Brentano définit l'intentionnalité dans la *Psychologie* (*Psychologie*, p. 102).

9. Dans une note au tout début du chapitre II, Brentano distingue explicitement conscience intérieure et perception interne : « De même qu'on appelle perception « interne » la perception d'une activité psychique actuellement présente en nous, nous appelons ici conscience « interne » la conscience qui s'y rapporte » (*Psychologie*, p. 113 ; *Schriften* I, p. 118).

la perception interne qu'elle est le mode privilégié par lequel nous prenons conscience de nos propres états mentaux. Dans sa fonction psychologique, la conscience interne a donc plus d'extension que dans sa fonction épistémique puisqu'elle s'applique indifféremment à toutes les classes d'états mentaux, c'est-à-dire aux représentations, aux jugements et aux sentiments, tandis que dans sa fonction épistémique, la perception interne est limitée à la classe des jugements. Pour les besoins de la présente étude, nous insisterons davantage sur le sens psychologique de la perception interne comprise comme conscience interne.

Une autre notion importante dans la *Psychologie* par laquelle Brentano établit la relation entre la conscience et les états mentaux est la notion de mode de conscience. Au tout début du troisième chapitre du deuxième livre de sa *Psychologie*, après avoir établi que tout acte psychique s'accompagne d'une conscience concomitante, c'est-à-dire que dans l'audition d'un son, par exemple, la représentation du son s'accompagne toujours d'une conscience d'elle-même, Brentano affirme que les phénomènes psychiques désignent les modes par lesquels la conscience entre en relation avec ses objets (*Psychologie*, p. 147 ; *Schriften* I, p. 157). Brentano compare la notion de mode de conscience à ce que Helmholtz appelle, dans son texte classique *Die Tatsachen in der Wahrnehmung*, les modalités des sensations par lesquelles il désigne à la fois les différences spécifiques entre les classes de qualités sensibles (telles la couleur, le son, etc.) et les sensations appartenant à des sens différents comme par exemple « le bleu, le doux et le chaud »¹⁰. D'après cette analogie, les modes de conscience seraient aux classes de phénomènes psychiques ce que les modalités des sensations sont aux différentes classes de qualités sensibles. Et en effet, toute la classification des phénomènes psychiques dans la *Psychologie* est fondée sur les trois modes généraux par lesquels la conscience se rapporte à ses objets (*Schriften* I, p. 218 ; 2003, p. 49 ; *Schriften* III, p. 39) :

Quand nous disons que la représentation et le jugement constituent deux classes fondamentales distinctes de phénomènes psychiques, cela signifie, d'après ce qui précède, qu'ils correspondent à deux

10. Brentano, F. *Sämtliche veröffentlichte Schriften*, vol. 3, *Schriften zur Ethik und Ästhetik*, Frankfurt a. M. : Ontos, 2011, désormais noté *Schriften* III, p. 39 ; Helmholtz, W. von 1879, *Die Tatsachen in der Wahrnehmung*, Berlin : Hirschwald, p. 9.

modes absolument différents de la conscience qu'on prend d'un objet.
(*Psychologie*, p. 207)

Brentano distingue trois modes par lesquels on prend conscience d'un objet : le mode représentationnel, le mode judiciaire et le mode du sentiment. Le mode de relation à l'objet qui comprend uniquement une représentation est le plus pauvre et il consiste dans le seul fait que l'objet est présent à la conscience et s'y manifeste. Il s'agit alors d'un mode de conscience passif par opposition aux deux autres modes qui présupposent des prises de position actives de la conscience à l'égard de ses objets. Ces derniers se caractérisent par l'opposition, au sein de la relation intentionnelle du jugement et des émotions à leurs objets, entre l'acquiescement et le rejet dans le cas du jugement, de l'amour et de la haine dans le cas des émotions. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le sens de la thèse de la perception (interne) comme un jugement, c'est-à-dire comme prise de position et comme acquiescement ou rejet de l'objet jugé.

Cette définition des phénomènes psychiques comme modes de conscience soulève à nouveau la question de la relation entre conscience et intentionnalité que nous avons évoquée dans notre examen de la première thèse de Brentano sur la conscience. Plusieurs passages de l'œuvre de Brentano que nous avons cités à l'appui de la première thèse semblaient indiquer que les termes conscience et intentionnalité sont interchangeables, voire même que Brentano penche pour une conception intentionnaliste de la conscience. Cependant, en concevant les états intentionnels comme des modes de conscience, Brentano suggère en outre que non seulement conscience et intentionnalité ne sont pas interchangeables, mais que c'est l'intentionnalité, comprise comme relation à un objet intentionnel, qui est subordonnée à la conscience dans la mesure où elle désigne les modes par lesquels la conscience entre en relation avec ses objets. Il y va ici du statut de cette conscience concomitante à propos de laquelle Brentano répète à plusieurs reprises dans sa *Psychologie* qu'elle accompagne tous les actes comme le veut une des interprétations de sa deuxième thèse sur la conscience.

À cet égard, il y a au moins deux manières de comprendre ce que Brentano entend par mode de conscience : dans un sens psychologique et dans un sens ontologique. Le sens psychologique ressort clairement de l'usage que fait Brentano de cette notion en relation avec sa classification des actes. Elle désigne, comme nous venons de le voir, les qualités des actes sur lesquelles s'appuie sa classification et les modes par

lesquels la conscience est en relation avec ses objets. En revanche, dans son sens ontologique, cette notion désigne les attributs ou les moments d'un substrat et elle correspond à ce que Brentano appelle dans sa métaphysique une « partie métaphysique ». Dans sa *Psychologie*, Brentano utilise de préférence la notion de *Divisiv* par laquelle, comme nous le verrons plus tard, il caractérise les phénomènes mentaux comme des parties ou attributs d'un phénomène unitaire complexe. Sa théorie de l'unité de la conscience, que nous examinerons également plus tard, semble confirmer que la multiplicité des phénomènes mentaux, qui entrent en ligne de compte dans l'accomplissement des actes les plus simples, constituent des moments ou modes de la conscience unitaire et réelle.

Conscience *in recto* et *in obliquo*

Comment la conscience peut-elle être simultanément en relation avec un phénomène physique (thèse I) et avec elle-même en tant qu'objet (Thèse II) ? La réponse de Brentano repose sur sa théorie des objets primaires et des objets secondaires et sur la distinction aristotélicienne entre les modes de relation *in recto* et *in obliquo*. Partons de cette formulation générale de Brentano :

Nous pouvons dire que le son est l'*objet premier* de l'audition, et que l'audition en est l'*objet second*. Dans le temps, ils se présentent bien tous deux à la fois, mais, suivant la nature des choses, le son est antérieur à l'audition. [...] L'audition paraît, au sens le plus propre du mot, tournée vers le son (*dem Ton zugewandt*), et, de ce fait même, semble se percevoir en passant (*nebenbei*) et à titre supplémentaire (als *Zugabe*). (*Psychologie*, p. 137-138 ; *Schriften I*, p. 146)

Cette formulation porte à confusion parce que les termes *nebenbei* (en passant) et surtout *Zugabe* (un extra) suggèrent que la conscience qui accompagne la représentation du son est extrinsèque à l'audition et ne constitue qu'un simple additif comme la crème ou le sucre que l'on ajoute au café, et en ce sens elle lui serait imposée de l'extérieur comme dans la théorie des pensées d'ordre supérieur où le contenu de l'état d'ordre supérieur rend conscient l'état qu'il prend pour cible.

Il y a plusieurs manières de comprendre cette double relation que la conscience entretient avec ses objets primaires et ses objets secondaires dont la plus connue est la distinction logique entre ce qu'un terme dénote et ce qu'il connote. Mais dans le contexte psychologique qui

nous concerne ici, la distinction entre conscience focale et conscience périphérique (ou encore la notion de conscience marginale chez A. Gurwitsch et la notion de frange chez W. James) convient davantage pour rendre compte de cette double relation *in recto* et *in obliquo*, et elle est utilisée en règle générale afin d'expliquer la différence entre la conscience que nous avons des choses sur lesquelles nous portons délibérément notre attention de celles que nous avons des choses que nous faisons de manière irréfléchie ou que nous percevons sans y prêter attention. En ce sens, la conscience *in recto* de l'objet primaire correspondrait à la conscience focale du son tandis que la conscience *in obliquo* qui accompagne l'audition du son correspondrait à la conscience périphérique de l'audition.

Dans ses leçons viennoises sur la psychologie descriptive, Brentano apporte un complément d'information aux analyses de sa *Psychologie* sur la conscience et introduit certaines distinctions qui semblent militer en faveur de cette dernière interprétation¹¹. Je pense en particulier à la distinction entre conscience implicite (ou conscience au sens large) et conscience explicite (conscience au sens étroit), laquelle est étroitement associée à la notion centrale de remarquer (*Bemerken*) dans ces leçons. Brentano l'applique d'abord à la perception externe d'un objet primaire et fait valoir que l'on peut voir ou entendre (implicitement) quelque chose que l'on n'aperçoit pas (explicitement). C'est ce que montre l'exemple suivant qui rappelle les cas utilisés par Dretske¹² dans sa critique de Rosenthal :

Quiconque voit une alouette dans le bleu du ciel ne la remarque donc pas encore, et ne remarque donc encore moins qu'il voit l'alouette, même si le fait de voir l'alouette est vécu (*mitempfinden*) par lui de manière concomitante. Cependant, si à un moment donné, non seulement il voyait l'alouette mais la remarquait, alors il remarquerait simultanément qu'il la voit. [...] Voir est différent de [percevoir] clairement ce qui est vu. C'est ainsi que l'expérience concomitante (*mitempfinden*) du voir sera différente de la [perception] claire de ce voir dont on fait l'expérience de manière concomitante. (Brentano, 1982, *op. cit.*, p. 23-24.)

11. Cf. l'article de Mulligan, K. 2004, « Brentano on the Mind », pour une analyse de ces distinctions dans les leçons de Brentano sur la psychognosie (dans Jacquette, D. (éd.), *The Cambridge Companion to Brentano*, CUP, pp. 66-97.

12. Dretske, F. 1993, « Conscious Experience », *Mind*, vol. 102, pp. 263-283.

Brentano présuppose que l'alouette n'est pas l'objet explicite de cet acte bien qu'il soit dans son champ visuel et soit conscient de manière implicite. Ce qui revient à dire qu'un état peut être implicitement conscient sans que le sujet en soit explicitement conscient. C'est ce que montre aussi le cas bien connu du conducteur inattentif de D. Armstrong¹³ que l'on utilise souvent dans la littérature comme exemple de l'usage par les théories d'ordre supérieur de la notion d'inconscient. Brentano dirait de ce conducteur non pas qu'il est inconscient comme le veulent les défenseurs des théories d'ordre supérieur de la conscience, mais bien qu'il a alors une conscience implicite et périphérique de conduire son véhicule. Car non seulement Brentano n'admet pas d'états mentaux inconscients, mais il soutient en outre que l'agent ne peut être explicitement conscient de faire l'expérience de quelque chose (comme une alouette par exemple) qu'à la condition d'en être implicitement conscient (Brentano, 1982, *op. cit.*, p. 34). La conscience explicite ou conscience au sens étroit correspond à ce que Brentano appelle dans ces leçons l'acte de remarquer (*Bemerken*) qu'il conçoit comme la perception explicite de ce qui est contenu implicitement dans la conscience (Brentano, 1982, *op. cit.*, p. 36). Cette distinction entre conscience implicite et conscience explicite permet de dissiper certaines obscurités de la théorie initiale, en ce qui a trait notamment au statut des phénomènes physiques dans la *Psychologie* comme l'a souligné Husserl dans sa critique de Brentano dans ses *Recherches logiques*¹⁴.

La question est de savoir si la distinction entre conscience implicite et conscience explicite supporte notre interprétation de la théorie de la conscience *in recto* et *in obliquo* en termes de conscience périphérique et de conscience focale. Elle s'applique d'abord aux objets de la perception externe dans la mesure où la conscience implicite correspond à la conscience *in obliquo* de l'alouette par opposition à la conscience focale du bleu du ciel, pour reprendre l'exemple de Brentano. Mais dans le passage cité au début de cette section, Brentano associe la

13. Armstrong, D. 1997, « What is consciousness? », in N. Block et al. (éds.) *The Nature of Consciousness. Philosophical Debates*, Cambridge, MIT Press, pp. 721-728, p. 723.

14. Cf. Fisette, D. 2010, « Descriptive Psychology and Natural Sciences. Husserl's early Criticism of Brentano », C. Ierna et al. (éds.), *Edmund Husserl 150 Years: Philosophy, Phenomenology, Sciences*, Berlin, Springer, p. 135-167, pour un examen de la critique que Husserl adresse à Brentano dans ses *Recherches logiques* et Werner, A. 1931, *Die Psychologisch-erkenntnistheoretischen Grundlagen der Metaphysik Franz Brentanos*, Hildesheim : Borgmeyer, sur le statut ambigu de la notion de phénomène physique dans la *Psychologie* de Brentano.

relation *in recto* à l'objet primaire (Thèse I) et la relation *in obliquo* à l'objet secondaire, c'est-à-dire à la conscience de la représentation de l'objet primaire (Thèse II). En ce sens, la conscience focale serait à la relation à l'objet primaire ce que la conscience périphérique (implicite ou au sens large) est à la relation indirecte à l'objet secondaire. Avec cette différence toutefois que la perception interne, comprise comme conscience explicite, a pour objet l'acte psychique intégral qui inclut l'objet primaire et l'objet secondaire.

Objections contre la deuxième thèse

Examinons maintenant quelques objections que soulève la deuxième thèse générale sur la conscience que Brentano examine dans le deuxième livre de sa *Psychologie*. Deux de ces objections remontent à Aristote et elles sont mieux connues sous les noms de la régression à l'infini, que Brentano examine en relation avec le postulat de phénomènes mentaux inconscients, et de l'objection de la duplication suivant laquelle le phénomène physique serait représenté deux fois, une première fois dans la représentation du son et une seconde dans la représentation de la représentation du son. Je m'intéresse tout particulièrement à l'objection de la régression que Brentano examine dans la section 7 (*Psychologie*, p. 132 sq.) en lien avec sa deuxième thèse sur la conscience d'après laquelle elle s'expose à la régression à l'infini. Car lorsqu'on nie que la représentation qui accompagne l'audition du son est inconsciente, comme le veulent la plupart des théories d'ordre supérieur de la conscience, il semble que nous soyons alors forcés d'admettre un nombre infini de phénomènes psychiques.

Commençons par énoncer le problème de la régression à l'aide de la formulation que propose Brentano dans sa *Psychologie* :

Tout comme n'importe quel phénomène psychique, la représentation de l'audition et aussi celle du son doivent être présentées de manière consciente ; il faut donc qu'il en existe également une représentation. Chez le sujet qui entend, nous avons donc trois représentations, celle du son, celle de l'audition et celle de la représentation de l'audition. Mais cette troisième représentation ne peut pas être la dernière. Elle aussi est consciente, donc représentée, et la représentation qui s'y rapporte est à son tour représentée ; bref, ou bien la série est infinie, ou bien elle se termine par une représentation inconsciente. Par suite,

quand on nie l'existence de phénomènes psychiques inconscients, on est obligé, dans l'acte le plus simple de l'audition, d'admettre une masse infinie d'activités psychiques. (*Psychologie*, p. 132-133)

On peut reformuler cette objection de manière schématique en mettant l'accent sur les deux thèses de Brentano sur la conscience qui sont impliquées dans la formulation de ce problème de la régression :

1. Tout phénomène psychique est à propos d'un objet (l'audition du son) (Thèse 1)
2. Tout phénomène psychique est lui-même objet d'une conscience concomitante (représentation de l'audition du son) (Thèse 2)
3. La représentation qui accompagne l'état mental initial est un acte psychique numériquement distinct de l'état mental cible.
4. Mais si la représentation de l'audition doit elle aussi être consciente (Thèse 2), et la représentation qui la rend consciente doit à son tour être consciente, la série est alors infinie.
5. Par conséquent, ou bien la représentation de l'état initial est inconsciente (et la thèse 2 est fausse), ou bien le nombre d'actes est infini.

La solution que propose Brentano au problème de la régression comme à celui de la duplication consiste à rejeter, dans un premier temps, une des prémisses communes à ces deux objections, à savoir que la conscience concomitante qui accompagne la représentation du son est un acte numériquement distinct de cette dernière. Brentano soutient que la représentation du son et la représentation de la représentation du son ne sont qu'un seul et même acte qui porte sur deux objets, un objet primaire et un objet secondaire. Dans cette perspective, cette distinction entre deux actes, un acte de niveau inférieur et un acte de niveau supérieur, n'est en définitive qu'une simple abstraction conceptuelle :

La représentation du son et la représentation de la représentation du son ne forment qu'un seul phénomène psychique, que nous avons, de façon abstraite, décomposé en deux représentations en le considérant dans son rapport à deux objets différents, dont l'un est un phénomène physique et l'autre un phénomène psychique. (*Psychologie*, p. 137 ; *Schriften I*, p. 146)

Autrement dit, ce ne sont pas deux entités numériquement distinctes, mais bien deux *abstracta* qui font partie d'une seule et même chose comme par exemple la forme et la grandeur d'un cercle ou encore la vélocité et la direction du mouvement¹⁵. La question est évidemment de savoir ce que Brentano entend exactement lorsqu'il dit de la représentation du son et de la représentation de la représentation du son qu'elles désignent une seule et même chose.

La deuxième présupposition à laquelle s'attaque Brentano dans sa réponse est plus spécifique à l'argument de la régression à l'infini et elle repose sur l'idée que la conscience concomitante prend pour objet la représentation initiale comme dans une théorie d'ordre supérieur de la conscience où la pensée d'ordre supérieur a pour seul objet l'état cible. Brentano répond par sa théorie des objets primaires et des objets secondaires qui, comme nous l'avons vu, veut que l'objet secondaire de la conscience concomitante n'est pas uniquement la représentation initiale ou l'état-cible mais bien *l'acte psychique en entier* dans lequel le son est représenté en tant qu'objet premier et elle-même est donnée à titre d'objet second (*Psychologie*, p. 139 ; *Schriften* I, p. 148). La clé de la solution de Brentano au problème de la régression (*Psychologie*, p. 142) comme à celui de la duplication réside dans l'idée d'un enchevêtrement particulier (*eigentümliche Verwebung*) de la représentation de l'objet primaire avec la représentation d'ordre supérieur comme l'explique Brentano en réponse à l'objection de duplication :

L'expérience intérieure semble plutôt prouver de façon incontestable que la représentation du son est liée si intimement à la représentation de la représentation du son que, du fait même de son existence, elle contribue en même temps intérieurement à l'existence de l'autre. Ce fait porte à croire qu'il existe une liaison particulière (*eigentümliche Verwebung*) entre l'objet de la représentation intérieure et cette représentation même, et qu'ils appartiennent tous deux à un seul et même acte psychique. Et il nous faut bien l'admettre. (*Psychologie*, p. 137 ; *Schriften* I, p. 146)

La question est de savoir en quoi consiste cet enchevêtrement particulier entre l'objet primaire et l'objet secondaire par lequel Brentano cherche à rendre compte de leur appartenance à « un seul et même

15. Voir Brentano, F. (1954) *Religion und Philosophie*, F. Mayer Hillebrand (dir.), Bern: Francke, p. 191.

acte ». Avant de nous pencher sur cette question, on peut conclure notre examen des objections contre la deuxième thèse en disant que, d'une part, il n'y a pas et ne peut y avoir de représentation inconsciente dans le domaine de notre expérience (*Schriften* I, p. 122), bien que la notion de conscience implicite examinée dans la section précédente remplit la même fonction; d'autre part, l'objection de la régression, comme celle de la duplication, n'est pas un argument contre la théorie de Brentano parce que la série d'actes se termine avec le second terme (*Psychologie*, p. 139-140; *Schriften* I, p. 148).

Le problème de la complexité et l'unité de la conscience

Je voudrais maintenant me pencher sur un autre problème que soulève la théorie des objets primaires et des objets secondaires, ce que j'appellerai pour les fins de cette étude le problème de la complexité. Ce problème concerne la cohésion, au sein de la conscience intérieure, entre les éléments qui sont impliqués dans l'accomplissement de la vie psychique. C'est en réponse à ce problème que Brentano évoque le principe de l'unité de la conscience. Un passage tiré du chapitre II du deuxième livre de la *Psychologie*, dans lequel Brentano résume les résultats de son enquête, représente aussi un bon exposé du problème de la complexité :

Tout acte psychique, même le plus simple, peut donc être considéré sous quatre aspects différents : d'abord, comme représentation de son objet premier [...]; puis comme représentation de lui-même ; comme connaissance de lui-même ; comme sentiment de lui-même. Et dans l'ensemble de ces quatre rapports, il constitue tout ensemble l'objet de la représentation de soi-même et l'objet de la connaissance de soi-même, et aussi, pour ainsi dire, du sentiment de soi-même, si bien que, sans qu'il soit besoin d'une nouvelle complication, ni d'une nouvelle multiplication, la représentation de soi-même est représentée, la connaissance de soi-même représentée en même temps que connue, et le sentiment de soi-même représenté aussi bien que connu et senti. (*Psychologie*, p. 162 ; *Schriften* I, p. 174)

Je mets entre parenthèses le mode émotionnel parce que Brentano lui accorde un statut à part après la publication de sa *Psychologie* comme il le souligne dans l'appendice à la classification des actes

où il indique que ce mode n'est pas impliqué dans tous les actes (*Psychologie*, p. 270). Je m'en tiendrai donc dans la suite de mon enquête aux modes représentationnels et judicatifs.

La première question que pose Brentano est de savoir si la multiplicité de ces éléments forme un tout ou bien un collectif (*Kollektiv*) qu'il définit de la manière suivante :

Un collectif est une multiplicité de parties regroupées (*zusammengefaßt*) sous un même point de vue et dont chacune des parties est une chose indépendante. (Brentano, 1954, *op. cit.*, p. 225)

Contrairement à un simple agrégat, un collectif peut être appréhendé d'un point de vue unitaire et former un ensemble homogène comme l'explique Brentano dans ce passage. Cependant, contrairement au tout, ses parties ou plus précisément ses morceaux (*Stücke*) entretiennent une relation d'indépendance avec le collectif dont ils font partie en ce sens que leur existence ne dépend pas de leur participation à cet ensemble. Il en va autrement d'un tout comme une mélodie, par exemple, dont les parties sont des moments ou ce qu'il appelle aussi dans la *Psychologie* des divisifs¹⁶ qui, contrairement aux parties d'un collectif, entretiennent avec le tout dont ils sont les parties des relations de dépendance. Nous pouvons donc reformuler la question initiale en nous demandant si la multiplicité des états qui sont perçus intérieurement se présente comme un collectif ou bien comme un tout :

Quand il s'agit d'états psychiques compliqués (*verwickelten*), avons-nous affaire à un collectif de choses? Ou bien, dans les états les plus compliqués comme dans les états les plus simples, la totalité des phénomènes psychiques appartient-elle à une seule et même réalité, dans laquelle nous ne pouvons que distinguer des divisifs en tant que parties? (*Psychologie*, p. 165 ; *Schriften I*, p. 176)

16. Brentano justifie l'usage du néologisme « divisif » (*Divisiv*) dans le passage suivant : « De même que nous attribuons un seul et même nom à une réunion de plusieurs choses, nous pouvons considérer et désigner chaque partie d'une chose comme quelque chose à part. Mais de même que dans le premier cas la dénomination s'appliquait non pas à une chose, mais à un collectif, la dénomination ne s'appliquera pas ici non plus à une chose, et, faute d'un vocable usuel et clair, puisque le nom de partie s'applique également à des choses effectives par rapport à des collectifs, nous emploierons le terme 'divisif' » (*Psychologie*, p. 165 ; *Schriften I*, p. 176).

On peut d'ores et déjà répondre à cette question en faisant valoir que l'idée même d'un collectif va contre quelques-uns des principes fondamentaux de la psychologie de Brentano tel celui du caractère fondateur de la représentation et de la dépendance du jugement et du sentiment par rapport à celle-ci. Il n'est pas non plus compatible avec la théorie des objets primaires et des objets secondaires parce que celle-ci présuppose une dépendance biunivoque de la conscience primaire et de la conscience secondaire¹⁷. La complexité que présuppose toute activité psychique constitue au contraire un tout dont les états mentaux sont les divisifs. À ce titre, la conscience de l'objet premier et la conscience de l'objet second sont des parties métaphysiques d'un seul et même phénomène unitaire et d'une seule et même réalité. D'où le principe de l'unité de la conscience par lequel Brentano cherche à rendre compte de l'appartenance commune de l'ensemble de ces éléments à une seule et même réalité (*Psychologie*, p. 169).

Le principe de l'unité de la conscience est évoqué dès le premier chapitre du livre II de la *Psychologie* en réponse à la question de savoir pourquoi les multiples phénomènes mentaux qui sont impliqués dans les actes les plus simples apparaissent à la conscience non pas comme un agrégat d'éléments dispersés, mais bien comme une réalité unitaire. C'est dans ce contexte que Brentano a recours à sa théorie des tous et des parties et qu'il conçoit les phénomènes mentaux comme « des phénomènes partiels (*Teilphänomene*) d'un phénomène unitaire dans lequel ils sont contenus et comme une seule chose unitaire » (*Psychologie*, p. 110 ; *Schriften* I, p. 114). Ce principe est présupposé à chacune des étapes dans l'élaboration de la théorie de la conscience dans les chapitres subséquents du deuxième livre de la *Psychologie*. Il s'impose clairement en réponse au problème de la complexité qui découle de la théorie des objets primaires et des objets secondaires, et nous avons vu que le problème de la régression, tout comme celui de la

17. À cet égard, rappelons que Brentano distingue nettement la relation hiérarchique entre les trois classes d'actes de celle entre les objets primaires et les objets secondaires. Car dans le premier cas, la relation de fondation entre la première classe et les deux autres se traduit par une dépendance unilatérale (*einseitig*) du jugement et des émotions à la classe des représentations, laquelle, comme nous l'avons vu, est en principe autonome par rapport aux autres classes d'actes. En revanche, entre la conscience de l'objet primaire et la conscience de l'objet secondaire, il existe une relation de dépendance biunivoque (*gegenseitig*) en ce sens que les deux *relata* sont mutuellement dépendants l'un de l'autre comme le présupposent d'ailleurs les deux thèses générales sur la conscience (cf. Brentano, F. 1954, *op. cit.*, pp. 226-227).

duplication, est insoluble à moins de présupposer que les objets primaires et les objets secondaires forment un tout unitaire insécable. C'est ce que confirme d'ailleurs Brentano au terme de sa réflexion sur l'unité de la conscience :

[L'] ensemble (*Gesamtheit*) de notre état psychique, quelle qu'en soit la complexité, constitue toujours une unité réelle. C'est le fait bien connu de l'unité de la conscience que l'on a raison de considérer en général comme l'un des principes (*Punkte*) les plus importants de la psychologie. (*Psychologie*, p. 171 ; *Schriften I*, p. 182)

Ce principe ne vise donc pas à éliminer la complexité au profit de la simplicité, mais il vise à garantir que ce qui est perçu dans la conscience intérieure est, malgré cette complexité, quelque chose d'unitaire.

Ceci dit, tout ce que nous avons dit jusqu'à maintenant à propos de cette unité ne concerne en définitive que les relations de dépendance méréologiques auxquelles Brentano a recours dans sa solution métaphysique au problème de la complexité. Cet aspect de sa théorie de l'unité de la conscience rend compte de l'appartenance commune de l'ensemble de ces éléments à une seule et même réalité et elle ne concerne au bout du compte que l'objet perçu intérieurement. Mais il ne s'agit apparemment que de l'une des deux conditions que Brentano impose à l'unité de la conscience, l'autre condition étant la condition de simultanéité qui s'applique cette fois à la conscience intérieure en tant que telle :

L'unité de la conscience, telle qu'elle ressort avec évidence de ce que nous percevons intérieurement, consiste en ceci : tous les phénomènes psychiques qui se trouvent simultanément (*gleichzeitig*) en nous – si différents soient-ils : vision et ouïe, représentation, jugement et raisonnement, amour et haine, désir et aversion, etc. sous la seule condition d'être intérieurement perçus comme simultanés (*wenn sie nur als zusammen bestehend innerlich wahrgenommen werden*), appartiennent tous à une seule et même réalité (*sämtlich zu einer einheitlichen Realität gehören*); phénomènes partiels, ils forment un phénomène psychique dont les parties constitutives ne sont pas des choses distinctes ni des parties de choses distinctes, mais appartiennent à une unité réelle. Telle est la condition nécessaire, mais suffisante, de l'unité de la conscience. (*Schriften I*, pp. 182-183)

Par la notion de simultanéité, Brentano semble vouloir rendre compte du fait que ce phénomène complexe est une donnée immédiate et non inférentielle de la conscience interne et écarter le facteur temporel qui est impliqué dans l'accomplissement des nombreux actes que Brentano mentionne dans ce passage et qui font partie de ce phénomène complexe. La condition de simultanéité présuppose en outre que l'on ait conscience de la simultanéité en tant que telle, c'est-à-dire, pour reprendre le cas de la mélodie que Brentano utilise fréquemment dans sa *Psychologie* (par exemple *Psychologie*, p. 168 ; *Schriften I*, p. 179), que non seulement on se représente plusieurs objets à la fois, mais que l'on a aussi conscience que ces objets appartiennent ensemble à une seule et même réalité, et en l'occurrence à la mélodie. En ce sens, la condition de simultanéité serait à la conscience du phénomène unitaire ce que la condition ontologique de l'appartenance à une seule et même réalité est à l'objet perçu, c'est-à-dire à l'objet intentionnel.

L'agent psychique et la conscience de soi

L'hypothèse que je développerai succinctement dans cette section est que Brentano a recours à la notion d'agent psychique ou de « chose mentalement active » (*Psychisch Tätige*) afin de solutionner deux problèmes laissés en suspens dans sa *Psychologie* : celui du substrat des modes de conscience et celui de la conscience de l'acte psychique entier que l'on peut comprendre dès lors comme la conscience que l'agent prend de lui-même en tant que porteur de l'état complexe dans lequel il se trouve. Les commentateurs de Brentano sont divisés sur la question de savoir ce qui motive le recours à la notion d'agent psychique chez Brentano. L'introduction de la notion d'agent psychique coïncide et va de pair avec un changement important de sa conception de la conscience, plus précisément dans son interprétation de la deuxième thèse générale sur la conscience voulant que tout état psychique soit conscient au sens il est toujours objet d'une conscience qui l'accompagne¹⁸. Mon hypothèse est que Brentano la conçoit sur le tard comme conscience de soi, c'est-à-dire que la conscience de l'acte psychique est en fait la conscience que l'agent prend de lui-même en tant qu'il se trouve dans cet état.

18. Cf. aussi l'introduction de M. Antonelli à son édition de la *Psychologie* de Brentano (*Schriften I*, p. LXXX).

En fait, ces deux problèmes sont directement liés aux deux significations que nous avons associées à la notion de mode de conscience, à savoir au sens ontologique d'après lequel les états psychiques sont des moments ou attributs de la conscience, et au sens psychologique dans lequel les trois classes d'acte sont les modes par lesquels la conscience entre en relation avec ses objets. Le premier problème porte sur le substrat ou le porteur de ces propriétés tandis que le deuxième concerne le mode par lequel on prend conscience de ce phénomène unitaire complexe. Car, en effet, comment peut-on prendre conscience de ce phénomène complexe autrement que par l'un quelconque de ses modes, même en ne supposant pas que ce mode constitue ontologiquement un *Teilphänomene* du phénomène complexe?

Le premier problème porte plus précisément sur ce que Brentano appelle dans sa *Psychologie* « cet être unitaire réel » (*Schriften* I, p. 175) dont les modes de conscience, en tant que divisifs, sont les déterminations. En première approximation, cette notion désigne l'état psychique intégral qui forme une unité « réelle » en ce sens que tous les phénomènes psychiques individuels, contrairement aux phénomènes physiques, « possèdent une existence effective en dehors de l'existence intentionnelle » (*Psychologie*, p. 105). Et l'unité de la conscience, avons-nous dit, n'est rien d'autre que l'appartenance des phénomènes partiels (*Teilphänomene*) à cette chose réelle. Mais le principe de l'unité de la conscience, tel que formulé dans la *Psychologie*, n'apporte pas de précisions sur la nature du substrat des modes de conscience formant un tout, ni sur le statut de la conscience simultanée de l'ensemble des éléments qui composent cette unité. C'est ici qu'intervient l'agent psychique. En effet, il répond d'abord à la question du substrat réel de l'acte psychique complexe perçu intérieurement comme le confirme Brentano dans quelques fragments réunis dans l'ouvrage *Religion und Philosophie* dont le passage suivant dans lequel il formule sa thèse générale en réaction à ce qu'il appelle le semi-matérialisme d'Aristote :

Il s'ensuit donc indubitablement que ce même sujet unitaire dernier doit être au fondement de toutes les activités psychiques, sensibles et non sensibles, qui tombent sous la perception interne simultanée. L'unité de la conscience exclut le semi-matérialisme d'Aristote. (Brentano, 1954, *op. cit.*, p. 228)

Ainsi, les modes de conscience appartiennent bien à un seul et même acte complexe, comme le veut le principe de l'unité de la conscience, mais ce tout n'est pas la conscience en tant que telle mais bien l'agent psychique qui en est le porteur. Tous les états conscients sont des phénomènes psychiques qui lui appartiennent au sens trivial que c'est lui, et personne d'autre, qui accomplit ces actes et que c'est lui qui est conscient de sa douleur à l'estomac ou du plaisir qu'il prend à jouer aux échecs ou à composer des vers. Cet accès privé (ou à la première personne) et privilégié à ses propres états mentaux est d'ailleurs une présupposition dans l'usage que fait Brentano de la perception et de la conscience intérieures.

D'où le deuxième problème qui porte sur le statut de la conscience concomitante et la deuxième thèse générale sur la conscience dans la *Psychologie* suivant laquelle tout état psychique est conscient. Cette thèse peut être interprétée de deux manières différentes selon que l'on conçoit le prédicat « est conscient » comme une propriété intrinsèque aux états mentaux, ou encore comme objet de conscience au sens où tout état mental est toujours accompagné d'une conscience concomitante. La première interprétation est problématique ne serait-ce que parce qu'un état en tant que tel ne saurait être conscient ou non conscient à moins de supposer ce que G. Ryle appelle le caractère autolumineux d'un état. Car en effet, un état nécessite un porteur ou un agent qui accomplit ces actes et une explication de la conscience doit en tenir compte comme l'a d'ailleurs reconnu Brentano (1954, *op. cit.*, p. 226-22). La deuxième interprétation comporte également son lot de problèmes parce qu'elle n'explique pas pourquoi le simple fait d'être en relation avec un objet secondaire nous rend conscient d'accomplir un acte qui prend pour objet un phénomène physique. Car, en effet, comment la conscience peut-elle être à la fois conscience (au sens actif) de cette unité et objet de conscience (au sens passif), c'est-à-dire être conscience de cette conscience? Brentano envisage cette dernière possibilité dans une discussion avec Thomas d'Aquin et soutient que la conscience de cette conscience coïncide avec la conscience de la représentation initiale. C'est dans ce contexte que Brentano introduit l'idée que la conscience de la conscience de la représentation du son n'est en fait que la conscience de l'acte psychique intégral qui devient « son objet et son contenu propres » (*Psychologie*, p. 139). Mais cette conscience concomitante de l'objet secondaire compris comme l'acte psychique intégral ne rend pas compte du fait que cet état est conscient, sinon en disant que nous en avons conscience. Ces deux explications

de la deuxième thèse qui, comme je l'ai dit, est au cœur des analyses de Brentano sur la conscience dans le deuxième livre de la *Psychologie*, ne rendent donc pas compte adéquatement de ce que c'est pour un état mental d'être conscient. C'est ce que Brentano semble avoir ré-évalué sur le tard et mon hypothèse est que la prise en compte de l'agent psychique vise non seulement à résoudre le problème du substrat des modes de conscience mais encore à fournir une explication plus adéquate de la deuxième thèse.

En effet, d'après cette explication, un état est conscient seulement si l'agent prend conscience non pas de cet état en tant que tel mais bien de lui-même en tant qu'il se trouve dans cet état. Ainsi, la prise en compte de l'agent psychique dans cette théorie de la conscience implique que, dans l'accomplissement normal d'un acte de perception externe, par exemple, l'agent prend conscience en plus de son objet primaire, de lui-même en tant qu'agent percevant (Brentano, 1954, *op. cit.*, p. 226). C'est ce que confirme un passage de l'appendice de 1911 à la classification des actes dans lequel Brentano soutient que l'objet de la conscience secondaire ou de la perception interne est l'agent psychique lui-même qui contient à la fois la relation à l'objet primaire et la conscience secondaire de la relation à lui-même :

Comme je l'ai fait observer dans ma *Psychologie du point de vue empirique*, on ne doit pas prendre comme objet second de l'activité psychique l'une quelconque de ces relations, par exemple la relation avec l'objet premier; [...] ce qui constitue l'objet second, c'est proprement l'activité psychique ou plus exactement l'agent psychique qui enveloppe (*sondern die psychische Tätigkeit, genauer gesprochen das psychisch Tätige, in welchem beschlossen ist*) à la fois la relation seconde et la relation première. (*Psychologie*, p. 270; *Schriften I*, p. 385)

Ce passage met en évidence un nouveau mode de conscience qu'on ne retrouve pas dans la *Psychologie*, à savoir le mode de conscience *de se* qui désigne la conscience que l'agent prend de lui-même en tant qu'il se trouve dans cet état complexe. Pour prendre à nouveau l'exemple de la représentation du son, la conscience de soi ressemblerait à ceci : je suis moi-même en train de me représenter un son ou d'en faire l'expérience¹⁹. Ce point ressort encore plus clairement du cas de la douleur

19. Comparer avec les remarques de Kriegel, U. 2003 « Consciousness, Higher-Order Content, and the Individuation of Vehicles », *Synthese*, 134/3, pp. 477-504, p. 480-481, à propos de la distinction chez Brentano entre *self-representation* et *representation of the self*.

en tant qu'états dont l'agent prend nécessairement conscience à la première personne. La thèse voulant que tout état est conscient serait donc à comprendre, à la lumière du mode de conscience *de se*, comme la thèse que cette conscience de soi est implicite à toute expérience. Cette thèse trouve une nouvelle confirmation dans la distinction dont il a été question précédemment entre conscience implicite (ou conscience au sens large) et conscience explicite (conscience au sens étroit) que Brentano applique, dans ses leçons sur la psychognosie, aussi bien à la perception externe qu'à la perception interne. Nous avons vu que la théorie de la conscience dans la *Psychologie* se limite à la seule conscience intérieure (ou à la conscience implicite). Or puisque les phénomènes physiques ne sont pas des données de la conscience intérieure qui se limite aux états mentaux, la question se posait de savoir si cette classe de phénomènes désigne des contenus de l'expérience sensible. Le recours à la notion de conscience implicite montre que les *qualia* sont des données de la conscience primaire et que contrairement à la conception que s'en font les théories d'ordre supérieur, l'expérience qualitative (et la conscience implicite par l'agent de la dimension sensible) est une condition nécessaire aux pensées qui la prennent pour objet et elle leur préexiste. Notons enfin que cette conscience primaire est conscience intransitive et préréflexive comme le montrent les remarques de Brentano sur Thomas Reid²⁰.

Ceci dit, l'adoption par Brentano de la notion de conscience de soi de même que la prise en compte du sujet de l'expérience ne remettent pas en question le bien-fondé de sa théorie des objets primaires et des objets secondaires ni non plus la place qui revient au principe de l'unité de la conscience dans cette théorie. En tant que substrat réel de l'ensemble des modes de conscience, l'agent constitue le siège de l'unité de la conscience mais il n'en est pas le principe unificateur. Nous avons vu que dans les écrits postérieurs à la publication de la *Psychologie*, sa théorie de la conscience connaît un élargissement en ce qu'elle intègre ce qu'il appelle parfois la conscience primaire ou la conscience au sens large qui inclut les états qualitatifs de l'agent. Ce qui entraîne une nouvelle interprétation de la thèse du caractère conscient des états mentaux dans le sens de la conscience *de se*. C'est en ce sens que j'interprète le passage de *Religion und Philosophie* où il fait allusion à l'activité

20. Brentano, F. 1975, « Was an Reid zuloben. Über die Philosophie von Thomas Reid », Aus dem Nachlaß, herausgegeben von R. Chisholm und R. Fabian, *Grazer Philosophische Studien*, vol. I, 1975, pp. 1-18.

sensible du sujet (Brentano, 1954, *op. cit.*, p. 228) et celui de l'appendice de 1911 où il soutient que la relation première (la conscience de l'objet primaire) et la relation secondaire (la conscience de ses propres états) sont contenues (*eingeschlossen*) dans le sujet dont elles font partie (*Psychologie*, p. 270).

4

Deux théories de l'analyse psychique

Wundt et Brentano

Arnaud Dewalque

L'objectif de ce chapitre est de réévaluer succinctement les relations entre la phénoménologie et la psychologie expérimentale naissantes à partir des positions de Franz Brentano et de Wilhelm Wundt. Ces positions sont largement contemporaines l'une de l'autre. Par une coïncidence historique, la première édition des *Éléments de psychologie physiologique* de Wundt et la *Psychologie d'un point de vue empirique* de Brentano ont d'ailleurs été publiées la même année, en 1874. D'après une interprétation classique, qui possède une certaine force de séduction, ces deux ouvrages ont engagé la psychologie scientifique moderne dans des voies radicalement divergentes et, sans doute, au moins partiellement concurrentes. Alors que Wundt défend une psychologie physiologique fondée, pour une bonne partie, sur une méthode expérimentale¹, Brentano met en avant la nécessité d'une psychologie « pure », non physiologique, basée sur la description empirique des phénomènes vécus tels qu'ils apparaissent à notre conscience (« phénoménologie »). À première vue, il semble donc y avoir, entre les deux auteurs, une double opposition : d'une part, une opposition *thématique* (relative à

1. Wundt distingue la psychologie individuelle de la *Völkerpsychologie*, dans laquelle il estime l'expérimentation impossible.

la délimitation du domaine étudié) entre psychologie physiologique et psychologie pure ; d'autre part, une opposition *méthodologique* entre l'approche expérimentale et l'approche phénoménologique.

Je pense que cette interprétation ne résiste pas à un examen plus approfondi. L'une des principales raisons est que la méthode expérimentale et la méthode phénoménologique, telles que les conçoivent Wundt et Brentano, ne s'excluent pas mutuellement. Dans les pages suivantes, je soutiendrai qu'ils défendent plutôt deux conceptions différentes de l'analyse psychique, c'est-à-dire deux manières de décomposer le mental en parties et, ultimement, en *éléments* constitutifs. Ma conviction est qu'il est possible de réévaluer les programmes de Wundt et de Brentano à la lumière de leurs théories de l'analyse psychique, et que c'est là une bonne manière d'obtenir une vision plus fine de leurs contributions respectives à la psychologie scientifique naissante. Je suggérerai, d'une part, que les programmes analytiques de Brentano et de Wundt reposent tous deux sur un procédé expérimental consistant à faire varier les parties des phénomènes psychiques étudiés. L'importance que revêt ce procédé dans la phénoménologie brentanienne me semble avoir été largement sous-estimée jusqu'ici. Mais je tâcherai aussi de montrer, d'autre part, que les théories de l'analyse psychique défendues par Wundt et Brentano diffèrent sur plusieurs points essentiels – le plus manifeste étant que l'analyse brentanienne considère les *actes* (et non les sensations) comme éléments ou unités psychiques de référence.

Deux orientations divergentes

Avant d'examiner la manière dont Wundt et Brentano conçoivent l'analyse psychique, il n'est certainement pas inutile de rappeler que l'interprétation classique évoquée ci-dessus est étayée par l'existence de critiques mutuelles émanant des représentants des deux « écoles », à commencer par Brentano et Wundt eux-mêmes.

Considérons d'abord rapidement le point de vue de Brentano. Il se ramène *grosso modo* à l'idée suivante : ni l'étude des phénomènes physiologiques concomitants ni l'application d'une méthode quantitative (mathématique) ne permettent d'élever la psychologie au rang d'une science exacte. Cette critique est clairement exposée au premier livre de la *Psychologie d'un point de vue empirique*.

D'une part (*a*), Brentano s'attaque à un certain programme d'investigation –qu'il rattache exemplairement aux noms de Horwicz et de Maudsley – visant à interpréter systématiquement les phénomènes

mentaux comme des manifestations du système nerveux et, plus spécialement, du cerveau. La physiologie, dans cette perspective, serait le *fondement* de la psychologie. J'examinerai plus loin la question de savoir si la psychologie physiologique de Wundt peut ou non être rattachée à ce programme. Dans l'immédiat, il suffit d'indiquer que Brentano adopte une attitude très réservée face à l'idée d'une fondation physiologique de la psychologie, et cela pour deux raisons au moins. D'abord, à la suite de John Stuart Mill, il soutient que l'explication intégrale du psychique par le physique constitue une *limite* que la science ne peut franchir. L'explication physiologique du mental se borne tout au plus à établir, pour un phénomène psychique donné, une liste non exhaustive de conditions physiologiques concomitantes. Dans tous les cas, le cours des phénomènes psychiques étudiés obéit aussi à des lois proprement psychiques, non déductibles des lois physiologiques². Brentano considère par conséquent que l'existence de ce que l'on appellerait aujourd'hui un « fossé explicatif » (*explanatory gap*) entre le physique et le psychique oblige le psychologue à secondariser l'approche physiologique au profit de la « méthode psychologique », basée sur la « perception interne » (la conscience immédiate) des phénomènes psychiques actuels et la mémoire des phénomènes psychiques passés³.

D'autre part (*b*), sa critique de la psychologie physiologique se redouble d'une seconde critique qui, elle, est explicitement dirigée contre Wundt. Brentano s'attaque en effet ouvertement aux tentatives visant à élever la psychologie au rang d'une science exacte par l'application d'une méthode quantitative, destinée à *mesurer* l'intensité des phénomènes psychiques. Selon lui, ces tentatives – que l'on peut attribuer à Herbart, Weber, Fechner et Wundt – se sont toutes soldées par un échec. L'application des mathématiques dans une science comme la psychologie n'est certes pas impossible, mais elle n'aboutit, dans le meilleur des cas, qu'à une méthode statistique qui « s'applique d'autant mieux qu'on considère des lois plus imprécises et des cas où l'action constante d'une cause ne peut se déterminer qu'en prenant la

2. Brentano, F. 1874, 1^{ère} éd. ; 1911, 2^e éd., *Psychologie vom empirischen Standpunkte* (désormais cité PES), Leipzig, Duncker & Humblot, pp. 66-67 (rééd. dans *Sämtliche veröffentlichte Schriften*, Bd. 1, Frankfurt, Ontos, 2008, p. 62) ; trad. fr. M. de Gandillac, revue par J.-F. Courtine *Psychologie d'un point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008, p. 60.

3. À cet argument de principe s'ajoute un argument factuel : dans l'état actuel, estime Brentano en 1874, seul un « petit nombre de faits physiologiques » sont établis avec certitude. Cf. PES, 1911, 2^e éd., p. 93 (rééd., 2008, p. 81) ; trad. fr., p. 78.

moyenne relative de ses effets »⁴. Autrement dit, la méthode de mesure en psychologie pourrait tout au plus indiquer comment se produisent la naissance et l'enchaînement des phénomènes psychiques *dans la plupart des cas*, mais non démontrer qu'ils se produisent *toujours et nécessairement* de telle ou telle manière.

Cette double critique est confirmée par le développement subséquent de l'approche phénoménologique chez Brentano et ses héritiers. Ainsi, les cours de *Psychologie descriptive* prononcés par Brentano à Vienne (1887-88, 1888-89, 1890-91) font état d'une double stratégie qui consiste, d'abord, à assimiler la psychologie physiologique à une psychologie *génétique* intrinsèquement inexacte et, ensuite, à soutenir que la psychologie génétique requiert un fondement *descriptif* qu'elle est elle-même incapable de fournir. Admettons, par exemple, que la stimulation de la rétine au moyen d'un rayon lumineux vibrant à une vitesse déterminée produise l'apparition de la couleur bleue. La loi selon laquelle un rayon lumineux vibrant à *telle* vitesse, lorsqu'il frappe la rétine, engendre le phénomène du bleu, est une loi inexacte, car elle peut souffrir un nombre indéterminé d'exceptions. Il suffit, remarque Brentano, que le sujet soit daltonien, que le nerf optique soit sectionné, qu'un autre phénomène prenne le dessus sur l'apparition du bleu, ou encore que le sujet soit victime d'une hallucination⁵. De plus, l'enquête physiologique ne permet manifestement pas de décrire ce que c'est de *voir* une tache bleue par contraste, disons, avec ce que c'est d'*imaginer* une tache bleue ou simplement de *penser* à une tache bleue. Le fait de constater, par exemple, que ces divers phénomènes psychiques (voir, imaginer, penser, etc.) correspondent à l'activation de différentes zones du cerveau, ne permet nullement de répondre à des questions descriptives (« phénoménologiques ») de ce genre. De même que la physiologie proprement dite présuppose des connaissances anatomiques, la psychologie physiologique présupposerait donc des connaissances descriptives, relatives à l'« anatomie » du mental, aux éléments qui composent la vie psychique et à leurs modes de liaison⁶.

Remarquons au passage que cette critique n'est pas restée isolée. Vingt ans plus tard, dans *La Philosophie comme science rigoureuse* (1911), Husserl reprend et développe encore les mêmes arguments contre la psychologie expérimentale. Certes, la méthode expérimentale fournit des faits et dégage des invariants ; elle est comparable en cela, écrit-il encore, à une

4. PES, 1911, 2^e éd., p. 102 (rééd. 2008, p. 87) ; trad. fr., p. 84.

5. Brentano, F. 1982, *Deskriptive Psychologie* (désormais cité DP), Hamburg, Meiner, p. 5.

6. *Ibid.*, p. 6.

statistique des événements mentaux⁷. Mais pour la même raison, la psychologie expérimentale souffre d'une importante lacune descriptive. Ainsi, Husserl reproche expressément à la psychologie expérimentale de négliger la « description analytique » des phénomènes psychiques et de « naturaliser » la conscience, c'est-à-dire de la traiter comme un objet d'étude des sciences de la nature. La méthode expérimentale, écrit-il, « présuppose ce qu'aucun dispositif expérimental ne saurait produire : l'*analyse* de la conscience elle-même »⁸.

La radicalité de ces critiques a certainement contribué à alimenter l'idée d'un fossé séparant les deux méthodes. Mais il faut en dire autant des critiques que les psychologues expérimentaux ont adressées, en retour, à l'orientation phénoménologique d'inspiration brentanienne. Wundt s'est lui-même directement attaqué à Brentano. Dans son article « Psychologisme et logicisme » (1910), il lui reproche de défendre une approche « scolastique » qui multiplie artificiellement les distinctions terminologiques. Brentano substituerait ainsi à l'analyse minutieuse du mental une analyse conceptuelle, entraînant une *logicisation* des phénomènes psychiques ou, comme dit Wundt, un « logicisme ». Sa méthode se caractériserait par « la tendance à interpréter la vie psychique en la rationalisant » – tendance qui était déjà présente dans la psychologie populaire, mais qui est surtout exercée « avec virtuosité » par la scolastique aristotélicienne⁹. Là encore, cette critique n'est pas restée isolée. Elle a notamment été reprise et amplifiée par le psychologue britannique Edward Bradford Titchener, qui est un ancien élève de Wundt. Les objections de Titchener, que je me bornerai à évoquer brièvement¹⁰, sont dirigées aussi bien contre le programme brentanien en général que contre certaines difficultés spécifiques de ce qu'il nomme l'« intentionalisme ». D'abord, Titchener reproche à la psychologie brentanienne d'être une « psychologie d'en haut » (*psychology from above*), évoluant dans une « atmosphère logique » et basée sur des considérations argumentatives plus que sur de véritables expérimenta-

7. Cf. Husserl, E. 1911, « Philosophie als strenge Wissenschaft », rééd. dans *Husserliana*, Bd. XXV : *Aufsätze und Vorträge*, Dordrecht, Nijhoff, 1987, p. 18 sq. ; trad. fr. M. de Launay, *La Philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1989, p. 31 sq.

8. *Ibid.*, p. 19 ; trad. fr., p. 33 (je souligne).

9. Wundt, W. 1910, « Psychologismus und Logizismus », dans *Kleine Schriften*, Bd. 1, Leipzig, Engelmann, p. 511 sq., § 2. Wundt dirige aussi l'objection de « logicisme scolastique » contre Meinong, Stumpf et Husserl. Ce dernier y a répondu *in extenso* dans son « Esquisse de préface » à la deuxième édition des *Recherches logiques* (1913), cf. *Articles sur la logique*, trad. fr. J. English, Paris, PUF, 1995, p. 397 sq.

10. Pour une analyse plus détaillée, voir la contribution de Denis Seron dans ce volume.

tions menées en laboratoire¹¹. Ensuite, il soutient que l'intentionalisme, en définissant les éléments psychiques comme des « actes », conçoit indûment le mental comme une série d'*activités* et ne parviendrait pas, dès lors, à rendre compte de la dimension de passivité également constitutive du mental. En définitive, conclut Titchener, Brentano et les brentaniens ne s'élèveraient pas au-dessus de la conception de la psychologie qui est celle du sens commun (*common-sense view of psychology*)¹².

Ces critiques mutuelles ont sans doute largement contribué à occulter les réels points de convergence et de divergence entre les programmes de recherche de Wundt et de Brentano. En dépit des oppositions mentionnées, ces deux programmes présentent effectivement, comme le dit Titchener lui-même, un « air de famille » (*family likeness*)¹³. Le point essentiel, pour la question qui nous occupe, est que Wundt et Brentano conçoivent la psychologie comme une entreprise essentiellement *analytique* : le travail du psychologue est d'analyser les phénomènes mentaux. Sans doute cette observation est-elle presque triviale, car la plupart des psychologues de l'époque – y compris William James, qui passe pour le champion de la théorie du « flux de conscience » – accordent une place centrale à l'analyse psychique¹⁴. Elle offre toutefois, à mon sens, un point de départ prometteur pour commencer à obtenir une vision plus juste de leurs positions respectives. Dans un article de 1912 sur l'introspection, Titchener résume à nouveau parfaitement la situation :

Il ne fait aucun doute », écrit-il, « qu'une psychologie descriptive doit être analytique. Mais des objections peuvent être soulevées quant à la manière dont le psychologue descriptif formule le problème de l'analyse [...]. Ou encore, des objections peuvent être soulevées quant aux résultats de l'analyse.¹⁵

11. Titchener, E. B. 1929, *Systematic Psychology*, New York, MacMillan, 1929, p. 194.

12. *Ibid.*, p. 255.

13. *Ibid.*, p. 233. Sur les convergences relevées par Titchener, voir *ibid.*, p. 6.

14. Voir e.g. James, W. 1890, *The Principles of Psychology*, Vol. I, London, MacMillan, p. 502 sq.

15. Titchener, E. B. 1912, « The Schema of Introspection », dans *American Journal of Psychology* 23, p. 495. Titchener évoque l'existence d'opposants qui soupçonneraient l'approche analytique d'aboutir à une psychologie « atomiste ». Mais il considère qu'une telle objection a définitivement été écartée par Hermann Ebbinghaus. Dans ses *Grundzüge der Psychologie* (Bd. I, Leipzig, Veit & Comp., 1902, pp. 164-166), ce dernier exploite en ce sens l'analogie avec l'anatomie : de même qu'il est légitime, en anatomie, d'étudier un organisme vivant en *distinguant* ses parties constitutives (membres, organes, cellules, etc.), sans porter atteinte à son unité réelle, il est légitime, en psychologie, de distinguer les parties constitutives des phénomènes psychiques, sans porter atteinte à l'unité « organique » du tout.

Bien que Titchener songe ici à d'autres auteurs, je pense que cette remarque s'applique également aux positions de Wundt et de Brentano. Si cette interprétation est exacte, le contentieux qui les oppose doit pouvoir être formulé, d'une manière ou d'une autre, dans les termes de la théorie de l'analyse psychique.

Le programme analytique de Wundt

Au cours de sa carrière, Wundt a donné plusieurs exposés de sa théorie de l'analyse psychique. L'exposé canonique se trouve dans la section de ses *Éléments de psychologie physiologique* (1908) intitulée « Sur les éléments de la vie mentale »¹⁶. Se situant dans le sillage de Fechner, Wundt conçoit la psychologie physiologique comme une discipline « médiatrice » entre physiologie et psychologie. Cette position intermédiaire se manifeste exemplairement par le fait que la psychologie physiologique étudie des « processus vitaux » (*Lebensvorgänge*) simultanément accessibles à l'observation externe et à l'observation interne¹⁷. Qu'est-ce à dire ?

L'idée de Wundt est la suivante : en vertu des connexions causales existant entre le psychique et le physiologique, l'étude des processus physiologiques se trouve régulièrement renvoyée à des données de l'observation interne, donc à des données psychologiques. Ainsi, lorsque je lève le bras volontairement, le mouvement de mon bras est un phénomène physiologique faisant intervenir des impulsions nerveuses. En tant que tel, il est bien sûr observable par la perception externe. Mais si j'admets que le mouvement de mon bras est causé par une décision volontaire, j'admets que le processus physiologique est directement connecté à un processus psychologique (l'acte volitif lui-même). Or, ce dernier n'est pas observable par la perception externe. Je n'accède en effet à la face psychique des processus vitaux que par l'observation *interne*. En l'occurrence, les processus volitifs qui sont à l'origine de l'activation de mes fibres nerveuses sont « seulement

16. Wundt, W. 1908, 6^eéd., *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, Leipzig, Engelmann (désormais cité GPP), p. 398 sq. Dans la première édition (1874, 1^{ère} éd., p. 273 sq.), cette section était simplement intitulée « Sur les sensations ». Pour une reconstruction chronologique de la théorie de l'analyse défendue par Wundt, cf. Hollands, E. H. 1905, « Wundt's Doctrine of Psychical Analysis and the Psychical Elements, and Some Recent Criticism », dans *The American Journal of Psychology* 16, pp. 499-518.

17. GPP, 1874, 1^{ère} éd., p. 1.

observables dans [ma] conscience »¹⁸. La physiologie se trouve donc renvoyée ici à l'observation interne, psychologique. Mais l'inverse se produit aussi constamment, car la causalité psycho-physique est vraisemblablement une causalité à double sens. Ainsi, lorsque je me représente quelque chose, par exemple l'arbre qui se trouve dans mon jardin, mon contenu mental est certes une donnée de l'observation interne. Mais il surgit parce que mes organes sensoriels sont stimulés ou « affectés » d'une manière ou d'une autre par la réalité extérieure. Or, les *stimuli* sont eux-mêmes des données de l'observation externe, recueillies au moyen des organes des sens. La psychologie est donc renvoyée à la physiologie des organes sensoriels : elle ne peut mettre en lumière l'ensemble du processus qu'à la condition de recourir à des considérations auxiliaires de nature physiologique. Compte tenu de cet état de faits, Wundt estime nécessaire d'assigner l'étude systématique des « points de contact » entre le psychique et le physiologique à une science spéciale, à savoir précisément la psychologie physiologique. Sa tâche est d'étudier le « domaine limitrophe » (*Grenzgebiet*) à la jonction de la psychologie et de la physiologie pour, à partir de là, mettre en lumière l'ensemble de la vie mentale. Les « phénomènes principaux » qui font parties de ce domaine limitrophe sont seulement de deux sortes : il s'agit des « sensations » (*Empfindungen*), qui sont des faits *psychologiques* immédiatement causés par des conditions externes, et des « mouvements dus à une impulsion interne » qui, à l'inverse, sont des processus *physiologiques* dont la cause ne peut être connue que par l'observation interne¹⁹. De ces deux classes, la première est évidemment la plus importante, puisque seuls les faits psychiques intéressent le psychologue *stricto sensu*. La psychologie physiologique de Wundt vise donc prioritairement à reconstruire l'ensemble de la vie psychique à partir des sensations ou, comme le soutient Wundt dans les éditions ultérieures, à partir des sensations *et* des sentiments. L'*analyse psychique* consiste alors précisément à isoler les sensations et les sentiments élémentaires des phénomènes complexes dans lesquelles ils apparaissent, de façon à mettre en lumière, tout à la fois, la structure (description) et la genèse (explication) de ces phénomènes.

18. GPP, 1908, 6^e éd., p. 2.

19. GPP, 1874, 1^{ère} éd., p. 2.

Ce programme soulève inévitablement un certain nombre de questions. On peut se demander, d'abord, s'il se rattache au projet d'une *fondation physiologique* de la psychologie, tel qu'il est critiqué par Brentano. Il semble que ce ne soit pas le cas. Comme le précise Wundt, ce serait mal comprendre son projet de penser que la psychologie physiologique serait une « sous-discipline » (*Teilgebiet*) de la physiologie, ou que les phénomènes psychiques seraient ici « dérivés » des phénomènes physiques²⁰. La psychologie physiologique est bien une *psychologie*. En tant que telle, elle n'est pas *fondée* dans (ou absorbée par) la physiologie, mais elle fait simplement usage de connaissances physiologiques à titre d'appui auxiliaire pour la recherche psychologique, laquelle repose principalement sur la perception interne. Sur ce point précis, les positions de Wundt et de Brentano sont donc loin d'être aussi différentes qu'on pourrait le penser de prime abord.

Ensuite, la question se pose de savoir comment Wundt conçoit l'analyse en général et l'analyse psychique en particulier. De manière générale, le procédé analytique a une structure logique commune dans l'ensemble des sciences particulières : l'analyse, écrit Wundt dans sa *Logique*, consiste partout en une « opération intellectuelle méthodique qui est d'abord suscitée par la constitution naturelle des objets d'expérience » et qui consiste à « rendre présents les éléments singuliers à percevoir simultanément ou successivement »²¹. Dans le cas de la vie mentale, il s'agit clairement d'opérer des distinctions au sein d'un continuum. Les éléments psychiques peuvent seulement être distingués par *abstraction*²². Nous ne pouvons jamais *observer* directement ce qui est simple, écrit Wundt, mais nous devons d'abord commencer par l'« isoler » abstractivement du contexte dans lequel il apparaît²³. Pour saisir, par exemple, la sensation élémentaire de bleu vécue à l'instant *t*, je dois commencer par faire abstraction des relations spatio-temporelles qui relient la sensation

20. GPP, 1908, 6^e éd. p. 2.

21. Wundt, W. 1883, 1^{ère} éd. = 1920, 4^e éd., *Logik*, Bd. II, Stuttgart, Enke, p. 2.

22. GPP, 1874, 1^{ère} éd., p. 14 : « Toute séparation (*Sonderung*) [de ce qui se produit successivement ou simultanément dans la conscience] en ses composantes repose [...] sur une abstraction ».

23. GPP, 1874, 1^{ère} éd., p. 273. Cf. aussi Wundt, W. 1922, 15^e éd., *Grundriss der Psychologie*, Leipzig, Kröner, p. 31 : « Les contenus immédiats de l'expérience qui forment l'objet de la psychologie sont, en toutes circonstances, des processus d'une constitution complexe ».

de bleu à d'autres sensations données au même instant t (et qui, prises ensemble, forment la représentation d'un objet bleu). Ce processus, en psychologie, n'a jamais le sens d'une séparation réelle, mais seulement celui d'une distinction abstraite²⁴.

Cela étant, Wundt soutient que l'abstraction a un sens essentiellement différent dans les sciences de la nature et dans la psychologie. Contrairement à ce que suggère Husserl, lorsqu'il reproche à la psychologie expérimentale de « naturaliser » la conscience, l'analyse psychique n'est pas tout à fait conçue, chez Wundt, sur le modèle de l'analyse physique ou physico-chimique. La différence tient au fait que les éléments obtenus par l'analyse psychique sont des données de nature *intuitive* et non des constructions conceptuelles. Alors que l'abstraction conduit par exemple le physicien à forger le concept d'atome ou le chimiste celui d'élément chimique, elle conduit le psychologue à isoler des « contenus partiels » (*Teilinhalte*). Ces derniers font bel et bien l'objet d'une saisie intuitive et ne se laissent pas « reconduire à un concept en soi homogène »²⁵. Je ne perçois jamais un atome ni un élément chimique, mais je perçois bien, en revanche, une sensation à titre de contenu partiel d'une représentation ou un sentiment à titre de contenu partiel d'un mouvement affectif (tout comme je perçois une note à l'intérieur d'un accord). Les éléments obtenus par analyse psychique, contrairement à ceux obtenus par analyse physique, sont des « composantes données intuitivement »²⁶. Comme le dit aussi Wundt dans son *Abrégé de psychologie* : « Tout élément psychique est un contenu d'expérience spécifique, mais tout contenu spécifique n'est pas simultanément un élément psychique »²⁷. Ainsi, dans le cas de la psychologie, l'analyse est directement mise au compte de la *perception interne*. C'est elle qui distingue intuitivement les éléments dans le contexte plus large des processus vitaux.

24. Titchener (*Systematic Psychology*, *op. cit.*, p. 58) distingue en ce sens, dans l'étude des éléments, l'analyse « divisive » de l'analyse « abstractive ». La première consiste à « décomposer un tout donné en ses parties constituantes », comme le fait un chimiste lorsqu'il sépare l'eau en deux molécules d'hydrogène et une molécule d'oxygène ; la seconde consiste à « distinguer (*singling out*) par l'observation » une caractéristique ou une propriété d'un tout donné, comme le fait le psychologue lorsqu'il décompose la couleur en saturation, teinte, etc.

25. Wundt, W. 1921, 4^e éd., *Logik*, Bd. III, Stuttgart, Enke, p. 58.

26. GPP, 1908, 6^e éd. p. 401 ; voir aussi p. 403.

27. *Grundriss...*, 1922, 15^e éd. p. 36.

Maintenant, Wundt est d'avis que la perception interne seule ne suffit pas. Encore faut-il la contrôler afin d'en faire un usage scientifique. Le psychologue dispose, à cette fin, de moyens auxiliaires essentiels. En particulier, il a la possibilité de produire arbitrairement un état psychique (à commencer par des sensations de couleur, de son, etc.) au moyen de stimuli externes (ondes lumineuses, vibrations acoustiques, etc.). Cette méthode expérimentale – que Wundt baptise « méthode de stimulation » (*Reizmethode*)²⁸ – permet principalement de *faire varier* les parties des phénomènes psychiques et d'explorer systématiquement leur structure. Dans cette mesure, elle marque le passage de l'analyse psychique « pré-scientifique »²⁹ à l'analyse scientifique. En faisant varier l'intensité d'un stimulus donné, agissant sur les organes sensoriels, le psychologue produit par exemple différentes sensations chromatiques ou acoustiques³⁰. Le « principe de l'analyse » (*Grundsatz der Analyse*) est précisément ce que l'on pourrait appeler le principe de *variabilité indépendante*. Il est partiellement constitutif de la définition même d'un élément psychique, telle quelle est donnée par Wundt :

Toute composante du flux psychique qui peut soit <1> demeurer relativement inchangée alors que les autres composantes qui lui sont liées changent, soit, à l'inverse, <2> changer alors que les autres demeurent constantes, peut être considérée comme un élément efficient de ce même flux psychique.³¹

Considérons par exemple l'élément sensoriel *a*, connecté aux éléments *b*, *c*, *d*. Le même élément *a* peut se présenter en combinaison avec d'autres éléments *b'*, *c'*, *d'*. C'est cette variabilité des relations qui nous permet, selon Wundt, de faire abstraction des éléments concomitants pour isoler *a* de manière abstraitive, *i.e.* de l'isoler en tant que « contenu partiel » et de diriger sur lui notre attention³².

28. *GPP*, 1908, 6^e éd., p. 31.

29. Cf. e.g. W. Wundt, *Logik*, Bd. III, *op. cit.*, 1921, 4^e éd., p. 56.

30. *GPP*, 1908, 6^e éd., p. 31. La même méthode permet aussi, secondairement, de décomposer un phénomène complexe en sensations élémentaires (un accord en sons) ou de relier celles-ci entre elles. Mais Wundt considère la décomposition et la liaison comme des « formes inférieures » de la méthode de variation (*id.*).

31. W. Wundt, *Logik*, Bd. III, *op. cit.*, 1921, 4^e p. 58 ; *Grundriss...*, 1922, 15^e éd., p. 34 ; *GPP*, p. 400.

32. *Id.* et *GPP*, 1908, 6^e éd., p. 400.

Lorsque nous procédons de la sorte, affirme Wundt, nous obtenons « deux genres d'éléments psychiques » : d'une part, les sensations (*Empfindungen*), qui font partie du « contenu objectif de l'expérience » (e.g. couleurs, sons, sensations de chaud, de froid, etc.), et d'autre part les sentiments (*Gefühle*), qui accompagnent les sensations et sont générés par le sujet (l'agrément suscité par la vue d'une couleur, l'audition d'un son, etc.)³³. Toutes les autres composantes de la vie psychique sont produites à partir des sensations et des sentiments, qui « fusionnent » jusqu'à créer des macro-phénomènes – les représentations et les mouvements affectifs – possédant des propriétés nouvelles (l'harmonie d'un accord, etc.)³⁴. Par ailleurs, Wundt soutient que les sensations et les sentiments possèdent deux attributs, *qualité* et *intensité*³⁵. Une sensation *a* se distingue donc d'une autre sensation *b* soit par sa qualité (bleu, jaune, chaud, froid, etc.), soit par son intensité (faible, forte, etc.), soit par les deux à la fois. Il en va de même des sentiments qui l'accompagnent. Tels sont, en substance, les résultats de l'analyse psychique défendue par Wundt.

Quelques difficultés

Comme l'a remarqué dès 1902 la psychologue Margaret Floy Washburn, la théorie des éléments psychiques de Wundt soulève un certain nombre de difficultés. L'une de ces difficultés concerne la différence entre les sensations élémentaires (ou les sentiments élémentaires) et leurs attributs : qualité et intensité.

Comme le suggère Washburn, la définition wundtienne d'un *élément psychique* échoue manifestement à rendre compte de cette différence. D'après cette définition, un élément psychique est une partie d'un phénomène qui satisfait deux conditions : (a) elle peut varier indépendamment des parties concomitantes et (b) elle n'est pas à son tour décomposable en parties, *i.e.* elle met un terme à l'analyse³⁶. Or,

33. W. Wundt, *Grundriss...*, 1922, 15^e éd., pp. 34-35.

34. W. Wundt, *Logik*, Bd. III, *op. cit.*, 1921, 4^e éd., p. 190 : « Dans le domaine psychique, précisément, une particularité essentielle des processus composés consiste en ceci qu'à la suite de la composition, de nouveaux contenus surgissent avec de nouvelles déterminations de valeur. »

35. W. Wundt, *Grundriss...*, 1922, 15^e éd., p. 36.

36. Les éléments sont les unités « qui ne sont plus à leur tour décomposable » (*id.*) ; cf. aussi GPP, 1908, 6^e éd., p. 44 et 400-401 ; « Zur Lehre von den Gemüthsbewegungen », dans *Philosophische Studien* 6 (1891), p. 337.

cette deuxième condition n'est justement pas satisfaite par les sensations et les sentiments, qui possèdent une qualité et une intensité à titre de parties constitutives. Dès lors, de deux choses l'une : soit les attributs sont les parties ultimes, donc les *éléments* véritables du psychique, soit il faut admettre que les attributs sont des « parties » des sensations en un autre sens que les sensations sont des « parties » des représentations. Dans les deux cas, il est nécessaire de modifier la théorie de Wundt.

La solution proposée par Washburn consiste, d'abord, à distinguer deux sens du mot « partie » ou, ce qui revient au même, deux sens du mot « analyse » : l'analyse *qua* séparation réelle et l'analyse *qua* distinction abstraite. La première isole des parties séparables ; la seconde, des parties inséparables (disons, des « aspects abstraits »). La solution de Washburn consiste, ensuite, à modifier la définition wundtienne en réservant le terme « éléments » aux parties séparables. Ainsi deux sensations, par exemple une sensation chromatique et une sensation acoustique, peuvent très bien *exister séparément* ; à ce titre, elles peuvent être qualifiées de parties séparables, ou encore d'*éléments* du psychique. En revanche, la qualité et l'intensité d'une sensation, par exemple une qualité acoustique et une intensité sonore, ne peuvent jamais exister séparément (un son sans intensité est impossible, de même qu'un son sans qualité), mais elles peuvent seulement *varier indépendamment* l'une de l'autre. En ce sens, elles ne seraient pas des éléments, mais seulement des attributs d'éléments³⁷.

Comme on va le voir, cette solution est très proche de la théorie analytique de Brentano, dans laquelle la différence entre séparation et distinction occupe une place centrale. Mais auparavant, il faut encore mentionner une autre difficulté. On peut se demander, en effet, si la théorie des éléments de Wundt résulte véritablement des données de la perception interne, et si l'analyse psychique n'est pas plutôt contaminée ici par des considérations « extra-psychologiques »³⁸. Selon Washburn, c'est précisément le cas de la distinction – cardinale chez Wundt – entre *sentiments* et *sensations*. Celle-ci provient, non d'une analyse expérimentale, mais d'une distinction de nature épistémologique entre sujet et objet ; plus exactement, elle trahit le « désir de

37. Washburn, M. F. 1902, « Some Examples of the Use of Psychological Analysis in System-Making », dans *The Philosophical Review* 11/5, p. 449. Pour une réponse (assez peu convaincante) aux critiques de Washburn, cf. E. H. Hollands, art. cit.

38. *Ibid.*, p. 454.

faire des catégories psychologiques à partir [des notions] de sujet et objet »³⁹. Plus important encore, je pense qu'une objection similaire pourrait sans doute être dirigée contre la théorie initiale de Wundt, qui consistait à faire des seules sensations les unités psychiques de référence.

Jetons à nouveau un regard sur la conception de Wundt. Selon la théorie défendue dans la première édition de la *Psychologie physiologique*, la sensation est à elle seule « l'élément dont procèdent tous les autres produits de la conscience »⁴⁰. Les sensations élémentaires sont sentées être le résultat d'un processus d'analyse qui, on l'a vu, repose essentiellement sur la variation expérimentale des parties d'un phénomène total. Mais par ailleurs, d'après Wundt, ce procédé a surtout l'avantage de rendre possible l'analyse *explicative*, laquelle cherche à mettre en lumière les relations causales entre des éléments *qui étaient déjà distingués auparavant* (par analyse descriptive)⁴¹. Partant, la question est de savoir comment nous en venons à distinguer et à fixer tels éléments plutôt que tels autres. En l'occurrence, pourquoi choisir les *sensations* comme éléments ou unités psychiques de référence ? De toute évidence, le choix des sensations n'est nullement, chez Wundt, le *résultat* de l'analyse psychique. En réalité, ce choix est déjà opéré avant toute analyse expérimentale rigoureuse. Il découle plutôt de l'idée même d'une psychologie physiologique. Le choix des sensations est motivé par la conviction que le seul point de départ scientifique pour l'étude des phénomènes psychiques est l'étude des « points de contact » entre le psychique et le physique, et que ces points de contacts résident essentiellement dans le domaine des sensations⁴².

39. *Ibid.*, p. 455.

40. Wundt, W. *GPP*, 1^{ère} éd., 1874, p. 274.

41. Wundt, W. 1883, 1^{ère} éd. = 1920, 4^e éd. *Logik*, Bd. II, op. cit., pp. 2-8. De manière générale, Wundt soutient que l'analyse comporte « trois niveaux » (*drei Stufe*) : au niveau descriptif, qui est le plus fondamental, elle se borne à mettre en lumière les éléments d'un phénomène complexe en tenant compte de leurs relations de « juxtaposition » et de « succession » ; au niveau explicatif, elle met en lumière les relations causales entre les éléments ; et au niveau logique, elle met en lumière leurs relations logiques. D'après Wundt, seules l'analyse descriptive et l'analyse explicative intéressent le psychologue. Par ailleurs, l'« isolement » et la « variation » arbitraire des éléments sont principalement au service de l'analyse *explicative*, qui présuppose l'analyse descriptive (*ibid.*, 1883, 1^{ère} éd. = 1920, 4^e éd., pp. 4-5).

42. Voir *supra*.

Bref, sur ce point également, la théorie analytique de Wundt semble résulter de décisions théoriques opérées en amont, non d'une véritable description analytique des phénomènes.

Voyons à présent si la théorie brentanienne offre une alternative plus satisfaisante.

Le programme analytique de Brentano

À la base de toute théorie de l'analyse psychique, on trouve l'idée que le mental n'est pas quelque chose de simple, mais quelque chose de complexe, qui peut précisément être analysé ou décomposé en parties. Historiquement, on peut au moins faire remonter cette thèse au *Traité sur la nature humaine* de David Hume (1739). Dans ses cours sur la *Psychologie descriptive*, Brentano identifie très précisément Hume comme celui qui a rejeté l'idée que le mental serait quelque chose de simple. Selon Hume, l'expérience la plus immédiate nous enseigne en effet que l'esprit doit plutôt être conçu comme une collection ou un « faisceau » (*bundle*) de représentations.

Dans ses cours de *Psychologie descriptive*, Brentano soulève un certain nombre d'objections contre cette conception. En soutenant que chaque instant de notre vie psychique se présente comme un faisceau de représentations, Hume suggère que la conscience n'est pas une unique chose, mais une multiplicité de choses différentes. Or, selon Brentano, cette position n'est pas tenable. Plus exactement, Brentano estime que la thèse selon laquelle le mental est un faisceau ou une collection de perceptions ne fait pas droit à l'*unité réelle* de l'expérience. Sa stratégie consiste donc, dans le sillage d'Aristote, à dissocier l'unité et la simplicité : la conscience est unitaire sans être simple. Bien qu'intrinsèquement complexe, le mental ne constitue pas seulement une unité nominale, comme le soutient encore à l'époque Ernst Mach, mais elle constitue bel et bien une unité réelle, soit une seule et même chose.

Dans la *Psychologie d'un point de vue empirique*, Brentano estime avoir précisément démontré l'unité de la conscience. Celle-ci n'est pas un collectif, c'est-à-dire un ensemble de choses (comme l'est un troupeau ou une armée), mais elle est une unique chose composée de « phénomènes partiels » (*Teilphänomene*)⁴³. Afin de ne pas confondre ces phénomènes partiels avec les parties d'un collectif, Brentano propose de les appeler des « divisifs ». Un divisif, compris en ce sens, est une partie obtenue

43. Cf. PES, 1911, 2^e éd., p. 221 sq. (rééd. 2008, pp. 175 sq.) ; trad. fr., pp. 170 sq.

par la « division » d'une unité réelle⁴⁴. Par exemple, lorsque je désire un objet, le phénomène psychique que j'appelle « désirer x » est un état mental complexe qui inclut « représenter x » à titre de divisif ou de phénomène partiel, car je ne peux désirer quelque chose sans me le représenter. L'acte de représentation est donc, en ce sens, une « partie » du phénomène psychique total. Inversement, lorsque je vis le phénomène psychique consistant à « percevoir $x \& y$ » (où x peut être une couleur et y un son), mon état mental total admet x et y à titre de divisifs ou de phénomènes partiels. La notion de divisif, on le voit, permet de rejeter la thèse de la simplicité (les phénomènes psychiques sont complexes) tout en acceptant la thèse de l'unité (les phénomènes psychiques sont des unités – simplement ce sont des unités complexes, divisibles).

La thèse de l'unité de la conscience constitue un important correctif apporté à la théorie humienne des faisceaux. Mais Brentano ne s'en tient pas là. L'approche de Hume, selon lui, pâtit en outre d'une tendance réductionniste qui consiste à homogénéiser les éléments du mental et leurs modes de liaison. Les éléments sont traités uniformément comme des *représentations* (notamment des représentations sensorielles : la représentation du bleu, du chaud, du froid, etc.) qui se trouveraient dans des relations de juxtaposition ou de succession. Sur ce point précis, la théorie analytique de Wundt ne diffère pas significativement de celle de Hume ; elle s'inscrit dans la voie traditionnelle ouverte par l'empirisme classique. Or, contre cette manière de voir, Brentano soutient qu'il est faux que notre vie psychique soit constituée exclusivement de représentations juxtaposées ou successives. Plus spécialement, il est « totalement faux » de soutenir que l'ensemble de notre vie psychique peut être reconstruite à partir des sensations (*DP*, p. 56). Concevoir la conscience comme un faisceau de représentations revient, au pire, à négliger les composantes non représentationnelles de la conscience (comme les jugements et les mouvements affectifs) et, au mieux, à homogénéiser indûment des composantes qui, en réalité, sont hétérogènes. La perception interne, note Brentano, nous enseigne que les éléments de notre conscience sont rarement juxtaposés les uns aux autres, mais entretiennent le plus souvent des relations bien plus étroites et bien plus variées. De même qu'il est simpliste de ramener tous les éléments de la

44. La notion de « division » ne s'entend naturellement pas ici au même sens que chez Titchener.

conscience à des représentations, il est simpliste de ramener les relations entre ces éléments à des rapports de juxtaposition ou de succession.

Dans ses leçons de *Psychologie descriptive*, Brentano d'abord distingue explicitement les parties obtenues par *séparation* et celles obtenues par *distinction*. L'idée est simple : en un premier sens, l'analyse psychique consiste à appréhender les phénomènes partiels qui sont séparables les uns des autres. La séparation peut être mutuelle, bilatérale. Il y a notamment une relation de séparabilité bilatérale entre la vision et l'audition simultanées, qui sont les « divisifs » d'un état mental unitaire. Concrètement, cela signifie que je peux continuer à voir sans entendre, et inversement. Mais la séparation peut aussi être unilatérale, « à sens unique ». C'est le cas, par exemple, entre le fait de voir et le fait de remarquer : je peux voir une alouette qui vole haut dans le ciel sans la remarquer, mais je ne peux pas la remarquer sans la voir. De même, je peux me représenter quelque chose sans le désirer, mais non inversement (DP, p. 12). Lorsque nous progressons ainsi dans l'analyse du mental, poursuit Brentano, nous rencontrons naturellement des parties qui ne peuvent plus à leur tour être décomposées en parties séparables, et qui peuvent donc être appelées des « éléments ». Or, « même pour ces ultimes parties effectivement séparables, on peut encore parler *en un certain sens* d'autres parties » (DP, p. 13). Celles-ci peuvent être obtenues par *distinction* ou, disons (pour employer un terme de Carnap), par « quasi-analyse »⁴⁵. C'est pourquoi Brentano parle de parties *distinctionnelles*.

Ensuite, Brentano propose une typologie des parties distinctionnelles. Parmi celles-ci, il distingue les parties obtenues par une distinction au sens propre et celles obtenues par une distinction modifiante (« son » est une partie distinctionnelle modifiante de « son passé »). À l'intérieur des parties distinctionnelles propres, il distingue à nouveau les parties qui s'interpénètrent (la qualité affirmative d'un jugement, son intentionnalité et son caractère d'évidence sont trois parties distinctionnelles propres qui s'interpénètrent), les parties logiques (l'évaluation est une partie logique de l'affirmation au sens où toute affirmation est une évaluation consistant à reconnaître quelque chose), les parties corrélées intentionnellement (acte

45. Cet usage a été suggéré récemment par Seron, D. 2012, *Ce que voir veut dire*, Paris, Cerf, p. 166.

et contenu) et les parties obtenues par analyse de la perception interne ou de la conscience immédiate (l'audition du son est une partie de la conscience que j'ai de l'audition du son).

On voit immédiatement que cette théorie, relativement sophistiquée, est beaucoup plus libérale que celle de Wundt. D'abord, alors que Wundt conçoit l'analyse uniformément comme une abstraction à l'égard d'un contexte spatio-temporel donné (ce qui correspond malheureusement, comme le note Husserl, à une « naturalisation » ou une « réification » de la conscience), Brentano distingue deux genres d'analyse psychique : l'analyse par séparation et l'analyse par distinction. Il insiste en particulier sur l'importance de la seconde. L'une des raisons est que la description d'un élément ne peut se faire qu'en recensant ses parties distinctionnelles (impossible de décrire sans analyser). Mais surtout, l'analyse des parties distinctionnelles permet de mettre en évidence une partie ultime qui constitue l'« essence » (*Wesen*) d'une partie séparable⁴⁶. Par exemple, l'analyse des parties constitutives d'un acte judiciaire, comme sa qualité affirmative ou négative, nous permet de dégager ce qui fait de l'acte judiciaire un acte judiciaire, par exemple (pour Brentano) l'aspect affirmatif ou négatif. L'analyse distinctionnelle occupe ici une place bien plus importante que chez Wundt, chez qui les propriétés des phénomènes complexes résultent intégralement de la « fusion » des sensations et des sentiments élémentaires. De plus, Wundt assimile l'usage de l'analyse logique en psychologie à un « logicisme », alors que Brentano et Husserl considèrent comme essentiel d'opérer une clarification des concepts psychologiques fondamentaux, rendue possible par la distinction des « parties logiques ». Il est essentiel, par exemple, de mettre en lumière le fait que le concept d'acte judiciaire (perceptif, imaginatif, etc.) renferme la caractérisation « phénomène intentionnel » à titre de partie logique (tout comme « jaune » renferme « couleur » à titre de partie logique).

Cela étant dit, l'importance de ces divergences ne doit pas masquer un accord essentiel concernant l'usage de la méthode expérimentale. Comment, demandera-t-on, toutes ces parties sont-elles distinguées les unes des autres ? La réponse donnée par Brentano dans les cours de *Psychologie descriptive* est sans équivoque : elles sont obtenues *au moyen d'un procédé expérimental de variation et de comparaison*. La psychologie descriptive, bien qu'elle ne soit pas *fondée* sur

46. DP, p. 27 et p.80 : « La distinction d'une partie purement distinctionnelle constitue l'essence (*Wesen*) de parties séparables particulières. »

la psychologie génétique (physiologique), requiert des connaissances relatives à la genèse des phénomènes psychiques à titre de *moyens auxiliaires*. Ainsi, le psychologue, pour mener à bien son travail d'analyse, doit impérativement « faire varier les phénomènes au moyen d'une expérimentation psychognostique » (DP, p. 7). L'analyse repose effectivement sur un procédé de comparaison. Pour faire remarquer une partie à quelqu'un, nous lui demandons de comparer deux phénomènes dont l'un contient la partie à remarquer et l'autre non. Supposons qu'il s'agisse d'analyser un contenu de représentation sensorielle : une tache bleue contenant une nuance de rouge. Il suffit, remarque Brentano, de comparer la tache à une *autre* tache d'un bleu pur pour que la nuance de rouge soit remarquée à titre de partie constitutive de la première tache bleue (DP, p. 50). La comparaison peut naturellement être suscitée au moyen d'un procédé expérimental de *variation*, réalisable en laboratoire : faire varier artificiellement les nuances chromatiques de la tache colorée permet d'isoler une nuance déterminée, soit parce que sa présence dans certains cas contraste avec son absence dans d'autre (« opposition privative »), soit parce qu'elle contraste avec une *autre* nuance (« opposition positive ») (DP, p. 52). Or, il en va exactement de même pour remarquer les parties d'un phénomène psychique en général. Si je veux analyser un phénomène psychique judiciaire, un jugement, il suffit de procéder à des comparaisons au moyen de variations expérimentales : la comparaison d'un jugement affirmatif et d'un jugement négatif fera ressortir la « qualité » de l'acte judiciaire, la comparaison d'un jugement apodictique évident avec un jugement apodictique aveugle fera ressortir son « statut épistémique », etc. Affirmation, négation, évidence, etc., sont autant de parties distinctionnelles de l'acte judiciaire.

Bien que sommaire, l'aperçu des théories analytiques de Wundt et de Brentano proposé ci-dessus jette une lumière nouvelle sur le sens que l'on peut donner à la tâche du phénoménologue. Cette tâche consiste à décrire les états mentaux tels qu'ils sont vécus en première personne. La description des phénomènes psychiques est indissociable de leur analyse en parties : *décrire un phénomène, ce n'est rien d'autre que l'analyser*. Or, dans la phénoménologie de Brentano, l'analyse repose elle-même sur la comparaison et sur la possibilité de faire varier les éléments expérimentalement. Il s'ensuit que la description et l'analyse

phénoménologiques reposent elles-mêmes sur un procédé expérimental. Contrairement à une idée reçue, probablement alimentée par certaines déclarations de Husserl, la méthode phénoménologique, telle que la conçoit Brentano, n'exclut donc pas le recours à l'expérimentation. On comprend, dès lors, que Brentano appelle de ses vœux, au moment de quitter Vienne, la création d'un Institut de psychologie. Sans un laboratoire, écrit-il, un certain nombre de « recherches psychologiques tout à fait essentielles » ne sont « pas réalisables »⁴⁷. C'est bien sûr le cas pour l'analyse des sensations : comment distinguer la qualité « bleu » de la notion de « couleur », si le bleu était la seule couleur à apparaître et s'il n'était pas possible de faire varier les qualités chromatiques ? L'expérimentation, conclut Brentano en 1895, est un « moyen instrumental auxiliaire » indispensable pour l'analyse des sensations, et celle-ci est incontestablement « un travail psychognostique » (relatif à la connaissance descriptive du mental)⁴⁸. L'un des principaux enseignements de ce qui précède, à cet égard, est précisément que le procédé expérimental de variation et de comparaison n'est pas seulement – ni même prioritairement – au service de l'analyse *explicative* des phénomènes psychiques, comme le suggère Wundt. Ce procédé expérimental assume bel et bien, avant tout une fonction strictement *descriptive*, « psychognostique » ou « phénoménologique ».

47. Brentano, F. 1895, *Meine Letzte Wünsche für Österreich* (décembre 1894), Stuttgart, Cotta, p. 33. Brentano estime aussi souhaitable que la Faculté de Philosophie de Vienne dispose d'un Institut de *Physiologie* en son sein, *ibid.*, p. 38.

48. *Ibid.*, p. 35.

Mélanges chromatiques

La théorie brentanienne des couleurs multiples à la loupe

Olivier Massin et Marion Hämmerli

Le violet contient du rouge et du bleu, le orange du rouge et du jaune, et – de façon plus controversée – le vert du jaune et du bleu. Appelons « couleurs élémentaires », les couleurs telles que le jaune, le bleu et le rouge, qui ne sont constituées d’aucune autre couleur, mais peuvent en constituer d’autres ; et « couleurs multiples », les couleurs telles que le vert, le violet ou l’orange, qui sont constituées de couleurs plus élémentaires. Une couleur multiple est une couleur consistant en un mélange de deux ou plusieurs autres couleurs élémentaires.

Lors de sa conférence au congrès de psychologie à Munich en 1896, Brentano introduit sa propre théorie des couleurs multiples (qu’il appelle indifféremment *multiple Farbe* ou *Mehrfarbe*). Cette conférence se trouve retranscrite au chapitre 3 des *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* [USP], sous le titre « Sur l’individuation, la qualité multiple et l’intensité des apparences sensibles »¹. L’élément clé de la théorie brentanienne des couleurs multiples est la *perception indistincte*. Si la question des couleurs multiples est par elle-même de

1. Brentano, F. 1979/1907, *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, récemment réédité dans Brentano, F. 2009, *Schriften zur Sinnespsychologie*, éd. Thomas Binder et Arkadiusz Chrudzinski, Frankfurt: Ontos Verlag, p. 85-207. Les paginations que nous donnons ici font référence à cette dernière édition.

portée relativement limitée, la théorie que Brentano en tire connaît de multiples développements dans ses recherches ultérieures. Dans ce texte déjà, il l'applique à la perception des accords sonores et à l'intensité sensorielle ; il l'étendra ensuite à d'autres domaines de la psychologie (en particulier à la perception interne²) et elle jouera un rôle fondamental dans sa théorie métaphysique du continu³. Cet article a pour but de présenter et d'évaluer cette théorie brentanienne des couleurs multiples.

La théorie de Brentano porte sur les couleurs *phénoménalement* multiples. Il existe en effet deux types de couleurs multiples qui correspondent à deux types de mélanges. Il y a, premièrement, les couleurs multiples physiques, qui correspondent aux mélanges de couleurs physiques. Par exemple, au niveau physique macroscopique qui intéresse le peintre, le vert est un mélange de *pigments* bleus et jaunes. Il y a, deuxièmement, des couleurs multiples phénoménales : dans cette optique, dire qu'une couleur est multiple est dire qu'elle semble être un mélange de couleurs plus élémentaires au sujet qui l'appréhende⁴. C'est à ce second type de multiplicité que s'intéresse ici Brentano. Plus généralement, les couleurs dont traite sa psychologie descriptive sont les couleurs *phénoménales*, c'est-à-dire, les couleurs telles qu'elles nous apparaissent, indépendamment de la question de leurs relations aux épisodes optiques et biologiques qui les sous-tendent. Par « couleur » nous entendrons dorénavant « couleur *phénoménale* » et par « couleur multiple », « couleur *phénoménalement* multiple ».

Après avoir introduit le problème que soulèvent, aux yeux de Brentano, les couleurs multiples (§1), nous présentons sa solution à ce problème (§2). Nous soulevons alors deux objections à son encontre (§3), et esquissons pour finir une solution alternative (§4).

2. Voir sur ce point les trois articles de Textor, M. 2006, « Brentano (and Some Neo-Brentanians) on Inner Consciousness », *Dialectica*, 60(4), 411-432; 2012, « Brentano on the dual relation of the mental », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 1-19 ; 2013, « What the Analysis of Pleasure tells us about Consciousness », manuscrit.

3. Brentano, F. 1976, *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, [RZK] Hamburg, Felix Meiner Verlag.

4. Brentano explicite cette notion de composition phénoménale dans sa conférence sur le vert phénoménal (*USP*, p. 93). Pour un examen détaillé du concept de composition phénoménale, voir Nida-Rümelin, M., Suarez, J. 2009, « Reddish Green: A Challenge for Modal Claims About Phenomenal Structure », *Philosophy and Phenomenological Research*, 78(2), pp. 346-391.

Le problème : concilier multiplicité et impénétrabilité des couleurs

On trouve, au moment où écrit Brentano, deux principales théories des couleurs multiples, que nous appellerons la théorie de la « compénétration », et la théorie de la « multiplicité extrinsèque ». Brentano estime que l'une et l'autre sont erronées⁵.

La théorie de la compénétration soutient que les couleurs multiples consistent en une compénétration – ou co-localisation exacte – des couleurs qui les composent. Selon elle, deux couleurs, le jaune et le bleu par exemple, peuvent recouvrir exactement la même portion de l'espace visuel. Plus généralement, différentes qualités sensorielles d'un même type (différents sons dans un accord) peuvent être perçues comme occupant au même moment une même localité de l'espace sensoriel. Ainsi, le violet serait constitué de rouge et bleu situés exactement au même endroit au même moment.

La théorie de la multiplicité extrinsèque soutient que les qualités que nous pensons être intrinsèquement multiples ne le sont en réalité pas. Elles ne sont multiples que par rapport à leurs propriétés phénoménales extrinsèques. Intrinsèquement, elles nous sont présentées comme des qualités simples. Brentano considère deux versions de cette théorie⁶.

La première soutient que les couleurs multiples sont des couleurs simples qui nous sont présentées comme situées *entre* d'autres couleurs simples dans un ordre de ressemblance : les qualités multiples seraient en réalité des qualités intermédiaires (*Zwischenqualitäten*). Ainsi le orange nous serait-il présenté comme ressemblant à la fois au jaune et au rouge, sans pour autant que le jaune et le rouge ne nous apparaissent comme des constituants du orange.

La seconde version de la théorie de la multiplicité extrinsèque soutient pour sa part qu'une couleur n'est multiple que parce qu'elle nous apparaît comme *résultant* d'un acte préalable de mixtion (sans pour autant que nous soyons en mesure de percevoir les couleurs composantes dans la mixture résultante). Nous savons que le peintre a mélangé du rouge et du jaune, et avons en conséquence, l'impression que l'orange est multiple. Il est utile de distinguer ici l'acte de mixtion, de la mixture qui en résulte⁷.

5. *USP*, §5, p. 132.

6. *USP*, §5, p. 132 ; note 2, p. 148-9 ; note 2, p. 205-7.

7. La distinction mixture/mixtion est introduite par Fine, K. 1998, « Mixing Matters ». *Ratio*, 11(3), pp. 278-288.

Selon cette seconde version de la théorie de la multiplicité extrinsèque, une couleur n'est une mixture qu'en tant qu'elle est perçue comme résultant d'un acte de mixtion. Par elle-même, elle est simple.

La théorie de la compénétration sauve les qualités multiples au prix de l'abandon de l'impénétrabilité des couleurs. La théorie de la multiplicité extrinsèque sauve l'impénétrabilité des couleurs, au prix de l'abandon des qualités intrinsèquement multiples. Ce sont là deux coûts que Brentano refuse de payer. Selon lui, il convient de *maintenir à la fois la réalité des couleurs multiples intrinsèques, et l'impénétrabilité des qualités*.

La réalité des qualités multiples

« *La multiplicité existe réellement, sans le moindre doute* » (USP, §5, p. 132), soutient Brentano. Deux précisions s'imposent. Par « existence réelle », Brentano n'entend pas ici l'idée que les couleurs multiples existent indépendamment de notre perception d'elles. Toutes les couleurs auxquelles s'intéressent ici Brentano sont des couleurs phénoménales, et Brentano conçoit de tels objets intentionnels comme *n'existant pas indépendamment de la perception que nous avons d'eux*⁸. La réalité des couleurs multiples est une réalité psychologique : il y a là un phénomène à expliquer. Deuxièmement, la multiplicité, au sens où l'entend Brentano, est une multiplicité intrinsèque aux couleurs multiples. Elle ne peut consister dans leur relation à leur genèse ou à d'autres couleurs : le vert, par lui-même, indépendamment de toute autre présentation, semble multiple. Au sein des couleurs phénoménales, certaines semblent intrinsèquement pures ou élémentaires, alors que d'autres nous semblent composées. Cette idée ne vient pas de Brentano : la distinction phénoménale entre couleurs élémentaires et multiples – ou entre nuance unaire et binaires – est thématisée par Hering⁹, et est depuis largement admise¹⁰.

8. Voir notamment Brentano, F. 1973/1874, *Psychologie vom empirischen Standpunkt* [PES], Hamburg : Felix Meiner Verlag, Bk. I, K.I, §2, p. 14 ; §3 p. 28 ; Brentano, F. 1968, *Kategorienlehre* [KL], Hamburg : Felix Meiner Verlag, Appendix, §2.

9. Hering, E. 1878, « Zur Lehre vom Lichtsinne », Wien : G.A. Agoston.

10. Pour des discussions récentes à ce sujet, voir en particulier Hardin, C. L. 1988, *Color for Philosophers*. Hackett ; Hardin, C. L. 2008, « Color qualities and the physical world », in *The Case for Qualia*, ed. E. Wright. Cambridge, MA: MIT Press ; Byrne, A. & Hilbert, D. 2008, « Basic Sensible Qualities and the Structure of Appearance », *Philosophical Topics*18: p. 385-405 ; Allen, K. 2011, « Revelation and the Nature of Colour », *Dialectica*, 65(2), p. 153-176. Voir cependant Mizrahi, V., « Is colour composition phenomenal? », in D. Skusevich and P. Matikas (eds), *Color Perception: Physiology, Processes and Analysis*, chap. 6, Nova Science Publishers, 2009, pp. 185-202., pour un développement récent de la première version de la thèse de la multiplicité extrinsèque.

Les théories de la multiplicité extrinsèque aboutissent donc à nier l'existence d'un phénomène psychologique réel, selon Brentano. En outre, avance plus loin Brentano (*USP*, p. 205-6), la théorie qui identifie les qualités multiples à des qualités intermédiaires présente une inconsistance interne¹¹. Chacun admet que la ligne qui va du rouge au jaune, en passant par le orange, est finie. Elle commence avec le rouge pur, et se termine avec le jaune pur. Si le orange est une qualité intrinsèquement multiple, composée de jaune et de rouge, le fait que cette ligne soit ainsi bornée s'explique naturellement : la ligne s'arrête aux points où la quantité de jaune, d'une part, et la quantité de rouge, d'autre part, sont égales à zéro. Mais si le orange est seulement une qualité simple intermédiaire, rien ne justifie que la ligne s'arrête au jaune d'une part et au rouge de l'autre. Elle devrait pouvoir être prolongée à l'infini. Le problème pour le partisan des *Zwischenqualitäten* n'est pas ici l'infinité par elle même (il pourrait l'éviter en concevant l'espace des couleurs comme circulaire : partant par exemple du rouge, on passerait par différentes couleurs avant de retourner au rouge). Le problème est que toute différence entre qualités multiples et qualités élémentaires est abolie, car toute couleur, dans ce modèle, est intermédiaire relativement à d'autres. La théorie des qualités intermédiaires finit par abolir la distinction entre qualités simples et qualités multiples qu'elles prétendaient expliquer.

Notons enfin que bien que Brentano rende hommage à Hering, il est en désaccord avec lui sur la nature du vert. Selon la théorie de Hering le vert pur est, avec le rouge, le bleu et le jaune pur, une des quatre couleurs simples : le vert s'oppose au rouge alors que le bleu s'oppose au jaune. Les couleurs binaires sont celles qui se situent entre ces couleurs pures, selon ces axes d'opposition. L'orange et le violet sont, contrairement au vert, des couleurs binaires. Brentano maintient au contraire que le vert est une couleur multiple. C'est là une position controversée que nous ne discuterons pas ici¹².

Il est important en effet de ne pas confondre la question formelle -qui nous occupe ici- de savoir *ce que sont* les couleurs multiples, avec la question matérielles de savoir *quelles elles sont*. La question

11. Voir sur ce point J. Bouveresse, *Langage, perception et réalité*, tome 2, Nîmes : Jacqueline Chambon, p. 284.

12. Sur ce point voir en particulier Bouveresse, *op. cit.*, chap. 6 ainsi que Nida-Rümelin et Suarez, *op. cit.*

matérielle est importante, notamment, pour déterminer la structure de l'espace des couleurs. Les couleurs simples ou élémentaires y occupent typiquement des positions polaires¹³. Brentano ne s'intéresse dans ce chapitre qu'incidemment à cette question matérielle – qu'il aborde en détail au deux chapitres précédents des *USP* (pp. 85-160) – pour se demander en quoi consiste une couleur multiple, *quelle qu'elle soit*. En particulier, la question de savoir si les couleurs multiples sont conciliables avec l'impénétrabilité des couleurs est indépendante de la question de savoir si le vert phénoménal est ou non une couleur multiple.

L'impénétrabilité des qualités

Selon Brentano, « *dans l'espace des sensations la qualité est impénétrable par qualité.* » (*USP*, §4, p. 132). Deux couleurs ne peuvent jamais être exactement localisées au même endroit. Bien que Brentano n'aborde pas explicitement ce point dans ce texte, il est nécessaire, au regard des thèses qu'il défend par ailleurs, de restreindre cette thèse aux couleurs, qui, d'une part sont *maximalement déterminées* ; et d'autre part, qui doivent avoir la même *direction*, ou « *plérose* ».

Les couleurs déterminées. Premièrement les couleurs impénétrables sont des couleurs *déterminées* : *cette* nuance de rouge là, *ce* vert précis- par opposition aux couleurs déterminables – rouge, vert, coloré... Il convient en effet de distinguer le problème posé par la co-localisation de différentes couleurs *déterminées*, de celui posé par la co-localisation d'une couleur *déterminée* et d'une couleur *déterminable* sous laquelle elle tombe. Peut-être le rouge grenat et le rouge générique sont-ils deux couleurs, de niveaux de détermination distincts, qui recouvrent entièrement la surface de la coccinelle. Telle est la conclusion à laquelle sont parfois conduits ceux pour qui il existe, outre les couleurs déterminées, des couleurs déterminables¹⁴.

13. Au sujet des différentes représentations possibles de l'espace des couleurs, ainsi que de la conception meinongienne (et wittgensteinienne) des couleurs multiples – que nous n'envisageons pas ici – voir Mulligan, K. 2012, *Wittgenstein et la philosophie austro-allemande*, Paris: Vrin, chap. VII ; et Bouveresse, *op. cit.* chap. 7.

14. Pour une défense d'une thèse voisine, voir Johansson, I. 2000, « Determinables as universals », *The Monist*, 83(1), 101-121. Voir Massin, O. 2013, « Determinables and Brute Similarities », in C. Svennerlind, J. Almäng, R. Ingthorsson (Eds.), *Johanssonian Investigations*, Heusenstamm: Ontos Verlag, pp. 388-420 pour une critique.

Brentano pourrait bien être l'un d'eux¹⁵ : si Brentano est effectivement réaliste au sujet des couleurs déterminables, il doit vraisemblablement admettre que couleurs déterminables et couleurs déterminées ne sont pas impénétrables les unes par rapport aux autres¹⁶. Ce n'est donc pas cette compénétration qui est problématique pour Brentano – peut-être même l'aurait-il admise. La compénétration qui pose problème, est celle qui relie les couleurs déterminées elles-mêmes. Une couleur multiple, dans ce contexte, est-elle même une couleur déterminée, qui est phénoménalement composée de deux autres couleurs déterminées¹⁷. Quand nous parlerons de « couleurs », de « vert », ou de « jaune », nous signifierons donc non seulement des couleurs *phénoménales*, mais également des couleurs *maximalement déterminées*. *Les couleurs d'un même porteur*. Deuxièmement, les couleurs qui sont impénétrables, pour Brentano, doivent être des couleurs déterminées qui ont la même direction, ou « *plérose* ». Le problème, dont Brentano ne parle pas explicitement dans les *USP*, mais qu'il aborde notamment dans les *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum* [RZK] provient du fait que des choses de couleurs différents peuvent entrer en contact. Les couleurs phénoménales sont la plupart du temps des couleurs de surface¹⁸. Les surfaces sont des entités bidimensionnelles, qui constituent la frontière des choses. Selon la théorie brentanienne du continu, lorsque deux choses se touchent, leurs frontières se superposent, sont exactement co-locali-

15. Voir Brentano, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*, Hamburg: Felix Meiner, pp. 14-20 ; une interprétation allant en ce sens est proposée par Mulligan, K., & Smith, B. 1985, « Franz Brentano on the Ontology of Mind », *Philosophy and Phenomenological Research*, 45, pp. 627-644.

16. Cette conséquence n'est cependant pas immédiate car il est en principe possible de soutenir qu'alors que les couleurs déterminées sont localisées dans l'espace, les couleurs déterminables ne le sont pas, ou ne le sont que de manière dérivée (nous revenons dans la quatrième partie sur le concept de localisation dérivée).

17. Il y a peut-être un sens dans lequel le rouge *déterminable* est composé du grenat, du carmin, du magenta, etc. Cela ne fait pas pour autant du rouge déterminable une couleur multiple dans le sens qui nous intéresse ici. En effet, dire que le rouge déterminable est « constitué » du grenat, du carmin, du magenta, etc., revient à dire que ce qui est rouge est *soit* carmin, *soit* grenat, *soit* magenta... : si les déterminables sont constitués par des déterminés, ils sont constitués par des *disjonctions* de déterminés (Massin, *op. cit.*). A l'inverse, quand nous disons que le « vert » est « constitué » du jaune et du bleu, nous avons en tête un mode de composition *conjonctif* ou *agrégatif* : ce qui est ce qui est vert est à la fois jaune et bleu.

18. Pas toujours : il existe également des couleurs volumiques, comme y insistera Katz, D. 1935, *The World of Colours*, London, Kegan Paul.

sées¹⁹. Lorsque ces frontières sont des surfaces, et que celles-ci sont colorées, cela conduit Brentano à admettre que deux couleurs se situent au même endroit au même moment.

Quand une surface rouge touche une surface bleue, une ligne rouge et une ligne bleue coïncident, chacune ayant une « plérose » différente. (RZK, p. 51-2, voir également pp. 15-17).

Si nous posons un livre bleu sur un livre rouge, Brentano admet qu'une surface rouge et une surface bleue coïncident exactement. Mais cela est compatible avec l'impénétrabilité des couleurs car chacune de ces deux surfaces a une direction (*plérose*) différente : l'une borne le livre rouge, alors que l'autre borne le livre bleu. Pour que l'impénétrabilité des couleurs soit violée, il faudrait que la surface du *même* livre soit à la fois rouge et bleu.

L'impénétrabilité des couleurs est donc pour Brentano une impossibilité qui vaut uniquement les couleurs *déterminées* ayant la même *direction* – c'est-à-dire bornant les mêmes entités.

Impénétrabilité et individuation spatiale

Brentano présente cette impénétrabilité des couleurs comme entretenant un lien étroit avec le principe spatial d'individuation des qualités : les qualités sensibles sont individuées par leur localisation respective dans l'espace des sensations. Cela signifie que deux sensations qualitativement identiques et se produisant au même moment doivent avoir des localisations distinctes (USP, §3, p. 129). En quoi consiste précisément le lien entre l'impénétrabilité des couleurs et le principe spatial d'individuation des sensations ? (Par « sensation », Brentano entend ici non pas l'acte intentionnel qui appréhende les couleurs, mais les couleurs senties elles-mêmes : les objets intentionnels.)

Il est naturel de penser que c'est le second qui explique la première car Brentano proposera d'expliquer l'impénétrabilité des corps par le principe d'individuation spatial. Dans l'appendice de sa *Kategorienlehre* (op.cit.), il étend le principe d'individuation spatial aux corps physiques : le seul porteur des propriétés physiques, dans

19. Sur la théorie brentanienne du contact développé dans les RZK - qui fonde la théorie brentanienne du continu - voir Zimmerman, D. 1996, « Indivisible parts and extended objects: Some philosophical episodes from topology's prehistory », *The Monist*, 79(1), pp. 148-180 ; Varzi, A. C. 1997, « Boundaries, Continuity, and Contact », *Nous*, 31(1), p. 26-58 ; Chisholm, R. M. 1980, « Beginnings and Endings » In P. Van Inwagen (éd.), *Time and Cause, Essays Presented to Richard Taylor*, pp. 17-26, Dordrecht: D. Reidel.

cette optique, est le continu spatial²⁰. Dans un chapitre au titre explicite : « L'impénétrabilité des corps dans l'espace est fondé dans le fait que les déterminations spatiales sont substantielles et individuanes », (RZK, pp. 178-184), Brentano dérive de ce principe d'individuation spatial l'impénétrabilité des corps. Brentano y suggère que l'essence des corps consiste seulement dans leurs propriétés spatiales et temporelles, et que leurs autres propriétés physiques ou chimiques n'en sont que des propriétés accidentelles. Si tel est le cas, remarque-t-il, alors deux corps qui sont au même endroit au même moment sont par définition un seul. Rien ne peut les distinguer.

Il est d'autant plus naturel de penser que cette explication de l'impénétrabilité des corps peut être généralisée aux sensations que dans ce même chapitre Brentano fait allusion à la théorie de l'intensité des sensations qu'il développe dans le chapitre des *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* qui nous occupe ici. En outre, dans ce dernier chapitre, Brentano compare explicitement l'impénétrabilité des qualités à l'impénétrabilité physique :

Tout comme dans l'espace la matière est impénétrable par la matière,
dans l'espace des sensations la qualité est impénétrable par qualité.
(USP, §4, p. 132)

La boucle semble donc bouclée : de même que, dans l'espace physique, le principe d'individuation spatiale des corps fonde leur impénétrabilité, dans l'espace sensoriel, le principe d'individuation spatial des qualités fonde leur impénétrabilité. Le parallèle entre la psychologie descriptive et la métaphysique est sur ce point parfait.

Pour tentante qu'elle soit, une telle interprétation de la position de Brentano est cependant erronée. Alors que sur le plan métaphysique c'est bien le principe d'individuation spatial qui fonde l'impénétrabilité des corps, c'est, au niveau phénoménologique, l'impénétrabilité des sensations qui fonde le principe d'individuation des sensations :

C'est précisément grâce à cette impénétrabilité que l'espace des sensations, à la différence d'autres moments de la sensation, se trouve être

20. Au sujet de cette ontologie tardive de Brentano, voir Smith, B. 1989, « The primacy of place: An investigation in Brentanian ontology ». *Topoi*, 8(1), pp. 43-51 et Schultess, D. 1999, « L'individuation selon Brentano ». *Philosophiques*, 26(2), pp. 219-230.

le plus apte à l'individuation des qualités sensibles. (*USP*, §4, p. 132, nous soulignons)

Pourquoi une telle asymétrie ? La raison fondamentale en est qu'alors que les corps physiques sont, dans l'ontologie tardive de Brentano, de pures régions spatiales et temporelles, les sensations sont des régions spatiales et temporelles de l'espace sensoriel qui portent essentiellement (pour certaines d'entre elles au moins) certaines qualités sensorielles, telles que les couleurs et les sons. Dans les deux cas c'est bien l'espace qui est le porteur des propriétés physiques et des qualités sensorielles. Mais alors que les propriétés physiques ne sont que des accidents des corps, elles sont essentielles à la plupart des sensations : un corps est une localité de l'espace physique ; une sensation n'est pas une localité de l'espace sensorielle, mais une qualité localisée²¹ : elle a des déterminations spatiales, mais aussi qualitatives. Cela inverse le rapport entre principe d'individuation spatiale et impénétrabilité pour la raison suivante. Si les corps ne sont que des localités, il est par définition impossible que deux corps se trouvent au même endroit. En revanche, si les sensations ont à la fois des déterminations spatiales (localisations) et des déterminations qualitatives (couleur), il peut se trouver en principe au même endroit, différentes sensations : une sensation de son et une sensation de couleur, par exemple, peuvent en principe occuper la même région de l'espace sensoriel. Leur différence numérique n'est pas menacée par le fait qu'elles occupent la même localité, car elle se fonde en ce cas sur leur différence qualitative. Tout ce que le principe spatial d'individuation des sensations interdit est que deux sensations *qualitativement identiques* se trouvent au même endroit au même moment. Il n'interdit pas que deux sensations de couleurs qualitativement distinctes soient co-localisées. Seule l'impénétrabilité des couleurs le fait : si le jaune et le rouge phénoménaux ne peuvent se trouver au même endroit au même moment, ce n'est pas en vertu du principe d'individuation spatial, mais en vertu de leur impénétrabilité. Le principe d'individuation spatial des sensations ne peut donc pas fonder l'impénétrabilité des couleurs. Brentano doit tenir l'incompatibilité des couleurs pour indépendante, et plus fondamentale, que

21. Une défense contemporaine de cette thèse est développée par Clark, A. 2000, *A Theory of Sentience*, Oxford University Press, USA.

l'individuation spatiale des sensations visuelles : c'est parce que les couleurs sont incompatibles que nous pouvons compter les sensations de couleurs en comptant les localisations colorées de l'espace sensoriel. Résumons. Brentano ne veut renoncer ni à la multiplicité intrinsèque des couleurs multiples, ni à l'impénétrabilité des couleurs déterminées d'un même porteur. Cela soulève immédiatement un paradoxe important : *comment le violet peut-il être composé de bleu et de rouge, sans que l'un et l'autre ne se trouvent localisés au même endroit au même moment ?*

La solution de Brentano : l'échiquier des couleurs

Présentation

Voici comment Brentano entend concilier impénétrabilité et multiplicité :

Si ce n'est pas par rejet de la multiplicité, on peut concilier ces apparences d'une autre manière très simple avec l'impénétrabilité des qualités. Il suffit de se souvenir qu'il existe un seuil d'aperception. De cette manière, dans le cas de la co-localisation de différentes qualités dans l'espace des sensations, une indiscernabilité des distances [Abstände] sera possible ; de même que sera possible une sensation alternant entre plusieurs qualités dans des parties imperceptiblement petites. Dans ce cas, la multiplicité des parties se montrera à celui qui perçoit peu nettement, la particularité de leur distribution, par contre, lui restera cachée. (USP, §6, p. 132-3).

Ainsi Brentano explique-t-il la multiplicité de qualités par une distribution particulière de qualités simples dans l'espace des sensations. Ces qualités sont si finement distribuées qu'une perception confuse ou indistincte ne présentera pas les détails de la distribution. Ainsi, nous percevons une couleur comme multiple (par exemple, le orange) si notre espace visuel phénoménal est divisé en de très petites parties qui sont alternativement remplies de couleurs simples différentes (rouge, jaune). Cette répartition peut être tellement fine qu'il nous est impossible de nous en apercevoir :

Si, dans le cas d'une certaine sensation, on remplissait en échiquier [schachbrettartig] l'espace subjectif du sens visuel par des champs

rouges et bleus imperceptiblement petits, alors, d'après ce que nous avons dit auparavant, on n'apercevrait, par rapport au tout, rien de plus que sa participation égale aux deux couleurs, et ainsi il apparaîtrait comme un violet moyen. (*USP*, §9, p. 134)²²

Une couleur nous semble simple, par contraste, si toutes les cases de l'échiquier qui la compose contiennent la même couleur : du jaune, par exemple. L'exposé que Brentano donne de sa solution est très succinct, et se réduit quasiment à ces deux passages (le reste de la conférence consiste à appliquer cette solution à différents exemples, et à montrer comment elle permet d'expliquer également les différences d'intensité des sensations non-visuelles). Cela est certainement dû au fait que Brentano considère sa solution comme particulièrement « simple ». Brentano résume sa solution en 1911 (dans son texte sur la classification des phénomènes psychiques, inclus également dans la seconde édition de la *PES*) de manière tout aussi succincte :

Nous ne saisissons pas tout ce que nous saisissons de manière explicite et distincte ; certaines choses ne sont saisies qu'implicitement et confusément. Ainsi je crois avoir démontré dans mes *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* que les notes combinées dans un accord et les couleurs présentes dans une couleur multiple sont toujours réellement appréhendés, quoiqu'ils ne soient souvent pas distingués. [...] L'espace des sensations est alternativement rempli et vide, mais les parties individuelles pleines et vides ne sont pas distinguées nettement.²³

Il est possible d'appréhender des choses distinctes sans les distinguer. C'est cette possibilité de la perception indistincte ou confuse qui permet de concilier l'impénétrabilité et la multiplicité des couleurs. En outre, cette hypothèse – selon laquelle l'espace sensoriel est constitué de localités situées sous le seuil d'aperception – permet à Brentano non seulement de résoudre le problème posé par les qualités multiples, mais également d'expliquer les différences d'intensité des qualités perçues. Une qualité perçue sera d'autant moins intense qu'elle sera constituée de cases vides. Brentano remarque (*USP*, §9, p. 134) que l'existence de

22. Comme mentionné en introduction, Brentano réitérera cette analyse à maintes reprises : *USP* (§13, p. 103, p. 103, traduit par Bouveresse, *op. cit.*, p. 292) ; *KL* (*op. cit.*, §21, p. 81), *RZK* (*op. cit.*, partie I, 1, §7 ; partie III, 1, §9).

23. Brentano, F. 1911. *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*. Duncker & Humblot, p. 129.

position phénoménales vides est cependant impossible dans le cas de la vue (mais est possible pour les autres sens), car l'absence de couleur correspond à une couleur phénoménale positive : le noir (à l'inverse certaines localités du champ auditif peuvent ne contenir aucun son : le silence, contrairement au noir, n'est pas un son²⁴). Cela conforte la théorie de l'intensité en question selon Brentano, car comme l'a remarqué Hering, la vue est le seul sens où l'on ne trouve pas de différence d'intensité (*USP*, §10, p. 135).

Grâce à l'idée que l'espace sensoriel est constitué de localités qui ne peuvent être distinctement perçues, Brentano pense donc pouvoir concilier l'impénétrabilité des qualités sensibles avec l'existence de qualités intrinsèquement multiples.

Un malentendu possible

La solution de Brentano suscite le doute initial suivant : comme nous l'avons mentionné en introduction, le but est de rendre compte des couleurs multiples phénoménales, et non des couleurs multiples physiques, telles que les mélanges que produit le peintre. Or l'échiquier que propose Brentano semble répondre à la question de la nature physique des couleurs multiples, plutôt qu'à celle de leur phénoménologie. Il est en effet naturel de comprendre cet échiquier comme constituant la structure physique microscopique des couleurs multiples, à laquelle nous ne pourrions accéder qu'à l'aide d'une loupe ou d'un microscope. Rien n'est cependant plus éloigné de la pensée de Brentano : l'échiquier n'est pas un échiquier de pigments chimiques ou de couleurs spectrales. Il s'agit d'un échiquier mental, un objet intentionnel in-existant. Aucun instrument d'optique ne peut en révéler les détails.

Mais comment l'échiquier peut-il être un objet intentionnel in-existant s'il est situé sous notre seuil d'aperception ? En localisant la nature de la multiplicité en deçà du seuil d'aperception, Brentano n'en fait-il pas, *nolens volens*, une propriété optique inaccessible à la perception ? Ne change-t-il pas alors de sujet, en expliquant la multiplicité physique ou naturelle, plutôt que la multiplicité phénoménale ? L'objection peut être formulée sous la forme de la réduction à l'absurde suivante :

24. Martin établit un contraste similaire entre la vue et le toucher. Voir Martin, M. 1992, « Sight and touch ». In Crane, T. (éd.), *The Contents of Experience*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 196-215; Martin, M. 1993, « Sensemodalities and spatial properties ». In Eilan, N., McCarthy, R. & Brewer, B. (éds.), *Spatial representation: problems in philosophy and psychology*, Oxford: Blackwell, pp. 206-218.

P1: Ce qui distingue les couleurs multiples des couleurs simples est qu'alors que la constitution spatiale des premières consiste en une alternance de diverses couleurs simples, celle des secondes ne consiste qu'en une seule et même couleur simple.

P2: Cette constitution spatiale ne nous apparaît pas car elle est située sous notre seuil d'aperception.

C: Donc ce qui distingue les couleurs multiples des couleurs simples ne nous apparaît pas.

Cet argument, s'il était correct, constituerait une réduction à l'absurde de la théorie car Brentano admet qu'il y a réellement une apparence propre et intrinsèque aux couleurs multiples²⁵. Cette objection échoue cependant car elle ne prend pas en compte la distinction entre perception distincte et perception indistincte sur laquelle repose la solution de Brentano, et qui permet de comprendre comment l'échiquier peut être mental sans être pour autant distinctement perçu. En introduisant cette distinction, on obtient deux versions de l'objection :

P1: Ce qui distingue les couleurs multiples des couleurs simples est qu'alors que la constitution spatiale des premières consiste en une alternance de diverses couleurs simples, celle des secondes ne consiste qu'en une seul et même couleur simple.

P2': Cette constitution spatiale ne nous apparaît pas *distinctement* car elle est située sous notre seuil d'aperception.

C': Donc ce qui distingue essentiellement les couleurs multiples des couleurs simples ne nous apparaît pas *distinctement*.

Cette première objection est inoffensive, car Brentano admet sa conclusion : l'échiquier ne nous est pas présenté *distinctement*, car ses parties son « imperceptiblement petites ». L'objection dans sa première version, n'est donc en rien une *reduction*. La seconde version de l'objection est la suivante :

P1: Ce qui distingue les couleurs multiples des couleurs simples est qu'alors que la constitution spatiale des premières consiste en une alternance de diverses couleurs simples, celle des secondes ne consiste qu'en une seule et même couleur simple.

P2'': Cette constitution spatiale ne nous apparaît pas, *même indistinctement*, car elle est située sous notre seuil d'aperception.

25. Voir précédemment la première section de notre première partie.

C” : Donc ce qui distingue essentiellement les couleurs multiples des couleurs simples ne nous apparaît pas, *même indistinctement*.

Cette seconde version de l’objection, si elle était correcte, serait bien une objection à la solution de Brentano, qui rejette clairement la conclusion : l’échiquier nous est bien présenté « indistinctement », sans que nous soyons en mesure de distinguer ses différentes parties. Mais la seconde prémisse, P2”, est également rejetée par Brentano : la constitution spatiale de l’échiquier nous apparaît bien indistinctement. L’aperception, tel que Brentano emploie le terme, est la perception distincte. Dire que l’échiquier est sous le seuil d’aperception revient seulement à dire qu’il n’est pas perçu distinctement : cela n’implique nullement qu’il ne soit pas perçu du tout. Ce qui se trouve sous le seuil d’aperception n’est pas non-perçu, mais indistinctement perçu. La phénoménologie de la perception n’est pas épuisée par celle de l’aperception. Nous pouvons percevoir le violet – qui est un échiquier de rouge et de bleu – sans l’apercevoir – sans distinguer la distribution de cases rouges et bleues qui le compose. La raison pour laquelle l’échiquier de couleurs peut-être in-existant sans être distinctement perçu, est précisé-ment qu’il demeure indistinctement perçu. La perception indistincte joue donc un rôle fondamental dans la solution de Brentano. En quoi consiste-t-elle ?

Qu’est que la perception indistincte ?

Qu’est-ce que percevoir indistinctement une mosaïque faite de tuiles rouges et bleues ? La réponse de Brentano mérite d’être citée à nouveau :

la multiplicité des parties se montrera à celui qui perçoit peu nettement, la particularité de leur distribution, par contre, lui restera cachée. (USP, §6, p. 133)

Pour percevoir indistinctement l’échiquier de couleurs, il faut donc :

- (i) ne pas percevoir du tout la distribution spatiale particulière de ces couleurs dans l’échiquier. Cela est cohérent avec le fait que l’espace des sensations est fait selon Brentano de localités trop petites pour être perçues individuellement.
- (ii) percevoir néanmoins l’échiquier comme étant constitué de parties multiples.

En d'autres termes, le violet est une couleur phénoménalement multiple car elle nous est présentée comme ayant des parties rouges et des parties bleues, sans pour autant que nous soient présentées où exactement se trouvent ses parties rouges et ses parties bleues. Nous voyons le violet comme constitué de parties spatiales rouges et bleues sans voir leur répartition en échiquier, sans voir la localisation précise de chacune d'elles.

Critique de la solution brentanienne

La perception à elle seule, ne nous permet pas de dire que le violet consiste en une alternance de parcelles rouges et bleues, localisées à tel et tel endroit. De fait, aucune réponse évidente ne semble pouvoir être donnée à des questions telles que : les éléments de l'échiquier sont-ils vraiment des carrés ou plutôt des hexagones ou des triangles ? Sont-ils alignés ou disposés en quinconce ? Leur taille est-elle la plus grande taille possible située sous le seuil d'aperception, ou sont-ils plus petits encore ? L'échiquier est une *hypothèse* explicative, qui ne relève pas à strictement parler de la description des phénomènes perceptifs. Cette hypothèse est introduite par Brentano parce qu'elle permet de concilier la réalité et l'impénétrabilité des couleurs.

Or cette hypothèse pose deux problèmes. Elle implique, d'une part, qu'il y ait des couleurs phénoménales imperceptibles. Elle est par ailleurs difficilement compatible avec la thèse plausible selon laquelle le violet est vu comme spatialement continu.

Des couleurs phénoménales imperceptibles ?

Selon Brentano, les objets intentionnels en général, et les couleurs en particulier, n'ont pas d'existence indépendante de la perception que nous avons d'eux. Brentano est à ce titre tributaire de la théorie lockéenne du voile des idées. De façon anachronique, il est tentant de rapprocher la théorie brentanienne de la théorie des *sense-data* que Russell développera en 1912 en faisant clairement allusion à la théorie brentanienne de l'intentionnalité²⁶. Les *sense-data*, comme les objets intentionnels brentaniens, sont dépendants de la conscience que nous avons d'eux : et les uns comme les autres sont distincts de la réalité physique qui existe en dehors de nous. En dépit de cette proximité frappante, le traitement que Brentano donne des couleurs multiples conduit à un point de divergence fondamental entre sa propre théorie

26. Russell, B. 1989/1912, *Problèmes de philosophie*, trad. F. Rivenc, Paris : Payot.

des objets in-existants et la théorie russellienne des *sense-data*. Pour cette dernière, la nature des *sense-data* nous est *entièrement* révélée dans l'expérience que nous avons d'eux :

je connais la couleur complètement et parfaitement au moment où je la vois, et même en théorie aucun accroissement de la connaissance que j'ai d'elle n'est possible.²⁷

Pour Brentano au contraire, nous ne connaissons pas complètement les couleurs multiples en les voyant. Un accroissement théorique de la connaissance que nous avons d'elles est parfaitement possible : c'est à un tel accroissement que contribue sa théorie de l'échiquier. Brentano, comme Russell, s'intéresse aux couleurs phénoménales, telles qu'elles nous sont présentées dans la perception. Cependant sa solution repose fondamentalement sur une distinction entre le violet *tel qu'il est* et le violet *tel qu'il apparaît*. Brentano ne pense pas pour autant que les apparences de violet soient trompeuses. Ce qui nous est présenté du violet, le fait qu'il soit constitué de rouge et de bleu, est véridique ; en revanche *tout* ne nous est pas présenté au sujet du violet : la localisation spatiale de ses parties élémentaires nous échappe. En introduisant, *au sein-même des objets intentionnels in-existants*, une distinction entre apparence et réalité, en soutenant, en termes russelliens, que les *sense-data* ne sont que *partiellement* révélés dans l'expérience, la théorie de Brentano gagne certainement en puissance explicative : elle promet de rendre compte des qualités multiples, de l'intensité des sensations, ou encore de la perception du contact²⁸. Mais elle ouvre également une boîte de Pandore : comment distinguer entre l'apparence et la réalité d'objets pour lesquels « *esse est percipi* » ?

Le problème apparaît plus clairement si nous considérons une case isolée de l'échiquier. Bien que les parties spatiales hétérogènes qui constituent l'échiquier des couleurs multiples soient pour Brentano *collectivement* perçues indistinctement, il importe de souligner que d'après sa théorie, qu'aucune d'elles ne peut être *individuellement* perçue, *même indistinctement*. Nous avons vu que l'une des conditions essentielle de la perception indistincte est précisément de ne pouvoir distinguer les cases individuelles de l'échiquier : seul l'échiquier dans son ensemble

27. Russell, *op. cit.*, p. 70.

28. Sur ce dernier point voir RZK (*op. cit.*, partie III, 1, §9).

est indistinctement perçu. Ainsi chaque case bleue qui constitue l'échiquier du violet, est-elle, par elle-même, trop petite pour être perçue de quelque façon. Mais alors comment notre case bleue peut-elle être un objet intentionnel in-existant ? Comment peut-elle dépendre de la perception que nous avons d'elle, si elle est, dans les termes de Brentano, « imperceptiblement petite » ? Cela n'implique-t-il pas de souscrire à un réalisme au sujet des couleurs que Brentano refuse explicitement par ailleurs ? Plus généralement, si les atomes spatiaux qui constituent l'espace sensoriel ne peuvent être perçus individuellement, il semble que Brentano doive admettre que chacun de ces atomes existent indépendamment de la perception que nous avons de lui.

Peut-être Brentano pourrait-il affaiblir son anti-réalisme au sujet des qualités sensibles de la façon suivante : les couleurs dépendent pour leur existence soit de la perception que nous avons d'elles, *soit de la perception que nous avons des tous dont elles sont les parties*. Il ne pourrait alors y avoir de couleur sans perception, mais il pourrait cependant y avoir des couleurs non perçues : celles qui constituent des couleurs que nous percevons, telles que la case bleue qui est une partie du violet que nous voyons.

Il convient cependant de remarquer que cette réponse, aussi cohérente qu'elle soit, repose sur une double inversion de l'ordre naturel de l'explication. Nous sommes enclins à penser d'une part que c'est parce que les couleurs existent que nous pouvons les percevoir plutôt que l'inverse ; et nous pensons d'autre part, que c'est parce que les parties existent que les tous le font. La stratégie qui vient d'être esquissée afin de secourir Brentano, donne en revanche, la priorité métaphysique à la perception sur ses objets, et aux tous sur leurs parties.

Le problème de la continuité

La seconde difficulté que rencontre la solution de Brentano est plus fondamentale car elle est indépendante de sa thèse selon laquelle les objets intentionnels sont in-existants. Elle apparaît lorsque que l'on tente de donner une description positive plus complète de la façon dont les couleurs multiples nous sont présentées. Le violet phénoménal, au même titre que toute autre couleur simple ou multiple, remplit de façon *continue* la portion d'espace visuel qu'il occupe. Cette continuité signifie deux choses. D'une part, le violet qui nous apparaît occupe de façon *omniprésente* la région de l'espace visuel dans laquelle il nous est présenté. Il recouvre hermétiquement, pour ainsi dire, la surface qu'il colore. D'autre part, le violet est présenté comme recouvrant de façon

homogène cette surface : chaque partie de la surface violette que nous voyons nous semble également violette, celle-ci est *uniformément* violette. La description négative que Brentano donne du violet phénoménal est insuffisante : selon lui le violet ne nous semble pas hétérogène ; il faut ajouter qu'il nous semble homogène. L'absence de présentation de la discontinuité du violet ne suffit pas : nous avons, en outre, une présentation positive de sa continuité.

Or cette continuité, conjointe à l'hypothèse de l'échiquier, conduit à une théorie de l'erreur au sujet du violet apparent. En effet si l'hypothèse de l'échiquier est vraie, le violet n'occupe pas de façon omniprésente et homogène la région dans laquelle il est vu. Certaines parties de cette région – toutes celles qui sont situées sous le seuil d'aperception – ne sont pas violettes, mais tour à tour bleues et rouges. Puisque le violet, selon l'hypothèse de l'échiquier, est réellement discontinu, spatialement hétérogène, et que sa perception nous le présente comme continu et spatialement homogène, celle-ci doit être erronée. Les apparences de violet ne sont plus seulement incomplètes, elles deviennent trompeuses. Une telle théorie de l'erreur est problématique pour trois raisons.

Premièrement, elle rend plus suspecte encore la distinction entre apparence et réalité des objets intentionnels in-existants incriminée à la section précédente. Non seulement les couleurs, qui dépendent pour leur existence de la perception que nous avons d'elles, sont parfois perçues de façon incomplète ; elles sont en outre parfois perçues de façon erronée (le divorce avec la théorie des *sense-data* est alors consommé). Comment la présentation d'un objet existentiellement dépendant de cette présentation même peut-elle être illusoire ?

Deuxièmement, cette théorie de l'erreur conduit à rejeter l'identité du violet apparent et de l'échiquier indistinctement perçu. Nous voyons le violet comme ayant une propriété – être continu – qu'il n'a pas en réalité. Le violet apparent n'est alors plus seulement le violet réel *moins* certaines caractéristiques. Il devient un violet de plein droit, une seconde couche de violet, qui recouvre l'échiquier du violet réel. De même qu'il y avait, selon la fameuse remarque d'Eddington²⁹, deux tables, l'une manifeste, l'autre décrite par la physique, il y aurait, pour qui souscrit à la théorie brentanienne des couleurs multiples sans renoncer à la continuité du violet, deux violets : le violet manifeste, phénoménalement continu et homogène, et le violet décrit par la psychologie scientifique, discret et constitué de localités alternativement rouges et bleues. Si tel

29. Bouveresse, *op. cit.* chap. 1.

est le cas, l'explication que Brentano propose des couleurs multiples s'effondre. En effet, le violet manifeste, puisqu'il est continu, ne peut avoir pour parties les parcelles rouges et bleues qui constituent le violet réel. Le violet manifeste cesse d'être le violet réel indistinctement perçu, pour devenir un nouveau violet distinctement perçu, et la question de sa multiplicité demeure irrésolue.

Enfin, le dédoublement du violet apparent (continu) et du violet réel (discontinu) conduit au retour de la compénétration que Brentano souhaitait éviter, puisque le violet apparent et le violet réel sont alors superposés. Considérons une case rouge de l'échiquier qui constitue le violet réel. Cette case sera également recouverte du violet apparent : il y aura à cet endroit de l'espace sensoriel, à la fois du rouge et du violet. La continuité phénoménale des couleurs multiples semble donc avoir des conséquences dévastatrices pour la théorie brentanienne des qualités multiples. On ne peut cependant passer ici sous silence la conception brentanienne du continu : l'objection présente porte-elle encore dans son contexte ? Brentano échoue-t-il à rendre compte de la continuité phénoménale du violet si nous adoptons sa conception du continu ? Il nous semble que oui.

Brentano développe principalement sa théorie du continu dans les *RZK*³⁰. De façon très succincte, la continuité spatiale, selon Brentano, consiste d'une part dans le fait que chaque étendue est divisible en une infinité (potentielle) de sous-parties *étendues* (Brentano est fermement opposé à la conception de l'espace comme ensemble dense de points) ; et d'autre part dans le fait que ces sous-parties entrent dans un nombre considérables de relations de contact les unes avec les autres - ce contact étant compris comme la coïncidence de leurs frontières³¹. Comment peut-on alors *percevoir* la continuité, étant donné que les sous-parties spatiales et les frontières du continu métaphysique excèdent nos capacités de discrimination ? Brentano fait ici encore appel à la perception indistincte en rapprochant explicitement la perception du continu spatial et celle du violet³². La continuité spatiale phénoménale, soutient-il, est la *perception indistincte* de la continuité spatiale métaphysique. Brentano n'en dit pas plus, mais l'idée est que la continuité spatiale nous apparaît ainsi : nous avons l'impression que l'étendue de couleur que nous voyons a un nombre très grand de sous-parties spatiales, et

30. Voir en particulier Zimmerman, *op. cit.*, sur la théorie brentanienne du continu.

31. cf. la deuxième section de notre première partie.

32. *RZK*, partie I, 1, §7 ; partie III, 1, §9.

que ces sous-parties entrent dans un nombre tout aussi important de relations de contact entre elles, *sans pour autant voir précisément quelles sont les parties en question, ni où elles entrent en contact*.

Pour remarquable qu'elle soit, la théorie brentanienne du continu n'est d'aucun secours face à l'objection de la continuité que rencontre la théorie brentanienne des couleurs multiples. S'il est vrai que nous avons l'impression que toute étendue violette est infiniment divisible, nous devrions avoir l'impression que chacune des parcelles ainsi obtenues sera violette également. La divisibilité spatiale infinie du violet, si elle nous est présentée, ne nous est pas présentée comme se dissolvant, en deçà d'un certain seuil, en des parties bleues et des parties rouges. Brentano admet qu'une région jaune nous est présentée comme divisible à l'infini en sous-régions jaunes. Si cela vaut pour le jaune, pourquoi cela ne vaut-il pas, également, pour le violet ? Dans les termes d'Aristote, si le jaune phénoménal est (spatialement) *homéomère* (c'est-à-dire, si chaque partie spatiale de jaune est elle-même jaune³³), alors le violet phénoménal l'est aussi. Le simple fait que l'on conçoive sans peine un violet infiniment divisible en sous-parties violettes suggère que rien dans la présentation du violet, ne nous informe qu'une telle division homogène deviendra impossible en deçà d'un certain seuil. La différence phénoménologique entre couleurs simples et multiples ne réside pas en ceci que seules les premières sembleraient spatialement divisibles de façon homogène. L'homogénéité spatiale du jaune ne nous est pas présentée comme distincte de celle du violet. Il y a bien une différence phénoménologique entre couleurs élémentaires et couleurs multiples, mais la situer dans la façon dont elles emplissent l'espace est manquer sa cible.

Résumons. Le violet phénoménal, comme les autres couleurs, nous apparaît comme spatialement continu. Si le violet phénoménal est spatialement continu, il ne peut pas être identique à un échiquier de cases rouges et bleues, même indistinctement perçu. Cet échiquier devient alors une hypothèse superflue, qui n'explique en rien la multiplicité, et introduit en outre une nouvelle forme de compénétration entre la couleur de chaque case de l'échiquier (rouge ou bleue) et le violet apparent qui la recouvre.

33. Aristote 1993, *De la génération et de la corruption*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 328a 10-12. Voir Sharvy, R. 1983, « Aristotle on Mixtures », *The Journal of Philosophy*, 80(8), pp. 439-457 pour une définition détaillée de l'homéomérisme.

Une alternative à l'échiquier brentanien : les parties non-spatiales

Brentano vs. Aristote

Les deux objections que nous venons de formuler à l'encontre de la théorie brentanienne des qualités multiples ont une origine commune. La théorie de Brentano est essentiellement une solution *épistémologique* à la question des mélanges chromatiques : ce sont les limites de nos capacités de discrimination qui génèrent des apparences multiples. Les mélanges chromatiques ne sont pas un phénomène métaphysique : ils n'appartiennent essentiellement ni au règne des objets intentionnels, ni à celui de la réalité extérieure, mais à celui de notre perception indistincte. Un être à l'acuité infinie ne pourrait jamais avoir une sensation de violet phénoménal. Fondamentalement, il n'y a que des couleurs élémentaires. Si un mélange est une combinaison homogène –homéomère - des éléments qu'il contient, alors il n'y a, selon Brentano, pas de mélange de couleur. Comme le remarquait Aristote, de telles théories épistémologiques reviennent en fait à nier la réalité des mélanges :

Quand les choses entrant dans la mixtion ont été divisées en parcelles si petites et juxtaposées de telle sorte que chacune en particulier échappe à la sensation, y a-t-il alors mixtion ? [...] aussi longtemps que les composants sont conservés en petites parties, on ne doit pas parler de leur mixtion.³⁴

À l'opposé de Brentano, Aristote propose une théorie métaphysique de la nature des mélanges. Bien que sa théorie soit de portée distincte – Aristote s'intéresse aux mélanges physiques plutôt qu'aux qualités multiples – il est utile de la mettre en contraste avec celle de Brentano. Le problème, pour Aristote, n'est pas tant de concilier la multiplicité des composants d'un mélange avec leur impénétrabilité, que de la concilier avec l'homogénéité du mélange. Le dilemme est le suivant : soit les composants continuent à exister dans le mélange mais alors le mélange n'est pas véritablement homogène – et n'est donc pas véritablement un mélange. Soit les composants cessent d'exister au moment où le mélange se forme, mais alors le mélange n'est pas non plus véritablement un mélange, mais plutôt un nouvel

34. *De la génération et de la corruption*, op. cit., 327b35-328a8.

élément incomposé. La solution d'Aristote consiste à dire que les éléments du mélange continuent à exister *potentiellement* dans le mélange.

Brentano objecte (*KL*, Première Partie, III, A, §27) à Aristote qu'en concevant ainsi les mélanges comme des composés d'être et de non-être, il est conduit à attribuer à certains non-êtres un degré d'existence. Brentano aurait pu également remarquer que la solution d'Aristote n'évite en rien la compénétration des ingrédients : les ingrédients, comme le mélange qu'ils forment, existent tous au même endroit au même moment, même si les premiers n'existent que potentiellement³⁵. Ceci semble confirmer les soupçons initiaux de Brentano : la seule solution, pour concilier impénétrabilité et multiplicité des couleurs, est d'adopter une théorie épistémologique des mélanges. Les théories métaphysiques, qui cherchent à rendre compte des mélanges sans faire appel à nos capacités de discriminations, aboutissent inéluctablement à violer l'impénétrabilité des composants. Une telle conclusion, voulons-nous suggérer pour finir, est cependant hâtive.

Une troisième voie : des composants non-spatiaux

Nous pensons qu'il existe une théorie métaphysique des mélanges chromatiques qui, tout en garantissant leur multiplicité, est à même de respecter à la fois l'impénétrabilité des composants chère à Brentano, et l'homogénéité des mélanges chère à Aristote. Cette théorie, en deux mots, soutient que plutôt que de continuer à exister *potentiellement* dans les mélanges, comme le soutient Aristote, les couleurs composantes continuent à y exister *non-spatialement*.

Pour comprendre cette proposition, repartons des deux contraintes que se donne Brentano :

Impénétrabilité des qualités : Deux couleurs déterminées ne peuvent jamais être localisées exactement au même endroit au même moment.

Réalité des qualités intrinsèquement multiples : Le violet a pour parties du bleu et du rouge.

Par elles-mêmes, ces deux contraintes n'ont rien d'opposé. Ce n'est que si l'on introduit l'hypothèse tacite selon laquelle les parties des couleurs sont des parties *spatiales* qu'une tension entre elles apparaît. En effet, si les composants du violet sont localisés exactement

35. Voir Sharvy, *op. cit.* et Fine, *op. cit.*

au même endroit que lui, nous avons à cet endroit, trois couleurs : du violet, du rouge et du bleu. Appelons « spatialité des couleurs composantes » l'hypothèse suivante :

Spatialité des couleurs composantes : Les parties rouges et bleues qui composent le violet en sont des parties spatiales.

et définissons ainsi une partie spatiale :

partie spatiale =_{df} x est une partie spatiale de y si et seulement si (i) x est une partie de y (ii) x est localisé exactement dans une région qui est une partie de la région dans laquelle y est localisé exactement.

Par exemple, la roue avant du vélo de Julie en est une partie spatiale car elle est localisée dans une sous-région de la région où est localisée son vélo. Brentano comme Aristote admettent que les ingrédients d'un mélange en sont des parties spatiales. Ils diffèrent cependant quant à la question de savoir s'ils en sont des parties propres ou impropres. Pour Brentano, les couleurs composantes sont localisées dans des parties *propres* des régions occupées par les couleurs multiples : elles ne sont pas localisées exactement au même endroit que les couleurs multiples, mais dans des sous-régions de la région que la couleur multiple occupe (une case sur deux de l'échiquier). Ainsi est évitée la compénétration. Le prix à payer est la perte de l'homogénéité du mélange³⁶. Pour Aristote, à l'inverse, les couleurs composantes sont localisées dans des parties *impropres* des régions qu'occupent les couleurs multiples : elles sont localisées exactement au même endroit que les couleurs multiples qu'elles constituent. L'homogénéité des mélanges est ainsi sauvée, mais au prix de la compénétration de leurs ingrédients.

Pour sauver à la fois la multiplicité des parties d'un mélange, son homogénéité et l'impénétrabilité de ses composants, il suffit pourtant de renoncer à l'hypothèse, partagée par Aristote et Brentano, selon laquelle les parties d'un mélange en sont des parties spatiales. Nous suggérons que *le bleu et le rouge, bien qu'étant des parties du violet, n'en sont pas des parties spatiales*. Le violet occupe une région de l'espace sensoriel, mais pas le bleu et le rouge qui le composent. Un mélange chromatique – le violet – est une entité concrète,

36. Cf. la deuxième section de notre troisième partie.

localisée dans l'espace, qui a des parties abstraites – le rouge et le bleu – non-localisées dans l'espace. Bien sûr, lorsque nous voyons du bleu, comme une couleur élémentaire, il est localisé dans l'espace sensoriel, au même titre que l'est le violet. Mais, *lorsqu'il est une partie du violet*, le bleu cesse d'être localisé dans l'espace sensoriel : seul le violet l'est.

Cette solution partage le souci aristotélicien de donner une théorie métaphysique des mélanges (par opposition à l'approche épistémologique de Brentano en termes de seuils d'aperception). Mais, en accord avec Brentano, elle n'implique aucune forme de compénétration des couleurs composantes, pour la simple raison que celles-ci n'ont pas de localisation. Qui plus est, elle évite l'objection que Brentano adresse à Aristote : elle n'implique aucune forme de réification du non-être : ce n'est pas *potentiellement* que les éléments d'un mélange continuent à exister dans ce mélange, mais *abstraitement* : hors de l'espace.

Le doute principal que suscite cette proposition, cependant, est de comprendre ce que peut signifier pour une couleur d'être dans une autre sans être localisée à l'endroit où cette autre est localisée. Nous reconnaissons qu'une telle thèse est à première vue surprenante, mais pensons que deux considérations sont à même de dissiper cet étonnement.

Premièrement, notre proposition est compatible avec l'idée qu'il y a un sens dans lequel le bleu et le rouge sont là où le violet est. Il est important ici de distinguer entre localisation primitive et localisation dérivée³⁷. Le violet est primitivement localisé dans une région de l'espace sensoriel. Ses constituants bleus et rouges ne le sont que de façon dérivative : ils ne se trouvent dans cette région *qu'en vertu* du fait que le violet, dont ils font partie, y est localisée primitivement. En guise de comparaison, une thèse classique est que les états mentaux n'ont pas de localisation spatiale. Cela n'interdit pas de dire que si Julie est dans la cuisine, ses croyances s'y trouvent aussi : elles n'y sont cependant que de façon dérivative, parce que Julie s'y trouve. De même, il est vrai qu'à chaque endroit, aussi petit soit-il, où se trouve du violet se trouve aussi de façon dérivative, du bleu et du rouge. Le point essentiel est que le *violet n'occupe pas notre espace sensoriel de la même façon que les couleurs élémentaires qui*

37. Voir Costa, D., 2013, « Derivative Location », manuscrit.

le composent : le violet y est localisé directement, alors que le bleu et le rouge composants n'y sont localisés que de façon dérivative, *via* le violet qu'ils constituent.

Deuxièmement, cette théorie, contrairement à celle que propose Brentano, s'en tient à ce que nous voyons, selon Brentano lui-même. Ce dernier insiste à juste titre sur le fait (i) que les qualités multiples sont présentées comme ayant pour composants ou parties, des qualités simples et (ii) que la localisation de ces qualités composantes ne nous est pas présentée. Plutôt que d'introduire quelque'inaccessible échiquier, nous suggérons d'en rester là : si la seule chose qui nous est présentée en voyant le violet est « la multiplicité des parties » sans que nous soit présentée leur localisation, à quoi bon introduire l'hypothèse, fautive de troubles, que ces parties sont spatiales ? Pourquoi ne pas prendre les apparences au pied de la lettre ? S'il n'y a pas d'absurdité phénoménologique à voir le bleu dans le violet sans voir où le bleu est dans le violet, il ne devrait pas y avoir non plus d'absurdité conceptuelle à admettre que le bleu est dans le violet sans être quelque part dans le violet. Les couleurs multiples sont telles qu'elles semblent : constituées de couleurs élémentaires dépourvues de localisation³⁸.

38. Nous remercions vivement Laurent Cesalli, Guillaume Fréchette, Vivian Mizrahi, Hamid Taieb, Mark Textor, ainsi que les publics du congrès de la SOPHA 2009 (Genève) et de la conférence Eidos « Mixtures and Stuff » (Genève, Juin 2013) pour leurs précieux commentaires.

Deuxième partie

POURSUIVRE UN PROGRAMME :
L'ÉCOLE DE BRENTANO

6

Ouverture

Charles-Édouard Niveleau

L'une des raisons pour lesquelles Brentano a été éclipsé de l'histoire de la psychologie – comme le rappelle très justement Carlo Ierna à la fin de son article – tient précisément au rayonnement de ses élèves. Or, c'est de ce rayonnement dont il va être question dans cette deuxième partie. Dans quelle mesure, les travaux des élèves de Brentano sont-ils parvenus à démontrer la fécondité de son programme au point d'en oublier même parfois la figure du maître ? Comment sont-ils parvenus à poursuivre le programme là où celui-ci avait été laissé en friche par Brentano ? Il s'agit d'une question éminemment complexe en ce sens que les diverses réalisations sont loin de se recouper en tous points¹. Mais plutôt que comparer entre elles les perspectives adoptées par les divers élèves de Brentano, les contributions s'attachent davantage à mettre en avant et explorer les différentes manières – aussi fidèles, originales ou libérales soient-elles – avec lesquelles Marty, Meinong, Twardowski, l'école de Florence et de Padoue, ou encore Freud, ont interprété, et partant, *poursuivi la réalisation* de ce programme. La contribution de Robin Rollinger, qui ouvre cette deuxième partie, examine l'interprétation que développe Anton Marty de la distinction brentanienne entre psychologie descriptive et psychologie génétique. S'appuyant sur un matériau inédit de notes de cours, l'auteur décrit comment Marty explore cette partie de la distinction dont Brentano

1. Sur ce point, voir l'introduction éclairante de Denis Fiset et Guillaume Fréchette (*A l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, vrin, 2007).

ne souffle mot, à savoir la psychologie génétique. L'éclairage apporté sur le contenu et les résultats de la psychologie génétique est d'autant plus précieux que le corpus brentanien, au sens large, n'en comporte aucune étude détaillée. Complémentaire de la psychologie descriptive – en se fondant sur l'analyse des phénomènes mentaux – elle *ne se confond pas*, contrairement à une opinion répandue, à la physiologie, quoiqu'elle puisse *impliquer* son recours. Marty semble même aller plus loin que Brentano en accordant une relative indépendance de principe à la psychologie génétique. Selon la lecture de Rollinger, la psychologie génétique pourrait très bien fonctionner sans le recours à la physiologie, au regard de l'habitude prise par cette dernière à ne pas prendre en compte une étude spécifique du mental dont elle dépend. Le premier objectif de la psychologie génétique est méthodologique. Celle-ci cherche à clarifier ce que signifie « expliquer » ou « explorer » les phénomènes mentaux. Pour ce faire, Marty réhabilite, contre Herbart, la notion de « faculté de l'âme » qu'il juge indispensable au développement de la psychologie génétique, pourvue qu'elle soit étudiée de manière scientifique. Appliquant alors à la lettre les principes introduits par Brentano, il propose d'en mener l'étude en suivant le modèle des sciences de la nature. Il s'agit alors ici d'identifier et expliquer les facultés de l'âme – qui se divisent en forces et capacités – en les subsumant sous les *lois* auxquelles se rattachent les événements mentaux. « De façon tout à fait analogue [avec les sciences de la nature], écrit Marty, on a également le droit, en psychologie, de parler de forces et de capacités, si l'on découvre les lois de succession. ». Marty ne nie pas pour autant les difficultés que rencontre le développement scientifique de la psychologie génétique. Comment, en effet, isoler les différents facteurs de notre vie mentale, étant donné que ses possibilités d'expérimentation sont encore plus limitées que pour la physiologie ? En dépit de la limitation des conditions matérielles dont disposait Marty – qui n'avait pu fonder son laboratoire – et des difficultés impliquant une inexactitude insurmontable et constitutive de cette branche de la psychologie, plusieurs stratégies sont proposées : notamment l'observation des personnes ayant une faculté en moins ou une diminuée, les enfants, les retardés mentaux ou encore les animaux. Quoi qu'il en soit, le développement de la psychologie génétique dépend de la reconnaissance d'une interaction psycho-physique. Montrant qu'il est possible d'observer les interactions entre le corps et l'esprit, Marty tente de démontrer la supériorité du modèle dualiste sur l'ensemble des courants majeurs de son époque (matérialisme, monisme et épiphénoménalisme). Toutefois

Marty ne tire aucune conclusion sinon celle, écrit Rollinger, « selon laquelle l'esprit et le corps sont d'une part deux réalités distinctes et sont d'autre par causalement connectées ». Même s'il ne s'agit que d'une étude préparatoire, Marty s'efforce de formuler un certain nombre de lois empiriques pour les facteurs qui déterminent le caractère transitoire ou la persistance des phénomènes mentaux (comme la fatigue, l'épuisement ou l'habitude), ainsi que pour leur genèse. Même si la question reste de savoir comment ces lois empiriques auraient pu être validées expérimentalement, il n'en reste pas moins que dans leur formulation la psychologie génétique peut tout à fait fonctionner sans dépendre de la physiologie.

Guillaume Fréchette s'intéresse à une autre figure majeure de l'école de Brentano, Alexius Meinong, dont l'orthodoxie revendiquée est inversement proportionnelle à celle de Marty, comme en témoigne le récit de son autobiographie de 1916. Toutefois, l'auteur montre d'une part qu'une telle déclaration d'indépendance ne résiste pas à une reconstruction de la première partie de son œuvre et d'autre part qu'une inscription dans le programme brentanien ne représente pas un frein au développement d'une conception et d'un programme original comme en atteste sa *Gegenstandstheorie*. Les travaux de Meinong et son école, qui aboutissent à la thèse de la perceptibilité des relations en tant qu'objets d'ordre supérieur, s'inscrivent clairement dans le programme de recherche sur les phénomènes psychiques mis en place par la psychologie empirique et descriptive de Brentano. De plus, il ne fait aucun doute que Meinong souscrit positivement aux deux principes cardinaux de la psychologie de Brentano, à savoir l'utilisation de la méthode des sciences de la nature et le rôle primordial accordé à l'expérience. Il nous suffit pour cela de rappeler que l'expérimentation en psychologie est apparue comme une préoccupation centrale dès les tout premiers cours de Meinong et que les travaux menés dans son laboratoire à Graz, au moins dans ses dix premières années d'existence, s'inscrivent en continuité de ses travaux théoriques sur les relations des années 1880 et 1890. Fréchette propose de décrire le « développement qui a conduit Meinong à voir dans la théorie de l'objet l'aboutissement de ses premiers travaux allant de la théorie des relations et des complexions aux objets d'ordre supérieur et à la théorie de la production ». L'auteur examine en détail les trois facteurs qui permettent à Meinong de transformer la conception brentanienne des phénomènes psychiques et qui débouchent sur la formulation de sa théorie de l'objet : 1) la reprise critique par Meinong de l'introduction des qualités de forme

de son élève Ehrenfels : la reconnaissance d'une activité psychique d'appréhension distincte de tous complexes (production) ; 2) la souscription à la distinction essentielle que Twardowski introduit entre contenu et objet des représentations et son intégration à sa théorie des objets supérieurs : ces tous complexes sont des objets idéaux dont l'existence dépend de celle d'*inferiora* qui sont à leur base à titre de constituants (dépsychologisation) ; 3) le développement par Ameseder, un autre élève de Meinong, de la distinction, inspirée de la précédente, entre production et fondation qui permet de marquer une distinction entre les processus par lesquels se forment les contenus et ceux par lesquels se constituent les objets, conférant une indifférence ontologique de ces objets par rapport à l'être. Mais l'histoire de ce développement, conclut l'auteur, permet surtout de montrer que, au-delà des marques distinctives du programme meinongien – qui ne représentent finalement qu'un « différend périphérique et ponctuel » –, « le projet de Meinong reste ancré dans l'esprit des principes fondamentaux de la philosophie brentanienne » tout particulièrement en ayant réussi là où Brentano et Marty avaient précisément échoué, à savoir dans la fondation d'un laboratoire de psychologie expérimentale.

Pourtant, ce serait une erreur de croire que Meinong (à Graz) et Stumpf (à Munich puis Berlin) soient les seuls élèves de Brentano à illustrer l'importance de la tradition brentanienne dans le processus d'institutionnalisation de la psychologie de laboratoire au tournant du XX^e siècle. La contribution de Wioletta Miskiewicz entend rendre justice à un autre élève majeur de Brentano, Kazimir Twardowski, dont on oublie trop souvent le rôle fondateur que celui-ci joua dans le développement de la psychologie expérimentale en Pologne. L'auteur tente de mettre en perspective le travail pionnier de Twardowski en commençant par revenir sur la première percée accomplie par Wundt dans ce champ disciplinaire. Si en effet l'année 1879 est souvent retenue comme la date de création du premier laboratoire de psychologie expérimentale, il s'agit davantage d'une date symbolique et exprime plus une contingence institutionnelle qu'un fait majeur de l'histoire des sciences. Le choix de cette date ignore les travaux antérieurs de Wundt, notamment à Heidelberg et Zurich, lequel, d'ailleurs, à cette époque, ne fait plus partie des chercheurs les plus investis dans le domaine de l'expérimentation. D'un point de vue institutionnel la date de 1883 serait plus adéquate. Grâce à un document récemment retrouvé et grâce à une lettre adressée à Meinong, il est aujourd'hui possible d'affirmer que Twardowski conduisait également des travaux psychologiques

dans les locaux du département de la Physique de l'université de Lvov depuis 1896. En 1905, grâce à une subvention de l'État autrichien, un « Laboratoire psychologique » est officiellement créé. Cependant Twardowski lui-même donne étrangement la date de 1901. L'auteur en analyse les raisons avant d'exposer l'idée même que se fait Twardowski de la psychologie empirique dont la méthode descriptive brentanienne et l'analyse sémiotique, développée dans sa *Théorie des actions et des produits* (1912), constituent les principales sources. L'originalité de Twardowski réside, selon Miskiewicz, dans l'élaboration d'une psychologie théorique qui se démarque aussi bien de la psychologie brentanienne, par son anti-physicalisme et une approche sémiotique originale, que de la psychologie expérimentale, dominante à l'époque, grâce à une défense de la méthode introspective pour les fonctions supérieures de l'esprit et à sa propre vision du travail expérimental. La nouvelle psychologie ne joue pas le rôle architectonique que lui conférait Brentano dans l'édifice du Savoir, pas même pour la philosophie, mais se présente en tant que science philosophique, pour ainsi dire, comme les autres, c'est-à-dire à côté d'autres sciences philosophiques, comme la logique, même si, par ailleurs, Twardowski conserve l'importance de son pouvoir heuristique pour la théorie de la connaissance et pour l'épistémologie des sciences. L'auteur achève son riche article par la présentation d'une monographie inachevée et inédite de Twardowski sur Brentano, traitant de la méthode scientifique.

L'article de Liliana Albertazzi présente une thèse résolument continuiste en interprétant les travaux expérimentaux de la branche italienne du programme de Meinong comme une extension et un développement direct du programme brentanien d'une psychologie empirique et descriptive. Forte d'une recherche de plus de vingt ans sur le sujet, l'auteur propose un compte-rendu de la littérature présentant les principaux *résultats* obtenus par l'école de Florence de De Sarlo – lui-même grand admirateur de Brentano – grâce aux travaux de Bonaventura et Calabresi, et l'école de Padoue de Benussi et son élève Musatti – dont la filiation à Brentano passe donc par Meinong. L'objectif de l'auteur est de montrer que ces deux écoles italiennes peuvent à juste titre se réclamer de Brentano tant du point de vue des bases théoriques – ou du cadre conceptuel – que du type de recherche qui y est mené. Pour être une science des phénomènes psychiques, la psychologie doit rendre compte de la manière avec laquelle ceux-ci nous apparaissent, en analysant les différents changements qui surgissent au sein même de la conscience, dans leur dimension spatiale, temporelle et qualitative.

Leurs recherches expérimentales concernent au premier chef le temps et l'espace subjectif des actes de représentation. À ce titre, les travaux de Bonaventura ont permis de procéder à une véritable dissection en laboratoire de l'architecture temporelle de la représentation en déterminant l'origine, la nature et l'extension de la durée. Il est notamment parvenu à montrer que nous pouvions percevoir un changement même pour des durées inférieures au seuil de succession des impressions ponctuelles. Les laboratoires italiens ont également analysé les principaux phénomènes spatiaux, des grandeurs et mouvements apparents aux illusions optico-géométriques, en passant par la nature de l'extension spatiale, des sensations kinesthésiques ou des mouvements stéréo-cinétiques et stroboscopiques etc. Un point décisif de ces développements réside dans l'introduction par Benussi d'une méthode originale appelée « analyse concrète du psychique », laquelle consiste à appréhender la vie psychique comme une « chose » manipulable de telle sorte à pouvoir examiner « les *décompositions et les séparations effectives des états psychiques* obtenus au moyen de l'hypnose. » Albertazzi précise : « (...) l'hypnose permet de rapprocher l'expérimentation psychologique au plus près des méthodes exactes des sciences de la nature, en l'affranchissant de l'analyse seulement mentale et descriptive des phénomènes psychiques conscients. (...) [Elle] permet, à partir d'un objet, d'isoler des fonctions particulières de la conscience comme autant de facteurs de l'état que nous souhaitons analyser. Au moyen de la suggestion, par exemple, il est possible, sur une surface visuelle, de supprimer toutes les couleurs à l'exception d'une seule. De cette manière, la suggestion apparaît comme un *analyseur par décomposition* de faits psychiques concrets. » Il est certain que cette méthode, analysant les facteurs *opérationnels* impliqués dans le fonctionnement des phénomènes psychiques et la microgenèse des représentations, conduit nécessairement à « un changement de perspective à l'intérieur de la psychologie descriptive et de la classification par Brentano des activités psychiques. » Ainsi, en soumettant certains principes de la psychologie de Brentano à la vérification expérimentale, les analyses développées à Florence et Padoue ont permis d'en étendre les limites, au prix, certes, d'une refonte de la catégorie de phénomène psychique.

Dans cette exploration des limites du programme de Brentano, l'article de Valérie Aucouturier permet de franchir un pas supplémentaire en montrant comment, par l'éviction du concept d'inconscient, la théorie brentanienne est incapable de rendre compte de l'*intégralité* du psychisme. Le chemin vers une telle théorie complète du psychisme n'est

pourtant pas simple. En effet, si la pleine affirmation d'un inconscient psychique doit nécessairement passer pour Freud par une rupture avec toute philosophie de la conscience, certains éléments de sa première métapsychologie semblent encore malgré tout pointer en direction de Brentano. Au moins d'un point de vue méthodologique, les deux auteurs partagent la même volonté de construire une psychologie scientifique en s'appuyant sur la seule expérience et non la spéculation philosophique. L'objectif central de l'auteur consiste alors à « mesurer le degré de commensurabilité entre les conceptions de l'inconscient envisagées par Brentano et celles de Freud (...). Ceci afin d'évaluer dans quelle mesure le système freudien lui-même demeure, en certains points, tributaire des philosophies de la conscience. » Pour Brentano, la conscience est nécessairement capable de se prendre elle-même pour objet de conscience. De ce fait, l'inconscient ne peut être envisagé que du point de vue de la possibilité d'une « conscience inconsciente », non pas au sens actif d'une conscience qui n'aurait littéralement pas conscience d'une chose, mais plutôt « au sens passif (...) d'une chose dont on n'a pas conscience », d'un acte de conscience dont nous n'aurions pas réflexivement conscience. Mais cette hypothèse est d'autant plus irrecevable qu'un acte de la conscience, qui ne serait pas conscient, n'appartiendrait tout simplement pas aux phénomènes psychiques. La possibilité d'une psychologie empirique repose précisément sur l'examen des actes psychiques par la conscience elle-même, ce qui implique alors une réflexivité constitutive de la conscience. L'hypothèse d'un inconscient psychique menace donc le programme même de la psychologie brentanienne. Mais signalons d'emblée que Freud n'accorderait pas plus que Brentano le statut d'inconscient à ce qui ne correspondrait chez lui qu'au seul niveau préconscient des contenus latents (qui peuvent ou non attirer l'attention de la conscience). En revanche, « d'un point de vue dynamique ou systémique, où l'inconscient et le préconscient ne jouent pas simplement un rôle *descriptif* mais un rôle *explicatif*, l'hypothèse de l'inconscient constitue un véritable défi pour une philosophie de la conscience » en permettant d'expliquer de nombreux phénomènes ignorés par cette dernière, comme les pathologies mentales, et en affirmant le caractère majoritairement inconscient des phénomènes psychiques. Pour Freud, le psychisme résulte de la sédimentation de pulsions primaires et de l'intériorisation d'expériences. Or, comme le souligne l'auteur, c'est bien le caractère « limite » de la pulsion, dans sa dimension psychique et somatique, et pas seulement psychique, qui permet à la métapsychologie freudienne de dépasser la

théorie brentanienne de la conscience, en introduisant une causalité inconsciente jusque là inédite. Pourtant, conclut Aucouturier, en laissant inexpliquée l'énergétique des pulsions, Freud réintroduit, du même coup, un dualisme entre l'esprit et le corps qui n'est pas sans rappeler les théories classiques de la conscience.

La psychologie génétique

La conception brentanienne de l'explication de l'esprit exposée dans les cours d'Anton Marty (Prague 1889)

Robin Rollinger¹

Nous ne pourrions évaluer la contribution de Brentano à la philosophie et à la psychologie que lorsque ses travaux inédits auront été rendus accessibles et analysés en profondeur. Il sera également utile d'accéder à ceux de son plus proche élève, Anton Marty, qui contiennent souvent des élaborations allant bien au-delà des esquisses que Brentano nous a souvent laissées. À cet égard, la note suivante extraite des manuscrits de Marty portant sur la psychologie est d'un intérêt considérable :

1. Le concept < de psychologie descriptive > : j'entends sous ce terme une description analysant [*analysierende Beschreibung*] nos phénomènes mentaux.
2. Cependant, < j'entends > par « phénomène » [*Phänomen*] ce que nous percevons au sens strict du terme.
3. Ce qui n'est par exemple pas le cas pour ce qui concerne le monde extérieur.

1. Traduit par Charles-Édouard Niveleau.

4. Afin d'être un phénomène [*Phänomen*], quelque chose doit être *en soi* [*an sich sein*] et être saisi comme étant dans une perception immédiate [*in unmittelbarer Wahrnehmung als seiend erkannt werden*]. Il est incorrect d'opposer les phénomènes [*Phänomene*] avec ce qui est en soi. Ceci < est > une apparence [*Schein*]; non une apparition [*Erscheinung*] !

5. En revanche, quelque chose peut être un phénomène [*Phänomene*] sans être une *chose* en soi ; par exemple, le représenté en tant que tel, l'espéré en tant que tel.

6. Lorsque l'on dit que les objets sont des phénomènes [*Phänomene*] de la perception interne [*inneren Wahrnehmung*], on dit la vérité, bien que « interne » soit, à proprement parler, superflu. Tous les phénomènes [*Phänomene*] doivent être appelés internes parce qu'ils appartiennent à une réalité [*Realität*], soit comme parties qui la composent soit comme des corrélats.

7. Si l'on appelle la description des phénomènes [*Phänomene*] psychologie descriptive, on met avant tout en lumière l'examen des réalités mentales [*psychischen Realitäten*], les réalités de notre monde phénoménal. On ajoute ensuite à cela, dans un second temps, la psychologie génétique.

8. La physiologie doit tout particulièrement intervenir dans cette dernière, tandis que la < psychologie > descriptive est relativement indépendante d'elle.

9. La < psychologie > descriptive est la partie qui vient en premier. Elle est à la < psychologie > génétique ce que l'anatomie est à la physiologie.

10. La valeur de la psychologie descriptive : a) en tant que base de la < psychologie > génétique, b) sa < valeur > intrinsèque découle de la dignité du domaine mental, c) les clarifications au sujet des limites de la connaissance humaine (Locke), en nous rendant familiers avec le matériau complet de nos représentations.

11. Difficulté. Signe = désaccord.²

2. Ce passage est extrait d'un ensemble de manuscrits inédits d'Anton Marty portant sur la psychologie rassemblés par Oskar Kraus qui avait prévu à une certaine époque de les publier. Ils sont conservés (sous la signature IIIb/40) au Fonds documentaire d'Anton Marty, aux Archives Masaryk de l'Académie Tchèque des Sciences (*fond Antona Martyho, Masarykův Archiv České akademie věd, Praha*).

Cette note est une reprise presque mot à mot du cours que Brentano prononça sous le titre de « Psychologie descriptive ou phénoménologie descriptive » (*Deskriptive Psychologie oder Beschreibende Phänomenologie*)³ à Vienne pendant le semestre d'hiver de 1888/89⁴. Alors que la note a un contenu extrêmement riche et mériterait un commentaire à bien des égards, nous nous concentrons ici surtout sur l'opposition mise en avant entre deux branches de la psychologie : la psychologie descriptive et la psychologie génétique.

Parmi les écrits que Brentano a publiés de son vivant, une très rare et brève formulation de la distinction entre ces deux branches de la psychologie se trouve dans un petit écrit paru peu de temps après qu'il ait quitté la faculté de philosophie de Vienne :

Mon école distingue la psychognosie de la psychologie génétique (en analogie lointaine avec la géognosie et la géologie). La première souligne que la totalité des phénomènes mentaux dérive de la combinaison de l'ensemble des éléments mentaux ultimes, de la même manière que l'ensemble des mots résulte des lettres. La réalisation de ce programme pourrait servir de base à une *characteristica universalis*, comme l'avaient déjà envisagé Leibniz et Descartes avant lui. La seconde nous éclaire sur les lois par lesquelles les phénomènes se produisent et disparaissent. Étant donné que les conditions sont dans une large mesure physiologiques, en raison de la dépendance des fonctions mentales aux processus du système nerveux, on voit comment les recherches psychologiques doivent être ici menées en étroite collaboration avec celles d'ordre physiologique.⁵

3. Le manuscrit inédit de ce cours se trouve sous la signature Ps 77 dans les manuscrits de Brentano, F. (1888/89, *Deskriptive Psychologie oder beschreibende Phänomenologie*, Harvard : Houghton Library).

4. Voir Brentano, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*, Baumgartner, W. & Chishlom, R. (éds.), p. 129 où un fragment du texte original est présenté. Nous n'avons pas inclus, dans la citation ci-dessus, un point ajouté par Brentano, suivant lequel il aurait pris en compte ses cours de psychologie descriptive de l'année précédente (ces derniers ayant la signature Ps 76 dans ses manuscrits inédits : Brentano, F. (1887/8), *Deskriptive Psychologie*, Harvard : Houghton Library). Marty ajoute également, en appendice de cette note, une longue remarque sur Kant qui est critiqué pour sa distinction entre phénomène et chose en soi.

5. Brentano, F. 1895, *Meine letzten Wünsche für Österreich*, Stuttgart, Cotta, p. 34. Il est important de noter que Brentano en déduit que la psychologie descriptive (psychognosie) obtient en réalité de l'aide de la part de la physiologie dans la théorie des sensations.

Maintenant que nous avons accès aux élaborations de la partie *descriptive* de sa psychologie (Brentano, 1982) ainsi qu'à celle de Marty (2011), nous voudrions en savoir davantage sur l'autre partie, à savoir la psychologie *génétique*.

D'après un certain nombre de passages, dont le précédent, il est parfaitement clair que cette partie de la psychologie se fonde sur l'analyse descriptive des phénomènes mentaux et implique la physiologie, mais qu'elle n'est pas aussi exacte qu'une telle description⁶ et qu'elle représente la partie la plus difficile de la psychologie⁷. Pourtant, nous voudrions en savoir davantage sur la façon dont la psychologie génétique est traitée et, si possible, sur ses résultats, aussi préliminaires soient-ils.

Mais à l'heure actuelle les écrits publiés de Brentano ou de Marty ne comportent aucune étude détaillée de la psychologie génétique comparable à celles portant sur la psychologie descriptive⁸. Alors qu'aucun manuscrit important, traitant spécifiquement de psychologie génétique, n'a été trouvé dans les écrits inédits de Brentano et que ceux de Marty n'ont pas vraiment été organisés suivant des règles d'archive acceptables⁹, il existe un carnet d'un grand secours pour notre enquête, détenu par un autre étudiant de Brentano, Edmund Husserl, qui contient une copie écrite à la main des cours

6. Brentano 1982, *op. cit.*, p. 4 et sq. ; Marty 2011, *Deskriptive Psychologie*, Antonelli, M. & Marek, J. C. (éds.), Würzburg, Königschausen & Neumann, p. 6.

7. Brentano 1982, *op. cit.*, p. 28.

8. C'est pour cette raison que la distinction brentanienne entre psychologie descriptive et psychologie génétique n'a toujours pas reçu l'attention qu'elle mérite. Voir Mulligan, K. (éd.) 1990, *Mind, meaning, and metaphysics : the philosophy and theory of Anton Marty*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, p. 12, p. 25 ; Simons, P. 1990, « Marty on time », dans Mulligan (éd.), *op. cit.*, p. 16 ; Jacquette, D. 2004, « Introduction : Brentano's philosophy », dans Jacquette (éd.) 2004, *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 9, p. 19 ; Mulligan, K. 2004, « Brentano on mind », in Jacquette (éd.), *op. cit.*, p. 67 & sq. & p. 75, 77 ; Rollinger, R. 2004, « Brentano and Husserl », dans Jacquette (éd.), *op. cit.*, p. 258. Aucune des contributions figurant dans le volume édité par Fiset, D. et Fréchette G. (2013, *Themes from Brentano*, Amsterdam/New York, Rodopi) ne discute cette distinction.

9. Les matériaux regroupés dans IIIb/40 (*op. cit.*) sont assez abondants, mais les pages ne portent aucun numéro d'archive. Alors que certaines pages, dont la note citée en ouverture de l'article, ont été placées dans des dossiers qui indiquent qu'ils portent sur la psychologie descriptive, de tels dossiers n'existent pas pour la psychologie génétique.

de Marty portant sur la psychologie génétique¹⁰. Je tenterai donc ici d'élaborer la conception que se faisait Brentano de la psychologie génétique par l'examen du contenu de ces cours¹¹.

Bien que les premières préoccupations de Marty¹² renvoient à des problèmes qui concernent les origines et ainsi, d'une certaine manière, le « génétique » en tant que tel, on peut toutefois se demander s'il vaut la peine de prendre en compte ses cours de psychologie génétique. Comme nous l'avons vu, la conception brentanienne de cette partie de la psychologie génétique implique un recours à la physiologie. Il y avait de fait une recherche influente réalisée dans le domaine de la physiologie à Prague, où Marty arrive en 1880 pour y rester jusqu'à sa mort. L'œuvre physiologique

10. Marty, A. 1889, *op. cit.* Selon l'information fournie par Bokhove, N. et Raynaud, S. (1990, « Bibliography of works by and on Anton Marty », dans Mulligan (éd.), *op. cit.*, pp. 237-284), le semestre de l'été 1889 constitue la première occasion pour Marty de donner un cours sur la psychologie génétique. Il fit de même lors des semestres d'été 1891, 1893, 1895, 1900, 1904, 1906, 1908, 1910 et 1912, qui furent à chaque fois précédés par des cours portant sur la psychologie descriptive lors des semestres d'hiver. Les notes qui sont utilisées ici comme source sont écrites de la main de la femme de Husserl (Malvina Husserl). Elle en acheva la rédaction à Noël 1891. Elles furent copiées à partir de celles de Carl Deetjen, qui fut vraisemblablement un étudiant de Marty, bien que très peu de choses soient connues à son sujet. J'utilise ici la transcription de ces notes réalisée par Karl Schumann.

11. Même s'il y a certainement un léger risque à ce que les positions formulées dans ces cours ne soient pas systématiquement représentatives de celles de Brentano, on peut se consoler par le fait que la philosophie du langage de Marty ne diffèrent pas vraiment des doctrines brentaniennes jusqu'à une période tardive de son œuvre. La première approche de Marty vis-à-vis de la philosophie du langage (Rollinger, R. 2009, « Brentano's logic and Marty's early philosophy of language », dans Baumgartner, W. & al. (éds.) 2009, *Die Philosophie Anton Martys (Brentano Studien 12)*, Dettelbach, Röhl, et Rollinger, R. 2010, *Philosophy of language and other matters in the work of Anton Marty: Translation and analysis*. Amsterdam / New York: Rodopi) et de la psychologie descriptive (Rollinger, R. 2012, « Anton Marty on intentionality », dans Salice, A. (éd.) 2012, *Intentionality : historical and systematic perspectives*, Munich, Philosophia, p. 145-174) reflète l'orientation de Brentano dans ces domaines, tandis que son ontologie tardive diverge de celle de Brentano et appelle à des révisions à la fois pour la psychologie descriptive que pour la philosophie du langage (Rollinger, R. (à paraître), « Brentano and Marty on logical names and linguistic fictions : a parting of ways in the philosophy of language », dans Cesalli, L. & Friedrich, J. (éds.) (à paraître), *Anton Marty & Karl Bühler : between Mind and language*, Basel, Schwabe.

12. Marty, A. 1867, *Die Lehre des hl. Thomas über Abstraktion der sinnlichen Ideen aus den sinnlichen Bildern*, Manuscrit inédit (noté IIIa/19), Fonds Documentaire d'Anton Marty, Archives Masaryk de l'Académie Tchèque des Sciences, Prague ; 1875, *Über den Ursprung der Sprache*, Würzburg, A. Stuber (trad. angl. « On the origin of language » dans Rollinger, R. 2010, *op. cit.*) ; 1879, *Die Frage nach dem Entwicklung des Farbensinnes*, Vienne, Carl Gerold's Sohn.

d'Ewald Hering (1878) en fournit un exemple. Marty s'appuie notamment sur lui dans son ouvrage traitant du développement historique de la perception des couleurs¹³. Toutefois, Marty n'était lui-même nullement un physiologiste. À titre indicatif, signalons qu'il ne parvint pas non plus à recevoir un financement suffisant pour fonder un laboratoire de psychologie¹⁴. Ainsi, ce que nous trouvons dans ses cours n'a pas vraiment permis de développer la psychologie génétique dans toute son amplitude. Ils représentent davantage une phase préparatoire. Toutefois, on peut difficilement nier l'importance de ce travail. Par conséquent, lorsqu'on se demande si la prise en compte de la seule psychologie descriptive suffit pour comprendre l'entreprise philosophique brentanienne, nous devons prendre en compte la déclaration suivante, relative aux deux parties de la psychologie : « La partie la plus importante est la psychologie génétique [*Der wichtigere Teil ist die genetische Psychologie*] »¹⁵. Compte tenu d'une telle importance¹⁶, il vaut la peine

13. Hering, E. 1878, *Zur Lehre vom Lichtsinne*, Vienne, Carl Gerold; Marty, A. 1879, *op. cit.*, p. 112 & sq.

14. Voir la lettre de Guido Adler à Alexius Meinong du 12 novembre 1887, dans Eder, G. J. (éd) 1995, *Alexius Meinong und Guido Adler. Eine Freundschaft in Briefen*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, p. 117 et le rapport sur l'équipement expérimental à Prague dans Krohn, W. O. 1892, « Facilities in experimental psychology at various german universities », *American Journal of Psychology*, 4, p. 589. Brentano rencontra le même problème à Vienne. Parmi ses étudiants, Meinong rencontra davantage de succès à cet égard en établissant un laboratoire de psychologie à Graz. Néanmoins, Meinong se démarqua de façon importante de l'enseignement orthodoxe de Brentano et eut des élèves (par exemple Stefan Witasek et Vittorio Benussi) qui développèrent sa propre orientation en psychologie. Toutefois, Franz Hillebrand, un élève orthodoxe de Brentano et Marty, parvint à établir un laboratoire de psychologie à Innsbruck en 1897.

15. Marty 1889, *Genetische Psychologie*, Notes de cours inédites d'après un cahier de notes de Husserl, copiées par Carl Deetjen (Q10), Leuven, Archives Husserl. p. 1. Je citerai ici les pages de Marty (1889) seulement là où les citations sont données. Compte tenu du fait que le manuscrit qui nous concerne ne sera probablement jamais publié, j'ai pris la liberté d'en citer de nombreux passages.

16. Cette importance est clairement soulignée par Brentano dans un travail préparatoire à la psychologie descriptive (Ps65/55052-53) : « La psychologie génétique générale traite également de la question du matérialisme, de la corruption et de l'immortalité de l'âme [*Die allgemeine genetische Psychologie behandelt auch die Frage des Materialismus, der Verbung, des Ursprungs und der Unsterblichkeit der Seele*]. » De telles questions sont d'une importance capitale pour Brentano, importance qui n'est comparable à ses yeux qu'avec la question de l'existence de Dieu. Au début de son *De Anima* (402a 1-4), Aristote écrit : « Toute connaissance est, à nos yeux, une chose belle et admirable ; pourtant nous préférons une connaissance à une autre, soit en raison de son exactitude, soit parce qu'elle traite d'objets d'une valeur supérieure et plus dignes d'admiration ; pour ces deux motifs, il est raisonnable de placer l'étude de l'âme au premier rang. » (trad. fr. J. Tricot, 1934, Paris, Vrin). Pour le premier point la psychologie descriptive serait remarquable, alors que la psychologie génétique le serait pour le second.

d'étudier les cours de Marty dans ce domaine de la recherche en psychologie. Ceci est particulièrement nécessaire lorsque l'on considère que la psychologie est précisément la discipline qui est au cœur de la philosophie selon la conception brentanienne¹⁷.

Psychologie empirique et descriptive

Avant de rentrer dans la discussion des cours de Marty à Prague sur la psychologie génétique, il est utile de dire un mot sur l'orientation brentanienne en psychologie et en particulier sur sa psychologie descriptive (et celle de Marty). Le fait que les cours de Marty sur la psychologie génétique furent précédés par un semestre de cours sur la psychologie descriptive indique la procédure à suivre : partir de la description ensuite se pencher sur l'aspect génétique.

Selon une histoire officielle qui fait encore aujourd'hui largement consensus, l'acte de naissance de la psychologie moderne, au sens de la psychologie scientifique, coïnciderait avec le refus de tous les présupposés métaphysiques caractéristiques de la psychologie rationnelle ou métaphysique, telle qu'elle était pratiquée par les philosophes jusqu'au dix-huitième siècle. Evidemment, cette interprétation permet d'avancer considérablement dans le temps la date officielle de fondation de la psychologie scientifique et d'écarter quelque peu certaines figures gênantes, ou du moins ambiguës, telles que Herbart ou encore Lotze dont la psychologie reste encore largement métaphysique. Ce n'est donc pas un hasard si Wundt écrit au début du vingtième siècle que : « La psychologie, a pris un caractère réellement scientifique et s'est tenu à l'écart de toute controverse métaphysique »¹⁸. Cette déclaration exprime assez bien le climat dans lequel Brentano dut présenter au public ses travaux de psychologie en 1874 (la même année que la première édition des

17. Marty, A. 1916, *Gesammelte Schriften*, Vol. I/1, Eisenmeier, J. & al. (éds.), Halle a. S., Max Niemeyer pp. 235-255, trad. angl. « What is philosophy ? » dans Rollinger 2010, op. cit.

18. D'après le discours que Wundt prononça pour le 100^e anniversaire de la naissance de Fechner (1901, *Gustav Theodor Fechner. Rede zur Feier seines hunderjährigen Geburtstages*, Leipzig, Wilhelm Engelmann), cité dans Wernecke, H. 1914, « Translator's Preface », dans Fechner, G. T. 1914, *On life and death after death*, Chicago/Londres, Open Court p. 10.

Principes de la psychologie physiologique de Wundt)¹⁹. Son point de vue empirique pouvait bien convenir à des lecteurs qui n'acceptaient rien d'autre que les sciences dures. Il n'y a en effet rien d'hypocrite dans l'adhésion de Brentano à ce point de vue. L'expérience est en effet son seul maître²⁰, même si cela n'implique pas pour lui de devoir se tenir à l'écart de toute controverse métaphysique, pas plus que cela n'était le cas pour le père de l'empirisme moderne (et en fait de la psychologie descriptive), John Locke. Dans ses cours, Brentano avait en réalité déjà tenté de démontrer l'immortalité de l'âme²¹, thème qui devait être traité

19. Wundt fut le principal rival de Brentano en psychologie. En dépit de cette simultanéité dans la parution de leur principal ouvrage de psychologie, celui de Wundt (1874, *Grundzüge der physiologische Psychologie*, Leipzig, Wilhelm Engelmann) connut plusieurs éditions successives et fut traduit dans plusieurs langues durant sa vie. L'ouvrage de Brentano (1874, *Psychologie vom empirischen Standpunkte*, Leipzig, Duncker & Humblot) était déjà épuisé en 1911 lorsqu'il publia une nouvelle édition d'une partie seulement de son livre. Dans un manuscrit datant à peu près de 1904 (Ps 25/50327 *Vergleich zwischens Brentanos und Wundts Psychologie*, Harvard, Houghton Library) Brentano déclare que dans aucune de ces éditions l'auteur en question fut en position d'accomplir un travail complet : « Aussi quiconque compare les deux ouvrages, poursuit-il, verra comment j'ai senti la difficulté des problèmes particuliers bien plus que Wundt qui pouvait se déplacer de manière complaisante d'une tâche à l'autre... [Auch wer die beiden Bücher vergleicht, wird ersehen, wie viel mehr ich als Wundt die Schwierigkeit der einzelnen Probleme fühlte, der darum selbstzufrieden auch noch zu anderen Aufgaben weiter schreiten... konnte]. » Dans le passage omis de cette citation, Brentano dresse la liste de certaines œuvres ambitieuses ultérieures de Wundt dans un certain nombre de domaines de la philosophie et des sciences. Bien que Brentano ne témoigne pas particulièrement ici d'une âme charitable en se félicitant notamment du faible nombre de ses publications, on peut dire ici à sa décharge que l'histoire lui aura davantage été favorable qu'à Wundt qui est traité de nos jours simplement comme une figure historique et non comme un philosophe, tandis que Brentano a reçu une attention bien plus considérable par rapport aux problèmes philosophiques, et tout particulièrement celui de l'intentionnalité. À l'exception de l'article classique Titchener (1921, « Brentano and Wundt : empirical and experimental psychology », *American Journal of Psychology*, 32, pp. 108-120) et les quelques remarques éparses de Rancurello (1968, *A study of Franz Brentano : his psychological standpoint and his significance in the history of psychology*, New York / London, Academic Press), très peu de choses ont été publiées sur la relation entre Wundt et Brentano, même si rien d'un haut niveau universitaire ne puisse être écrit sur le sujet tant que les manuscrits de Brentano et probablement d'autres sources complémentaires n'auront été examinés.

20. Brentano, F. 1874, *op. cit.*, p. V ; Brentano, F. 2008, *Veröffentlichte Schriften. Vol. 1 : Schriften zur Psychologie*, Binder, T. & Chrudzimski, A. (éds.), Frankfurt a. M., Ontos, p. 3.

21. Cela avait déjà été réalisé dans la première partie du semestre d'hiver de l'année 1869/70. Comme nous le savons de Stumpf (1919, « Erinnerungen an Franz Brentano », dans Kraus, O. 1919, *Franz Brentano. Zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, Munich, C. H. Beck, p. 105 & sq.), Brentano avait introduit à cette époque son cours de logique en tentant de démontrer l'immortalité de l'âme.

dans le second volume de sa *Psychologie d'un point de vue empirique*²². Quoiqu'il en soit, ce sont bien les *phénomènes* et non les choses ou les essences cachées derrière eux, qui constituent son point de départ. La distinction entre de telles choses et les phénomènes, comme nous l'avions déjà vu, n'a aucune place dans la psychologie de Brentano ou dans sa philosophie en général.

Les phénomènes mentaux, selon lui, peuvent être distingués des phénomènes physiques de différentes manières. On peut saisir la marque distinctive des phénomènes mentaux en partant de leur relation intentionnelle à un objet²³, mais également en reconnaissant que c'est par la perception interne et non par la perception externe (ou l'expérience) que les phénomènes mentaux sont immédiatement accessibles²⁴. Même si ces deux critères, permettant de distinguer les deux sortes de phénomènes, seront maintenus par Brentano, tout comme d'autres aspects de la *Psychologie du point de vue empirique*, dans ses tentatives de fondation de la psychologie, c'est bien une distinction explicite entre psychologie empirique et psychologie descriptive qui fait défaut dans cet ouvrage. Une fois que Brentano consacra ses cours au développement de la psychologie descriptive, il ne put qu'abandonner son projet initial prévoyant l'écriture d'un second volume à l'ouvrage de 1874, pour se consacrer exclusivement au domaine descriptif de son enquête (bien que ce projet ne fût jamais mené jusqu'à son terme)²⁵.

Tournons-nous maintenant vers les cours de Marty à Prague portant sur la psychologie descriptive.²⁶ Le trait fondamental que partagent tous les phénomènes psychiques, et qui manquent aux phénomènes physiques, est la relation intentionnelle aux objets.²⁷ Marty caractérise cette relation

22. Le second volume ne fut jamais publié. Bien que Brentano réalisât quelques progrès dans son écriture (voir l'ouvrage de 1874 catalogué sous la cote Ps 53), il fut laissé à l'état de manuscrit depuis lors.

23. Brentano 1874, *op. cit.* p. 115 & sq. ; Brentano 2008, *op. cit.*, p. 106, sq.

24. Brentano 1874, *op. cit.*, p. 118, sq. ; Brentano 2008, *op. cit.*, p. 108, sq.

25. L'annonce de ce travail (Brentano, F. 1899, *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Leipzig, Duncker & Humblot, p. vi, p. 56 ; Brentano 2010, *Sämtliche veröffentlichte Schriften. Vol. III : Schriften zur Ethik und Ästhetik*, Binder, T. & Chrudzimski, A. (eds.), Frankfurt a. M., Ontos, p. 21, p. 66) semblerait indiquer qu'il était presque achevé et qu'il allait être publié dans un futur proche. Pourtant, on ne trouve, dans les manuscrits de Brentano, que le début d'un tel travail (Brentano 1890, *op. cit.*).

26. Pour une analyse détaillée de la psychologie descriptive de Marty, voir Rollinger, R. 2012, *op. cit.*.

27. Marty 2011, *op. cit.*, p. 18 et sq.

par le fait que les phénomènes psychiques contiennent des objets. De ce fait, si un objet est représenté, une représentation contient cet objet. Il s'agit de l'objet immanent qui peut ou non correspondre à quelque chose dans la réalité (son objet réel). Marty propose de concevoir le réel en s'appuyant sur la doctrine aristotélicienne des catégories (*ibid.*, p. 18 et sq.). Pour lui, un phénomène mental est un acte et, en tant que tel, est bien réel, mais c'est aussi une relation à quelque chose qui n'est pas réel. En outre, la relation elle-même est bien réelle (*ibid.*, p. 166).

Alors que la conscience est dans chaque cas conscience de quelque chose, comme nous l'avons déjà indiqué avec la doctrine de la relation intentionnelle, Marty soutient également qu'un phénomène mental est dans chaque cas une conscience *de soi*. Cela se fonde bien évidemment sur la perception interne qui, selon Marty, participe à notre vie consciente (*ibid.*, p. 11). Toutefois, la perception interne d'un phénomène mental donné ne doit pas être caractérisée comme un phénomène *en plus* de celui qui est perçu intérieurement. Chaque phénomène mental est davantage une perception interne de lui-même, même s'il se rapporte d'abord à son objet immanent. Ce n'est qu'ensuite qu'il se rapporte à lui-même. À la fin du XX^e siècle, il était déjà devenu à la mode d'étendre la description du mental au domaine de l'inconscient²⁸. Contrairement à cette tendance, Marty défend l'idée que cela n'est absolument pas nécessaire. Aussi bien comme cause (*ibid.*, p. 12 et sq.) que comme effet (*ibid.*, p. 13 et sq.), l'inconscient n'est absolument pas un postulat nécessaire pour la psychologie. La psychologie descriptive que promeut Marty est une analyse de la conscience et rien d'autre.

Il existe trois sortes de phénomènes mentaux, selon Marty (*ibid.*, p. 16 et sq.) : 1) les représentations ; 2) les jugements ; et 3) les phénomènes d'intérêt. Ses cours de psychologie descriptive sont d'une grande importance dans la mesure où ils nous apportent des analyses détaillées pour chacune de ces trois classes, alors que les cours de Brentano dans ce domaine vont difficilement au-delà des représentations et plus particulièrement des sensations. Nous ne ferons ici qu'exposer brièvement ces trois classes.

Dans le traitement que propose Marty des représentations sensorielles, il identifie trois caractéristiques de leurs contenus, à savoir leur qualité, intensité et localité (*ibid.*, p. 37 et sq.). Un quatrième candidat à mettre

28. Les herbartiens avaient promu le concept d'inconscient, comme ce fut également le cas de Eduard von Hartmann, dans son ouvrage de 1870 (*Philosophie des Unbewussten*, Berlin, Carl Duncker), et que Marty mentionne parmi d'autres (2011, *op. cit.*, p. 11).

au nombre de ces caractéristiques, appartenant essentiellement aux contenus sensoriels, est celui du temps, mais Marty met en garde contre l'idée de leur attribuer un caractère temporel. La représentation des objets dans leur aspect temporel est plutôt attribuée à une « association originaire » (*ursprungliche Assoziation*), qui se produit dans l'imagination, mais pas dans la seule sensation (*ibid.*, p. 95 et sq.). Marty ne veut pas non plus classer certaines représentations comme concrètes et d'autres comme abstraites, car il pense que la généralité d'une représentation ne découle pas d'une opération spéciale d'abstraction, mais plutôt de la représentation qui est au fondement d'un jugement général ou peut-être d'un intérêt qui peut également être général (*ibid.*, p. 123 et sq.)²⁹. Cependant, le fait que cette conception de l'abstraction n'apparaisse pas dans les travaux ultérieurs de Marty³⁰ indique qu'elle ne doit pas être considérée comme sa position définitive sur le sujet, même si ce n'est pas l'endroit ici pour en discuter davantage.

Il assigne aux représentations un rôle fondationnel au sein des phénomènes mentaux (*ibid.*, p. 26 et sq.). Alors qu'il y a, selon Marty, des actes de conscience qui ne sont pas eux-mêmes des représentations, ces actes sont dans tous les cas fondés sur les représentations. Par exemple, si nous jugeons, notre jugement n'est pas en lui-même une représentation mais se base sur une représentation. Si nous portons notre intérêt sur quelque chose pour lequel nous avons un sentiment positif ou négatif, ou encore que nous voulons ou auquel nous résistons, l'acte d'intérêt s'appuie sur une représentation. Nous ne pouvons pas juger sans nous représenter ce sur quoi porte notre jugement, pas plus que nous ne pouvons porter notre intérêt sans nous représenter ce sur quoi porte notre intérêt.

Selon Marty, un jugement est dans chaque cas soit l'acceptation, soit le rejet d'un objet (*ibid.*, p. 17 et sq.). Si on juge que quelque chose existe, on l'accepte. Si on juge que quelque chose n'existe pas, on le rejette. La formulation des jugements au moyen de propositions existentielles est en effet cruciale pour la philosophie du langage de Marty, dans sa tentative de traiter systématiquement les phrases prédictives, hypothétiques et disjonctives comme des phrases existentielles. Il a bien

29. Cette conception s'inspire de Brentano, même si aussi bien Brentano que Marty ont continué à développer leur approche pour rendre compte des représentations abstraites, comme nous pouvons le voir dans Brentano 2013.

30. Par exemple, Marty, A. 1908, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle a. S., Max Niemeyer.

sûr consacré toute une série d'articles (initialement publiés de 1884 à 1894, reproduits dans Marty 1918) défendant la thèse selon laquelle les formes impersonnelles (comme « il pleut ») doivent être comprises davantage comme des expressions d'acceptation ou de rejet que comme des instances de prédication.

Au sein de la troisième classe des phénomènes mentaux, les actes consistant à porter son intérêt sur des objets sont identiques pour Marty à ceux de l'amour ou de la haine. Alors que certains philosophes du XX^e siècle avaient distingué entre le sentiment et la volonté, Marty soutient que les actes du sentiment et de la volonté appartiennent tous deux à la troisième classe des phénomènes mentaux³¹. Par ailleurs, tout comme Brentano l'avait défendu dans son travail en éthique (1889), Marty affirme que les phénomènes d'intérêt sont analogues aux jugements de manière significative, particulièrement en ce qui concerne l'évidence. « Si nous regardons l'expérience interne, écrit-il, il est très clair que dans certains cas cette particularité appartient intrinsèquement à nos actes d'amour alors qu'elle est absente dans d'autres actes. L'amour du savoir, par exemple est ainsi sans aucun doute un acte qualifié de correct »³². Cette affirmation fait intervenir un cognitivisme extrême dans le champ de l'éthique.

Bien que Marty se livre dans ses cours à des descriptions plus approfondies des phénomènes mentaux, ce que nous venons d'esquisser nous apporte la base suffisante pour aborder maintenant ses cours de psychologie génétique.

La théorie des facultés de l'âme et ses difficultés

Le premier objectif de la psychologie génétique est de clarifier de ce que signifie expliquer (*erklären*) ou explorer (*ergründen*) quelque chose. Selon Marty, on peut comprendre cela tout aussi bien de manière inflationniste que de déflationniste. On trouve un sens inflationniste de l'explication dans la tradition de la « psychologie rationnelle » dans laquelle on tente d'expliquer l'essence de l'âme. Nous n'avons toutefois pas plus accès à l'essence de l'âme (*Wesen der Seele*) qu'à l'essence des choses physiques. On trouve

31. Marty 2011, *op. cit.*, p. 21 et sq.

32. Marty, A. 2011, *op. cit.*, p. 152.

l'autre extrême de la psychologie génétique dans le rejet, formulé par Herbart, de la notion de faculté de l'âme (*Seelenvermögen*)³³. Autant Marty partage les réserves de Herbart à l'encontre de cette tendance à mythologiser ou personnifier les facultés de l'âme³⁴, autant il affirme qu'il est possible de comprendre de manière scientifique cette notion qui s'avère indispensable aux réquisits de la psychologie génétique. Dans les sciences de la nature, il est parfaitement acceptable de parler de forces (*Kräfte*) et de capacités (*Fähigkeiten*) des choses physiques. Au lieu de suivre la tradition de la psychologie rationnelle où l'essence de l'âme reste fantomatique et au lieu de suivre la recommandation de Herbart suivant laquelle la notion de faculté de l'âme doit être à tout prix écartée, Marty propose de suivre le modèle qui s'est avéré fructueux dans les sciences de la nature. Suivant ce modèle, un phénomène doit être expliqué en le subsumant sous une loi (*Gesetz*). Toutes les tentatives visant à identifier les facultés de l'âme, qui se divisent en forces et capacités, doivent être liées aux lois auxquelles se rattachent les événements mentaux.

Comme pour la division entre les forces et les capacités, Marty nous dit que les premières se trouvent dans la manière dont l'objet produit des effets (*Wirkungen*), et les secondes dans la manière dont l'objet subit les effets. « De façon tout à fait analogue [avec les sciences de la nature], écrit Marty, on a également le droit, en psychologie, de parler de forces et de capacités, si l'on découvre les

33. À Prague, qui représentait alors une place forte de l'herbartisme – comme nous pouvons le voir dans Lindner, G. 1869, *Lehrbuch der empirischen Psychologie als induktiver Wissenschaft*, Vienne, Gerold ; 1871, *Ideen zur Psychologie der Gesellschaft als Grundlage der Socialwissenschaft*, Vienne, Gerold ; 1890, *Manual of empirical psychology as inductive science*, Boston, D. C. Heath & Company ; et Volkmann, W. 1884/5 (3^e éd.), *Lehrbuch der Psychologie vom Standpunkte des Realismus und nach genetischer Methode*, vols. I-II, Cöthen, Alfred Schulze –, il était particulièrement important pour Marty d'écarter tout rapprochement avec ce courant en psychologie. Remarquons que dans ses écrits publiés, il n'est pas rare d'observer Marty se lancer dans des polémiques contre l'herbartisme, tout particulièrement dans le domaine de la linguistique et de la philosophie du langage, entre autres avec les écrits de H. Steinthal et M. Lazarus. Il faut rappeler ici l'influence importante de Herbart sur l'ensemble de l'Empire Austro-hongrois ainsi qu'en Allemagne (et même en Grande-Bretagne et aux États-Unis).

34. Voir Herbart, J. H. 1850, « *Lehrbuch zur Psychologie* », dans *Johann Friedrich Herbarts sämtliche Werke*, vol. V, Hartenstein, G. (éd.), Leipzig, Leopold Voss. Toutefois, il existe bien dans la psychologie de Herbart une tendance à parler de chute, d'émergence, suppression et fusion. Cette tendance, selon Marty, ne pose pas moins de difficulté que les excès de la psychologie des facultés.

lois de succession [*Ganz analog wird es auch in der Psychologie berechtigt sein, von Kräften und Fähigkeiten zu sprechen, falls sich hier Gesetze der Aufeinanderfolge finden lassen.*] »³⁵

Marty remarque que rien ne permet d'empêcher une force d'être à l'œuvre dans différentes direction au même moment, comme on peut l'observer dans le cas de la gravité (qui est en réalité une force). En revanche, une capacité ne peut être soumise qu'à un effet à la fois. Un objet physique, par exemple, a la capacité d'occuper l'espace, mais il ne peut occuper qu'un endroit à la fois. Une région de la rétine peut bien avoir la capacité de recevoir un stimulus d'une sensation de différentes couleurs, mais seulement qu'une de ces couleurs à la fois. Marty affirme également qu'une capacité ne découle pas non plus d'une disposition, que celle-ci soit innée (l'instinct) ou acquise (une habileté), mais notons qu'il n'explore pas davantage ces dispositions.

Dans une théorie des facultés de l'âme, il est possible d'éviter les erreurs suivantes : 1) considérer une faculté comme quelque chose de réel au lieu de seulement reconnaître qu'elle est connectée à quelque chose de réel ; 2) croire qu'à chaque réalité est connectée

35. Marty 1889, *op. cit.*, p. 2. Marty mentionne ici en passant Gustav Kirchhoff comme étant le physicien qui ne fait pas la distinction entre les forces et les capacités et « qui pense que toute la tâche de la physique consiste à décrire [*der meint, die Ganze Aufgabe der Physik bestehe darin, zu beschreiben*] ». Voir Kirchhoff, G. 1883, *Vorlesungen über mathematische Physik*, Leipzig, B. G. Teubner. Il y a également le psychologue et philosophe, Hans Cornélius, qui formulera plus tard (1897, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, Leipzig, B. G. Teubner) l'idée que la tâche de la psychologie est analogue à celle de la physique, du moins dans la conception avancée par Kirchhoff, et qui s'opposera dans une certaine mesure à l'école de Brentano. La correspondance de Marty avec Cornélius et les manuscrits dans lesquels il critique l'orientation psychologique de Cornélius (ce matériau non publié est archivé sous la côte IIIa/22) fait partie d'un ensemble de matériaux qui n'ont pas encore été publiés. Au sujet de l'opposition entre Cornélius et Husserl (lui-même élève de Brentano), voir Rollinger, R. 1991, « Husserl and Cornélius », *Husserl Studies*, 8, pp. 33-56 (une version révisée se trouve dans Rollinger, R. 2008, *Austrian phenomenology : Brentano, Husserl, Meinong, and others on mind and object*, Frankfurt a. M., Ontos, p. 189-220). L'opposition entre Cornélius et Meinong (encore un autre élève de Brentano) est discutée dans Rollinger, R. 1993, *Meinong and Husserl in the school of Brentano*, Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer, pp. 74-80. Il s'avère que même si Cornélius est vu comme un « philosophe mort » selon certaines perspectives contemporaines, ses positions furent d'un intérêt considérable pour l'école de Brentano. À première vue parce qu'il était considéré comme un représentant de la psychologie positiviste revendiquant un rapport étroit aux faits empiriques de la vie mentale. Évidemment cette position était en concurrence directe avec l'orientation brentanienne.

une faculté spéciale ; 3) parler d'une faculté là où il n'existe aucune loi connue ayant ou subissant des effets ; 4) Parler d'une *faculté unitaire* dès que l'on trouve une classe d'activités.

En plus de ces mauvaises applications du concept de faculté, la psychologie génétique doit aussi éviter d'apporter des explications ayant recours à l'inconscient ou à des causes surnaturelles. En ce qui concerne l'inconscient, les détails de son rejet sont clairement exposés dans ses cours de psychologie descriptive³⁶. En ce qui concerne les causes surnaturelles, celles-ci ne doivent pas être rejetées en bloc. Au contraire, les tentatives de démonstration de l'existence de Dieu font partie de la métaphysique autant pour Brentano que pour Marty³⁷. Cependant, « ce n'est pas son rôle, écrit Marty à propos de la psychologie génétique, de chercher s'il y a un Être divin. » Le passage qui suit est encore plus significatif à ce sujet :

Dans tous les cas il est certain que s'il existe une cause première du monde, elle est elle-même le *créateur et le garant infailible de l'ordonnement du monde*, et ce serait une inversion complète si nous acceptions qu'elle intervenait de manière anarchique dans le processus des causes naturelles. On peut affirmer avec assurance que, comme cela se passe dans le monde physique, les événements mentaux se produisent en conformité avec les lois.³⁸

Il n'y a ainsi pas plus de place pour les miracles dans la psychologie génétique qu'il n'y en a dans les sciences en général.

Compte tenu de cette tendance à formuler en termes de lois les relations causales du monde physique et du monde mental, il n'est pas étonnant que Marty soit convaincu de l'importance de la psychologie génétique. Connaître ces lois améliore notre contrôle. De ce fait, il souscrit à l'adage de Francis Bacon selon lequel la connaissance constitue le vrai pouvoir. À une époque où

36. Voir Marty 2011, *op. cit.*, pp. 11-15.

37. Voir Brentano, F. 1929, *Vom Dasein Gottes*, Kastil, A. (éd.), Leipzig, Felix Meiner. Comme cela est bien connu, Brentano fut ordonné prêtre au début de sa carrière mais quitta l'Église officiellement en 1873 en raison de son rejet de la doctrine de l'infailibilité papale, bien que ses doutes sur la doctrine de la révélation soient bien plus profonds. Marty fut également prêtre, mais il en vint à épouser les positions théologiques de Brentano et ne put continuer à exercer sa prêtrise.

38. Marty 1889, *op. cit.*, p. 4.

la psychologie commençait à peine à se départir des spéculations philosophiques douteuses (ce que l'on peut appeler « la mauvaise métaphysique »), Marty était conscient de la nécessité de connaître les lois psychologiques.

En voyant ainsi certaines des conditions nécessaires pour le développement scientifique de la psychologie génétique, Marty reconnaît aussi les difficultés que l'on rencontre dans ce développement. La plus grande difficulté repose ici sur notre incapacité d'isoler les différents facteurs de notre vie mentale. La difficulté est aggravée par le fait que les possibilités d'expérimentation sont extrêmement limitées pour la psychologie génétique, même plus que pour la physiologie. Alors que de telles difficultés impliquent une inexactitude insurmontable comme un trait permanent de cette branche de la psychologie, il s'agit néanmoins d'un idéal qui mérite d'être poursuivi. Plusieurs stratégies sont ainsi proposées : par exemple, l'observation des personnes à qui il manque une faculté déterminée, comme les aveugles ou les sourds, ou celles qui sont mentalement moins développées, comme les enfants, les peuples dits primitifs, ou encore les animaux.

En dépit des difficultés induites par la psychologie génétique et en particulier la nécessité de développements en physiologie, Marty pense pourtant qu'il est possible de formuler des « lois empiriques » (comparables aux lois de Képler sur le mouvement des planètes), qui certes ne peuvent pas être aussi satisfaisantes que les lois « ultimes » (comparables à la loi de la gravité de Newton), mais peuvent néanmoins s'avérer productives pour le moment. Dans la formulation des lois de cette sorte, la psychologie génétique peut tout à fait fonctionner sans dépendre de la physiologie. Cela pourrait après tout être une erreur de s'appuyer sur la physiologie sans du tout prendre compte le mental. À ce niveau, Marty s'accorde parfaitement avec John Stuart Mill : « Aussi imparfaite que soit la science de l'esprit, je n'ai aucun scrupule à affirmer qu'elle est dans un état considérablement plus avancé que la partie de la physiologie qui lui correspond ; et écarter la première pour la seconde me semble être une infraction aux vrais canons de la philosophie inductive... »³⁹.

39. Mill, J. S. 1974, *System of logic, ratiocinative and inductive, being a connected view of the principles of evidence and the methods of scientific investigation*, dans *The collective works of John Stuart Mill*, vols. VII-VIII, Toronto, University of Toronto Press / Londres, Routledge & Kegan Paul.VI, iv, §2.

Dualisme vs monisme

Selon Marty, la psychologie génétique doit être poursuivie en accord avec un modèle dualiste et non moniste du corps et de l'esprit. On peut observer, selon lui, une interaction entre le corps et l'esprit. L'esprit a des effets sur le corps. De telles relations causales se trouvent dans les actions volontaires dans lesquelles la volonté met le corps en mouvement, mais aussi lorsque l'on se met par exemple en colère et qu'elle se manifeste de manière involontaire par une agitation physique. Il y a aussi ces cas où certaines humeurs ou certains sentiments produisent des réactions physiques, comme par exemple un stress causant une maladie. Le corps produit aussi des effets sur l'esprit. Le cas le plus manifeste se trouve dans les sensations qui sont causées par les processus neuronaux. Il y a également ces cas où des images et des affects sont causés par des états corporels anormaux, par exemple la fièvre. Enfin, la jeunesse et la vieillesse du corps ont des effets sur l'esprit. Bien que de telles interactions soient manifestes dans la vie quotidienne, Marty remarque aussi que des interactions plus précises et plus détaillées ont été observées dans des études sur le cerveau.

Dans sa reconnaissance d'une interaction psycho-physique, Marty s'opposa à l'un des courants majeurs de son époque. Au XX^e siècle, Gustav Fechner traça la voie à la recherche psycho-physique en formulant une loi portant sur la relation entre un stimulus et la sensation qui en résulte⁴⁰. Bien que cette loi fût construite comme portant sur certaines interactions corps-esprit, elle fut en réalité formulée en opposition à toute forme de dualisme entre le corps et l'esprit. La formulation précise de la loi psycho-physique est largement connue et s'avère être certainement d'un grand intérêt historique, mais la thèse qui l'a motivé continue à être défendue par d'importants penseurs de notre époque. Cette thèse est celle de la théorie du double aspect de l'esprit et du corps, à savoir que la conscience et les processus physiques correspondants sont les deux aspects d'une même chose. Par exemple, si

40. Brentano était évidemment bien conscient de la psycho-physique de Fechner et de la loi que ce dernier formula à son fondement - « La loi de Weber » (*das webersche Gesetz*). Pour de plus amples discussions sur son opposition à Fechner au sujet de la mesure des sensations, voir Antonelli, M. 1999, « La controversia Brentano-Fechner ; Un capitolo di storia della psicofisica », *Teoria & Modelli* (new series), 4(1/2), pp. 73-97, et Seron, D. 2013, « The Brentano-Fechner controversy on the measurement of sensation », dans Tanasescu, I. (éd.), *Franz Brentano et la philosophie* (*Revue Roumaine de Philosophie* 55), Bucharest, Editura Academiei Romane. Nous discutons plus loin le rejet du panpsychisme de Fechner par Marty.

une douleur correspond à un processus neuronal, cela signifie que la douleur et le processus neuronal forment les deux aspects d'un seul et même événement.

Si la théorie du double aspect de la relation esprit-corps est une sorte de monisme, comme ses défenseurs l'affirment, elle a un certain avantage sur le dualisme. « L'Unité, écrit Marty, est un élément de la beauté et dans de nombreux cas un signe de la vérité [*Die Einheit ist ein Element der Schönheit und in vielen Fällen Zeichen der Wahrheit.*] »⁴¹ Pourtant, il doute que l'on puisse vraiment considérer à juste titre cette théorie comme un monisme permettant d'établir une homogénéité de la réalité. Pour lui, la réalité du monde physique, comme pour de nombreux autres philosophes conscients des avancements réalisés par les sciences de la nature, n'est pas du tout identique aux phénomènes physiques. Alors que les couleurs, par exemple, sont des phénomènes physiques, leur perception est causée par des ondes de lumière. Pour les plus grands physiciens comme pour Fechner : « Tous les processus physiques sont des mouvements locaux. [*Alle physischen Prozesse sind lokale Bewegungen.*] » Par rapport à cette conception de la physique, Marty écrit :

Mais demandons-nous maintenant si l'homogénéité est vraiment sauvée dans cette conception. Je ne crois pas, car, quoi qu'on en dise, il reste le fait que non seulement les mouvements, mais aussi les jugements etc. se produisent et disparaissent dans le monde. Même si ces états mentaux se tiennent dans la plus étroite connexion avec les mouvements, elles sont néanmoins quelque chose d'une toute autre espèce (ce que Fechner concède lui-même) et quelque chose d'essentiellement et fondamentalement différent [*etwas grundwesentlich Verschiedenes*]. C'est une incohérence [*Inkonsequenz*] parce que ni en statique ni en dynamique nous ne pouvons en réalité entendre quoi que ce soit sur la volonté, le sentiment, etc., mais plutôt uniquement des changements dans l'espace, le temps, et le lieu. Nous devons ainsi dans tous les cas ajouter aux lois spatiales des lois d'une toute autre espèce, à savoir des lois de coexistence des phénomènes de conscience [*Gesetze der Koexistenz der Bewusstseinserscheinungen*] avec les mouvements. Il doit y avoir une loi selon laquelle à tels ou tels mouvements doit être lié un tel jugement (sentiment, etc.). Mais dès que nous concédons l'existence de telles lois

41. Marty 1889, *op. cit.*, p. 18.

– et cette assomption est inévitable – le monisme est cassé en deux et l’homogénéité est rompue.⁴²

En résumé, il reste une dualité de ces deux aspects. Ce n’est pas étonnant que les défenseurs de cette théorie tentent de construire l’aspect mental de manière quelque peu obscure ou comme quelque chose de moins réel que l’aspect physique. Néanmoins, il subsiste une dualité que personne ne semble capable d’éliminer.

Est-ce que la théorie du double-aspect a l’avantage de la simplicité par rapport au simple dualisme ? Marty concède que la simplicité serait en effet un avantage considérable, même s’il n’est toujours pas enclin à accorder un tel avantage à cette théorie. Alors que la plupart des mouvements qui se produisent dans le monde corporel sont « d’un côté », c’est-à-dire sans l’aspect mental, seul un petit nombre d’entre eux ont en plus un aspect mental, qui est décrit comme suit (suivant la compréhension que s’en fait Marty) :

Il est naturellement incapable du moindre effet – obscur [schattenhaft] et même davantage – mais ce qui reste remarquable chez lui c’est qu’il arrive en premier et de la façon la plus simple qui soit dans notre conscience, comme le point de départ de toutes nos connaissances (y compris la connaissance physique), et dans lequel sont contenus tous les biens [Güter] que nous connaissons. Ces états [Zustände] d’une espèce si particulière peuvent, dans certains cas exceptionnels, être connectés à une modification inconnue des mouvements. Depuis le départ, ceci mérite certainement d’être considérée comme une hypothèse tout à fait suspecte et complexe [eine ganz verdächtige und komplizierte Hypothese].

La règle d’or de Newton : *entia non sunt mutiplicande praeter necessitatem* doit certainement être appliquée ici. L’hypothèse d’un nouveau fait [c’est-à-dire de l’esprit selon la théorie dualiste] est bien plus probable ici que celle du monisme. (*Ibid.*, p. 21)⁴³

42. Marty 1889, *op. cit.*, p. 20.

43. La phrase latine dans cet extrait signifie que les entités ne doivent pas être multipliées au-delà de ce qui est nécessaire. Cette formulation du rasoir d’Occam est défendue dans Marty 1908, *op. cit.*, p. 49, 230, 387, 691, et pourtant dans des œuvres ultérieures Marty trouvera nécessaire de poser l’existence d’entités non-réelles. Autrement dit, Marty et Brentano ont pleinement souscrit au rasoir d’Occam, mais sont entrés en conflit à propos de ce dont on doit poser l’existence. Néanmoins, nous sommes ici dans une phase de la pensée de Marty où les seuls objets non-réels qu’il autorise sont les objets immanents. Pendant cette phase, Brentano et lui-même étaient en accord sur ce sujet.

L'objection que nous trouvons dans le passage précédent pourrait être réglée en adoptant la thèse selon laquelle tous les mouvements ont en réalité un aspect mental⁴⁴.

Il s'agit ici du panpsychisme, thèse qui elle non plus n'est capable d'éviter la dualité de l'esprit et du corps. De toute évidence, elle n'est pas non plus capable de montrer que loin d'être obscur le mental est en réalité au fondement de toute notre connaissance, y compris celle du monde physique⁴⁵. Selon Marty, le panpsychisme va habituellement de paire avec l'atomisme. On assigne ainsi une âme à tous les atomes. Alors que la conscience de chaque âme est remarquable, des groupes d'atomes constitue les atomes d'une seule personne. Mais dans ce cas, non seulement tous les êtres humains, mais également tous les animaux et les plantes sont conscients. La conséquence suivante est que les choses inanimées et ainsi le monde dans sa globalité sont conscients. Un tel panpsychisme extrême est une conséquence rarement soulignée par la théorie du double-aspect, mais se trouve en réalité dans certains écrits de Fechner. Il l'appelle la « vue de jour » (*Tagesansicht*) en opposition à la « vue de nuit » (*Nachtansicht*), c'est-à-dire le matérialisme⁴⁶. Marty ne considère pas les conclusions inhabituelles de Fechner comme une simple excentricité, mais plutôt comme une tentative cohérente pour embrasser une théorie que de nombreux auteurs adoptent seulement à contrecœur. Mais en même temps Marty maintient que rien dans l'expérience ne vient soutenir la théorie et qu'elle s'avère, de ce fait, très improbable. Il est par ailleurs, tout à fait inacceptable pour Marty de penser qu'un agrégat de conscience puisse aboutir à une conscience unique. Sa conclusion repose sur la prémisse selon laquelle de nombreuses choses réelles ne suffisent pas à donner une

44. Une autre possibilité pourrait être également celle développée plus tard sous le nom d'« émergentisme », qui n'avait pas encore été découverte à l'époque de Marty. Mais le concept de propriétés émergentes avait déjà été formulé dans Lewes, G. H. (1875, *Problems of life and mind. First series : foundations of a creed*, vol. II, London : Trübner & Co.) même si les cours de Marty de psychologie descriptive et génétique ne contiennent aucune référence à cet ouvrage.

45. Selon Marty, notre connaissance du monde physique est seulement possible à partir de la connaissance de nos sensations qui sont mentales. Nous pouvons bien sûr formuler des hypothèses sur les objets physiques au-delà du mental, mais de tels objets sont néanmoins analogues aux contenus de nos sensations.

46. Fechner, G. T. 1879, *Die Tagesansicht gegenüber der Nachansicht*, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

chose réelle. Ainsi il révèle son adhésion à une fondation métaphysique plutôt qu'à une stricte fondation descriptivo-psychologique à la base de sa psychologie génétique.

En concevant la conscience comme une unité, il insiste en même temps sur le fait que cette unité implique un complexe d'actes, incluant bien sûr la perception interne comme une propriété intrinsèque de chaque acte. Il s'agit d'une unité qui autorise la complexité. Wilhelm Wundt, qui fut le premier à établir un laboratoire de psychologie de même qu'un promoteur d'une version de la théorie du double-aspect, a tenté de concevoir l'unité de la conscience comme une interaction causale de ses éléments, accusant ses détracteurs comme sujets à la confusion⁴⁷. Mais l'objection de Marty concerne également la conception de Wundt. Concevoir la relation d'un phénomène mental à sa perception interne comme une relation de cause à effet, de façon analogue à la relation des ondes lumineuses à la sensation visuelle, aurait, dit Marty, la plus grave de toutes les conséquences pour la science : « L'évidence intérieure serait détruite et nous devrions devenir la proie à un scepticisme abyssal [*Die innere Evidenz wäre vernichtet und wir müßten einen bodenlosen Skepsis anheimfallen* »]⁴⁸. En outre, il y a l'unité des actes qui ont le même objet immanent, par exemple un jugement et sa représentation sous-jacente. Il peut également y avoir une unité de différents actes de conscience qui ont différents objets immanents, comme voir, entendre, juger, etc. et peuvent tous être donnés dans une seule conscience.

Dans tous ces cas, l'unité de la conscience est une unité *réelle* et pas seulement une unité collective et certainement pas une unité causale. L'hypothèse que les âmes des atomes peuvent collectivement s'additionner pour produire une seule conscience est par conséquent rejetée. La seule manière de secourir la théorie du double-aspect consiste à faire l'hypothèse que l'on peut attribuer une conscience à un seul atome. Mais un tel centre conscient n'a encore jamais été identifié dans un organisme.

Alors que pour Marty le monisme est indéfendable, une autre conception possible de la relation entre l'esprit et le corps est celle proposée par l'épiphiénoménalisme pour laquelle les phénomènes mentaux ne peuvent être la cause d'états physiques. « Les états mentaux suivraient les états physiques simplement comme des ombres [*eben wie ein*

47. Wundt, W. 1874, *op. cit.*, p. 862.

48. Marty 1889, *op. cit.*, p. 26.

Schatten den physischen nach] »⁴⁹. À l'opposé de cette conception Marty maintient que le concept de causalité est dérivé de la perception des phénomènes mentaux et non des phénomènes physiques. « Si nous faisons une inférence, explique Marty en s'appuyant sur un exemple, nous acceptons un jugement à cause [*wegen*] d'un autre. Il ne s'agit pas ici d'une simple succession [*ist kein bloßes Nacheinander*], mais plutôt du fait que l'un se produit parce que l'autre se produit [*das eine geschieht, weil das andere geschieht*] »⁵⁰. Cette relation causale entre les phénomènes mentaux est directement perçue. Il faut souligner ici que Marty ne veut pas dire qu'un tel transfert est illégitime. Il pense en effet qu'elle ne devrait pas être rejetée et qu'il y a bien une interaction non seulement entre les choses physiques mais aussi entre le corps et l'esprit. Néanmoins, la justification pour l'application du concept de causalité au-delà de la sphère mentale est davantage l'affaire de la métaphysique que de la psychologie. Mais l'origine du concept de causalité dans la perception interne suffit pour montrer que l'épiphiénoménalisme est inacceptable.

Il va sans dire que Marty rejette toutes les formes grossières de matérialisme (telles qu'il les comprend), suivant lesquelles le mental est considéré comme illusoire (dans les travaux de Erasmus Darwin, Carl Vogt et Ludwig Büchner)⁵¹. S'il était illusoire, cela voudrait dire que nous nous le représentons alors qu'il n'existe pas. Pourtant, les représentations sont mentales. Et ceci ne peut pas être illusoire. Toutefois, une autre forme de monisme considère qu'il n'existe que le mental et que les choses physiques n'existent pas. Il s'agit bien sûr de l'idéalisme, que Marty attribue à Berkeley, Leibniz et Lotze. Bien que cette conception n'ait pas les conséquences absurdes propres au matérialisme, pour Marty, il n'en demeure pas moins tenable. Selon lui, les sensations requièrent une explication qui suppose de poser une réalité impliquant à la fois la succession temporelle et un aspect analogue à l'espace des contenus sensoriels.

Alors qu'aucune autre conclusion n'est tirée par Marty si ce n'est celle selon laquelle l'esprit et le corps sont d'une part deux réalités distinctes et sont d'autre part causalement connectées, cela nous conduit

49. Marty 1889, *ibid.*, p. 34.

50. Marty 1889, *ibid.*, p. 35.

51. Voir Gregory, F. 1977, *Scientific materialism in nineteenth century Germany*, Dordrecht, D. Reidel, et Reed, E. S. 1997, *From soul to mind: the emergence of psychology from Erasmus Darwin to William James*, New Haven/London, Yale University Press.

à la question de savoir comment l'esprit (ou l'âme) pourrait continuer d'exister après la mort du corps. Sa connexion causale avec le corps est si intime qu'elle devrait exister sans la conscience. « La mort, écrit-il, est un processus chimique qui ne peut pas affecter l'*existence* du mental, mais qui affecte l'*activité* du mental. La conscience continuera nécessairement d'exister tant que le physique lui restera joint. »⁵² Marty ne décide pas de la façon avec laquelle cela pourrait se produire. Cette indétermination peut naturellement ouvrir la porte à toutes sortes de spéculations débridées (*Phantasterei*). Cependant, s'il s'agit de déterminer de manière définitive le type d'incarnation ou de chose analogue qui doit avoir lieu, Marty pense alors que nous serions tout autant confrontés à une telle indétermination dans notre hypothèse d'un monde extérieur, laissant ainsi libre-cours à notre imagination. « Mais ici encore, répond-il, les lois de la logique qui séparent précisément le prouvé du non-prouvé nous protègent contre cela. (...) Abandonner pour cette raison le vrai noyau [*den wahren Kern*] de la doctrine de l'immortalité atteint par des inférences irréfutables [*unumstößliche Schlüsse*] serait de la folie [*Torheit*]. »⁵³ Il est assez raisonnable, selon Marty, d'avoir confiance dans la téléologie du monde et ainsi de n'éprouver aucune peur vis-à-vis de la mort, même si cette téléologie est plus l'affaire de la théologie et de la cosmologie que de la psychologie descriptive et génétique.

Une autre question qui se pose pour le dualisme de Marty concerne l'origine de l'âme. Il soutient que sa production par la conception n'est pas plus acceptable que sa destruction par la mort. Il rejette également la position selon laquelle elle préexiste dans la mesure où cela ne s'accorde pas avec l'expérience. Il est également problématique de savoir d'où proviennent les entités corporelles, et en dernier ressort les atomes. Le fait qu'il n'existe pas nécessairement implique qu'ils doivent d'une certaine manière avoir une cause. Dans les deux cas Marty recourt au théisme comme l'unique solution, qui semble encore davantage être une affaire de métaphysique que de psychologie. Comme nous l'avons déjà remarqué, la tentative de Brentano de rendre la psychologie scientifique ne signifiait pas l'exclusion de considérations métaphysiques dans ce domaine. Nous avons également vu que le problème de l'immortalité était pour lui l'enjeu

52. Marty, 1899, *op. cit.*, p. 41.

53. Marty 1889, *ibid.*, p. 43.

culminant de sa psychologie. Peut-être que le théisme et la téléologie du monde auraient eu ici leur place tout autant que l'élaboration d'une psychologie génétique.

Le caractère transitoire et la persistance des phénomènes mentaux

« Tous les phénomènes psychiques, écrit Marty, ont une production [*Enstehen*] et une disparition [*Vergehen*] ». Nul ne contredira la thèse de la production, pas même Kant qui admet que la représentation commence avec l'expérience. Mais la thèse de la disparition n'est par exemple pas acceptée dans l'école de Herbart. Les herbartiens soutiennent qu'une fois apparue une représentation ne peut en réalité pas disparaître. Suivant cette conception, la représentation peut descendre en dessous du seuil de conscience, mais elle ne disparaît jamais totalement. Contre les herbartiens, Marty soutient qu'une telle position impliquerait alors qu'une perception interne devrait descendre en dessous du seuil. Cela serait bien sur tout à fait impossible compte tenu de ce qu'est la perception interne elle-même. Soit les perceptions de ce genre disparaissent, soit elles subsistent à jamais. Manifestement, comme elles ne subsistent pas pour toujours, elles doivent donc disparaître. Marty indique également d'autres aspects très improbables de la position herbartienne. Elle impliquerait qu'un cas d'amour ou de haine subsiste même lorsque la conscience a changé à cet égard. Par exemple, si quelqu'un détestait la bière à la première expérience et que plus tard il commence à apprécier le goût, les herbartiens diraient que la détestation de la bière subsiste en-dessous du seuil de conscience en dépit du changement de l'attrait nouveau pour son goût. Cette conclusion est difficilement acceptable.

Marty soutient également que la cause qui a permis de produire un certain phénomène mental n'a pas toujours besoin d'avoir le même effet, car elle est limitée par « l'étroitesse de la conscience » (*Enge des Bewusstseins*). Sous cet intitulé, on peut vouloir dire deux choses différentes, comme Marty l'explique :

- 1) Notre vie mentale subit une restriction spéciale dans le sens où de temps à autre soit elle est complètement éteinte soit elle est réduite aux limites les plus étroites ; ceci arrive normalement dans le sommeil. On peut se demander si *toute* vie mentale cesse dans le

sommeil *profond*. Mais dans tous les cas, elle subit une énorme limitation. Les psychologues, surtout dans la période récente, ont souvent souligné la transition de la conscience éveillée à la conscience limitée dans le sommeil (par exemple Lotze dans sa *Psychologie médicale*⁵⁴).

2) Mais il y a également dans un tout autre sens une limite pour nous à notre vie mentale, et c'est dans ce sens que nous parlons habituellement de l'étroitesse de notre conscience. Dans les états normaux, éveillés, il y a une limite fixe infranchissable par rapport au nombre de phénomènes mentaux que nous pouvons avoir simultanément. Cette limite est différente pour différents individus ; mais même la vie mentale la plus riche est limitée par elle. Aristote avait déjà souligné ce fait. Par la suite, Locke a parlé de *narrowness of mind*⁵⁵. Récemment on a même exagéré ce fait en affirmant qu'on ne pouvait avoir qu'une seule représentation à la fois. Cette affirmation est manifestement réfutée par les faits car, si cela était vrai, nous ne serions absolument pas capables de faire des comparaisons.⁵⁶

Ici encore Marty est en désaccord avec les herbartiens qui soutiennent que les représentations opposées ne peuvent pas exister ensemble dans une seule conscience. Selon lui, ceci vaut uniquement dans des situations exceptionnelles. Par exemple, il est impossible d'avoir deux représentations d'un objet qui diffèrent en qualité et qui sont pourtant au même endroit. Mais la série des représentations qui peuvent exister simultanément dans la conscience est plus grande que celle des actes attentionnels ainsi que celle des actes de jugement et d'intérêt.

La fatigue (*Ermüdung*) ou l'épuisement (*Erschöpfung*) sont aussi des facteurs importants dans le caractère transitoire de la conscience. Ceci peut avoir à la fois des causes mentales et physiques. Marty limite sa discussion aux causes mentales. Alors que l'activité mentale, pour l'essentiel, cause l'épuisement, la question

54. Voir Lotze, R. H. 1852, *Medizinische Psychologie oder Physiologie der Seele*, Leipzig, Wiedmann. Marty avait rédigé sa thèse sous la direction de Lotze, comme l'avait fait Carl Stumpf.

55. Marty cite en anglais et de façon inexacte l'expression utilisée par Locke dans son *Essay concerning human understanding* qui est en réalité « *the narrow mind of man* » (II. x. §1).

56. Marty 1889, *op. cit.* p. 53.

reste de savoir si tel est le cas pour tous les phénomènes mentaux. Il s'avère que Marty soutient que seuls les actes d'intérêt sont épuisants.

Dans le cadre de travail de la psychologie génétique Marty traite aussi des habitudes (*Gewohnheit*). Alors que tout le monde semble plus ou moins s'accorder avec la définition que donne Jacob Fries de l'habitude comme « l'influence que la répétition d'états actifs ou passifs d'un être donné a sur la résurgence future de cet état »⁵⁷, Marty s'oppose à la distinction qui en résulte et qui a prévalu dans la théorie de l'habitude, à savoir la distinction entre une habitude active et passive⁵⁸. La première est connue comme exercice (*Übung*), et la deuxième comme la désensibilisation (*Abstumpfung*). Mais la deuxième « n'est pas une conséquence de l'habitude, mais de lois complètement différentes »⁵⁹.

Bien qu'il y ait des lois spéciales de l'habitude pour les différents domaines des actes mentaux (représentation, jugement, et intérêt), il y a selon Marty des lois générales qui s'appliquent à tous les domaines. Il formule certaines de ces lois de l'habitude de la façon suivante :

- 1) Pour s'exercer, l'habitude dispose d'actes similaires ou identiques à ceux qui ont déjà eu lieu.
- 2) Un seul acte a déjà un effet sur l'habitude ; en effet, il peut parfois, lorsqu'il est particulièrement remarquable, établir par lui-même une habitude très forte. Aristote remarque déjà (dans son éthique), que parfois un acte installe [*pflantzt*] une habitude plus forte que plusieurs dans certains cas. Une impression qui été expérimentée une fois reste pour toujours dans la mémoire, et ainsi une seule décision peut aussi donner une nouvelle direction à la vie éthique dans sa globalité – vers le bien ou vers le mal. La répétition est tout de même un moyen puissant et fréquent pour établir une habitude forte, et c'est ce que nous avons couramment en tête lorsque l'on parle d'habitude. La persistance prolongée d'un acte est équivalente à la répétition.

57. Fries 1828/31, *Neue oder anthropologische Kritik der Vernunft*, vols. I-III, Heidelberg, Mohr und Zimmer, vol. 1, p. 166 (repris de façon légèrement modifiée dans Marty 1889, *ibid.*, p. 59)

58. Marty attribue en particulier cette erreur à Adolf Horwicz, bien qu'il soit difficile de lire la référence précise dans le manuscrit de Marty. Il est probable qu'il s'agisse de Horwicz 1872/75, *Psychologische Analysen auf physiologischer Grundlage. Ein Versuch zur Begründung der Seelenlehre*, vols. I-II/1-2, Halle, C. E. M. Pfeffer.

59. Marty, 1889, *ibid.*, p. 59.

Par l'exercice d'actes opposés une habitude existante est affaiblie ou supprimée. Du même coup, la formation d'une habitude plus forte est empêchée [*verhindert*].

Chaque acte laisse une trace derrière lui. Mais cette trace est le plus souvent faible ; elle nécessite un renforcement par la répétition. Si des actes opposés alternent continuellement, une inclination plus déterminée ou une réceptivité ne peuvent pas être développées dans une direction ou une autre.

3) Même les conditionnements les plus forts décroissent et avec le temps ils disparaissent quand l'exercice est délaissé. Aristote pense que la destruction d'une habitude s'explique toujours par l'exercice d'actes opposés, mais cela ne semble pas correct. Nous devons bien supposer que les forces, qui sont actives en nous, agissent contre la persistance de l'effectivité d'une habitude [*der Erhaltung der Wirksamkeit der Gewohnheit*] mais ne tombent pas dans notre conscience. Les processus qui renouvellent l'organisme n'ont manifestement pas la force [*Kräfte*] de produire dans d'autres circonstances quelque chose qui correspond totalement à ce qu'il y avait auparavant. S'il n'y a pas d'opposition à une loi dissimilative [*dissimilierenden Gesetze*] dans le domaine mental, cela doit conduire progressivement vers la destruction de ce qui a été acquis (le temps n'a pas d'effet destructeur).

4) Nous parlions déjà des degrés de force de l'habitude [*Stärkegraden der Gewohnheit*] ou (ce qui est identique) d'un renforcement de l'aptitude [*Steigerung der Fertigkeit*]. Mais une habitude plus forte en est une que nous appelons toujours pleinement active même dans des circonstances défavorables (...). J'appelle une habitude « mature » lorsqu'un phénomène, qui est *égal* et pas simplement *similaire* au précédent, est produit.

Mais on doit bien distinguer la durée de la force ; la force et la durée de l'habitude sont totalement dépendantes [*ganz unabhängig*] l'une de l'autre. Une habitude momentanément plus faible peut effectivement se maintenir plus longtemps qu'une habitude momentanément plus forte, et inversement. (La mémoire : rapide et volatil – lente et persistante). En dépit de la différence des deux propriétés, ces forces ont néanmoins des effets sur les deux. (...)

5) Nous avons parlé ci-dessus de circonstances favorables et défavorables. *Favorable* correspond notamment au caractère similaire de la situation, *défavorable* à son caractère non-similaire. Une habitude sera facilement effective dans certaines conditions similaires, difficilement

effective dans des conditions non-similaires (examen – parler sans notes). Il est essentiel à une habitude forte qu'elle soit effective sans exceptions.

Dans la maturité mentionnée plus haut et dans la conquête sur les situations défavorables, dont il est maintenant question, réside ce que nous appelons la facilité dans l'activation d'une habitude [*die Leichtigkeit im Wirken einer Gewohnheit*].

6) Parmi les circonstances défavorables pour l'effectivité [*Wirksamkeit*] d'une habitude on trouve également la fraîcheur [*Frische*] et le pouvoir accru [*erhöhte Kraft*] du système nerveux (...). Parmi les circonstances défavorables on trouve l'épuisement du système nerveux (après des nuits sans sommeil, etc.). Cela est analogue dans le domaine du caractère. (Pour cette raison un ascétisme excessif est inapproprié, car ainsi < il en résulte > également une moins grande résistance contre les tentations).

7) Autant la force que l'endurance de l'habitude ne dépendent uniquement des circonstances mentionnées ci-dessus, mais aussi sur des dispositions individuelles dont la nature particulière n'a pas encore été explorée. Cette disposition change aussi chez une même personne au cours de la vie. Par exemple, la jeunesse est favorable à toutes les habituations, la vieillesse y est défavorable. Il est aussi bien connu que les habitudes acquises durant la jeunesse sont les plus tenaces. Les tendances, les préjugés, les associations linguistiques (la langue maternelle !) – la vivacité des sentiments dans l'écoute répétée de la langue maternelle simplement parce que *cette* association fonctionne simplement avec beaucoup de force. Concernant l'endurance de telles impressions on raconte des choses tout à fait singulières. (Un italien – après avoir appris sa langue maternelle – vint dans sa jeunesse en France et plus tard en Amérique. Il avait appris les deux langues en séjournant dans ces pays. En Amérique, il tomba mortellement malade et il se passa la chose suivante : il commença par oublier l'anglais, puis également le français et ne finit par ne plus parler que l'italien qu'il avait quasiment oublié.)

8) Ces dispositions individuelles inexplorées impliquent aussi qu'une personne acquiert plus facilement cette habitude alors qu'une autre acquiert plus facilement cette autre habitude, surtout dans le domaine des représentations et des affects.

9) Aucune habitude n'est complètement indestructible. Pourtant, il arrive que si les conditions appropriées pour la destruction ne sont pas données, une habitude devient si forte qu'elle agit sans exceptions,

c'est-à-dire comme un instinct. Dans ce cas, on dit que les actes en question sont devenus une seconde nature. Les préjugés, les inclinations et aussi les représentations peuvent être de cette sorte.⁶⁰

L'habitude, comprise en accord avec ces lois générales, dit Marty en conclusion, « apporte une certaine constance dans la vie mentale [*bringt eine gewisse Konstanz in das psychische Leben*] »⁶¹, et peut être considérée de cette manière comme un contrepoids au caractère transitoire des phénomènes qui constituent une telle vie. Quoi qu'il en soit, nous devons garder à l'esprit que ces lois de l'habitude, loin d'être ultimes, peuvent être considérées comme des lois empiriques bien qu'elles se limitent par ailleurs à des causes purement mentales. En aucun cas Marty ne souhaite affirmer que la liste de ces lois est exhaustive.

La genèse des phénomènes mentaux

En ce qui concerne la genèse des représentations, nous devons examiner leurs différentes classes. Marty rejette la thèse selon laquelle il existe des idées innées et soutient par ailleurs que les représentations deviennent abstraites par le jugement et l'intérêt. En outre, l'origine des sensations ressort du domaine des sciences de la nature. Mais les représentations qui se produisent par l'imagination et la mémoire doivent être analysées par la psychologie génétique.

Les lois d'association des idées sont traditionnellement considérées comme permettant de rendre compte de l'origine des représentations. Mais selon Marty aucune des tentatives menées pour formuler de telles lois n'ont été concluantes. Comme nous l'avons déjà vu, Marty défend la doctrine de l'association originale qui lui permet de rendre compte de la représentation des phénomènes de succession temporelle. Dans les psychologies associationnistes antérieures, seule l'association acquise était prise en compte. Mais Marty trouve que de telles psychologies que l'on trouve d'Aristote à Hume et dans des contributions plus récentes ne sont pas parvenues à formuler les lois de l'association acquise. Il pense néanmoins que Aristote identifie correctement l'habitation comme la clé de leur formulation et prend ainsi la loi suivante comme la plus fondamentale : « Une représentation dont on a déjà fait l'expérience ou qui lui est similaire est appelée dans la conscience, si tous ou certains

60. Marty 1889, *ibid.*, pp. 60-63.

61. Marty 1889, *ibid.*, p. 66.

des phénomènes psychiques similaires, parmi d'autres phénomènes antérieurs qui leurs sont connectés, sont actuellement donnés. »⁶² Une adhésion à cette conception de l'association exige plusieurs révisions des théories antérieures. Selon Marty, la loi de l'association des opposés d'Aristote doit être rejetée puisque les opposés sont corrélatifs (par exemple nord-sud, grand-petit) et s'incluent ainsi mutuellement. Pour cette raison les représentations générales de la cause et de l'effet ne sont pas associées. Il est bien sûr possible que les représentations de causes particulières soient associées avec celles d'effets particuliers, mais c'est seulement parce qu'elles sont contiguës. Hume soutenait qu'il y a une loi d'association des idées de cause et d'effet seulement parce qu'il n'a pas réussi à saisir la nature de la causalité. Lorsqu'il y a contiguïté dans le temps ou l'espace, elles sont représentées ensemble. Nous pouvons bien sûr ici nous rappeler de l'association originale. Les premières notes d'une mélodie sont encore retenues pendant que la suivante arrive. Ainsi lorsque des notes similaires sont de nouveau représentées, la suivante est également représentée. L'association entre les représentations similaires, selon Marty, ne se produit également que là où il y a contiguïté.

La genèse des représentations conceptuelles qui a été en réalité un problème crucial pour la philosophie moderne est brièvement thématisée par Marty de la façon suivante :

- 1) L'établissement initial d'une pensée conceptuelle [*begrifflichen Gedankens*] apparaît en particulier, lorsque plusieurs représentations intuitives [*anschauliche Vorstellungen*] s'accordent dans certaines parties [*Teilen*] et diffèrent dans d'autres. Ici les caractéristiques communes [*Gemeinsame*] peuvent apparaître aussi bien que les caractéristiques distinctives [*Unterscheidende*]. Ce qui est donné de manière immuable ne devient pas un objet d'abstraction et de pensée conceptuelle. Afin d'être élevée au rang de concept, la partie de l'intuition en question doit être tantôt donnée, tantôt ne pas être donnée et être tantôt connectée avec cette différence-ci et tantôt avec cette différence-là [*bald gegeben, bald nicht gegeben sein, und bald mit dieser und bald mit jener Differenz verbunden sein*] (« couleur », « intensité », etc.). Ce n'est seulement qu'une application de la loi générale [*eine Anwendung des allgemeinen Gesetzes*] qui change et l'interruption attire l'intérêt et l'activité de remarquer [*das Bemerken*]. Ce qui est nouveau se distingue, le contour

62. Marty 1889, *ibid.*, p. 74.

[*die Kontur*] gagne la compétition, etc. Ce n'est qu'une conséquence de ce qui a été dit si, lorsque plusieurs moments d'égalité sont donnés, ils s'excluent et se voilent mutuellement pour ainsi dire. Nous remarquons facilement qu'il y a dans un cas une différence ou une égalité, mais beaucoup moins ce qu'il y a à l'intérieur de celui-ci ou de celui-là. De ce fait, ceci est surtout avantageux pour l'abstraction si un seul moment d'égalité est donné parmi rien d'autre que des moments d'inégalité ou inversement.

2) Une pensée conceptuelle est renouvelée : a) si les conditions qui entraînaient sa première occurrence sont à nouveau données. b) Mais elle peut se répéter sans que ces conditions soient entièrement données, en raison de l'habitude. Il y a une association des pensées [*Gedankenassoziation*] comme il y a une association des intuitions [*Anschauungsassoziation*]. En effet, la plupart des choses que l'on prend habituellement pour une association des intuitions est en réalité une association des pensées. Les lois de l'une sont analogues aux lois de l'autre. Les deux phénomènes [*Phänomene*] sont essentiellement des cas d'habitude. Dans les associations de pensées il y a aussi une tendance à suivre les chemins habituels et à s'en rapprocher. Les circonstances favorables n'ont pas besoin d'avoir une relation intrinsèque [*innere Beziehung*] à la pensée, mais plutôt d'être seulement en relation avec à elle grâce à la contiguïté [*Kontinguität*]. (...) Dans ce cas, l'influence des mots est particulièrement étendue et spécialisée. Grâce aux mots nous maîtrisons le cours habituel de nos pensées [*den gewohnten Gedankengang*].⁶³

Alors que le rôle que Marty attribue à la contiguïté confère une certaine cohérence à son traitement de la genèse des représentations, il est curieux de parler ici d'abstraction. Car l'approche des concepts généraux qu'il propose dans sa psychologie descriptive semblerait rendre inutile une telle notion. À cet égard, on peut seulement signaler ici que le texte que nous examinons n'était en aucun cas un travail achevé et qu'il aurait dû certainement être révisé.

Comme pour la genèse des jugements, Marty soutient qu'un certain nombre de représentations émergent en suivant une contrainte aveugle. Les perceptions externes et les souvenirs sont pour lui des jugements qui apparaissent de cette manière, contrairement à la perception interne, qui est toujours immédiatement évidente. Mais de mauvaises

63. Marty 1889, *ibid.*, p. 121 et sq.

généralisations surviennent lorsque des jugements similaires, à savoir ceux qui concernent des instances particulières, se produisent ou se sont déjà produits. Il y aussi les jugements, dit Marty, qui se produisent parce qu'ils procurent du plaisir ou s'accordent avec une passion dominante. Les inférences sont des jugements qui sont causés, c'est-à-dire motivées, par d'autres jugements. Bien sûr ils peuvent ou non être corrects. Au final, un jugement peut être motivé par de simples représentations, comme cela se produit dans les jugements analytiques. Le jugement qu'il n'y a pas de carrés ronds, par exemple, émerge des représentations de carré et de rond.

Par rapport à la genèse des phénomènes d'intérêt, Marty affirme que chaque représentation est dans une certaine mesure, quoique nous ne le remarquions parfois difficilement, suivie d'un amour ou d'une haine que l'on qualifie de correcte. Si l'intérêt s'élève à un degré extraordinaire, il devient esthétique et la représentation correspondante superbe. Pourtant, il reconnaît aussi qu'il y a des plaisirs aveugles et des déplaisirs à l'intérieur du domaine d'intérêt. De tels phénomènes, s'inscrivant dans le cours des désirs, servent pour l'essentiel à la préservation de l'individu et de l'espèce, bien qu'ils puissent se produire sans la moindre conscience de cette finalité. D'autres phénomènes d'intérêt résultent de jugements plutôt que de simples représentations. C'est de cette manière que les phénomènes de volonté apparaissent selon Marty. « La volonté [*Wille*], écrit-il, est un désir qui est modifié d'une façon particulière par la conviction que ce qui est désiré se produira réellement comme une conséquence du désir. »⁶⁴

Les phénomènes d'intérêt, selon Marty, se produisent de façon analogue aux jugements. Lorsque de tels phénomènes sont qualifiés de corrects, leur production est analogue à celle des jugements analytiques. Il en va de même pour les phénomènes d'intérêt qui surviennent de manière aveugle, par l'instinct ou l'habitude, tout comme surviennent les jugements aveugles. En outre, à chaque fois que nous aimons ou détestons quelque chose parce que nous aimons ou détestons quelque chose d'autre, cela fonctionne de manière analogue à l'inférence dans la sphère du jugement.

La remarque suivante est d'un intérêt considérable pour saisir la relation qu'entretenait Marty avec les autres membres de l'école de Brentano :

64. Marty 1889, *ibid.*, p. 126.

Au final, on doit se rappeler ici qu'il y a – et ceci est tout à fait propre au domaine des sentiments [*Gefühle*] – comme une sorte de chimie des sentiments [*Chemie der Gefühle*]. Il n'y a rien de semblable dans le domaine des représentations et des jugements ; ici c'est seulement la composition mécanique [*mecanische Zusammensetzung*] qui peut être dérivée des éléments et dans laquelle les éléments sont encore reconnaissables. En ce qui concerne l'unification des stimuli mixtes [*gemischten Reize*], ce sont de toutes nouvelles lois qui valent [*gelten*] ici, différentes de celles qui valent pour les stimuli isolés. Du plaisir et du déplaisir qu'amène l'écoute d'un son, on ne peut dériver quel plaisir ou déplaisir est produit par le fait que plusieurs sons sonnent ensemble. Les sentiments que suscitent l'unification de la pensée et les vers [Vers], ne sont pas séparables [*nicht trennbar*].⁶⁵

Juste une année après que Marty ait écrit cela, Christian von Ehrenfels publie son article si influent sur les qualités de *Gestalt*. Selon cet étudiant de Brentano, il existe des tous que nous nous représentons, par exemple les mélodies, qui présentent une qualité supplémentaire à celle des parties qui constituent de tels tous⁶⁶. Cela signifie que, contrairement à la proposition de Marty dans l'extrait ci-dessus, les phénomènes d'intérêt ne sont pas les seuls phénomènes mentaux qui participent à la chimie de qui est observé ici. Alors que la notion des qualités de forme apparaît dans les travaux des autres étudiants de Brentano, Marty la rejette en bloc⁶⁷. Etant donné que la théorie de la représentation est pour Marty la base de l'esthétique et que la théorie du jugement la base de la logique, il considère la théorie de l'intérêt comme la base de l'éthique. Pour cette raison, il estime les considérations sur le libre-arbitre comme

65. Marty 1889, *ibid.*, p. 129.

66. En 1896, von Ehrenfels devient le collègue de Marty à Prague, où il fit de la théorie des qualités de forme (Ehrenfels 1890, « Über Gestaltqualitäten », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 14, pp. 249-292), mais également d'une théorie non-cognitivistique des valeurs (proche des premières positions de Meinong et de l'école autrichienne d'économie), le cœur de son enseignement. Inutile de dire qu'en tant qu'élève orthodoxe de Brentano, Marty fut profondément mécontent de la présence de von Ehrenfels. En ce qui concerne le traitement des qualités de forme dans l'école de Brentano, voir Smith, B. (éd.) 1988, *Foundations of Gestalt theory*, Munich/Vienne, Philosophia Verlag.

67. Marty 1908, *op. cit.*, p. 109 et sq.

relevant de réflexions éthiques, bien qu'il ait clairement indiqué dans le cadre de travail de la psychologie génétique que la loi générale de la causalité n'autorisera aucune forme d'indéterminisme.

Nous voyons ainsi que Marty est tout à fait enclin à formuler différentes thèses et même des lois, fut-ce empiriques, plutôt que des lois ultimes, pour la psychologie génétique. À travers ces notes, il semble difficile de ne pas remarquer la présence de la psychologie descriptive brentanienne. Nous avons également vu de quelle manière sa psychologie génétique contraste avec trois approches du mental qui comptent parmi les plus importantes au XX^e siècle, à savoir celles de Herbart, Fechner et Wundt. Il s'agit d'une psychologie génétique qui ne dissimule aucunement les enjeux métaphysiques et en montre même la pertinence pour l'éthique. Compte tenu de tous ces liens, il est assez compréhensible que Brentano et Marty aient insisté sur l'importance de cette branche à part entière de la psychologie. Mais la question reste de savoir comment leur orientation aurait pu être complétée par l'expérimentation. Bien que Marty fasse assurément un effort pour satisfaire l'exigence de Brentano d'élaborer la psychologie à partir de l'expérience, il peut difficilement être considéré comme un expérimentateur. Et cela vaut également pour Brentano. Tous les deux furent néanmoins convaincus que la psychologie devait avoir une composante expérimentale pour devenir scientifique. La question de savoir comment cette composante de la psychologie pourrait ou a pu être développée pourrait recevoir une réponse par l'examen des travaux de Brentaniens, tel que Franz Hillebrand et ses élèves, qui furent davantage à leur aise dans un laboratoire que Brentano et Marty. Quoi qu'il en soit, l'exposé précédent des cours de Marty sur la psychologie génétique devrait sensiblement aider à remplir une page qui avait été laissée vierge jusqu'à maintenant.

De l'intentionnalité à la théorie de l'objet

Meinong, son école, ses critiques

Guillaume Fréchette

Comme Marty et Stumpf avant lui, et comme Husserl, Twardowski, et bien d'autres après lui, Meinong est introduit à la philosophie par Brentano, une rencontre qui marquera de manière durable sa propre conception de la philosophie. On connaît l'esprit d'école qu'entretenait Brentano dans sa relation avec ses étudiants¹. En effet, Brentano nourrissait le projet dès son entrée à Vienne d'une promotion de la philosophie exacte et scientifique, basée sur la psychologie empirique et suivant les méthodes de l'investigation scientifique. Ce projet visait à marquer le début d'une nouvelle ère en philosophie, alors que s'éteignaient les derniers foyers de l'idéalisme allemand – quatrième et dernière phase, dégénérative, de la philosophie de l'ancienne ère allant de Descartes à Schelling.

Puisqu'il décide de se consacrer pleinement à la philosophie en 1875 en suivant pour ce faire les enseignements de Brentano, il est naturel de voir le développement philosophique de Meinong en continuité

1. Voir Fisette, D. & Fréchette, G. 2007.

avec le programme de Brentano². En effet, les premiers travaux de Meinong suivent tout à fait le cœur des préoccupations de Brentano à la même époque : la théorie des relations de Hume (Meinong 1882) par exemple suit bien la distinction brentanienne entre les plans métaphysiques et psychologiques des théories de la relation, telle qu'elle est présente dans les cours de métaphysique et de psychologie de Brentano que Meinong suivit en 1877, mais telle qu'elle est aussi annoncée dans la *Psychologie* de 1874³. Les travaux qui suivent, notamment sur la mémoire (Meinong 1886) et sur l'imagination (Meinong 1889) reprennent également des thèmes classiques de l'intentionnalité traités par Brentano, notamment dans sa *Alte und neue Logik*⁴. Ces travaux marquent les premiers développements de la théorie des suppositions que Meinong exposera en détail dans son ouvrage sur les assomptions en 1901 (Meinong 1901). Bien que ces développements ne plairont pas à Brentano, qui le fera d'ailleurs clairement savoir à Meinong dès 1886⁵, les travaux subséquents de Meinong demeurent inscrits dans le cadre d'une investigation de l'intentionnalité des actes mentaux au moyen de la psychologie descriptive et empirique telle que préconisée par Brentano et comme en témoignent les travaux des années 1890 et du début des années 1900⁶. De même, le projet poursuivi par la théorie de l'objet ainsi que les travaux du laboratoire de psychologie s'inscrivent clairement dans la démarche

2. De 1875 à 1878, Meinong suit tous les cours de Brentano: *Ausgewählte philosophische Fragen* (1875-76); *Sophismen und deren Anwendung auf politischem Gebiet* (1876); *Praktische Philosophie* (1875-76); *Alte und neue Logik* (1875); *Logik* (1877); *Die Philosophie des Aristoteles* (1876); *Philosophie der Geschichte der Philosophie* (1878); *Psychologie* (1876-77); *Fragen aus der Psychologie* (1877); *Metaphysik* (1877-78). Voir Meinong, *Gesamtausgabe* (GA) VIII, 109.

3. Voir Brentano 1874, premier livre. Voir notamment les cours de métaphysique de Brentano (M96) ainsi que les cours de psychologie, notamment l'introduction de 1876 (Ps64). Sur la séparation entre psychologie et métaphysique, voir notamment Meinong (1882, 9).

4. Voir les leçons de logique de Brentano professées à Vienne dans les années 1880 (manuscrit EL72).

5. Voir la lettre de Brentano à Meinong du 15 février 1886, reproduite dans Kindinger (1965, 22-23).

6. Voir notamment Meinong 1891, 1894, 1896, 1899, 1900 et 1904.

préconisée par Brentano. En ce sens, sur le plan du programme de recherche, les travaux poursuivis par Meinong s'inscrivent en continuité de ceux développés par Brentano dès les années 1860.

Bien que cette lecture soit juste, elle masque cependant des différences fondamentales entre Brentano et Meinong, et ce tant sur le plan personnel que philosophique. L'importance de ces différences vient à expression dans l'autobiographie de Meinong, où la place accordée à Brentano est remarquablement marginale⁷. Les raisons circonstanciées qui ont poussé Meinong à ne reconnaître de Brentano que le rôle de « conseiller bien intentionné » dans son cheminement philosophique sont multiples et elles ont été exposées ailleurs⁸. Résumons cependant l'essentiel : tout comme Husserl, Meinong ne s'est prêté au programme de Brentano que dans son volet théorique. Tout l'aspect pratique et politique du programme – allégeance scolaire, diffusion de la doctrine, formation doctrinaire des nouvelles générations d'étudiants et culture d'une doctrine aux thèses bien définies – comme il a été entretenu de manière assidue par Marty notamment, lui est resté complètement étranger.

Quoi qu'en dise Brentano, il est clair que cette absence de reconnaissance manifeste de la part de Meinong est la principale cause du dénigrement qu'il exprime à son égard, publiquement ou non, à partir de la fin des années 1880, sinon la seule. Le récit plutôt contradictoire qu'il fait à Ehrenfels de son rapport à Meinong témoigne surtout d'une insatisfaction de Brentano face au comportement de Meinong bien plus que d'une piètre appréciation de ses qualités philosophiques, contrairement à ce qu'il prétend et à ce qui est parfois encore véhiculé sur la relation entre Brentano et Meinong:

J'ai aussi fait des efforts pour lui [Meinong] concernant sa situation. Je me souviens par exemple d'avoir approuvé pour lui – en vain – des petits essais pour [l'éditeur] Hartleben. Et c'est aussi moi qui, grâce à ma recommandation énergique, lui fit obtenir la chaire de Graz, et cela malgré l'aversion la plus prononcée de David⁹. Je ne sais ni quand ni comment il aurait pu se montrer reconnaissant pour

7. Voir Meinong GA VII, pp. 3-4.

8. Voir Fiset & Fréchette (2007).

9. Benno von David était conseiller de la cour et directeur ministériel au ministère de l'Enseignement autrichien à Vienne, responsable des autorisations d'embauche du corps professoral pour l'empire autrichien.

cela, mais c'est bien le contraire qui s'est produit et cela de manière méprisable sous plus d'un angle.

Mais je n'ai pas fait cela pour obtenir sa reconnaissance. Et pas non plus avec la conscience d'encourager un talent véritablement important. Bien au contraire. Et tout honnête que j'ai toujours été, je me suis d'abord efforcé (c'étaient là les premières années de mon activité en Autriche et j'ai pu à ce moment m'illusionner encore un peu quant à la fécondité de ce sol) de l'éloigner de l'idée de se dévouer complètement à la philosophie. Je me fis un devoir de ne pas lui dissimuler ce qui me semblait défaillant dans son tempérament. Assurément, cela lui fut communiqué de la manière la plus amicale, comme ce fut le cas plus tard avec Husserl, qui était incomparablement plus faible que Meinong. Il est cependant possible que mon mot d'amitié bien intentionné... ait pu blesser l'homme. Quoi qu'il en soit, à mon avis, mon mot de l'époque n'était pas simplement dénué de mauvaises intentions, mais il était aussi essentiellement vrai, et ce de manière absolue, et non relativement à la médiocrité du potentiel étudiant qui se tenait en face de moi en Autriche – une médiocrité dont j'ai dû de plus en plus me convaincre. Puisque je recommandais prestement à David sa nomination à Graz... je n'en restai pas moins tout à fait fidèle à la vérité. Je ne niai pas qu'il ne s'agissait pas ici d'un talent véritablement supérieur, mais je soulignai le manque de forces travaillantes qui pourraient autrement jouer ce rôle, je soulignai également son application ainsi que les traces de perspicacité qui se manifestaient chez lui et qu'on ne devait quand même pas sous-estimer. Bref je fis ce que ma conscience m'autorisait à faire et menai ainsi l'affaire à une victoire... Qu'en serait-il si, en musique, on faisait valoir ce point de vue dans l'évaluation des compositions ou des reproductions d'un musicien ? Le ménétrier de Grillparzer¹⁰ pourrait ainsi être glorifié du même droit qu'un Paganini. »¹¹

Il est difficile de prendre Brentano au mot sur le talent philosophique de Meinong et Husserl, qui sont sans conteste les deux figures les plus marquantes issues de son école, d'autant que les recommandations à Czernowitz et à Graz témoignent bien des espoirs qu'il fondait en Meinong. Et comme on le verra dans les sections à venir, au-delà du rattachement doctrinaire, Meinong est resté fidèle à au moins deux des principes fondamentaux de la philosophie brentanienne : celui selon

10. Référence à la nouvelle de Grillparzer, *Der arme Spielmann* (le pauvre ménétrier).

11. Lettre de Brentano à Ehrenfels, 29 octobre 1895.

lequel la vraie méthode de la philosophie n'est nulle autre que celles des sciences naturelles (Brentano, 1866) mais aussi celui, plus particulier, formulé en préface de la *Psychologie d'un point de vue empirique*, du rôle primordial de l'expérience :

« Mon point de vue en psychologie est le point de vue empirique ; mon maître est l'expérience à elle seule : je partage toutefois avec d'autres la conviction qu'une certaine intuition idéale est compatible avec un tel point de vue. » (Brentano 2008, p. 3)

Le laboratoire de psychologie

L'adhésion de Meinong à ce deuxième principe est claire lorsqu'on observe son engagement envers la psychologie expérimentale. L'expérimentation en psychologie a été une préoccupation centrale dès les tout premiers enseignements de Meinong. En effet, dans son autobiographie, Meinong affirme s'être déjà livré à des expérimentations dans ses séminaires de Vienne à la fin des années 1870¹². Peu après son habilitation en 1878, alors que Meinong succède à Alois Riehl à titre d'*extraordinarius* à Graz, cette préoccupation continue de se manifester : les premières leçons et séminaires de Meinong portent notamment sur l'origine de la représentation de l'espace (été 1883), sur la psychophysique (été 1885) et sur la psychologie de la vie affective (été 1886). C'est au semestre d'hiver 1886-87 que Meinong inscrit au programme académique de la faculté de philosophie de l'université de Graz les premiers exercices de laboratoire (*Übungen*) en psychologie expérimentale jamais tenus dans l'empire autrichien, marquant du coup non seulement les débuts de la psychologie expérimentale en Autriche mais établissant également les bases de ce qui deviendra le premier laboratoire de psychologie expérimentale en Autriche¹³. Trois ans plus tard, après avoir financé les exercices de laboratoire à même ses propres moyens, Meinong décide toutefois d'interrompre ces travaux devant l'absence de collaboration des autorités universitaires¹⁴. Cette

12. Voir Meinong 1921, 105.

13. « Philosophische Societät: Übungen im Anstellen und Interpretieren psychologischer Experimente ». Voir Meinong 1921, 95.

14. Voir notamment la lettre de Meinong à Jodl du 28 février 1889, dans laquelle il expose les motifs de cette décision. Voir Kindinger (1965), 40sq.

interruption n'empêche toutefois pas Meinong, après l'obtention du statut *d'ordinarius* en 1889, de soumettre dès 1893 une demande au ministère, par le biais de la faculté, concernant l'obtention du matériel nécessaire pour la tenue des exercices expérimentaux.¹⁵ Du même souffle, il propose la fondation d'un « institut de psychologie expérimentale », une demande qui sera acceptée le 20 novembre 1894 par l'université, cette date marquant la fondation officielle du « laboratoire psychologique » (*Psychologisches Laboratorium*), qui devient alors un nom légal dès janvier 1895¹⁶.

Avec son étudiant Stefan Witasek, Meinong se livre au travail expérimental, notamment dans des expérimentations sur la fusion sonore, dans lesquelles ils visent à montrer que les régularités postulées par Stumpf (1891) ne sont pas conciliables avec l'expérience¹⁷. C'est d'ailleurs Witasek qui, très rapidement, prendra la direction du laboratoire, bien avant sa nomination formelle en 1914. Après une thèse sur la théorie des complexes (1895) et son habilitation sur les illusions géométrico-optiques (1899), Witasek consacre plusieurs ouvrages à la psychologie de la connaissance et des émotions¹⁸. Sa mort prématurée en 1915 contraint Meinong à trouver un remplaçant à la direction du laboratoire, ce qui s'avère une tâche ardue : Vittorio Benussi, le candidat choisi par Meinong, est refusé en raison de sa nationalité. Après le départ de Benussi pour Trieste puis Padoue en 1919, Meinong parvient à attribuer à un ancien étudiant, Ernst Mally, le poste de démonstrateur au laboratoire. Mally, qui n'a jamais manifesté beaucoup d'intérêt pour l'expérimentation en psychologie, prendra la direction du laboratoire en 1922. C'est sous sa direction que le laboratoire s'émancipera de l'institut de philosophie.

Les travaux du laboratoire de psychologie, du moins dans ses dix premières années d'existence, s'inscrivent en continuité des travaux théoriques de Meinong sur les relations des années 1880 et 1890, qui le mèneront ultimement, en 1904, à formuler les grandes lignes

15. Voir la correspondance académique de Meinong à ce sujet (particulièrement les lettres du 5 juin 1893 et du 18 novembre 1894) telle que reproduite dans Mittenecker et Schulter (1994), 10sq.

16. Voir Krones (1895, 86).

17. Voir Meinong et Witasek (1897).

18. Voir particulièrement Witasek (1901), (1904) et (1908).

de sa *théorie de l'objet*. Dans l'ouvrage collectif dirigé par Meinong et célébrant le dixième anniversaire d'existence du laboratoire, le rôle de l'expérimentation dans ce cadre est clairement délimité :

Nous avons toujours été d'avis que l'expérimentation psychologique n'est jamais une fin en soi et qu'elle est plutôt au service des tâches d'une théorie psychologique, qu'elle en est certes un constituant fondamental, une partie intégrante, mais qu'elle ne constitue pour autant qu'une seule partie à l'intérieur des sciences qui, en proches parents, se regroupent sous le nom de « philosophie ». (Meinong 1904a, VII)

Qu'en est-il de ces « sciences qui se regroupent sous le nom de “philosophie” », desquelles la psychologie expérimentale est une partie constituante ? Dans son essai publié dans le même ouvrage, Meinong plaide pour donner à sa théorie de l'objet ce rôle unificateur¹⁹. Dans les sections qui suivent, je propose de retracer le développement qui a conduit Meinong à voir dans la théorie de l'objet l'aboutissement de ses premiers travaux allant de la théorie des relations et des complexions aux objets d'ordre supérieur et à la théorie de la production. Comme je le suggère, trois facteurs sont essentiels aux transformations que fait subir Meinong à la conception brentanienne de l'intentionnalité des actes mentaux et qui le conduisent à formuler sa théorie de l'objet en 1904 : 1) l'introduction des qualités de forme en 1890 par Ehrenfels, qui, avec Höfler, compte parmi les tout premiers étudiants de Meinong ; 2) la distinction entre le contenu et l'objet des représentations, telle qu'intégrée dans la théorie des objets d'ordre supérieur en 1899 et enfin 3) la distinction entre production et fondation, inspirée de la deuxième, et systématisée pour la première fois par Ameseder en 1901. Ce que montre notamment l'histoire de ce développement est que le projet de Meinong reste ancré dans l'esprit des principes fondamentaux de la philosophie brentanienne. Même s'il remet en question certaines des thèses de Brentano – la tripartition des actes mentaux, ou encore la nature ponctuelle de la perception interne, mise en cause qui conduira Brentano ultimement à dénigrer Meinong de la manière que nous venons de voir – le philosophe de Graz poursuit un projet analogue à celui de Brentano – à savoir celui d'unifier les champs philosophiques (notamment la logique, l'éthique et l'esthétique) sous l'égide de la théorie de l'objet, et ce de la même manière par laquelle Brentano assignait ces disciplines à la psychologie.

19. Voir particulièrement Meinong (1904, 34sq).

De Mach à Ehrenfels

La préhistoire de la théorie des relations de Meinong est à trouver chez Mach, dans un questionnement que ce dernier formule dès 1865 : Comment en vient-on à reconnaître plus facilement une mélodie transposée que sa tonalité respective ? Et comment se fait-il qu'on puisse reconnaître différentes formes géométriques comme étant des instances d'une seule et même forme ? Dans *Bemerkungen zur Lehre vom räumlichen Sehen* de 1865, il fait remarquer que les qualités individuelles perçues dans l'écoute de la mélodie, et la « ressemblance » de mélodies transposées ne peuvent dépendre des contenus individuels. Son point s'attaque à Herbart : « comment se fait-il que des formes identiques (*gleich*) de couleurs différentes se laissent reproduire réciproquement et qu'elles soient reconnues comme pareilles ? » (Mach, 1865, 1). Pour Mach, la théorie herbartienne de la reproduction n'est pas en mesure de répondre à cette question. Il offre les exemples suivants contre Herbart :

de deux mélodies, nous reconnaissons le rythme identique, puissent-elles être complètement différentes. Nous remarquons et reconnaissons le rythme d'ailleurs plus facilement que la durée absolue (le tempo). (*Ibid*, p. 4)

Ces exemples suffisent, ajoute Mach, pour montrer que :

dans tous ces cas et dans des cas semblables, la reconnaissance et la similarité (*Gleichheit*) ne peuvent reposer sur la qualité des représentations, car celles-ci sont différentes. D'autre part, la reconnaissance, suivant les principes de la psychologie, n'est possible qu'à partir de représentations de même qualité. Il n'y a donc aucune autre issue que celle selon laquelle nous pensons les représentations qualitativement dissimilaires de deux séries comme étant nécessairement connectées avec d'autres qualitativement similaires. Afin que les formes (*Gestalten*) puissent être reconnues comme identiques (*gleich*), des sensations musculaires identiques doivent intervenir dans [la perception de] formes identiques de couleurs différentes, et de manière analogue, toutes les formes, et on pourrait aussi dire, toutes les abstractions, ont des représentations de qualité propre à leur base. Cela est le cas pour l'espace et la forme de la même manière que pour le temps, le rythme, la hauteur de son, la forme de mélodie ou l'intensité (*Ibid.*)

Notons que la préoccupation de départ chez Mach en est une qui concerne la reproduction d'une forme A vers une forme B identique (et l'inverse) : cette « reproduction réciproque », nous y reviendrons, peut se comprendre comme une sorte de transposabilité. Mais de manière plus importante, c'est la relation entre les formes qui est déterminante. Mach parle bien de *Gleichheit*, un terme qu'on peut certainement traduire par identité, mais qui n'est tout au plus qu'une identité qualitative, et dans les faits, on emploie aussi ce terme pour parler de relations de ressemblance ou de similarité.

Or on voit déjà, dans cette première discussion pertinente des qualités de forme, la généralisation qui s'inscrit tout naturellement dans l'idée de départ de la théorie. Le point de départ de Mach, mais il est repris aussi par Ehrenfels, est la volonté d'expliquer ce qui est la base de la similarité entre A et B, et corrélativement, ce qui permet de reconnaître A et B comme similaires. Du coup, l'hypothèse de la Gestalt a nécessairement deux faces : il ne suffit pas de dire que, d'un point de vue ontologique, une forme se détache de l'ensemble de ses parties, ce qui est la thèse ontologique. La thèse ontologique est corrélatrice d'une thèse psychologique (ou même, éventuellement, physiologique), ce que Mach avait bien vu :

Afin que les formes (*Gestalten*) puissent être reconnues comme identiques (*gleich*), des sensations musculaires identiques doivent intervenir dans [la perception de] formes identiques de couleurs différentes. (Mach, *Ibid.*)

Il est vrai que Mach poursuivait un projet métaphysique propre, précisément basé sur ce type de corrélation, dans sa théorie des éléments et caractéristique de sa position moniste, comme l'illustre bien ce passage célèbre de l'*Analyse des sensations* de 1886 :

Les couleurs, les sons, les températures, les pressions, les espaces, les temps, etc. forment entre eux des connexions multiples et variées, et ils sont eux-mêmes associés à des états d'âme, des sentiments, des volitions. De ce réseau émerge ce qui est relativement plus solide et plus stable, qui s'imprime dans la mémoire et s'exprime dans la langue. (Mach 1886, 8)

Comme Mach, Ehrenfels considère le monde d'un point de vue atomique : le monde est constitué d'atomes. Et donc, par corrélation, il y a aussi une structure atomique de l'expérience. Toutefois, Ehrenfels

distingue entre les atomes et les éléments de Mach. Il distingue effectivement entre les objets unitaires de l'expérience et les constituants simples du monde de l'autre. Il est important de rappeler que les qualités de forme d'Ehrenfels ne sont pas des objets qui embrassent leurs fondements – les sons associés, les couleurs, les goûts ou les odeurs – comme parties. Ils sont des objets unitaires *supplémentaires*, qui existent à côté et en plus des éléments unitaires auxquels ils sont associés. La *Gestalt* n'est pas une combinaison, mais quelque chose de nouveau. C'est là une modification importante de l'idée de Mach, qui n'accepte de Gestalt que sous la forme d'aides auxiliaires à la pensée, mais qui ne leur attribue pas pour autant de réalité distincte.

Selon Ehrenfels, la perception d'une Gestalt est conditionnée de la manière suivante : une forme spatiale est perçue, ou donnée dans la représentation visuelle, sur la base d'un ensemble de sensations d'éléments individuels ayant des « déterminations spatiales distinctes ». En ayant la sensation de ces éléments et de leurs déterminations spatiales, nous sommes aptes à appréhender la forme comme un objet supplémentaire (une qualité, un attribut), comme s'il se tenait côte à côte avec les éléments qui lui sont associés. En effet, on peut appréhender selon lui la même forme (la même qualité spatiale) en association avec des déterminations et des éléments qui, pris individuellement, n'ont rien en commun.

La suggestion d'Ehrenfels est qu'à chaque fois que nous avons une relation entre un complexe d'éléments vus ou sentis et une expérience unitaire qui lui est associée d'une structure invariante, on doit considérer cette dernière comme une *Gestalt*. Et on doit concevoir l'expérience unitaire (ou l'expérience de l'unité) comme structurellement analogue à l'expérience d'une forme spatiale. Autrement dit, l'expérience de la tasse comme forme spatiale et l'expérience de la *structure* ou de la Gestalt de la tasse ne relève pas de facultés mentales distinctes. Ce sont des instances de la même espèce, dans laquelle des processus mentaux du même genre sont impliqués.

Ce qui ressort de la proposition d'Ehrenfels, relativement simple quand on y pense, est la généralisation qu'on peut lui faire subir, généralisation qu'Ehrenfels reprend visiblement de Mach. Non seulement Ehrenfels combine les qualités de manière multisensorielles, en définissant par exemple l'humidité comme une Gestalt de sensations simultanées de température et de pression, ou encore la Gestalt des goûts et des arômes comme des fusions de sensations gustatives avec des sensations de température, des sensations haptiques et olfactives, mais il admet

également des Gestalt multimodales, ou du moins, on peut supposer qu'il les admette, par exemple dans le cas de goûts et odeurs subtiles qui parfois sont fondées dans des souvenirs complexes et dans d'autres données de la perception interne. Le principe sous-jacent à cette combinatoire met en jeu l'idée d'une stratification de l'expérience, et ce dans plusieurs domaines des produits de civilisations. C'est cette combinatoire qu'on retrouvera plus tard dans la théorie des objets supérieurs de Meinong, mais aussi dans la sixième recherche logique de Husserl sur l'intuition catégoriale, qui n'est en fait rien d'autre qu'une perception d'ordre supérieur.

D'Ehrenfels à Meinong

Ehrenfels voyait la Gestalt comme étant « à côté » des éléments qui la forme. Or Meinong, en partant de ce concept, reprend l'idée formulée plus tôt par Mach d'un rapport de fondation entre les éléments fondateurs et la Gestalt, mettant celle-ci « en haut », et non « à côté » des contenus fondateurs. Dès 1891, en réaction à l'essai de son étudiant Ehrenfels, Meinong parle des Gestalt comme *contenus* fondés, et d'une différence de niveau entre ceux-ci et leur fondement : les contenus fondateurs²⁰. La question qui intéresse Meinong en 1891 est de savoir si les qualités de forme sont le produit d'une activité ou si elles sont données simultanément avec leur fondement. Meinong fait l'hypothèse d'une activité du sujet dans l'appréhension des Gestalt :

Nous présupposons d'abord que le sujet – suivant des motifs qui ne sont pas arbitraires mais bien objectifs – a rassemblé tels et tels sons en un groupe, et c'est ainsi que le contenu fondé en question semble pouvoir émerger de la phrase musicale. (Meinong 1891, 297)

Ce rapport de fondation entre les fondements et les contenus fondés est développé plus avant dans l'article de 1899 sur les objets d'ordre supérieur. À la différence d'une boule de billard et d'une pomme prises individuellement, qui sont des objets réels, la relation de ressemblance entre ces deux objets n'est rien de réel. C'est pour Meinong un objet idéal qu'on pourrait désigner par le prédicat à deux places » – ressemble à – ». Les places vides marquent bien, sur un plan linguistique, l'absence d'autonomie (*Unselbstständigkeit*) qui revient nécessairement à tout objet idéal : l'objet idéal 'ressemblance' nécessite, pour subsister,

20. Voir notamment Meinong 1891, 288.

l'existence des *relata*, en l'occurrence la pomme et la boule de billard. Les relations ne sont cependant pas les seuls objets idéaux : le tout formé par la relation et les *relata* est ce que Meinong appelle une complexion (ce qu'Ehrenfels appelait une qualité de forme), et qui compte également parmi les objets idéaux. Le principe qui sous-tend le rapport entre les relations et les complexions est ce que Meinong appelle le principe de coïncidence : « là où il y a complexion, il y a relation, et inversement »²¹. Autrement dit, le rapport de fondation est aussi un rapport de coïncidence. La complexion ne peut donc s'émanciper des contenus qui la fondent.

Il y a cependant une différence importante entre cet essai de 1899 et l'essai de 1891 sur la psychologie des complexions et des relations. Dans l'essai de 1899, Meinong fait sienne la distinction entre le contenu et l'objet des représentations présentée dans Twardowski 1894. Pour la théorie des objets d'ordre supérieur, cette distinction joue un rôle déterminant : en 1891, l'hypothèse d'une activité du sujet dans le regroupement des contenus en complexions laissait indéterminée la question de savoir ce qui, exactement, était regroupé : en d'autres termes, la position de 1891 ne semble formuler rien de plus qu'une théorie sur la constitution des contenus complexes. Les complexions ne sont alors qu'un certain type de contenus, et comme tous les contenus, ce sont des entités réelles qui n'ont d'existence que celle de l'acte dont ils sont les contenus. Or pour les complexions, et même pour les relations, cela implique que leur constitution soit essentiellement dépendante d'un processus psychologique, qui ultimement est garant de l'analyse qu'on fera de ces contenus complexes. L'hypothèse d'une activité synthétisante prend alors une place centrale en devenant le principe de constitution des Gestalt.

Meinong refuse clairement cette conséquence en 1899 et dans tous ses travaux subséquents. Après la publication de Meinong 1899, il réévalue le rôle de la production dans l'appréhension et la constitution des Gestalt. Le premier résultat de cette réévaluation se retrouve dans la thèse de doctorat de son étudiant Rudolf Ameseder, *Zur Systematik der idealen Gegenstände* (1901) qui, en se basant sur Meinong (1899) ainsi que sur les discussions avec le maître, reformule les principes de la théorie des complexions en partant de la distinction entre contenu et objet.

Ameseder propose d'abord de distinguer la fondation et la perception comme deux modalités représentationnelles : pour la théorie des objets d'ordre supérieur, les représentations peuvent être des représentations d'objets idéaux ou réaux : la *modalité* représentative des objets réaux est

21. Voir Meinong 1899/2007, 271.

perceptive (*Wahrnehmung*) alors que la modalité représentative des objets idéaux est fondatrice (*Fundierung*). En ce sens, les représentations sont soit *perceptives*, soit *fondatrices*.

Prenons deux objets A et B, la pomme et la boule de billard. Entre ces deux objets subsiste une relation (idéale) *q* qui est constituée sur A et B et qui est fondée par ceux-ci. La relation exprimée par « – est de taille distincte de – » subsiste nécessairement comme fondée par A et B.

Du point de vue de la perception, on note quelque chose d'analogue: un contenu de représentation *a* et un contenu *b* "supportent" une relation *r*. Comme *q*, *r* est constituée de manière nécessaire. À la différence de *q* cependant, *r* n'est pas une relation de nécessité logique, mais de nécessité psychologique: pour me représenter une différence quelconque, je dois au moins avoir deux contenus de représentation sur lesquels est basée cette différence. Or comment le contenu *r* en vient-il à exister ? C'est ici qu'Ameseder fait intervenir la notion de production (Ameseder 1901, p. 9), en tant qu'activité psychique qui joue un rôle semblable à la fondation du côté des objets²². Cette activité produit effectivement un nouveau contenu (*r* est distinct de *a* et *b*), et les contenus *produits* correspondent aux objets *fondés*. Le schéma suivant proposé par Ameseder éclaire un peu l'ensemble des relations²³ :

Figure 1.

22. Ameseder ne s'attribue pas à lui seul la paternité de ce concept, qui découle selon lui des discussions eues avec Meinong ainsi que du concept de travail psychique développé par Höfler (1895), p. 185.

23. Voir Ameseder (1901, 8).

Les doubles flèches sont des relations de correspondance intentionnelle : le contenu *a correspond (intentionnellement) à l'objet A*. La flèche simple entre *r* et *q* est aussi une relation de correspondance. En fait, *r* est un peu l'image miroir de *q*. Toutefois, à la différence de *q*, *r* est un contenu et donc par définition quelque chose de réel, ce qui exclu dont un rapport de fondation. Ici, le concept de production est introduit pour exposer comment les objets idéaux peuvent être représentés. En d'autre termes, on pourrait dire que la production est le versant psychologique de la fondation, bien que les deux processus fonctionnent de manière analogue. La relation *q* est ce qui permet aux *relata* A et B de se constituer en complexion. En fait, et c'est le principe de coincidence, pour toute complexion il y a une relation, et pour toute relation il y a une complexion. Ce principe est un principe épistémologique, et non psychologique, comme le remarque Ameseder (1901, p. 13).

Trois ans plus tard, dans *Über Vorstellungsproduktion*, Ameseder élucidera plus avant cette contrepartie psychologique de la fondation qu'il appelle la production. L'idée de base est la suivante : afin que, à partir des représentations *inferiora* rouge et bleu, on puisse constituer la représentation *superius* de la différence entre les deux couleurs, on doit prendre en compte un *facteur psychique* jusqu'ici tout à fait ignoré. C'est ce facteur qu'Ameseder nomme la production, en l'opposant aux représentations élémentaires de rouge et de bleu comme une représentation *superius*. Ainsi, la différence entre des représentations élémentaires est saisie par production, qui est un acte psychique. En partant de ce principe de représentations élémentaires, qui rejoint l'atomisme de Mach qui a inspiré Ehrenfels mais aussi l'atomisme des sensations de Brentano, Ameseder ajoute que si un ensemble de deux (ou plus) représentations élémentaires donne une base à plusieurs *superiora* différents, alors il y a différents actes de production. Bref le *superius* est ontologiquement dépendant des *inferiora*, mais dépendant d'un acte donné de production seulement d'un point de vue épistémique. Et comme les sensations sont des représentations atomiques en ce sens, toute représentation perceptive qui n'est pas une sensation implique une production (Ameseder 1904, p. 489).

On a parfois reproché à la théorie meinongienne de concevoir les Gestalt ou qualités de forme comme le résultat d'une activité synthétique, bref comme le résultat de la production. C'est le cas notamment de Stumpf²⁴. Or cette critique est basée sur la non distinction entre le contenu et l'objet :

24. Voir Stumpf, (1907/2006, p. 28/ p. 156) ainsi que sa critique de la théorie de la production comme production de formes (1939, p. 233).

le processus de production concerne bien les *contenus* de représentation, et non les *superiora* (justement comme les mélodies) qui elles sont des objets idéaux, qui ne sont pas produits, mais bien qui sont *fondés*. Il est tout à fait inadmissible, comme le souligne Ameseder, de parler de la « production d'un *superius*, d'une Gestalt, d'une mélodie, etc. » (Ameseder 1904, p. 488). Cette distinction des deux processus est bien mise en valeur dès la thèse de doctorat d'Ameseder. En fait, ce qui frappe dans ce texte de 1901, basé en partie sur Meinong (1899) ainsi que sur des discussions entre lui et Meinong, c'est que la distinction entre contenu et objet sert à marquer celle entre les processus par lesquels se forment les contenus et ceux par lesquels se constituent les objets. Partant de la relation intentionnelle, Meinong stipule une relation de correspondance entre les contenus et les objets. Sur le plan de la méthode, les principes de constitution des objets suivent des principes épistémiques *apriori*, alors que la constitution des contenus suit des principes psychologiques : les lois qui gèrent ces deux classes de phénomènes sont des lois de différent type (nécessité métaphysique vs nécessité psychologique).

Cette distinction entre l'objet et le contenu dans la théorie des complexes ouvre également à d'autres distinctions du côté des objets. Ameseder, par exemple, notera que le *superius* (par exemple l'objet « ressemblance ») aussi bien que le complexe « ressemblance entre A et B » sont des « objets ». Il y a donc au moins deux types d'objets supérieurs, à savoir le *relatum* « fondé » et le complexe « co-fondé ». Ce dernier est co-fondé par les *inferiora* individuels. La relation « constituer un complexe » est appelée une complexion, et cette relation n'est pas un objet mais un objectif. Et on peut ainsi ajouter que tout bien considéré, il n'y a pas seulement deux types d'objets d'ordre supérieur, mais il y a aussi deux objectifs, à savoir l'objectif « fondation » et « co-fondation »²⁵.

Gestalt et production dans l'école de Graz

Comme l'a reconnu Meinong, les travaux d'Ameseder ont accentué l'orientation des travaux de l'école de Graz vers la théorie de l'objet, orientation qu'on trouvait déjà *in nuce* dans le texte de Meinong de 1899 sur les objets d'ordre supérieur²⁶. Avec la double théorie de la fondation et de la production, les philosophes de Graz mettent en

25. Voir Ameseder 1904a, 72.

26. Voir par exemple Meinong GA IV, p. 59-61.

marche une série de recherches expérimentales dont on peut voir les premiers résultats dans l'ouvrage collectif publié par Meinong en 1904²⁷.

Sur le plan expérimental, Vittorio Benussi, un élève de Meinong, en vient à la conclusion que les présentations de Gestalt sont conçues seulement indirectement sur la base de présentations de stimulus, et qu'elles sont sous-déterminées par les expériences de niveau inférieur sur lesquelles elles sont fondées. Considérons par exemple le vase de Rubin :

Figure 2

La sous-détermination des expériences de niveau inférieur s'exprime dans le fait que les mêmes stimuli, les mêmes éléments fondateurs, donnent lieu à des Gestalt différentes (le vase ou les deux visages) sous différentes conditions de production. C'est ce qu'on appelle le phénomène du *Gestalt switch*, et c'est effectivement à Benussi qu'on doit le premier traitement détaillé de ce phénomène.

Ce phénomène du *Gestalt switch* exprime une propriété que les philosophes de l'école de Graz, et particulièrement Benussi, attribuent aux Gestalt : leur *ambiguïté*. Les Gestalt ne se distinguent pas tellement des objets sensoriels par leur caractère abstrait ou idéal, mais par leur ambiguïté, une caractéristique que les phénomènes sensoriels n'ont pas. Car sur la base de mêmes conditions de stimulation, différentes présentations de Gestalt peuvent être obtenues : cela mènera Benussi à la thèse qu'il doit exister une sorte spéciale de processus mentaux non-sensoriels qui puisse expliquer justement cette ambiguïté de la forme²⁸.

27. Voir Meinong (dir.) (1904)

28. Voir Benussi (1906) et (1907).

C'est aussi à Benussi qu'on doit une des tentatives les plus complètes de mettre en application la théorie de la production dans un cadre expérimental. En fait, et c'est l'hypothèse de départ de Benussi, les illusions d'optiques sont des illusions de production, et non, comme plusieurs le pensaient à cette époque, des caractéristiques intrinsèques au contenu de représentation. On se rappellera de l'explication brentanienne de l'illusion de Müller-Lyer, qui se base justement sur la surévaluation de la perception des angles obtus. Or dès sa thèse de doctorat et jusqu'en 1912, Benussi propose de prouver empiriquement son hypothèse en considérant d'abord que les effets d'illusion sont maintenus aussi après une correction des congruences éventuelles de la rétine²⁹. Ensuite, il montre que la dimension de l'illusion, lorsque la stimulation est tenue continuellement, est dépendante de l'attitude de l'expérimentateur et du nombre de répétition³⁰. Enfin, en 1912, il établit la démonstration que les mouvements apparents qui sont suscités par les figures d'illusion ne se laissent pas expliquer comme des effets stroboscopiques, ce qui est selon lui la preuve de l'intervention d'un processus psychique : la production³¹.

Graz et ses critiques

Les travaux de Benussi furent reçus de manière très critique par une autre branche de l'école de Brentano : l'école de psychologie de Berlin. La position de l'école de Berlin suggère que nous avons une perception directe des Gestalt et que les sensations sont des entités abstraites. C'est notamment à Wertheimer qu'on doit l'expérience des lumières clignotantes qui font voir un mouvement (Wertheimer 1912). Le mouvement tel quel, dans de telles conditions, est un objet de perception pur et simple : ce n'est pas un pur produit intellectuel d'un acte de production. Et effectivement, dans certaines circonstances selon lui, on peut faire l'expérience d'un mouvement phénoménal pur, c'est à dire d'un mouvement sans objets mus, ce que Wertheimer appelle un phénomène ϕ , qui n'est ni une sensation au sens de Wundt ou Külpe, ni un phénomène au sens phénoménologique du terme³².

29. Voir Benussi (1902).

30. Voir Benussi (1904).

31. Voir Benussi (1912) ainsi que Huber (2007), p. 383sq. pour une discussion détaillée de l'entreprise de Benussi.

32. Voir Wertheimer 1912, 225sq et Boring 1957, 591.

Les expériences de Wertheimer visent à montrer que ce n'est pas le cas que pour chaque partie d'une structure perçue, il y a une ou plusieurs données sensorielles qui peuvent en principe être expérimentées en isolation. Ce que nous percevons, ce sont plutôt des Gestalt complexes, dont seulement certaines des parties sont analogues des soi-disant parties indépendantes des *data* sensoriels qui ont formé la base des théories précédentes.

C'est dans cet esprit que, contre les Grazois, Koffka (1915) remet en question la thèse qu'il puisse y avoir des expériences purement sensorielles. Lorsque par exemple nous voyons plusieurs points individuels dans une ligne de couleur, est-il possible, comme le présupposent les Grazois, que nous ne voyions pas l'ordre particulier des points, et que cet ordre ne soit pas inclus dans l'acte de voir ? Or s'il y a une telle perception purement sensorielle, comment peut-on faire sens de l'idée d'une ambiguïté de la forme, si ce n'est sur la base de données sensorielles constantes ? Dans ce cas, quelle sera la preuve que les données sensorielles sont effectivement constantes si, au bout du compte, les données sensorielles sont présentes seulement dans la Gestalt ?

Cette critique rejoint celle, formulée par Köhler (1913), de l'hypothèse de la constance. L'hypothèse de la constance est celle selon laquelle les contenus sensoriels dépendent uniquement des *stimuli* physiques. Il s'ensuit qu'à chaque fois qu'un événement physique se produit (que les mêmes éléments du système nerveux sont stimulés) une même sensation se produit. L'ampleur de la différence entre l'observation et l'anticipation de la constance peut conduire à différentes adaptations allant dans le sens de l'hypothèse de la constance, par exemple en distinguant entre ce qui est remarqué et non-remarqué dans le matériel conscient (une distinction centrale dans les principes de la psychologie descriptive brentanienne). En ce sens, un contenu de sensation qui n'est pas remarqué peut être « déduit » (*erschlossen* : un terme cher à Stumpf et Brentano et que Köhler reprend ici), mais sa réalité psychique n'est pas remise en question pour autant. L'idée de base étant que l'attention ne change rien aux contenus de sensation.

Une autre manière de préserver l'hypothèse de la constance consiste à distinguer, comme le fait Brentano mais aussi Meinong et l'école de Graz, entre sensation et perception, et à attribuer les fonctions intellectuelles au dernier domaine. Face à une illusion comme celle de Müller-Lyer, la stratégie consiste alors à soutenir que les jugements sont erronés, mais qu'il n'y a pas d'erreur au niveau de la sensation. Même si la théorie de la production affirme que dans le processus de production,

les contenus sensoriels sont interprétés et modifiés, il n'en demeure pas moins que la théorie de la production présuppose l'hypothèse de la constance puisque la production a lieu sur la base des sensations et qu'elle vient après celles-ci³³. En effet, suivant la critique berlinoise, on doit noter que le stimulus est quelque chose d'objectif pour l'école de Graz, quelque chose de posé par la théorie, suivant l'atomisme des sensations hérité de Mach et Brentano et transmis par Ehrenfels. En refusant l'hypothèse de la constance, l'école de Berlin refuse aussi les rapports de fondation entre sensation et perception supposés à la fois par Brentano et l'école de Graz. En refusant cette hypothèse ainsi que la thèse de la fondation, ils doivent reconnaître que les Gestalt sont des entités concrètes et irréductibles, non idéales, et qui, comme la causalité, jouent un rôle fondamental en science. Cette thèse sera poursuivie par Köhler (1920) dans une application de la théorie des Gestalt dans le monde de la nature inanimée.

Critique pragoise de Graz

Si la critique berlinoise de la théorie de la production tend à regrouper les positions brentanienne et meinongienne comme étant deux versions de l'atomisme des sensations, la critique brentanienne et martyienne de la théorie de la production attaque le problème d'un autre angle : pour Marty, les Gestalt d'Ehrenfels et de Meinong ne sont rien d'autre que des groupes de sensations entre lesquelles subsistent certaines relations, et donc une Gestalt n'est rien d'autre qu'une somme de relations entre les objets formant le fondement de la soi-disante Gestalt :

Une forme (*Gestalt*) est ce qu'on appelait jusqu'ici comme tel (c'est-à-dire une somme de relations) et à cette forme se rattache quelque chose comme une qualité (de manière analogue aux rapports de son, comme les accords, les mélodies, etc... Les « formes » elles-mêmes ne sont donc, en aucun sens, des qualités, et il demeure qu'elles ne sont rien d'autre que des groupes de sensations, entre lesquels subsistent des relations particulières. Toutefois, elles peuvent être accompagnées de qualités au sens propre, c'est-à-dire de qualités de sensation de type particulier, qui s'associent de manière régulée à ces connexions d'autres éléments sensibles, comme les réflexes. (Marty 1908, pp.111-112).

33. Voir Koffka (1915, pp. 59-60).

La perspective critique adoptée par Marty consiste à réduire la Gestalt à des groupes de sensations, qui sont perçues ensemble au moyen de mécanismes innés, comme les réflexes. La stratégie a ceci de particulier qu'elle réduit tout l'aspect de l'appréhension, qui est en soi un corrélat de la Gestalt, à un mécanisme inné comme les réflexes. Cette stratégie est proche d'une des idées de Brentano relativement à tout un aspect passif de la vie mentale qui tombe sous le coup des dispositions. Les dispositions, les traits de caractères, les réflexes et les habitus, ne sont pas des phénomènes psychiques mais sont en relation causale avec de tels phénomènes. Tout le problème de l'appréhension, du coup, est écarté de l'analyse.

Dans le cas spécifique de la mélodie, Marty associe la pertinence de la Gestalt à celle des sensations affectives qui peuvent accompagner une mélodie, un accord, etc. tout aussi bien qu'un simple élément (une sensation de bleu prise isolément). La sensation affective, dans le cas de la mélodie, ne peut se rattacher à la relation, car si cela était le cas, on n'aurait qu'un intérêt théorique pour la mélodie, ou une joie abstraite. La solution de Marty, qu'il emprunte à Brentano, est de dire que dans le cas du plaisir ressenti à l'écoute d'une mélodie, le sentiment de plaisir ou de déplaisir se rattache non pas à une relation ou à une « Gestalt », mais plutôt à une « sensation concomitante » (*Mitempfindung*) que Marty et Brentano appellent les sensations affectives.

De plus, les Gestalt étant conçues comme des relations, et les relations étant des *abstracta*, le modèle de l'école de Graz est contraint d'accepter selon Marty des sentiments abstraits, ou du moins des actes mentaux dirigés vers une pluralité comme tout, ce qui demeure une hypothèse qui, selon eux, n'est pas vérifiée par l'expérience.

Là où Marty fait intervenir les sensations concomitantes comme explication du plaisir obtenu à l'écoute d'une mélodie – qui devient alors un plaisir à l'*écoute* de la mélodie, et non un plaisir dirigé vers la mélodie elle-même, Brentano souligne dans ses cours de logique de Vienne des années 1880 que c'est l'association originaire qui donne l'impression d'entendre une mélodie, mais que cette impression elle-même n'est pas garante de la réalité des mélodies :

Au moyen d'un type particulier d'association ... que nous... pourrions appeler l'association originaire, les premiers phénomènes du passé font leur apparition... Ce que montre cette mémoire momentanée est si étendu qu'un changement répété devient immanquable, comme c'est le cas avec une mélodie par exemple. Les gens croient voir quelque

chose se mouvoir, ils croient entendre une mélodie :...et ainsi, ils croient encore entendre ce qui vient tout juste de se produire. Cela est le fruit de la vivacité et des associations.³⁴

La perception interne n'a de durée que celle de la représentation. Les représentations étant quasi-ponctuelles, on ne peut donc parler de perception d'un acte étendu dans le temps. Mais comment le mouvement peut-il être perçu ? Selon Brentano, le mouvement a ceci de commun avec les mélodies que ces deux types de phénomènes découlent d'erreurs de jugement. On croit voir une forme, on croit entendre quelque chose qui s'étend dans le temps, mais en fait c'est là le produit des associations et la vivacité de certaines représentations qui viennent tout juste de se produire et qui fait en sorte que nous avons cette impression. Bref, pour Brentano et Marty, les Gestalt ne peuvent intervenir dans le champ de la perception (et donc non plus dans l'ontologie) étant donné les limitations inhérentes à la perception interne. On notera que c'est précisément sur ce point qu'en 1886, Meinong et Brentano rompirent³⁵.

Comme on l'a suggéré ici, c'est l'hypothèse des Gestalt avancée par Ehrenfels en 1890 ainsi que sa systématisation dans le contexte d'une distinction entre le contenu et l'objet des actes mentaux par Meinong en 1899 qui a permis, au tournant du siècle, de réaliser la transformation de la théorie de l'intentionnalité de Brentano vers la théorie de l'objet, celle-ci devenant, à partir de 1904, le projet central de l'école de Graz. Les étapes sont les suivantes : 1) on reconnaît d'abord l'appréhension de tous complexes (Ehrenfels 1890) ; 2) ces tous complexes sont considérés comme des objets idéaux dont l'existence est basée sur celle d'*inferiora* qui sont ses constituants (Meinong 1899) ; 3) En un autre sens, ces objets dits idéaux sont toutefois ontologiquement indépendants dans la mesure où tout objet est par nature indifférent à l'être, ce qui est formulé par Meinong dans le principe d'indifférence caractérisant la théorie de l'objet (Meinong 1904, p. 494).

34. Tiré de la leçon de logique du 17 décembre 1884 (Brentano 1884, 52).

35. Dans Meinong 1886, Meinong défend précisément la thèse d'une évidence (donc d'une perception interne) qui s'étend dans la mémoire, une thèse qui inspira naturellement Ehrenfels, mais qui souleva l'indignation de Brentano. Le dernier échange connu entre Brentano et Meinong porte en effet sur cet article.

Le point délicat dans ces trois étapes est le passage de la seconde à la troisième : comment l'idéalité des Gestalt, et des *superiora* en général, mène-t-elle au principe d'indifférence ? Une partie de la réponse est à trouver dans ce que nous avons appelé, en partant d'Ameseder, les relations de correspondance intentionnelle telles que décrites dans l'avant-dernière illustration : si on généralise le schéma à celui de la perception de tout objet complexe, celui-ci suppose que pour chaque partie d'un contenu de représentation correspond une partie d'objet : or cette relation de correspondance est plus forte que la relation de dépendance ontologique qui a lieu entre le *superius* et les *inferiora* : elle suppose que la structure du contenu d'un acte mental dépeint la structure de l'objet ou, en d'autres termes, que les rapports de production dépeignent les rapports de fondation. En reconnaissant pleinement ce principe, Meinong n'a d'autre choix que d'accepter le principe d'indépendance et le principe d'indifférence : tout objet x a les propriétés qu'il est dit avoir, peu importe que x soit existant ou non (principe d'indépendance de l'être-tel face à l'être) et ni l'être, ni le non-être, ne fait partie de la nature des objets. Car suivant le schéma d'Ameseder, tout rapport de production q' des contenus a et b en relation r correspond à un rapport de fondation. Bref mes représentations du motif d'introduction de la 5^e symphonie de Beethoven, de la racine carré de -2 , de l'être-rouge d'une pomme, d'une montagne d'or ou d'un cercle carré sont toutes constituées par des rapports de production semblables, qui dépeignent des rapports de fondation. Il est clair ici que la distinction entre le réel et l'idéal ne peut suffire à isoler la particularité ontologique des Gestalt face aux objets de sensations non-complexes.

Malgré les différends qui opposent Meinong et Brentano relativement à la nature de la perception interne ou encore à la tripartition des actes mentaux – des différends qui sont plutôt périphériques et ponctuel dans le contexte de l'émergence de la théorie de l'objet – un point commun majeur est ressorti au niveau de ce que nous avons appelé l'atomisme des sensations, et ce que Köhler, en critiquant à la fois Brentano et Meinong, a appelé l'hypothèse de la constance. Autant pour Brentano que pour Meinong, les sensations sont conçues comme étant les éléments les plus primitifs de la vie mentale. La transposabilité d'une complexion à une autre que leur attribuent Meinong et Ehrenfels et que leur refuse Brentano présuppose de toute manière leur intentionnalité, c'est-à-dire l'existence d'un contenu déterminé et individué par chaque acte de sensation. Que la structure de ce contenu, une entité mentale, dépeigne celle d'une entité non-mentale, un objet, est certes

une thèse que Meinong reprend de Twardowski (1894), mais qu'on retrouve défendue par Brentano notamment dans ses cours de psychologie descriptive de 1888-89³⁶. La différence décisive entre les projets de Brentano et de Meinong – ou l'originalité de la contribution du second par rapport au premier – repose sur trois résultats de recherche issus des travaux de l'école de Graz et fondamentaux pour la théorie de l'objet : la reconnaissance d'une activité psychique distincte dans l'appréhension des complexes (la production) ; la dépsychologisation du processus correspondant du côté des objets, dès lors caractérisé comme fondation, là où Brentano voyait simplement un processus d'abstraction, et enfin, l'indépendance ontologique des objets dont traite la théorie de l'objet au sens de leur indifférence à l'être, rendue possible par la reconnaissance d'une relation de correspondance entre les contenus et les objets qui, au plus tard à partir des travaux d'Ameseder, prend la place de la relation de dépendance ontologique entre le *superius* et les *inferiora* comme relation constituante pour la théorie de l'objet. Si le Brentano de la *Psychologie descriptive* aurait été en principe sympathique à ce troisième résultat de recherche, il n'en aurait pas moins refusé l'application aux objets complexes : complexions, objectifs, etc. qui constituent la marque distinctive de la théorie de Meinong. Ce refus – tout comme les deux différends mentionnés plus haut – est peut-être finalement, lui aussi, un différend périphérique et ponctuel. Les recherches à venir sur les inédits de Brentano pourront sans doute le montrer³⁷.

AMESEDER, R. 1901, *Zur Systematik der idealen Gegenstände*. Thèse de doctorat, Université de Graz.

AMESEDER, R. 1904a, « Beiträge zur Grundlegung der Gegenstandstheorie » dans A. Meinong (dir.) 1904, pp. 51-120.

AMESEDER, R. 1904b « Über Vorstellungsproduktion » dans A. MEINONG

36. Voir par exemple Brentano (1982, p. 21).

37. Cet article a reçu le soutien du Fonds zur Förderung der wissenschaftlichen Forschung (FWF) de Vienne dans le cadre du projet M-1403. Une partie du présent article a été présentée en janvier 2013 dans une première version au colloque « La forme: enjeux philosophiques » organisé par Jean-Marie Chevalier et Benoit Gaultier de la chaire de métaphysique et philosophie de la connaissance de Claudine Tiercelin au Collège de France. Je remercie les organisateurs ainsi que les intervenants pour leurs commentaires stimulants.

(dir.), *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie. Zum zehnjährigen Bestande des Psychologischen Laboratoriums der Universität Graz*, Leipzig, Barth, pp. 481-508.

BENUSSI, V. 1902, « Über den Einfluss der Farbe auf die Größe der Zöllner'schen Täuschung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 29, pp. 264-433.

BENUSSI, V. 1904, « Zur Psychologie des Gestalterfassens (Die Müller-Lyersche Figur) », dans A. Meinong (dir.) (1904), pp. 303-448.

BENUSSI V. 1906, « Experimentelles über Vorstellungsinadäquatheit. 1. Das Erfassen gestaltnmehrdeutiger Komplexe », *Zeitschrift für Psychologie*, vol. 42, pp. 22-55.

BENUSSI, V. 1907, « Zur experimentellen Analyse des Zeitvergleichs I. », *Archiv für die gesamte Psychologie*, vol. 9, pp. 572-579.

BENUSSI, V. 1912, « Stroboskopische Scheinbewegungen und geometrisch-optische Gestaltnäuschungen », *Archiv für die gesamte Psychologie*, vol. 24, pp. 31-62.

BORING, E.G. 1957, *A History of Experimental Psychology* (2^e éd.), New York, Appleton-Century-Crofts.

BRENTANO, F. 1866, *Ad disputationem qua theses gratiosi philosophorum ordinis consensu et auctoritate pro impetranda venia docendi in alma universitate Julio-Maximiliana defendet...invitat Franciscus Brentano*, Aschaffenburg, J.W. Schipner. Réimpr. dans Brentano, F. 1929, *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig, Meiner, pp. 133-142.

BRENTANO, F. 1874, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leipzig, Duncker & Humblot.

BRENTANO, F. Lettre à Ehrenfels du 29 octobre 1895, Université Harvard, Houghton Library.

BRENTANO, F. EL72, *Logikkolleg 1878-79*. Forschungs- und Dokumentationsstelle zur österreichischen Philosophie, Université de Graz.

BRENTANO, F. M96, *Metaphysik. Vorlesungen*. Forschungs- und Dokumentationsstelle zur österreichischen Philosophie, Université de Graz.

BRENTANO, F. PS64, *Psychologiekolleg 1876*. Forschungs- und Dokumentationsstelle zur österreichischen Philosophie, Université de Graz.

BRENTANO, F 1884, *Logik-Vorlesungen*. Notes de cours par E. Leisching. Archives Husserl, Leuven.

BRENTANO, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*. Hamburg, Meiner.

BRENTANO, F. 2008, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Frankfurt, Ontos Verlag.

EHRENFELS, C. 1890, « Über "Gestaltqualitäten" », in *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 14, no. 3, 1890, pp. 249-292. Reprod. Dans EHRENFELS, C., *Philosophische Schriften*, t. 3, *Psychologie, Ethik, Erkenntnistheorie*, Munich, Philosophia Verlag, 1988, pp. 128-155.

EHRENFELS, C. 2007, « Sur les "qualités de forme" », dans trad. fr. de Ehrenfels (1890) par Denis FISETTE, dans FISETTE, D. et G. FRÉCHETTE (dirs.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, pp. 225-259.

FISETTE, D. & FRÉCHETTE, G. 2007, « Le legs de Brentano », dans FISETTE, D. et G. FRÉCHETTE (dir.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*. Paris, Vrin.

HÖFLER, A. 1895, « Psychische Arbeit », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 8, pp. 44-103 ; pp. 161-230.

HUBER, H.P. 2007, « Die Grazer Schule der Psychologie um Meinong » dans K. ACHAM (dir.) *Naturwissenschaft, Medizin und Technik aus Graz*, Vienne, Böhlau, pp. 375-396.

KINDINGER, R. (dir.) 1965, *Philosophenbriefe. Aus der wissenschaftlichen Korrespondenz von Alexius Meinong*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

KÖHLER, W. 1913, « Über unbemerkte Empfindungen und Urteilstäuschungen », *Zeitschrift für Psychologie*, vol. 66, pp. 51-80.

KÖHLER, W. 1920, *Die physischen Gestalten in Ruhe und im stationären Zustand. Eine naturphilosophische Untersuchungen*, Erlangen, Verlag der Philosophischen Akademie.

KOFFKA, K. 1915, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie. Eine Auseinandersetzung mit V. Benussi », *Zeitschrift für Psychologie*, vol. 73, pp. 11-90.

KRONES, F. (dir.) 1895, *Festschrift zur Feier der Schlusssteinlegung des neuen Hauptgebäude der Grazer Universität am 4. Juni des Jahres 1895. I. Die Grazer Universität 1886-1895, ihre Entwicklung und ihr gegenwärtiger Bestand*, Graz, Verlag der KFU.

MACH, E. 1865, « Bemerkungen zur Lehre vom räumlichen Sehen », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, Neue Folge 46, pp. 1-5.

MACH, E. 1886, *Beiträge zur Analyse der Empfindungen*, Jena, Fischer.

MACH, E. 1996, *L'analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, trad. fr. de Mach par F. EGGERS et J.-M. MONNOYER, Nîmes, Chambon.

MARTY, A. 1908, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Max Niemeyer.

MEINONG, A. 1970, (Gall) *Gesamtausgabe, Band II. Abhandlungen zur Erkenntnistheorie und Gegenstandstheorie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

MEINONG, A. 1877, « Hume-Studien I: Zur Geschichte und Kritik des modernen Nominalismus », *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, vol. 87, p. 185-260. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band I. Abhandlungen zur Psychologie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1969, pp. 1-70.

MEINONG, A. 1882, *Hume-Studien II. Zur Relationstheorie*, Wien, Carl Gerhold's Sohn. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band II. Abhandlungen zur Erkenntnistheorie und Gegenstandstheorie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, pp. 1-183.

MEINONG, A. 1886, « Zur erkenntnistheoretischen Würdigung des Gedächtnisses », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 10, no. 1, p. 7-33. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band II. Abhandlungen zur Erkenntnistheorie und Gegenstandstheorie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1970, pp. 185-209.

MEINONG, A. 1889, « Phantasie-Vorstellung und Phantasie », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, vol. 95, p. 161-244. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band I. Abhandlungen zur Psychologie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1969, pp. 193-277.

MEINONG, A. 1891, « Zur Psychologie der Complexionen und Relationen », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 2, pp. 245-265.

MEINONG, A. 1894, « Beiträge zur Theorie der psychischen Analyse », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 6, pp. 340-385; pp. 417-455.

MEINONG, A. 1896, « Über die Bedeutung des Weber'schen Gesetzes », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 11, 1896, p. 81-133; 230-285; 353-404. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band II. Abhandlungen zur Erkenntnistheorie und Gegenstandstheorie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1970, pp. 215-376.

MEINONG, A. 1899, « Über Gegenstände höherer Ordnung und ihr Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 21, p. 182-272. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band II. Abhandlungen zur Erkenntnistheorie und Gegenstandstheorie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1970, pp. 377-480. Trad. fr. par Guillaume Fréchette.

MEINONG, A. 1900, « Abstrahieren und Vergleichen », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 24, pp. 34-82.

MEINONG, A. 1902, *Über Annahmen*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth, 1902. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band IV. Über Annahmen*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1977.

MEINONG, A. 1904, « Über Gegenstandstheorie », dans A. Meinong (dir.) 1904, pp. 1-50.

MEINONG, A. 1904a, « Vorwort », dans A. MEINONG (dir.), 1904, p. v-x.

MEINONG, A. 1921, « Selbstdarstellung », dans R. Schmidt (dir.), *Die deutsche Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Leipzig, Meiner, p. 91-150. Réimpr. dans MEINONG, A., *Gesamtausgabe, Band VII. Selbstdarstellung und vermischte Schriften*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1978, pp. 1-63.

MEINONG, A. 2000, *Théorie de l'objet et présentation personnelle*, trad. fr. de Meinong (1904) et Meinong (1921) par J.-F. COURTINE et M. DE LAUNAY Paris, Vrin, 2000.

MEINONG, A. 2007, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », trad. fr. de Meinong (1899) par Guillaume FRÉCHETTE, dans FISETTE, D. et G. FRÉCHETTE (dirs.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, pp. 261-341.

MEINONG, A. (dir.) 1904, *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie. Zum zehnjährigen Bestande des Psychologischen Laboratoriums der Universität Graz*, Leipzig, Barth, pp. 1-50.

MEINONG, A. & WITASEK, S. 1897, « Zur experimentellen Bestimmung der Tonverschmelzungsgrade », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 15, pp. 189-205.

MITTENECKER, E., SCHULTER, G. (dir.) 1994, *100 Jahre Psychologie an der Universität Graz*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

TWARDOWSKI, K. 1894, *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen. Eine psychologische Untersuchung*, Wien, Hölder, 1894. Réimpr. München, Philosophia, 1982.

TWARDOWSKI, K. 1993, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », dans E. HUSSERL et K. TWARDOWSKI (dirs.), *Sur les objets intentionnels, 1893-1901*, trad. fr. de TWARDOWSKI (1894) par J. ENGLISH, Paris, Vrin.

WERTHEIMER, M. 1912, « Experimentelle Studien über das Sehen von Bewegung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 61, pp. 161-265.

WITASEK, S. 1901, « Zur psychologischen Analyse der ästhetischen Einfühlung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der*

Sinnesorgane, vol. 25, pp. 1-49.

WITASEK, S. 1904, *Grundzüge der allgemeinen Ästhetik*, Leipzig, Barth.

WITASEK, S. 1908, *Grundlinien der Psychologie*, Leipzig, Dürr.

Sur le laboratoire de psychologie expérimentale à Lvov et sur la psychologie théorique de Kazimierz Twardowski

Wioletta Miskiewicz

En évoquant son entrée à l'université de Lvov¹ en 1912, Ingarden se souvient qu'il y régnait:

malgré Twardowski, une ambiance philosophique fortement marquée par le positivisme (...), car une partie des élèves de Twardowski (surtout Łukasiewicz) était tombée sous l'influence de Bertrand Russell et d'Ernst Mach. L'autre partie des élèves de Twardowski pratiquait uniquement la psychologie descriptive au sens de Brentano, alors que Twardowski le donnait toujours pour un « psychologue ». En ce temps, on ne croyait plus beaucoup à la philosophie.²

1. « Lvov », « Lwów », « Lemberg », aujourd'hui - « Lviv ». Nous utilisons la forme française la plus courante du nom de la ville et nous gardons la racine de son nom français sorti d'usage - « Léopol », pour l'adjectif : « léopolien ».

2. Husserl, E. 1968, *Briefe an Roman Ingarden*, éd. R. Ingarden, *Phaenomenologica* 24, Martinus Nijhoff, La Haye, p. 115 ; sauf mention - toutes les traductions viennent de l'auteur.

Dans cette description où visiblement Lvov est vécue par Ingarden comme un désert philosophique, l'expression « *trotz Twardowski* » (« malgré Twardowski ») prend une grande signification en positionnant le père de l'école Lvov-Varsovie, d'une certaine façon, « en retrait » par rapport à l'ambiance philosophique de l'époque dominant à Lvov³. Dans ce témoignage, deux aspects nous intéressent particulièrement. Premièrement, le fait qu'Ingarden déplore la domination positiviste et l'importance de Łukasiewicz qui, depuis 1904, est ouvertement en opposition à toute forme de théorie de la connaissance qu'il considère comme une forme de psychologie⁴. La deuxième observation d'Ingarden, qui concerne le « reste » des léopolitains, ceux qui n'étaient pas sous l'influence de Łukasiewicz et qui pratiquaient la « psychologie descriptive de type Brentanienne », est bien plus discutable. Dans un article publié en français, Ingarden affirme même qu'en Pologne les théories psychologiques de Brentano avaient acquise une telle popularité avant la seconde guerre mondiale qu'elles avaient accédé au statut d'*opinio communis* et que Brentano n'était pas apprécié à sa juste valeur en tant que philosophe⁵. Izydora Dąmbska, l'une des plus éminentes élèves de Twardowski, s'insurge, à juste titre, contre cette opinion⁶. Elle considère au contraire que Brentano, en tant que psychologue, n'a pas eu véritablement de descendance en Pologne, mais qu'il y a laissé une empreinte significative par la méthode de la psychologie descriptive, qui constitue justement l'une des origines de la méthode analytique de l'école de Twardowski. Nous souscrivons entièrement à cette opinion. Grâce à l'abandon du psychologisme et à une analyse sémiotique originale (*Théorie des actions et des produits* – APT) éla-

3. Après un an à Lvov, Ingarden va chez Husserl à Göttingen. Cependant l'influence de Twardowski sur Ingarden est largement sous-estimée.

4. Cette tendance s'exprimera pleinement à Varsovie par des attitudes explicitement antiphilosophiques des logisticiens et par leur rapprochement avec le Cercle de Vienne. Rappelons que les « logisticiens » sont les représentants de la « logistique » : une théorie métaphilosophique développée à partir de la logique mathématique entre les deux guerres à Varsovie (autour de Łukasiewicz et Leśniewski). Ingarden évoque ici un aspect peu connu de l'histoire de l'École-Lvov Varsovie (voir à ce sujet : Miskiewicz 2011, « La critique du psychologisme et la métaphysique retrouvée - Sur les idées philosophiques du jeune Łukasiewicz », *Philosophia Scientiae* 15/2, - La syllogistique de Łukasiewicz, pp. 21-55).

5. Ingarden 1969, « Le concept de philosophie chez Franz Brentano », *Archives de philosophie*, pp. 632-636.

6. Dąmbska 1979, « Franciszek Brentano a polska myśl filozoficzna », *Ruch Filozoficzny* XXXVII, Nr 1-2, Toruń, pp. 1-10.

borée à partir de la méthode brentanienne, Twardowski a développé sa propre conception d'une psychologie théorique⁷ et a ouvert la voie scientifique et interdisciplinaire aux sciences humaines.

La psychologie au début du XX^e siècle : *Kampf ums Dasein*

Dans la première décennie du XX^e siècle une pétition circule en Europe : 107 professeurs et assistants habilités des facultés de philosophie des universités germanophones (entre autres Cassirer, Cohen, Cornelius, Husserl, Natorp, Rickert et Simmel), protestent contre le recrutement des psychologues expérimentaux aux postes des professeurs de philosophie⁸. L'Europe est arrivée au sommet d'un processus qui a commencé d'une certaine façon avec le « lynchage scientifique » de Dilthey par Ebbinghaus en 1895 dans la *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*. Les circonstances directes de la publication par Ebbinghaus de sa critique des *Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie* (1894) de Dilthey sont surprenantes par rapport aux usages académiques de l'époque⁹ et méritent d'être rappelées car elles témoignent de l'ambiance qui accompagne la naissance de la psychologie expérimentale.

Dilthey soumet à ses collègues psychologues et philosophes (entre autres Natorp, Sigwart, Riehl, Lipps, Falkenberg et Ebbinghaus) l'article de son exposé présenté à l'Académie des sciences de Prusse¹⁰. Ebbinghaus choisit de présenter sa critique publiquement dans une revue (dont il est d'ailleurs coéditeur) car il pense qu'il faut défendre la psychologie expérimentale contre Dilthey. Son article a un grand impact et Dilthey aura le tort de ne pas rentrer dans la polémique en

7. Nous utilisons l'expression « psychologie théorique » par analogie avec la « physique théorique » pris au sens de Pierre Duhem dans *La théorie physique, son objet et sa structure*. L'expression « psychologie théorique », « theoretische Psychologie » est utilisée pour la première fois par J. Lindworsky en 1926: *Theoretische Psychologie im Umriss*. Leipzig : Johann Ambrosius Barth. Lindworsky est une élève d'O. Külpe.

8. Twardowski, K. 1913, « Filozofia a psychologia eksperymentalna », *Ruch Filozoficzny*, III (4), p. 81-85; Twardowski, *Artykuły i rozprawy filozoficzne*, Lvov: Książnica-Atlas, 1927, p. 324. Par la suite: ARF.

9. Cf. à ce sujet : W. Miskiewicz « Dilthey et la difficile recherche d'une autre objectivité », *Intellectica* 26-27, Paris, 1998/1-2, pp. 111-133.

10. 1923, *Briefwechsel zwischen Wilhelm Dilthey und dem Grafen Paul Yorck v. Wartenburg 1877 - 1897*, Halle, pp. 38- 46.

déclinant la proposition que lui fait Riehl de publier une réponse dans la *Vierteljahresschrift für Psychologie* (la revue d'Avenarius), ainsi que celle de Lipps qui lui aurait permis de s'expliquer au congrès de psychologie de Munich en 1896. Mais Dilthey est personnellement touché par le ton de la publication qui le discrédite professionnellement¹¹.

Ebbinghaus attaque avec virulence le principe cardinal de la psychologie de Dilthey, à savoir sa revendication de l'unité psychophysique de l'homme ainsi que son affirmation de l'importance formelle – pour toute théorie psychologique – de l'unité diachronique d'une conscience vivante. La proposition de Dilthey implique la remise en question du caractère universel de la méthodologie dualiste psychophysique, celle qui permet de calquer l'ordre des phénomènes de la conscience « détectable » par les instruments de mesure sur la succession des unités de temps de la physique. Pour sa part, Ebbinghaus défend le parallélisme psychophysique et finit même son texte en assurant aux chercheurs en sciences humaines qu'ils n'ont rien à craindre du parallélisme psychophysique. Implicitement il lui importe aussi d'affirmer la spécificité des compétences et de la formation nécessaire pour pratiquer la psychologie moderne et scientifique : il ne suffit pas d'être philosophe pour être psychologue. Vingt ans plus tard, ce sont les philosophes qui s'insurgeront à leur tour contre la pétition que nous avons évoquée plus haut : il ne suffit pas cette fois d'être psychologue pour être philosophe.

La situation est néanmoins compliquée. Dans un texte intitulé *Die Psychologie im Kampf ums Dasein*¹², Wilhelm Wundt (lui-même médecin et physiologiste de formation) s'oppose contre cette pétition, d'une manière surprenante pour quelqu'un considéré comme le fondateur du premier laboratoire de psychologie expérimentale au monde. Selon Wundt, la pétition présuppose la réduction de la psychologie à la psychologie expérimentale ! Or, de nombreux domaines de la psychologie, à commencer par la *Völkerpsychologie*, ne peuvent être traités expérimentalement. Plus encore, Wundt s'oppose aussi à la création des chaires autonomes de psychologie expérimentale. Selon Wundt, les connaissances dans le domaine de la psychologie expérimentale sont une sorte de compétence auxiliaire, nécessaire pour certains philosophes, comme l'est la connaissance du grec

11. Dilthey se retire dans les archives où il découvrira un manuscrit inconnu de Hegel.

12. Wundt, W. 1913, *Die Psychologie im Kampf ums Dasein*, Alfred Kröner Verlag : Leipzig.

ancien pour ceux qui se spécialisent dans la philosophie antique. Wundt conclut qu'une bonne université doit avoir au moins trois chaires de philosophie ayant respectivement pour spécialité : la philosophie systématique, l'histoire de la philosophie et la psychologie. En adoptant un style quelque peu dramatique (« dans un couple qui divorce les deux sont perdants »!), Wundt avertit dans la préface de la deuxième édition de sa brochure que la philosophie ne gagnera rien avec une telle séparation, mais qu'en revanche la psychologie expérimentale s'en trouvera gravement endommagée. C'est pourquoi selon lui « la polémique sur la question de savoir si oui ou non elle est une science philosophique, signifie pour elle la lutte pour la vie (*Kampf ums Dasein*) »¹³.

L'année 1879 vraie date de création du laboratoire de Wundt ?

La renommée publique de Wundt est grande à l'époque. Sa *Psychologie physiologique* et le prestige mondial de l'Institut Psychologique de Leipzig ont transformé pendant un moment l'adjectif « physiologique » en synonyme de « scientifique ». Ainsi, le premier congrès international de psychologie organisé à Paris en 1889 à l'initiative Julian Ochorowicz¹⁴ (doctorant polonais de Wundt en 1874), et auquel participent 21 nations, sera intitulé : *Congrès international de psychologie physiologique*.

L'année 1879, retenue comme la date de création du *premier* Laboratoire de Psychologie Expérimentale au monde, est généralement considérée comme l'année symbolique de la naissance de la psychologie expérimentale. Pourtant, cette affirmation ne résiste pas à un examen attentif. Esquissons le contexte de la création de l'Institut de Wundt à Leipzig et commençons par rappeler le témoignage de Wundt lui-même. Il écrit 1910 :

13. *Idem*: l'Introduction.

14. Ochorowicz est l'initiateur du premier Congrès international de la psychologie. Ce doctorant de Wundt, qui était pendant un moment assistant en sciences de la nature à l'université de Lvov, a entièrement dirigé par la suite ses intérêts sur les phénomènes parapsychologiques (tout en respectant l'esprit positiviste et psychophysique). Il a créé un Laboratoire expérimentale à Wisla dans le Sud de la Pologne où il travaillait avec les mediums, photographiait les fantômes où encore l'énergie mentale, etc. Il est devenu un classique du spiritisme. Cf. Ochorowicz 1887, *De la suggestion mentale*, avec une préface de Charles Richet, Paris : Octave Doin Éditeur.

L'Institut de la psychologie expérimentale a débuté de manière très modeste. Quand son actuel directeur a intégré, le premier octobre 1875, le corps enseignant de l'Université, le Ministère Royal, avec l'accord du Sénat, a mis à sa disposition un petit auditoire de l'ancien internat, pour y déposer le matériel de démonstration pour les cours de psychologie ainsi que les appareils pour mes propres travaux expérimentaux. En annexe aux « Travaux dirigés en psychologie », qui, dans les premiers semestres, se déroulaient sous la forme d'un colloque traitant des sujets du cours, certains étudiants ont aussi commencé à s'occuper de travaux expérimentaux dans ladite pièce. C'est ainsi que fut élaboré *Sur la durée de la perception des représentations simples et des représentations composées* par le Dr Max Friedrich - hélas précocement décédé - professeur agrégé à Bautzen, comme premier travail ayant son origine dans les recherches de ce Séminaire¹⁵. C'était la première d'une grande série de recherches consacrées depuis aux lois du déroulement des processus psychiques. Commencé en hiver 1879/80, ce travail fut publié en 1883 comme doctorat et aussi dans le premier volume des *Philosophische Studien* éditées par Wilhelm Wundt.¹⁶

Les travaux des historiens nuancent ce récit de Wundt exposé à l'occasion des festivités du 500^e anniversaire de l'université de Leipzig. Pour de nombreux chercheurs, le choix de 1879 comme « la date de création du premier laboratoire de la psychologie expérimentale dans le monde » est arbitraire, voire injustifié. Grâce aux conférences et colloques organisés en 1979 pour le centenaire de la création de son laboratoire (ce qui est déjà parlant en soi) il s'est imposé que cette date était avant tout symbolique, qu'elle exprimait une revendication de la part de Wundt¹⁷ et qu'elle marquait davantage la naissance d'une nouvelle idée de l'université qu'un fait majeur de l'histoire des sciences. Ce choix ignore à la fois les travaux de Wundt avant son arriv à Leipzig et le fait qu'en 1879 il ne fait plus partie des chercheurs les plus investis dans l'expérimentation psychologique. À l'époque, le rôle de Wundt dans le développement de ce domaine

15. Le terme « séminaire » utilisé ici signifie une sorte d' « école doctorale » ; par la suite il sera beaucoup question du séminaire philosophique de Twardowski.

16. Wundt, W. 1910, « Das Institut für experimentelle Psychologie zu Leipzig », *Psychologische Studien* vol. 5 (6), Wilhelm Engelmann : Leipzig ; <http://www.uni-leipzig.de/~psycho/wundt/opera/wundt/institut/institut.html>

17. Cf. Mausfeld, R. 2000, « Von der Experimentierstube zur Massenforschung: Experiment und Erkenntnisfortschritt in der Psychologie », *Albertina Christiana*, 50, pp. 21-36.

n'est plus très important et son attitude s'avère même ambivalente¹⁸. Sa prise de position publique contre l'autonomie des postes de psychologie expérimentale par rapport à la philosophie en fournit la preuve. Du point de vue institutionnel, c'est l'année 1883, correspondant à la date de la reconnaissance de son unité de recherche au sein de l'université, qui semble être plus adéquate, même si elle n'est pas présentée comme un moment crucial, ni dans l'histoire de la psychologie, ni dans l'histoire des sciences. Cependant, Wundt demeure le défenseur et le symbole d'une ligne « dure » dans l'expérimentation psychologique, en refusant l'élargissement aux expérimentations basées sur l'introspection et les analyses des énoncés (les *Ausfrageexperimente* développées par Marbe, Bühler, Külpe et l'École de Würzburg)¹⁹.

Wundt, médecin et physiologiste de formation est un autodidacte en philosophie. En arrivant à Leipzig, il partage sa chaire de philosophie avec Max Heinze, historien de la philosophie et spécialiste de l'esthétique. Comme le montrent les recherches historiques, au moment d'arriver à Leipzig, Wundt ne se passionne plus pour l'expérimentation²⁰. Cependant il possède incontestablement une autorité dans le domaine, une grande expérience du travail en laboratoire et c'est grâce à cette renommée et à son idée d'une psychologie scientifique qu'il obtient le poste²¹. Contrairement à Heidelberg et à Zürich où il était avant, Wundt n'a plus de laboratoire privé à Leipzig alors qu'il possède toujours une belle collection d'appareils de mesure dont il est à le concepteur pour certains. Depuis Heidelberg déjà, Wundt utilise dans ses cours les planches, les projecteurs et effectue même parfois des expérimentations pendant ses cours. Ceci représente une nouveauté absolue pour un philosophe et ses cours attirent un public toujours plus nombreux. Dès mars 1876, l'Université met à sa disposition un petit local (*kleines früheres Auditorium*, qui est en fait une étroite salle

18. Rieber, R.W. & Robinson, D. K. (éds.) 2001, *Wilhelm Wundt in History. The Making of a Scientific Psychology*, Springer. Voir en particulier E.J. Haupt, « Laboratories for Experimental Psychology », pp. 205-250.

19. Wundt, W. 1907, « Über Ausfrageexperimente und über die Methoden zur Psychologie des Denkens », *Psychologische Studien*, 3, pp. 301-360. Il est clair que l'expérimentation de Twardowski tombe aussi sous ses critiques.

20. W.G. Bringmann, G.A. Ungerer, « The foundation of the institute for experimental psychology at Leipzig University, *Psychological Research*, June II 1980, vol. 42(1-2), pp. 5-18

21. Wundt est soutenu principalement par l'astrophysicien Cari Friedrich Zöllner (1834-1882), passionné par la question des illusions optiques.

de classe du vieil internat), pour qu'il puisse déposer ses appareils²². Avec la modique somme de 231.75 Marks, l'université équipe cette petite pièce avec deux lavabos, trois tables et six chaises²³. En 1881, les « exercices psychophysiques pour les avancés » sont même annoncés dans le programme de l'université, mais compte tenu du manque de place, ils ne sont réalisés que d'une manière très limitée. C'est en 1883 que le ministère Royal attribue un financement permanent et l'*Experimentierstube* devient formellement un « Institut à l'université Leipzig ». Les locaux sont aussi légèrement agrandis à cette occasion grâce au rattachement d'une partie de l'auditorium. Si on cherche donc un premier moment d'engagement institutionnel conséquent de la part de l'Université, la date de 1883 semble plus adéquate. Dans le semestre d'hiver 1883/84, pour la première fois, le nom de l'*Institut für experimentelle Psychologie zu Leipzig* apparaît dans le programme de l'université et le *Seminar für experimentelle Psychologie* remplace les « Travaux dirigés en psychophysique ». Les locaux sont alors encore une fois agrandis et le laboratoire dispose finalement de 5 pièces. Cependant, ce n'est seulement qu'après la construction des nouveaux bâtiments de l'université en 1896, à ses deux auditoriums (un grand de 492 places et un petit de 98 places), ainsi qu'à un équipement de pointe pour l'époque (avec un poste permanent de « mécanicien » pour s'occuper des instruments de mesure), que l'Institut de psychologie expérimentale de Leipzig devient l'institution mythique de la psychologie moderne connue dans le monde entier.

La création du laboratoire de Twardowski à Lvov : historique et choix doctrinaux

C'est en commentant les prises des positions de Wundt dans *Die Psychologie im Kampf ums Dasein*, et en réponse à son appel dramatique de ne pas séparer la psychologie de la philosophie, que Twardowski, lui-même défenseur engagé de la nature philosophique de la psychologie, suggère en 1913 :

Peut-être faudrait-il cependant au moins séparer de la philosophie ces domaines, qui sous le nom de psychologie expérimentale, ont développé une technique bien à part qui nécessite une formation spéciale en mathématiques et en sciences de la nature? C'est ce qui est arrivé en Amérique,

22. À Zürich, avant son arrivée à Leipzig, Wundt disposait déjà d'un local pour les appareils.

23. Cf. la thèse de doctorat de David K. Robinson 1987, *Wilhelm Wundt and the Establishment of Experimental Psychology, 1875-1914*, Berkeley, chap III, p. 3.

étant couverte par un dense réseau des laboratoires en psychologie et disposant de nombreuses chaires consacrées exclusivement à la psychologie expérimentale.²⁴

En réfléchissant sur ce qui se passe aux États-Unis (les créateurs des laboratoires américains sont généralement tous passés par l'Institut de Leipzig), Twardowski voit bien la direction que prennent les relations entre la philosophie et la psychologie expérimentale *stricto sensu*. Au moment où Twardowski rend compte de cette situation, son point de vue apparaît original eu égard aux débats passionnés sur les relations théoriques et institutionnelles entre la philosophie et la psychologie et à la persistance du paradigme réductionniste des différentes formes de psychologisme. En effet, comme nous le verrons, c'est bien le psychologisme lui-même qu'abandonnent Twardowski et son École léopolienne. Parmi les philosophes, les logiciens sont les premiers à se lever contre la naturalisation de leur discipline (Frege, Husserl, le jeune Łukasiewicz). Cependant, face aux découvertes spectaculaires dues à l'alliance des sciences exactes et de la technologie, la psychologie, qui s'appuie sur les instruments de mesure physique, devient pour beaucoup le synonyme de la modernité, du progrès et de la scientificité. Les attentes sont immenses et parfois contradictoires. Les uns pensent que la nouvelle psychologie résoudra à jamais les problèmes que se posent les philosophes depuis l'antiquité, alors que pour les autres la psychologie doit plutôt se déterminer comme une discipline scientifique nouvelle *sui generis*. Mais si tel est le cas, alors est-ce une science naturelle ou une science humaine d'un genre nouveau ? Certains espèrent que la psychologie empirique réussira à extirper les idées socialistes de la jeunesse alors que pour d'autres, elle pourrait au contraire être porteuse du progrès social²⁵. Les parapsychologies et les

24. Twardowski 1913, « Filozofia a psychologia eksperymentalna », *Ruch Filozoficzny*, vol. 3(4), p.81-85; cité d'après Twardowski 1927, *Rozprawy i artykuły filozoficzne*, Lwow, Księgarnia S.A. « Książnica-Atlas », T.N.S.W (par la suite : RAF), p. 326.

25. Ainsi, pour les polonais, sans État à l'époque, la psychologie scientifique donne l'opportunité de pratiquer dans le pays la recherche et l'enseignement supérieur. À Varsovie par exemple l'occupant russe considère la psychologie comme moins susceptible d'être porteuse des idées patriotiques que la philosophie. Les congrès philosophiques y sont impensables alors que les congrès des médecins, des naturalistes ou des neurologues sont autorisés ; une première société savante, la Société Psychologique, peut ainsi naître en 1907. Les intellectuels progressistes y propagent la nouvelle science comme J. E. Abramowski (1868-1918) ou J. W. Dawid (1859-1914). Cependant, l'édition commune des *Annales de la Psychologie Expérimentale des psychologues de Varsovie et de Lvov* est interdite par la censure russe (cf. la lettre d'Abramowski à Twardowski du 5 novembre 1914, cf. Archives e-LV).

diverses sciences occultes prolifèrent dans cette confusion et certaines se considèrent même comme l'expression d'un nouvel esprit positiviste. Les hypnotiseurs sévissent²⁶. Le vertige technologique et la complexité théorique effective sont grands et les publications nombreuses. L'étude de l'évolution institutionnelle – les postes universitaires consacrés explicitement à la psychologie, les programmes d'enseignement universitaire, les premiers doctorats et habilitations, l'organisation des congrès et le financement de la recherche expérimentale – montre cependant bien comment la psychologie avance en tant que discipline scientifique et universitaire en imposant progressivement son autonomie par rapport à la philosophie. L'examen des faits majeurs de cette évolution montre aussi comment en avançant elle magnifie déjà sa propre histoire, comme nous l'avons montré sur le cas avec la création du « premier laboratoire » de psychologie expérimentale.

Twardowski est un acteur lucide de cette évolution. Après la publication en 1894 de son habilitation : *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen* (*Sur la théorie de l'objet et du contenu des présentations*)²⁷ il devient – et demeure à ce jour – une référence importante dans les publications sur la théorie de la connaissance. En 1895, en devenant professeur à l'université Jean-Casimir de Lvov (UJK), il commence un travail de longue haleine pour le développement non seulement de la philosophie, mais aussi de la psychologie moderne de langue polonaise. Jusqu'en 1918 la Pologne n'existe pas comme État et ceci détermine en partie les activités de Twardowski en tant qu'organisateur de la vie académique à Lvov, ville universitaire sur les territoires polonais sous occupation autrichienne, deuxième après Cracovie²⁸. Alors que son œuvre philosophique et didactique est mondialement reconnue (il est l'inspirateur et formateur de l'école analytique polonaise connue sous le nom de l'école de Lvov-Varsovie), ses mérites dans le domaine de la psychologie et le fait d'avoir donné une existence institutionnelle à la psychologie à l'UJK sont méconnues. Mais c'est avant tout son projet de la psychologie scientifique, que

26. Cf. Wundt, W. 1893, *Hypnotisme et suggestion. Étude critique*, trad. A. Keller. Paris : F. Alcan. Wundt analyse ici la méthode de « suggestion » et ne lui reconnaît pas de valeur pour la psychologie (entre autres l'argument sur les limites de l'observation personnelle). Wundt reconnaît par contre l'utilité de l'hypnose dans la pratique médicale (surtout quand elle est accompagnée des médicaments).

27. L'importance de la problématique ontologique et logique de cette œuvre reste n'a pas encore été mesurée.

28. En 1795 et 1918 Pologne est partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche.

nous nommons, par analogie avec la physique théorique, *psychologie théorique*, qui n'est à ce jour toujours pas reconnu dans toute son originalité.

Dans un article encyclopédique important intitulé « Sur la psychologie, son objet, ses tâches, sa méthode, sa relation aux autres sciences et son évolution » (1913), Twardowski²⁹ affirme avoir enseigné la psychologie expérimentale à Lvov, dès le semestre d'hiver 1898/99, sous l'intitulé « Sur les illusions optiques, avec planches »³⁰, et avoir fondé le premier laboratoire de psychologie en Pologne à l'Université Jan Kazimierz de Lvov en 1901. Cette date est reprise par certains historiens³¹ et remise en question par d'autres qui donnent plutôt l'année 1905 ou 1907³². Grâce à un document que nous avons récemment retrouvé à Lvov – une lettre de la faculté de Philosophie de l'UJK – nous sommes en mesure d'y apporter quelques précisions importantes. La lettre de la faculté de Philosophie de l'université Jan Kazimierz de Lvov, adressée au ministère de l'Éducation polonaise et datée du 07.07.1920, concerne la décision de la faculté de philosophie au sujet de la reconnaissance formelle de la direction du Laboratoire de psychologie d'UJK par Twardowski³³. Grâce à elle nous pouvons reconstruire les détails inconnus de la création du laboratoire de Twardowski. Ainsi nous pouvons affirmer avec certitude que le Laboratoire psychologique (*Pracownia psychologiczna*) existe à l'UJK comme une unité d'enseignement et de recherches ayant recours aux instruments à partir de l'année 1905. Cette même année, à l'occasion

29. Twardowski ; K. 1913, *O psychologii, jej przedmiocie, zadaniach, metodzie, stosunku do innych nauk i o jej rozwoju*. Encyklopedia Wychowawcza, Varsovie.

30. Kazimierz, K. 1898, *O złudzeniach wzrokowych*, Twardowski, Kazimierz, W. Miskiewicz (éd.), Paris : Éditions e-LV, 2008. Disponible sur : <http://www.elv-akt.net/ressources/archives.php?id_archive=42>

31. Pieter, J. 1972, *Historia psychologii*, Varsovie, p. 396.

32. Rzepa, T. 1992, *Psychologia w Przegląd Filozoficzny*, p. 37) se base sur Kleiner, J. (1974, *Portrety uczonych polskich*, Carcovie, p. 449). Fisette et Frechette donnent en fait comme date de la création du laboratoire la date de la création du Séminaire Philosophique à Lvov (2007, *À L'école de Brentano*, Paris : Vrin, p. 73).

33. La lettre est signée par le doyen Stanislaw Zakrzewski. L'authenticité de la lettre est confirmée par la notice dans le *Journal* de Twardowski qui, après avoir noté le départ d'Ajdukiewicz à la guerre, mentionne à la date du 07.07.1920 la réunion et la décision de la Faculté (Twardowski 1997, *Dzienniki*, Adam Marszalek, Torun, vol.1, p. 162). La copie carbone de la lettre se trouve dans l'Archive Centrale de Lvov. Le document a été trouvé par Joanna Szaflik durant ses recherches à Lvov cofinancées par les Archives Numériques de l'école Lvov-Varsovie: http://www.elv-akt.net/ressources/archives.php?id_archive=2180.

du déménagement du séminaire Philosophique de Twardowski dans de nouveaux locaux, deux pièces sont attribuées officiellement au Laboratoire de psychologie. Les aménagements et l'équipement sont alors financés principalement par une subvention exceptionnelle du ministère autrichien (1400 Krons) mais aussi par des fonds propres (entre autre les cotisations d'étudiants). Il est vrai que Twardowski n'a pas réussi à obtenir la création d'une unité de recherche pérenne et autonome par rapport au Séminaire Philosophique et doté d'un budget permanent. C'est plutôt le Séminaire Philosophique de Twardowski qui en profite, en obtenant un poste d'assistant attiré, poste justifié aux yeux du ministère autrichien en raison des travaux et des expérimentations psychologiques qui y sont menés³⁴. Jusqu'à Twardowski assurait seul l'ensemble de l'enseignement et des travaux dirigés en psychologie, en plus de ses cours et exercices en philosophie³⁵.

La lettre retrouvée montre aussi que c'est seulement en 1920, après la renaissance de l'État polonais, qu'un Institut psychologique, lié à une chaire de psychologie, bénéficiera d'une dotation annuelle et d'un poste permanent de « démonstrateur ». Le sujet explicite de la lettre de juin 1920 (rappelons que nous sommes en pleine guerre polono-soviétique et que la ville de Lvov est très exposée sur le théâtre de la guerre) est que les deux candidats choisis pour occuper le poste du professeur de psychologie et du directeur de Laboratoire psychologique ne sont pas prêts de venir à Lvov. C'est donc par décision de la Faculté de Philosophie de l'UJK que Twardowski, qui *de facto* assume déjà cette fonction depuis 1905, devient professeur par intermittence (avec deux rémunérations), cumulant ainsi la chaire de philosophie et de psychologie. Dans cette lettre nous apprenons encore que dans l'année 1919-20 il y a à l'UJK 30 étudiants inscrits en travaux dirigés en psychologie (*cwiczenia*) et 12 en recherches expérimentales (*prace*). La fonction de Directeur de l'Institut psychologique de Lvov sera officiellement assumée par Twardowski de 1920 à 1928, puis par Mieczyslaw Kreutz (1893-1971).

34. Nous remarquons au passage que l'expérimentation psychologique jouit déjà d'un prestige, auprès des hauts fonctionnaires d'État, qui justifie son financement.

35. À partir de 1907/08, les travaux dirigés en psychologie expérimentale (2h hebdomadaire) sont systématiquement dans le programme universitaire de l'UJK. Cf. Jadcza, R. 1996, « Inspiracje i kontrowersje. Z korespondencji K. Twardowskiego z A.Meinongiem », *Przegląd Filozoficzny-NS*, R.V, pp. 105-117 ; p. 111.

Une question s'impose: pourquoi Twardowski donne-t-il l'année 1901 comme la date de la création du laboratoire psychologique de Lvov ? Il y a au moins deux raisons pour lesquelles il remonte en amont de l'année 1905. Premièrement, il est probable qu'en choisissant 1901 Twardowski essaye de rendre justice à son travail de pionnier en psychologie expérimentale. En effet, Włodzimierz Heinrich³⁶ est souvent considéré comme le fondateur du premier laboratoire polonais de psychologie expérimentale en 1903 à l'université Jagellon de Cracovie. Pourtant, Twardowski pratique déjà, avant 1903, des travaux et des expériences psychologiques dans son séminaire philosophique. Ce *Seminarium Filozoficzne* est créé en 1897-98 pour les étudiants avancés en vue de les entraîner au travail philosophique *et* psychologique³⁷. À partir des archives et du programme de l'université nous pouvons connaître la problématique des cours et des séminaires en psychologie de Twardowski : *Psychologie* et *Psychologie des émotions* (1896-97), *Les concepts fondamentaux de la psychophysique* (1897-98), *Sur les illusions optiques* (1898-99), *Psychologie* et *Sur les erreurs de la cognition* (1900), *Psychologie de l'odorat et du goût* (1901-02)³⁸. Ainsi, pourquoi ne donne-t-il pas la date de création du Séminaire Philosophique comme la date du début de l'expérimentation psychologique à Lvov?

La vérité est plus étonnante. En réalité déjà depuis l'année académique 1896-97 Twardowski conduit non seulement des exercices de psychologie expérimentale mais il les réalise, qui plus est, *dans un laboratoire de physique*. Ce qui correspond parfaitement au paradigme wundtien de la psychologie expérimentale³⁹. Pourquoi alors ne donne-t-il pas la date 1896 comme le début des travaux de laboratoire à Lvov? D'autant que les débuts de l'Institut de Wundt étaient bien plus

36. Władysław Heinrich (1869-1957) étudie des mathématiques et les sciences naturelles à Zurich, Munich, Paris et Vienne puis la philosophie et défend finalement en 1894 un doctorat sous la direction d'Avenarius : « Bemerkungen zur neueren physiologischen Psychologie in Deutschland mit besonderer Berücksichtigung der Aufmerksamkeit ». À partir de 1897 il est assistant dans le département de physique de l'université Jagellonne.

37. Les étudiants admis au *Seminarium* ont une place de travail permanente (de 7h à 22h), l'accès direct à la bibliothèque du séminaire et surtout à Twardowski lui-même qui passe la plupart de son temps dans le séminaire.

38. http://www.elv-akt.net/ressources/archives.php?id_catalogue=1&ordre=title&option=asc

39. Wundt, qui partait de l'expérimentation médicale et physiologique, représentait en réalité un cas rare. Les expérimentations psychologiques ont majoritairement débuté dans des départements de physique.

modestes comme nous l'avons vu. Le problème est que ces travaux expérimentaux se déroulent au sein des locaux du département de physique expérimentale dans une quasi-clandestinité et grâce à la complaisance discrète d'un collègue physicien! L'hypothèse, selon laquelle le cours d'introduction à la psychophysique de 1897-8 était déjà accompagné de présentations d'appareils et de travaux pratiques, est plus que plausible. Mais le problème – et Twardowski en parle dans la lettre à Meinong datée du 25. 07.1897 – est que la haute administration (*höhere Behörden*, à savoir le ministère autrichien) n'est pas au courant de ces « arrangements entre collègues »⁴⁰ et Twardowski – grand légitimiste et formaliste par ailleurs – peut difficilement s'en vanter dans une publication encyclopédique⁴¹.

La deuxième raison pour laquelle Twardowski donne 1901 comme la date de la création de son laboratoire est de nature doctrinaire. S'il s'agissait seulement pour lui d'être reconnu comme ayant précédé W. Heinrich et l'université jagellonne, cela n'expliquerait toujours pas pourquoi il ne donne pas la date de la création de son séminaire Philosophique (à savoir l'année académique 1897-98)⁴² comme la date du commencement des expérimentations en psychologie. Il est vrai qu'en 1901, afin d'accompagner son cours sur la « psychologie de l'odorat et du goût », Twardowski annonce l'utilisation de « planches » et donc d'exercices d'observation sensorielle, ce qui pourrait être considéré comme une innovation didactique. Il le faisait déjà probablement avant 1901 et à la date qu'il donne dans l'*Encyclopédie*, mais il ne devait pas plus disposer de locaux pour l'expérimentation qu'en 1897, en dehors de ceux dédiés au séminaire philosophique.

Un début de réponse se trouve dans le fait que l'année 1901 correspond à l'année la de soutenance d'un premier doctorat en psychologie sous la direction de Twardowski. Le 14 avril 1901 Władysław

40. Lettre citée dans Jadcak, R. 1996, « Inspiracje i kontrowersje. Z korespondencji K. Twardowskiego z A. Meinongiem », *Przegląd Filozoficzny-NS*, R.V, p. 110.

41. Le grand historien de l'école Lvov-Varsovie, Ryszard Jadcak (1951-1998), est le premier à avoir attiré l'attention sur l'existence de ce « laboratoire clandestin » (cf. Jadcak, R. 1996, *op. cit.*, R.V, pp. 105-117 ; p. 110). Pour l'anecdote, le « collègue de la physique expérimentale », dont Twardowski parle dans sa lettre à Meinong et qui laisse à Twardowski l'accès au laboratoire de la physique expérimentale, est Ignacy Zakrzewski, celui-là même qui, des années plus tard, en tant que doyen, signera la lettre du 07. 07.1920 que nous avons retrouvée.

42. Le « séminaire » possède d'ailleurs ses propres locaux : bibliothèque, salle de lecture, salle de réunion.

Witwicki soutient son *rigorosum* et une dissertation consacrée à l'analyse psychologique de l'ambition. Twardowski donne donc peut-être l'année 1901 dans la mesure où cette première soutenance ainsi que la nature de son sujet lui permettent d'annoncer la naissance de la *psychologie léopolienne* dans sa particularité: empirique et basée sur l'introspection. Twardowski soulignerait de cette façon sa différence par rapport à la psychologie de Wundt.

Notre hypothèse se confirme par le fait que dans ce même article encyclopédique, ce n'est pas son introduction à la psychophysique (1897-98) que Twardowski considère comme son premier cours de psychologie expérimentale, mais celui de 1898-99, consacré aux illusions optiques⁴³. Notre hypothèse est aussi cohérente avec la suggestion de Twardowski en réponse à Wundt, consistant à séparer la psychophysique de la psychologie, sans, par ailleurs, nier l'utilité scientifique de cette dernière⁴⁴. Avant la seconde guerre, il y a en Pologne de nombreux laboratoires de psychophysique souvent attachés à des institutions et aux académies pédagogiques⁴⁵. La psychotechnique – discipline qui étudie les prédispositions naturelles (ou plutôt leur manque) pour certains métiers – se développe tout particulièrement⁴⁶.

Comme nous avons montré, les dates « officielles » de création des « premiers » laboratoires de psychologie expérimentale ne sont pas retenues par hasard. Dans le cas du laboratoire de Wundt, c'est sa « stratégie scientifique » et le lancement d'un premier projet de recherche expérimentale suivie d'une publication qui ont

43. *Encyklopedia Wychowawcza*, op.cit. p. 284.

44. Ainsi le premier Congrès des philosophes polonais, qui s'est tenu en mois de mai 1923 à Lvov, a pris une résolution pour la fondation de l'Institut psychophysique ; cf. « Chronique » dans la *Revue néo-scolastique de philosophie*, 25^e année, n°100, 1923, pp. 457-470.

45. De nombreux psychophysiciens polonais participaient activement au début du siècle à la naissance de la discipline. Durant le VI^e congrès international de la psychologie à Genève, il y avait huit psychologues polonais dont cinq femmes! L'une d'entre elle, Mlle Dr J. Ioteyko, était non seulement la première femme membre du comité d'organisation du Congrès mais aussi la première femme, avant Maria Curie-Skłodowska, à avoir donné des cours au Collège de France (en 1903). Josefa Ioteyko (1866-1928), docteur en médecine et en physique, dirige un laboratoire de psychologie expérimentale à Bruxelles et travaille à l'Institut Solvay avant de revenir en Pologne en 1919.

46. L'un des élèves d'origine ukrainienne de Twardowski, Jarosław Cukrowski (1904-1995), est le directeur de l'Institut Badan Psychotechnicznych à Katowice entre 1932-39 (S. Ivanyk, dissertation de doctorat à l'université de Varsovie, »Filozofowie Ukraińscy w Szkole Lwowsko-Warszawskiej », l'université de Varsovie, 2012).

transformé – rétrospectivement – un dépôt en laboratoire⁴⁷. Dans le cas de Twardowski, 1901 est pour lui une date qui marque la naissance de sa psychologie empirique qu'il conçoit de concert avec un travail expérimental néanmoins différent de celui dont l'*Institut für experimentelle Psychologie* de Leipzig est devenu le symbole⁴⁸.

Une psychologie empirique sans « scolastique formelle des chiffres »⁴⁹

Franz Brentano, le maître philosophique de Twardowski, qui attribue une grande importance à la psychologie expérimentale, n'a lui-même jamais disposé des outils nécessaires pour la pratiquer. C'est donc avec un intérêt passionné que le jeune Twardowski, profitant d'une bourse du ministère autrichien se rend à l'automne 1891 à Leipzig pour connaître « les instruments et les méthodes » de la psychologie expérimentale⁵⁰. Hélas, Wundt donne à l'époque uniquement un cours d'histoire de la philosophie moderne et c'est seulement grâce à la gentillesse d'Oswald Külpe, assistant de Wundt à l'époque, que Twardowski pourra approcher ses appareils et obtenir les renseignements au sujet du fonctionnement de l'Institut⁵¹.

Le jeune Twardowski est à l'origine adepte de l'idée brentanienne selon laquelle la psychologie est la base de la philosophie. C'est en ce sens qu'il s'exprime en 1897 – alors qu'il est déjà professeur à Lvov – dans une longue conférence intitulée « La psychologie par rapport à la physiologie »⁵². Le ton de son exposé est alors plein d'enthousiasme,

47. Sa stratégie concordait avec l'évolution de l'université qui d'un lieu exclusivement de transmission de la culture devenait aussi un lieu de recherche.

48. Alors que le laboratoire d'Heinrich à Cracovie s'inscrit tout à fait dans la tendance psychophysique.

49. L'expression de Twardowski « scolastique formelle des chiffres » pour désigner le laboratoire de Wundt vient de « *Psychologia bez przyrzadow* » (1912) dans Twardowski 1927, *Rozprawy i artykuły filozoficzne. Zebrał i wydał uczniowie, Lwow*, Książnica « Atlas », p. 321.

50. Twardowski, K. « Autobiografia Filozoficzna » (*Selbstdarstellung*), *Przegląd Filozoficzny. Nowa Seria*, I, Nr.1, pp. 19-33, p. 14.

51. Cet épisode de la vie de Twardowski confirme par ailleurs l'éloignement de Wundt pour l'expérimentation à Leipzig dont nous avons parlé plus haut. Le séjour dans des lieux de psychologie expérimentale sera un passage obligé pour tous les disciples de Twardowski (chez Wundt à Leipzig, chez G.E. Müller à Göttingen, chez Stumpf à Munich puis Berlin). Cf. la lettre de Twardowski à Külpe et l'école de Würzburg dans sa *Selbstdarstellung*.

52. Publié pour la première fois en 1927, cit; après *Wybrane pisma filozoficzne*, PWN, Warszawa, 1965, pp. 92-113.

si caractéristique à l'époque, pour la révolution que représente le développement de la psychologie empirique. Grâce aux progrès de la connaissance dans le domaine de la psychologie, la philosophie aura enfin – affirme Twardowski – la possibilité de devenir un savoir faire (*umiejętność*) universel et capable de justifier d'une manière scientifique ses propositions. Pour Twardowski, la psychologie doit donner à la philosophie non seulement la méthodologie, mais aussi l'objet, car tous les concepts de la philosophie sont des créations psychiques.

La parution des *Recherches Logiques* (1900) d'un autre élève de Brentano, Husserl, a un grand impact sur Twardowski. Les faiblesses du psychologisme en tant que théorie deviennent claires pour lui. Twardowski accepte en premier lieu l'objection montrant l'impossibilité de justifier empiriquement des lois aprioriques dont l'existence est évidente dans les sciences et en philosophie (par exemple les lois logiques ou les relations mathématiques). Après la lecture des *Recherches Logiques* Twardowski prendra explicitement ses distances à l'égard du psychologisme dès 1902⁵³. Son école entière l'abandonnera après une bataille antipsychologiste menée entre 1904 et 1907 par le jeune Jan Łukasiewicz⁵⁴. Mais, alors que pour Łukasiewicz cette réfutation du psychologisme, focalisée sur la justification et le statut de la logique, est accompagnée d'une critique radicale de la place de la psychologie dans la philosophie, Twardowski ne se détourne pas de la psychologie en général. Tout au long de sa carrière il ne cesse de former des psychologues et de développer les recherches en psychologie, profondément convaincu que c'est bien la psychologie, en tant que science, qui est la première victime du psychologisme. Cependant, ce n'est qu'en 1912, après avoir élaboré et publié sa *Théorie des actions et des produits* dans « O czynnościach i wytworach », qu'il trouve des arguments permettant la réfutation définitive du psychologisme dans les sciences. Dans toutes les sciences, mais également en philosophie, en grammaire et en psychologie, l'erreur psychologiste consiste dans la confusion entre les actions et leurs produits. Pour la psychologie, l'erreur consiste d'abord à confondre les activités psychiques avec leurs produits – par exemple entre le processus cognitif et la pensée (*Gedanke*) qui en résulte – et ensuite à omettre le fait que les produits psychiques peuvent avoir des

53. Dans un recueil de 1965 édité par un groupe d'élèves proche de Twardowski, la date 1902 et la publication d'un document didactique sont données explicitement comme la date de l'abandon du psychologisme par Twardowski. *Ibidem*, p. 107.

54. Voir Miskiewicz 2011, *op. cit.*

propriétés et relations – par exemple, les relations entre les jugements par rapport à leur vérité ou fausseté – déterminables *a priori* et donc indépendamment des résultats empiriques de la psychologie.

Cependant, selon Twardowski, la critique du psychologisme ne doit pas rendre aveugle au fait que nous apprenons l'existence de toutes les propriétés des produits psychiques (même leurs propriétés aprioriques) ainsi que l'existence des produits psychiques « uniquement par le biais de l'expérience intime et des conclusions qui en sont tirées »⁵⁵. Pour cette raison, la psychologie demeure pour Twardowski une science philosophique auxiliaire incontournable, aussi bien pour les autres sciences philosophiques (logique, théorie de la connaissance, éthique, esthétique, etc.) que pour les sciences humaines et même pour les sciences de la nature : la psychologie traite et relève du pouvoir heuristique de l'homme.

Dans son article encyclopédique de 1913, Twardowski définit la psychologie comme une *science empirique des faits psychiques*⁵⁶. La psychologie, comme toute science empirique, a pour tâche selon lui l'agencement ordonné de son domaine d'expérience, en l'occurrence de la vie psychique. Elle a pour but « l'agencement ordonné de toute la matière factuelle et la formulation des lois qui gouvernent ces faits et par cela-même leur explication »⁵⁷.

Twardowski définit *un fait psychique* comme *une unité concrète composée de l'activité psychique et du produit de cette activité*. En plus des faits psychiques, la psychologie a pour objet aussi certaines conditions dont dépendent l'apparition et les qualités des faits psychiques, à savoir les dispositions (*przysposobienia*) telles que la sensibilité, la mémoire, l'imagination, l'intelligence, les penchants, la volonté, le caractère⁵⁸. Parmi les dispositions, Twardowski distingue d'une part les capacités qui sont plutôt de nature intellectuelle (*zdolności*) et de l'autre le tempérament relevant plutôt des émotions (*usposobienie*). L'étude de dispositions ne relève pas de la même méthodologie que celle des faits psychiques : il n'est pas possible de les constater directement dans l'expérience. Les dispositions jouent le rôle de facteurs *hypothétiques* admis afin de lier et d'expliquer les faits (l'« énergie » en physique ou

55. *Idem* pp. 270-271.

56. *Idem* p. 244. Pour cette définition Twardowski se réfère à Witasek, S. 1908 *Grundlinien der Psychologie*, Leipzig.

57. *Idem* p. 250.

58. Les dispositions sont inégalement distribuées dans la population.

l' « atome » en chimie sont des hypothèses jouant un rôle similaire)⁵⁹. Parfois, lorsque certaines sont liées à des dispositions physiques naturelles, elles deviennent psychophysiques – comme par exemple l'hypersensibilité.

Néanmoins, certaines *conditions* qui accompagnent les faits psychiques ne font pas partie de la psychologie. Ainsi, les analyses des impulsions mécaniques ou chimiques, à l'origine des sensations, font partie de la chimie et de la physique et l'étude des organes sensoriels est l'objet de l'anatomie et de la physiologie. Twardowski se démarque ici radicalement de la psychologie expérimentale naturaliste de la plupart de ses collègues philosophes-psychologues⁶⁰. Cette différence devient claire dans sa conceptualisation et dans sa pratique de l'expérimentation.

Twardowski distingue nettement ce qui est « expérimental » (*eksperymentalne*) de ce qui est « empirique, relevant de l'expérience » (*doświadczalne*) en général. « Empirique » est pour lui un adjectif qui, dans sa plus large acception, contient absolument toute l'activité ou la « vie » humaine. Tout savoir et toute connaissance humaine est en ce sens empirique, car ils relèvent d'une manière ou d'une autre de l'expérience de la vie. En revanche, « l'expérimentation » est un procédé volontaire, généralement codifié d'une manière précise et utilisé dans les sciences. Ainsi les premières expériences de Wundt ou de Helmholtz s'avèrent être en réalité des expériences psychophysiologiques ou psychophysiques et non pas purement psychologiques. Les considérer comme des expérimentations psychologiques consiste pour Twardowski à ne pas penser la nouvelle science dans sa véritable nature, dans sa spécificité. C'est succomber au réductionnisme physiologiste ou physicaliste propre aux psychologismes. Dans un article intitulé : « La psychologie sans instrument » de 1912, Twardowski juge cette évolution avec une grande sévérité :

Quand on a donc commencé à utiliser d'une manière systématique l'expérimentation en psychologie, on a jugé par ci ou par là, qu'on avait réussi à trouver une manière entièrement nouvelle de poursuivre l'investigation psychologique, une manière qui – en prenant la place de l'introspection (qui serait elle-même pleine de défauts et même peut-être carrément impossible) – introduirait la psychologie directement

59. *Idem* p. 244.

60. A l'exception de l'École de Würzburg avec laquelle il a des affinités évidentes et personnellement renforcées par les relations amicales qu'il conserve avec Oscar Külpe.

sur les voies des sciences exactes. C'était une double illusion. Il est vrai, les psychophysiologistes rassemblaient, juxtaposaient et décrivaient dans leurs expérimentations de grosses séries de chiffres et de nombres, mais au fur et à mesure que les recherches progressaient, il apparaissait de plus en plus clairement que l'idée de Fechner consistant à mesurer les impressions sensorielles par l'intermédiaire de l'intensification de l'impulsion, reposait sur des présuppositions fausses. Ainsi est née pourtant une scolastique formelle des chiffres (avec le laboratoire de Wundt à Leipzig en tête): on expérimentait pour obtenir des colonnes de chiffres les plus longues possibles, mais on n'obtenait aucun résultat remarquable permettant de faire progresser notre connaissance de la vie psychique.⁶¹

Twardowski poursuit :

En plus, il s'est rapidement avéré que si l'expérimentation psychologique devait avoir une valeur pour la psychologie, elle ne pouvait pas remplacer l'introspection, elle devait s'appuyer sur elle et la soutenir, car c'est justement grâce à l'expérimentation psychologique, c'est-à-dire grâce à la confrontation voulue des faits psychiques⁶² dans des conditions strictement déterminées, que nous pouvons réitérer la saisie des « mêmes » faits psychiques dans l'introspection, en les répétant jusqu'à en acquérir la connaissance recherchée.⁶³

L'introspection doit être la méthode principale de la psychologie⁶⁴. Les critiques, remettant en doute sa possibilité même, ne tiennent pas compte de la différence entre l'observation et la perception. L'auto-observation est de fait impossible, mais l'aperception, surtout accompagnée de l'expérimentation, est non seulement possible mais elle est par ailleurs une source valable de la connaissance psychologique : elle permet, entre autres, de constater les faits psychiques en les réitérant et en les reconstruisant de

61. 1927, *RAF*, p. 321.

62. Bovet, P. 1910, *La conscience du devoir dans l'introspection provoquée*, Genève : Ency, p. 264. C'est par Bovet que le concept d'introspection et celui de la confrontation aux phénomènes psychiques sont introduits chez Twardowski. Il faut d'ailleurs souligner en général l'importance de la psychiatrie française à l'époque en Pologne.

63. *Idem* p. 322.

64. Déjà dans son exposé de 1897, Twardowski cite longuement l'argumentation critique d'Émile Du Bois-Reymond contre le remplacement de l'étude de l'expérience intérieure par les études sur les processus du cerveau dans *Über die Grenzen des Naturerkennens* (WPF, p. 97).

plus en plus précisément grâce à la mémoire⁶⁵. En ce sens, Twardowski considère comme exemplaires les expérimentations d'Ebbinghaus sur la mémoire, mais aussi les travaux de G.E. Müller à Göttingen et de l'École de Würzburg⁶⁶ qui lui sont proches⁶⁷.

Twardowski distingue deux méthodes propres à la psychologie scientifique : la méthode introspective ou *subjective*, partant du sujet, et la méthode *objective* (*przedmiotowa*). La méthode objective est une méthode complémentaire pour la méthode partant du sujet. Elle est nécessaire car il existe de nombreux phénomènes psychiques inaccessibles par introspection mais où la reconstruction permet néanmoins d'accéder à certains faits psychiques, à commencer par la vie psychique des autres. Dans une telle reconstruction on procède généralement par analogie. Ainsi, la connaissance de nos propres états psychiques nous permet de reconstruire par analogie les faits psychiques chez les autres. C'est de cette façon que nous sommes capables de « lire » les signes corporels (les mimiques, les positions du corps mais aussi un rugissement, un tremblement, etc.) des autres. En ce sens Twardowski est un mentaliste.

La psychologie théorique

Twardowski donne l'année 1901 comme date de création de son laboratoire de psychologie et comme date de naissance de sa psychologie théorique. Il symbolise de cette façon le commencement de son travail expérimental en psychologie même s'il se distingue du courant dominant de la psychologie expérimentale en vogue à l'époque. Il considère cette

65. Cette théorie est à l'origine de l'interprétation selon laquelle la psychologie de Twardowski pourrait assez aisément constituer une théorie scientifique de la psychanalyse. Nous y revenons par la suite.

66. Bronislaw Bandrowski (1879-1914), l'un des disciples préférés de Twardowski, mort très jeune dans un accident de montagne, décrit de la façon suivante les points forts de l'École de Würzburg : 1) la réunification de l'introspection systématique avec la méthode expérimentale, 2) la considération du processus du penser comme un élément d'un processus réactif et 3) l'explication des faits par le mécanisme reproductif limité résultant des *tendances*, Cf. Czeslaw Glombik 1999, *Husserl i Polacy*, Gnome, p. 163.

67. « Twardowski s'est opposé à ceux qui identifiaient les phénomènes psychiques avec les processus physiologiques et il est resté un défenseur de l'introspection (...). Pour Twardowski la différence fondamentale entre les fonctions du système nerveux et les phénomènes psychiques était vitale pour deux raisons : d'abord parce que les processus physiologiques sont spatialement déterminés, contrairement aux processus psychiques, et ensuite parce que les phénomènes psychiques sont perçus différemment des processus physiologiques. » Sloniewska, H. 1973, « Kazimierz Twardowski (1866-1938), *Polish Psychological Bulletin*, vol. 4, n° 1, p. 56.

dernière comme une psychophysique, une science naturelle, exigeant avant tout des connaissances en physique et en mathématiques. Twardowski la situe en dehors des sciences philosophiques.

La date de 1901 coïncide également avec la parution du deuxième volume des *Recherches logiques* de Husserl. Alors que le premier volume jouissait d'une opinion positive, pour ne pas dire unanime, dans des milieux philosophiques à Lvov, l'accueil du deuxième volume, où se trouve exposée sa théorie de la signification, était partagé entre le rejet violent (Łukasiewicz) et l'enthousiasme (Ingarden). Chez Twardowski, ce deuxième volume des *Recherches logiques* participera à la remise en question, déjà engagée, de la conception brentanienne de la signification, sans laquelle l'idée twardowskienne de *psychologie théorique*, comme modèle sémantique, n'aurait pu voir le jour⁶⁸.

L'examen scientifique de la vie psychique par la psychologie théorique possède un aspect analytique (descriptif) et un aspect génétique (explicatif) qui consiste à lier les faits psychiques aux lois. Le travail descriptif consiste dans le dénombrement ordonné des faits psychiques, leur analyse et leur classification. Comme pour toute autre science, c'est la langue qui donne les premières indications quant à l'agencement ordonné du domaine. La langue donne les premiers mots pour décrire les activités et les produits psychiques, les dispositions et leurs propriétés et relations. Les mots de la langue ordonnent toute la matière psychologique en groupes. Cependant, ces classifications initiales n'ont, selon Twardowski, que la valeur indicative des premières approximations. Elles ont une valeur pragmatique et ne

68. Pour décrire le projet de la science psychologique de Twardowski, nous utilisons l'expression « psychologie théorique » par analogie avec la « physique théorique » au sens de Pierre Duhem. Dans *La théorie physique, son objet et sa structure*, Duhem écrit : « Nous avons cherché, tout d'abord, à en [la théorie physique] fixer l'objet avec précision. Puis, connaissant la fin à laquelle elle est ordonnée, nous en avons examiné la *structure* ; nous avons étudié successivement le mécanisme de chacune des opérations par lesquelles elle se constitue ; nous avons marqué comment chacune d'elles concourait à l'objet de la Théorie. » (Introduction, 2^e éd. Paris, 1914, p. 5). En réfléchissant sur l'évolution (agitée à l'époque) de la physique, Duhem écrit : « Cette course effrénée et désordonnée à la poursuite de l'idée nouvelle a bouleversé tout le domaine des théories physiques ; elle en a fait un véritable chaos, où la logique ne trouve plus sa voie et d'où le bon sens fuit épouvanté. » En pensant à la *logique* de son temps Twardowski ne pourrait que souscrire à ce diagnostic. Le développement plus détaillé de l'analogie physique théorique/psychologie théorique dépasse cependant le cadre de notre article. Nous nous limitons ici à sa pertinence dans l'exposition de la différence entre la psychologie scientifique de Twardowski et la psychologie expérimentale de l'époque.

peuvent prétendre à l'exactitude scientifique⁶⁹. Ensuite, l'analyse consiste dans la recherche et dans la classification des ressemblances et des différences, dans la distinction, la description et l'analyse détaillées des opérations et des produits psychiques. Pour cela, la psychologie peut avoir recours aussi bien aux sciences de la nature – pour les activités psychiques surtout mais pas uniquement – qu'aux sciences humaines – pour les produits fixés dans les mots, schémas, statistiques, photographies, enregistrements audio, etc. Tout produit fixé sur un support matériel quelconque devient un document (à la fois trace et source).

La méthode descriptive de la psychologie de Twardowski dérive de la psychologie descriptive de Brentano. Le point de départ des analyses descriptives est toujours donné par un exemple simple mais considéré comme un exemple type (représentant une classe). Il est analysé et décrit à l'aide des propositions qui ont un caractère général. Ce caractère général des propositions descriptives est de nature intuitif: on voit immédiatement que les choses sont ainsi et pas autrement⁷⁰.

L'un des disciples de Twardowski, Tadeusz Czeowski, montre qu'en suivant cette méthode la psychologie descriptive s'avère être une description analytique des phénomènes psychiques, considérés d'une manière abstraite, c'est-à-dire dans leur généralité⁷¹. La psychologie descriptive de Brentano est ainsi une *théorie générale* et plus précisément *un ensemble structuré de propositions*.

Cette analyse s'applique aussi à la méthode descriptive de Twardowski. Toutefois, des différences essentielles surgissent en raison de l'influence qu'exerce sur lui la critique husserlienne du psychologisme. Cette critique, dont l'aspect principal concerne les contenus de la conscience, est avant tout une critique des défauts des théories psychologues en tant que théories et une critique de leur incompatibilité avec la raison théorique. Mais elle aussi une critique de la conception naturaliste de la signification.

Initialement, Twardowski partage la conception psychologue des noms de Brentano selon laquelle la fonction des noms est de provoquer (ou d'évoquer) dans la conscience leurs significations,

69. *Encyclopedia Wychowawcza*, op.cit., p. 250.

70. Ceci rappelle la conception brentanienne de l'évidence comme critère de vérité.

71. Contrairement à ce que Twardowski appellera la psychologie des cas individuels pratiquée par des psychiatres français.

comprises comme les contenus psychiques ainsi provoqués et rendus concrets⁷². Mais convaincu par Husserl de la nécessité de distinguer entre l'acte de penser du *cogito* et son *cogitatum*, Twardowski transforme son concept de signification des mots (des noms) pour lui ajouter – entre autres – une validité intersubjective. Un déplacement substantiel apparaît alors puisque les noms correspondant à la description (le mot où la phrase) deviennent les noms *des définitions*. Cette modification définitionnelle permet également d'introduire une directive métathéorique essentielle pour les sciences, à savoir la supposition de la vérité. Cette directive participe à son tour à la constitution de l'*objet théorique de la définition*.

Pour Twardowski, la psychologie devient une psychologie théorique : *une théorie générale, un ensemble structuré de propositions auxquelles correspondent des objets théoriques*. Tout en continuant à pratiquer l'analyse sémantique – les noms et les propositions sont des signes des activités et des produits psychiques – Twardowski distingue alors clairement entre les contenus effectifs dans la conscience et les produits fixés matériellement comme signes. Il esquisse une théorie de la signification comme l'ensemble (abstrait et possible à définir) des propriétés communes d'un nom en tant que produit (perçu ou extériorisé)⁷³. La signification est obtenue par abstraction des propriétés particulières d'une classe concernée. Les relations entre les significations sont cependant de nature apriorique. L'expérimentation dans la psychologie théorique a pour tâche de mettre à l'épreuve le modèle sémantique ainsi obtenu.

La psychologie générale de Twardowski devient de cette façon une discipline scientifique *suis generis* et non pas une théorie qui cède au probable ou à la généralité, en tirant des conclusions finalement « locales » sur la base de résultats expérimentaux ou statistiques.

La méthode descriptive analytique constitue l'un des deux piliers de la psychologie léopolienne. Elle a, nous l'avons dit, ses origines dans la psychologie descriptive de Brentano. L'autre pilier de la psychologie théorique est constitué par l'analyse sémiotique développé à Lvov à partir du concept non-psychologiste de signification. La signification

72. « Lorsque j'entends et comprends un nom, je me représente ce qu'il désigne; et les noms n'ont en général d'autre but que de provoquer des représentations » (Brentano F. 2008, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris : Vrin, p. 217).

73. Izydora Dambaska 1979, « Franciszek Brentano a polska mysl filozoficzna », *Ruch Filozoficzny* XXXVII, Nr. 1-2, Torun, pp. 1-10, p. 4.

étant fixée – par exemple, dans un mot écrit considéré comme un signe d'une vie psychique effectivement possible et partagé par une communauté linguistique dans laquelle ce mot peut provoquer des contenus psychiques concrets – celle-ci est affranchie des limites spatio-temporelles propres à l'actualisation d'un mot énoncé ou entendu concrètement par quelqu'un⁷⁴. Chez Twardowski, il n'y a cependant aucune ambiguïté quant au fait que la signification n'est pas autonome dans son existence. Ainsi, lorsqu'il s'agit de la signification d'un mot écrit, celle-ci est liée aux traces graphiques du mot qui l'évoque et à celui qui l'émet (ou l'écrit), celui qui l'entend (ou le lit). Sa nature est hétérogène et intersubjective.

Pour Twardowski, dans la pratique scientifique de la psychologie, surtout à l'étape de la description de la vie psychique qui consiste dans le dénombrement ordonné des faits psychiques (leur analyse et leur classification), *la langue* pose des distinctions et des descriptions préliminaires. Mais ce n'est pas elle qui valide cependant l'analyse descriptive⁷⁵.

Ce type d'analyse sémiotique éloigne la psychologie de Twardowski de Brentano pour qui le rôle de la signification des mots se limite à provoquer (évoquer) un contenu mental⁷⁶. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu dans le témoignage d'Ingarden cité en introduction, malgré toute sa proximité avec Brentano, Twardowski le traite de *psychologue*. Même si Twardowski conserve la topologie brentanienne de l'expérience (expérience interne et externe) et l'évidence de la connaissance immédiate par introspection, la méthode descriptive analytique de Brentano ne constitue en ce sens qu'une des origines de la science

74. Au-delà de l'influence immédiate de Husserl, l'origine de cette théorie de la signification est à chercher dans les concepts bolzaniens de propositions et représentations en soi. Cf. Miskiewicz 2004, « À propos des origines philosophiques de l'École de Lvov et de Varsovie : affaire Zimmermann », dans Thouard, D. (éd.) 2004, *Aristote au XIX^e siècle*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, pp. 377-395.

75. Ceci fait largement écho aux discussions qui portèrent au 19^e siècle sur le rôle du grec dans la distinction des catégories aristotéliennes et en particulier à cette affirmation de Trendelenburg « *Die grammatische Gestalt leitet aber sie entscheidet nicht* ». Cf. Courtine, J.-F. « La question des catégories: le débat entre Trendelenburg et Bonitz », dans *Aristote au XIX^e siècle*, op. cit., p. 78.

76. Le réductionnisme linguistique tardif de Brentano n'a pas lui non plus été accepté par Twardowski. Le fait que l'un de ses disciples – Kotarbinski – ait inventé le réisme avant et indépendamment de Brentano, n'est d'une certaine façon qu'une coïncidence terminologique, car chez Kotarbinski le réisme résulte des investigations ontologiques (que Brentano rejette).

psychologique de Twardowski qui est avant tout déterminée, en tant que théorie, par le concept des objets théoriques construits par la science et par la recherche des lois qui concernent ces objets.

La psychologie empirique de Twardowski élabore un modèle sémantique de la vie psychique. Elle développe un système des objets théoriques relevant de la vie psychique et elle étudie les lois psychiques qui les lient. L'expérimentation constitue l'un des aspects de l'investigation psychologique:

L'expérimentation vérifie parfois les résultats de la psychologie descriptive, généralement elle examine cependant des problèmes particuliers en se basant sur les concepts fondamentaux soumis à l'analyse et déterminés dans la cadre de la psychologie descriptives.⁷⁷

La *psychologie théorique* ainsi définie est capable de participer à de nombreuses recherches philosophiques. Ainsi, dans l'ouvrage fondamental de Twardowski de 1911 *Sur les actions et les produits* c'est bien la psychologie qui, de concert avec la grammaire et la logique, participe à la détermination du champ de la théorie de la connaissance. Ce petit ouvrage, qui porte comme sous-titre « Quelques remarques aux confins de la psychologie, de la grammaire et de la logiques », est paradigmatique eu égard à la méthode scientifique de son auteur. La psychologie, la grammaire et la logique qu'il mobilise sont les trois sciences philosophiques les plus importantes pour les analyses de la théorie de la connaissance. La modestie du sous-titre, « quelques remarques », ne doit pas induire en erreur. De la même façon, le mot « confins » ne doit pas être compris ici comme « lointain au point d'être flou » ou comme *borderline*, à savoir qui concerne les cas limites ou qui pose des problèmes de classification. Lorsqu'il s'agit des trois disciplines en question, leurs « confins » est à comprendre au sens étymologique du latin *confinium*, à savoir à la fois *cum* et *finis*, donc au sens de « territoires communs à ». Pour Twardowski, un « débordement » des problèmes d'une discipline sur une autre est inévitable et implique un passage *logique* de l'un vers l'autre : les distinctions linguistiques

77. Blaustein, L. 1930, *Przedstawienia imaginatywne. Studium z pogranicza psychologii i estetyki*. PTF, Przemyśl, p. 5. Mieczysław Kreutz, qui remplacera Twardowski à la tête du Laboratoire de psychologie à Lvov écrit : « pour la description scientifique des phénomènes, un appareil de concepts descriptifs, exactement définis et bien appliqués aux propriétés des phénomènes examinés est nécessaire ». Ces concepts fondamentaux sont par exemple : « un vécu psychique », « un état psychique », « une propriété des phénomènes psychiques », *Idem.*, p. 5.

permettent dans un premier temps de fournir les descriptions de faits psychiques ; elles cèdent ensuite la place aux analyses introspectives qui cèdent à leur tour la place aux considérations logiques. Cette idée de l'interdisciplinarité domaniale est paradigmatique pour la méthode scientifique de Twardowski⁷⁸.

Cette idée de pluridisciplinarité et d'interdisciplinarité de la philosophie est pratiquée avec talent par Leopold Blaustein, philosophe et théoricien le plus représentatif de la psychologie théorique, auteur entre autres des *Représentations imaginatives. L'étude aux confins de la psychologie et de l'esthétique*⁷⁹, dont sujet est la construction du concept de *représentation imaginaire* en tant qu'un concept élémentaire de la psychologie théorique. Dans son traité sur les pièces radiophoniques, Blaustein pose le problème de la perception d'une fiction radiophonique et se donne pour tâche de réfléchir sur ce qui caractérise sa perception en tant qu'objet esthétique. Une fiction étant une œuvre d'art dynamique, elle se dévoile d'une manière évolutive dans la suite des phases qui se succèdent. Sa saisie s'effectue dans la perception continue des parties qui la composent. Mais sa continuité n'est pas calquée sur la continuité du temps physique correspondant à la présence de l'auditeur devant sa radio. Même l'auditeur très attentif vit un va-et-vient entre son espace réel et l'espace crée dans la fiction. C'est même le secret d'une perception esthétique réussie. L'immersion totale de longue durée n'est pas propre à la perception esthétique mais concerne également la transe. La perception de l'œuvre d'art, par le biais de la matérialité de sa fixation, n'est cependant pas toujours et nécessairement une perception esthétique. De même qu'un tableau peut-être perçu comme une planche pour remplacer un carreau cassé, il est arrivé qu'une fiction radiophonique ait pu servir pour brouiller les écoutes dans une pièce. Dans de pareils cas, une fiction radiophonique est perçue « simplement » comme un objet acoustique. Cependant, comme Blaustein s'intéresse à la fiction comme œuvre d'art, dans son analyse « il n'est pas possible de ne pas outrepasser le cadre de la problématique psychologique »

78. Comme l'ont fait les éditeurs de la traduction anglaise, Twardowski 1999, *On Actions, Products and Other Topics in Philosophy*, ed. J.Brandl et J.Wolenski, Rodopi, 1999, pp. 103-133.

79. Blaustein, L. 1930, *Przedstawienia imaginytywne*, Lvov, Wydawnictwo PTFu. Notons aussi son travail : « Quelques remarques sur les représentations schématiques et symboliques. Recherches au confins de la psychologie et de l'esthétique » (*Przedstawienia schematyczne i symboliczne*, Wydawnictwo Przeglądu Humanistycznego, Lwow, 1931). Leopold Blaustein (1905 - 1942?) est disparu tragiquement avec sa femme, la logicienne Eugenia Ginsberg-Blaustein (1905-1942?) et leur fils Ludwik (1937- 1942?) dans le ghetto de Lvov.

et de la perception naturelle. En conséquence, ses « déductions vont s'appuyer sur deux sciences: la psychologie et l'esthétique »⁸⁰ et comme pour certains autres de ses travaux c'est à une « étude aux confins de la psychologie et de l'esthétique » à laquelle il se livre⁸¹.

Comme nous pouvons le voir avec cet exemple, la psychologie théorique est une science philosophique qui a une place importante dans le système des sciences et tout particulièrement dans les sciences humaines.

La psychologie théorique et la méthode psychanalytique

Étant donné que la psychologie théorique s'affirme en opposition au paradigme psychophysique de la psychologie expérimentale et tient compte de l'importance méthodologique reconnue de l'introspection et de l'analyse sémantique, certains auteurs en sont venus à penser que la psychologie théorique de Twardowski pouvait servir d'explication méthodologique à la psychanalyse⁸². Cette interprétation a récemment trouvé un soutien dans des études consacrées aux étudiants ukrainiens de Twardowski parmi lesquels on a pu constater un fort intérêt pour la psychanalyse⁸³. Cette idée se trouve aussi renforcée par l'argumentation visant à intégrer les états inconscients dans la tradition de l'intentionnalité brentanienne par l'intermédiaire de Searle⁸⁴.

Les tenants de cette théorie regrettent l'apparente négligence de l'avènement de la psychanalyse par Twardowski. Grâce au manuscrit du cours « Sur la psychologie » du troisième trimestre 1925-26, consacré au behaviorisme et à la méthode psychanalytique, nous pouvons non seulement affirmer que Twardowski avait connaissance des écrits de Freud et même d'une certaine littérature secondaire, mais aussi qu'il

80. Blaustein, L. 1939 *Étude sur la perception des pièces radiophoniques*, Drukarnia Uniwersytetu Poznańskiego, PTP, Pozna ; extrait du *Kwartalnik Psychologiczny*, vol. XI.

81. Miskiewicz 2009, « Leopold Blaustein's origins of analytical phenomenology: evidential cognition and theory of representations », dans S. Lapointe, M. Marion, W. Miskiewicz & J. Wolenski (eds), *The Golden Age of Polish Philosophy*, Springer Verlag, Logic, Epistemology and the unity of Science Series, pp. 181-191.

82. Teresa Rzepa 1999, « Zlekceważony fenomen w dziejach nauki polskiej - psychologiczna Szkoła Lwowska, in *Polska Filozofia Analityczna*, Torun, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika », pp. 43-57.

83. S. Ivanyk, *op. cit.*

84. Bobryk, J. 2001, « Twardowski », *Teoria działania, Proszynski i S-ka*.

considérerait la psychanalyse comme un phénomène méritant l'attention. Cependant, Twardowski distingue clairement entre les « hypothèses et les propositions auxquelles elle a abouti » d'une part et la méthode psychanalytique de l'autre, à laquelle il s'intéresse en particulier⁸⁵.

Dans son cours Twardowski analyse l'explication psychanalytique des actes manqués et l'interprétation freudienne des rêves au moyen de l'appareil conceptuel de sa psychologie théorique. Le concept des actes manqués de Freud a pour Twardowski un sens car ceux-ci remplissent une fonction compréhensible à partir de la situation dans laquelle ils surgissent. Ils résultent de l'existence simultanée de deux tendances chez un individu : d'une tendance voulue, originaire, et d'une tendance obstructive. Dans sa forme rudimentaire, la psychanalyse consiste pour Twardowski en une sorte d'expérimentation. Il constate que l'analyste provoque le dévoilement de ce qui se passe ou de ce qui s'est passé dans la psyché de l'autre en suivant notamment la voie du questionnement ou des commentaires :

« C'est une méthode objective : les signes sont ici les mots, le récit d'un fait remarqué et mémorisé par l'analysé. Nous comprenons le récit, car nous l'interprétons sur la base de notre propre introspection. Cependant la personne en question ne nous dévoile pas toujours directement des tendances obstructives à l'œuvre. Il y a alors un autre chemin: nous devons baser l'explication d'un acte manqué non pas sur les paroles qui dévoileraient la tendance obstructive, mais sur d'autres signes qui peuvent être des mots renvoyant à autre chose ou encore sur l'ensemble du comportement de la personne; en le faisant nous nous laissons conduire par diverses analogies etc. »⁸⁶

Par la suite, Twardowski décrit la particularité de la méthode psychanalytique par rapport à sa propre méthode de la façon suivante:

« Les actes manqués se trouvent expliqués car ils sont saisis comme les résultats de certaines tendances, en grande partie inconscientes, agissant dans notre vie psychique et s'influençant les unes sur les autres. (...) C'est donc une analyse psychique d'une autre nature que celle effectuée par la psychologie qui vise pour sa part les descriptions les plus exactes possibles des processus psychiques et qui se limite donc toujours à ce qui est donné dans l'introspection. La psychanalyse puise dans les sphères de ce qui n'est pas conscient, de ce qui est inaccessible

85. *O psychologii 1925-1926*, Twardowski, Kazimierz, W. Miskiewicz (éd.), Paris : Éditions e-LV, 2008. Disponible sur : <http://www.elv-akt.net/ressources/archives.php?id_archive=48>

86. *Idem*, p.44/scans 88.

à l'introspection pour y trouver des éléments censés expliquer ce qui se passe dans la sphère consciente et accessible à l'introspection ou par la méthode objective. »⁸⁷

Sur la marge du manuscrit Twardowski ajoute la note suivante: « comparer à l'analyse chimique »⁸⁸. Mais nous ne pouvons malheureusement que spéculer sur la manière dont Twardowski comprenait exactement cette comparaison entre psychanalyse et analyse chimique. Plus loin dans le cours, en rappelant que la psychanalyse se veut aussi une « méthode générale pour expliquer la vie psychique consciente à l'aide de la vie psychique inconsciente », Twardowski formule une observation qui montre l'incompatibilité de la méthode psychanalytique avec la méthode analytique descriptive de type brentanienne, et cela d'une manière bien plus convaincante encore que l'objection manifeste portant sur la compatibilité entre le concept même d'inconscient et le paradigme brentanien de l'analyse de la conscience.

Chez Brentano, c'est bien sa théorie des contenus de la conscience qui explique la connaissance immédiate dans l'évidence et qui permet donc de justifier l'introspection. Or Twardowski remarque que la psychanalyse opère avec des contenus de substitution (*zastępcze*). Pour Twardowski, même les contenus psychiques obtenus par hypnose (méthode que Freud a ensuite abandonnée) ou par l'analyse directe non-psychanalytique des rêves demeurent des contenus immédiats de la conscience dans l'introspection. En revanche, les contenus avec lesquels travaille l'analyste freudien sont non seulement des contenus de substitution (par exemple le rejet à la place du désir) mais en plus ils sont « déformés », affirme-t-il⁸⁹. C'est l'interprétation de l'analyste qui détermine si et comment les contenus en question résultent de processus plus ou moins pathologiques, comme par exemple la censure d'un désir inavouable.

Malheureusement l'arrivée des vacances 1926 sonne la fin du cours de Twardowski. La question annoncée à la fin du cours, celle des liens entre les déformations des contenus de la conscience et les hypothèses psychanalytiques reste sans réponse explicite. Mais si nous appliquons ici la théorie des actions et des produits, il semble bien que ces contenus freudiens de substitution puissent être considérés comme les produits de la cure psychanalytique.

87. *Idem*, p. 48.

88. *Idem*, p. 96

89. « Déformé » n'a pas ici de sens péjoratif: ce ne sont pas des signes tels quels.

La psychologie théorique et les sciences

La psychologie théorique de Twardowski est une discipline philosophique qui se donne pour but l'analyse logique de la méthode grâce à laquelle la connaissance de la vie psychique et intellectuelle, mise au service d'un ethos éthique et scientifique, peut progresser. C'est une science de la cognition incarnée qui, contrairement à la plupart des formes contemporaines de psychologie cognitive, ne réduit pas les faits psychiques aux fonctions neurophysiologiques⁹⁰. Pour Twardowski les faits neuropsychologiques ne relèvent pas du domaine de la psychologie, car un fait psychique n'est tout simplement pas un fait des sciences de la nature. Un fait psychique est fondamentalement un hybride psychophysique. En tant qu'unité concrète composée de l'activité psychique et du produit, le fait psychique n'est pas localisable dans le temps et dans l'espace physique. Sa continuité dans le temps n'est pas celle de la continuité du temps mesurable par les appareils de mesure. Sa localisation dans l'espace n'est pas identifiable à un fragment de l'espace physique. Étant hybride il se compose aussi bien des états mentaux concrets des personnes que de la matérialité des signes graphiques ou vocaux de la proposition (du jugement) qui le décrit. Un fait psychique est le représentant d'une classe générique d'objets construits et définis par des propositions qui en sont des signes. Les relations entre les objets et les lois qui les déterminent sont en partie justifiables d'une manière apriorique, par exemple quand ils relèvent de la logique ou des mathématiques⁹¹.

Il est manifeste que la psychologie théorique chez Twardowski, en tant que psychologie générale, prenne comme point de départ l'analyse d'un adulte en régime de fonctionnement normal⁹². Les résultats de ses expérimentations, menées au sujet de l'identification du style féminin et masculin dans l'écriture, laissent présager qu'elles concernent dans la même mesure les hommes et les femmes.

Dans la psychologie de Twardowski on accède aux faits psychiques par la voie de l'introspection ou par le raisonnement analogique au sujet des états psychiques des autres. En raison de cette méthode, on peut

90. C'est une raison supplémentaire pour ne pas traduire les « *czynności* », dans le titre de son essai de 1911, par « fonctions » mais par « actions ». Cf. *Fonctions et formations. Quelques remarques aux confins de la psychologie, de la grammaire et de la logique* (dans D. Fiset & G. Fréchette (éds.) op. cit., pp. 343-385).

91. Les analyses statistiques sont importantes pour Twardowski.

92. Twardowski reconnaît cependant l'utilité de l'étude des pathologies.

considérer à certains égards la psychologie théorique comme une forme de mentalisme inspirée par le concept d'introspection provoquée. On y procède par la compréhension des signes en tant que produits psychophysiques exprimant les contenus de la conscience. La critique que fait Twardowski de la méthode psychanalytique – sa critique des signes de substitution déformés – montre l'importance fondamentale pour sa théorie de la base psychophysique due à l'immédiateté de l'introspection (mais également dans le cas du raisonnement par l'analogie). Elle est la base et la condition de possibilité de l'expérimentation par introspection provoquée. Cette théorie est déterminée par l'auto-donation immédiate des faits psychiques dans l'introspection. En ce sens, on peut dire que paradoxalement la psychologie est la seule science qui opère d'une certaine façon avec les faits bruts. Un fait psychique élémentaire est pour Twardowski un fait brut énoncé en jugement. Par contraste, un fait scientifique physique, comme l'affirme Duhem contre Poincaré dans son ouvrage sur la physique théorique, n'est pas un fait brut mais une construction⁹³.

Dans un inédit consacré à Brentano⁹⁴, Twardowski écrit que ce ne sont pas les « faits » qui ont la plus grande importance pour la connaissance scientifique:

Je parle de la découverte des *jugements*, et non des *faits*, car premièrement, il existe les sciences, comme la logique et les mathématiques, qui n'opèrent pas avec les faits, et deuxièmement, même les sciences qui s'en occupent, ne s'y limitent pas : elles examinent aussi *les liens* entre les faits. Puisque chaque conquête scientifique, chaque constat d'un fait ou d'un lien entre les faits, ou bien d'une relation entre les objets détachés des mathématiques s'accomplit et s'articule dans un *jugement*, nous nous exprimons d'une manière plus simple et plus précise, en disant

93. Nous avons présenté la psychologie théorique par analogie avec la physique théorique, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire de différence entre les phénomènes psychiques et les phénomènes physiques. Chez Brentano, rappelons que les phénomènes physiques ne sont pas connus ou accessibles immédiatement. Pour Duhem, les faits physiques purs n'existent pas pour le physicien : ils résultent de l'interprétation. Pour Twardowski, Freud, interprétant les contenus de la conscience, est un naturaliste.

94. Après la mort de Brentano, Twardowski projetait d'écrire une monographie sur lui. Selon Damska, Twardowski a commencé ce travail peu après la mort de Brentano en 1917 (cf. « Franciszek Brentano a polska myśl filozoficzna », *Ruch Filozoficzny* XXXVII, Nr 1-2, Toruń, 1979, pp. 1-10). La page 42 de son manuscrit est écrite sur le verso d'un certificat de participation aux cours d'un certain Rücker Gustav durant l'année académique 1923-24 (*op.cit.* scan n° 39). Ce qui permet de conclure que Twardowski a repris le projet après cette date.

que la recherche scientifique consiste dans la découverte et dans la justification des *jugements*, d'autant plus que ni les faits ni les relations n'ont besoin de justification. En revanche, les jugements qui constatent un fait ou une relation ou encore un lien en ont besoin. [Nos italiques]

Chaque science se compose d'une suite de propositions (jugements) logiquement liées et justifiées. Chaque science est un modèle sémantique qui sera mise à l'épreuve par l'expérience et par l'expérimentation. La recherche scientifique se compose d'une part des activités (actions) qui visent à la justifier (uniquement de ce point de vue on peut parler des sciences aprioriques et des sciences empiriques au sens étroit du terme) et d'autre part des activités (actions) qui mènent aux découvertes des jugements. Les sciences qui obéissent aux lois sont pourtant réalisées par des chercheurs. Les mathématiciens et les philosophes, tout comme les chimistes, pratiquent leur science *comme individus*, et en ce sens, même les sciences qui justifient leurs jugements d'une manière aprioriques sont empiriques. Voici comment la théorie des sciences de Twardowski fonde l'importance heuristique de sa psychologie théorique.

En Pologne, où des tendances très variées en psychologie jouissaient d'un grand intérêt à la fin du XIX^e siècle, ce sont les élèves de Twardowski qui ont occupé avant la Seconde Guerre Mondiale toutes les chaires de psychologie (à l'exception de Cracovie). Cette psychologie philosophique qui a eu un impact important dans les sciences humaines n'a cependant pas débouché sur l'élaboration d'une psychologie clinique et, comme discipline, elle n'a pas trouvé de continuation après la guerre. On ne pourra que très difficilement évaluer la part de responsabilité qui incombe ici à l'histoire particulièrement tragique de cette partie de l'Europe : la disparition massive des personnes, des centres de recherches et de leurs archives et la suppression finale de la psychologie des universités après la mise en place de la *dictature du prolétariat*⁹⁵.

La *psychologie comme discipline philosophique* a permis de développer une terminologie psychologique riche et précise et a donné lieu à de nombreux ouvrages développant les concepts de base d'une psychologie

95. La disparition des classes devait garantir à elle seule la disparition des pathologies psychiques.

appliquée à l'épistémologie. Bien qu'elle ait inspiré une philosophie des sciences humaines originale dans l'école de Twardowski et qu'elle ait anticipé de nombreuses problématiques contemporaines (surtout dans le domaine de l'esthétique), il reste encore largement à la découvrir.

De la psychologie descriptive à l'analyse concrète du psychique

Florence et Padoue
au début du XX^e siècle

*Liliana Albertazzi*¹

L'influence de la psychologie empirique et descriptive de Brentano sur la psychologie italienne est bien documentée d'un point de vue historique en raison des relations entretenues entre les chercheurs italiens et ceux des laboratoires de psychologie expérimentale établis par Stumpf à Berlin et par Meinong à Graz². L'un des aspects les plus intéressants de cette relation concerne le type d'analyse qui y est menée ainsi que les bases théoriques sur lesquelles une telle analyse repose. En réalité, ces chercheurs ont développé expérimentalement certains thèmes fondamentaux de la psychologie de Brentano. Sous la houlette de Stumpf, Meinong et De Sarlo, lui-même grand admirateur de Brentano, la recherche en laboratoire fut fortement théorique entre le début des années 1900 jusqu'aux années 1930, caractéristique qui

1. Traduit par Charles-Édouard Niveleau.

2. Albertazzi, 1992, 1992/3, 1996, 1999, 2001a, 2001b, 2003, 2010 ; Albertazzi & Poli, 1993, 1999.

Pour ne pas considérablement alourdir l'appareil de notes en bas de page, les références figurent dans une bibliographie placée à la fin de l'article ainsi que dans la bibliographie générale placée à la fin de l'ouvrage [N.d.T.]

la distingue d'une grande partie des recherches ultérieures³. L'un des résultats les plus intéressants de ces recherches fut le développement de la psychologie descriptive à travers l'analyse des facteurs opérationnels à l'œuvre dans les phénomènes psychiques et ainsi la microgenèse de la représentation. Ce sont là des aspects, situés à la frontière de la conscience et de l'inconscient, qui permettent d'étendre l'analyse phénoménologique au point d'englober des fonctions de la vie psychique initialement exclues par la définition même de phénomène psychique⁴. La percée accomplie par Brentano en psychologie fut de concevoir la perception comme une (*re*)*présentation interne* des phénomènes ou apparences – entités essentiellement mentales – et non comme une élaboration de stimuli donnant accès aux propriétés d'une réalité « objective » au moyen de la mesure psychophysique et/ou de l'estimation statistique⁵. Dès lors, une science psychologique des apparences ne pouvait pas être conduite par des observations comportementales externes (la méthode du béhaviorisme), mais elle ne pouvait pas non plus être menée par l'introspection au sens d'une série de descriptions linguistiques portant sur un « passé » déjà expérimenté et discrétisé (la méthode de Wundt entre autres)⁶. Par conséquent, comment une science psychologique autonome, fondée sur la perception interne, directe et immédiate des entités mentales peut-elle être développée ? Une science qui *non seulement décrit mais qui explique* la nature des phénomènes psychiques et les lois qui gouvernent leur apparence. Comment est-il possible de résoudre ce qu'on appelle aujourd'hui le « *problème difficile* » (*the hard problem*), portant sur la corrélation entre les stimuli, les substrats physiologiques et les phénomènes psychiques, étant donné la différence catégoriale que la psychologie descriptive revendique entre la physique et la psychologie ? Ces problèmes sont toujours d'actualité dans les débats scientifiques et philosophiques et n'ont toujours pas trouvé de solution⁷, alors que la recherche, au début du siècle dernier, y était presque parvenue.

Les psychologues brentaniens ont commencé d'un point de vue radicalement différent en opérant une séparation entre les objets physiques et les objets perceptifs, entre la physique et la psychologie. La remarque

3. Albertazzi, 2000.

4. Brentano 1874/1995, pp. 69-70.

5. Brentano 1874 ; Albertazzi 2006.

6. Albertazzi, 2013.

7. Chalmers, 1996 ; Churchland, 1998 ; Dennett, 1991 ; McGinn, 1999 ; Searle, 1992.

de Brentano, selon laquelle la psychologie, de par sa nature descriptive, serait plus avancée que la physique, repose sur l'expérience, qualitative et dotée d'une signification intrinsèque, que nous avons de la réalité. Ce sont des aspects nécessairement étrangers à la physique qui dispose d'une base épistémologique différente et plus étroite. La physique traite des objets clairement définis, identifiés par des processus d'abstraction et d'idéalisation qui s'avèrent plus ou moins complexes que les objets de notre expérience. Pour la psychologie descriptive, qui analyse des phénomènes tels qu'ils sont donnés à la conscience, les phénomènes « physiques » eux-mêmes sont des apparences, non des assemblages de caractéristiques métriques considérées comme objectives ou des sommes d'éléments indépendants individuels formant une mosaïque. Au contraire, les apparences ont une évidence immédiate et une unité dont la conscience spatio-temporelle du sujet percevant constitue une partie non séparable⁸. C'est pour cette raison qu'une science psychologique doit nécessairement reposer sur les seuls jugements en première personne. La nature subjective et qualitative des phénomènes n'exclut pas leur analyse scientifique et leur explication en termes quantitatifs. Mais il suppose en premier lieu une théorie différente du temps et de l'espace psychologique et ensuite le développement d'une méthode appropriée pour l'analyse et la mesure expérimentale. Un psychologue qui entend vérifier la fiabilité de la théorie brentanienne doit non seulement *décrire* mais aussi *expliquer* l'origine et la nature des notions de temps et d'espace impliquées dans la représentation, mais également les propriétés qualitatives ainsi que les limites des contenus mentaux et leur continuité. Les représentations sont en réalité immédiatement expérimentées comme des changements qualitatifs de la conscience et de la durée, tout en présentant des aspects de simultanéité et de succession, et en se déployant sur une double échelle de pulsations, pour le dire ainsi, et de continuité. Les contenus de la représentation, à leur tour, sont structurellement ambigus et non conformes aux stimuli. Comme pour le caractère spatial des représentations perceptives et mentales, différents gradients d'externalité et d'intériorité sont expérimentés, ainsi que différents degrés de réalité [*realness*]⁹ dans lesquels le sujet attribue des coordonnées spatiales déterminant ses directions fondamentales (ce qu'on appelle l'espace de projection). Les représentations présentent différents niveaux de continuité et différents niveaux

8. Brentano, 1982.

9. Mausfeld, 2013 ; Metzger, 1941.

de résolution, traitant des parties et des tous à différents niveaux de granularité, avec plusieurs limites et sous-limites, chacune imbriquée dynamiquement aux autres¹⁰. Il n'y a pas de rapprochement aux limites dans le continuum de la conscience. Dans les représentations, par exemple, la notion mathématique de « densité à un point » est gênante, parce que dans les faits nous traitons de la distribution spatiale des qualités du champ perceptif sur de nombreuses échelles internes et de manière simultanée. En réalité nous recueillons de l'information simultanément à différents niveaux de résolution.

Ces considérations, discutées dans théorie brentanienne des *continua* et dans ses dictées sur la théorie des catégories¹¹, exigent de la psychologie d'être une science capable de repenser la nature des éléments primitifs d'une physique qualitative et dépendante de l'observateur tout en délimitant une théorie descriptive qui pose les bases d'une analyse de ses éléments primitifs que sont le temps, l'espace, la qualité et les conditions des apparences.

Au début du vingtième siècle, les chercheurs italiens – Bonaventura et Calabresi à Florence, Benussi et Musatti à Padoue – ont développé leurs programmes expérimentaux à l'intérieur de ce cadre de travail conceptuel. Ils furent influencés en particulier par les recherches menées sous la direction de Meinong à Graz, mais ils entretenirent également des relations étroites avec les chercheurs de l'école de Berlin. Ce qui s'est produit dans leurs laboratoires fut une sorte de dissection expérimentale de l'intentionnalité, une « analyse concrète du psychique », qui a conduit à un changement de perspective à l'intérieur de la psychologie descriptive et de la classification par Brentano des activités psychiques¹².

Ayant depuis longtemps examiné les recherches de Bonaventura, Calabresi, Benussi et Musatti, je me permettrai de me référer aux travaux de mes collègues et moi-même pour un examen approfondi de certains points précis. Je me contenterai ici de présenter un aperçu des recherches conduites dans les Universités de Florence et Padoue au début du vingtième siècle. Je me concentrerai en particulier sur ces analyses qui non seulement ont expliqué certains principes fondamentaux de la psychologie descriptive mais également approfondi leurs limites. Cela concerne la recherche expérimentale sur le temps et l'espace

10. Brentano, 1976.

11. Brentano, 1976 ; Brentano, 1981.

12. Albertazzi, à paraître.

subjectif des actes de représentation, la dissection des phénomènes psychiques au moyen de ce qu'on appelle l' « analyse concrète du psychique » qui a introduit l'inconscient dans le champ de la psychologie descriptive, et les différentes manières de construire la réalité empirique qui ont permis d'étendre le concept brentanien de réalité¹³ notamment grâce au rôle central joué par la théorie des assomptions.¹⁴

Changement et durée

Les analyses de Benussi, Bonaventura et Calabresi sur le temps de représentation psychique ont commencé avec l'expérience directe et immédiate du changement, laquelle a permis l'émergence de la notion de temps. La durée dans la représentation et l'ordre de son évolution ont des caractéristiques distinctives au niveau de la séquence physique des stimuli. Par exemple, lorsque l'on perçoit une simultanéité en même temps qu'une succession – qu'il ne faut pas confondre ici avec l'appréhension séquentielle d'un avant et d'un après – ou à certains moments dans le déploiement du contenu mental, lorsque des déplacements temporels se produisent en raison d'un groupement qualitatif des parties¹⁵. Le noyau de l'expérience temporelle de la conscience est le présent psychique. Celui-ci se caractérise par l'évidence et l'actualité ; et comme l'ont montré certaines analyses des chercheurs mentionnés ci-dessus, il peut être déterminé « objectivement » dans ses limites de contenu et de durée.

À Graz, Benussi a étudié de 1901 à 1918 la perception temporelle dans les champs visuels et acoustiques, avant de partir pour Padoue¹⁶. Ses analyses ont profondément influencé les recherches menées entre 1915 et 1935 au laboratoire de De Sarlo à Florence¹⁷ sur l'espace-temps perceptif, en particulier Bonaventura et ses étudiants. En 1913, Bonaventura fait une recension de l'ouvrage de Benussi, portant sur l'appréhension du temps, dans le journal édité par De Sarlo, *La Cultura Filosofica*, laquelle est suivie quelques années plus tard par la parution du chef d'œuvre de Calabresi sur le temps psychique¹⁸. Bonaventura,

13. Brentano 1995.

14. Meinong 1902.

15. Benussi, 1913.

16. Albertazzi, 2001a.

17. Sirigatti, 1967.

18. Calabresi, 1930 ; Albertazzi, 2011.

qui dirigea le laboratoire florentin jusqu'en 1938, travaillait sur les illusions de l'introspection (1915), le traitement des signes locaux dans la perception sensorielle, les illusions optico-géométriques (1920), le temps psychique (1929), l'espace psychique (1961), la mémoire immédiate (1905), le rythme et la perception tactilo-kinesthésique (1931), et la psychologie clinique (1938). Il produisit également des études historiques et épistémologiques (1916). Il améliora le tachistoscope de Wundt (1928) et construisit d'autres instruments comme le pendule lumineux, pour l'étude du mouvement stroboscopique (1926, 1928). Le tachistoscope de son invention permettait une mesure exacte du temps pris pour appréhender deux représentations successives ainsi que les pauses nécessaires pour minimiser les interférences dans le contenu appréhendé. Le tachistoscope rendait ainsi possible l'étude du temps nécessaire pour qu'il y ait une reconnaissance certaine ou un jugement de comparaison entre les deux représentations. On pouvait ainsi vérifier s'il était possible de se rapporter simultanément à deux objets différents, comment le comportement du sujet pouvait varier en fonction du temps d'exposition au stimulus, ou encore quel contenu de la représentation était appréhendé.

Grâce à l'emploi de ce tachistoscope, l'objet exposé était parfaitement constant, et l'on pouvait obtenir un parfait contrôle chronométrique (avec pour seul inconvénient que l'exposition aux différentes parties de l'objet n'était pas parfaitement simultanée). Il était alors possible d'analyser jusqu'à 8 représentations successives en présentant une multiplicité d'objets pour un temps et une succession égale. Bonaventura montra que si un groupe de 10 lettres était exposé pendant 4 ou 5 ms, seulement entre 4 et 6 lettres étaient reconnues et que l'augmentation du temps d'exposition (10, 20, 50, 100 ms) n'augmentait pas le nombre de lettres qui pouvaient être appréhendées. Plus d'une demi-seconde était nécessaire pour qu'un plus grand nombre de lettres soit saisi. Si l'exposition était de 800 ms, 8 à 10 lettres pouvaient être appréhendées. Ces résultats ont démontré que la représentation a une architecture de traitement par pulsations (c'est-à-dire une structure d'*actes*), et donc d'une durée limitée, et que la représentation ne peut appréhender qu'un nombre limité d'éléments.

La recherche tachistoscopique sur le phénomène de simultanéité et de succession montre également que la séquence des événements dans la représentation implique en premier lieu l'expérience du *changement*, qui à son tour conditionne l'expérience de la succession. Faire l'expérience d'un changement ne signifie pas que l'on soit déjà capable de

distinguer les différentes phases temporelles du processus. Il s'agit là d'un sujet que les psychologues expérimentaux de la tradition brentanienne ont longtemps discuté¹⁹ et qui est aujourd'hui posé au niveau neurophysiologique par les techniques d'imagerie²⁰.

Bonaventura a mené également une série d'expérimentations sur le mouvement apparent en plaçant des sujets dans une pièce obscurcie et en leur présentant différents points lumineux de manière instantanée, à des distances variées et en changeant les intervalles de temps, ou à des points de lumière se déplaçant à une certaine distance (variable). Les résultats ont montré que si un seul point est exposé, en bougeant de 5 cm pendant une période allant de 15 à 45 ms, alors nous voyons un mouvement continu dans une certaine direction. Le mouvement est clairement perceptible si la durée totale est de 15 ms. Si deux points de lumière sont présentés de manière instantanée, à une distance de 5 cm, séparée par une étendue noire, et à des intervalles variables (15-45 ms), alors nous pouvons percevoir la succession de deux points séparés dans un intervalle d'au moins 45 ms. Avec un intervalle de moins de 45 ms, les deux points successifs nous apparaissent simultanément. En résumé, si deux points lumineux apparaissent dans un bref intervalle dans le champ visuel du sujet, ils semblent être simultanés. En augmentant l'intervalle, l'impression est semblable à celle d'un seul point bougeant d'un lieu à un autre, s'agissant autrement dit d'un mouvement stroboscopique²¹. Il est donc possible d'en déduire qu'en *deçà de certaines durées* le changement est perçu même si l'impression de succession n'a pas encore eu lieu, et que la perception du changement est le phénomène le plus élémentaire de la conscience. En réalité, un mouvement d'une durée brève est appréhendé comme un événement unitaire, sans distinction des moments ou des phases²².

Bonaventura a travaillé en particulier sur les pauses, vérifiant que la longueur de l'intervalle entre les représentations successives de points lumineux est bien une condition essentielle pour la génération des trois expériences différentes de simultanéité, de succession et de mouvement. Il a aussi montré que, dans le passage de la perception du mouvement continu d'un seul point lumineux à la perception de points successifs et séparés, à travers une série d'intermédiaires, il y a une augmentation

19. Benussi, 1912 ; Bonaventura, 1925 ; Kanizsa, 1951 ; Musatti, 1924.

20. Dehaene, 2001 ; De Grind van 2002 ; Libet, 2004 ; Pöppel, 1994 ; Varela, 1999.

21. Voir aussi Benussi, 1912 ; Wertheimer, 1912.

22. Bonaventura 1925, pp. 189-190.

dans la valeur de l'intervalle de temps minimal devant s'écouler entre le premier et le dernier point, pour que ces derniers ne soient pas vus de manière successive. En particulier, avec un intervalle de 20 ms le sujet perçoit les signes présentés comme simultanés. Ce qu'il reconnaît est un *ordre de priorité* entre les impressions. La reconnaissance d'un ordre de priorité est d'ailleurs souvent traduite de manière quantitative comme la *perception d'une plus grande intensité* : par exemple, un son est perçu comme plus fort qu'un autre. Deux stimulations auditives identiques aux deux oreilles provoquent des sensations d'intensité différentes uniquement parce qu'elles sont séparées par un intervalle temporel bien en deçà du seuil de succession des sensations auditives. Avec ces intervalles, il y a toujours la perception d'un changement continu, mais pas de reconnaissance d'un ordre de priorité.

La réalité psychique du moment présent

Quand les intervalles sont prolongés au-delà des limites de la perception d'un simple changement discontinu, de *nouvelles situations de conscience* sont produites. Ces durées sont appréhendées de façon unitaire, dans le sens où on ne se souvient d'aucune de ses parties, et qu'elles diffèrent *qualitativement* les unes des autres. Il y a cinq durées prototypiques qui correspondent à des situations différentes de la conscience. Bonaventura a identifié et défini des durées très petites (de 90 à 234-252 ms), petites (de 234-252 à 585-630 ms), indéterminées (de 585-630 à 1080-1170 ms), et grandes (de 1080-1170 à 2070 ms). Ces durées constituent le présent et ses marges²³. Lorsque Benussi travaillait sur ce thème, il les désignait alors comme des impressions « absolues » de durée, mettant l'accent sur le fait que leur détermination ne découle pas d'une comparaison avec d'autres représentations²⁴. À son tour, Katz les a classé en courtes, plaisantes et longues durées²⁵. Comme nous l'avons déjà dit, Bonaventura a vérifié que dans les petits intervalles il est difficile de séparer les sensations situées aux limites, de telle sorte à être capable d'appréhender un contenu différent à partir des limites elles-mêmes et intermédiaire entre ces sensations. Dans le cas des

23. Voir aussi Benussi 1913, p. 15, pp. 54-58.

24. Benussi 1913, chap. 1, pp. 9-18.

25. Katz 1906, p. 315 ; Schulze 1908, p. 281.

grands intervalles, au contraire, on ne saisit que difficilement les sensations situées aux limites comme constituant un tout unitaire avec les contenus intermédiaires. Dans le premier cas, il y a un effort d'analyse, dans le dernier un effort de synthèse, c'est-à-dire des opérations mentales différentes, auxquelles correspond une saillance phénoménale différente dans le contenu (voir aussi Benussi 1913, p. 37).

Que ces deux attitudes différentes, synthétique et analytique, jouent un rôle dans la formation des contenus perceptifs est un principe théorique important dans les thèses de la psychologie descriptive. Les analyses de laboratoire, en réalité, ont souligné l'importance cruciale de l'*attitude cognitive* du sujet pour déterminer le corrélat de l'acte de représentation : autrement dit, le contenu appréhendé. La présence d'éléments opérationnels est aussi en partie responsable de la plurivocité formelle intrinsèque de la perception (voir aussi Benussi 1912).

Dans l'ensemble des durées identifiées, celles *indéterminées* (630-1080 ms) occupent une place spéciale : elles sont les durées minimales nécessaires pour appréhender le maximum d'éléments présentés saisi dans un unique acte d'appréhension, et elles correspondent à une focalisation sur le présent psychique. Elles sont les durées que Katz qualifie de « plaisantes » (*angenehm*)²⁶ et que l'on peut également désigner de façon équivalente par « intervalle d'indifférence » et « temps présent ». Les recherches de Bonaventura ont *décrit* et *expliqué* l'appréhension de certains phénomènes comme le présent et d'autres comme le passé : le présent est cet étirement de la perception du changement appréhendé comme une unité et individué par un unique acte de référence. Les expérimentations de laboratoire ont ainsi montré qu'il est possible de déterminer à la fois l'*extension temporelle* et le *contenu* - deux positions centrales dans la théorie de Brentano.

Le caractère synthétique de la représentation est évident dans la mesure où ce qui est appréhendé est le *groupement* des éléments, leur unité, dans un contenu simultané non distribué. En outre, le temps d'exposition de la séquence de stimuli ne coïncide pas avec le temps d'appréhension du contenu mental appréhendé, qui commence avec la présentation des stimuli, mais suppose au final un temps qui s'avère être plus important d'un point de vue métrique.

26. Katz 1906, p. 310 ; voir aussi Stroud, 1967 ; Woodrow, 1951 ; White, 1963.

Le lieu de naissance du temps

La dissection en laboratoire de l'architecture de la représentation permet de déterminer l'origine, la nature et l'extension de la durée. Comme nous l'avons vu, il a été montré qu'un changement est perçu même pour des durées inférieures au seuil de succession des impressions ponctuelles, et donc inférieures aux plus petits intervalles temporels appréhendables (dans lesquels il y a une sensation de priorité mais pas encore de succession). Un trille, par exemple, – qui consiste en une série d'impressions sensorielles indépendantes et successives – peut être appréhendé même en dessous des limites temporelles des intervalles perçus comme des pauses entre deux sensations séparées. Dans une unique pulsation de conscience, il est ainsi possible d'appréhender qualitativement des situations de conscience différentes et successives, pour reconnaître la direction, le rythme et la vitesse de succession. Considérez trois sons successifs produits à différents intervalles – a.b.....c ; a.....b.....c ; a.....b.c – dans lesquels trois rythmes différents sont perçus en raison de l'intervalle différent suivant lequel le troisième son, c, est produit. On en déduit que l'expérience du *changement continu* précède toujours celle de la succession, que la perception du changement discontinu (le trille) *précède* celle des intervalles, et que la perception de la *vitesse*, du rythme, *précède* celle du temps, qui dérive, à son tour, de pulsations successives différentes²⁷. L'expérience du changement est ainsi primitive et non connectée à celle du temps. À l'intérieur des limites d'une unique pulsation de la conscience, on ne peut pas encore vraiment parler de perception temporelle. Une conscience qui aurait seulement une pulsation pourrait avoir fait l'expérience du changement (rythme, vitesse, direction, ordre de succession des phases etc.), mais pas du temps. Remarquons que les deux niveaux de temporalité psychique, que Brentano analysait dans ses dictées, ont également été développés par Husserl dans ses leçons sur la conscience intime du temps²⁸.

L'espace de projection

L'extension spatiale, comme la durée, est une partie constitutive de l'expérience et elle présente aussi des caractéristiques très différentes de l'espace métrique. L'extension du champ spatial, en réalité, se caractérise par l'anisotropie, les déformations et par ce qu'on appelle

27. Voir aussi Benussi, 1913, chap. 29.

28. Albertazzi 1994a, Husserl, 1985.

les apparences « illusoires » par rapport à l'espace des stimuli²⁹. Bien qu'en apparence euclidien, il ne correspond pas à la géométrie euclidienne comme telle. Par exemple, pour que les points existent perceptivement, ils doivent nécessairement avoir une extension et une couleur, et il en va de même pour les lignes. Aussi bien dans l'espace que dans le temps, les phénomènes d'inversion et de déplacements se produisent à cause de la plurivocité intrinsèque de la perception. Dans sa critique de Fechner, Brentano avait déjà souligné le caractère inapproprié de l'usage des « plus petites différences remarquables », qui constituent les unités de mesure de la psychophysique, pour analyser des phénomènes psychiques, en leur préférant la notion de « plus petites différences perceptibles » dans la mesure où les unités de mesure appropriées sont de nature qualitative et non quantitative³⁰.

Les laboratoires italiens de tradition brentanienne ont analysé les principaux phénomènes spatiaux, des grandeurs et mouvements apparents³¹ au large éventail des illusions optico-géométriques³². À Florence, comme à Graz et plus tard à Padoue, l'analyse visait à déterminer comment la discrimination des points dans le champ visuel n'est pas un phénomène élémentaire mais un processus mental complexe impliquant la référence active du sujet en direction de l'objet représenté, l'analyse de ses parties, la comparaison avec d'autres formes, grandeurs, degrés de coloration et clarté. Il fut démontré que la valeur du seuil de discrimination pouvait largement varier en fonction de la situation psychique du sujet. En résumé, ces études montrent que lors de la reconnaissance des objets dans un espace perceptif, les facteurs psychiques jouent un rôle plus important que les facteurs organiques. L'espace (comme le temps) de la représentation visuelle apparaît comme une extension continue, mais il est divisé en parties par le contour des formes et par la couleur, qui suivent le principe général de la ségrégation figure/fond (Rubin 1921). L'analyse vise à déterminer la manière dont la perception de la forme se produit, les conditions permettant de distinguer les formes entre elles ainsi qu'entre ce qui est donné et ce qui est acquis dans la perception d'une forme. Cette approche se distingue par son rejet de l'hypothèse d'une combinatoire des éléments et met davantage l'accent sur *l'unité de la perception de la forme en tant que*

29. Albertazzi, 2006.

30. Brentano, 1874 ; Albertazzi, 2013.

31. Bonaventura, 1926.

32. Bonaventura, 1935 ; Calabresi, 1933.

phénomène primitif. Dans son analyse de l'espace, Bonaventura (1961) fait une référence explicite aux principes de groupement et d'organisation de Wertheimer (1922) qui régulent les apparences. Il analyse les mécanismes de convergence dans la formation de la représentation spatiale, la genèse de la représentation de la distance en s'appuyant sur les analyses du phénomène de Pulfrich (1923), et montre que la parallaxe binoculaire ne devrait pas être comprise dans les seuls termes quantitatifs comme le supposent les interprétations couramment acceptées. Il étudie également ce que l'on appelle les « illusions perceptives ». Pour l'illusion de Müller-Lyer, par exemple, il critique l'interprétation selon laquelle cette illusion serait due à une interprétation de la figure qui la ferait apparaître en perspective, c'est-à-dire l'idée selon laquelle le sujet considèrerait la ligne avec les angles obtus à ses terminaisons – avec les flèches pointant vers l'extérieur – comme étant plus éloignée que celle avec les angles ouverts – avec les flèches pointant vers l'intérieur – qui apparaîtrait alors plus grande. Bonaventura critique également l'explication physiologique de l'illusion basée sur les mouvements oculaires et selon laquelle dans un cas les flèches pointant vers l'intérieur orientent les yeux vers le centre de la ligne et dans l'autre cas vers ses extrémités, de telle sorte que l'amplitude la plus importante des mouvements oculaires dans le dernier cas se traduirait en une impression de plus grande longueur de la ligne. Mais l'analyse de Bonaventura montre plutôt que l'espace n'est pas un miroir du monde externe dans notre conscience, mais plutôt le résultat d'une construction mentale interne dans laquelle les différents facteurs se combinent pour produire l'unité de l'expérience actuelle (1931).

Un résultat significatif de la recherche de Bonaventura concerne sa restriction de la donnée spatiale, en tant qu'extension et phénomène original, à la *seule* perception visuelle. Pour les autres modalités sensorielles, Bonaventura a vérifié qu'il était possible de dissocier l'aspect qualitatif du caractère spatial, ce qui serait impossible dans le cas de l'extension visuelle, où la couleur, la luminosité et la surface ne sont pas séparables - Brentano ayant déjà lui-même défini la couleur et l'extension comme les parties métaphysiques de la représentation³³. Dans le cas de la perception tactile, Bonaventura montre que la stimulation des différents points sur la peau produit des sensations qualitativement différentes qui ne deviennent jamais des différences locales, et qu'une perception tactile de la surface n'existe pas, puisque l'objet détermine

33. Voir Brentano, 1982.

seulement une sensation le long du contour mais pas sur la surface de contact. Les différences qualitatives au sein des sensations tactiles le long des contours sont traduites en termes de grandeur étendue et de surface seulement dans la mesure où nous pouvons nous représenter nous-mêmes la zone de la peau qui est stimulée de l'extérieur³⁴.

Les sensations kinesthésiques également présentent des différences qualitatives : elles sont successives et présentent donc une dimension temporelle, elles se produisent elles-mêmes selon une série de durées plus ou moins longues, mais n'ont pas de caractère spatial. Selon Bonaventura, la preuve découle du fait qu'en se produisant dans l'évaluation comparative des mouvements (celui-ci étant plus long ou plus court que celui-là), tous les phénomènes de cette évaluation portent sur des intervalles temporels. De ce fait, les tentatives visant à transcrire des données tactilo-kinesthésiques en termes de représentation spatiale visuelle engendrent nécessairement des erreurs. La même chose s'applique à la perception auditive, dont l'analyse, selon Bonaventura, conduit à exclure que les sons aient une extension, ou qu'ils puissent être ordonnés dans l'espace, si ce n'est à un niveau symbolique. Les conclusions de Bonaventura contredisent à la fois l'affirmation de James, selon laquelle la spatialité (la voluminosité) est une propriété inhérente à toutes les données sensibles, et celles de Bain et Spencer, qui nient l'existence d'un donné spatial en concevant la représentation de l'extension comme un produit des sensations musculaires.

Selon Bonaventura, la *perception du changement* tout comme la *perception de l'extension* sont des données originales, et sans rapport de priorité de l'une sur l'autre. Inversement, la distance et la profondeur perçues sont des notions temporelles qui indiquent le temps pris pour atteindre un objet éloigné. En outre, les différentes modalités sensorielles sont généralement traduites dans les modalités visuelles, même dans le cas du mouvement, qui est traduit en termes spatiaux.

L'analyse concrète du psychique

Dans la psychologie de Brentano, certaines difficultés avec le concept de phénomène psychique (et par conséquent avec le concept de réalité), tout comme avec la nature de l'espace et du temps subjectif dans lesquels les phénomènes apparaissent, concernent le fait qu'une représentation comprend normalement des aspects perceptifs,

34. Bonaventura, 1931 ; Calabresi, 1939.

mentaux et émotionnels dont les limites, s'impliquant mutuellement, et les caractéristiques temporelles ne sont pas facile à distinguer. Par exemple, comment puis-je distinguer une couleur ou un son que je perçois de celle ou celui que je me souviens avoir perçu ? Comment puis-je distinguer une sensation que je ressens de celle que je me souviens avoir senti ? Ce sont bien dans les deux cas des contenus qui sont représentés, mais ceux-ci ont des caractéristiques qualitatives temporelles différentes. Quelle est la relation entre la présence perceptive et la présence mentale d'un son ou d'une couleur ? En outre, la psychologie descriptive de Brentano nie l'existence des représentations sans objets (comme inversement Külpe (1920) et l'école de Würzburg les avaient maintenus), et celle des phénomènes psychiques inconscients. Ces thèmes ne sont devenus centraux qu'avec les analyses expérimentales conduites par Benussi et son étudiant Musatti à Padoue, après que Benussi soit revenu en Italie à partir de 1918. Les recherches de Benussi à Padoue se sont concentrées sur l'analyse de la perception de la couleur, de l'espace et des mouvements stéréo-cinétiques, lesquels furent par la suite approfondis par Musatti. L'intérêt de Benussi pour les phénomènes stéréo-cinétiques s'explique en raison de leur déploiement en phases, un aspect de la représentation qui avait déjà été étudié à Graz et qui avait été la cause du principal désaccord avec l'école berlinoise de la Gestalt³⁵ qui niait la présence de phases dans la perception. Benussi analyse la nature des différents états psychiques, comme la présence perceptive d'un objet et de leurs relations, au moyen ce qu'il appelle « une analyse concrète du psychique »³⁶, ce qui représente alors une nouveauté dans le champ de la psychologie descriptive et aussi une étude de cas originale de phénoménologie expérimentale. L'analyse concrète du psychique examine les *décompositions et les séparations effectives des états psychiques* obtenus au moyen de l'hypnose. Musatti remarque que l'adjectif « concret » dans les recherches menées par Benussi durant cette période n'était pas un adjectif générique : il s'applique spécifiquement à la vie psychique, les phénomènes internes, « ce que l'on peut appeler l'âme », considérée comme une *chose*, qui peut être manipulée, coupée en morceaux, et reconstruite comme on le fait avec des choses matérielles³⁷.

35. Benussi, 1912.

36. Benussi, 1925a, b.

37. Musatti 1957, p. 184.

Comme l'explique Benussi, l'hypnose permet, dans ce cas, de rapprocher l'expérimentation psychologique au plus près des méthodes exactes des sciences de la nature, en l'affranchissant de l'analyse seulement mentale et descriptive des phénomènes psychiques conscients. Le nouveau point de vue adopté permet également d'éclairer comment la querelle entre Benussi et Koffka³⁸ a pu affecter en retour les propres analyses de Benussi. Il remarque ainsi qu'avec la suggestion nous sommes désormais capables de mener des expérimentations similaires à celles en physique ou en chimie (ce qui explique le nom d' « analyse concrète du psychique ») parce qu'elle permet, à partir d'un objet, d'isoler des fonctions particulières de la conscience comme autant de facteurs de l'état que nous souhaitons analyser. Au moyen de la suggestion, par exemple, il est possible, sur une surface visuelle, de supprimer toutes les couleurs à l'exception d'une seule. De cette manière, la suggestion apparaît comme un *analyseur par décomposition* de faits psychiques concrets. Ces opérations peuvent être réalisées dans le champ de la mémoire, de la perception spatiale de la profondeur (les illusions perceptives), de la perception du mouvement (les mouvements stéréo-cinétiques et stroboscopiques), de la compréhension des mots (abstraits) ; de l'analyse de la relation entre les fonctions intellectives et émotionnelles, du sommeil hypnotique etc.

L'héritage brentanien se manifeste également dans certains des principaux présupposés permettant l'analyse concrète du psychique, notamment celui selon lequel les fonctions psychiques sont *objectives* – même si, par ailleurs, il est possible d'analyser les *opérations* elles-mêmes en l'absence d'un corrélat objectif (comme c'est le cas pour l'évidence, la douleur, la joie etc.)³⁹ – et celui selon lequel la *réalité* est contrainte par des relations nécessaires de *succession dans l'espace-temps subjectif*. Les résultats de Benussi éclairent également la caractéristique *causale* de la réalité qui la rend capable de déterminer une transformation particulière. En effet, une attitude psychique intellectuelle d'ordre supérieur (représentative, imaginative, mnésique, etc.), en déterminant en nous la présence *mentale* d'un objet, peut *réintégrer* cet objet, en rétablissant sa capacité à produire une nouvelle série causale. Les attitudes intellectives sont ainsi capables de *transformer un événement non concret en un événement concret et causalement efficace*. De ce point de vue, les fonctions psychiques peuvent être considérées comme des réalisa-

38. Koffka, 1915.

39. Benussi, 1925.

teurs, des transformateurs ou les multiplicateurs causaux de la réalité, dirigés non seulement vers le présent, mais aussi en direction du passé et du futur.

En décomposant et en ralentissant les états psychiques, les méthodes suggestives éclairent des aspects qui restent habituellement au niveau subconscient et qui ne pourraient pas être étudiés à l'intérieur du cadre de travail classique de la psychologie descriptive qui limitait l'analyse aux seuls phénomènes conscients. Par exemple, étant donné que la réaction spontanée aux éléments d'une série appréhendés dans un *ordre consécutif* consiste d'habitude à ne pas les répéter dans le même ordre, dans le ralentissement de la suggestion, lorsqu'on demande au sujet de s'en *souvenir dans l'ordre inverse*, il est possible d'analyser quelles *opérations* sont activées dans le subconscient, ou il est également possible d'analyser le retour mental de l'élément réprimé.

Pourtant, la principale innovation se trouve dans sa contestation de l'idée que le *groupement* se produirait dans les phénomènes psychiques sur la base d'éléments affectifs communs qui agiraient comme un aimant ou un champ gravitationnel dans notre processus de penser et caractériseraient des constantes psychiques individuelles⁴⁰. De ce point de vue, l'analyse concrète du psychique manifeste une certaine congruence à la fois avec les théories de l'école de Berlin et la psychanalyse, avec laquelle Benussi commença à établir un contact à Graz et qu'il approfondira par la suite au 23^e Congrès de la société italienne de psychologie en 1923 (en particulier avec la rencontre de Weiss). En 1926, Benussi a également donné un cours sur la théorie psychanalytique pour des étudiants des facultés de Médecine et de Droit, dissipant l'hostilité répandue à l'encontre de ce type de théorie, telle qu'on la comprenait habituellement, c'est-à-dire, selon lui, comme un art reposant sur les intuitions. Le projet de Benussi était de développer *l'analyse expérimentale de l'inconscient*, ou mieux, d'établir un lien entre la psychologie expérimentale et la psychanalyse, et de considérer la psychanalyse comme un outil pour l'analyse des phénomènes inconscients, censés condamnés à rester en dehors des limites de la psychologie descriptive⁴¹. Ceci implique l'analyse de faits internes inaccessibles à la conscience, qui, s'ils se manifestent eux-mêmes, peuvent prendre une apparence qui n'est pas la leur, comme cela

40. Benussi, 1926.

41. Voir aussi Bonaventura, 1938.

arrive, par exemple, au niveau conscient, lorsqu'un disque en rotation avec des segments rouges et verts nous apparaît uniformément gris, et que le sujet conscient peut croire que ce disque est l'est vraiment.

Le concept de réalité empirique

La distinction que propose Benussi entre présence perceptive et présence mentale des contenus de représentation permet d'intégrer de nouvelles caractéristiques au concept brentanien de réalité, et de déplacer l'accent des contenus et objets de représentation aux aspects constructifs des opérations mentales ainsi qu'au rôle fondationnel des phénomènes émotionnels.

À Padoue, Musatti a justement développé les recherches de Benussi dans les domaines de la psychologie de la forme (1929a, 1931), des phénomènes stéréo-cinétiques (1924), des mouvements apparents dus à l'illusion de l'identité figurale (1935), de la réalité des grandeurs spatiales et temporelles dans la théorie restreinte de la relativité, de la forme et l'assimilation (1931), de la perception des formes présentant des figures obliques dans le plan frontal (1929b) et des facteurs empiriques de la perception (1930). Il a également travaillé sur la psychologie du témoignage et sur une théorie systématique du concept de réalité empirique⁴².

Les premières expérimentations conduites par Musatti sur les phénomènes stéréo-cinétiques (1924, 1928) furent clairement réalisés sous la direction de Benussi, si l'on se rapporte à ses cours dactylographiés de 1922-23 qui regroupent ses derniers développements théoriques et expérimentaux. En travaillant sur la production des mouvements stéréo-cinétiques et sur d'autres types de mouvement apparent, en particulier sur ce qu'on appelle les illusions de l'identité de la figure, Musatti (1928, 1955) découvre que ces situations permettent de mettre en avant deux aspects présents dans ce phénomène: un couplage cinématique du mouvement des lignes dans certains patterns visuels, et une dynamique interactive entre la tendance vers la trajectoire minimale et un rôle des parties dans le mouvement continue de destin-commun⁴³. L'un des résultats les plus intéressants des expérimentations de Musatti sur la stéréokinésie concerne la rotation de complexes figuraux curvilinéaires à courbure variable, en particulier la rotation de disques en carton sur

42. Banisconi, 1939.

43. Musatti 1955, p. 10

lesquels sont dessinés des lignes courbes de couleur blanche (Musatti 1955, p. 13 et 19). D'un point de vue systématique, c'est bien l'analyse des phases dans le développement du phénomène qui importe, et en particulier le passage de la deuxième à la troisième phase. La deuxième phase consiste à percevoir la distorsion du complexe, qui correspond à la projection d'un solide particulier sur le plan frontal, à savoir le solide en mouvement qui, dans la troisième dimension, apparaît comme un objet perceptif. Musatti croit que ce passage est causé par l'influence de facteurs empiriques connectés avec notre expérience passée des objets solides, modifiée par l'influence de phénomènes d'assimilation⁴⁴.

Le premier livre de Musatti, portant sur le concept de réalité empirique (1921), est en revanche beaucoup moins connu. Il se présente comme une analyse purement descriptive de ce que l'on regroupe sous le terme de « réalité empirique ». En dépit de ses déclarations d'indépendance vis-à-vis des positions philosophiques, le texte analyse, dans un cadre de travail meinongien, certaines des procédures mentales actives dans l'organisation de l'expérience. L'héritage de l'école de Graz est ici manifeste dans la référence aux objets d'ordre supérieur, dans la complétude et l'incomplétude des objets et dans l'importance accordée aux assomptions (Musatti 1964, p. 7).

Quelques années plus tard, dans sa préface à la réédition de l'ouvrage de 1964, Musatti exprime pourtant sa dépendance vis-à-vis de positions théoriques auxquelles il ne souscrivait officiellement plus. Ses positions psychologiques se construisent alors sur certains aspects de la conscience déjà élaborés par Benussi, et spécifiquement la présence de données perceptives localisables et de données introspectives non-localisables. En concevant l'objet d'une représentation comme *notre réalité empirique*, le point fondamental de la théorie de Brentano était toujours respecté. Néanmoins, Musatti opère une distinction plus précise entre la réalité empirique (à la fois externe et interne) et les états représentatifs ou intellectifs⁴⁵. Ainsi, il identifie différentes formes de réalité de la façon suivante.

Une première forme de réalité, à savoir ce qui est effectivement donné dans l'expérience, et qui comprend également ce qu'on appelle les illusions, qui ne sont pas conformes à la conscience immédiate que nous pouvons en avoir. En ce qui concerne plusieurs faits perceptifs non-concordants (par exemple, le bâton immergé dans l'eau qui est vu

44. Benussi 1922-1923, p. 38 ; Musatti 1964, p. 39 et 41.

45. Musatti 1964, p. 40.

brisé), l'hypothèse de la science est que l'un d'entre eux est réel (p. 99). Une deuxième forme de réalité peut être illustrée par la structure moléculaire des organismes ou par leur structure atomique, qui est bien réelle pour la science quoiqu'aucune de nos impressions immédiates ou des données phénoménales ne lui correspondent. Dans ce cas, on suppose qu'il s'agit de la réalité d'une donnée phénoménale imaginaire de l'expérience, pratiquement impossible mais rationnellement pensable (pp. 7-18). Une troisième forme de réalité, définie comme pratiquement impossible et comme une expérience rationnellement absurde, est fortement enracinée dans des suppositions : par exemple, admettre comme réel la donnée phénoménale imaginaire d'une expérience qui est non seulement impossible au niveau pratique mais également rationnellement absurde, et seulement pensable si on ignore ce qui définit le problème (p. 19). Un bon exemple consiste à penser au monde tel qu'il était avant l'apparition de l'espace humaine, ce qui, par définition, ne peut être décrit. Toutefois, ces suppositions rendent possible l'explication de phénomènes qui resteraient sinon incompréhensibles (comme les fossiles en géologie). Un autre exemple de cette troisième forme de réalité interne est donné par l'inconscient, dans la mesure où la réalité de ses processus est construite au moyen d'une fiction qui ignore la condition selon laquelle ils ne peuvent atteindre le niveau de la conscience (p. 102).

Un quatrième et dernier cas extrême de construction de la réalité est déterminé en dehors des termes de notre expérience phénoménale, ou mieux il n'est pas du tout déterminé si ce n'est qu'indirectement en relation à cette multiplicité particulière des données phénoménales qu'elle sert à rationaliser. C'est le cas de l'énergie physique ou des propriétés physiques ou chimiques ou des conditions des corps. Pour d'autres cas, il s'agit de capacités mentales et d'attitudes dispositionnelles telles que l'intelligence, la mémoire et le discernement. En réalité, la mémoire, l'intelligence, etc., *ne* sont *pas* à proprement parler des faits psychiques comme le sont les représentations (p. 102). Ces quatre formes de construction ont d'intéressantes caractéristiques en commun (la *réalité* prend une forme spécifique), mais les apparences, pour le compte desquelles ces réalités sont conçues (la forme cassée du bâton, l'homogénéité des substances simples, les apparences, etc.), restent beaucoup moins claires.

Outre les formes de construction de la réalité et toujours dans la continuité de Benussi (1925), Musatti distingue d'autres aspects qui interviennent dans l'organisation des données psychiques, tels que les

processus assimilatifs et associatifs. Le premier renvoie au processus par lequel un objet de notre perception actuelle est *enrichi* avec des éléments perceptifs en l'absence des conditions externes adéquates correspondantes : on trouve un exemple frappant dans la présence amodale, un type d'expérience perceptive (non seulement imaginée mais « rencontrée » pour reprendre l'expression de Metzger), qui ne se produit pas dans n'importe quelle modalité sensorielle⁴⁶. Un argument central est celui de la segmentation du champ perceptif en figure et fond, où le fond derrière la forme est complété (de manière amodale) ; un autre cas se trouve dans l'exemple des objets tridimensionnels présentant un intérieur qui est perçu et pas seulement pensé. En général, comme le soutient Kanizsa, la vision remplit toujours les trous, elle va toujours au-delà de l'information donnée au moyen de l'interpolation perceptive⁴⁷. La réalité ainsi postulée par le système perceptif nous permet de rendre compréhensible des phénomènes qui resteraient sinon incompréhensibles, ou de rendre homogènes des données hétérogènes. La multiplicité des formes de construction de la réalité implique la relativité des concepts de réalité et d'apparence eux-mêmes mais également que nous fassions confiance à des objets dans la réalité tels qu'ils nous sont perceptivement donnés *jusqu'à preuve du contraire*⁴⁸. En d'autres termes, sur la base d'une donnée perceptive particulière il est souvent possible de proposer de nombreuses distinctions de la réalité et des apparences de telle sorte que ce qui dans une construction est supposé être la réalité peut prendre, dans la distinction suivante, l'apparence d'une *réalité à venir*.

Les analyses, développées à Florence dans le laboratoire de De Sarlo et à Padoue dans le laboratoire dirigé par Benussi, ont permis de soumettre à la vérification expérimentale et d'expliquer certains principes de la psychologie empirique et descriptive de Brentano ainsi qu' d'en étendre les limites.

En ce qui concerne l'origine et la nature du temps interne, il a été montré qu'il s'agissait d'un phénomène dérivé d'un autre phénomène plus primitif, celui de l'expérience du changement. En réalité, il n'existe pas

46. Kanizsa, 1991.

47. Kanizsa 1980, p. 91

48. Musatti 1964, p. 53.

de représentation psychique monotone. Le temps interne émerge d'une comparaison entre différents intervalles perçus et se base sur des unités phénoménales qualitatives (Bonaventura 1925, p. 179).

Nous avons montré que la durée de l'acte de représentation (le moment présent essentiel à la métaphysique de Brentano) n'est pas un instant ponctiforme mais peut bel et bien être identifié dans la durée indéterminée (autour de 700 ms) qui caractérise le présent psychique. Le présent n'est pas linéaire, il est articulé de manière interne en moments d'importance variable selon les différences de saillance phénoménale dans les phases de son développement dans lesquelles on distingue un temps présent (*Präsenzzeit*) et un temps simultané (*Gegenwartszeit*).⁴⁹ Les résultats ont confirmé la théorie de Brentano en montrant que le réel coïncide avec ce qui existe dans le présent, et qui peut être différencié de ce qui a été ou de ce qui sera seulement par des déterminations relatives, c'est-à-dire à partir des intervalles temporels perçus : ces intervalles peuvent être reliés uniquement à des différences spécifiques absolues qui transcendent entièrement la représentation. On peut seulement avoir une intuition générale des différences dans le temps transcendant. Comme pour le temps psychique, il ne s'agit pas du temps métrique de la physique mais de quelque chose de bien plus complexe. L'espace phénoménal perceptif (*Sinnesraum*) de la représentation intentionnelle⁵⁰ a été analysé dans les termes de ses composants subjectifs, autrement dit par les illusions, les mouvements et les grandeurs apparentes, pour lesquels nous avons donné une explication qualitative que l'on peut corrélérer à l'explication psychophysique ou neurophysiologique sans toutefois l'y réduire. De ce point de vue, la psychologie descriptive marque un point en sa faveur. Parmi les analyses menées à Florence et Padoue sur les opérations perceptives, une théorie de l'action a également été développée, quoique probablement de manière différente à celle anticipée par Brentano. Au final, l'analyse concrète du psychique conduite par Benussi a enquêté sur la limite entre le conscient et l'inconscient, mis en lumière la capacité causale des fonctions psychiques, ainsi que leur directionnalité possible autant vers le passé que vers le futur. Benussi a aussi enquêté sur les états représentationnels et émotionnels sans objets, remettant ainsi en question l'un des présupposés de Brentano : à savoir que les phénomènes psychiques sont nécessairement conscients et dirigés vers un objet. L'une

49. Calabresi, 1930 ; voir aussi Benussi 1913, chap. 16, pp. 272-339.

50. Brentano, 1979.

des analyses qui s'est avérée la plus féconde pour les développements expérimentaux fut la distinction de Benussi entre présence perceptive et présence mentale, et sa recherche sur la microgenèse de la représentation intentionnelle, mais certainement pas au sens des phénomènes inconscients à la Helmholtz. Ce que Benussi a fait dans son étude sur l'hypnose, en réalité, fut de dégager les processus élémentaires par lesquels les phénomènes psychiques sont générés.

Ainsi les thèses principales de la psychologie de Brentano (les représentations intentionnelles et leurs objets, le rôle du présent, la nature qualitative du percevoir etc.) ont été confirmées mais la frontière dans l'analyse psychique entre phénomènes conscients et inconscients a diminué jusqu'à ce qu'elle fusionne avec l'analyse des rêves et du témoignage⁵¹. Il y avait en réalité, selon Brentano, une limite qui ne pourrait jamais être franchie par les moyens psychologiques⁵².

À la lecture des études de ces chercheurs, et en particulier ceux de Benussi, on peut se demander jusqu'où cette science autonome des phénomènes psychiques, telle que l'avait voulu Brentano, aurait pu aller, si les lois raciales dans le cas de Bonaventura et Calabresi et les difficultés personnelles dans le cas de Benussi n'avaient pas interrompu un programme de recherches si innovant.

ALBERTAZZI, L. 1992, « Franz Brentano e Francesco De Sarlo. La psicologia descrittiva in Italia », dans K. Feilchenfeldt & L. Zagari (éds.), *Die Brentano. Eine Europäische Familie*, Tübingen, Niemeyer.

ALBERTAZZI, L. 1992/93, « Descriptive Psychology in Italy », *Brentano Studien*, 4, pp. 155-193.

ALBERTAZZI, L. 1993, « Psicologia descrittiva e psicologia sperimentale: Brentano e Bonaventura sul tempo psichico », *Axiomathes*, 3, pp. 389-413.

ALBERTAZZI, L. 1994, « Introduction to F. Brentano, *Diktate über die Zeit (1907 und 1915)* », *Axiomathes*, 2-3, pp. 325-333.

ALBERTAZZI, L. 1994b, « The psychological whole I: The temporal parts of presentation », dans L. ALBERTAZZI & M. LIBARDI (éds.), *Mereologies*, numéro spécial d'*Axiomathes*, 1, pp. 145-175.

51. Benussi, 1932.

52. Brentano 1995, pp. 69-70.

ALBERTAZZI, L. 1996, « Florence », dans R. Poli (éd.), *In itinere. European Cities and the Birth of Modern Scientific Philosophy*, Amsterdam, Rodopi, pp. 177-212.

ALBERTAZZI, L. 1996b, « Comet tails, fleeting objects and temporal inversions », dans L. ALBERTAZZI (éd.), *Meinong and his school*, numéro spécial d'*Axiomathes*, 1-2, pp. 111-137.

ALBERTAZZI, L. 1998/99, « The phenomenon of time in Brentanist tradition », dans J. Wolenski (éd.), *The Legacy of Brentano*, numéro spécial des *Brentano Studien*, 7, pp. 163-192.

ALBERTAZZI, L. 1999a, « Enzo Bonaventura: Strutture temporali e ontologia », dans L. ALBERTAZZI, G. CIMINO, & S. GORI-SAVELLINI (éds.), *Francesco De Sarlo e il laboratorio fiorentino di psicologia*, Bari, Giuseppe Laterza editore, pp. 331-380.

ALBERTAZZI, L. 1999b, « Il laboratorio della filosofia. L'influenza di Meinong nella psicologia italiana del Novecento », dans A. RUSSO & P. GREGORETTI (éds.), *Ugo Spirito filosofo, giurista, economista e la ricezione dell'attualismo a Trieste*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, pp. 46-57.

ALBERTAZZI, L. 1999c, « The time of presentness. A chapter in positivistic and descriptive psychology », dans S. CATTARUZZA (éd.), *Vittorio Benussi*, numéro d'*Axiomathes* 10, pp. 49-74.

ALBERTAZZI, L. 1999d, « Transformers and conductors of reality: The case of real psychic analysis », *Proceedings of the Conference Sign Processes in Complex Systems*, Dresden, WEB Verlag.

ALBERTAZZI, L. 2000a, « Back to the origins », dans L. ALBERTAZZI (éd.), *The Dawn of Cognitive Science. Early European Contributors 1870-1930*, Dordrecht, Kluwer, pp. 1-27.

ALBERTAZZI, L. 2000b, « The primitives of presentation. Parts, wholes and psychophysics », dans L. ALBERTAZZI (éd.), *Early European Contributors to Cognitive Science 1870-1930*, Dordrecht: Kluwer, pp. 29-60.

ALBERTAZZI, L. 2001a, « Vittorio Benussi », dans L. ALBERTAZZI, D. JACQUETTE & R. POLI (éds.), *The School of Alexius Meinong*, Aldershot, Ashgate, pp. 95-133.

ALBERTAZZI, L. 2001b, « The legacy of the Graz psychologists », dans L. ALBERTAZZI, D. JACQUETTE & R. POLI (éds.), *Ibid.*, pp. 321-345.

ALBERTAZZI, L. 2003a, « From Kanizsa back to Benussi: Varieties of intentional existence », dans L. ALBERTAZZI (éd.), *The Legacy of Gaetano Kanizsa in Cognitive Science*, monographic issue of *Axiomathes*, 13, pp. 239-259.

ALBERTAZZI, L. 2003b, « Franz Brentano psychology today. A programme of empirical and experimental metaphysics », *Brentano Studien*, 10(3), p. 107-118.

ALBERTAZZI, L. 2004, « Stereokinetic shapes and their shadows », *Perception*, 33, pp. 1437-1452.

ALBERTAZZI, L. 2006, *Immanent Realism. Introduction to Franz Brentano*, Berlin-New York, Springer, ID, 2147444882.

ALBERTAZZI, L. 2010, « De Sarlo al V Congresso di Psicologia », dans G. CECCARELLI (éd.), *La psicologia italiana all'inizio del Novecento. Cento anni dal 1905*, Milan, Angeli, pp. 120-134.

ALBERTAZZI, L. 2013, « Experimental Phenomenology. An Introduction », dans L. ALBERTAZZI (éd.), *The Wiley Blackwell Handbook of Experimental Phenomenology. Visual Perception of Shape, Space and Appearance*, London, Blackwell-Wiley, pp. 1-36.

ALBERTAZZI, L. (à paraître), « Dissecting intentionality in the lab: Meinongs theory », *Axiomathes*, DOI: 10.1007/s101516-013-9213-8.

ALBERTAZZI, L., and POLI, R. (éds.) 1993, *Brentano in Italia*, Milan, Guerini.

ALBERTAZZI, L., and POLI, R. 1999, « Brentano e i brentanisti: il puzzle incompleto », dans L. ALBERTAZZI, G. CIMINO & S. GORI-SAVELLINI (éds.), *Francesco De Sarlo e il laboratorio fiorentino di psicologia*, Bari, Giuseppe Laterza editore, pp. 61-68.

ALBERTAZZI, L., JACQUETTE, D., & POLI, R. (éds.) 2001, « Meinong in his and our time » Introduction de L. ALBERTAZZI, & al. (éds.), *The School of Alexius Meinong*, Aldershot, Asghate, pp. 1-46.

BANISSONI, F. 1939, « Psicologia sperimentale », dans *Various. Un secolo di progresso scientifico italiano, 1839-1939*, Roma: S.T.P.S., vol.4, pp. 377-427.

BENUSSI, V. 1902, « Über den Einfluss der Farbe auf die Größe der Zöllner'schen Täuschung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 29, pp. 264-433.

BENUSSI, V. 1904, « Zur Psychologie des Gestalterfassens (Die Müller-Lyersche Figur) », dans A. MEINONG (éd.) (1904), pp. 303-448.

BENUSSI, V. 1906, « Experimentelles über Vorstellungs inadäquatheit. 1. Das Erfassen gestaltnmehrdeutiger Komplexe », *Zeitschrift für Psychologie*, 42, p. 22-55.

BENUSSI, V. 1907, « Zur experimentellen Analyse des Zeitvergleichs I. », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 9, pp. 572-579.

BENUSSI, V. 1912, « Stroboskopische Scheinbewegungen und geometrisch-optische Gestalttäuschungen », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 24, pp. 31-62.

BENUSSI, V. 1907, « Zur experimentelle Analyse des Zeitvergleichs », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 9, pp. 572-9.

BENUSSI, V. 1909, « Über Aufmerksamkeitsrichtung beim Raum und Zeitvergleich », *Zeitschrift für Psychologie*, 51, pp. 73-108.

BENUSSI, V. 1912a, « Stroboskopische Scheinbewegungen und geometrisch-optische Gestalttäuschungen », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 24, pp. 31-62.

BENUSSI, V. 1912b, « Review of Koffka-Kenkel, *Beiträge zur Psychologie der Gestalt- und Bewegungserlebnisse I.* », *Archiv für die gesamte Psychologie* 32, 50 sq.

BENUSSI, V. 1913, *Zur Psychologie des Zeitauffassungs*, Winter, Heidelberg.

BENUSSI, V. 1914, « Versuche zur Bestimmung der Gestaltzeit », *Bericht über den 6 Kongress für experimentelle Psychologie* Göttingen, Leipzig, p. 71 sq.

BENUSSI, V. 1922-23, *Introduzione alla psicologia sperimentale. Lezioni tenute nell'anno 1922-23*, typewritten by dott. Musatti, manuscript, Milan Bicocca, Fondo Benussi.

BENUSSI, V. 1925, *La suggestione e l'ipnosi come mezzi di analisi psichica reale*, Bologna, Zanichelli.

BENUSSI, V. 1925b, *La suggestione e l'ipnosi come mezzi di analisi psichica reale*, *Rivista di psicologia*, 21, pp. 1-22.

BENUSSI, V. 1932, *Suggestione e psicanalisi*, Silvia De Marchi (éd.), Padova, Principato.

BONAVENTURA, E. 1905, « Esperimenti sulla memoria immediata », *Rivista di psicologia*, 1, pp. 320-27.

BONAVENTURA, E. 1915, « Ricerche sperimentali sulle illusioni dell'introspezione », *Psiche*, 4, pp. 48-102, pp. 138-186, pp. 289-316.

BONAVENTURA, E. 1917, « Contributo alla psicologia del pensiero. L'attività del pensiero nella percezione sensoriale », *Rivista di psicologia*, 13, pp. 87-156.

BONAVENTURA, E. 1920, « Le illusioni ottico-geometriche », *Bollettino dell'associazione di studi psicologici* 3, p. 15-31 (réimpr. dans *Rivista di psicologia* 1920, 16, pp. 220-236).

BONAVENTURA, E. 1921, « La vista e il tatto nella percezione dello spazio », *Rivista di Psicologia*, 27, pp. 35-55.

BONAVENTURA, E. 1926, « La percezione visiva del movimento », *Archivio Italiano di Psicologia*, 5, pp. 31-35.

BONAVENTURA, E. 1928, *Contributi alla psicologia del tempo, del ritmo e dell'attenzione*, Torino, Anfossi.

BONAVENTURA, E. 1929, *Il problema psicologico del tempo*, Milano, Soc. An. Istituto Editoriale Scientifico.

BONAVENTURA, E. 1931, *La parallasse binoculare e il suo significato nella percezione dello spazio*, Florence, Bandettini.

BONAVENTURA, E. 1931b. « Nuove ricerche sulla percezione tattilo-cinetica delle grandezze e delle forme », *Rivista di Psicologia*, 27, pp. 1-25.

BONAVENTURA, E. 1935, « Alcuni fenomeni della percezione visiva », *Archivio Italiano di psicologia*, 13, pp. 13-24.

BONAVENTURA, E. 1938, *La psicoanalisi*, Milano, Mondadori.

BONAVENTURA, E. 1990, « La metafisica dello spazio e del tempo », dans GORI-SAVELLINI & al. (éds.) 1990, pp. 161-190.

BRENTANO, F. 1874, *Psychologie vom Empirischen Standpunkte*, Leipzig, Duncker & Humblot, trad. fr. M ; de Gandillac 1944, *La psychologie d'un point de vue empirique*, Paris : Aubier ; 2^e éd. revue par J.-F. COURTINE, Paris, Vrin, 2007.

BRENTANO, F. 1933, *Kategorienlehre*, A. Kastil (éd.), Hamburg, Meiner, trad. angl. dans R. M. CHISHOLM, & N. GUTERMAN (éds.) 1981, *The Theory of Categories*, Den Haag, Nijhoff.

BRENTANO, F. 1976, *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, édité par R. M. Chisholm & S. Körner, Hamburg: Meiner.

BRENTANO, F. 1979, *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, édité par R. M. Chisholm et R. Fabian. Hamburg: Meiner (1^{ère} édition en 1907, Leipzig, Duncker & Humblot).

BRENTANO, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*, Hamburg: Felix Meiner ; trad. angl. par B. Müller 1995, *Descriptive Psychology*, London, New York, Routledge.

CALABRESI, R. 1930, *La determinazione del presente psichico*, Florence, Bemporad.

CALABRESI, R. 1933, « Contributo allo studio delle illusioni di Poggendorf nella percezione tattilo-cinetica », dans *Scritti di psicologia in onore di Federico Kiesow*, Turin, Anfossi, pp. 75-88.

CHALMERS, D. 1996, *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*, Oxford, Oxford University Press.

- CHURCHLAND, P. M. 1998, *Matter and Consciousness: A Contemporary Introduction to the Philosophy of Mind*, Cambridge Mass, MIT Press.
- DE GRIND VAN, W. 2002, « Physical, neural and mental timing », *Consciousness and Cognition*, 11, pp. 241-264.
- DEHAENE, S. (éd.), 2001, *The Cognitive Neuroscience of Consciousness*, Cambridge Mass., MIT Press.
- DENNETT, D. D. 1991, *Consciousness Explained*, London, Penguin books.
- GORI-SAVELLINI, S. 1990, *Enzo Bonaventura. Una singolare vicenda culturale dalla psicologia sperimentale alla psicoanalisi e alla psicologia applicata*, Florence, Giunti.
- HUSSERL, E. 1985, *Texte zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, R. Bernet (éd.), Hamburg, Meiner.
- KANIZSA, G. 1952, « Legittimità di un'analisi del processo percettivo fondata su una distinzione in 'fasi' o 'stadi' », *Archivio di psicologia, neurologia e psichiatria*, 13, pp. 292-323.
- KANIZSA G. 1991, *Vedere e pensare*, Bologna, Il Mulino.
- KATZ, D. 1906, « Experimentelle Beiträge zur Psychologie des Vergleichs im Gebiete des Zeitsinns », *Zeitschrift für Psychologie*, 42, pp. 302-340.
- KOFFKA, K. 1915, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie. Eine Auseinandersetzung mit V. Benussi », in *Zeitschrift für Psychologie*, 73, pp. 11-90.
- KÜLPE, O. 1920, *Vorlesungen über Psychologie*, Leipzig, Hirzel.
- LIBET, B. 2004, *Mind Time. The Temporal Factor in Consciousness*, Harvard: Harvard University Press.
- MAUSFELD, R. 2013, « The attribute of realness and the internal organization of perceptual reality », dans L. ALBERTAZZI (éd.), *The Wiley Blackwell Handbook of Experimental Phenomenology. Visual Perception of Shape, Space and Appearance*, London: Blackwell-Wiley, pp. 91-118.
- MCGINN, C. 1999, *The mysterious flame: Conscious mind in a material world*, Basic Books.
- MEINONG, A. 1902 (1910, 2^e éd.), *Über Annahmen*, repris dans R. HALLER (éd.), *Alexius Meinong Gesamtausgabe (GA) VII*, Graz.
- METZGER, W. 1941, *Psychologie. Die Entwicklung ihrer Grundannahmen seit der Einführung des Experiments*, Dresde, Dietrich Steinkopff.
- MUSATTI C. L. 1924, « Sui fenomeni stereocinetici », *Archivio Italiano di Psicologia*, 3, pp. 105-120.
- MUSATTI C. L. 1926, *Analisi del concetto di realtà empirica*, Città di Castello, Il Solco; réimp. dans Musatti 1964, pp. 13-175.

MUSATTI C. L. 1928, « Sui movimenti apparenti dovuti a identità di figura », *Archivio Italiano di Psicologia*, 6, pp. 205-219.

MUSATTI, C. L. 1929, « La psicologia della forma », *Rivista di Filosofia*, 19, pp. 329-357.

MUSATTI C. L. 1931, « Forma e assimilazione », *Archivio Italiano di Psicologia*, 9, p. 61-156; réimp. dans Musatti 1964, pp. 213-269.

MUSATTI, C. L. 1935, « Forma e movimento », *Atti del Real istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti*.

MUSATTI C. L. 1938, *Elementi di psicologia della forma*, Padua, Gruppo Universitario Fascista.

MUSATTI C. L. 1953, « Ricerche sperimentali sopra la percezione cromatica. I. Luce e colore nei fenomeni del "contrasto simultaneo", della "costanza" e dell "eguagliamento" », *Archivio di Psicologia, Neurologia e Psichiatria*.

MUSATTI C. L. 1955, « La stereocinesi e la struttura dello spazio visibile », *Rivista di Psicologia*, 49, pp. 3-57.

MUSATTI C. L. 1964, *Condizioni dell'esperienza e fondazione della psicologia*, Florence, Editrice Universitaria.

MUSATTI C. L. 1975, « Stereokinetic phenomena and their interpretation », dans *Studies in Perception, Festschrift for Fabio Metelli*, G. B. D'ARCAIS (éd.), Milan, Martello-Giunti, pp. 166-189.

Musatti, C. 1951, « Coscienza e inconscio nelle ricerche sperimentali di Vittorio Benussi », *Rivista di psicologia*, 51, pp. 3-23.

POLI, R. 1998, « The Brentano Puzzle: An Introduction », dans POLI, R. (éd.), *The Brentano Puzzle*, Ashgate.

PÖPPEL, E. 1994, « Temporal mechanism in perception », *International Review of Neurobiology*, 37, pp. 185-202.

PULFRICH, C. 1923, *Die Stereoskopie in Dienste der Photometrie und Pyrometrie*, Berlin, Springer.

RUBIN, E. 1915, *Synsoplovede Figurer. Studier i psykologisk Analyse*, 1 del, Kobenhavn - Kristiania, Gyldendal ; trad. allem. P. COLLETT 1921, *Visuell wahrgenommene Figuren. Studien in psychologischer Analyse*, 1. Teil, Kobenhavn - Christiania - Berlin - London, Gyldendal.

PÖPPEL, E. 1994, Temporal mechanism in perception, *International Review of Neurobiology*, 37, pp. 185-202.

PULFRICH, C. 1923, *Die Stereoskopie in Dienste der Photometrie und Pyrometrie*. Berlin: Springer.

SCHULTZE, O. 1908, Beiträge zur Psychologie des Zeitbewusstseins, *Archiv für die gesamte Psychologie*, 13, pp. 275-351.

SEARLE, J. 1992. *The Rediscovery of the Mind*. Cambridge Mass.: The MIT Press.

STROUD, J. M. 1967, « The fine structure of psychological time », dans H. QUASTER (éd.), *Information Theory in Psychology*, Glencoe, Free Press.

VARELA, F. J. 1999. « The specious present: A neurophenomenology of time consciousness », dan PETITOT, J., VARELA, F. J., PACHOUD, B., and ROY, J-M. (éds.), *Naturalizing Phenomenology*, Stanford, Stanford University Press, pp. 266-314.

WERTHEIMER, M. 1912, « Experimentelle Studien über das Sehen von Bewegung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 61, pp. 161-265.

WHITE, C. T. 1963, « Temporal numerosity and the psychological unit of duration », *Psychological Monograph*, 77, pp. 1-37.

WOODROW, H. 1951, « Time perception », dans S. S. STEVENS (éd.), *Handbook of Experimental Psychology*, New York, Wiley, pp. 1224-1236.

Freud à l'école de la conscience

Valérie Aucouturier

Franz Brentano (1838-1917) a-t-il eu une influence sur Sigmund Freud (1856-1939) et laquelle ? Après une phase initiale d'omission, voire de déni¹, M. Dorer affirme même qu'il est impossible de prouver l'existence d'une telle influence théorique. Un certain nombre d'auteurs ont cherché à répondre à cette question par un travail historique, en épluchant la correspondance du jeune Freud, notamment avec son ami Edward Silberstein, dans laquelle il décrit son enthousiasme pour les cours de Brentano, qu'il a suivis de 1874 à 1876², et où l'on apprend qu'il aurait été invité au moins deux fois chez son professeur pour poursuivre des discussions philosophiques³. On sait, en effet, que ces deux grands penseurs auraient entretenu, au moins un temps, une relation individuelle de maître à élève et que Freud a même été recommandé par son professeur pour la traduction d'une partie de l'œuvre de John Stuart Mill⁴ et l'on sait également d'après sa correspondance avec Eduard Silverstein que Freud avait même l'intention de faire son doctorat en philosophie sous la direction de

1. Dans ses *Historische Grundlagen der Psychoanalyse* de 1932 (Leipzig, Meiner, p. 114)

2. Merlan, Ph. 1949, « Brentano and Freud: a sequel », *Journal of the History of Ideas*, 10/3, p. 451.

3. Freud, S. 1989/1990, *Lettres de jeunesse*, Frankfurt, Fischer, tr. fr. Cornélius Heim, Paris, Gallimard, lettres des 13 et 15 mars 1875.

4. Merlan, Ph. 1945, « Brentano and Freud », *Journal of the History of Ideas*, 6/3, pp. 375-377.

Brentano⁵. D'autres auteurs ont cherché, dans une comparaison entre *La psychologie du point de vue empirique*⁶ et la métapsychologie freudienne, à dresser un parallèle entre deux visions du psychisme qui entretiendraient peu ou prou quelque ressemblance⁷.

Notre démarche ici se veut différente. Peu importe que cette influence soit réelle ou fictive, notre objet va être de confronter au plan conceptuel l'élaboration de la métapsychologie freudienne (en particulier de la notion d'inconscient) aux critiques du « philosophe de la conscience » qu'est Brentano. Ces critiques devront nous servir d'outil épistémologique pour aborder l'hypothèse freudienne, pour voir dans quelle mesure il y répond, mais aussi les affinités et les dissonances entre la philosophie brentanienne de la conscience et la métapsychologie freudienne de l'inconscient et des pulsions.

À première vue, en effet, tout semble distinguer la philosophie descriptive de la conscience brentanienne de la théorie freudienne de l'inconscient, bien que ces auteurs s'accordent dans leur volonté de produire un savoir proprement *psychologique* et également dans leur rejet d'une philosophie spéculative au profit d'une approche *empirique*, dont les hypothèses sont exclusivement fondées sur des données de l'expérience. Comment Freud s'y prend-il pour dépasser le modèle de l'inconscient qui sert de repoussoir à Brentano ? Dans quelle mesure la première métapsychologie reste-t-elle tributaire de certains présupposés d'une philosophie de la conscience ? En quoi parvient-elle à les dépasser ?

Cet article aura pour fil conducteur le lien entre l'émergence du nouveau paradigme freudien et l'intérêt de Freud pour ce qu'on pourrait appeler « les pathologies de la conscience », qui l'obligent à dépasser le modèle des philosophies de la conscience.

5. Freud, S. 1989, *Jugendbriefe and Eduard Silberstein 1871-1881*, Frankfurt, Fisher, p. 109

6. Brentano, F. 2008, *Psychologie du point de vue empirique* (désormais PPE), trad. M. De Gandillac revue et présentée par J.-F. Courtine, Paris, Vrin.

7. En particulier Domenjo, B.A. 2000, « Thoughts on the Influence of Brentano and Comte on Freud's Work », *Psychoanalysis and History*, 2/1, pp. 110-118 ; Cohen, A. 2000, « The Origins of Freud's Theory of the Unconscious : A Philosophical Link », *Psychoanalytische Perspektiven*, 41/42, p. 109-122 ; Fancher, R.E. 1977, « Brentano's Psychology from an empirical standpoint and Freud's early metapsychology », *Journal of the history of the behavioral sciences*, 13, pp. 207-227 et Gyemant, M. 2014, « Freud et Brentano », dans Terquem, S. (éd.), *Dictionnaire Sigmund Freud*, Paris, Robert Laffont ; Vetter, H. 1992, « Brentano, Freud und Husserl im Wien der Jahrhundertwende », *Mesotes* 2, pp. 206-217.

La conscience inconsciente : une hypothèse spéculative ?

La conscience et ses objets

La psychologie brentanienne de la conscience est reconnue pour avoir caractérisé les phénomènes psychiques par « l'inexistence intentionnelle d'un objet » (*PPE*, p. 104), c'est-à-dire par « le rapport à quelque chose à titre d'objet » (p. 110), la présence, dans la conscience, d'un objet sur le mode de l'existence intentionnelle (en tant que *Vorstellung*, représenté par la conscience). Brentano se démarque ici des philosophies traditionnelles de la conscience qui, depuis René Descartes, affirment que la spécificité du psychique par rapport au physique tient à son caractère non-étendu et en offrent ainsi une « définition négative » (p. 99). Il caractérise les phénomènes psychiques dans leur aspect relationnel, comme le rapport d'un *sujet* à un *objet* (interne ou externe). En outre, et c'est ce qui rallie cependant Brentano aux philosophies de la conscience, « les phénomènes psychiques [...] sont seuls susceptibles d'être perçus au sens propre du terme » (p. 105), en tant qu'ils sont « *objet de perception interne* » (p. 110). Et, au « sens propre » de cette *Wahrnehmung*, ils sont les seuls à jouir d'une « évidence immédiate » contrairement aux « phénomènes de la perception dite "extérieure" [qui] ne peuvent aucunement, même par des procédés indirects, être démontrés comme vrais et réels » (p. 104). Ainsi, en plus de l'existence intentionnelle dont ils jouissent, les phénomènes psychiques sont seuls à posséder une « existence effective » (p. 110). Et, tandis que nous les percevons dans leur « unité », séparément les uns des autres, les phénomènes physiques, quant à eux, nous apparaissent toujours comme les parties d'un tout.

Néanmoins, Brentano ne va pas, comme son prédécesseur David Hume⁸, jusqu'à nier l'unité de la conscience. L'analyse doit nous permettre, dans la psychologie empirique, de distinguer les objets de la conscience, objets premiers de la perception externe et objets seconds de la perception interne (de la conscience qui se perçoit elle-même) (*PPE*, p. 101 sq.), et les modes de la conscience (représentation, jugement, affect), mais ces distinctions analytiques ne font pas pour autant une conscience divisée ; sans qu'elle soit « une réalité parfaitement simple », ses « parties » ne sont que « les éléments divisifs d'une unité réelle » (p. 178). La conscience caractérise donc le psychisme et elle

8. Hume, D. *Enquête sur l'entendement humain*, trad. A. Leroy et M. Beyssade, I, IV, VI.

est, comme chez John Locke⁹, une unité (p. 176) ; elle constitue le terrain d'expérience de la psychologie empirique. À ce titre, nous pouvons qualifier l'approche brentanienne de « philosophie de la conscience », en ce qu'elle définit le psychisme par la qualité « conscience », elle-même définie par son intentionnalité (le rapport à des objets de conscience) :

Aussi bien l'emploierai-je [le terme de conscience] de préférence comme synonyme de phénomène psychique ou d'acte psychique. [...] En outre, le terme de conscience, s'appliquant à un objet dont la connaissance est la conscience, paraît tout à fait propre à caractériser les phénomènes psychiques précisément d'après leur différence spécifique, c'est-à-dire la propriété de la présence intentionnelle d'un objet [...]. (PPE, p. 114)

Une conscience inconsciente ?

Cependant, cette limitation du domaine de la psychologie à cette catégorie de la conscience soulève certaines questions philosophiques au sein des cercles de psychologues et de philosophes qui entourent Brentano¹⁰. En effet, la conscience caractérise avant tout ce qui est actuellement présent à l'esprit du penseur. Quel sort, dès lors, doit-il être fait à tout ce qui n'est pas actuellement présent à la conscience, aux idées qui semblent surgir de nulle part, aux rêves, etc. ? Dans quelle mesure une *psychologie* de la conscience peut-elle rendre compte de ces phénomènes ? Y a-t-il des processus psychiques qui se produisent en moi sans que j'en aie conscience ? Brentano prend cette question très au sérieux et s'interroge en particulier sur la possibilité d'envisager l'hypothèse d'un inconscient psychique :

[I]l n'existe pas de phénomène psychique qui ne soit conscience d'un objet, au sens qu'on a indiqué plus haut. Mais la question se pose de savoir *s'il existe des phénomènes psychiques qui ne soient pas objets de conscience*. Tous les phénomènes psychiques sont conscience ; mais *tous les phénomènes psychiques sont-ils conscients* ou bien

9. Locke, J. 2002, *Essai sur l'entendement humain*, II, xxvii, trad. J.-M. Vienne, Paris, Vrin.

10. Brentano mentionne à ce titre Thomas d'Aquin, Beneke, Fechner, Hartman, Helmholtz, Herbart, Kant, Leibniz, Lewes, Maudsley, Ullrich, Wundt, Zöllner.

existe-t-il peut-être aussi des actes psychiques inconscients? (*PPE*, p. 114, nos italiques)

Ainsi formulée, l'hypothèse de l'inconscient est relative à la réflexivité de la conscience : sa capacité à se connaître elle-même comme conscience de quelque chose, à se prendre elle-même pour objet de conscience. Autrement dit, la possibilité de l'inconscient est dans un premier temps envisagée comme la possibilité d'une « conscience [au sens d'un acte psychique] inconsciente » (p. 114), d'une conscience d'objet (premier) dont nous n'aurions pas conscience. Brentano précise alors cette hypothèse d'une « conscience inconsciente » en la comparant à une « vision non vue » : si « nous employons le mot “inconscient” » non pas au « sens actif » de « ce qui n'a pas conscience d'une chose », mais « au sens passif [...] d'une chose dont on n'a pas conscience » (p. 115, n. 1). De même que lorsque nous voyons quelque chose, nous ne voyons pas nécessairement que nous le voyons, l'acte de voir lui-même, de même lorsque nous avons conscience de quelque chose, nous n'aurions pas nécessairement conscience de cette conscience.

L'hypothèse d'une « conscience inconsciente » ici envisagée n'est pas l'hypothèse d'un *acte psychique* qui serait à la fois conscient et inconscient, ce qui serait une contradiction dans les termes, comme l'est l'idée d'un rouge qui ne serait pas rouge (p. 115). C'est l'hypothèse d'une conscience dont nous n'aurions pas conscience en tant qu'elle peut elle-même se faire *objet* de conscience. C'est de l'acte de conscience, en tant qu'objet possible d'une conscience réflexive, dont nous pourrions demeurer inconscient, comme nous voyons parfois sans voir que nous voyons. Dans l'expression « conscience inconsciente », le mot « conscience » porte sur un certain objet (par exemple, de perception) et le mot « inconsciente » porte sur le statut de la conscience elle-même en tant qu'*objet* de conscience. Une conscience inconsciente serait donc un acte psychique qui ne serait pas lui-même objet de conscience. C'est la possibilité d'une telle conscience inconsciente que Brentano remet en cause.

Est au fond en question la possibilité d'une activité psychique inconsciente, c'est-à-dire d'une activité similaire à notre activité psychique consciente (lorsque nous percevons, pensons, connaissons, etc.) qui *se produirait en nous* sans que nous en ayons la moindre conscience. Brentano exclut de cette hypothèse une simple

conception dispositionnelle (latente ou « descriptive » au sens freudien¹¹) de l'inconscient, suivant laquelle tout un ensemble de connaissances et d'expériences acquises ne sont pas constamment présentes à notre conscience ; celle-ci n'est, de toute évidence pour lui, même pas en question. Ne sont pas en question non plus les hypothèses de processus inconscients *physiologiques*, analogues aux mouvements réflexes, qui ont attiré l'attention des physiologistes et des psychologues du XIX^{ème} siècle¹². La façon dont Brentano envisage l'hypothèse d'un inconscient psychique sur le seul modèle d'un *dédoublement de l'objet de la conscience* (qui se prend alors elle-même pour objet ou au contraire qui n'a pas conscience d'avoir conscience) est fondamentale dans l'économie de sa réfutation d'une telle hypothèse. C'est ce que nous allons voir dans un instant.

En outre, l'hypothèse à évaluer, d'une « conscience inconsciente », est bien celle d'un inconscient *psychique*. Car, on le sait, pour Brentano les phénomènes psychiques sont à séparer absolument des phénomènes physiques ; seuls ceux-ci sont l'objet véritable d'une *psychologie* empirique. Or, si l'hypothèse d'une conscience inconsciente n'est pas contradictoire (comme l'est l'idée d'un rouge qui n'est pas rouge), elle soulève un problème épistémologique ; sa validation ou sa réfutation empiriques semblent, l'une comme l'autre, impossibles :

Il va de soi et il est indiscutable qu'il ne peut y avoir, *dans le domaine de notre expérience*, de représentations inconscientes, quand bien même elles existeraient nombreuses en nous ; autrement elles ne seraient pas inconscientes. On ne peut donc, semble-t-il, invoquer en leur faveur le témoignage de l'expérience. Et si l'expérience nous fait défaut, comment pourrions-nous résoudre la question ? (*PPE*, p. 117, nos italiques)

L'inconscient, s'il existe, échappe par définition au champ d'expérience de la psychologie empirique qui vise précisément *l'examen des objets intentionnels de la conscience*, car l'inconscient tel qu'il a été défini est ce qui précisément n'est pas objet de conscience. Brentano envisage alors, à la manière dont le fera Freud ensuite, la possibilité de « déduire indirectement de faits d'expérience ce que l'expérience ne nous apprend pas directement » (p. 117). Cette déduction peut se faire suivant quatre possibilités : (1) l'hypothèse de la cause manquante (celle que Freud et

11. Voir à ce propos les remarques de M. Gyemant dans « Freud et Brentano », *art. cit.*

12. Voir Mill, J. S. 1979, *Sir Hamilton's Doctrine of Unconscious Mental Modifications, Collected Works*, IX, Londres, Routledge, ch. XV.

Breuer proposeront dans les *Études sur l'hystérie*, (2) l'hypothèse de l'effet manquant, (3) l'idée d'un rapport fonctionnel d'intensité entre les « phénomènes psychiques conscients » et « la conscience qui les accompagne », ou enfin (4) la critique d'une régression à l'infinie des philosophies de la conscience réflexive.

Mais Brentano ne les envisage que pour mieux les réfuter ; ou plutôt il pose de cette façon les conditions épistémologiques d'une véritable hypothèse valide de l'inconscient et montre que, jusqu'à présent, il n'a rencontré aucun argument ni aucune observation empirique susceptibles de valider une telle hypothèse (et en particulier aucun permettant de montrer que cette hypothèse serait supérieure à d'autres hypothèses pour rendre compte des mêmes phénomènes). Il se livre ainsi à une véritable analyse d'épistémologie critique de l'hypothèse de l'inconscient.

Il n'est pas nécessaire à notre démonstration d'analyser le détail de la réfutation de Brentano. Tâchons donc simplement de la résumer. Pour réfuter chacun de ces arguments, Brentano a recours à divers modes d'argumentation. Les deux premières procédures de validation de l'hypothèse de l'inconscient vont recevoir des objections *méthodologiques*, les deux dernières des objections (de psychologie) « *empirique(s)* ».

(1) D'abord pour remonter de ce qu'on considère comme un effet à sa cause inconsciente, trois conditions doivent être remplies : (a) « il faut avant tout que le fait [considéré comme effet] soit suffisamment garanti » (p. 118) ; (b) il faut [...] qu'il soit prouvé par l'expérience que des phénomènes psychiques conscients ont toujours entraîné des conséquences analogues » (p. 119) ; (c) « une troisième condition [...] consisterait enfin à démontrer qu'aucune autre hypothèse que celle-là ne permet de concevoir, sans la plus grande invraisemblance, les phénomènes en question ».

D'après la condition (a), il faut exclure des effets considérés des phénomènes douteux tels que les « pressentiments », les « prémonitions », ou encore « les productions géniales ». En effet, rien ne montre que les « plus merveilleuses découvertes » des grands savants (comme Newton) seraient davantage le résultat d'une « pensée inconsciente » que du simple « oubli des étapes conscientes de [la] découverte » (p. 118).

La deuxième condition (b), nous oblige à « exposer les lois de ces prétendus phénomènes inconscients et de confirmer, par une explication synthétique, toute une masse de faits et d'expériences qui, sans cela, resteraient inexpliqués, et en les prévoyant à l'avance, une foule d'autres auxquels, sans cela, personne ne s'attendrait » (p. 120). Brentano n'en trouve aucune illustration dans l'hypothèse de l'inconscient de

Hartman qu'il considère alors et en laquelle il ne voit qu'un *deus ex machina* venu combler sans plus de justification les endroits « où l'explication mécanique fait défaut » (p. 121).

Pour montrer enfin que la troisième condition (c) n'a pas davantage été remplie par les défenseurs de l'hypothèse d'un inconscient, Brentano passe en revue « les plus éminents d'entre-eux » (p. 122) et montre que partout où ils postulent un inconscient psychique, d'autres explications sont possibles, comme dans l'exemple des « productions géniales », ci-dessus. Il en conclut qu'il est probable « qu'une connaissance plus approfondie des lois psychiques nous permettrait de ramener aux seuls faits conscients, comme à leur cause suffisante, ce qui nous a paru exiger le recours à une activité inconsciente » (p. 128).

(2) À défaut de supposer l'existence d'une cause inconsciente, on pourrait déduire d'une cause consciente des effets inconscients. Brentano revisite ici, entre autres, l'hypothèse leibnizienne des petites perceptions¹³ qui produiraient des « sensations inconscientes » : nous entendons les vagues se briser sur le rivage, mais « quand une seule goutte remue, nous croyons que nous n'entendons pas de bruit », pourtant « la sensation du flot bruyant ne peut se composer que des sensations sonores de toutes les gouttes réunies. Nous entendons par conséquent, mais nous entendons sans en avoir conscience » (pp. 128-129).

Or, avant de postuler un tel inconscient psychique, nous devons nous assurer que trois conditions sont remplies : (a) « être certain que le phénomène psychique qu'on pouvait prévoir n'est pas apparu à la conscience pour être oublié tout de suite après » ; (b) « qu'il soit prouvé que, dans le cas en question, la cause fut absolument identique à celle des autres cas » et (c) « faire la preuve que les causes, qui ont inhibé ici la conscience concomitante et qui faisaient manifestement défaut dans les autres cas, n'ont pas agi également contre le phénomène psychique dont on prétend déduire l'existence et plus simplement qu'aucun empêchement spécial n'a fait obstacle à ce phénomène » (p. 128). Or, l'exemple donné ne satisfait pas la seconde condition, car il se peut que le son faible n'entraîne, contrairement au son fort, aucun « phénomène sonore » et diffère ainsi non seulement par son *intensité* mais aussi par sa (son absence de) *qualité* sensible. De même que les variations de l'état *qualitatif* de l'eau ne peuvent être ramenés à de simples différences (*quantitatives*) de températures (p. 129). Mais l'argument le plus

13. Leibniz, W. G. 1990, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, trad. J. Brunschvig, Paris, Flammarion, pp. 41-43.

central employé ici par Brentano est celui de la variation de l'*attention* : il suffit que nous ne prêtions pas attention à une chose que nous percevons pour qu'elle n'apparaisse pas à notre conscience et il se peut même que cette chose à laquelle nous n'avions pas prêté attention sur le moment, nous reviennent ensuite à l'esprit¹⁴. Rien ne permet pourtant de dire que cette chose ne nous est pas apparue pour être oubliée immédiatement. En outre, si l'on considère l'expérience d'Helmholtz, qui remarque « dans les images consécutives, des particularités dont il ne s'était pas rendu compte en voyant l'objet » (p. 130), il n'est pas besoin de supposer que ces particularités non remarquées ont été, dans un premier temps, inconsciemment saisies, car on peut raisonnablement penser que l'image consécutive est un phénomène *physique* qui résulte de la persistance rétinienne. Par conséquent, la perception de l'image consécutive est une deuxième perception et non une réitération psychique d'une expérience antérieure.

(3) On pourrait également envisager un rapport d'intensité entre les phénomènes psychiques conscients et la conscience qui les accompagne, telle que, dans certains cas, cette dernière est nulle tandis que les phénomènes psychiques en question ont lieu. Mais cette hypothèse est réfutée par Brentano en vertu d'un nécessaire rapport de proportionnalité et même d'« égalité parfaite » entre une représentation et la conscience qui l'accompagne (p. 133). Ceci devrait s'éclairer à l'examen de la dernière preuve possible envisagée.

(4) Cette dernière preuve, remise en cause par Brentano, emploie l'argument suivant. Si toute représentation consciente (d'un son, par exemple) implique la conscience de cette représentation, alors, pour que la conscience de cette représentation soit consciente, elle implique à son tour une conscience de la conscience de cette représentation, et ainsi de suite à l'infini. Pour ne pas sombrer dans cette régression à l'infini, on pourrait supposer qu'au niveau méta ou subconscient, nous avons affaire à une conscience inconsciente, au sens indiqué plus haut d'un acte psychique non-conscient : « bref, ou bien la série est infinie, ou bien elle se termine par une représentation inconsciente »

14. Freud, quant à lui, invoque cette notion d'attention dans son élaboration de la notion de système préconscient : « [L]es pensées de rêve ne sont certainement pas en soi incapables de conscience [...]. Le devenir conscient est en corrélation avec l'orientation assignée à une fonction psychique déterminée, l'attention, qui, semble-t-il, n'est dépensée qu'en une quantité déterminée, laquelle a pu être détournée par d'autres buts du cheminement de la pensée en question. [...] [N]ous appelons *préconscient* un tel cheminement de pensée [...]. » (2003, *L'interprétation des rêves [IR]*, Œuvres complètes, IV, Paris, PUF, p. 648).

(p. 134). La réponse de Brentano consiste à affirmer que « l'expérience interne » nous montre qu'il n'y a en réalité qu'un seul acte psychique par lequel « sont représentés », d'une part, « l'objet premier », celui de la représentation et, d'autre part, « l'objet second », cette représentation même¹⁵:

La représentation [*Vorstellung*] du son et la représentation de la représentation du son ne forment qu'un seul phénomène psychique, que nous avons, de façon abstraite, décomposé en deux représentations en le considérant dans son rapport à deux objets différents, dont l'un est un phénomène physique et l'autre un phénomène psychique. Dans le même phénomène psychique, où le son est représenté, nous percevons en même temps le phénomène psychique ; et nous le percevons suivant son double caractère, d'une part en tant qu'il a le son comme contenu, et d'autre part en tant qu'il est en même temps présent à lui-même comme son propre contenu. (*PPE*, p. 139)

Si c'est un *seul* acte psychique qui me met en présence à la fois de la représentation de l'objet et du fait que je me le représente, alors, non seulement il devient inutile de postuler d'autres processus psychologiques (inconscients) sous-jacents, mais, en outre, il n'est pas raisonnable d'envisager la scission de cet acte psychique en deux éléments, l'un conscient, l'autre inconscient. Avoir conscience de quelque chose, c'est aussi avoir conscience que nous en avons conscience ; dans tout autre cas envisagé, aucun acte proprement psychique n'a eu lieu. Ceci semble être une condition de possibilité de la psychologie empirique, qui consiste précisément dans l'examen de ses actes psychiques par la conscience elle-même et qui exige donc une réflexivité constitutive de la conscience ou de l'acte psychique. On comprend ainsi la menace que peut constituer, pour la psychologie brentanienne, l'hypothèse d'un inconscient psychique.

En effet, en réfutant l'hypothèse d'un inconscient psychique, Brentano renforce la thèse qui soutient tout l'édifice de sa philosophie de la conscience, à savoir que tout acte psychique se caractérise par son intentionnalité (il est *conscience de* quelque chose) et que, de ce fait, il doit être conscient. Or l'hypothèse d'un inconscient psychique semble mettre à mal l'idée d'une caractérisation du domaine psychologique

15. Cet argument est longuement discuté par Susan Krantz dans son article « Brentano on "Unconscious Consciousness" », *Philosophy and Phenomenological Research*, 50/4, 1990, pp. 745-753.

par la conscience et l'intentionnalité, et surtout, en retour, elle semble rendre impossible la possibilité d'une psychologie empirique. Car, s'il y a certains contenus psychiques auxquels nous n'avons pas accès, comment pouvons-nous espérer en faire une étude empirique ?

Le point de vue systémique

C'est précisément ce défi que la psychanalyse freudienne tente de relever en affirmant le caractère majoritairement inconscient des phénomènes psychiques, sans leur retirer leur caractère intentionnel, tout en revendiquant la possibilité d'une approche scientifique du psychisme, et même d'une étude du psychisme encore largement tributaire d'une « introspection » de type brentanien. Il s'agit donc d'une recherche qui se fonde sur une observation des contenus de conscience, mais qui cherche en outre à y repérer des expressions de l'inconscient.

La plupart des commentateurs s'accordent à dire¹⁶ que, si nous ne pouvons pas vraiment trancher la question de savoir quelle influence Brentano a pu avoir sur la théorie psychanalytique, Freud a néanmoins élaboré une théorie du psychisme (et en particulier de l'inconscient) qui tente d'échapper aux apories repérées par Brentano. En effet, malgré les aspects antithétiques, face à une psychologie de la conscience, d'une théorie du psychisme qui n'a cessé, au cours de ses évolutions, d'accorder une place plus grande à sa partie inconsciente, il faut reconnaître une ambition semblable : rendre raison des phénomènes psychiques de manière scientifique, c'est-à-dire en évitant la spéculation philosophique au profit de l'expérience (y compris dans sa dimension la plus subjective et relative à un point de vue). Je reprendrai brièvement ces remarques, mais mon objectif véritable est de mesurer le degré de commensurabilité entre les conceptions de l'inconscient envisagées par Brentano et celles de Freud (car il est bon de rappeler qu'il n'y a pas, chez Freud, une seule théorie de l'inconscient, mais plusieurs). Ceci afin d'évaluer dans quelle mesure le système freudien lui-même demeure, en certains points, tributaire des philosophies de la conscience.

Comme nous l'avons déjà suggéré, Freud partage avec Brentano certaines réticences vis-à-vis de la philosophie spéculative. Comme lui, il ne cesse d'appuyer la nécessité de ne soutenir que des hypothèses suggérées par l'expérience et que cette dernière peut vérifier. On peut ainsi comprendre sans doute tout l'intérêt que Freud accordait aux

16. Voir, par exemple, A. Cohen, R.E. Fancher. M. Gyemant, *art. cit.*

enseignements de Brentano. Mais comment Freud procède-t-il pour échapper à l'antinomie, au moins apparente, d'une conscience inconsciente et qui plus est à l'obstacle épistémologique, semble-t-il insurmontable, qui consiste à démontrer l'existence de ce qui par définition est inaccessible à l'expérience consciente ?

Les pathologies de la conscience

Le fossé théorique qui sépare la psychologie empirique de la psychanalyse tient, pour une grande part, au fait que Brentano se penche sur les phénomènes de conscience « normale » tandis que Freud cherche à rendre compte de phénomènes pathologiques inexpliqués (comme les paralysies sans lésion des grandes hystéries). Ceci est explicitement suggéré par Freud lorsqu'il commente au chapitre VII de la *Traumdeutung* l'article de 1897 de Theodor Lipps sur le concept d'inconscient en psychologie (IR, pp. 666-667):

Le médecin ne peut faire autrement que de repousser avec un haussement d'épaules l'assertion que « la conscience est le caractère indispensable du psychique » et éventuellement, si son respect pour les propos des philosophes est encore assez fort, d'admettre *qu'ils ne traitent pas le même objet et qu'ils ne pratiquent pas une même science*. Car il suffit d'une seule observation vraiment intelligente de la vie d'âme d'un névrosé, d'une seule analyse de rêve, pour imposer à ce médecin l'inébranlable conviction que les processus de pensée les plus compliqués et les plus corrects, *auxquels on ne refusera quand même pas le nom de processus psychiques*, peuvent se produire sans exciter la conscience de la personne. Certes, le médecin n'a pas connaissance de ces processus inconscients avant qu'ils n'aient exercés sur la conscience un effet susceptible d'être communiqué ou observé. (...) Le médecin doit se réserver le droit de progresser, en procédant par *inférence*, de l'effet-conscience jusqu'au processus psychique inconscient (...). (IR, p. 667, les deux premiers italiques sont les nôtres)

L'argument central de Freud, qui revient à plusieurs reprises dans ses écrits de métapsychologie, consiste à affirmer que sans l'hypothèse d'un inconscient psychique, on ne peut offrir *aucune explication proprement psychologique* des états psychiques anormaux. Or, cette impossibilité d'une explication psychologique réduit très considérablement le champ d'investigation du médecin qui s'occupe de ces états et constitue sans doute pour Freud un retour en arrière. Car, dans ce cas, non seulement certains phénomènes (comme le rêve) demeureraient inexpliqués,

mais les symptômes névrotiques les plus spectaculaires (comme la conversion somatique de l'hystérie), sans cause organique, ne seraient que « simulation ». Il ne faut en effet pas oublier que les expériences de Jean-Martin Charcot sur les hystériques sont aussi celles qui ont conduit à réviser l'opinion suivant laquelle les hystériques seraient de simples « simulatrices », au profit de l'idée qu'il y aurait dans la conversion hystérique un véritable phénomène (pathologique) à étudier, un nouveau champ d'études pour la médecine.

Dans ses écrits de métapsychologie plus tardifs, et en particulier dans le texte de 1915, « L'inconscient », Freud rend compte de manière plus systématique de ses arguments en faveur de l'hypothèse d'un inconscient psychique : « les données de la conscience sont lacunaires » et ne suffisent pas à expliquer certains « actes psychiques » comme « les actes manqués et les rêves chez l'homme sain et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsionnels chez le malade »¹⁷. Il invoque en outre le principe méthodologique de l'hypothèse la plus simple pour « un gain de sens et de cohérence » et enfin le « succès » de la pratique thérapeutique qui en découle (*Ibid.*, p. 67). À ce titre, il critique même explicitement les philosophies de la conscience : « la conscience ne comporte à chaque moment qu'un contenu minime », le reste demeurant « en état de latence, donc dans un état d'inconscience psychique » (*Ibid.*). Non que ce point de vue descriptif suffise à étayer l'hypothèse d'un inconscient psychique, il permet à Freud d'affirmer que l'équivalence entre le psychique et le conscient ne va pas de soi. Au contraire, au vu des phénomènes précédemment mentionnés, cette équivalence est soit une « pétition de principe », soit au mieux une « affaire de convention » ; elle est, de ce fait, « irréfutable » (*Ibid.*, p. 68). De plus, elle s'avère « inutilisable », car elle nous force à laisser de côté tout un ensemble de phénomènes psychiques, dont nous ne parvenons pas non plus à rendre compte du point de vue de l'étude des phénomènes physiques. L'absence de considération, par les philosophies de la conscience, de certains faits pathologiques (dont l'hypnose fait partie) ou du caractère *psychique* de ces faits, conduit donc celles-ci à occulter tout un ensemble de phénomènes qui appartiendraient néanmoins au champ de la psychologie (*Ibid.*, p. 68-69). D'où la nécessité, pour rendre compte de ces phénomènes de réintroduire une forme de déterminisme psychologique.

17. Freud, S. 1968, « L'inconscient », in *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.B. Pontalis, Paris, Gallimard, p. 66.

La causalité inconsciente

Cependant, chez Brentano, la conscience est un mode d'être du psychique ; non pas parce que rien ne lui échappe (ce n'est pas une conscience omnisciente), mais parce que c'est ainsi que le psychisme se présente à nous, se présente à notre *expérience*. Dès lors, si quelque chose venait déterminer nos contenus de conscience, ce quelque chose serait forcément une cause externe (physiologique, si elle émane de notre constitution ; physique, si elle est la perception d'un objet externe). Le psychique est clos sur lui-même en ce sens qu'il ne peut se saisir pleinement que de l'intérieur, dans l'unité de la diversité de ses modes.

Freud réintroduit, au contraire, un certain *déterminisme* proprement *psychique* au sein même du psychisme et même plus tard, dans la deuxième topique, au sein même de la conscience¹⁸. Dans ses premiers écrits, avant d'offrir une vision proprement topique de l'appareil psychique, il est d'ailleurs d'abord question d'une division de la conscience :

[C]ette *division de la conscience*, qui se manifeste si clairement dans les cas classiques de *double conscience*¹⁹, *existerait à l'état rudimentaire dans chaque hystérie. La tendance à la dissociation, et par là à l'apparition d'états de conscience anormaux que nous regroupons sous le terme d'« hypnoïdes », serait le phénomène à la base de cette névrose.*²⁰

Dans sa première théorie des névroses de défense et de l'hystérie de conversion, l'affect lié à une représentation inconciliable (c'est-à-dire traumatique) est détaché de cette représentation (que l'individu ne peut pas supporter et cherche à rejeter hors de sa conscience). Les états hypnoïdes (c'est-à-dire de forme hypnotique, comme le rêve, etc.) sont « coupés du commerce associatif avec le reste du contenu de conscience »²¹. Autrement dit, ils ne surviennent plus tels quels à la conscience. Ils ont été refoulés. C'est cette transposition (c'est-à-

18. Voir Freud, S. 1991, *Le moi et le ça*, Œuvres complètes, XVI, Paris, PUF, pp. 258-260.

19. En français dans le texte (NdT).

20. Freud S. & Breuer, J. 2013, « Communication préliminaire », trad. J.-M. Roux et S. Schick, dans Aucouturier V. et Parot, F. (éds.) *Textes clés de psychanalyse*, Paris, Vrin.

21. Freud, S. 1995, « Les névropsychozes de défense », *La première théorie des névroses*, Paris, PUF, p. 4.

dire le déplacement de l'affect de la représentation vers autre chose – un symptôme somatique ou une autre représentation) qui engendre un clivage de la conscience²² : un groupe psychique séparée de la conscience se forme ; on y trouve la représentation inconciliable « refoulée » (c'est-à-dire, dans ces textes antérieurs à la théorie du refoulement, évincée, rejetée de la mémoire, de la « remémoration »). Ainsi, par exemple, dans le « déguisement » du rêve rien n'est arbitraire : la symbolique du rêve est un premier résultat d'une opération de dissimulation du sens réel des pensées de rêve, et le récit de rêve (et ses oublis) est lui-même le résultat d'une seconde censure. Ce sont ces états « hypnoïdes » qui ont d'abord éveillé l'attention de Freud. Conjuguée à un refus de laisser ces phénomènes inexpliqués ou de les considérer comme arbitraires, cette attention a suscité des hypothèses sur leur *origine*, en particulier dans la biographie du patient, en y cherchant un traumatisme vécu, voire, dans des élaborations théoriques et cliniques plus tardives, seulement fantasmé.

Bien sûr, en faisant l'hypothèse que des symptômes, y compris somatiques, pourraient être le résultat d'une *cause psychique*, Freud a brisé la règle d'or de la psychologie empirique de Brentano ; règle d'or suivant laquelle, on l'a dit, le domaine de la psychologie (coextensif au domaine de la conscience) est clos sur lui-même et n'est donc pas censé interagir en tant que tel avec le domaine physique. L'introduction d'un certain déterminisme, qui sera également critiqué par les existentialistes, menace à première vue l'idée d'une conscience qui pourrait se prendre elle-même comme objet de connaissance. Mais on peut se demander ce que ce déterminisme psychophysique, que Freud met en place et qui pose problème dans l'épistémologie freudienne²³, a de proprement « psychique » et ce qui le distingue, sans l'en dédouaner complètement, des apories du problème cartésien classique de l'interaction du corps et de l'esprit²⁴.

En effet, malgré sa tentative de sortir d'une ontologie dualiste, Freud veut faire droit à la spécificité du psychique. Les interactions entre le psychique et le somatique n'enlèvent rien à la spécificité de chacun des domaines. Tout d'abord, si elle ne résout pas le mystère métaphysique de la transformation de l'énergie psychique en symptôme

22. Une « double conscience » : cf. 1956, *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, p. 8.

23. Voir, par exemple, les critiques de Wittgenstein, de Sartre ou de Politzer.

24. Voir *IR*, p. 643 : Le rêve, « voie royale vers l'inconscient » n'est ni « un processus dénué de sens », ni « un processus somatique ».

somatique, l'approche freudienne de la causalité dans la théorie des névroses en fait un phénomène véritablement psychique²⁵: sans représentation, pas d'affect, et sans rejet de cette représentation hors de la conscience, pas de symptôme. Seul, d'ailleurs, un processus proprement *psychique*, la catharsis par l'hypnose (qui deviendra la cure par la parole), peut faire disparaître le symptôme. En outre, les lois qui régissent l'interprétation du rêve et des autres symptômes sont, comme l'exigent les critères de Brentano, des lois proprement psychologiques : celles de l'association.

En effet, si les associations conscientes ne nous permettent pas d'atteindre le noyau dur du rêve, il existe néanmoins une *connexion associative* (d'ordre symbolique) entre le récit du rêve et sa signification réelle. Ce sont les lois de l'association qui déterminent les liens entre les contenus manifeste et latent du rêve :

La seule erreur des auteurs est de tenir la modification du rêve, lors de sa remémoration et de sa mise en mots, pour arbitraire, donc pour impossible à résoudre [...]. Ils sous-estiment le déterminisme dans le psychisme. Il n'y a là rien d'arbitraire. [...] Je veux, par exemple, que me vienne à l'idée, tout à fait arbitrairement un nombre ; ce n'est pas possible ; le nombre qui me vient à l'idée est, de façon univoque et nécessaire, déterminé par des pensées en moi qui peuvent être éloignées de mon dessein du moment. Tout aussi peu arbitraires sont les modifications que le rêve connaît lors de sa rédaction à l'état de veille. Elles restent en connexion associative avec le contenu dont elles prennent la place et servent à nous montrer la voie menant à ce contenu [...]. (IR, p. 567)

Voici donc ces *effets* psychologiques dont la cause nous est inaccessible directement. Suivant le réquisit de Brentano, les lois (de l'association) qui lient ces effets à leurs causes inconscientes sont bien les mêmes que celles qui lient entre elles nos idées conscientes ; simplement, nous n'avons aucun accès *direct* à ces causes. Mais ce ne sont là que les prémisses de la théorie freudienne du refoulement et de l'inconscient.

25. Qui révélera toute son ampleur dans la deuxième théorie des pulsions de Freud (celle de « Au delà du principe de plaisir » de 1920), comme le montre l'article de Benoist, J. 2006, « Pulsions, cause et raison chez Freud », dans J.-Ch. Goddard (éd.), *La pulsion*, Paris, Vrin, pp. 113-138.

Un nouvel inconscient : le point de vue topique et le point de vue systémique

Empruntant à Fechner (*Elemente des Psychophysik*, II, 1889, p. 520) l'idée que « *la scène des rêves est une autre scène que celle de la vie de représentation vigile* », Freud ajoute :

L'idée qui est ainsi mise à notre disposition est celle d'une localité psychique. Nous allons complètement laisser de côté le fait que l'appareil animique dont il s'agit nous est connu aussi comme préparation anatomique et allons éviter soigneusement la tentation de déterminer la localité psychique de quelque façon anatomique que ce soit. *Nous restons sur le terrain psychologique* et entendons suivre seulement l'invitation à nous représenter l'instrument qui sert aux opérations de l'âme comme, par exemple, un microscope composé de diverses pièces, un appareil photographique, etc. [...] Ces comparaisons ne sont là que pour nous soutenir dans une tentative où nous entreprenons de rendre compréhensible la complication du fonctionnement psychique en décomposant ce fonctionnement et en attribuant à telle ou telle partie constituante de l'appareil tel ou tel fonctionnement. (*IR*, p. 589, nos italiques)

Comme Brentano, Freud n'entend pas nier les rapports de la physiologie ou de l'anatomie cérébrale à notre fonctionnement psychologique. Néanmoins il estime nécessaire le recours à un *niveau d'explication proprement psychologique*, qui met entre parenthèses les considérations d'ordre physiologique. En un sens, il ne peut pas ne pas y avoir de lien entre notre condition d'être vivant et incarné (c'est ce que révèle la théorie de la sexualité infantile qui deviendra la théorie des pulsions) et notre vécu psychologique. Nous sommes mus par toutes sortes de désirs, d'instincts et de besoins qui nous dépassent et que nous (et la société) ne cessons de chercher à maîtriser. Mais ceci ne veut pas dire qu'il faut une physiologie pour comprendre les déterminismes psychiques.

Il faut distinguer deux problèmes: celui de l'explication de l'interaction du corps et de l'esprit, que Freud met entre parenthèses, et celui des conséquences psychologiques de notre condition d'être à la fois biologique et de langage. Ce deuxième problème, qui intéresse Freud dans la mesure où il lui permet d'aborder tout un ensemble de phénomènes limites inexpliqués, ne peut être traité d'un point de vue purement physiologique et doit donc faire l'objet d'une théorie de l'esprit. Ainsi, ce qui importe à Freud n'est pas d'être fidèle à une quelconque

réalité anatomique, mais de nous fournir une image du « système » psychique qui puisse rendre compte de sa dynamique, au moyen de l'hypothèse, suggérée par l'observation, de causes inconscientes. En un sens, la représentation topique de l'appareil psychique, plusieurs fois révisées au cours des évolutions de la théorie psychanalytique, n'est qu'un accessoire théorique pour mieux nous représenter cette causalité inconsciente :

« Nous nous représentons donc l'appareil animique comme un instrument composé dont nous appellerons les parties constituantes *instances*, ou, pour mieux visualiser, *systèmes*. [...] Rigoureusement parlant, nous n'avons pas besoin de faire l'hypothèse d'un ordonnancement effectifement spatial des systèmes psychiques. » (*Ibid*, p. 590.)

Or, c'est bien par cette approche *dynamique* de l'appareil psychique que Freud se distingue lui-même des philosophies de la conscience, qu'il relèguera dans « L'inconscient » au rang de simple « psychologie descriptive »²⁶ :

Ce que nous appelons [inconscient] ne coïncide pas avec l'inconscient des philosophes (...). Chez eux il n'est là que pour désigner l'opposé du conscient ; qu'il y ait des processus psychiques inconscients, c'est là la connaissance ardemment contestée et énergiquement défendue. (...). Ce qui est nouveau, ce que nous a enseigné l'analyse des formations psychopathologiques (...), c'est que l'inconscient – donc le psychique – se présente comme fonction de deux systèmes séparés et qu'il se présente déjà ainsi dans la vie d'âme normale. Il y a donc *deux sortes d'inconscient* (...), l'un, que nous appelons *Ics*, est de plus incapable de conscience, tandis que l'autre, *Pcs*, est ainsi nommé par nous parce que ces excitations peuvent parvenir à la conscience (...). Dans notre présentation, quel rôle reste-t-il à la conscience, jadis toute-puissante, recouvrant tout le reste ? Aucun autre que celui d'*un organe sensoriel pour la perception de qualités psychiques*. (*IR*, p. 670-671)

Si le concept d'inconscient que Brentano soumet à la critique doit avoir une place dans le système freudien, c'est donc peut-être au rôle du préconscient qu'on peut le rattacher, en ce sens, et en ce sens seulement, que le système préconscient rassemble des « cheminements de pensée » (des contenus latents) qui peuvent, ou non, attirer l'attention

26. Freud, S. « L'inconscient », *art. cit.*, p. 77.

de la conscience (*Ibid.*, p. 648). Mais, Freud n'accorde pas plus que Brentano, le statut d'inconscient aux contenus préconscients, seulement celui de contenus latents susceptibles de devenir conscients. En revanche, d'un point de vue dynamique ou systémique, où l'inconscient et le préconscient ne jouent pas simplement un rôle descriptif mais un rôle *explicatif*, l'hypothèse de l'inconscient constitue un véritable défi pour une philosophie de la conscience, comme Freud se plaît à le souligner : elle permet de rendre compte de nombreux phénomènes ignorés par le philosophe de la conscience et elle minimise fortement l'importance des phénomènes de conscience.

Le psychisme se présente alors comme une sédimentation des représentations et des affects issus de la rencontre d'un être d'abord corporel, puis social avec son environnement. Le désir inconscient y est l'expression de pulsions primaires (antérieures au refoulement), qui, à défaut de pouvoir se décharger, s'expriment par d'autres voies. Dans l'appareil psychique,

les processus primaires (...) sont donnés depuis le début, tandis que les processus secondaires ne se forment que peu à peu au cours de la vie, inhibant et recouvrant les processus primaires et n'atteignant peut-être leur pleine domination sur eux qu'à la fin de la vie. Par suite de cette arrivée retardée des processus secondaires, le noyau de notre être consistant en motions de souhait inconscientes reste impossible à appréhender et à inhiber pour le préconscient, dont le rôle se limite une fois pour toutes à assigner aux motions de souhait issues de l'inconscient les voies les plus appropriées. (*Ibid.*, p. 659)

Cette notion de « processus primaire », dans la psychanalyse freudienne, introduit une dimension essentiellement *passive* de la constitution du sujet par ses vécus ou ses expériences (même si l'*Erlebnis* ne fait pas vraiment partie du vocabulaire freudien). Il y a là quelque chose de radicalement nouveau par rapport aux philosophies de la conscience : l'idée que les expériences qui vont constituer l'histoire d'un individu et *déterminer* la « structure » de son psychisme lui échappent en tout ou en partie. Contre la pleine lucidité (au moins en droit) du sujet conscient, Freud échange la détermination du sujet par ses pulsions et ses expériences, donc par l'intérieur (par sa nature biologique et humaine) et par l'extérieur (les expériences, la vie sociale). L'incompatibilité d'une telle vision du sujet pour une philosophie de la conscience transparaîtra largement dans les critiques que Jean-Paul

Sartre adressera à la psychanalyse²⁷, lui reprochant de réifier de cette façon un sujet dans le sujet et de faire du sujet conscient le simple résultat d'un déterminisme inconscient.

Les résidus d'une philosophie de la conscience et son dépassement

L'intériorité

Les affinités de l'approche freudienne avec les philosophies de la conscience soumettent celle-ci aux critiques mêmes qui ont pu être faites, dans la philosophie contemporaine, à l'encontre de ces philosophies. Même si ce point dépasse légèrement la portée du présent article, il n'est pas inutile, pour mieux comprendre la nature de ces affinités entre la première métapsychologie freudienne et la psychologie de la conscience brentanienne, d'identifier les endroits où elles tombent sous les mêmes critiques.

D'abord, Freud et Brentano semblent succomber à ce que les wittgensteiniens ont pu appeler *le mythe de la perception interne ou de l'intériorité*²⁸. Ils font, dans un premier mouvement, des contenus mentaux un *objet* d'observation ou de perception au moyen d'une analogie néo-empiriste entre la perception externe et la perception interne. Ces contenus mentaux sont ainsi réifiés. Ils font ensuite, dans un second mouvement, de la reconnaissance de ces mêmes états mentaux chez autrui le résultat d'une *inférence* par analogie avec nos propres états mentaux, à partir de ce qu'autrui fait ou dit²⁹.

Le reproche classique à l'encontre de ce type d'introspectionnisme intersubjectiviste consiste à montrer qu'il ignore la façon dont l'expérience interne est en réalité *constituée* du dehors et en particulier dans la *relation* à autrui, qui devient donc logiquement première et non seconde. Or, le paradoxe freudien veut qu'il ajoute à cette dualité entre l'expérience interne et l'expérience externe un troisième terme : « la psychanalyse n'exige rien, si ce n'est que ce procédé d'inférence soit aussi appliqué à la personne propre (...). [T]ous les actes et toutes les manifestations que je remarque en moi et que je ne sais pas relier au reste de ma vie psychique doivent être jugés comme s'ils appartenaient

27. Sartre, J.-P. 1943, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, part. I, ch. II et part. IV, ch. II, 1.

28. Voir, par exemple, Bouveresse, J. 1976, *Le mythe de l'intériorité*, Paris, Minuit, ou Descombes, V. 2004, *Le complément de sujet*, Paris, Gallimard.

29. Voir, par exemple, S. Freud, « L'inconscient », *art. cit.*, pp. 70-71.

à une autre personne » (*Ibid.*, p. 71). Les processus conscients et inconscients relèvent ainsi d'un même ordre de description (*Ibid.*, p. 69). Freud confère une « structure intentionnelle » à des processus causaux, les pulsions. Ce que souligne à juste titre Jocelyn Benoist :

C'est parce qu'elle a cette structure intentionnelle, ou quasi-intentionnelle (apparemment intentionnelle) que la pulsion n'est pas un phénomène purement somatique, mais représente une réelle interface entre le somatique et le psychique, participant de la caractéristique générale des phénomènes psychiques. Mais alors surgissent un certain nombre de difficultés. Parmi les plus notables, la première est de avoir jusqu'à quel point on peut parler d'intentionnalité inconsciente et jusqu'à quel point cela a un sens de transposer au niveau inconscient une structure typiquement consciente, au point d'avoir été faite, par une certaine philosophie, caractéristique de la conscience.³⁰

En effet, même si le caractère distinctif de la pulsion (par rapport à l'instinct, par exemple) est d'être psychique, on ne peut néanmoins pas l'amputer de sa dimension somatique (*Ibid.*, p. 115). Mais c'est aussi ce caractère « limite » du concept de pulsion³¹, qui permet d'envisager le dépassement que constitue la métapsychologie freudienne par rapport aux « philosophies de la conscience ».

L'agent et la cause

Le néo-cartésianisme de Freud et de Brentano consiste à supposer un lien inexploré entre le physiologique et le psychique, à laisser de côté le problème de leur interaction sans toutefois s'en extraire. Pire encore, en cherchant à sortir du dualisme par son énergétique des pulsions, Freud ne fait, semble-t-il que reconduire le problème : il offre une théorie causale de la pulsion et des processus psychosomatiques, mais le mécanisme de ces causes demeure inexpliqué.

Néanmoins, comme le montre Benoist, c'est l'aspect paradoxal de la notion de pulsion qui fait sa richesse explicative et son originalité théorique. En effet, l'énergétique des pulsions pourrait sembler transgresser la condition épistémologique brentanienne suivant laquelle, en psychologie, seules les causes psychiques nous intéressent. Mais tout l'effort

30. Benoist, J. 2006, *op. cit.*, p.121.

31. Voir *ibid.* Benoist rappelle à juste titre la distinction proposée par Freud entre l'instinct (proprement physiologique) et la pulsion (qui nécessite une représentation), dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, ch. 1.

de Freud consiste précisément à essayer de tenir ensemble la dimension *incarnée* des expériences (et des expériences traumatiques) qui constituent la couche primaire (inconsciente) de notre psychisme et qui ne cessent d'être réactivées au cours de notre vie, avec leur dimension de *sens* : c'est en tant qu'elles véhiculent un sens (plus ou moins déguisé) que nos pulsions influencent nos actions, nos rêves, nos pensées, etc. En réalité, non seulement en pointant la perméabilité entre le domaine somatique (celui des causes) et le domaine psychique, mais en en faisant un élément central de sa métapsychologie, Freud rend justice à une dimension importante de ce qu'on peut appeler notre psychologie et, en particulier, la « psychologie » de nos actions.

En effet, comme l'a montré Elizabeth Anscombe dans *L'Intention*³², pour rendre compte de l'action volontaire ou intentionnelle, il faut comprendre son lien à l'involontaire et au non-intentionnel. Ou, pour le formuler à la manière de John L. Austin, ce n'est qu'en vertu des ratés de l'action (donc des actions qui n'en sont pas vraiment, comme les lapsus et les actes manqués de Freud) que cela a un sens de souligner le caractère volontaire ou intentionnel d'une action donnée³³. Les raisons d'agir servent à rendre compte de ces actions.

Freud fait-il un pas de trop en étendant le domaine des raisons d'agir à une intentionalité inconsciente ? Sans doute, si nous considérons qu'il ne fait ainsi qu'appliquer la « grammaire » de nos explications de l'action à une volonté inconsciente qui ne se connaît pas elle-même et qui a tous les traits du « fantôme dans la machine » de Gilbert Ryle³⁴. Mais malgré les affinités de la grammaire des raisons inconscientes avec celle des raisons d'agir, la première fonctionne suivant une économie différente, qui rejoint celle de ce qu'Anscombe nomme les « causes mentales » : elle vise à rendre compte, au moyen d'une hypothèse explicative, de ce pour quoi nous sommes en mal de trouver des raisons (conscientes). L'enjeu central, comme le souligne Benoist, n'est peut être pas de savoir si cette hypothèse est la bonne ou si elle peut-être validée empiriquement, mais c'est de mettre au jour notre besoin de *rendre raison* de ces phénomènes (en en donnant les raisons). Le lieu de rencontre entre les causes et les raisons (que synthétise la notion freudienne de pulsion) témoigne sans doute moins de la rencontre entre deux para-

32. Anscombe, E. 2001, *L'Intention*, trad. M. Maurice et C. Michon, Paris, Gallimard.

33. Austin, J. L. 1999, « Plaidoyer pour les excuses », trad. L. Aubert et A.-L. Hacker, *Écrits philosophiques*, Paris, Seuil, pp. 136-170.

34. Ryle, G. 2005, *La notion d'esprit*, Paris, Payot.

dignes explicatifs (même si c'est ainsi qu'il est parfois présenté par Freud lui-même)³⁵ – le physiologique et le psychologique –, que de celle entre un ensemble de phénomènes ou d'actions limites, qui font, avec le besoin de chercher et de fournir des raisons d'agir, effectivement partie de la caractérisation de notre catégorie de l'agir³⁶.

Ainsi, bien qu'il reconduise un certain intentionnalisme du côté d'une sorte d'agent (inconscient) dans l'agent, Freud met aussi le doigt sur une dimension de l'agir reflétée dans le symptôme. L'involontaire apparaît alors comme un aspect de l'agir, en tant qu'il appartient à la même grammaire des raisons et de la justification. Dans les cas limites étudiés par Freud (à ne pas confondre avec les cas clairement non-limites de l'action intentionnelle ou volontaire), il n'y a pas de rupture entre les explications causales et les explications intentionnelles. Ces cas possèdent le même type d'ambiguïté que l'obéissance aveugle à un ordre³⁷ : tantôt nous le faisons sans y penser, tantôt nous sommes capables de fournir les raisons (par exemple, éviter les ennuis) qui nous y incitent.

Mais ce caractère limite entre les causes et les raisons ne fait pas que souligner qu'il faut un corps pour agir et que mon corps conditionne ma capacité d'agir. Dans les cas qui intéressent Freud, je *suis agi* alors même que *j'agis* : ces cas ressemblent à des actions mais n'en sont pas tout à fait. Se joue ici un sens de la causalité distinct de celui d'une détermination physiologique (ou neurologique), qui exclue d'ailleurs qu'on puisse l'analyser purement en ces termes, comme y insiste Freud.

Ces considérations offrent un éclairage nouveau sur la façon dont il convient d'envisager les affinités entre la métapsychologie freudienne et la psychologie de la conscience brentanienne. Ce sur quoi nous allons conclure. S'il ne fait désormais aucun doute que l'une et l'autre

35. Et que nous avons peut-être eu tendance à le présenter dans nos précédents articles. Par exemple, V. Aucouturier, V. 2011, « Quelle scientificité pour la psychanalyse ? », *Psychiatrie, Sciences humaines, Neurosciences*, 9/2, pp. 95-103 ; 2006, « Sartre critique de l'inconscient freudien », *ALTER*, 14, pp. 103-126 ; 2011, « "An originality that belongs to the soil, not the seed" : Wittgenstein on Freud », dans Ramharter, E. (éd.), *Ungeellige Geselligkeiten / Unsocial sociabilities*, Berlin, Parerga Verlag, pp. 215-240.

36. Nous ne discutons pas ici de la question de la valeur thérapeutique de ces explications, qui nous entraînerait sur un tout autre terrain.

37. Voir l'analyse d'Anscombe dans *L'Intention*, op. cit., §15.

restent tributaires d'une certaine forme de dualisme, en ce qu'elles ne résolvent, ni ne désamorcent le problème de l'interaction du corps et de l'esprit, l'approche freudienne met en avant une dimension tout à fait occultée par la psychologie empirique brentanienne : il s'agit de l'intrication complexe, au sein même de notre grammaire de l'action et de l'intentionnalité, « de l'ordre du sens et de celui des causes ». Car si la psychologie peut sans doute se passer de l'ordre des explications physiologiques (dans la mesure où elle constitue un niveau d'explication propre et distinct de celles-ci), elle ne peut peut-être pas si facilement abandonner une autre notion de cause ; celle qui rend compte à la fois du fait que je fais, dis, etc., mais que ce n'est pas *moi* (en tant qu'agent responsable) qui fais, dis, etc., c'est-à-dire qui rend compte du domaine de l'involontaire, mais aussi de ce qui me vient à l'esprit, etc. et dont la raison (ou plutôt les raisons) ne parviennent pas toujours à rendre compte. Dans cette découverte, sans doute, la rencontre de Freud avec des pathologies (entre autres de *l'agir*, comme on en trouve dans les troubles obsessionnels) a joué un rôle important. Freud traite de ces gestes qui ont tout de l'action volontaire mais qui n'en sont pas à proprement parler. Leur ressemblance avec le volontaire est parfois telle qu'on ne peut concevoir qu'il soit illégitime d'en demander les raisons ; c'est le cas du rêve (duquel les humains n'ont de cesse de chercher des explications et des interprétations), des lapsus et de bon nombre des symptômes névrotiques décrits par Freud (que ceux qui en souffrent cherchent d'ailleurs très souvent eux-mêmes à rationaliser).

Troisième Partie

SITUER UN PROGRAMME : BRENTANO
ET SON ÉCOLE DANS L'HISTOIRE DE LA
PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE

Ouverture

Charles-Édouard Niveleau

Même si certaines contributions, dans les parties précédentes, ont déjà opéré quelques excursions dans l'histoire de la psychologie, notamment avec l'examen de la figure de Wundt, ceux-ci visaient avant tout à mieux définir le contenu, circonscrire l'extension et comprendre le contexte de développement théorique et institutionnel du programme de Brentano. La dernière partie se concentre sur l'inscription de ce programme tel qu'il a été défini, réalisé et poursuivi par Brentano et ses élèves, dans ce qu'on pourrait appeler l'histoire officielle de la psychologie scientifique, dans laquelle – il faut bien l'avouer – le programme ici décrit n'apparaît en général que de manière marginale lorsqu'il est même mentionné dans les manuels. Ce vide historiographique résulte au moins en partie de l'oubli des relations que Brentano et ses élèves ont pu nouer et entretenir avec les principaux psychologues et physiologistes de leur époque. Si l'ambition du programme de Brentano et son école réside effectivement dans ce projet de fondation de la psychologie scientifique, encore faut-il rendre justice à la manière dont ce programme s'inscrit lui-même dans un ensemble de problèmes disciplinaires qui lui préexistent, auxquels il prend part, mais dont il souhaite également déterminer les contours.

L'article de Riccardo Martinelli montre comment, dans la première édition de la *Psychologie d'un point de vue empirique* de 1874, Brentano accepte de se confronter directement aux grandes figures de l'histoire de la psychologie scientifique qui, à l'image d'un Herbart ou d'un Fechner, avaient tenté de fonder la psychologie en tant que science

sur un modèle intensif des sensations. On peut même considérer cette question comme l'enjeu majeur de la psychologie scientifique naissante. En relevant ainsi le défi des pères fondateurs de la psychologie, Brentano en vient donc à reconnaître la légitimité d'un modèle intensif de l'âme et même à le concevoir comme compatible avec sa propre défense de la psychologie empirique. C'est ainsi qu'au lieu de nier toute validité à la psychophysique de Fechner, Brentano en propose une reformulation qui repose sur la détermination des relations d'intensité entre les sensations et leurs objets. Martinelli commente ainsi sa démarche : « Brentano adopte pour ainsi dire un double registre : il développe une formulation parallèle à son propre modèle psychologique en envisageant la possibilité de certaines relations d'intensité entre les *actes psychiques* (...). » Il n'existe donc pas de contradiction de principe entre la psychologie qu'il souhaite promouvoir et l'objectif que poursuit le programme psychophysique, au sens où elle pourrait parfaitement être formulée dans les termes d'un tel modèle intensif. Pour Brentano, que Fechner et Wundt ne soient pas parvenus à mesurer de manière satisfaisante l'intensité des sensations, n'enlève rien au fait que le psychologue doit bien rendre compte des différences d'intensité entre les sensations. L'auteur décrit comment Brentano, démentant la loi logarithmique, en vient à défendre la thèse, d'inspiration herbartienne, selon laquelle il existe une relation de proportionnalité entre la cause physique et la sensation : en d'autres termes, la sensation correspond à l'intensité de l'objet. Après avoir étendu cette relation à l'ensemble des classes d'actes psychiques, Brentano en vient quelques années plus tard, suite à la critique que formule Hering contre l'application du concept d'intensité à la sensation, à limiter cette relation aux seules représentations sensibles, avant de rejeter définitivement l'appareil intensif parallèle lui-même en 1911 dans la deuxième édition de la *Psychologie*. Comme le remarque l'auteur, le renoncement à toute perspective intensive dans l'analyse des actes psychiques, y compris la sensation, coïncide avec un renforcement de la perspective descriptive propre à la psychologie brentanienne. Il est donc tout à fait remarquable qu'un tel renforcement soit observable par le prisme d'une évolution de Brentano vis-à-vis d'un axe de recherche, historiquement attaché à la psychologie scientifique avant lui, qui joue ici, d'une certaine manière, un rôle d'indicateur de sa pensée. L'auteur montre enfin comment Stumpf réélabore la psychologie descriptive de son Maître à la lumière d'une critique de la psychophysique qui

l'amène, en un certain sens, à rester sans doute plus proche de la position initiale de Brentano sur le sujet, principalement en concevant la différence entre sensation et représentation sous un rapport graduel d'intensité.

Dans son article, Sabine Plaud propose de mener une confrontation systématique de Brentano avec une autre grande figure fondatrice de la psychologie scientifique, à savoir le savant Ernst Mach. Sa stratégie consiste à comparer les approches des deux psychologues sur un ensemble de thèmes fondateurs de leur approche scientifique et qui semblent, à première vue, fortement les rapprocher. Qu'il s'agisse de leur démarche positiviste en psychologie, de la reconnaissance d'une complexité de la conscience ou encore de leur phénoménisme, tout, sur le papier, semble les faire embrasser une seule et même conception de la psychologie scientifique. Pourtant, partager les grandes lignes d'un programme de recherche et partager la même position recouvrent en réalité deux choses bien distinctes comme le montre l'auteur. Brentano et Mach sont-ils positivistes ? Certainement, en faisant reposer la psychologie sur la seule expérience, et en désactivant au maximum les présupposés métaphysiques qui étaient attachés à l'ancienne science de l'âme ; mais ils n'accordent certainement pas la même importance et le même rôle à l'expérimentation dans ce retour à l'expérience, ni n'accordent la même portée à cette méfiance envers la métaphysique qui se transforme chez Mach en un véritable scepticisme. Reconnaisent-ils la fondamentale complexité de la vie psychique ? Certainement, mais comme l'écrit Plaud : « là où Mach en dérive l'obligation de renoncer entièrement à l'idée d'une unité du psychique, Brentano considère que cette complexité ne porte nullement atteinte à la thèse de l'unité de la conscience, en faisant l'hypothèse que l'unité n'exige pas nécessairement la simplicité », comme nous l'avions d'ailleurs pu l'observer dans la contribution de Fisette. Partagent-ils la même conception phénoméniste du rapport entre le psychique et le physique ? Oui, mais là où il découle chez Brentano de la découverte d'un critère permettant de distinguer et d'articuler les deux types de phénomènes, Mach pense qu'un tel critère est hors de portée en raison d'un monisme qui nie toute différence ontologique entre le mental et le physique. En un sens, pour Brentano, Mach est un penseur excessif dont la radicalité des positions lui fait endosser une forme de dogmatisme naturaliste conduisant à une naturalisation extrême de la philosophie qui s'avère tout à fait inacceptable, puisqu'elle coïnciderait avec sa propre disparition.

Fiorenza Toccafondi analyse la postérité de la distinction que Brentano introduit entre une approche descriptive, qui analyse les phénomènes psychiques et leurs lois de structuration, et une approche explicative explorant les mécanismes physiologiques sous-jacents de ces phénomènes. Son objectif est d'évaluer l'importance de l'influence exercée par l'expérience pragoise de Stumpf dans le développement de ce programme de recherche dont Brentano s'est attaché à strictement développer le volet descriptif, comme nous l'avons vu. En particulier, jusqu'à quel point les influences de Hering (et Mach) ont-elles été décisives sur le programme que poursuit Stumpf dans la lignée de Brentano ? Toccafondi commence par montrer comment la conception de la phénoménologie défendue par Stumpf se définit par rapport à la psychologie descriptive de Brentano, et surtout comment cette phénoménologie pose les termes de la distinction introduite par Brentano en s'appuyant sur les travaux de Hering. La controverse sur les couleurs qui oppose ce dernier à Helmholtz s'avère particulièrement instructive à cet égard. Au-delà du problème spécifique, concernant le type d'explication physiologique fournie, Hering entend faire droit à des observations de nature phénoménologique qu'il considère alors comme un préalable nécessaire ou un couloir d'accès indispensable à la recherche des corrélats physiologiques. L'auteur montre alors comment cette approche, concurrente du physicalisme de Helmholtz, a pu se généraliser parmi toute une génération de psychologues de la perception qui, de Katz à Bühler en passant par Kardos et G. E. Müller, n'ont manqué de reconnaître leur inscription dans le programme de Hering ainsi que leur dette à Stumpf en tant que principal responsable de sa diffusion. Qui de Wundt ou Brentano faut-il choisir pour faire de la psychologie scientifique ? C'est à peu près cette question, à laquelle souhaite répondre le psychologue américain Edward Titchener, qui est ici reconstituée par Denis Seron dans sa contribution. Cette confrontation entre Brentano et Titchener – lui-même élève de Wundt – permet de mieux circonscrire ce qu'il faut comprendre par « empirique » dans la psychologie dite « empirique » de Brentano, par contraste avec l'approche expérimentale promue par le second. Cette confrontation nous semble d'autant plus décisive que, du point de vue de Brentano, les deux perspectives sont loin de s'exclure, comme nous l'avons vu, alors que pour Titchener elles sont irréconciliables. Même si dans sa critique de la psychologie brentanienne de l'acte, c'est bien le concept d'intentionnalité que vise Titchener, le véritable enjeu réside davantage, selon Seron, dans « la pertinence et la signification de la distinction entre le

psychique et le physique ». Titchener commence par montrer que ce qu'on a pris l'habitude de désigner par « intentionalisme » ne renvoie pas un programme homogène mais bien à tout un ensemble de théories qui divergent profondément sur la classification des phénomènes psychiques, la sensation ou encore l'attention. Pire encore, ces divergences s'avèrent essentiellement indécidables d'un point de vue scientifique, en reposant en dernier ressort sur la personnalité ou le goût de chaque psychologue. La conséquence immédiate est double : l'intentionalisme représente une menace sérieuse pour l'unité de la psychologie et relève davantage de la philosophie que de la science. Comme le précise Seron « ce penchant philosophique [selon Titchener] s'exprime par un souci d'analyse conceptuelle, d'argumentation et de systématisation qui peut porter préjudice à l'observation expérimentale » en se traduisant par une préoccupation pour les théories au détriment de l'observation des faits. « D'une manière générale, écrit Seron, la critique de Titchener nous amène à nous interroger sur ce que doit être une approche empirique en psychologie et, au-delà, sur la nature des données empiriques. » Titchener défend quant à lui une approche dite « existentielle », au sens où il définit l'attitude scientifique « comme une attitude d'*observation* dirigée vers de simples *existences*. » C'est donc au nom d'un retour aux choses mêmes que le véritable scientifique doit se débarrasser des couches de significations conceptuelles qui dissimulent la « simple existence » du fait. Cette attitude, strictement descriptive, conduit Titchener à refuser la notion même d'explication, et à s'inscrire dans le monisme de Mach et surtout d'Avénarius. L'observation ou accointance avec les faits, sans présupposition théorique ou conceptuelle, suppose alors un entraînement et un contrôle scientifique qui nous éloigne de l'observation du sens commun sur laquelle repose finalement l'approche brentanienne. Seron analyse ensuite plus spécifiquement l'argumentation de Titchener contre la théorie brentanienne de l'intentionnalité. Privilégiant la réflexion sur l'observation pure, Brentano ignore que sa thèse n'est décidable que d'un point de vue expérimental et qu'en attendant elle est de nature logique et non psychologique. Or c'est justement à une telle vérification expérimentale qu'a procédé l'élève de Meinong, Stefano Witasek, et c'est contre lui que Titchener adresse ses objections décisives. La première concerne l'attribution erronée d'un statut privilégié à la représentation au détriment d'autres actes (affectifs par exemple). La seconde vise la généralisation de la distinction entre acte et contenu à toute la vie mentale ; ce qui a pour conséquence immédiate de « dupliquer la psychologie », et partant de

compliquer inutilement la tâche de la psychologie. Conformément à son monisme, Titchener opposera à cette duplication l'idée que l'acte et le contenu représentent « les deux aspects d'une même réalité observationnelle qui est l'esprit ou la vie mentale pris comme *processus* » et que leur distinction découle d'une approche logique et non observationnelle. Seron s'applique enfin à étendre les enjeux méthodologiques et épistémologiques des critiques formulées par Titchener en montrant comment ces dernières pourraient concourir à remodeler le champ problématique des théories de la conscience contemporaine.

Le problème de l'intensité dans la psychologie de Brentano et de Stumpf

Riccardo Martinelli

Si l'on peut affirmer sans exagération que le problème de l'intensité des états mentaux est au centre du débat sur la méthode et le statut épistémologique de la psychologie au XIX^e siècle¹, son origine remonte au moins à certaines propositions ambiguës de la première édition de la *Critique de la raison pure* où Kant semble considérer comme possible l'attribution d'une certaine « quantité intensive » *aux sensations*². Ainsi, en dépit d'un scepticisme bien connu concernant la scientificité de la psychologie empirique, Kant envisage la possibilité de concevoir la sphère psychique à partir d'une *mathesis intensorum* ou encore d'un calcul des quantités intensives, dont parlait déjà Johann Heinrich Lambert, et que Kant conçoit lui-même, au chapitre 24 de ses *Prolégomènes*, comme une « deuxième application » de la

1. Pour une analyse du développement de la question dans la philosophie du 19^e siècle, je me permets de renvoyer à Martinelli, R. 1996, *Misurare l'anima. Filosofia e psicofisica da Kant a Carnap*, Macerata, Quodlibet, et 1996, « Il problema delle grandezze intensive nella filosofia dopo Kant », *Rivista di filosofia*, 88, pp. 445-471.

2. Kant, E. 1781 (1^{ère} éd.), *Kritik der reinen Vernunft*, dans *Kants Werke, Akademie-Ausgabe*, Berlin, vol. IV, A 166. Dans la deuxième édition de 1802 (*Kants Werke*, vol. III, B 210), Kant insiste sur l'attribution d'une quantité intensive à la « réalité » dans le phénomène, plutôt qu'à la sensation.

mathématique à la science de la nature³. La psychologie de Johann Friedrich Herbart sera quelques années plus tard entièrement fondée sur cette idée d'une mesure de l'intensité relative des représentations, suivant l'hypothèse que toute représentation exhibe nécessairement des variations d'intensité mesurables⁴. En 1860, Gustav Theodor Fechner aboutit à la fameuse formule logarithmique – parfois appelée de manière inexacte « loi de Weber-Fechner » – qui exprime la relation entre l'intensité de la sensation et sa cause physique⁵. Enfin, mentionnons que Wilhelm Wundt, dans les *Grundzüge der physiologischen Psychologie* de 1874, va jusqu'à admettre explicitement que la science de l'âme se fonde sur l'intensité en tant que « seconde dimension » qui s'ajoute à celle de la temporalité, permettant ainsi l'application de la mathématique au psychique⁶.

Ces quelques brèves remarques historiques nous permettent de mieux comprendre le contexte dans lequel interviennent les considérations de Brentano dans sa *Psychologie* de 1874, contexte dans lequel la question de l'intensité des sensations représente alors un enjeu majeur pour la psychologie scientifique naissante. Il ne faut pas oublier que les *Eléments de psychophysique* de Fechner parus quatorze ans avant la parution de la *Psychologie* de Brentano et des *Grundzüge* de Wundt, avaient déjà suscité de très vifs débats autant en Allemagne qu'à

3. Kant, E. *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können*, Kants Werke, vol. IV, pp. 306-307.

4. Herbart, J. H. 1822, « Über Möglichkeit und Nothwendigkeit, Mathematik auf Psychologie anzuwenden », dans *Sämtliche Werke, in chronologischer Reihenfolge*, hrsg. von K. Kehrbach und O. Flügel, Langensalza, 1887-1915; réimpr. Aalen, Scientia, 1989, vol. V, pp. 91-122 (p. 102); Idem 1824-1825, *Psychologie als Wissenschaft, neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik*, 2 vols. *Sämtliche Werke*, vol. V, p. 177-402, vol. VI, pp. 1-338 (vol. V, p. 196).

5. Fechner, G. Th. 1860/1964, *Elemente der Psychophysik*, 2 vol., Leipzig, Breitkopf & Härtel, Amsterdam, Bonset.

6. Wundt, W. 1874 (1^{ère} éd.)/ 1893 (4^e éd.), *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, 2 vols., Leipzig, Engelmann. Voir la discussion de Brentano, F. 1874/1944, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Erster Band, Hamburg, Meiner, pp. 94-95, tr. fr. M. de Gandillac Paris, Aubier, éditions Montagne, p. 83-84 [Noté *Psychologie* par la suite]. Pour les questions philologiques relatives aux différentes éditions voir les appareils de l'édition allemande ou française citées. Il nous suffira de rappeler qu'une partie du texte de la *Psychologie* du 1874 (première édition) a été réédité par Brentano en 1911 (deuxième édition) sous le titre *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene* (voir F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Zweiter Band: *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*, Hamburg, Meiner, 1971). En 1911, les chapitres V-IX du seconde livre sont augmentés et deviennent les chapitres I-V de la *Klassifikation*, qui contient aussi des appendices ultérieures (*Anhang*), dont le VIème est dédié à la question de l'intensité.

étranger, si bien qu'il eût été très difficile pour Brentano d'ignorer le problème de l'intensité des sensations qu'il discute d'ailleurs amplement dans la première édition. Loin de nier absolument toute validité à la psychophysique, Brentano propose une correction à la formule de Fechner qui repose sur la détermination des relations d'intensité entre les *sensations* et leurs objets. Brentano adopte pour ainsi dire un double registre : il développe une formulation parallèle à son propre modèle psychologique en envisageant la possibilité de certaines relations d'intensité entre les *actes psychiques*, dont les représentations et les jugements, et leurs objets : que ce soit pour l'objet premier ou l'objet second. Même s'il est vrai que Brentano ne vise absolument pas en premier lieu à fonder une science quantitative ou mathématique de l'âme, on doit reconnaître qu'en 1874 il s'efforce de montrer que la conception originale de la psychologie qu'il souhaite promouvoir pourrait très bien, à l'occasion, être exprimée dans les termes de certaines relations intensives élémentaires et donc satisfaire sans difficultés le *desideratum* d'un modèle intensif, selon que la discussion scientifique du moment l'exigerait ou non.

Toutefois, une douzaine d'années plus tard, Brentano semble réviser sa position initiale jusqu'à rejeter en bloc cet appareil intensif parallèle en 1911 dans la deuxième édition de sa *Psychologie d'un point de vue empirique*. Il adopte alors une nouvelle doctrine, suivant laquelle seules les *sensations* possèdent une intensité ; ce qui entraîne de fait une séparation très nette entre la sphère du sensible et celle du noétique.

La complexité de l'héritage brentanien au sujet de l'intensité psychologique se manifeste d'ailleurs dans son école. En particulier, il nous semble très instructif d'examiner la position de Carl Stumpf qui était, avec Anton Marty, l'un des élèves les anciens et les plus proches de Brentano, et qui se distingue néanmoins très nettement de l'« orthodoxie » brentanienne pour développer une conception originale et rigoureuse de la philosophie⁷. Bien que Stumpf n'embrasse ni la première, ni la seconde version de la doctrine brentanienne, nous allons voir qu'il reste sans aucun doute plus proche des vues originelles de son maître. Afin de reconnaître les positions respectives de Brentano et de Stumpf, nous devons commencer par revenir sur l'analyse que propose la *Psychologie du point de vue empirique* du 1874 du problème de

7. Voir Fiset, D. *La philosophie de Carl Stumpf : ses origines et sa postérité*, dans C. Stumpf, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, sous la direction de D. Fiset, Paris, Vrin, 2006, pp. 7-114.

l'intensité des sensations (§ 1) et des représentations non-sensibles ainsi que des jugements (§ 2). Ensuite nous examinerons comment Brentano abandonne cet appareil dans le cadre d'une doctrine psychologique qui ne reconnaît de dimension quantitative qu'à la seule sensation (§ 3). Nous finirons par une comparaison entre les idées de Brentano et la théorie que Stumpf développe dans les deux volumes de la *Tonpsychologie* (1883, 1890) et dans un essai du 1918 intitulé *Empfindung und Vorstellung* (§ 4).

L'intensité des sensations dans la *Psychologie* de 1874

Dans la première édition de la *Psychologie vom empirischen Standpunkt* du 1874, Brentano établit les principes fondamentaux de la psychologie. Une bonne partie du premier des deux livres dont l'ouvrage se compose, intitulé « La psychologie en tant que science », est dédié à la question de la méthode de la psychologie. Brentano s'efforce notamment de démontrer que les principes méthodologiques de la science de l'âme n'impliquent aucune exception particulière à la logique générale de la méthode scientifique. Le premier moment est représenté par l'induction des lois générales, suivi par la déduction de lois particulières et par leur vérification expérimentale. Cependant, admet Brentano, la psychologie est soumise à certaines limitations spécifiques, surtout en ce qui concerne le premier moment, celui de l'induction. Brentano identifie deux limitations : 1) la relation du psychique aux conditions physiologiques concomitantes et 2) l'absence d'une méthode pour la mesure de l'intensité. L'analyse de ces questions tient donc en premier lieu aux relations de la psychologie avec ses disciplines voisines, à savoir la physiologie (1) et la psychophysique (2). Concernant la première limitation, on se bornera ici à observer que Brentano frustre quelque peu les espoirs de ceux – comme Maudsley ou Horwicz – qui essaient de réduire la psychologie à la physiologie. La position brentanienne trouvera quelques éclaircissements lorsque Brentano proposera plus tard la distinction entre psychologie génétique et psychologie descriptive. Néanmoins, son attitude non-réductionniste est déjà parfaitement définie en 1874. C'est davantage sur la seconde limitation – qui concerne l'intensité et la psychophysique – que nous allons porter notre attention.

Selon Brentano, la psychophysique n'a pas pu obtenir de manière satisfaisante le résultat d'une mesure de l'intensité des sensations, ni dans la version originelle de Fechner, ni après les corrections apportées Wundt et bien d'autres. Cependant, il y a bien des différences d'intensité entre les sensations dont le psychologue doit rendre compte. Même si Brentano ne souscrit pas à la doctrine fechnerienne, sa position diffère remarquablement de celle des philosophes néokantiens de Marburg – on pensera à August Stadler ou à Hermann Cohen⁸ – qui nient toute validité à la psychophysique. En même temps, Brentano n'adhère pas non plus aux thèses de ceux qui réfutent la catégorie même de l'intensité, comme l'affirmera pour le sens visuel Ewald Hering (on y reviendra plus tard), et plus généralement Henri Bergson dans le chapitre sur l'intensité des sensations de son *Essai sur les données immédiates de la conscience* de 1889⁹. Brentano introduit plutôt une variation remarquable de la loi de Fechner¹⁰. Selon lui, il faut distinguer deux moments distincts dans la loi psychophysique le moment physiologique et le moment psychologique. La détermination des différences dans la cause physique qui correspondent aux différences juste perceptibles par le sujet, est un problème physiologique ; mais c'est au psychologue qu'il revient de déterminer la relation réciproque entre les différences ainsi obtenues, car elles sont déjà quelque chose d'entièrement psychique. En tant que psychologue, Brentano s'efforce alors de déterminer la relation quantitative entre les accroissements également perceptibles. Son résultat est que chaque augmentation dans l'intensité des sensations est également perceptible si son rapport avec la sensation augmentée est constant.

On avait trouvé que l'accroissement de l'excitant physique, qui produit, dans la force de la sensation, l'accroissement perceptible minimal, demeure toujours dans un rapport constant avec la grandeur

8. Stadler, A. 1878, « Über die Ableitung des psychophysischen Gesetzes », *Philosophische Monatshefte* 14, p. 215-223; Cohen, H. 1883, *Das Prinzip der Infinitesimal-Methode und seine Geschichte. Ein Kapitel zur Grundlegung der Erkenntniskritik*, dans Holzey, H. (éd.) 1984, *Werke*, vol. V, Hildesheim, Olms.

9. Hering, E. 1874, « Zur Lehre vom Lichtsinne. IV: Über die sogenannte Intensität der Lichtempfindung und über die Empfindung des Schwarzen », *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse*, Wien, pp. 85-104 ; Bergson, H. 1889, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, chap. 1.

10. Voir Seron, D. 2011, « The Fechner-Brentano Controversy on The Measurement of Sensations », *Revue Roumaine de Philosophie* 55(1), pp. 87-102.

de l'excitant auquel il s'ajoute. On considéra donc comme évident que le moindre accroissement perceptible de la sensation devait être considéré comme constant. Et l'on aboutit de la sorte à cette loi : l'intensité de la sensation s'accroît de la même grandeur, quand l'accroissement relatif de l'excitant psychique est identique. Mais, ce qui est évident de prime abord n'est pas que tout minimum perceptible soit égal mais bien qu'il soit également perceptible (*gleich merklich*)¹¹.

Par conséquent, la loi qui établit une relation logarithmique entre l'intensité du stimulus et l'intensité de la sensation, est analysée et reformulée par Brentano de la manière suivante :

1. Quand l'accroissement relatif de l'excitant physique est identique, la sensation augmente de grandeurs également perceptibles.
2. Quand la sensation augmente de grandeurs également perceptibles, l'accroissement relatif de la sensation est identique.

Il suit de là que :

3. Quand l'accroissement relatif de l'excitant physique est identique, l'accroissement relatif de la sensation est identique. En d'autres termes : quand l'excitant physique croît d'un même multiple, l'intensité de la sensation croît du même multiple. (Brentano, *Psychologie*, p. 85)

Comme Herbart l'avait déjà affirmé, il y a donc une relation de proportionnalité entre la cause physique et la sensation, ce qui dément donc la loi logarithmique. Toutefois, Herbart posait une condition trop forte lorsqu'il affirmait une proportionnalité *directe* : il suffit d'imaginer, selon Brentano, que deux quantités soient liées par une relation de proportionnalité *indirecte* :

Notre loi n'exige pas que, toutes les fois que l'excitant croît d'un multiple, la sensation croisse du même multiple ; il lui suffirait que, chaque fois que l'excitant augmenterait de moitié, la sensation s'accrût d'un tiers. (Brentano, *Ibid.*)

En tant que doctrine des relations entre le corps et l'esprit, au sens de Fechner, la psychophysique est donc dépourvue de toute validité. Mais le problème posé par Fechner signale, selon Brentano, un sujet

11. Brentano, *Psychologie*, p. 85.

tout à fait digne d'intérêt pour la psychologie : celui des relations d'intensité parmi les sensations. Ce n'est donc pas sans raisons que Brentano rend hommage « à un physiologiste de premier ordre, E. H. Weber », pour ses travaux préparatoires, et « à un physicien de culture philosophique, tel que Fechner » pour « l'établissement définitif de la loi avec un contenu élargi » (*Ibid.*, p. 30).

Après examen, la critique brentanienne de la psychophysique semble donc n'être que le premier pas vers une réflexion plus ample sur la question de l'intensité. Afin de mieux en comprendre l'enjeu, commençons par remarquer que Brentano semble concéder à Fechner bien plus que ce qu'on pourrait croire après la critique qu'il vient de lui adresser :

J'admets donc pour ma part que, d'après la méthode de Fechner, l'on peut trouver le moyen de mesurer à la fois les phénomènes physiques et les phénomènes psychiques qui les expriment. (*Ibid.*, p. 87)

Néanmoins, cette concession n'implique aucune véritable réhabilitation de la discipline. D'un côté, les sensations, qui forment l'objet de la psychophysique, ne sont qu'une seule classe de phénomènes psychiques. Mais surtout, la relation entre l'intensité des sensations et l'intensité du phénomène physique qui leur correspond renvoie à une dimension qui n'épuise nullement la nature des actes psychiques. Comme Brentano le remarque immédiatement :

Mais il me semble nécessaire d'ajouter cette nouvelle restriction : ce n'est que sous un seul aspect, son rapport à l'objet premier, que le phénomène psychique est mesuré quant à son intensité. Nous verrons, en effet, qu'il présente encore d'autres aspects et ne s'épuise pas dans ce rapport. (*Ibid.*, p. 87)

Lorsqu'on considère la relation de l'acte psychique à son *objet premier*, par exemple de la sensation de son ou de couleur, on pourra bien y trouver une correspondance du genre de la proportionnalité indirecte qui émerge de la réforme brentanienne de la loi de Fechner et que Brentano, comme nous allons le voir dans la prochaine section, étend aux représentations en général. Mais la relation à l'objet premier n'épuise pas la totalité des relations psychiques dont la psychologie doit s'occuper, ce qui entraînera des problèmes très délicats.

Intensité et perception interne

Après avoir introduit dans le premier chapitre de la deuxième partie la distinction célèbre entre phénomènes physiques et psychiques, Brentano se penche dans le deuxième chapitre, intitulé « De la conscience intérieure », sur la question des phénomènes psychiques inconscients. L'intégralité de la discussion est subordonnée à la thèse, tout à fait centrale, de l'évidence caractéristique de la perception interne. Dans la théorie brentanienne, chaque phénomène psychique de n'importe quelle nature est enregistré dans la « perception interne » (*innere Wahrnehmung*). La perception interne est constituée par une double couche formée de deux actes distincts : une représentation dont l'objet est le phénomène psychique, et un jugement évident. Tout acte psychique s'accompagne donc d'une double conscience intérieure, d'une représentation corrélatrice et d'un jugement corrélatif, ce qu'on appelle la perception interne, qui est une connaissance immédiate, évidente de l'acte (*Psychologie*, p. 152). Il faut souligner que les phénomènes psychiques sont tous représentés, sans exception, dans la perception interne. Autrement dit, selon Brentano il n'y a aucun phénomène psychique inconscient. Ce principe constitue un postulat nécessaire et fondamental de la psychologie brentanienne. S'il y avait des phénomènes psychiques inconscients, ceux-ci échapperaient à la perception interne, et par voie de conséquence, la fondation brentanienne de la psychologie subirait un échec très grave : elle serait structurellement incomplète (*Ibid.*, p. 130). Brentano formule quatre thèses contre l'existence des phénomènes psychiques inconscients (*Ibid.*, p. 117). Nous nous pencherons ici seulement sur la troisième de ces preuves dans la mesure où elle porte sur un calcul de l'intensité des actes psychiques. En général, Brentano établit une correspondance entre l'intensité de la représentation et celle de son objet :

« L'intensité de l'acte représentatif est toujours égal à l'intensité avec laquelle se manifeste l'objet représenté ; en d'autres termes, elle est égale à l'intensité du phénomène qui constitue le contenu de l'acte représentatif. On peut dire que cela va de soi. » (*Ibid.*, p. 131)

Ce point de vue est conforme à la réforme que Brentano apporte à la psychophysique : le principe ci-dessus n'est que l'expansion à chaque représentation de la relation que nous avons introduite plus haut

pour les sensations. Ainsi, pour toutes représentations (y compris les sensations) on pourrait établir que l'intensité de la représentation est proportionnelle à l'intensité de l'objet :

$$(1) \quad i(R) = k i(O)$$

Dans le cas de la sensation, comme nous l'avons vu, il suffit d'établir que $k \neq 0$; dans le cas des représentations, par contre, selon la citation qui précède, on peut poser une condition plus étroite, à savoir que $k = 1$. Bien entendu, Brentano ne formule pas la question à l'aide d'une formule de ce genre. Néanmoins, son point de vue pourrait bien être exprimé au moyen d'une expression comme (1), où la variation de k se rallie à la différence entre sensation et représentation.

Dans le cas de la perception interne, il y a d'autres complications. L'objet (O) est à son tour un acte psychique. Par conséquent, l'intensité doit coïncider ($k = 1$) avec l'intensité de la représentation de la perception interne, dont l'acte psychique forme l'objet. S'il en est bien ainsi, si l'intensité de la représentation est toujours égale à l'intensité du phénomène qui en constitue le contenu, il est clair que l'intensité de l'acte par lequel nous nous représentons une représentation, doit aussi être égale à l'intensité avec laquelle apparaît cet acte représentatif. Il s'agit simplement de déterminer quel est le rapport entre l'intensité de nos propres représentations conscientes lorsqu'elles apparaissent et leur intensité réelle.

Mais il ne peut y avoir de doute à cet égard. Si la perception interne ne saurait nous tromper, alors les deux intensités doivent être égales. La perception ne peut confondre voir et entendre, ni prendre une sensation auditive forte pour une sensation auditive faible et inversement. Nous arrivons donc à cette conclusion : dans toute représentation consciente, l'intensité de la représentation correspondante est égale à sa propre intensité (*Psychologie*, p. 131). Brentano est convaincu que cette conception est conforme à l'opinion commune :

Ainsi s'explique aisément l'opinion commune selon laquelle la vision et la représentation de la vision ne diffèrent pas non plus d'intensité; opinion que tout semble aujourd'hui confirmer. Si l'intensité d'une sensation consciente ou d'une autre représentation consciente augmente donc ou diminue, l'intensité de la représentation intérieure corrélative augmente ou diminue dans la même mesure si bien que, sous le

rapport de l'intensité, les deux phénomènes restent toujours au même niveau. (*Ibid.*, p. 143)

Mais surtout, l'argumentation sert à démontrer qu'il n'y a pas de phénomènes psychiques inconscients. Des phénomènes de ce genre devraient avoir une intensité positive, tandis que la représentation de la perception interne qui devrait leur correspondre, aurait une intensité = 0. S'ils existaient, leur intensité serait donc $\neq 0$; mais comme ils doivent être inconscients, l'intensité de la représentation de la perception interne correspondante serait = 0. Mais cela est impossible en raison de (1). Par conséquent,

Il n'y a pas d'acte psychique inconscient. Partout où un acte psychique existe avec plus ou moins d'intensité, il faudra attribuer une intensité égale à la représentation concomitante de cet acte, représentation dont il est l'objet. (*Ibid.*, p. 132)¹²

Toutefois, la perception interne ne se compose pas seulement de représentations. Bien sûr, comme nous l'avons vu, l'acte psychique apparaît dans une *représentation* de la conscience intérieure : mais s'y ajoute toujours un *jugement* de la conscience intérieure. Les jugements, en général, possèdent deux genres d'intensité: (a) l'intensité de la représentation sur laquelle ils s'appuient - suivant le principe général qui veut que « rien ne peut être jugé [...] qui n'ait d'abord été représenté » (*Ibid.*, p.94)¹³, et (b) l'intensité spécifique, le degré de conviction (*Überzeugungsgrad*): « l'intensité d'un jugement » comprise comme « le degré d'assurance avec lequel il est énoncé [...] » (*Ibid.*, pp. 144-145).

Pour la première forme d'intensité (a), Brentano a déjà formulé la loi de correspondance intensive (1). Par contre, l'intensité spécifique du jugement (b) peut varier d'une manière indépendante de (a). Encore une fois, on pourrait aisément formaliser ce que dit Brentano de la façon suivante : l'intensité du jugement i(J) est fonction des deux intensités (a) et (b), c'est-à-dire de l'intensité de la représentation i(R) et du degré d'assurance i(j). Soit la formule:

$$(2) \quad i(J) = a \times b = i(R) \times i(j)$$

12. Après une discussion très intéressante sur la perception de l'absence de sensations, Brentano confirme cette thèse p. 143.

13. De même pour les émotions que nous ne traiterons pas ici.

Par exemple, on peut affirmer quelque chose avec une certitude absolue à propos d'un objet qui n'est que faiblement représenté; à l'inverse, parfois on pourrait être extrêmement dubitatif à propos d'un objet représenté avec une force remarquable. C'est surtout ce dernier cas qui menace la démonstration brentanienne suivant laquelle il n'y a pas de phénomènes psychiques inconscients. Après tout, étant donné que l'intensité d'un jugement (b) peut varier, elle pourrait même devenir = 0.

Pourtant, Brentano montre que dans le cas de la *perception interne* l'intensité des jugements n'est pas soumise à cette condition générale ; au contraire, elle est toujours la plus haute qu'on puisse concevoir :

Il ne nous reste à considérer que la force propre au jugement en tant que jugement, c'est-à-dire au degré de conviction. Ici nous ne trouvons rien qui paraisse analogue au rapport fonctionnel dont on a parlé : la mesure de la conviction immanente à la connaissance concomitante, n'est certainement pas fonction de l'acte psychique qu'accompagne cette connaissance. Qu'il s'agisse d'une représentation, d'un jugement, d'un désir ou de toute autre sorte de phénomène psychique, les variations de son intensité n'influent aucunement sur l'intensité de la croyance qui s'attache à ce phénomène. Les relations sont pourtant de telle nature qu'elles permettent de conclure en toute sûreté. Le degré de la conviction propre au jugement concomitant qui consiste à affirmer l'existence du phénomène psychique demeure en toutes circonstances une grandeur égale et constante. Et loin de correspondre à ce faible degré d'assentiment qui caractérise une opinion à peine enracinée, ce degré est le plus haut qui se puisse concevoir (*Ibid.*, pp. 151-152)

Du point de vue de la démonstration selon laquelle il n'y a aucun phénomène psychique inconscient, Brentano a accompli son but. Ni l'intensité de la représentation, ni l'intensité du jugement, dont la perception interne se compose, ne peuvent jamais s'annuler¹⁴.

La nouvelle doctrine de l'intensité

En 1874, Brentano accepte donc une confrontation directe avec des penseurs qui, comme Herbart ou Fechner, s'étaient déjà efforcés à leur manière de fonder la science de l'âme sur un modèle intensif. En acceptant le défi que s'étaient posés les pères fondateurs de la psychologie scientifique, Brentano est conduit à admettre la légitimité

14. Selon les termes formels adoptés ici, on devrait affirmer que l'intensité spécifique (b) est définie entre 0 et 1 et qu'elle est toujours = 1 dans le jugement de la perception interne.

d'un modèle intensif de l'âme, dans sa version simplifiée, modèle qui ne lui semble alors pas incompatible avec sa propre psychologie descriptive. Il est remarquable que, dans les passages cités, Brentano conçoit l'évidence de la perception interne en des termes quantitatifs, en l'occurrence comme l'intensité du jugement de la perception interne ayant le plus haut degré concevable. L'intensité des représentations découle de l'intensité de l'objet représenté selon une relation de proportionnalité indirecte. L'intensité des jugements et des émotions (ou « mouvements affectifs », *Ibid.*, p.203) est quant à elle indépendante. Toutefois, dans le cas de la perception interne, l'intensité du jugement est constante, ayant la plus haute valeur concevable.

Cependant, dans une deuxième phase – à partir du 1896 – Brentano rejettera complètement son modèle intensif de 1874. Sa nouvelle position fut certainement influencée par la publication d'une thèse très radicale soutenue par Ewald Hering suivant laquelle la notion d'intensité n'est pas du tout applicable au sens visuel¹⁵. Brentano admet alors que la position de Hering se situe largement à contre-courant dans la mesure où le concept même d'intensité était auparavant « unanimement » accepté, y compris par Brentano lui-même, et reconnu comme l'un des fondements épistémologiques de la science de l'âme¹⁶. Brentano tire de cette critique ses premiers doutes quant à la possibilité de généraliser la catégorie de l'intensité. En tout cas, le revirement qu'opère Brentano est radical : il conclut que tous les activités de la conscience supérieure, ou « noétiques », n'ont rien à voir avec la notion d'intensité. Plus précisément, Brentano rejette la thèse selon laquelle l'intensité des représentations est identique à celle de l'objet représenté (voir (1) ci-dessus), c'est-à-dire la thèse que la représentation des jugements puisse être exprimée en des termes intensifs (voir 2, ci-dessus).

Il m'est apparu que les degrés de préférence et les degrés de décision du vouloir ne présentent aucune analogie avec les degrés d'intensité d'une sensation et que, du moment que l'on rencontre des représentations non-intensives (par exemple celle du nombre trois en général) il fallait

15. Hering, E. 1874, « Zur Lehre vom Lichtsinne. IV: Über die sogenannte Intensität der Lichtempfindung und über die Empfindung des Schwarzen », *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse*, Wien.

16. Brentano, F. 1896, « Über Individuation, multiple Qualität und Intensität sinnlicher Erscheinungen », dans R. M. Chisholm und R. Fabian (éds.) 1979, *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, Hamburg, Meiner, p. 85.

abandonner l'idée que tout rapport psychique comporte une intensité au sens réel du mot. (*Psychologie*, p. 279)¹⁷

Suite à ce revirement, Brentano attribue une intensité aux seules représentations *sensibles*, c'est-à-dire aux sensations. La sensation d'un son a une intensité qui découle du nombre de parties réelles qui lui correspondent dans l'espace phénoménal¹⁸. Toutes les variations d'intensité sont facilement concevables en fonction de la variation de la stimulation résultant de l'augmentation de l'énergie sensorielle, ou de la portion plus large du *sensorium* impliqué. À l'opposé, toutes les représentations dont les objets ne sont pas sensibles n'ont aucun rapport avec l'intensité de leurs objets. La représentation du 3 n'est par exemple ni plus ni moins intense que la représentation du 2 ou du 4. Évidemment, les représentations de la conscience intérieure sont toutes de ce type.

À propos de l'intensité des jugements, Brentano souligne la différence entre la croyance et l'intensité. Dans l'Appendice VI à l'édition de 1911 de sa *Psychologie*, Brentano rejette sa position initiale, qu'il qualifie de « fausse », et qui coïncidait avec l'idée traditionnelle « qui voit dans les degrés de conviction des différences d'intensité »¹⁹. Les différents degrés de notre conviction n'ont rien à voir avec des variations réelles. Ils ne peuvent donc en aucune manière être compris comme des quantités intensives. Par contre, l'intensité des sensations auditives de celui chez qui l'ouïe est forte est bien *réellement* supérieure à celle de celui chez qui l'ouïe est faible, de même pour une personne qui écoute par rapport une autre qui ne ferait qu'entendre. Il en va de même, toute chose égale par ailleurs, pour les sensations gustatives, olfactives et tactiles (*Psychologie*, p. 279).

Comme on le voit dans la citation précédente, les thèses de Brentano au sujet de l'intensité et de la qualité multiple (par exemple une couleur mixte comme le violet ou le orange, etc.) n'ont pas seulement une valeur psychologique, mais également métaphysique. La diminution d'une qualité n'est jamais une diminution d'être (ou d'existence, de réalité), comme cela s'ensuit de la doctrine traditionnelle de l'intensité,

17. Ce texte est l'appendice VI à l'édition de 1911, « *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene* ».

18. Cf. Brentano F. 1896, *op. cit.* Sur ce thème voir également Eisenmeier, J. 1918, « Brentanos Lehre von der Empfindung », *Monatshefte für pädagogische Reform*, 68, p. 474-493 et Baumgartner, W. 1986, « Vom Bemerken und Wie man ein rechter Psychognost wird », *Grazer philosophische Studien*, 28, p. 235-251.

19. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, pp. 278-279.

suivant laquelle on devrait se représenter l'intensité comme une quantité sans parties²⁰. Selon Brentano il y a une intensité – qui se manifeste dans les sensations suivant la manière que l'on a défini plus haut – mais il n'y a pas des quantités intensives au vrai sens du mot « quantité ». Brentano prend soin de rejeter particulièrement les thèses de Meinong sur le degré de conviction des jugements et de montrer l'incohérence de la critique de Kant, dans la deuxième édition de la *Critique de la raison pure* (B 413 sq.), à la preuve erronée de l'immortalité de l'âme donnée par Moses Mendelssohn dans le *Phädon*²¹.

En conclusion, l'intensité ne renvoie jamais à des questions marginales dans l'évolution de la pensée de Brentano, et cela autant dans sa première que dans sa seconde phase. En 1874, l'entier appareil des phénomènes psychiques (de la conscience première et seconde) est formulé en termes intensifs. Il est vrai que Brentano conçoit sa psychologie sans trop concéder d'importance à la quantification intensive, tout en visant à une conception descriptive ; cependant, il ne renonce pas encore à formuler parallèlement ses thèses principales en termes de relations intensives élémentaires d'un certain type. La quantification de l'intensité ne constitue pas le véritable fondement de sa psychologie, mais Brentano trouve approprié de se pencher sur les relations intensives des *sensations* (pour offrir une alternative à la psychophysique), des *représentations* et des *jugements* (pour montrer que les phénomènes psychiques sont tous conscients). Dans la deuxième phase, qui commence à Vienne et se manifeste dans la deuxième édition de la *Psychologie du point de vue empirique*, Brentano se rétracte. Ainsi, l'entier appareil intensif de 1874 – même la relation de la représentation à son objet – ne peut plus être conçu en termes quantitatifs. Les représentations sensibles, les sensations elles-seules conservent une intensité, que Brentano reconduit à une augmentation réelle de petites parties dans l'espace phénoménal. L'intensité joue donc un rôle essentiel pour la compréhension de la psychologie de Brentano dans son évolution. Bien que la réforme de sa pensée – qui conduit à la suppression d'une bonne partie de la

20. Brentano, F. *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, en particulier *Kritik der hergebrachten Intensitätslehre* et *Zur Lehre von der Intensität*, pp. 176-197.

21. Brentano, F. 1933, *Kategorienlehre*, hrsg. von A. Kastil, Hamburg, Meiner, en particulier : *Von der sogenannten Intensität des Seienden (Seinsgrade, Seinsstufen)*, p. 68-97 ; *Kants Intensitätslehre*, p. 92-97. Même la doctrine aristotélicienne du mouvement comme entéléchie incomplète est proche des erreurs critiquées ici ; néanmoins, note Brentano, Aristote utilise parfois l'expression « sensation faible » (*aisthesis asthenés*), mais il ne parle jamais d'une « intellection faible » (p. 75).

Psychologie du 1874 dans l'édition du 1911 – sont dues en premier lieu à des questions d'ordre ontologique, même si la question de l'intensité psychologique détient également une importance fondamentale dans cet itinéraire brentanien. Tandis que la première doctrine de l'intensité peut être interprétée comme un hommage aux perspectives de la psychologie développées autour de la moitié du 19^e siècle, le renoncement à cette perspective quantitative, centrée sur l'intensité dans la seconde phase, s'adapte aux principes de la psychologie brentanienne d'une façon probablement plus appropriée. Ce renoncement entraîne, par contre, une distinction très nette entre conscience sensible et conscience noétique, que Brentano s'efforçait de rassembler dans la première phase au nom d'une notion plus unifiée des représentations sensibles et noétiques.

Le problème de l'intensité chez Carl Stumpf

Stumpf discute de la question de l'intensité surtout dans la *Tonpsychologie* (vol. 1, 1883, vol. 2, 1890) et dans un essai intitulé *Empfindung und Vorstellung* (1918). Du point de vue temporel, la parution de la *Tonpsychologie* est contemporaine de la première phase brentanienne alors que l'essai de 1918 paraît peu après la mort de Brentano et donc de nombreuses années après sa rétractation de la doctrine de l'intensité de 1874. Toutefois, Stumpf n'adopte ni l'une ni l'autre des positions brentaniennes à ce sujet. En particulier, loin de nier toute intensité aux représentations non sensibles, dans *Empfindung und Vorstellung*, Stumpf conçoit précisément la différence entre sensation et représentation, en général, comme une différence d'intensité. Dans la *Tonpsychologie*, Stumpf discute amplement de l'épistémologie de la psychologie scientifique. Au-delà de son thème particulier, l'ouvrage est conçu en bonne partie comme un travail de psychologie générale²². Stumpf y expose de façon assez précise ses principes méthodologiques. Plutôt que d'insister sur l'évidence de la perception interne, comme Brentano le faisait, Stumpf fonde sa *Tonpsychologie* sur la « mesure de la fiabilité » (*Zuverlässigkeit*) intersubjective des jugements sensibles prononcés.

Nous ne parlons pas de l'évidence que le jugement possède pour celui qui le prononce [...]. Pour les recherches suivantes, peu importe que

22. Stumpf, C. 1883-1890, *Tonpsychologie*, 2 vols., Leipzig, Barth, réimpr. Amsterdam, Bonset, 1965, vol. I, p. 54.

le sujet qui prononce le jugement lui accorde cette évidence. Pour nous, il s'agit seulement du degré fiabilité (*Vertrauenswürdigkeit*) que ce jugement possède pour un autre. (*Tonpsychologie*, I, p. 22)

L'évidence du jugement pour le sujet est une question qui revient à la logique, non à la psychologie. Par conséquent, même si Stumpf ne conçoit jamais les degrés de conviction des jugements en termes intensifs, cela ne l'empêche pas de les mesurer en termes statistiques, suivant la méthode expérimentale. Ainsi, ce qu'on mesure n'est pas la fiabilité du jugement pour ainsi dire « en soi », mais le nombre de jugements que les sujets expérimentaux prononcent sur une question déterminée. Stumpf procède, dans les deux volumes de la *Tonpsychologie*, en mesurant le degré de fiabilité des jugements portant sur les sons successifs (premier volume) et les sons simultanés (deuxième volume) ; ce qui le conduira à ses thèses sur la *Tonverschmelzung*. On voit ainsi aisément que Stumpf se démarque de la psychologie brentanienne. Néanmoins, il est intéressant de remarquer à quel point il évite soigneusement, ici comme ailleurs, d'ouvrir un front polémique avec Brentano²³.

À partir des considérations qui précèdent, on comprend aussi la position de Stumpf sur la psychophysique de Fechner. Etant donné que Fechner a négligé le rôle des jugements sensibles (*Sinnesurteile*), il s'est trompé au sujet de sa propre discipline : ce que la psychophysique mesure en réalité ce ne sont jamais les sensations, mais bien les jugements sensibles. Lorsqu'on reconnaît un son comme un *ut* ou un *fa*, on prononce déjà un jugement, même s'il ne s'exprime pas explicitement (*Tonpsychologie*, I, p. 3). La psychophysique fechnerienne représente donc « le dernier chapitre » dans le progrès des recherches psychologiques, c'est-à-dire une « doctrine de la mesure des jugements » (*messende Urteilslehre*, *ibid.*, p. 53).

Avec cette limitation – que Stumpf tire de Brentano par rapport à la valeur essentielle des jugements, mais qui ne coïncide pas avec la critique brentanienne de la doctrine de Fechner – et suivant certaines conditions posées ultérieurement (*ibid.*, p. 61), la psychophysique conserve donc une bonne partie de sa validité. Par ailleurs, rappelons que lors du troisième congrès de psychologie, qui s'est tenu à Munich en 1896, Stumpf n'hésite pas à citer la psychophysique parmi les progrès qui

23. Bien que le rejet stumpfien de l'évidence de la perception interne ne soit jamais explicitement formulé, il n'échappe pas à un recenseur excellent : Meinong, A. 1891, *Rezension von: Carl Stumpf, Tonpsychologie*, Band 1, *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft* 1, p. 127-183, p. 130.

ont permis une nouvelle formulation de la question du rapport entre l'âme et le corps. Dans son Rektoratsrede, prononcé à Berlin en 1906, Stumpf nomme Fechner à côté de son maître de Göttingen, Rudolph Hermann Lotze, parmi les principaux promoteurs d'une renaissance de la philosophie rendue possible par le renforcement des liens entre la philosophie et les sciences. De façon tout à fait remarquable, Brentano n'est pas mentionné dans ce contexte²⁴.

En 1918, dans *Empfindung und Vorstellung*, Stumpf examine systématiquement le rapport entre sensation et représentation²⁵. Appliquant la méthode aporétique aristotélicienne²⁶, Stumpf discute d'abord les possibilités de distinguer les notions de sensation et de représentation. Les trois options principales consistent en une distinction conduite à partir de: 1) la présence (sensation) ou absence (représentation) d'une cause physique extérieure ; 2) une différence spécifique (soit des contenus, soit des actes eux-mêmes de sensation ou de représentation) ; 3) une distinction graduelle, selon le niveau d'intensité (*Empfindung und Vorstellung*, pp. 10-23).

Bien qu'elle puisse sembler proche du bon sens, la première option se révèle inadmissible (1). Sensation et représentation ne peuvent pas être distinguées à partir de la présence ou l'absence d'une cause extérieure. Stumpf demeure en ce sens loyal à Brentano en adoptant une attitude « descriptive » en psychologie. La conscience de l'inexistence de la chose représentée ne suffit pas à transformer une sensation en une représentation, de même qu'une représentation accompagnée de la conscience de l'existence de la chose représentée n'est pas encore une sensation, s'il lui manque une certaine « vivacité » qui est tout à fait typique du sensible (*Ibid.*, p. 24). Quant à la deuxième option, adoptée entre autres par Brentano, il convient de renvoyer ici à une discussion détaillée à la conclusion (2). Quoi qu'il en soit, Stumpf ne doute pas que toutes les tentatives d'établir une différence spécifique entre sensation et représentation échouent et il décide par conséquent d'adopter la

24. Stumpf, C. 1896, « Leib und Seele », dans *Philosophische Reden und Vorträge*, Leipzig, Barth, 1910, trad. fr. 1896, « L'âme et le corps », *La revue scientifique*, 6, pp. 321-326 ; 1907, « Die Wiedergeburt der Philosophie », trad. fr. dans Fisette, D. (éd.) 2007, *Renaissance de la philosophie*, pp. 115-132, p. 117.

25. Stumpf, C. 1918, *Empfindung und Vorstellung*, Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, 1, Berlin. Voir Martinelli, R. 2002/3, « Descriptive Empiricism. Stumpf on Sensation and Presentation », *Brentano-Studien*, X, p. 83-106.

26. Voir aussi Stumpf, *Tonpsychologie*, 2, p. 9, sq.

troisième option (3). Il identifie la différence fondamentale entre sensation et représentation à une différence graduelle d'intensité. L'influence empiriste sur la pensée de Stumpf est ici particulièrement manifeste – en particulier la distinction que Hume opère entre impressions et idées à partir du degré de leur force – et se retrouvera, par exemple, dans sa théorie de l'origine empirique des catégories dont Stumpf traite dans sa doctrine de la science, parue à titre posthume en 1939-40²⁷.

Néanmoins, Stumpf tente de reviser en profondeur la « vieille doctrine » de la continuité intensive entre sensation et représentation (*Empfindung und Vorstellung*, p. 26).

Les apparences intuitives sensibles d'une certaine classe forment, quant à leur *force*, une série continue qui s'étend de la plus faible à la plus forte. Dans cette série, considérée en soi et en pleine conformité aux apparences, il n'y a aucun point de césure qui sépare deux classes. Une telle séparation s'accomplit progressivement dans la conscience pendant le développement : elle dépend de la distinction entre le corps propre et l'environnement, et de la connaissance du fait que les apparences appartenant à une certaine zone supérieure quant à leur intensité, dérivent d'habitude de l'influence d'objets et processus externes sur nos organes sensoriels. (*Ibid.*, p. 81)

Que les sensations et les représentations se distinguent par une différence d'intensité signifie, par exemple, qu'« un *fortissimo* représenté est plus faible qu'un *pianissimo* entendu » (*Ibid.* p. 27). Ainsi, toute *variation* d'intensité peut être représentée: on peut se rappeler très exactement un certain *crescendo* entendu auparavant à la salle de concert. Mais lors de cette opération, le son avec une intensité plus haute (dans la représentation) sera toujours moins intense que le son plus faible entendu directement de l'orchestre²⁸.

Entre les deux séries il n'y a donc aucune césure infranchissable, mais « une zone intermédiaire » dans laquelle il est difficile de déterminer avec précision la nature de l'acte. Selon Stumpf, les cas douteux où le sujet hésite entre sensation et représentation – par exemple, lorsqu'on entend un son sans pouvoir décider s'il est réel ou halluciné – prouvent qu'il n'y a aucune véritable division discrète entre sensation et

27. Stumpf, C. 1939-40, *Erkenntnislehre*, 2 vols. Leipzig, Barth, vol. 1, pp. 9 sq. Voir mon essai « Stumpf on categories », à paraître.

28. Pour une critique des thèses de Stumpf voir Hofmann, P. 1919, *Empfindung und Vorstellung. Ein Beitrag zur Klärung psychologischer Grundbegriffe, Kantstudien, Ergänzungshefte*, n° 47.

représentation. Elles correspondent plutôt aux deux pôles d'un même *continuum* distribué sur une échelle unitaire. De ce point de vue, les causes physiques retrouvent leur rôle dans la théorie stumpfienne. Bien qu'elles n'autorisent pas à distinguer sensation et représentation, les causes physiques conduisent à « tarer » ou à calibrer le système des intensités dans notre esprit. De même que l'on « tare » un instrument de mesure, par exemple un thermomètre, en indiquant 0° lorsque l'eau gèle, et 100° lorsqu'elle boue, on définit et fixe un certain niveau sur l'échelle des intensités, juste par correspondance avec les cas de présence – établie – d'une cause extérieure.

Revenons, en guise de conclusion, sur la discussion de la deuxième hypothèse (voir ci-dessus), adoptée par Brentano et repoussée par Stumpf : celle d'une différence spécifique entre sensation et représentation. En concluant son analyse, Stumpf se confronte directement à la théorie de Brentano, qui s'efforçait de définir le concept de *Phantasievorstellung* (par rapport à celui de *Wahrnehmungsvorstellung*) à partir de la distinction entre le représenter directement et le représenter indirectement (proprement/improprement)²⁹. Ayant reconnu la grande influence de cette thèse brentanienne sur Husserl et Marty, ainsi que sur Jaspers, Specht, Theodor Conrad, Grünbaum et Koffka, Stumpf poursuit : « quant à moi-même, bien que je sois son élève en des questions encore plus importantes, je n'ai jamais pu adopter son opinion à ce regard »³⁰. Puisque l'enjeu ne concerne pas exclusivement la question de l'intensité, nous ne suivrons pas les argumentations critiques de Stumpf en détail : l'analyse de cette question, aussi intéressante que subtile soit-elle, nous amènerait trop loin. On se limitera donc à des conclusions générales

29. Stumpf ne vise pas ici la doctrine brentanienne de l'intensité, mais une élaboration ultérieure contenue dans un cours des leçons du 1885/86, qu'il connaît à partir de la transcription d'Husserl (Husserl, E. 1986, *Erinnerungen an Franz Brentano*, in *Husserliana. Gesammelte Werke*, vol. 25: *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, Berlin, de Gruyter, p. 304 [151]). Le texte (*Ausgewählte Fragen der Psychologie und Ästhetik*), inédit en 1918, a par la suite été publié : Brentano, F. 1954 (1^{ère} éd.) / 1988, (2^e éd.), *Grundzüge der Ästhetik*, aus dem Nachlaß hrsg. von F. Mayer-Hillebrand, Hamburg, Meiner / Bern, Francke : pp. 3-85 ; pour la discussion sur les « *Phantasievorstellungen* » voir en particulier p. 82 sq.

30. Stumpf, *Empfindung und Vorstellung*, p. 25, n. 1. En fait, il y a beaucoup de représentations (*Vorstellungen*) qui n'exercent aucune fonction de « *Repräsentanz* », comme cela se passe selon Brentano. Par ailleurs, d'un autre point de vue Stumpf ne dénie pas toute validité aux principes brentaniens : Stumpf, *Empfindung und Vorstellung*, p. 32.

sur les différentes conceptions de ces deux philosophes sur la notion d'intensité, à laquelle Brentano finit par renoncer presque complètement, tandis que Stumpf l'utilise afin de tracer l'une des distinctions les plus fondamentales pour sa psychologie descriptive. Le Brentano de la maturité, comme on l'a dit, confine l'application de l'intensité aux seules sensations et nie toute intensité aux représentations. Stumpf, qui rejette explicitement la distinction de Brentano entre sensation et représentation, étend par contre la notion d'intensité aux deux espèces d'acte ; plus encore, il utilise l'intensité comme un *criterium* pour leur distinction phénoménologique.

Paradoxalement, c'est à partir de ces différences indéniables que l'on comprend la liaison subtile entre la leçon de Brentano et les développements de la psychologie stumpfienne. En affirmant une homogénéité essentielle entre la sensation et la représentation, conçues toutes deux par des lois intensives communes, la théorie stumpfienne se révèle être finalement l'héritière la plus fidèle de la première édition de la *Psychologie du point de vue empirique* de 1874, dont Stumpf n'abandonnera jamais l'esprit d'origine.

Deux approches de la psychologie empirique.

Quel dialogue entre Franz Brentano et Ernst Mach ?

Sabine Plaud

Si l'on recherche un penseur qui, dans le monde austro-hongrois du tournant-du-siècle, s'est fait l'avocat d'une psychologie guidée par la seule expérience, on est bien entendu enclin à citer immédiatement le nom de Franz Brentano comme figure emblématique de cette psychologie modernisée et transformée en science empirique. À cette même description correspond pourtant le nom d'une autre personnalité majeure de la psychologie germanophone de la fin du XIX^e siècle : celui d'Ernst Mach (1838-1916).

En effet, en plus des recherches qu'il mena dans le domaine de la physique théorique ou de ses travaux épistémologiques relatifs au problème de la connaissance, Mach produisit de très importantes contributions en matière de psychologie, et plus spécifiquement en matière de psychologie de la perception. Ces contributions sont notamment consignées dans son ouvrage de 1886 intitulé *L'Analyse des sensations*¹. En vue de rendre compte des phénomènes psy-

1. Cf. Mach, E. 1996, *L'Analyse des sensations* [ci-après : AS], tr. fr. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Nîmes, J. Chambon.

chiques et des rapports entre le mental et le physique, Mach y défend une position que l'on a pris l'habitude de désigner comme un « monisme neutre », position selon laquelle il n'existe pas de différence substantielle entre la matière et l'esprit, la perception et son objet, le sujet et le monde : la réalité tout entière est constituée de sensations élémentaires, et c'est uniquement en vertu d'exigences fonctionnelles que l'on en vient à distinguer entre divers complexes d'objets que l'on qualifie tantôt de spirituels, tantôt de matériels ². Or c'est sur la base de cette hypothèse que Mach peut introduire sa défense d'une approche empirique en psychologie : car le psychologue est alors encouragé à s'engager dans une étude descriptive et naturalisée de ces phénomènes qui font converger le corps et l'esprit que sont les sensations, dont il cherchera en particulier à saisir les lois de combinaison et d'association.

Ces deux penseurs, Mach et Brentano, ont donc contribué chacun à leur manière à révolutionner la psychologie moderne : Brentano, à travers sa défense d'une psychologie empirique et son introduction de la théorie de l'intentionnalité comme critère du psychique ; Mach, à travers son positivisme, son refus de tout présupposé métaphysique au sujet de l'idée d'âme substantielle, ou encore à travers ses positions phénoménistes qui viennent s'articuler à son monisme neutre. Qui plus est, ces deux approches nouvelles ont trouvé leur émergence dans un environnement qui fut essentiellement le même, puisque Brentano et Mach eurent en commun d'enseigner tous deux à l'université de Vienne, où ils exercèrent une influence significative : Brentano, en multipliant les disciples de renom et en donnant par là naissance à l'école qui porte son nom ³ ; Mach, en inspirant les penseurs positivistes du Cercle de Vienne dont chacun sait qu'ils s'étaient initialement baptisés « Association Ernst Mach ». Dès lors, quelles purent être au juste les connexions entre ces deux auteurs en matière de psychologie ? Quels sont les points de contact entre leurs pensées respectives, quelles sont leurs différences ?

2. Voir par exemple AS, p. 44 : « *Je ne vois donc pas d'opposition entre ce qui est physique et ce qui est psychique, mais une identité simple entre ce qui concerne leurs éléments.* Dans la sphère sensorielle de ma conscience, tout objet est à la fois physique et psychique ».

3. Sur l'influence de Brentano sur la philosophie autrichienne et viennoise du tournant-du-siècle, cf. notamment Smith, B. 1994, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, Open Court Publishing Company, Chicago and LaSalle, Illinois ; voir en particulier le chapitre 1 consacré à la place de l'école de Brentano dans la philosophie autrichienne.

On soulignera tout d'abord l'existence de nombreux lieux de croisements et de dialogues, directs ou indirects, entre la pensée de Brentano et celle de Mach. Du point de vue des contacts indirects, on mentionnera le fait que, par exemple, Brentano a pu entretenir une correspondance avec Giovanni Vailati, le « pragmatiste italien » dont les idées portaient également la marque significative de la pensée d'Ernst Mach ⁴. Du point de vue des contacts directs, on évoquera bien sûr la correspondance qui eut lieu entre ces deux auteurs, ainsi que les remarques détaillées que Brentano consacra en 1905-1906 à l'ouvrage de Mach, *Erkenntnis und Irrtum* ⁵, dans une recension qui le conduit à souligner les diverses insuffisances qui, à ses yeux, s'attachent à la pensée positiviste et empiriste de ce dernier, mais dont le caractère précis et détaillé témoigne pourtant à lui seul de l'intérêt, si critique fût-il, que Brentano éprouvait pour la pensée de son homologue.

Et en effet, il existe incontestablement des points de rapprochement entre Mach et Brentano : d'abord, parce que tous deux défendent la mise en place d'une psychologie guidée par la seule expérience, à l'exclusion des diverses présuppositions métaphysiques relatives à la nature de l'âme ; ensuite, parce que tous deux défendent (à des degrés divers) une approche globalement phénoméniste selon laquelle l'objet de la conscience n'est pas (ou n'a pas à être) un objet externe et transcendant à cette dernière. Pourtant, et peut-être même surtout, il existe également des différences entre ces deux auteurs, et qui plus est, des différences de la plus grande importance. Celles-ci portent par exemple sur leur interprétation de l'idée même de psychologie empirique qui, dans un cas (celui de Mach), donne lieu à des méthodes strictement expérimentales qui sont en revanche absentes de la méthode brentanienne, bien que Brentano ait pu y être dans l'ensemble favorable. Ensuite, on relève d'importantes différences quant à la question de savoir quelle unité attribuer à la conscience : Brentano et Mach s'accordent certes sur la thèse d'une fondamentale complexité de la vie de la conscience, mais là où Mach en dérive l'obligation de renoncer entièrement à l'idée

4. Ce point est souligné dans la préface de l'ouvrage : *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, éd. D. Fiset et G. Fréchette, Paris, Vrin, 2007, p. 38. Les traces de cette influence sont consignées dans la correspondance Brentano-Vailati éditée par R. M. Chisholm et M. Corrado, in *Topoi*, Décembre 1982, Volume 1, n° 1-2, pp. 3-30.

5. Ces différents textes sont proposés dans Brentano, F. 1988, *Über Ernst Machs Erkenntnis und Irrtum* [ci-après : UEME], éd. R. M. Chisholm et J. C. Marek, Amsterdam, Rodopi.

d'une unité du psychique, Brentano considère que cette complexité ne porte nullement atteinte à la thèse de l'unité de la conscience, en faisant l'hypothèse que l'unité n'exige pas nécessairement la simplicité. Enfin, ces deux auteurs diffèrent non seulement du point de vue de leur attitude au sujet de l'unité de la conscience, mais au sujet de leur conception même du psychique, et de la possibilité de trouver un critère de distinction entre le psychique et le physique : là où Brentano est convaincu de la possibilité de découvrir un tel critère à travers sa thèse d'intentionnalité, le credo de Mach est en revanche qu'un tel critère ne saurait en aucun cas être découvert, pour la simple raison qu'il n'existe pas de différence ontologique entre le mental et le physique.

Ce sont donc tout à la fois les convergences et les différences entre la psychologie empirique de Brentano et celle de Mach qui feront l'objet de la présente étude, où l'on choisira de se concentrer successivement sur le rôle de l'expérience dans la psychologie de ces deux auteurs, sur leurs approches respectives du problème que pose l'unité du psychique, et sur leur attitude quant à la possibilité de trouver un critère de distinction entre le mental et le physique.

Psychologie empirique et critique de la métaphysique

L'expérience contre la métaphysique

Un point qui semble très évidemment rapprocher Brentano et Mach dans leur conception de la psychologie tient à leur volonté commune de faire de cette discipline une science empirique, et cela dans le cadre d'une démarche que l'on peut, chez Mach à tout le moins, qualifier de positiviste, puisqu'elle aboutit à purifier ce champ du savoir des différents présupposés d'ordre métaphysique qui pourraient être encouragés par une définition de la psychologie comme science de l'âme ⁶. Chez Brentano, cette revendication d'une approche strictement empirique est, comme chacun sait, le tout

6. Sur la continuité entre cette attitude anti-métaphysique de Brentano et le rejet de la métaphysique opéré plus tard par le positivisme logique, voir Smith, B. *op. cit.*, p. 16 : « Brentano n'éprouvait pas seulement de la sympathie pour une méthode rigoureusement scientifique en philosophie ; il partageait également avec les positivistes logiques une certaine orientation anti-métaphysique [...] ».

premier principe qui anime l'entreprise même de cet ouvrage qu'est la Psychologie du point de vue empirique, principe dont l'énoncé occupe les toutes premières lignes de l'avant-propos à la première édition :

Le titre de l'ouvrage en indique l'objet et la méthode. Je me place, en psychologie, au point de vue empirique. Mon seul maître, c'est l'expérience.⁷

Or, la défense d'un tel appui de la psychologie sur l'expérience implique un positionnement assez net à l'égard de la métaphysique : même à supposer que la métaphysique en tant que telle puisse présenter un intérêt dans le cadre de certains types d'études, il est de fait, aux yeux de Brentano, que ce n'est pas à ce domaine du savoir qu'il revient de traiter des phénomènes psychiques, lesquels gagnent au contraire à rejoindre le champ des sciences naturelles. De là, en particulier, l'attitude qu'il adopte lorsqu'il est question de savoir s'il est ou non pertinent de substituer à la définition traditionnelle de la psychologie comme science de l'âme une définition plus moderne de cette discipline comme science des phénomènes psychiques. En effet, s'il est au moins un mérite que l'on peut reconnaître à cette redéfinition, celui-ci réside aux yeux de Brentano dans l'économie qu'elle permet de réaliser en termes de présuppositions métaphysiques en remplaçant l'expression d'« âme » par celle de « phénomènes psychiques ». L'économie de présupposés métaphysiques réalisée par cette redéfinition est ainsi décrite dans les termes suivants :

Il est possible que [ces deux définitions] soient vraies. Il n'en reste pas moins entre elles la différence suivante : l'une contient des présupposés métaphysiques que l'autre ignore [...]. Toute élimination d'une question reconnue comme étrangère au sujet est synonyme de simplification et de renforcement. Elle nous montre les résultats de nos recherches comme liés à un plus petit nombre de conditions préalables et conduit ainsi plus sûrement à la certitude. (PPVE, p. 32)

Or, des considérations de ce type évoquent irrésistiblement certains thèmes centraux de la pensée de Mach. D'abord, parce que le souci d'économie et de simplification que manifeste ici Brentano présente

7. F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique* [ci-après : PPVE], tr. fr. M. de Gandillac revue par J.-F. Courtine, Paris, Vrin, 2008, p. 11.

une forte cohérence avec la volonté d'économie qui anime en permanence la méthode machienne. Rappelons ici la célèbre formulation du principe d'économie de pensée que Mach, dans son *Histoire de la mécanique* de 1883, présente comme le fondement méthodologique des sciences naturelles, et qui pourrait presque décrire les principes de méthode défendus par Brentano dans la citation qui précède :

Toute science se propose de remplacer et d'*épargner* les expériences à l'aide de la copie et de la figuration des faits dans la pensée. Cette copie est en effet plus maniable que l'expérience elle-même et peut, sous bien des rapports, lui être substituée.⁸

Mais encore et surtout, cette prise de parti brentanienne pour une approche empirique de la psychologie par opposition à son embrièvement dans la métaphysique présente une forte cohérence avec l'attitude anti-métaphysique de Mach en matière de psychologie, attitude qui devait au reste trouver par la suite de fortes résonances dans le rejet de la métaphysique opéré par le positivisme logique du Cercle de Vienne. C'est ainsi que Mach, dans son ouvrage de 1905 intitulé *La Connaissance et l'erreur* et sous-titré « Esquisses d'une psychologie de la connaissance », oppose à la philosophie (comprise comme métaphysique spéculative) une démarche empirique d'enquête psychologique, et affirme qu'« il n'y a avant tout *pas* de philosophie machienne, mais au mieux une méthodologie propre aux sciences de la nature et une psychologie de la connaissance »⁹. À cet égard, il rejoint par un certain biais l'attitude brentanienne consistant à défendre l'idée d'une psychologie rigoureuse appuyée par des méthodes aussi exactes que celles des sciences naturelles : la « psychologie de la connaissance » qu'évoque Mach dans ce passage ne sera évidemment pas une psychologie spéculative, mais bien

8. Mach, E. 1904, *La Mécanique, Exposé historique et critique de son développement*, Paris, Hermann, reproduit chez J. Gabay, Sceaux, 1987, p. 449. On relèvera cependant que même si Brentano reconnaît dans l'ensemble l'intérêt des principes d'économie et les applique dans sa propre pensée, il n'est pas sans exprimer quelques réserves quant à une généralisation extrême de ce principe telle que la pratique Mach. Voir à ce sujet le chapitre X de UEMEI, où Brentano commente les théories machiennes relatives au besoin de purification logico-économique de la pensée.

9. Mach, E. 1905, *Erkenntnis und Irrtum, Skizzen zu eine Psychologie der Forschung* [ci-après : EI] Leipzig. Tr. fr. M. Dufour, *La Connaissance et l'erreur*, Paris, préface à la 1^{ère} édition, note 1.

une psychologie empirique qui, en l'occurrence, s'appuiera sur des données scientifiques et expérimentales relatives à la physiologie de la perception.

De même, cette volonté de faire jouer l'attitude scientifique et empirique contre l'attitude métaphysique est exprimée de la façon la plus claire possible au premier chapitre de *L'Analyse des sensations*, texte intitulé fort à propos « Remarques préliminaires anti-métaphysiques » et dans lequel Mach propose une tentative de naturalisation de la psychologie, d'une façon qui rapproche science physique et science psychologique. En effet, si l'on se situe sous l'hypothèse du monisme neutre, à savoir l'hypothèse selon laquelle la matière et l'esprit sont fondamentalement de même nature, alors il n'y a plus aucune raison d'établir de fossé entre la physique (comprise au sens large comme science de la matière) et la psychologie (comprise à tort ou à raison comme « science de l'âme ») ; dans les termes de Mach, il n'existe « de large fossé entre recherche physique et psychologique que dans le mode de pensée habituel et stéréotypé » (AS, p. 20). Et c'est pour cette raison que, chez Mach, cette approche se tourne à son tour en profondeur contre les thèses avancées par les métaphysiques traditionnelles de l'âme : non seulement parce que la psychologie se voit arrachée des bras de la métaphysique pour revenir dans ceux des sciences naturelles, mais encore parce que cette naturalisation de la psychologie permet de discréditer les principales notions métaphysiques liées à la nature de l'âme. En affirmant que les éléments qui composent la vie psychique sont de même nature que ceux qui composent la vie physique, mais sont simplement considérés sous un autre point de vue, Mach entend également montrer que des notions comme celles de moi, d'âme ou d'identité personnelle relèvent au pire de la pure illusion, au mieux de simples stratégies d'adaptation sans portée objective :

Par leur haute signification *pratique*, non seulement pour l'individu mais pour toute l'espèce, les combinaisons en unités du « Moi » et du « corps » s'affirment de manière instinctive, et se manifestent avec une force élémentaire. Toutefois, dans certains cas *particuliers*, lorsqu'il ne s'agit pas de but pratique, mais lorsque la connaissance devient une fin en soi, cette délimitation peut se révéler insuffisante, gênante et indéfendable. (AS, p. 25)

En cela, la posture anti-métaphysique de Mach en matière de psychologie est même en fait bien plus radicale encore que celle de Brentano, puisque l'auteur de *L'Analyse des sensations* prend ouvertement parti contre les thèses de la métaphysique dogmatique, là où Brentano les mettait simplement à l'écart des principes fondamentaux de la psychologie empirique. Et c'est justement la radicalité de ce positionnement qui est relevée de façon critique par Brentano lui-même dans son commentaire à *La Connaissance et l'erreur*, lorsqu'il s'interroge sur les motifs qui incitent Mach à vouloir intégralement naturaliser la philosophie :

Voici donc ce qui l'y a conduit : les tâches principales de la philosophie consistent en considérations métaphysiques, en particulier celles qui se rapportent à Dieu comme cause première ainsi que les considérations psychologiques qui se rapportent à l'âme et à ses activités. Or Mach rejette la métaphysique tout entière ; pour lui, il n'y a pas de Dieu et pas de cause première ; il n'admet pas davantage l'existence de l'âme, de sorte qu'il prive les activités psychiques telles que la représentation, le jugement, l'amour et la haine du caractère d'activité psychique, au point d'identifier tout simplement le psychique au physique. (UEMEI, pp. 22-23)

Pourtant, même si Brentano se montre critique à l'égard de l'attitude positiviste extrême de Mach qui a tend à considérer toute question philosophique spéculative comme un faux problème, il n'en reste pas moins que l'attachement de ces deux auteurs à l'idée d'une psychologie appuyée sur l'expérience motive non seulement une critique plus ou moins marquée des interventions de la métaphysique en matière de psychologie, mais encore l'adoption partagée d'une méthode descriptive plutôt qu'explicative. Chez Mach, en effet, on trouve les prémices d'une approche positiviste selon laquelle les sciences de la nature en général (et donc la psychologie empirique en particulier) doivent renoncer à une recherche des causes qui, bien qu'elle se situe au fondement d'un très grand nombre de recherches empiriques, se révèle en réalité pénétrée de présupposés métaphysiques¹⁰. Voilà pourquoi il considère que les lois énoncées

10. C'est ainsi que Mach, dans ses *Principes de la théorie de la chaleur*, affirme notamment qu'« en dehors de la nécessité logique, il n'en existe aucune autre » et que, « par exemple, il n'existe pas de nécessité physique », ce qui implique que les sciences de la nature doivent renoncer à toute recherche de causes ou de principes nécessaires.

par les sciences de la nature (y compris, donc, celles de la psychologie comme science empirique) ont une valeur, non pas *explicative*, mais bien *descriptive* ; ou, dans ses propres termes, qu'il s'agit uniquement de « descriptions abrégées » des phénomènes¹¹. Or bien que Brentano exprime à l'occasion son désaccord avec la façon spécifique dont Mach entend la notion de cause¹², il reste que cette même volonté de privilégier les approches descriptives, notamment dans le domaine de la psychologie, se retrouve effectivement au cœur de la démarche brentanienne, comme il ressort en particulier de la *Psychologie descriptive*, ouvrage publié à titre posthume qui propose des transcriptions de cours donnés à Vienne entre 1887 et 1901. Brentano y distingue ainsi entre deux dimensions de la recherche psychologique : la « psychognosie », qui l'intéresse spécifiquement et qui entend déterminer les éléments de la conscience humaine ; et la psychologie génétique, qui s'intéresse aux conditions causales auxquelles les phénomènes psychiques sont sujets. Or à la différence de la psychologie génétique, la psychognosie à laquelle Brentano consacre une part majeure des cours en question laisse de côté la démarche explicative au profit d'une attitude essentiellement descriptive, la description dont il s'agit étant en premier lieu la description introspective, c'est-à-dire celle que le psychologue peut opérer en première personne au sujet de ses propres vécus de conscience. Cette dimension descriptive plutôt qu'explicative de la démarche psychognosique est décrite par Brentano dans les termes suivants :

La psychognosie est différente. Elle n'enseigne rien des causes qui donnent naissance à la conscience humaine et sont responsables du fait qu'un phénomène spécifique se produise effectivement à présent, qu'il ne se produise pas ou disparaisse. Elle ne vise à rien d'autre qu'à nous procurer une conception générale du domaine entier de la conscience humaine.¹³

11. Cf. *Mécanique*, op. cit., p. 76 : « Le désir d'abrégé et de simplifier la communication agit dans le même sens et c'est ainsi que, pour des raisons d'économie, un grand nombre de faits avec leurs lois en arrivent à être rassemblés et exprimés dans un énoncé unique ».

12. Voir en particulier le chapitre XVI d'UEMEI où Mach affirme que le concept de cause introduit par Mach est « entièrement fautif ».

13. Brentano, F. 1995, *Descriptive Psychology*, éd. et tr. anglaise B. Müller, London, New York, Routledge, p. 4.

Ici, donc, la partie de la psychologie qui, du point de vue empirique défendu par Brentano, se révèle tout d'abord féconde est bien la partie descriptive, affranchie au moins dans un premier temps de toute considération d'ordre causal, explicatif ou génétique : et un tel descriptivisme semble pouvoir être accordé avec l'esprit positiviste de la psychologie empirique de Mach.

Quelle signification donner à l'idée de psychologie empirique ?

À présent, si Mach et Brentano partagent une même défense du rôle joué par l'expérience dans le développement de la psychologie moderne et si tous deux font de cette naturalisation de la psychologie le corrélat d'une attitude anti-métaphysique plus ou moins marquée, ils diffèrent malgré tout quant à la place exacte que l'un et l'autre assignent à l'expérimentation, et en particulier à l'expérimentation physiologique, lorsqu'il s'agit de psychologie de la perception. Chez Mach, en effet, il est très manifeste que la défense d'une psychologie appuyée sur l'expérience signifie de fait la défense d'une méthode potentiellement expérimentale, et qu'en matière de psychologie de la perception, les expérimentations en question doivent pouvoir prendre la forme d'expérimentations physiologiques. Cet intérêt pour la physiologie de la perception est attesté par les nombreux travaux que Mach consacra à la physiologie acoustique (notamment au sujet de l'effet Doppler), ou encore par ses contributions en optique qui, en particulier, donnèrent lieu en 1865 à la découverte du phénomène dit des « bandes de Mach ». Or d'un point de vue plus profondément théorique, un tel recours à l'expérimentation physiologique se justifie non seulement par la défense générale du rôle que doit jouer l'expérience dans les sciences naturelles, mais encore par la théorie du monisme neutre qui, en établissant un parallélisme voire une identité stricte entre le physique et le psychique, implique également que tous les vécus psychiques (notamment les sensations) sont en fait identiques, sous un certain point de vue, à des processus nerveux. Ce point est affirmé par exemple au sujet des sensations d'espace et de temps :

Partout où j'ai une sensation d'espace, que ce soit par la vue, le toucher ou autrement, j'aurai à accepter comme donné un processus nerveux de même type dans tous les cas. Je supposerai les mêmes processus nerveux pour toute sensation de temps. (AS, p. 61)

Chez Brentano, en revanche, le rôle joué par l'expérimentation et par la physiologie est loin d'être aussi développé qu'il ne l'est chez Mach, et cela, notamment, parce que Brentano ne partage pas le physicalisme machien en matière de conception du psychique. Ainsi, la psychologie empirique de Brentano telle qu'elle est proposée dans la PPVE ne se présente directement ni comme une psychologie expérimentale, ni comme une psychologie basée sur les mesures ou sur le calcul. Certes, Brentano ne manque pas d'affirmer son soutien au développement de la psychologie expérimentale : dans ses « Vœux à l'Autriche » de 1895, il exprime en particulier son souhait de voir les laboratoires de psychologie expérimentale financièrement soutenus par l'État¹⁴. Mais il reste qu'à ses yeux, le fait d'en appeler à l'expérience en matière de recherche psychologique ne signifie pas que l'on en appelle à la recherche expérimentale proprement dite : comme nous l'avons déjà souligné, l'expérience dont il s'agit chez Brentano est avant tout l'expérience en première personne que chacun peut faire de ses propres vécus psychologiques, c'est-à-dire la perception interne ou introspection¹⁵, et non l'expérimentation en troisième personne et appuyée par des observations et mesures telle qu'elle peut être conduite en laboratoire.

À cet égard, Brentano peut effectivement prendre ses distances à l'égard de la méthode de Mach en psychologie. Non pas que Mach ait entièrement méconnu le rôle que peut et doit jouer l'introspection dans l'enquête psychologique ; mais parce que tout en introduisant effectivement une part d'introspection dans la méthode en question¹⁶, il a considéré qu'en vertu de l'ancrage des phénomènes psychiques dans les phénomènes physiques et cérébraux, la seule introspection, qui s'attache à l'aspect psychologique ou vécu, ne suffisait pas à fournir la totalité des données nécessaires, et devait par conséquent être complétée par des observations externes et expérimentales relatives au conditionnement physiologique des vécus en question¹⁷.

14. À ce sujet, voir *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, op. cit., p. 73.

15. Cf. PPVE, p. 42 : « Comme les sciences de la nature, la psychologie repose sur la perception et l'expérience. Mais sa source essentielle est la *perception interne* de nos propres phénomènes psychiques. »

16. Voir par exemple EI, p. 25 pour un exemple d'un tel recours à l'introspection dans l'enquête psychologique.

17. Cf. EI, p. 20 : « Mes pensées ne sont immédiatement accessibles qu'à *moi-même*, tout comme celles de mon voisin ne sont connues que de lui. [...] Pourtant, cette même expérience m'apprend que mes pensées, mon psychisme, sont dépendants de l'environnement physique [...]. L'examen du psychique par l' « introspection » n'est pas exhaustif ; il doit marcher main dans la main avec une enquête sur le physique ».

Or c'est justement cette différence entre cette approche de Mach et la sienne que ne manque pas de relever Brentano dans son commentaire à *La Connaissance et l'erreur* :

[Aux yeux de Mach] la méthode introspective à elle seule ne suffit pas à l'enquête psychologique ; elle doit être associée à l'observation externe, comme cela résulte de la dépendance du psychique à l'égard des processus cérébraux. (UEMEI, pp. 27-28)

De la même manière, Brentano ne partage pas l'attitude de Mach vis-à-vis du rôle de la physiologie dans la recherche psychologique, rôle qu'il est loin de tenir pour une évidence. Bien entendu, Brentano reconnaît dans une certaine mesure la légitimité et l'intérêt que peut présenter la convocation de la physiologie pour une recherche en psychologie de la perception :

Le psychologue n'a-t-il pas pour tâche évidente de fixer les premiers éléments des phénomènes psychiques ? Or le psycho-physicien ne saurait non plus les négliger, car les sensations sont provoquées par des stimuli physiques. Et n'est-ce pas le rôle du physiologiste, lorsqu'il étudie les manifestations du mouvement spontané ou du réflexe, de remonter, par un enchaînement continu, jusqu'à leur origine ? Or le psycho-physicien aura pourtant, lui aussi, à rechercher la première conséquence physique de la cause psychique.

Ne nous formalisons donc pas des empiétements inévitables entre la physiologie et la psychologie. Ils ne seront d'ailleurs pas plus grands que ceux que nous observons par exemple entre physique et chimie. (PPVE, p. 21)

Cependant, notre auteur met aussi soigneusement en garde contre une surestimation des bienfaits théoriques que la physiologie pourrait apporter à la psychologie, surestimation qui pourrait à ses yeux conduire à une réduction abusive de celle-ci à celle-là. Tel est le sens des longs développements consacrés à cette question dans la *Psychologie du point de vue empirique*, où l'on peut lire par exemple les critiques suivantes de la foi exagérée que des penseurs comme Auguste Comte ou Adolf Horwicz prêtent à la physiologie :

Ce sont des perspectives séduisantes, notamment à une époque où les sciences de la nature possèdent un crédit entier alors que celui de la philosophie est pour ainsi dire inexistant. [...] Mais il ne faut pas que

nos désirs nous entraînent inconsidérément à des illusions. Et il ne semble pas difficile de démontrer qu'à l'exemple de Comte, Horwicz exagère les services que la physiologie peut rendre à la psychologie. (PPVE, p. 62)

La raison qui incite Brentano à critiquer une telle réduction de la psychologie à la physiologie comme dommageable et abusive est évidente : elle tient à son refus des perspectives physicalistes et à sa non-adhésion fondamentale à la thèse de l'identité entre le physique et le psychique, qui exclut de penser que l'on aurait saisi l'essence des phénomènes psychiques en élucidant leur ancrage physique. Or c'est également cette prise de position qui introduit justement le point de rupture entre sa psychologie empirique et la physiologie machienne des sensations, en tant que cette dernière s'appuie effectivement sur une tentative de réduction du physique au psychique. Comme le souligne Brentano dans son commentaire à *La Connaissance et l'erreur*, il serait certes malvenu de vouloir conduire une enquête psychologique sans tenir compte de la physiologie cérébrale ; mais il serait plus dommageable encore d'en conclure, comme le fait Mach, à une nécessaire identification du psychique au physique et de la psychologie à la physiologie :

Il n'est pas nécessaire de tomber dans la confusion de Mach qui identifie le psychique au physique ni même de considérer, avec les psychophysiciens, que le psychique n'est que le revers de quelque chose de physique pour se convaincre du fait qu'une psychologie génétique ne peut en général pas se passer d'une étude du cerveau et des processus nerveux. (UEMEI, p. 30)

Il est donc très manifeste que si Mach et Brentano ont bien en commun l'adoption d'une démarche naturaliste orientée contre la métaphysique, sinon en tant que telle, du moins en tant qu'elle pourrait vouloir empiéter à mauvais escient sur le domaine de la psychologie, ils ne comprennent pas de la même manière la portée et les conséquences méthodologiques de la thèse selon laquelle une psychologie moderne et correctement comprise doit être conduite par la seule expérience. Mais cette première divergence n'est pas le seul point qui sépare ces deux auteurs : comme nous allons le voir à présent, ils diffèrent également quant au degré de critique dont ils font preuve au sujet de la question de l'unité de la conscience.

Unité de l'âme et unité de la conscience

La complexité de la conscience et la question de son unité

Nous avons déjà eu l'occasion de souligner que même si Mach et Brentano avaient en commun de proposer une psychologie empirique plutôt que métaphysique, leur degré de radicalité dans la critique de la métaphysique était loin d'être le même. Or dans la continuité de ces considérations, on constate chez eux une différence décisive quant à la question de savoir quelle unité attribuer à la conscience ou au psychique, et donc quant au degré de critique qui doit être appliqué au postulat métaphysique traditionnel de l'unité de l'âme. En effet, le point qui doit à présent nous interpeler est que chez Brentano, la défense d'une approche descriptive des phénomènes psychiques est corrélative d'une approche analytique visant à l'identification des éléments de la vie psychique¹⁸. Ainsi, il apparaît que les phénomènes décrits par la psychologie se caractérisent par une forme de complexité intrinsèque que révèle justement la démarche descriptive et pré-phénoménologique ; c'est d'ailleurs cette complexité qui conduit Brentano à opposer l'étude psychologique à la science mathématique :

Ces deux sciences [mathématique et psychologie] sont comme des pôles opposés. La mathématique considère les phénomènes les plus simples et les plus indépendants, la psychologie les phénomènes les plus dépendants et les plus complexes. (PPVE, p. 41)

En d'autres termes, la mise en œuvre d'une psychologie descriptive et analytique conduit le psychologue à se rallier à la thèse selon laquelle la conscience n'est pas simple mais complexe, si bien qu'il faut renoncer à l'idée d'une simplicité fondamentale de la conscience ou de l'âme.

18. Comme le souligne Arnaud Dewalque dans ses études consacrées à cette question : « Pour le dire d'un mot, la psychologie descriptive brentanienne est, foncièrement, une psychologie analytique : *décrire un état mental, ce n'est pas autre chose que l'analyser*, c'est-à-dire opérer des distinctions qui font apparaître ses *parties* constitutives » (Dewalque, A. « Le programme analytique de Brentano », Conférence de la société belge de philosophie, ULB, 31 octobre 2012, p. 3. Téléchargeable sur : http://orbi.ulg.ac.be/bitstream/2268/137094/1/Conf_SBP__Programme_analytique_Brentano.pdf.

Voir également, du même auteur : « Brentano and the parts of the mental: a mereological approach to phenomenal intentionality », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, Janvier 2013.

À cet égard, il pourrait être tout à fait tentant de rapprocher cette approche analytique de la vie psychique défendue par Brentano de l'approche analogue défendue par Mach dans *L'Analyse des sensations*. Chez Mach également, la vie de la conscience se laisse en effet analyser en faisceaux de sensations qui se caractérisent par leur fondamentale complexité :

Les couleurs, les sons, les températures, les pressions, les espaces, les temps, etc., forment entre eux des connexions multiples et variées, et ils sont eux-mêmes associés à des états d'âme, des sentiments et des volitions. De ce réseau émerge ce qui est relativement plus solide et plus stable, qui s'imprime dans la mémoire, et s'exprime dans la langue. Se manifestent tout d'abord, comme étant relativement plus stables, parce qu'ils sont liés (fonctionnellement) au temps et à l'espace, les complexes de couleurs, de sons, de températures, etc., de sorte qu'on leur attribue des noms particuliers et qu'on les désigne comme des corps. En aucun cas, toutefois, ceux-ci ne sont absolument stables. (AS, p. 8)

Mais sur la base de ces considérations, Mach en vient alors à adopter une position tout à fait radicale dans sa critique de l'unité substantielle de l'âme et de la conscience : à ses yeux, non seulement la vie de la conscience est une vie complexe consistant à appréhender des faisceaux de sensations sans unité, mais le prétendu Moi lui-même, qui fait l'expérience de ces données, n'est jamais à son tour qu'un faisceau de sensations sans noyau propre, sans la moindre unité substantielle. Tel est le sens de ces considérations que nous avons déjà examinées plus haut et dans lesquelles Mach exprimait son scepticisme au sujet de la notion de Moi. Tel est également le sens de ces quelques formules frappantes qui sont restées célèbres, comme lorsque Mach affirme, en reprenant à son compte le célèbre aphorisme de Lichtenberg dirigé contre le cogito cartésien, que l'« on devrait dire: ça pense », comme on dit, à propos de l'éclair : ça luit (*es blitzet*) (AS, p. 30) ; ou encore comme lorsqu'il proclame que « le Moi ne peut être sauvé » (AS, p. 27)¹⁹.

Les conséquences que dérive Mach de la thèse de la complexité de la conscience sont donc extrêmes. Or sa position semble initialement analogue à celle de Brentano quant à leur conviction relative à la complexité de la vie psychique. Demandons-nous donc à présent si le radicalisme des conséquences qu'en dérive Mach est également présent

19. Sur ces questions, voir notre article : « Le Moi peut-il être sauvé ? La subjectivité, de Mach au premier Wittgenstein », in *Philonsorbonne*, 2006-7, n°1, pp. 49-59.

chez Brentano : sa défense d'une psychologie empirique et non métaphysique, son adoption d'une démarche analytique le conduisent-elles aussi loin que Mach dans le rejet de la thèse de l'unité du psychique ? Nous allons voir que cela n'est en aucune manière le cas, comme en témoigne à lui seul ce verdict sans appel de Brentano quant à la conception du Moi défendue par son homologue : « Rien n'est plus obscur ni plus confus que la doctrine machienne du Moi » (UEMEI, p. 44).

Assurément, la psychologie empirique de Brentano n'est pas au service d'une métaphysique substantialiste de l'âme : nous avons déjà examiné la façon dont cet auteur s'opposait aux approches métaphysiques de la psychologie, et nous avons également mentionné la recherche de neutralité métaphysique qui s'exprimait à travers la volonté de définir la psychologie comme science des phénomènes psychiques plutôt que comme science de l'âme. Mais malgré cela, il est de fait que la reconnaissance par Brentano de la fondamentale complexité de la conscience n'interdit nullement, à ses yeux, de penser l'unité du psychique. Bien au contraire, c'est évidemment cette unité qui fait l'objet du chapitre de la *Psychologie du point de vue empirique* intitulé « De l'unité de la conscience ». On peut ainsi rappeler la question initiale que pose Brentano au début de ce chapitre :

[I]l arrive fréquemment que nous ayons simultanément présents à l'esprit un nombre assez considérable d'objets, avec lesquels nous avons des rapports de conscience très variés. Une question se pose alors : Y a-t-il toujours une unité réelle qui embrasse, malgré leur grande abondance, tous ces phénomènes psychiques ? Tous ces phénomènes font-ils partie, comme phénomènes partiels, d'un tout unique, ou bien nous trouvons-nous en présence d'une multiplicité de choses, la totalité de l'état psychique devant alors être considérée comme un collectif, un groupe de phénomènes dont chaque élément constitue une chose en soi ou fait partie d'une chose particulière ? (PPVE, p. 169)

La question qui est soulevée ici par Brentano est donc tout à fait claire : c'est un fait incontestable que celui de la complexité et de la diversité de la vie psychique, qui fait preuve d'une variété et d'un changement permanent ; mais cette complexité de la vie psychique signifie-t-elle immédiatement qu'il faille renoncer pour cette raison même à la thèse de l'unité du mental ? Bien entendu, la réponse est

non, puisque l'unité du psychique reste concevable même sous l'hypothèse de sa complexité. Ce point est très explicitement souligné par Brentano, par exemple dans les termes suivants :

[L]'ensemble de notre état psychique, quelle qu'en soit la complexité, constitue toujours une unité réelle. C'est le fait bien connu de *l'unité de la conscience* que l'on a raison de considérer en général comme l'un des principes les plus importants de la psychologie. (PPVE, p. 169)

Ainsi, il est selon Brentano indispensable de faire l'hypothèse d'une unité du mental car à défaut, il ne serait pas possible de penser la seule possibilité des actes de conscience. Mais *a contrario*, rien n'oblige à penser que cette unité soit une unité substantielle rapportée à une entité simple et indivisible : en réalité, on peut tout à fait envisager d'autres formes d'unité qui ne sont pas absolument incompatibles avec l'idée de pluralité ou de variété. Comme il le souligne lui-même :

Pas plus que la pluralité des parties, l'unité de la conscience n'exclut leur variété. Ce qui est nécessaire, ce n'est pas que les parties soient de même nature, mais simplement qu'elles appartiennent à la même unité réelle. (PPVE, p. 176)

Une telle défense de l'unité (reconsidérée) de la conscience est réaffirmée par Brentano lorsqu'il souligne que même si une telle notion « appauvrie » de l'unité de la conscience pourrait décevoir un métaphysicien dogmatique, elle n'en est pas moins appuyée par des arguments rigoureux qui mettent à mal les idées proposées par l'empirisme sceptique :

L'unité de la conscience, telle que nous l'avons affirmée et délimitée, a un contenu plus modeste que celui qu'on lui attribue fréquemment. Mais en revanche les preuves que nous venons d'en donner sont absolument décisives et prévalent contre toutes les objections [...]. (PPVE, p. 181)

Cette idée selon laquelle on peut parfaitement penser l'unité de la conscience tout en tenant compte de sa complexité n'est pas moins centrale dans la *Psychologie descriptive*, en particulier au chapitre II de ce texte dont l'une des rubriques s'intitule « L'unité, pas la simplicité de la conscience ». Brentano y remarque qu'en affirmant que sa démarche en psychologie vise à déterminer les éléments de la conscience humaine et la façon dont ils sont connectés, on semble effectivement contredire la doctrine de la simplicité et de l'uniformité de l'âme. Pourtant, tout

en reconnaissant qu'il conteste la doctrine de la simplicité de l'âme, Brentano tient à se démarquer de positions empiristes radicales telles que celle de Hume pour qui contester la simplicité de l'âme, ce n'est ni plus ni moins que contester son unité et donc son existence substantielle :

Notre conscience ne se présente pas à notre perception interne comme quelque chose de *simple*, mais elle apparaît comme composée d'un grand nombre de parties. L'unité d'une réalité est quelque chose de différent de la simplicité de cette réalité.²⁰

Ainsi, le caractère incontestablement composite de la conscience ne dit rien contre l'unité de cette dernière. Et cela parce que si l'âme est composée de parties, les parties en question sont simplement distinctes, mais pas pour autant objectivement séparables (contrairement à ce que voudrait par exemple une doctrine matérialiste telle que celle des atomistes) : comme le remarque Brentano dans ce passage, il s'agit pour ainsi dire de parties sans éléments, dont l'existence ne porte donc pas atteinte à l'unité substantielle de la réalité d'ensemble. Or c'est ici, effectivement, que la position brentanienne s'écarte significativement de la position machienne²¹, puisque l'empirisme machien voit au contraire dans l'irréductible pluralité et complexité du psychique un argument irrécusable contre l'unité de ce dernier. C'est une telle position que Brentano considère quant à lui comme intenable²², porteuse d'implications contradictoires et absurdes :

20. Brentano, F. *Descriptive Psychology*, *op. cit.*, p. 15.

21. Cette différence essentielle entre ces deux penseurs est d'ailleurs justement ce que souligne Arnaud Dewalque, lorsqu'il met en avant les différences entre la position de Mach et celle de Brentano vis-à-vis de l'empirisme sceptique de Hume en matière de rejet de l'unité du psychique. Cf. Dewalque, *art. cit.*, pp. 5-7: « En rejetant la simplicité, Hume rejette également l'unité du mental. Concrètement, cela implique qu'il n'existe rien de tel que le «Moi». Le Moi est, comme dit Hume, une fiction. Comme on sait, une conception similaire est défendue par Mach dans *L'Analyse des sensations*. [...] Or c]omme Hume [et Mach], il [Brentano] admet la thèse de la complexité du mental, mais contre lui [eux], il défend la thèse de l'unité. [...] Brentano estime que la thèse selon laquelle le mental est un faisceau ou une collection de perceptions ne fait pas droit à l'unité réelle de l'expérience. Unité et simplicité dont deux choses différentes. [...] Avec Hume, Brentano rejette la thèse de la simplicité, mais contre lui, il accepte la thèse de l'unité ».

22. À ce sujet, voir à nouveau les commentaires de Dewalque : « La position de Brentano, sur ce point, se situe à l'opposé de celle de Mach : la conscience, bien que complexe, ne constitue pas seulement une unité nominale mais constitue bel et bien une unité réelle, soit une seule et même chose » (*idem.*, p. 9).

À la place de l'unité réelle [du Moi], [Mach] pose une pluralité. Celle-ci doit bien comporter un lien, mais ce nom lui-même ne recèle rien d'autre que l'existence de lois selon lesquelles les représentations interviennent simultanément ou successivement. Que ces lois ne puissent pas constituer une unité pour la conscience, cela ne fait aucun doute pour quiconque ne méconnaît pas entièrement le concept de conscience comme il le fait. Mais lui-même, tandis qu'il admet cela, se voit [...] contraint, dans son identification du physique au psychique, de présenter le monde entier comme un moi unique. Quant à savoir pourquoi ce monde entier ne dispose pas d'une conscience unique, c'est là ce qui demeure incompréhensible. (UEMEI, p. 40)

L'intentionnalité comme critère du psychique ?

On peut alors souligner un dernier aspect qui éloigne Brentano du scepticisme machien en matière de conception du psychique, aspect qui est tout à fait crucial puisqu'il ne concerne rien de moins que la portée même de la thèse de l'intentionnalité qui est au cœur de la psychologie brentanienne. Certes, la théorie brentanienne de l'intentionnalité peut sembler se rapprocher de certains aspects de la pensée de Mach, notamment du phénoménisme qui s'attache à la pensée de ce dernier à travers la thèse radicale qui découle du monisme neutre, et selon laquelle « il est juste d'affirmer que le monde n'est constitué que de nos sensations » (AS, p. 16). Bien entendu, Brentano est loin de pousser jusque dans ces extrémités ses orientations phénoménistes ; mais il souligne néanmoins que pour être intentionnel, un acte de conscience ne doit pas nécessairement être dirigé vers un objet transcendant ; l'acte est et demeure intentionnel, quand même l'objet vers lequel il est dirigé relèverait de la pure et simple représentation sans corrélat externe. Dans les termes de la *Psychologie du point de vue empirique* :

Il faut cependant admettre ceci : l'objet auquel se rapporte un sentiment n'est pas toujours un objet extérieur. Quand j'entends un son harmonieux, le plaisir que j'éprouve n'est pas dû en réalité au son, mais au fait que je l'entends. On n'aurait peut-être pas même tort de dire que, d'une certaine façon, ce plaisir se rapporte à lui-même. (PPVE, p. 103)

De ce point de vue, donc, la théorie de l'intentionnalité telle qu'elle est proposée par Brentano semble se rallier à une approche de type phénoméniste en apparence compatible avec le phénoménisme machien. Pourtant, il est un aspect de la pensée de Mach avec lequel, de par ses conséquences, une telle thèse est purement et simplement

incompatible : à savoir le rejet catégorique qu'exprime l'auteur de *L'Analyse des sensations* quant à la possibilité d'établir un critère strict de démarcation entre le physique et le psychique. L'absurdité qu'il y aurait à vouloir établir un tel critère tient évidemment au fait qu'en vertu du monisme neutre, ces deux dimensions de l'homme que sont le physique et le psychique ne sont que deux aspects d'une même réalité, et qui plus est, deux aspects qui viennent souvent se confondre l'un dans l'autre sans solution de continuité²³. Rappelons à nouveau l'une des formules de Mach à ce sujet :

Sur cette voie, nous ne rencontrons pas de fossé entre corps et sensations, entre intérieur et extérieur, entre monde matériel et monde physique [...]. Tous les éléments [...] s'agrègent en une seule masse cohérente. (AS, p. 20)

On comprend alors immédiatement dans quelle mesure la thèse brentanienne de l'intentionnalité est incompatible avec ces positions machiennes : sinon du point de vue de son contenu en tant que tel (en tant qu'elle affirme que tout acte de conscience est dirigé vers un objet intentionnel), en tout cas du point de vue de sa portée, c'est-à-dire dans son ambition de valoir comme critère du mental, permettant de distinguer ce dernier du physique. On peut ici renvoyer au tout début du chapitre de la *Psychologie du point de vue empirique* qui porte sur la « Différence entre phénomènes psychiques et phénomènes physiques », et où l'on peut lire cette déclaration qui ne laisse aucune ambiguïté quant au projet de trouver un critère strict de démarcation entre ces deux dimensions du réel :

Ce que nous voulons, c'est élucider le sens des termes *phénomène physique* et *phénomène psychique* et couper court à tout malentendu et à toute confusion. (PPVE, p. 92)

Or c'est afin de répondre à cette volonté de démarcation du physique et du psychique que Brentano propose sa définition du psychique liée à la notion d'intentionnalité, définition dont il ne sera guère nécessaire de rappeler la formulation dans le présent volume :

23. Sur cette possibilité d'extension du mental dans le physique et inversement, cf. AS, p. 17 : « En conséquence, le Moi peut être élargi au point d'inclure le monde entier. Le Moi n'est pas nettement délimité ; sa frontière est fort incertaine et peut être déplacée à notre gré. »

Ce qui caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scolastiques du Moyen Âge ont appelé l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet et ce que nous pourrions appeler nous-mêmes – en usant d'expressions qui n'excluent pas toute équivoque verbale – la relation à un contenu, la direction vers un objet (sans qu'il faille entendre par là une réalité ou objectivité immanente) [...]. Cette inexistence intentionnelle appartient exclusivement aux phénomènes psychiques. Aucun phénomène physique ne contient rien de semblable. Nous pouvons donc définir les phénomènes psychiques en disant que ce sont les phénomènes qui contiennent intentionnellement un objet en eux. (PPVE, p. 101-102)

Une telle déclaration relative à la portée de la théorie de l'intentionnalité montre clairement que malgré de possibles convergences sur le contenu²⁴, il demeure que du point de vue de sa justification même ou de sa raison d'être, cette théorie vient heurter des postulats sceptiques qui sont essentiels à la pensée de Mach relativement à la nature du psychique et à sa différence de nature réelle ou supposée avec le physique : et c'est ici également que se marque un point de rupture irréconciliable entre Mach et Brentano.

Ernst Mach et Franz Brentano sont donc deux penseurs qu'en apparence, bien des choses semblent rapprocher : qu'il s'agisse du contexte viennois, de leur volonté de refonder empiriquement la psychologie, de leur positivisme et de leurs réserves à l'égard de la métaphysique, ou encore de leur intérêt pour la question controversée de l'unité du psychique. Mais sur fond de ces possibles rapprochements qui incitent à la comparaison, on voit se dessiner plusieurs lignes importantes de démarcation, contribuant à faire en sorte que chacun de ces deux auteurs conserve un style caractéristique qui lui est propre, les maintenant ainsi dans leur fondamentale singularité comme deux figures majeures, mais irréductiblement distinctes, de la psychologie moderne.

24. Et malgré, au demeurant, un degré de phénoménisme qui demeure moindre dans la pensée de Brentano, qui ne pousse pas ses idées jusqu'à un idéalisme affirmé comme le fait Mach.

L'importance de Prague

Sur les rapports entre la phénoménologie et la physiologie à partir de Brentano

Fiorenza Toccafondi

Il est un fait bien connu que, dans sa *Psychologie vom empirischen Standpunkt* de 1874, Brentano affronte le problème épineux du rapport entre psychologie empirique et physiologie. En proposant une solution de continuité entre les deux, il s'oppose ainsi d'emblée à toute forme de subordination de l'une vis-à-vis de l'autre. Il confère à la première le devoir d'identifier le statut des phénomènes psychiques, d'en fournir une description et un classement, ainsi qu'une analyse de leurs lois de structuration. La vérification de ce qui a alors été établi et l'étude des mécanismes sous-jacents à la vie psychique sont ensuite confiées à la seconde. En retravaillant ce modèle général dans ses leçons viennoises de la fin des années 1880, Brentano parlera de « psychologie génétique » pour se référer au champ des études physiologiques et emploiera le terme de « psychognosie »¹ pour se référer à la psychologie empirique qu'il nommera également « psychologie descriptive » ou encore « phénoménologie »². Je crois qu'il n'est pas

1. Brentano, F. 1895, *Meine letzten Wünsche für Österreich*, Stuttgart, Cotta, p. 34.

2. Cf. Brentano, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*, hrsg. von R. M. Chisholm und W. Baumgartner, Hamburg, Meiner, p. 129.

sans intérêt d'interroger la postérité de ces indications apportées par Brentano lui-même et d'approfondir la solution de continuité qu'il propose.

Certes, il s'agit sans aucun doute d'un aspect de la pensée de Brentano qui reste parmi les moins explorés en comparaison de la perspective développée à partir du concept bien connu d'intentionnalité. Pour le thème qui nous intéresse, on prend habituellement acte du fait que Brentano se prononça en faveur d'un raccord entre phénoménologie et physiologie, mais on se limite ensuite au simple constat que celui-ci ne fut ni un psychologue expérimental, ni un physiologiste. Ce qui revient, en d'autres termes, à dire que sa perspective fut trop théorique pour pouvoir être mise en pratique. Toutefois, parmi ses élèves, certains cherchèrent à donner de la consistance aux indications qu'il avait fournies et tentèrent de les sortir de leur confinement théorique et spéculatif. Je pense en particulier à Carl Stumpf et au contexte plus général de l'Université de Prague dont l'environnement riche et stimulant lui a certainement permis de développer les indications brentaniennes tout comme ce même contexte avait permis de fixer un cadre précis à certains grands débats du XIX^e et XX^e siècles comme celui portant sur la perception chromatique.

Après les années d'enseignement à Würzburg – grâce à la chaire devenue vacante en 1873 par la nomination de Brentano à Vienne –, Stumpf arrive à Prague en 1879 et y reste jusqu'en 1884, date à laquelle il est nommé à Halle. Au fil des années, l'université de Prague va se caractériser par la présence accrue de représentants de l'école brentanienne. En effet, un an après la nomination de Stumpf, c'est au tour d'Anton Marty d'être promu à Prague pour un poste qu'il occupera pendant trente-quatre ans. En 1896, quelques temps donc après le départ de Stumpf pour Halle, un autre élève important de Brentano rejoint la capitale tchèque, Christian Von Ehrenfels, déjà connu pour avoir publié, six ans plus tôt, le célèbre *Über Gestaltqualitäten* (1890). Remarquons au passage que Max Wertheimer, inscrit à l'Université de Prague en 1898 et futur représentant de l'école de la Gestalt de Berlin, fut un de ses élèves et fréquenta par ailleurs à la même période le laboratoire de physiologie d'une autre figure de premier plan de l'université tchèque, Ewald Hering. Quand Stumpf arrive à Prague, Ernst Mach est alors le président de l'université et représente, avec Hering, l'autre figure

de tout premier plan du panorama universitaire³. Même si Mach et Hering n'avaient aucun lien direct avec l'école brentanienne, le rapport de Stumpf avec chacun de ses deux collègues à Prague est de première importance pour mieux appréhender sa conception de la phénoménologie qu'il formulera à Berlin en 1906 dans deux écrits décisifs⁴. De ce point de vue, comme nous le verrons, c'est en premier lieu la figure de Hering qui se révèle, de toute évidence, fondamentale. Celle de Mach, certes influente à de nombreux niveaux sur la culture de cette période, semble exercer une influence de moindre importance sur Stumpf, notamment en raison de l'irrémissible contraste qui divise les deux hommes dans leurs conceptions de l'épistémologie. Néanmoins, comme nous le verrons, quelques aspects de la conception de Mach vont également dans une direction qui n'est en aucune façon contraire à celle que Stumpf pourrait trouver (et apprécier) chez Hering. Mais arrêtons-nous pour le moment sur la perspective énoncée par Stumpf, à Berlin, dans les deux publications mentionnées de 1906.

La définition de la phénoménologie selon Carl Stumpf

Dans son article de 1906 intitulé *Zur Einteilung der Wissenschaften*, Stumpf attribue à la phénoménologie un domaine plus restreint que celui que lui avait attribué son Maître Brentano. L'étude des « fonctions psychiques » ne ressort plus de la phénoménologie mais est

3. Mach et Hering quittèrent l'université de Prague en 1895, un an avant l'arrivée de von Ehrenfels, pour se rendre respectivement, dans les universités de Leipzig et de Vienne. Quand, en 1882, la division de l'université de Prague en deux parties autonomes et indépendantes fut effectuée, l'une en langue tchèque et l'autre en allemand, Mach, Hering, Stumpf et Marty continuèrent à enseigner à l'université allemande de Prague. Précisément lors de la période de Prague Stumpf termine et publie le premier volume de la *Tonpsychologie* (1883). Pour des informations sur l'université de Prague durant ces années, voir Hoskovec, J. 2012, *Czech Republic*, in *Oxford Handbook of the History of Psychology: Global Perspectives*, Baker David B. (éd.), New York, Oxford University Press, pp. 138-161, pp. 140-141.

4. Stumpf, C. 1906a, *Erscheinungen und psychische Funktionen*, Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abhandlungen, IV, Berlin, Königl. Akademie der Wissenschaften & Reimer, pp. 1-40, trad. fr. « Phénomènes et fonctions psychiques », in Stumpf, C. 2007, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, présentation, traduction et bibliographie par D. Fisette, Paris, Vrin, 2007, pp. 132-167 ; 1906b, *Zur Einteilung der Wissenschaften*, Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abhandlungen, V, Berlin, Königl. Akademie der Wissenschaften & Reimer, p. 1-95, trad. fr. « De la classification des sciences », dans Stumpf, C. 2007, *ibid.*, pp. 169-254.

reléguée à la seule psychologie descriptive. Stumpf comprend alors les fonctions psychiques comme représentant la partie active de la vie psychique, c'est-à-dire les actes et leur diversité spécifique: le remarquable, l'union, la décomposition, le saisissement, la négation, le rejet, la formation des concepts, le jugement, les mouvements de l'esprit, le désir, la volonté⁵. En revanche, il attribue à la phénoménologie l'étude du monde de la sensibilité et des « lois de structure immanentes », et donc, en un certain sens, l'examen de la sphère passive de l'expérience, puisque, selon Stumpf, dans la sphère de la sensibilité « les relations ne sont pas créées [...] mais seulement constatées [...] »⁶. En effet, nous ne percevons pas des sensations isolées que nous pouvons combiner ensuite à notre volonté, mais plutôt des complexes de sensations, parmi lesquels subsistent des « relations » déterminées. « À l'intérieur du domaine même des phénomènes – écrit Stumpf – [...] il y a aussi des lois, [...] lois de structure immanentes », et des relations qui « sont toujours données dans et avec deux phénomènes ». Mais il précise immédiatement que « ce n'est pas nous qui les y plaçons » mais plutôt qu'« elles sont perçues dans ou à même les phénomènes »⁷. Des relations comme la similarité, la dépendance, la fusion « appartiennent au matériau des fonctions intellectuelles, mais elles ne sont pas elles-mêmes des fonctions ou encore des produits de celles-ci »: il s'agit de relations originelles, immanentes à la sphère des phénomènes sensibles⁸. Cela s'applique, par exemple, au phénomène de la fusion des sons, que l'on trouve dans la perception des accords musicaux, et que Stumpf expose et développe dès 1890 dans le second volume de sa *Tonpsychologie*. La perception d'un accord musical est telle qu'il semble former un tout, un contenu unitaire, et non la somme ou le résultat de deux composants, c'est-à-dire que les sons simples, qui constituent l'accord, semblent justement fonder un tout et ne peuvent être distingués de façon individuelle. Selon Stumpf, à la base de ce phénomène se trouvent principalement des raisons d'ordre physiologique, autrement dit des raisons à rechercher au niveau du système nerveux central⁹. Un autre exemple particulière-

5. Stumpf, C. 1906a, *ibid.*, p. 4-5, trad. fr.. p. 134-136.

6. Cf. respectivement Stumpf, C. 1906b, *ibid.*, p. 28, trad. fr. p. 193 et 1906a, *ibid.* p. 22, trad. fr. p. 151.

7. Stumpf, C. 1906b, *ibid.*, p. 4, trad. fr. p. 153 et 1906a, *ibid.* p. 4, trad. fr. p. 134.

8. Stumpf, C. 1906a, *ibid.*, p. 4, trad. fr. p. 134.

9. Stumpf, C. 1890, *Tonpsychologie*, vol. II, Leipzig, Hirzel, pp. 40-41 et p. 214.

ment représentatif de relation immanente à la sphère de la sensibilité, ayant trait cette fois au champ de la perception spatiale, est celle qui subsiste entre extension et couleur. La question a été abordée par Stumpf en 1873, dans son grand traité sur l'origine psychologique de la représentation de l'espace, *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, sur la base du *Treatise Concerning the Principles of Human Knowledge* (1710) de Berkeley, et des indications contenues dans la *Metaphysik* (1841) et dans la *Logik* (1843) de son autre grand maître, Rudolph Hermann Lotze, à qui le texte sur l'espace est dédié. L'extension, fait observer Stumpf, est toujours co-représentée avec une couleur et ce n'est pas pour rien qu'il est simplement impossible de se représenter une qualité chromatique sans une certaine extension. Si, par exemple, nous nous représentons une couleur et qu'ensuite nous essayons, toujours au niveau de la représentation, de la diminuer, nous réduisons également de façon inévitable l'extension, et vice versa. Entre extension et couleur on a donc une dépendance réciproque et originaire, et non un lien associatif: couleur et extension sont toujours données comme un ensemble et peuvent seulement être distinguées par abstraction¹⁰.

Dans un tel cadre, on ne sera pas surpris d'observer que chez Stumpf la phénoménologie représente également un instrument épistémologique essentiel pour soumettre le monde de l'expérience à des typologies d'études bien différentes de celles menées par ce qu'il appelle « un kantisme encroûté » ou encore par les « recherches théorético-épistémologiques courantes »¹¹. Mais ce qui est encore plus intéressant à souligner, ce sont ses considérations visant à ériger la phénoménologie au statut d'une science « propédeutique », dont l'autonomie revendiquée serait complète aussi bien par rapport à la psychologie descriptive que par rapport à la physique ou à la physiologie. Par rapport à la psychologie descriptive, l'autonomie dérive du fait déjà mentionné, que les lois du matériel phénoménal « n'ont rien à voir » avec celles des fonctions psychiques, les premières n'étant pas créées par les secondes, mais se situant davantage côte à côte par rapport à celles-ci « comme quelque chose d'objectif [...] que nous avons seulement à reconnaître et à décrire ». Par exemple, observe Stumpf, « avec tout l'effort d'attention possible nous ne pouvons

10. Stumpf, C. 1873, *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, Leipzig, Hirzel, p. 49-50, p. 112, et p. 115.

11. 1906b, *op. cit.* pp. 39-40, trad. fr. p. 204.

ajouter aucune nouvelle dimension à l'espace intuitif ni transmuter un son simple en son double [...] » et ainsi de suite¹². L'indépendance par rapport à la physique découle de l'abstraction de celle-ci, eu égard à la dimension qualitative qui inversement caractérise en propre le matériel phénoménal qui constitue l'objet d'étude de la phénoménologie. Si nous pensons par exemple aux lois du mouvement oscillatoire, du point de vue de la physique, cela concerne seulement « la formation des formes d'ondes qui sont plus ou moins composées dans différents modes de stimulation d'un médium », mais pas « la sensibilité, l'acuité, l'agrément », et encore moins le « plaisir que procure un phénomène sonore »¹³. Enfin, en ce qui concerne la physiologie, Stumpf n'a pas de difficultés à souligner que chaque légalité phénoménale peut être pensée comme reductible à des événements physiologiques sous-jacents. Néanmoins, même si nous arrivions à une connaissance physiologique pleine et exhaustive des mécanismes sous-jacents de l'expérience, la phénoménologie continuerait pourtant à maintenir son autonomie, car les propriétés qualitatives de l'expérience phénoménale ne seraient toujours pas « dérivables » de la connaissance des mécanismes physiologiques sous-jacents¹⁴ : En d'autres termes, – pour reprendre un thème développé par Thomas Nagel et Franck Jackson à la fin du XX^e siècle – une connaissance parfaite de ces derniers ne nous dirait rien sur la dimension qualitative de l'expérience correspondant à ceux-ci.

Lorsque Stumpf tente de fixer la nature du rapport existant entre phénoménologie et physiologie, il devient particulièrement instructif qu'il en vienne à le qualifier en des termes qui visent à attribuer à la phénoménologie un rôle heuristique, prédictif pourrions nous dire, par rapport aux lois sous-jacentes de l'expérience phénoménale. À propos de ce rapport entre phénoménologie et physiologie, Stumpf affirme que c'est bien « l'offre [qui] est toujours du côté de la phénoménologie, et la demande, du côté de la physiologie ». Il ajoute que « Hering a souligné avec raison que ce qui doit venir en premier lieu dans la théorie des couleurs est l'analyse et la description des phénomènes », étant donné que « [l]a construction d'hypothèses sur les processus organiques qui leurs correspondent » ne peut venir qu'après¹⁵.

12. *Ibid.*, p. 30 *ibid.*, trad. fr. pp. 195-196.

13. *Ibid.*, p. 27, trad. fr. p. 192.

14. *Ibid.*, p. 31, trad. fr. p. 196.

15. *Ibid.*, p. 31, trad. fr. p. 196-197.

Sur Mach et le monde de la sensibilité

Le passage cité ci-dessus nous renvoie immédiatement aux années pragoises. En ce qui concerne les influences que Stumpf auraient reçues de la part de ses collègues de l'université tchèque, il faut de nouveau noter que si l'influence exercée par Hering est évidente et même explicitement attestée par Stumpf lui-même – comme on vient de le voir – il ne faudrait toutefois pas négliger celle de Mach. Commençons donc par évaluer cette dernière avant de revenir brièvement sur celle, plus évidente, exercée par Hering.

Pour Mach, attribuer un caractère représentatif à nos contenus perceptifs représente une erreur, dans la mesure où l'unique réalité admissible est celle de nos sensations. Il écrit :

Ce ne sont pas les choses (les objets, les corps), mais bien les couleurs, les tons, les pressions, les espaces, les durées, (ce que nous appelons d'habitude des sensations), qui sont les véritables *éléments* du monde.¹⁶

De ce point de vue, la perspective de Mach s'accorde parfaitement avec le monisme phénoméniste de Berkeley et s'inscrit du même coup en porte à faux avec la conception dualiste à laquelle souscrit Stumpf qui conserve quant à lui le couple sensation/représentation.

Toutefois, Mach propose par ailleurs une approche de la perception reposant entièrement sur la description de ce qui est effectivement donné dans l'expérience du sujet mais qu'il ne désigne pourtant pas sous les termes d'une phénoménologie à proprement dite¹⁷. C'est justement par la description de ce qui est effectivement donné dans l'expérience que Mach se distingue profondément de Berkeley et de la tradition empiriste anglo-saxonne selon laquelle le monde de

16. Mach, E. 1883, *Die Mechanik in ihrer Entwicklung: historisch-kritisch dargestellt*, trad. fr. et introduction sur la quatrième édition allemande (Brockhaus, Leipzig 1901) par E. Bertrand, *La mécanique: exposé historique et critique de son développement*, Paris, Hermann, 1904, reprint, Paris, Éd. J. Gabay, 1987, p. 451. Cf. également Mach, E. 1886, *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, Gustav Fischer, Jena, 1886, trad. fr. par Eggens et J.-M. Monnoyer 1996, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes, J. Chambon, p. 31: « Les couleurs, les sons, les espaces, les temps ... sont pour nous, au demeurant, les éléments ultimes, les seuls dont nous devons rechercher la complexion donnée ».

17. Voir concernant Lübke, H. 1960, « Positivismus und Phänomenologie (Mach und Husserl) », dans Höfling, H. (éd.), *Beiträge zu Philosophie und Wissenschaft. Wilhelm Szilasi zum 70. Geburtstag*, München, Francke, p. 161-184 et Smith, B. 1995, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, Chicago/LaSalle: Open Court, p. 27.

la sensibilité consiste originellement en une simple somme de sensations. À ses yeux, en effet, les contenus perceptifs présentent une nature intrinsèquement relationnelle et ce que l'organe de la vision (comme également les autres systèmes sensoriels) perçoit, ce ne sont pas des sensations indépendantes et sans rapport entre elles mais des contrastes, des complexes (*Komplexe*) de relations dans lesquels les sensations figurent comme de simples parties. Dans un passage de son *Analyse der Empfindungen* qui traite précisément du caractère relationnel de nos contenus sensibles, Mach donne l'exemple canonique de la reconnaissance des mélodies¹⁸. Déjà dans ses *Bemerkungen zur Lehre vom räumlichen Sehen* de 1865, Mach s'était occupé du thème fondamental des mélodies transposées qui, malgré le fait qu'elles ne présentent aucune sensation commune, sont reconnues avec la même forme sonore qu'il nomme *Tongestalt*. Mach introduit par là-même un terme, celui de *Gestalt*, promis à une grande postérité dans les années qui suivirent¹⁹, mais surtout il soutient que pour expliquer la reconnaissance immédiate de la même *Tongestalt* dans des mélodies transposées, il est nécessaire de rechercher dans celles-ci une composante commune, qu'il identifie alors comme une sensation additionnelle qu'il nomme *Muskelempfindung* ou *Muskelgefühl*. Les relations fonctionnelles avec lesquelles les sensations se présentent à l'expérience doivent alors être rapportées à des dynamiques physiologiques qui, pour ainsi dire, autonomisent les phénomènes tout en remettant au premier plan le rôle accordée à la subjectivité (à l'exception bien sûr de la dimension physiologique de celle-ci).

Il ne fait aucun doute que cette conception qui pose la centralité de l'égo jusqu'à nier l'existence d'une « différence essentielle entre phénomènes physiques et psychiques »²⁰, conduit Mach à des résultats très distants de la perspective brentanienne. Néanmoins, l'analyse descriptive des structures et des comportements de ce qui est donné dans l'expérience phénoménale, la considération des contenus perceptifs comme intrinsèquement relationnels et leur lien à des processus physiologiques sous-jacents qui rendent passif le rôle conscient de l'égo, forment une perspective qui, au moins sur deux points, est loin d'être

18. Cf. Mach, E. 1886/1996, *op. cit.*, p. 251. Comme nous le savons, il s'agit d'un passage que von Ehrenfels avait à l'esprit dans l'écrit célèbre de 1890, *Über Gestaltqualitäten*.

19. Cf. Mach, E. 1865, « *Bemerkungen zur Lehre vom räumlichen Sehen* », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 46, p. 4 sq.

20. Mach, E. 1886/1996, *op. cit.*, Préface.

étrangère à celle développée par Stumpf. Le premier point concerne les lois structurelles immanentes à la sphère de la sensibilité, un aspect qui comme cela a été vu, représente un trait essentiel de la phénoménologie stumpfienne, caractérisée non seulement par la recherche d'une articulation entre philosophie et recherche empirique, mais également par une veine particulièrement anti-kantienne et anti-idéaliste. Dans son article de 1906, *Phénomènes et fonctions psychiques*, Stumpf parle en effet de relations qui portent sur le monde de la sensibilité en terme de contenus *donnés* (*gegeben*), c'est-à-dire comme quelque chose de *constaté* (*konstatiert*) et d'immanent (*immanent*) au matériel sensible²¹. Pour employer une expression mise au point par Husserl dans ses célèbres leçons du semestre hivernal de 1920-1921²², nous pourrions considérer ce type de contenu comme une forme de *synthèse passive*. Le choix terminologique de Husserl est sans aucun doute judicieux, car il exprime efficacement l'idée d'un caractère non nécessairement créatif de nos synthèses sensibles et apparaît immédiatement par contraste avec la synthèse kantienne caractérisée avant toute chose par une créativité constitutive. Il faut cependant garder à l'esprit que bien avant les travaux de Husserl, la passivité des synthèses sensibles représentait en réalité un thème fortement présent dans la culture philosophique et psychologique allemande de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Cette idée d'une passivité se cristallise autour du terme *vorgefunden*, que Lotze introduit dans sa *Logik* et dont la fonction est clairement identique à celle que recouvrent les « rapports entre les impressions que nous subissons (*leiden*) » et qui sont à la base de notre activité de pensée (*Tätigkeit des Denkens*)²³. Dans *Erscheinungen und psychische Funktionen*, Stumpf cite son Maître justement sur ce point²⁴ avant d'apporter lui-même d'importants éclairages au sujet des déterminations intrinsèques du contenu ou de ce qui relève du plan du donné, de la *Gegebenheit*, afin de toujours mieux saisir le sens de la *Vorgefundenheit* et ses implications anti-kantiennes. Si déjà dans la *Philosophie der Arithmetik* et dans la troisième *Recherche logique* de

21. Stumpf, C. 1906a, op. cit., p. 4, 22, 23, trad. fran., p. 134, p. 151.

22. Husserl, E. 1966, *Analysen zur passiven Synthesis*. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten, 1918-1926, Husserliana 11, Fleischer, M. (éd.), The Hague, Martinus Nijhoff.

23. Lotze, H. R. 1874/1880 (2^e éd.) *Logik. Drei Bücher vom Denken, vom Untersuchen und vom Erkennen*, Leipzig, Hirzel, vol 1, pp. 24-25.

24. Stumpf, C. 1906a, op. cit., trad. fr., p. 151.

Husserl, on trouve des indications très claires allant dans ce sens, certains témoignages permettent de mettre en lumière le rôle essentiel joué par Stumpf dans l'éclaircissement de cette notion. On les trouve à la fois dans *Die Idole der Selbsterkenntnis* (1912)²⁵ de Scheler et dans la *Allgemeine Erkenntnislehre* (1918/1925) dans laquelle Schlick, parlant du *vorgefunden*, se rallie directement à ce qu'affirme Stumpf sur le caractère « donné » (*gegeben*), ou simplement « constaté » (*konstatiert*) de certaines caractéristiques du contenu du matériel sensible²⁶. C'est donc bien sur ce thème que la conception exprimée par Mach sur le monde de la sensibilité et sur sa nature intrinsèquement relationnelle n'est pas si différente de la perspective développée par Stumpf.

Le second point concerne l'idée que l'observation phénoménologique représente un stade préliminaire indispensable à la constitution d'hypothèses explicatives du substrat neurobiologique de l'expérience. Il s'agit là d'une perspective qui fait tout aussi bien partie du cadre théorique de Mach que du concept de phénoménologie que Stumpf théorise dans ses années berlinoises. Néanmoins cette perspective trouve sa meilleure illustration chez un autre collègue de Stumpf à Prague avec lequel il entretiendra, au cours de ces années, une longue relation d'amitié et d'échanges intellectuels, le physiologiste Ewald Hering. Si donc Stumpf apprend de son maître Brentano qu'il n'y avait pas de rapport conflictuel entre les recherches phénoménologiques et physiologiques, c'est peut-être bien plus encore au contact d'Hering qu'il put approfondir la nature exacte de ce rapport. Il est donc à présent nécessaire de nous tourner vers la figure d'Ewald Hering.

Phénoménologie et perception chromatique

Dans ses *Grundzüge der Lehre vom Lichtsinne* (1905/1920) Hering établit entre le monde des choses telles que nous les voyons (la dimension de la *Sehwelt* et des *Sehdinge*) et d'autre part le monde des choses réelles (la dimension du *wirkliche Welt* et des *wirklichen Dinge*) une démarcation nette qu'il considère comme étant « une condition préalable indispensable à la compréhension de la

25. Scheler, M. 1973, *The Idols of Self-Knowledge*, in *Selected Philosophical Essays*, trans. David R. Lachterman, Evanston, Northwestern University Press, 1973, pp. 3-97, p. 25.

26. Schlick, M. 1918/1925(2^e éd.), *Allgemeine Erkenntnislehre*, Berlin, Julius Springer Verlag, §40.

fonction visuelle et de ses lois »²⁷. Ce qui peut apparaître à première vue comme une distinction banale, contient en réalité une indication méthodologique cruciale sur le sens de la recherche que Hering conduit depuis la seconde moitié du 19^{ème} siècle sur les corrélats neurophysiologiques de l'expérience chromatique. Dans ce domaine de recherche, Hering s'est opposé, comme chacun le sait, à la théorie mise au point par Helmholtz qui représente l'une des figures majeures de la physiologie naissante. Cette controverse scientifique qui opposa les deux savants est souvent considérée comme la « plus infâme » du XIX^e siècle et nous permet de mieux mesurer l'impact de la charge émotionnelle d'une controverse sur le développement d'un environnement de recherche²⁸. Mais au-delà de la dimension strictement polémique de cette controverse, nous voulons attirer l'attention sur la raison précise et substantielle qui est à l'origine du désaccord et qui découle précisément de cette distinction mentionnée entre *Schwelt* et *wirkliche Welt*. Contrairement à Helmholtz, Hering accorde un rôle de premier plan aux *choses vues*, à l'expérience phénoménale de la couleur, qui sert non seulement de point de départ mais également de guide et de source d'inspiration pour la formulation d'hypothèses concernant les mécanismes physiologiques sous-jacents. Le conflit entre Hering et Helmholtz découle en grande partie de ce choix méthodologique.

Il est bien connu que la théorie trichromatique de Helmholtz reprend en substance les idées développées par Thomas Young au début des années 1800 et se base sur les principes de la synthèse additive. Ces principes reposent sur un ensemble de faits expérimentaux décisifs, attestés notamment par le célèbre disque coloré mis au point par le même Young (puis ensuite perfectionné par James C. Maxwell). Une seconde démonstration expérimentale, également conduite par Young, consiste à projeter trois faisceaux de lumière sur un mur blanc: en dotant chacun de ces faisceaux respectivement d'un filtre rouge, d'un vert et d'un bleu, en les superposant ensuite de manière adaptée et en variant progressivement l'intensité lumineuse de chacun d'eux, il est alors possible d'obtenir dans la zone centrale toutes

27. Hering, E. 1905-1911, 1920 (2^e éd.) *Grundzüge der Lehre vom Lichtsinne*, Berlin, Springer, p. 1.

28. Turner, S. 1993, « Vision Studies in Germany », *Osiris* 8, p. 80-103, p. 80 ; voir également Turner, S. 1994, *In the Eye's Mind. Vision and the Helmholtz-Hering Controversy*, Princeton, Princeton University Press.

les couleurs de l'iris, y compris le jaune (qui résulte du mélange de la lumière rouge et de la lumière verte). Helmholtz interprète les résultats de Young en ramenant la vision diurne et la perception chromatique à trois types de cônes, un premier sensible au vert, un second sensible au rouge et un dernier sensible au bleu-violet. Le mélange des impulsions provenant des trois types de cônes, selon certaines proportions appropriées qui permettent à ce mélange de se réaliser, permet selon Helmholtz d'expliquer la perception de toutes les autres couleurs du spectre visible. De telles couleurs, par rapport à celles qualifiées de « primaires » (justement le rouge, le vert et le bleu-violet) sont alors définies comme des « couleurs mixtes ».

À propos du jaune, Helmholtz n'a pas de difficultés à reconnaître que dans l'expérience immédiate de la couleur, celui-ci ne nous apparaît pas du tout comme composé par une sensation de rouge et par une sensation de vert et soutient d'ailleurs que, une fois le mélange effectué au niveau physiologique, il est impossible de parvenir à distinguer les composants dans l'expérience immédiate : ce qui, au fond, revient à dire que ce qui apparaît dans l'expérience immédiate ne compte en rien dans sa propre classification des couleurs, dans la mesure où pour lui le jaune ne peut en aucun cas être considéré comme une couleur primaire ou fondamentale comme le laisserait pourtant entendre l'expérience immédiate.

Au contraire, la théorie de Hering prend son point de départ dans des observations purement phénoménologique²⁹ et envisage la physiologie de l'organe de la vision comme découlant directement de la description phénoménologique de l'expérience chromatique ordinaire. Quelques unes de ces observations sont les suivantes. Le jaune, d'un point de vue phénoménologique, nous apparaît comme une couleur primaire, pure, fondamentale, exactement comme le rouge, le vert et le bleu et non comme un mélange des autres couleurs. L'expérience perceptive indique en outre qu'il existe des couples déterminés de sensations de couleurs, comme le rouge et le vert ou le jaune et le bleu (appelées précisément couleurs opposées) qui présentent des caractéristiques antagonistes, c'est-à-dire qui ne se fondent jamais et qui ne donnent pas lieu à des teintes intermédiaires. Il n'y a donc pas de sensations chromatiques que l'on peut décrire comme du rouge-verdâtre ou comme

29. Comme il est possible d'en trouver déjà chez des auteurs comme Goethe, Schopenhauer ou encore Michel Eugène Chevreul.

du jaune-bleuâtre. En revanche, on peut avoir des sensations de vert-bleuâtre (c'est le cas du violet), comme également de jaune-rougeâtre (c'est le cas de l'orange).

Sur la base de ces observations, Hering propose une théorie physiologique dans laquelle les couleurs de base, en plus du blanc et du noir, sont au nombre de quatre (le jaune, le rouge, le vert et le bleu) et il propose que leur vision soit imputable à des processus opposés donnant lieu à trois différents types de substances photochimiques, un type pour le rouge-vert, un autre pour le jaune-bleu et encore un autre pour le blanc-noir. La décomposition ou la désassimilation (*Dissimilation*) de chaque substance (c'est-à-dire la survenue dans celle-ci d'un processus catabolique) donnerait lieu, respectivement, au rouge, au jaune et au blanc, alors que la recombinaison ou l'assimilation (*Assimilation*) de cette même substance (c'est-à-dire la survenue dans celle-ci d'un processus anabolique) donnerait respectivement lieu au vert, au bleu et au noir. Hering émet alors l'hypothèse suivante: quand un récepteur, par exemple celui du couple rouge-vert, est stimulé, celui-ci répond soit au rouge soit au vert - la phase anabolique et la phase catabolique ne pouvant pas se vérifier simultanément dans la même substance photosensible. Pour cette raison, selon Hering, dans l'expérience immédiate de la couleur, il n'y a pas de sensation rouge-verdâtre ou jaune-bleuâtre. À l'opposé, des couples de couleurs comme le jaune et le vert, le vert et le bleu, le jaune et le rouge, peuvent dans l'expérience phénoménale se fondre en donnant lieu à des couleurs intermédiaires car de tels couples ne sont pas générés par des processus antagonistes ayant lieu dans le même récepteur, dans la même substance.

Avec cette théorie Hering peut rendre compte de certains faits de l'expérience phénoménale que la théorie helmholtzienne n'explique tout simplement pas. Outre les phénomènes mentionnés d'opposition chromatique entre rouge et vert et entre jaune et bleu, on trouve également le phénomène du contraste chromatique simultané (ou induction chromatique), où la couleur induite est toujours antagoniste à celle de la surface inductrice. On peut également mentionner le phénomène des images résiduelles : si après avoir intensément fixé une tache de couleur, on regarde un point sur une surface d'une couleur neutre (par exemple gris), apparaît sur celle-ci une tache de la même forme que la tache fixée précédemment, mais avec une couleur complémentaire à celle-ci. Les deux phénomènes, selon Hering, peuvent être reconduits à un déclin de la phase anabolique ou catabolique de la substance

photosensible intéressée, en raison de la stimulation prolongée, et donc à l'apparition dans celle-ci du processus opposé, responsable de la couleur antagoniste.

L'axe Hering-Stumpf

Dans la longue dispute entre la théorie trichromatique de Helmholtz et la théorie quadri-chromatique de Hering, la première prit le dessus et imposa son hégémonie durant plusieurs décennies. Nous savons pourtant aujourd'hui que les comportements antagonistes ou bipolaires du type de ceux envisagés par Hering sont à proprement dit des cellules qui se trouvent soit au niveau rétinien, soit dans le corps géniculé ou dans le cortex visuel. Ces découvertes ont permis de remettre la théorie de Hering sur le devant de la scène et la question de son articulation à celle de Helmholtz a pu se poser à nouveaux frais.

Il est important de souligner que bien avant cette reconnaissance, lorsque la théorie helmholtzienne tenait encore le haut du pavé, l'observation phénoménologique qui jouait un rôle central dans la théorie de Hering continua de revêtir une grande importance méthodologique dans les études sur la couleur menées au début du XX^e siècle. Comme nous allons le voir tout de suite, Stumpf joua un rôle de première importance dans le soutien et la diffusion de l'approche de Hering, en premier lieu chez de nombreux auteurs qui se trouvaient à la frontière entre réflexion théorique et recherche empirique. En ce qui concerne le rapport entre phénoménologie et physiologie, comme nous l'avons déjà abordé, Stumpf s'appropriä le point de vue de Hering, lequel avait pour but de faire de l'observation phénoménologique un point de départ plus fructueux encore que celui des approches objectives empruntées à la physique, à la chimie ou à des études purement fonctionnelles et morphologiques du cerveau. Faisant référence aux études de Hering, Stumpf écrit :

[...] les phénomènes observés subjectivement fournissent beaucoup plus de points de repère pour les processus centraux dans le domaine des impressions sensibles et des processus d'association [...] que ne le fait la recherche expérimentale des réactions chimiques ou de la recherche microscopique des relations de structure des cellules ganglionnaires du cortex cérébral.³⁰

30. Stumpf, C. 1906b, op. cit., pp. 31-32, trad. fr. p. 197.

Parmi les auteurs qui acceptèrent ce point de vue, figure en bonne place David Katz, élève de Georg Elias Müller et sympathisant en retour de la *Gestaltpsychologie*. Dans ses œuvres les plus importantes, Katz ne manquera pas de reconnaître sa propre filiation avec Hering. Il souligne notamment que :

[L]'étude psychologique doit partir du moment descriptif, mais doit également comprendre la recherche des rapports entre les phénomènes et comprendre dans son cadre la recherche des rapports entre les phénomènes et les processus physiques sous-jacents, physiologiques et psychophysiques.³¹

Et il n'hésite pas à affirmer que:

Une théorie exhaustive des phénomènes chromatiques doit rigoureusement et exclusivement adhérer à la méthode descriptive de la phénoménologie. Personne, mieux que Hering, ne s'est rendu compte à quel point cela était indispensable pour la rigueur scientifique³².

Pour renforcer sa propre conviction, Katz cite ensuite le passage suivant de Stumpf :

Si quelque chose est reconnu comme un résultat pleinement et définitivement acquis par les efforts de Hering, c'est bien que la théorie des couleurs nécessite un point de départ psychologique, ou mieux phénoménologique.³³

Lajos Kardos, à son tour, l'un des grands élèves de Karl Bühler et auteur d'une œuvre importante sur l'ombre, cite Hering et ce passage de Stumpf en faveur de son propre cadre³⁴. Dans *Die Erscheinungsweisen der Farben* (1922), Bühler lui-même avait déjà souligné le lien impor-

31. Katz, D. 1930, « *Der Aufbau der Farbwelt* », *Zeitschrift für Psychologie*, Ergänzungsband, Leipzig, Barth, trad. ital. Funari, E., Stucchi, N., Varin, D. (Eds.) 1984, « Il mondo del colore », dans *Forma ed esperienza*, pp. 132-61, Milano, Angeli, p. 137.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, note 6. Le passage de Stumpf est tiré de Stumpf, C. 1917, *Die Attribute der Gesichtsempfindungen*, *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Kl.*, Nr. 8, p. 7.

34. Kardos, L. 1929, *Die "Konstanz" phänomenaler Dingmomente*, dans E. Brunswik et al. (éds.), *Beiträge zur Problemgeschichte der Psychologie, Festschrift zu Karl Böhlers 50. Geburtstag*, Jena, Fischer, pp. 1-77, p. 7.

tant entre les perspectives de Hering et de Stumpf, communes, selon lui, en raison de la mise en évidence de certains aspects de cette « nécessité naturelle » (*Naturnotwendigkeit*) qui joue un rôle important dans nos synthèses sensibles et qui pourtant reste encore trop largement méconnue. Bühler observe une très forte affinité entre les idées de fond de la « phénoménologie de Hering », selon laquelle il peut y avoir « une couleur rougeâtre et jaunâtre (l'orange) ou rougeâtre et bleuâtre (le lilas) mais non jaunâtre et bleuâtre ou rosâtre et verdâtre », et l'idée de Stumpf selon laquelle il y a une « connexion essentielle (*Wesenszusammenhang*) entre espace et couleur »³⁵.

Je crois que l'on peut affirmer que ces quelques remarques historiographiques indiquent avec clarté deux aspects de première importance. En premier lieu, les années durant lesquelles la théorie de Helmholtz profite d'un large consensus témoignent également de la vitalité de la perspective de Hering, à laquelle souscrit l'ensemble des auteurs mentionnés plus haut, et donc de l'idée d'une suprématie de la phénoménologie sur la physique dans la recherche d'une identification des corrélats physiologiques sous-jacents de l'expérience. Mais ces auteurs témoignent également d'un rapprochement significatif avec la figure de Stumpf qui apparaît à leurs yeux comme le promoteur de l'articulation mise en place par Hering entre la phénoménologie et la physiologie. C'est justement cette indication fondamentale sur la méthode à suivre qui peut légitimement être considérée comme l'un des héritages majeurs transmis par Stumpf à ses élèves berlinois qui donnèrent naissance à la psychologie de la Gestalt. Ainsi, la perspective Hering-Stumpf a fortement caractérisé la manière avec laquelle les gestaltistes appréhendent la phénoménologie. Ceci est parfaitement clair dans l'invitation de Kurt Koffka à « utiliser les [...] observations sur l'environnement comportemental et sur le comportement comme des données pour l'élaboration concrète d'hypothèses physiologiques », où par « environnement comportemental » (et ceci vaut également pour ce qui est ensuite désigné comme un « champ environnemental ») Koffka entend ce qui concerne le monde phénoménal qu'il distingue de l'« environnement géographique » qui indique quant à lui la réalité physique effective incluant tous ses aspects objectifs, même ceux avec lesquels les différents organismes n'interagissent pas (par exemple les ultrasons pour les hommes). Pour définir l'esprit de fond de la phénoménologie de la Gestalt, Koffka affirme :

35. Bühler, K. 1922, *Die Erscheinungsweisen der Farben*, Jena, Fischer, p. 3.

Pour nous la phénoménologie signifie une description de l'expérience directe la plus complète possible et non prévenue [...]: si on ne décrit pas le champ environnemental on ne connaît pas ce qu'il faut expliquer.³⁶

Chez Wolfgang Köhler, élève direct de Stumpf lors des années berlinoises, il s'avère également difficile de ne pas s'apercevoir de l'influence exercée par Stumpf et par Hering³⁷, en particulier en ce qui concerne la conviction selon laquelle il est nécessaire de se placer sur le plan phénoménal pour élaborer des hypothèses plausibles concernant le substrat physiologique de l'expérience, le premier permettant de suggérer des hypothèses sur le second.

Au final, même la théorie bien connue de l'isomorphisme psychophysique, à laquelle Köhler resta fidèle pendant toute sa carrière, et qui figure dans le cadre théorique de l'étude très célèbre sur le mouvement stroboscopique de Wertheimer³⁸ (qui fréquenta le laboratoire de Hering lors des années de Prague), peut *de facto* être lue comme une application cohérente et directe de cette orientation méthodologique.

Si nous récapitulons notre parcours à la lumière des perspectives phénoménologiques – notamment contemporaines – fortement tributaires du cadre husserlien, les indications méthodologiques que l'on peut trouver dans les pages d'auteurs comme Brentano, Hering ou encore Stumpf peuvent se révéler entièrement dénuées d'intérêt. En effet, l'emploi de l'observation phénoménologique pour remonter aux processus sous-jacents de l'expérience immédiate et donc pour mener à l'étude de la relation entre cette expérience et le cerveau n'est pas tenu en haute estime par ces perspectives qui circonscrivent l'objectif de la phénoménologie à une analyse descriptive

36. Koffka, K. 1935 (1^{ère} éd.), 1950 (5^e éd.), *Principles of Gestalt Psychology*, London, Kegan Paul, p. 56 et p. 73.

37. Sur ce point je me suis permis de me reporter à Toccafondi, F. 2012, « Vincoli, rappresentazioni e realismo: un punto di vista fenomenologico », in F. Toccafondi (Ed.), *Fenomenologia e scienza, Punti d'incontro passati e presenti*, Firenze, Le Lettere, 2012, pp. 127-221, p. 143, note 34.

38. Wertheimer, M. 1912, Experimentelle Studien über das Sehen von Bewegung, *Zeitschrift für Psychologie* 61, pp. 161-265.

des structures de l'intentionnalité consciente³⁹. Si nous adoptons en revanche le point de vue plus large que nous avons ici brièvement retracé, et qui s'avère quelque peu éloigné de celui promu dans le cadre husserlien, de telles indications méthodologiques nous semblent être aujourd'hui de première importance. Nous avons notamment pu voir comment Hering conférait une double fonction à la phénoménologie : celle de proposer de potentielles pistes de recherche sur le fonctionnement du substrat neurobiologique de l'expérience immédiate et celle de poser des *explicanda* aux explications disponibles pour cette expérience. Les multiples appels auxquels nous assistons actuellement ayant pour but de « naturaliser la phénoménologie », de « phénoménologiser les neurosciences cognitives »⁴⁰, de miser sur la fertilité d'une approche « neurophénoménologique »⁴¹, ou encore d'« incorporer les intuitions phénoménologiques dans la conception expérimentale »⁴² plaident bien, selon nous, en faveur d'un raccord entre le plan phénoménologique et le plan physiologique dont la spécification fut l'un des enjeux majeurs pour l'ensemble des auteurs dont il a été ici question.

39. Gallagher, S. & Zahavi, D. 2008, *The Phenomenological Mind: An Introduction to Philosophy of Mind and Cognitive Science*, London and New York, Routledge, p. 111.

40. Gallese, V. 2006, « Corpo vivo, simulazione incarnata e intersoggettività. Una prospettiva neurofenomenologica », in *Neurofenomenologia. Le scienze della mente e la sfida dell'esperienza cosciente*, M. Cappuccio (Ed.), Milano, Bruno Mondadori, pp. 293-326, p. 294.

41. Cf. Petitot, J., Varela, F. J., Pachoud, B. & Roy, J. M. 1999, *Naturalizing Phenomenology. Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, Stanford, Stanford University Press.

42. Gallagher, S. & Zahavi, D. *The Phenomenological Mind*, op. cit., p. 38.

Titchener contre l'intentionnalisme brentanien

Denis Seron

Historiquement parlant, la critique de l'intentionnalisme entreprise par Edward Bradford Titchener (1867-1927) est certainement l'une des expressions les plus claires de l'antagonisme de la psychologie empirique de style brentanien et de la psychologie expérimentale de style wundtien¹. Cette critique est un aspect particulier d'un combat plus large que Titchener menait aussi contre la psychologie fonctionnaliste. Le fond de son argumentation était un appel à une sorte de « retour aux choses mêmes » expérimental, dans une perspective moniste héritée non seulement de Wundt, chez qui il avait fait son doctorat à Leipzig, mais aussi de l'empirisme de Mach et surtout d'Avenarius.

Titchener a exposé sa critique en particulier dans ses conférences de 1909 à l'Université de l'Illinois à Chicago, publiées la même année, puis dans son ouvrage *Systematic Psychology : Prolegomena*, paru à

1. Je remercie Charles-Édouard Niveleau, Federico Boccaccini et Maria Villela-Petit pour leurs remarques fécondes, dont j'ai tâché de tenir compte dans la version finale, ainsi qu'Arnaud Dewalque, qui a attiré mon attention sur les *Prolegomènes* de Titchener.

titre posthume une vingtaine d'années plus tard². Bien que ces deux ouvrages en présentent des versions assez différentes, un objectif des pages qui suivent sera d'en donner une vue d'ensemble relativement unitaire³. Dans la première partie, je commencerai par retracer les grandes lignes de l'argumentation de Titchener dans ces deux textes. Dans la seconde partie, je m'efforcerai d'en tirer quelques conclusions de caractère général, dont l'ambition sera de montrer en quoi la critique de Titchener est selon moi pertinente non seulement contre l'intentionalisme de Brentano, mais aussi dans le contexte philosophique actuel.

Les *Prolégomènes* de 1929

Le point de départ de Titchener dans les *Prolégomènes* est la question de la définition de la psychologie et du psychique. Il commençait par observer que la psychologie de son temps était déterminée en profondeur par un certain antagonisme entre deux modèles concurrents et fondamentalement différents du psychique et de la psychologie, dont les bases avaient été jetées dans deux ouvrages parus la même année, en 1874, à savoir la *Psychologie du point de vue empirique* de Franz Brentano et les *Principes de psychologie physiologique* de Wilhelm Wundt. Ces deux modèles étant jugés essentiellement incompatibles, l'enjeu explicite des *Prolégomènes* était de décider entre la psychologie empirique et la psychologie expérimentale. Pour cette raison, la cible de Titchener, dans les *Prolégomènes*, est avant tout l'intentionalisme brentanien, même si l'on y trouve aussi une critique importante de la psychologie fonctionnaliste. Ce fait a pu surprendre à une époque où l'intentionalisme

2. Titchener, E. B. 1909, *Lectures on the Experimental Psychology of the Thought-Processes*, New York, MacMillan, 1909 (désormais LEP) ; 1929, *Systematic Psychology : Prolegomena*, New York, MacMillan (désormais SPP). Le second ouvrage est issu d'un manuscrit inachevé qui a occupé Titchener durant les dix dernières années de sa vie. Certaines parties en ont également été publiées au début des années 1920 dans l'*American Journal of Psychology*, dont Titchener a pris la direction en 1921. Voir 1921, « Brentano and Wundt : Empirical and Experimental Psychology », *The American Journal of Psychology*, 32/1, pp. 108-120 ; 1921, « Functional psychology and the psychology of act : I », *The American Journal of Psychology*, 32/4, pp. 519-542 ; 1922, « Functional psychology and the psychology of act : II », *The American Journal of Psychology*, 33/1, pp. 43-83.

3. Je n'accorderai que peu d'attention à l'évolution des conceptions de Titchener entre ces deux textes. Sur ce point, voir Evans, R. B. 1972, « E.B. Titchener and his lost system », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 8/2, pp. 168-180.

brentanien avait quasiment disparu des instituts de psychologie, et dans un monde anglo-saxon où – à l'exception notable de Stout – il avait toujours été très peu représenté⁴.

Si c'est donc d'intentionnalité qu'il va être question, la question porte conjointement, et peut-être plus fondamentalement, sur la pertinence et la signification de la distinction entre le psychique et le physique, sachant qu'elle a nécessairement aussi – j'y reviendrai – d'importantes implications épistémologiques et méthodologiques. Au chapitre 3 des *Prolégomènes*, Titchener passe en revue deux définitions du psychique. La première, qu'il rattache à Alexander Bain, définit négativement le psychique comme ce qui n'a pas d'étendue spatiale (*SPP*, p. 154 suiv.). Titchener formule un certain nombre d'objections intéressantes à l'encontre de cette définition et, comme avant lui Brentano⁵, finit par la rejeter. La seconde définition, positive, consiste à définir le psychique par la *conscience* et, corrélativement, le physique par la non-conscience (*SPP*, p. 157 suiv.). La psychologie peut ainsi être définie comme une science du psychique au sens d'une science des phénomènes conscients. C'est cette dernière définition qui intéresse centralement Titchener et qu'il s'agit de discuter. La définition du psychique en termes de conscience, observe-t-il, est par ailleurs défendue dans deux contextes très différents, d'une part celui de la « psychologie fonctionnelle », d'autre part celui de la « psychologie de l'acte ». Typiquement américaine, la première – dont le fonctionnalisme de la conscience de Searle ou de Dretske peut être considéré comme un héritier direct – définit la conscience en termes de *fonction biologique*, par exemple comme une fonction d'accommodation à la nouveauté en vue d'une meilleure adaptation à l'environnement comprise dans une perspective évolutionniste. La psychologie de l'acte, typiquement austro-allemande, définit la conscience en termes d'*intentionnalité*. C'est à cette dernière que se rattachent Brentano et ses héritiers.

Le problème présente indiscutablement une signification polémique. Titchener a toujours occupé une position marginale dans la psychologie américaine, alors dominée par le fonctionnalisme issu de John Dewey et de James Angell, et dont le *mainstream* est représenté par l'école de

4. Les *Prolégomènes* consacrent au behaviorisme à peine quelques lignes, où Titchener déclare qu'il est né d'un sentiment d'insatisfaction à l'égard de la psychologie fonctionnaliste (*SPP*, p. 253).

5. Brentano, F. 1973, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Hamburg, Meiner, pp. 121-124.

Chicago⁶. Edwin Boring résumait très bien la situation en voyant en lui « un Anglais qui représentait la tradition psychologique allemande en Amérique »⁷. L'intention de Titchener, ici, est avant tout de renvoyer dos à dos l'intentionalisme et le fonctionnalisme au nom de son propre structuralisme « existentiel » ou « existentialiste », auquel il associe les noms de Wundt, Külpe et Ebbinghaus.

C'est sa critique de la psychologie de l'acte qui va nous intéresser ici. Je retracerai sommairement l'argumentation de Titchener, qui est plus complexe qu'il n'y paraît, avant de passer à des considérations de nature plus générale.

La psychologie de l'acte se définit par cette position que Titchener appelle « intentionalisme ». L'intentionalisme correspond à un vaste éventail de conceptions comprenant aussi bien Brentano et son école que toutes sortes de positions psychologiques directement ou indirectement inspirées par la théorie brentanienne de l'intentionnalité. À côté de Brentano, Titchener cite Stumpf, Husserl, Witasek, Stout, Geyser, Meinong, Höfler, Messer, Münsterberg, Alexander Pfänder, Theodor Lipps, et même la *Psychologie* de 1912 de Natorp (*SPP*, p. 236). Le fait qu'on ait affaire ici à une telle variété bigarrée de positions n'est pas anodin. Pour des motifs qui seront détaillés un peu plus loin, Titchener consacre une part considérable de sa discussion critique de l'intentionalisme au chapitre 3 des *Prolégomènes* à la mise au jour de points de désaccord entre psychologues intentionalistes. Mais il ne suffit pas de décrire en détail les innombrables divergences entre les positions d'un certain nombre de psychologues intentionalistes. « La question demeure, ajoute-t-il, de savoir combien profondes sont les sources de divergence – si elles sont seulement superficielles et accidentelles, ou si elles sont fondamentales. » (*SPP*, p. 235.) En vue de répondre à cette question, il entreprend de soumettre l'intentionalisme à un « triple test ». Il s'agit de comparer les positions intentionalistes sur trois questions indiscutablement fondamentales : d'abord la classification des phénomènes psychiques, ensuite la sensation, enfin l'attention. Le but, à nouveau, est de discerner des divergences.

6. Voir Murchison, C. (éd.) 1930, *Psychologies of 1930*, Worcester Mss., Clark University Press, chap. 2 et 3.

7. Boring, E. 1957, *A History of Experimental Psychology*, 2^e éd., New York, Appleton-Century-Crofts, p. 410.

(1) Titchener n'a aucune peine à dégager de telles divergences s'agissant de la classification des phénomènes psychiques. Certains ont énuméré trois classes ultimes, comme Brentano, Stout ou Marty, d'autres quatre, comme Meinong et Theodor Lipps, d'autres deux, voire même une unique classe, comme Natorp ou Samuel Alexander (*SPP*, p. 236, note). Plus encore, Titchener prend plaisir à relever de telles divergences à l'intérieur de l'œuvre de certains psychologues, prenant comme exemples d'une part la première (1899) et la troisième édition (1913) du *Manual of Psychology* de George Frederick Stout, d'autre part les première (1903) et troisième (1909) éditions des *Leitfaden der Psychologie* de Lipps⁸.

(2) La tâche est tout aussi facile en ce qui concerne la théorie de la sensation. Certains intentionalistes voient dans la sensation un acte psychique dont le contenu est physique, comme Brentano, Höfler et Alexander ; d'autres voient en elle un acte psychique dont le contenu est psychique, comme Witasek et Geyser ; d'autres encore la tiennent pour un acte psychique dont le contenu n'est pas psychique mais phénoménologique, comme Stumpf ; et d'autres enfin considèrent que la sensation n'est pas un acte psychique mais que son contenu est psychique, comme Lipps, Husserl et Messer (*SPP*, p. 245).

Fait intéressant, Titchener, qui se déclare lui-même sensualiste, considère que ces divergences sur la nature de la sensation viennent du fait que la sensation fait fondamentalement obstacle à l'intentionnalisme. D'une part, les psychologues intentionalistes trouvent dans la perception externe un cas simple et exemplaire de conscience intentionnelle. Mais d'autre part, poursuit Titchener, force est de constater que la sensation est logiquement antérieure à la perception, et qu'elle « n'est pas de manière évidente intentionnelle » (*SPP*, p. 246). Dès lors, toute la question va être de savoir quel sort réserver à la sensation. On peut choisir de distinguer entre une conscience au sens prégnant et une conscience en un sens non prégnant, ou entre une conscience actuelle et une conscience potentielle. Ou bien on peut encore jeter la sensation par-dessus bord et décider de la définir comme un mode particulier de perception ou de représentation, etc. En fait, toutes ces solutions sont des échappatoires d'égale valeur, entre lesquels le choix est finalement « une question de goût » (*a matter of taste*) (*SPP*, p. 247).

8. Stout, G.F. 1913, *A Manual of Psychology*, 1^{ère} éd., New York - London, University Correspondence College Press, 1899 ; 3^e éd., New York - London, University Tutorial Press. Lipps, Th. 1^{ère} éd., 1903 ; 3^e éd., 1909, *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig, Engelmann.

(3) La question de l'attention se prête à des remarques analogues, mais pour des raisons opposées. Titchener considère que la question de l'attention a été introduite par les psychologues expérimentaux, en particulier par Wundt, et que son introduction a été comme un pavé dans la marre : « Ce fut manifestement un jour sombre pour l'empirisme, dit-il, lorsque le mouvement expérimental a mis l'attention à l'avant-plan de la psychologie systématique⁹. » L'attention ne pose pas problème parce qu'elle semble réfractaire à l'interprétation intentionnelle de la vie mentale, mais, à l'inverse, parce qu'elle est si éminemment intentionnelle qu'elle semble faire double emploi avec l'intentionnalité (*SPP*, p. 251). De là, on est contraint ou bien de la rejeter au-dehors de la conscience et d'en faire en quelque sorte une condition de toute intentionnalité, ou bien de l'assimiler à un processus intentionnel particulier. Mais à nouveau, le choix est affaire d'inclination personnelle.

Inutile de dire que le « triple test » de Titchener confirme pleinement son hypothèse suivant laquelle les divergences entre intentionalistes sont fondamentales et non superficielles. Il en tire un diagnostic assez sombre qu'on pourrait ramener à trois points principaux :

Le premier point est que les divergences sur la sensation et l'attention reflètent des difficultés de principe qui menacent la base même de l'intentionalisme : « L'intentionalisme, résume Titchener, ne sait que faire de la sensation et de l'attention, alors qu'il ne peut pas non plus faire l'impasse sur elles. » (*SPP*, p. 251.)

Le deuxième point important est que, si les divergences entre intentionalistes sont essentiellement indécidables scientifiquement et si le choix entre une solution et une autre est nécessairement une « question de goût », alors on peut douter que l'intentionalisme soit essentiellement de nature scientifique. C'est pourquoi le fond de l'argumentation de Titchener est finalement la recherche d'un *critère de scientificité*. Sur un grand nombre de questions fondamentales, remarque-t-il, les positions adoptées par les psychologues intentionalistes reflètent plus leur personnalité ou leur tempérament individuel que de véritables exigences scientifiques impersonnelles. Titchener prend pour exemple la définition de l'acte mental, qui est conçu tantôt comme l'activité d'un ego, tantôt comme quelque chose qui admet une part de passivité,

9. *SPP*, p. 251. Cette lecture est en soi discutable : on trouve déjà une théorie de l'attention chez Wolff et Kant, et on pourrait tout aussi bien dire que la question de l'attention s'est posée de façon indépendante – et pour des motifs propres – dans la première *Gestalttheorie* au sein de l'école brentanienne. Mais il reste plausible que l'attention soulève une difficulté de principe de l'intentionalisme.

etc., etc. (*SPP*, p. 252). Les différences, ici encore, s'expliquent par des différences entre personnalités individuelles – qui font que Husserl, par exemple, est plutôt un « talentueux lexicographe » qui s'emploie à mettre au jour de subtiles nuances de sens dans les concepts psychologiques et, par là, à distinguer des expressions qui paraissent synonymes dans l'usage courant (*SPP*, p. 252).

De manière générale, avec son caractère impersonnel, c'est aussi indissociablement l'*unité* de la science qui est compromise par le projet intentionaliste. L'intentionnalisme débouche nécessairement sur *des* psychologies plutôt que sur la psychologie ; il n'y a pas une psychologie de l'acte, mais *des* psychologies de l'acte (*SPP*, p. 253). Et cette pluralité – c'est là le point important – est une pluralité essentielle et non accidentelle.

Troisième point : Titchener qualifie à de nombreuses reprises la psychologie de l'acte de « logique appliquée » (*applied logic*). Ce par quoi il faut entendre au moins deux choses. D'abord, « Le psychologue de l'acte (...) vit et se meut dans une atmosphère de logique ou de théorie de la connaissance » (*SPP*, p. 193). Bref, l'intentionnalisme est foncièrement philosophique plutôt que scientifique. Mais ensuite, ce penchant philosophique s'exprime par un souci d'analyse conceptuelle, d'argumentation et de systématisation qui peut porter préjudice à l'observation expérimentale. Les intentionalistes se préoccupent plus de discuter des théories que d'observer des faits : « La psychologie de Brentano, commente Titchener, est essentiellement une affaire d'argumentation, et celle de Wundt est essentiellement une affaire de description. » (*SPP*, p. 8.) « L'intérêt <des intentionalistes>, dit-il ailleurs, réside dans l'argumentation, la discussion, l'explication et la distinction, dans la logique du système, plutôt que dans les faits d'observation. » (*SPP*, p. 243.) Et un peu plus loin, au sujet de Stout : « Les “opinions” sont ce qui préoccupe Stout, la discussion critique des opinions d'autres hommes et l'exposition des siennes propres. » (*SPP*, p. 243.) En d'autres termes : « L'intérêt pour la systématisation, en logique appliquée pour les besoins de la logique, caractérise toute la psychologie de l'acte. » (*SPP*, p. 251.)

À l'opposé, toute l'ambition de Titchener est de rétablir la priorité de l'observation qui, selon lui, est indûment subordonnée à la « logique » chez les psychologues de l'acte. Il s'agit de montrer que, si elle est indispensable *in concreto*, l'étape « logique » du travail scientifique – l'analyse des résultats observationnels et leur synthèse dans des théories communicables – est seulement une étape secondaire qui n'est

certainement pas le cœur de la pratique scientifique. Reprenant une formule de Fechner mieux connue aujourd'hui à travers sa reformulation par les Brentaniens et par Husserl dans sa correspondance avec Natorp, Titchener qualifie la psychologie de l'acte de psychologie « partant d'en haut » (*from above*), tandis que la psychologie fonctionnelle est pour lui essentiellement une psychologie « partant d'en bas » (*from below*) (*SPP*, p. 193-194)¹⁰.

Ce troisième point est manifestement lié au précédent. Le caractère impersonnel, non individuel, en effet, est ce qui distingue la science de la philosophie, comme d'ailleurs de la poésie :

La psychologie a recours, pour ainsi dire, au génie personnel des psychologues lorsqu'elle met en relation, distingue et construit ; et là où ce recours est ainsi individuel, là — comme en philosophie ou en poésie — le résultat reflétera nécessairement la personnalité de l'auteur. (...) Si l'intentionalisme est scientifique, alors la science ne peut plus être qualifiée d'impersonnelle. (*SPP*, p. 251-252.)

La science, le sens commun et la philosophie

Il serait injuste de balayer hâtivement ces objections sous le tapis, sous prétexte qu'elles reflètent un scientisme naïf ou dogmatique. J'aimerais au contraire suggérer, dans les pages qui suivent, qu'il y a derrière elles un problème profond, qui est inhérent à l'approche empiriste, en psychologie ou ailleurs. Mais pour comprendre ce point, un bref détour est nécessaire par la conception de la psychologie scientifique défendue par Titchener lui-même.

D'une manière générale, la critique de Titchener nous amène à nous interroger sur ce que doit être une approche empirique en psychologie et, au-delà, sur la nature des données empiriques. Ce en quoi elle pourrait être plus profonde et féconde que ne le serait une critique naturaliste. Sans doute, l'ambition de Titchener est de hisser la psychologie au rang des sciences expérimentales et, spécialement, des sciences naturelles. Il s'approprie ainsi pleinement le projet de Wundt visant à « transformer la psychologie en une science expérimentale de type strict, une science qui progressera parallèlement à la physiologie expérimentale » (*SPP*, pp. 21-22). Mais il reste que sa critique de l'intentionalisme est plus générale et qu'elle n'est pas essentiellement

10. Cf. Fechner, G.T. 1876, *Vorschule der Ästhetik*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1. Teil, p. 1.

naturaliste¹¹. Cela pour deux raisons bien précises, dont je dirai un mot dans la suite : d'abord Titchener ne considère pas que la psychologie doit être définie d'après son domaine d'objets, ou du moins il tient la question du domaine d'objets pour accessoire et inessentielle. Les questions qu'il se pose sont fondamentalement des questions de nature épistémologique, qui concernent la nature de la connaissance expérimentale et le rôle que doivent y jouer l'analyse conceptuelle ainsi que la psychologie populaire. Ensuite, même sur le plan ontologique, Titchener juge assez peu convaincante, dans l'état actuel de la science, l'idée d'une unification physicaliste des sciences, bien que l'uniformité de la nature lui paraisse par ailleurs un « postulat méthodologique » fécond, voire indispensable (*SPP*, pp. 75-76). C'est pourquoi Titchener prend expressément ses distances envers le naturalisme de Wundt (*cf.* *SPP*, p. 91).

Les positions épistémologiques défendues par Titchener sont expressément inspirées en partie de Wundt et en partie des empiriocriticistes. Un premier point important concerne leur caractère « existentiel ». L'approche de Titchener est dite « existentielle », au sens où il définit l'attitude scientifique comme une attitude d'*observation* dirigée vers de simples *existences*. Cette approche présente deux aspects distincts. D'une part, l'existence s'oppose spécialement aux significations conceptuelles et aux valeurs. D'autre part, l'observation s'oppose aux procédures logiques permettant de systématiser, de communiquer et d'institutionnaliser la science.

Titchener formule cette dernière opposition en reprenant, comme l'avaient fait James et Russell, la distinction entre *acquaintance* et *knowledge about* de l'*Exploratio philosophica* de John Grote¹². L'essentiel est que c'est l'immédiate *acquaintance* qui définit primordialement la science et l'attitude scientifique. L'observation est la méthode fondamentale de la science, « l'unique manière dont l'attitude scientifique se porte vers un thème existentiel (*existential subject-matter*) » (*SPP*, p. 38). À l'opposé, la *knowledge about* n'est pas l'affaire de la science « au sens ultime », mais celle de la « logique appliquée » (*SPP*, p. 46). Les faits observés doivent être « classés, organisés, résumés » par la logique appliquée précisément pour que la science devienne une

11. *Cf.* *SPP*, p. 134.

12. Voir *SPP*, p. 46. *Cf.* Grote, J. 1865, *Exploratio Philosophica : Rough Notes on Modern Intellectual Science*, Part 1, Cambridge, Deighton, Bell, and Co, p. 60 et *passim*.

science institutionnalisée, c'est-à-dire une science aisément communicable et maniable, contribuant à la civilisation au même titre que la religion ou la philosophie.

Titchener affirme par là une différence essentielle entre la science et la « logique », entre la sphère de l'existence et celle de la signification. Mais cette différence est pour ainsi dire abstraite, et il convient simultanément d'affirmer leur nécessaire coopération *in concreto*, dans la mesure où la science doit s'extérioriser institutionnellement (cf. *SPP*, p. 46). Le « chercheur scientifique » (*scientific investigator*) incarne l'unité des deux aspects observationnel et logique :

L'homme de science typique joue un double jeu. Comme homme de science au sens vrai et ultime, il utilise la méthode scientifique d'observation : la méthode qui confronte l'attitude à l'objet au niveau de l'existence (...) occasionne une accointance directe avec le fait. En tant que chercheur scientifique, il délaisse le monde de l'existence pour le monde de la signification logique. (*SPP*, pp. 44-45.)

La conséquence est que la signification, le concept, le logique sont seulement secondaires dans l'attitude scientifique. L'homme de science commence par l'observation qui est « sans signification », et ce n'est qu'ensuite que le chercheur se doit d'organiser et de systématiser logiquement les données observationnelles. Ces formulations sont décisives pour comprendre la critique de l'intentionalisme. L'idée centrale est que le scientifique *au sens prégnant* ou « ultime » doit commencer par se débarrasser de toutes les significations conceptuelles ou de toutes les interprétations préexistantes qui recouvrent l'objet en en dissimulant la « simple existence »¹³ :

L'homme de science écarte toute signification antérieure, toute interprétation des objets de sa recherche, et il les considère pour eux-mêmes, en leur droit propre, comme ils sont. Les données de la science sont en ce sens sans signification (*meaningless*) ; elles sont dépouillées de toute signification, elles sont de simples existences (*bare existences*). (...) Si la science est curiosité, alors elle est la curiosité qui transperce le revêtement d'interprétation pour parvenir à la pure existence. (...) La tendance instinctive de l'homme de science se porte vers le substrat existentiel qui apparaît quand on a éliminé les usages et les buts - la

13. Cf. Titchener, E.B. 1916, *A Beginner's Psychology*, New York, MacMillan, p. 26 suiv.

signification cosmique, la valeur artistique, l'utilité sociale, la référence personnelle. (*SPP*, pp. 32-33.)

Il n'est pas difficile de voir dans ces formulations une réaction contre les implications pragmatistes de la psychologie fonctionnaliste américaine. Si Titchener préconise une approche « existentielle » ou « existentialiste », c'est aussi au sens où il accorde la priorité au *Is* et au *What*, à l'être et à ce qu'il est, plutôt qu'au *Is-for* et au *Why*, seuls significatifs dans la perspective fonctionnaliste¹⁴. Ce qui implique que le psychologue, selon lui, doit commencer par débarrasser la vie mentale de toutes ses composantes pratiques qui précisément intéressent le psychologue fonctionnaliste – et en particulier laisser les *valeurs* à la philosophie¹⁵. Mais cela implique aussi que, comme le souligne clairement Titchener, la psychologie devra être « *descriptive* » et non « *explicative* » (*SPP*, p. 56). Non seulement la psychologie scientifique n'a rien à voir avec les buts et les moyens de la sphère pratique, mais son caractère « existentiel » lui prescrit aussi de ne pas s'occuper des relations causales, du *Why* et du *because* (*SPP*, p. 56). Aussi trouve-t-on chez Titchener une importante critique de l'explication dans le sillage du phénoménalisme de Mach (*SPP*, pp. 57-58). Les notions de force, de cause, d'évolution et d'adaptation, par exemple, sont certes des expédients logiques précieux pour communiquer les résultats observationnels, tout comme d'ailleurs le vieux langage des facultés de l'âme ; mais l'explication causale n'est justement rien de plus, c'est-à-dire rien de proprement scientifique, et il faut éviter de lui attribuer, conclut Titchener, un « pouvoir mythique »¹⁶.

Voyons maintenant ce que ces éléments impliquent du côté des psychologies de l'acte. Les remarques que je viens de faire au sujet de la méthodologie de Titchener permettent de comprendre plus précisément ses réticences à l'égard du caractère philosophique et populaire de l'intentionnalisme. L'idée générale est que le lieu le plus propre de la science est l'observation des simples existences. D'où Titchener conclut que le scientifique doit commencer par se débarrasser des sédiments

14. Boring, E. *A History of Experimental Psychology*, op. cit., p. 555.

15. *SPP*, p. 77. C'est là le point de départ de son ouvrage *A Beginner's Psychology*, op. cit. : la science est « impersonnelle et désintéressée » parce qu'elle « n'a pas affaire à des valeurs, mais à des faits » (*ibid.*, pp. 1-3).

16. Cette idée constitue une divergence significative avec Wundt. Cf. Leahey, T.H. 1981, « The mistaken mirror : On Wundt's and Titchener's psychologies », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 17, pp. 276-278.

sémantico-conceptuels qui recouvrent les simples existences - sédiments qui lui viennent soit de la tradition philosophique, soit du sens commun ou de la *folk psychology*¹⁷. La méthode correcte est de partir de l'accointance observationnelle et de la description analytique des données observationnelles, qui est logiquement antérieure à sa systématisation logique¹⁸. Le tort des intentionalistes est de mettre la charrue avant les bœufs. L'intentionnaliste commence par la « logique appliquée », par ce qu'on pourrait appeler plus clairement l'analyse conceptuelle du langage ordinaire ou du langage traditionnel de la philosophie, et ce n'est qu'ensuite qu'il se tourne vers les faits observationnels. Et son erreur est en quelque sorte dédoublée, puisque l'intentionnalisme est issu et de la tradition philosophique et de la psychologie populaire (*SPP*, pp. 254-258).

Fait assez intéressant, c'est par ce biais que Titchener explique le succès de l'intentionnalisme. La psychologie de l'acte, dit-il, est « aussi durable que le sens commun » (*SPP*, p. 254) ; elle nous montre l'esprit « tel qu'il se présente au sens commun, à l'homme d'affaires, à l'homme de science intelligent qui manque d'entraînement psychologique » (*SPP*, p. 254). C'est une idée intéressante au moins parce qu'elle pointe vers un aspect très caractéristique de la psychologie de Titchener : l'observation ou l'accointance, bien loin d'être ce qui est le plus accessible à tout un chacun, réclame au contraire un entraînement et un contrôle scientifique. À l'opposé, la psychologie intentionaliste commet l'erreur de s'en tenir à « la conception évidente, naturelle, proche, consensuelle (*commonsensical*) de la psychologie et des problèmes psychologiques » (*SPP*, p. 255). C'est pourquoi la psychologie intentionaliste échoue à se hisser au-delà du point de vue individuel et demeure « pré-scientifique » (*SPP*, p. 255).

Les éléments que je viens de résumer ont une deuxième conséquence tout aussi importante sur l'interprétation de l'intentionnalisme. Pour comprendre ce point, il faut se reporter à un autre aspect de la méthodologie de Titchener, à savoir à sa conception de la psychologie et de la différence entre la psychologie et les sciences naturelles.

17. L'expression se trouve expressément dans les *Prolégomènes*, *SPP*, p. 22, note.

18. « La science élabore l'accointance observationnelle en un corpus maniable de *knowledge about* sans distorsion des faits dont elle part. Ces faits sont obtenus par l'analyse, et ils sont transformés par la synthèse, sans changement de nature ou de relation, en des groupes qui peuvent être contrôlés et à des formules qui peuvent être maniées. » (*SPP*, p. 63.)

La conception de Titchener sur ce problème est proche de celle de Wundt, mais elle s'en sépare aussi sur des points essentiels. Elle s'en sépare dans la mesure où Titchener refuse de faire coïncider la distinction entre psychologie et sciences naturelles, comme le fait Wundt, avec la distinction entre observation et *knowledge about*. Titchener reconnaît contre Wundt l'existence de connaissances intuitives dans les sciences naturelles, comme il reconnaît l'existence de constructions conceptuelles en psychologie (*SPP*, p. 107 suiv.) – ce qui le déplace sensiblement en direction de Stumpf, par exemple¹⁹. D'une part, même la physique ne peut se passer des notions intuitives d'espace et de temps, et de manière générale les sciences naturelles ont besoin du « test de l'expérience » ; d'autre part, plusieurs notions psychologiques importantes, comme celles d'aperception ou même de sujet, sont manifestement des constructions conceptuelles qui relèvent de la « logique appliquée ».

Néanmoins, la conception de Titchener est très proche de celle de Wundt en ceci qu'elle affirme que la différence entre psychologie et sciences naturelles n'est pas une différence de nature thématique ou ontologique, mais une différence méthodologique entre des points de vue distincts sur un donné unique et relativement homogène. Ces développements s'inscrivent dans un contexte qui devait paraître quelque peu passé de mode au moment où Titchener travaillait à la *Psychologie systématique* : celui des importants débats qui ont opposé Dilthey, les néokantiens, les empiriocriticistes et les brentaniens autour de la distinction entre sciences de l'esprit et sciences naturelles. La référence de Titchener, dans ce débat, est fondamentalement le monisme de l'expérience d'Avenarius, auquel il rattache lui-même un certain nombre d'auteurs envers lesquels il exprime plus ou moins de sympathie, et qu'il commente en détail dans les *Prolégomènes* : Mach, James Ward, Külpe, Ebbinghaus et le James

19. Cf. Stumpf, C. 1906, « Zur Einteilung der Wissenschaften », *Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Verlag der königlichen Akademie der Wissenschaften, 5, p. 1-94, qui reconnaît que les fonctions psychiques, objets de psychologie, sont la plupart du temps « dérivées » comme le sont les objets physiques. Stumpf, cependant, défend aussi l'idée que ma vie mentale propre est – par opposition aux vécus passés et à ceux d'autrui – une « donnée immédiate » en tant que je la vis présentement. Bien qu'elles ne soient pas proprement des « phénomènes », les fonctions psychiques n'en sont pas moins des données immédiates. Bien qu'essentiellement distincte de la phénoménologie, la psychologie jouit ainsi d'un avantage épistémologique décisif sur les sciences naturelles.

des *Essais sur l'empirisme radical*. Ce à quoi on aurait pu ajouter de nombreuses versions de la théorie des *sense-data* ou le phénoménalisme du jeune Carnap.

L'idée, basiquement, est que la psychologie n'a pas d'objet distinct, mais qu'elle partage avec les sciences naturelles un même donné ou une même *expérience*, la différence étant essentiellement une différence de point de vue²⁰. Ainsi, Titchener s'approprie dans une large mesure la définition de la psychologie d'Avenarius, suivant laquelle la psychologie est une science qui « embrasse toute expérience, *die Erfahrung überhaupt*, pour autant qu'elle est considérée comme dépendante de l'individuel », c'est-à-dire, dans la conception d'Avenarius, comme dépendante du « système C » (*SPP*, p. 115)²¹. L'expression « pour autant qu'elle est considérée comme dépendante de l'individuel » caractérise ici le point de vue spécifiquement psychologique. Il faut entendre par *dépendance*, chez Avenarius comme chez Titchener, une relation fonctionnelle suivant laquelle la variation d'une variable indépendante implique celle d'une variable dépendante. Plus exactement, la psychologie est donc définie par Avenarius comme « la science de l'expérience en totalité considérée comme une variable dépendante du système C » (*SPP*, p. 117).

Titchener reprend presque à la lettre cette définition d'Avenarius, en y introduisant deux modifications qui ne changent certainement pas le fond des choses. D'abord, il substitue le système nerveux au système C. Ensuite, il juge trop large la notion d'expérience d'Avenarius, en ceci qu'elle englobe aussi bien les valeurs qui, d'après lui, relèvent de la philosophie et non de la science²². C'est pourquoi il remplace, au nom de la scientificité de la psychologie, le mot « expérience » par l'expression univoque « expérience existentielle », qui désigne dès lors l'expérience abstraction faite de ses composantes axiologiques (*SPP*, p. 138). La définition finalement adoptée par Titchener est donc la suivante :

20. Cf. Titchener, E.B. 1912, *A Text-Book of Psychology*, New York, MacMillan, p. 9 suiv., qui rattache la conception opposée au dualisme cartésien (*ibid.*, p. 12).

21. Titchener se réfère à Avenarius, R. 1894, « Bemerkungen zum Begriff des Gegenstandes der Psychologie », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 1. Artikel, 18 (1894), p. 137-161 ; 2. Artikel, 18 (1894), pp. 400-420 ; 3. Artikel, 19 (1895), p. 1-18. La définition se trouve dans le deuxième article, p. 418 (« Gegenstand der Psychologie ist die Erfahrung überhaupt als Abhängige des System C ») ; cf. p. 417.

22. *SPP*, p. 138. Cf. *SPP*, p. 77, et ici *supra*.

« La psychologie est la science de l'expérience existentielle considérée comme fonctionnellement dépendante du système nerveux. » (*SPP*, p. 142.)

Les conséquences de ces prises de position ne peuvent qu'être désastreuses pour l'intentionnalisme brentanien, dont le principe est justement de se servir de l'intentionnalité pour définir la psychologie par son domaine d'objets. Si la différence entre la psychologie et les sciences naturelles n'est pas une différence objective, mais une différence de points de vue, alors on ne peut plus garantir que la conscience définie en termes d'intentionnalité caractérise toute entité mentale, et en tout cas la psychologie ne peut plus être définie comme une science de l'acte intentionnel.

Les conférences de Chicago (1909)

À première vue, la critique de l'intentionnalisme dans les conférences de 1909 sur les processus de pensée est assez différente de celle des *Prolégomènes* de 1929. Il y a au moins une différence d'attitude. Dans les *Prolégomènes*, Titchener précise en note que son ambition en 1909 était de « psychologiser » les actes intentionnels de Brentano, c'est-à-dire de voir ce qui pourrait y correspondre dans le champ d'une psychologie scientifique correcte, en vue d'amorcer un véritable dialogue sur des bases communes. Son attitude était ainsi sensiblement plus charitable. Titchener cite à cet égard Théodule Ribot, qui lui en faisait le reproche dans une recension parue en 1910 dans la *Revue philosophique* :

On peut s'étonner que Titchener qui, contrairement à d'autres psychologues, se renferme avec rigueur et résolution dans sa science, excluant tout ce qui est logique, et théorie de la connaissance, ait cru devoir exposer et discuter des théories dont la valeur psychologique est douteuse. Il s'agit plutôt d'analyses verbales, d'idéologie, de subtilités, de distinctions scolastiques.²³

Pourtant, les différences sont superficielles. Les deux critiques reposent en réalité sur les mêmes prémisses et conduisent à des conclusions assez semblables. On y retrouve le même monisme expérimental, la même

23. Ribot, Th. 1910, « E.-B. Titchener. - *Lectures on the experimental Psychology of the Thought processes* », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 69, p. 650, cité dans *SPP*, p. 256, note.

méfiance envers la philosophie au nom de l'observation scientifique, la même opposition au fonctionnalisme et la même tendance à considérer qu'intentionnalisme et fonctionnalisme font dans une certaine mesure cause commune.

L'argumentation des conférences de 1909 présente deux étapes distinctes. En premier lieu, Titchener s'en prend à la distinction brentanienne entre acte et contenu. En second lieu, il critique Stout et Witasek, auxquels il attribue une certaine théorie de l'« objectivité transitive » qu'il distingue principalement de la théorie de l'intentionnalité de Brentano. Ces deux critiques mènent Titchener à des conclusions différentes mais complémentaires, toutes deux à mon sens d'une grande profondeur pour la question de l'intentionnalité et de la nature des phénomènes psychiques.

(1) L'argumentation de Titchener contre la théorie brentanienne de l'intentionnalité présente à son tour plusieurs aspects distincts. Elle porte à la fois sur la thèse de Brentano et sur la pertinence de la description psychologique en termes d'acte et de contenu. En somme, c'est l'édifice entier de la théorie brentanienne de l'intentionnalité que Titchener cherche à mettre à terre. Il s'en prend d'abord à la conception brentanienne des sentiments dans l'espoir de trouver dans la troisième classe des contre-exemples de la thèse de Brentano ; ensuite il adresse une critique de fond au modèle acte-contenu lui-même.

En un premier temps, donc, Titchener entreprend de contester l'universalité du critère de l'intentionnalité de Brentano, s'en prenant à l'une des conséquences directes de la thèse de Brentano, à savoir à la thèse suivant laquelle tous les sentiments et volitions sont intentionnels et doivent par conséquent être décrits en termes d'acte et de contenu. Il cite ainsi des observations de Hamilton, Külpe, Ladd et Wundt en faveur de l'existence de processus affectifs sans contenu représentationnel. Pourtant, s'avouant contraint de laisser la question ouverte parce qu'il n'a pas lui-même obtenu de résultats expérimentaux en ce sens, il se borne à constater que, si ces observations sont avérées, alors la thèse de Brentano est fausse²⁴. La question qui intéresse Titchener est une question méthodologique plus générale. Ce qu'il suggère plutôt, c'est que cette question et toutes celles du même type ne sont décidables

24. LEP, p. 50. Cf. LEP, p. 49 : « Je prétends que, si l'occurrence séparée de processus affectifs est un fait d'observation, comme Külpe, Ladd et Wundt l'attestent, alors on a trouvé une exception valide à la définition du psychique de Brentano. Nous sommes en présence d'un phénomène psychique qui est, pour ainsi dire, tout acte, et qui n'a pas de contenu. »

que par l'observation psychologique, et que, faute d'observations suffisantes, la bonne attitude est précisément de les laisser en suspens. Au contraire, la psychologie de l'acte et du contenu, déclare-t-il, est une psychologie de la réflexion et non de l'observation (*LEP*, p. 53). Le tort de Brentano est d'avancer sa thèse de l'intentionnalité non pas sur des bases observationnelles, mais sur la base de la « réflexion » au sens lockéen, bref sur la base de considérations de nature *logique* :

Je pense qu'un fait psychologique, une donnée d'observation, a été jeté, par la réflexion, dans une forme logique ; et je pense qu'ici comme partout, l'interposition de la logique se fait au détriment de la psychologie. (*LEP*, p. 50.)

Sans doute, on pourrait toujours rétorquer que Brentano invoque l'évidence immédiate de la perception interne – mais, dit Titchener, « c'est là la manière dont tous les psychologues s'en tirent quand ils sont en panne d'arguments » (*LEP*, p. 51). Ce qui, soit dit en passant, n'est peut-être pas tout à fait faux. On pourrait aussi invoquer les arguments de Brentano en faveur du caractère représentationnel de la troisième classe, qui sont encore, en substance, ceux du représentationnalisme contemporain. On pourrait dire que, là où les états affectifs ne paraissent pas représentationnels, c'est en réalité que l'*intention* est localisé dans le corps : j'ai mal aux dents, j'ai le cœur serré, etc. Mais en réalité, on peut encore se demander si ce n'est pas là un subterfuge artificiel pour maintenir une thèse qui n'est pas directement issue de l'observation, ou qui n'est pas motivée directement par des contraintes observationnelles, mais plutôt par des contraintes systématiques ou conceptuelles, « logiques » au sens de Titchener. Ici, déjà, Titchener reproche à Brentano de procéder du général vers le particulier (*LEP*, p. 53), c'est-à-dire de partir du « logique » pour ensuite l'imposer de force aux faits observationnels, au lieu de partir des observations pour ensuite les organiser logiquement. En d'autres termes, il manque à Brentano une approche authentiquement observationnelle ou expérimentale – ce qui compromet d'emblée tout dialogue scientifique. Cependant, il se trouve que, selon Titchener, il y a bien un auteur qui a transplanté courageusement la question de l'intentionnalité sur le terrain expérimental. Cet auteur, pour qui il exprime à cette époque beaucoup d'estime et de sympathie, est Witasek dans ses *Grundlinien der Psychologie*, parus juste un an auparavant²⁵. C'est donc à Witasek,

25. Witasek, S. 1908, *Grundlinien der Psychologie*, Leipzig, Dürr.

et non à Brentano, qu'il va finalement adresser ses objections les plus significatives à l'encontre de la théorie de l'intentionnalité. Ces objections sont au nombre de deux, et elles vont nous amener au cœur de la problématique de l'intentionnalité telle que la conçoit Titchener.

La première objection a pour cible, à nouveau, la thèse de Brentano. L'idée est que cette thèse, chez les intentionalistes, suppose *un parti pris non fondé en faveur de la représentation* et au détriment d'autres actes comme les actes affectifs. S'en prenant à la conception de Witasek, Titchener lui reproche de présupposer que les actes affectifs ont un contenu constitué par une représentation sous-jacente, au lieu de se limiter à l'observation suivant laquelle ils ont un contenu *sui generis* qui, précisément, se distingue nettement des contenus représentationnels :

La représentation est l'unique processus mental qui remplit la condition du fait psychique ; on ne peut faire entrer la pensée, le sentiment et le désir sous cette définition qu'en changeant la signification du mot « contenu ». (...) Je soumets l'idée que, toutes choses étant égales, il faudra accorder sa préférence à cette psychologie qui refuse de préjuger ainsi du problème en faveur de la représentation, et qui place sur le même plan toutes les formations mentales, en tant que faits psychiques. (LEP, p. 56.)

La deuxième objection (LEP, p. 56-57) est plus pratique, mais elle a aussi des implications cruciales sur le plan théorique. Titchener constate que la généralisation de la distinction entre acte et contenu à toute vie mentale a pour effet de « dupliquer la psychologie ». En un mot, les intentionalistes sont amenés à poursuivre parallèlement le travail d'analyse et du côté de l'acte et du côté du contenu. Par ailleurs, il est important de remarquer que ces deux types d'analyse ne peuvent pas être strictement parallèles et que c'est là une contrainte de principe de l'intentionnalisme lui-même. Elles ne peuvent pas être strictement parallèles, observe de façon intéressante Titchener, parce qu'un même contenu doit pouvoir être le contenu de plusieurs actes de types différents (LEP, p. 57). Le résultat est que la psychologie se complique singulièrement – et peut-être inutilement.

Naturellement, on peut toujours soutenir que la vie mentale est elle-même intrinsèquement complexe et qu'il doit en être de même de l'analyse psychologique. Mais il y a ici un problème plus profond, c'est que la duplication de la psychologie va irrésistiblement de pair

avec une « surarticulation » (*over-articulation*) de la vie mentale. On multiplie sans nécessité les catégories de telle manière qu'on considère trop rapidement ces catégories comme des catégories *ultimes*. En d'autres termes, la complexification conduit à tenir pour irréductible ce qui pourrait bien n'être que des constructions artificielles, tandis que l'attitude correcte serait au contraire de chercher à réduire à autre chose tout ce qui peut l'être. Mais quelque chose fait obstacle à cette attitude correcte chez les intentionalistes, et c'est précisément, encore et toujours, la tendance à mettre la systématisation logique avant l'observation. Aussi Titchener peut-il conclure dans ses leçons de 1909, commentant un passage des *Grundlinien* de Witasek :

Je pense que ces pages souffrent de surarticulation. Je pense aussi que leur auteur est trop prompt à accepter quelque chose comme un élément psychologique ultime. (...) J'en reviens à mon idée de départ : c'est là une psychologie de la réflexion. (...) À mon avis, <l'analyse du jugement de Witasek> est le produit artificiel d'une mauvaise attitude initiale ; la construction logique a devancé l'examen introspectif. (*LEP*, p. 59-60.)

Ce point est très important pour comprendre comment Titchener va s'y prendre pour rendre compte des phénomènes mentaux dont les intentionalistes prétendent rendre compte au moyen de la distinction de l'acte et du contenu. En fait, Titchener ne nie pas qu'il y ait un sens à distinguer entre le voir et le vu, l'entendre et l'entendu, et ainsi de suite. Assurément, la distinction entre acte et contenu est légitime jusqu'à un certain point. Ce que Titchener reproche à l'intentionnalisme, c'est plutôt de soumettre de force les faits observationnels à une distinction *conceptuelle* en postulant qu'elle est irréductible. Au contraire, il va pour sa part tenter de réduire l'acte et le contenu à deux aspects d'une même réalité observationnelle qui est l'esprit ou la vie mentale pris comme *processus*²⁶. L'acte et le contenu, en réalité, sont réductibles respectivement au « cours temporel » (*temporal course*) et à la « spécificité qualitative » (*qualitative specificity*), c'est-à-dire à deux caractères durationnel et qualitatif d'un même et unique processus mental (*LEP*, p. 60-61). Aussi Titchener peut-il très naturellement opposer une

26. Titchener considère que la psychologie « traite exclusivement (...) de processus, (...) jamais de choses », et que s'il y a un sens à la qualifier de science de l'esprit, alors l'esprit doit être défini comme une « somme de processus » (1898, *A Primer of Psychology*, New York, MacMillan, p. 7 ; cf. 1897, *An Outline of Psychology*, New York, MacMillan, pp. 4-12 et 339 suiv.).

« psychologie de la réflexion » qui parle d'actes et de contenus à une « psychologie du processus » qui parle de durées et de qualités (LEP, p. 61).

En fait, Titchener estime de façon conséquente que c'est la notion de processus qui nous permet de renouer avec l'observation et qui, en conséquence, « nous soulage de la fatale nécessité de demander de l'aide à la logique » (LEP, p. 61). L'idée est précisément qu'acte et contenu sont *in concreto* indissociables et que leur unité est le processus mental, tandis que leur différenciation est en réalité seulement une distinction conceptuelle qui relève de la logique appliquée et non de l'observation psychologique (LEP, p. 61). Ce dernier point doit être compris dans le sens du monisme avenarien de Titchener. Ce qu'on voit se dessiner ici n'est rien d'autre, en définitive, que l'antagonisme – très caractéristique du tournant du siècle – entre le dualisme brentanien et une conception moniste de la représentation qui est celle de James, de Mach, du premier Carnap et de l'école gestaltiste de Berlin.

(2) La dernière série d'objections de Titchener est moins dirigée contre Brentano que contre une certaine variante de la théorie de l'intentionnalité qu'il appelle « objectivité transitive » ou « référence transitive », et qu'il associe aux noms de Stout et, à nouveau, de Witasek. Cette variante de la théorie de l'intentionnalité coïncide jusqu'à un certain point avec ce qu'on appelle aujourd'hui la conception externaliste de l'intentionnalité. Mais jusqu'à un certain point seulement – car il faut remarquer que Stout et Witasek, en réalité, maintiennent parallèlement la conception de style plutôt internaliste de Brentano, ce qui les rapproche de certains internalistes actuels²⁷. D'un côté, Brentano distingue l'acte et son contenu et qualifie le contenu de phénomène physique ; de l'autre, Stout et Witasek qualifient l'acte et le contenu de psychiques et leur opposent l'objet extramental de l'acte (LEP, p. 63). Partant, l'idée est d'abord qu'il faut distinguer l'acte, le contenu et l'objet, ensuite que ces trois termes se retrouvent nécessairement dans tout objet mental.

27. Cf. Loar, B. 2003, « Phenomenal intentionality as the basis of mental content », dans M. Hahn & B. Ramberg (éds.), *Reflections and Replies : Essays on the Philosophy of Tyler Burge*, MIT Press, p. 229-258 ; Graham, G. Horgan, T. & Tienson, J. « Consciousness and intentionality », dans S. Schneider & M. Velmans (éds.) 2007, *The Blackwell Companion to Consciousness*, Oxford, Blackwell, p. 471. Ces auteurs font coexister une intentionnalité « phénoménale » avec une intentionnalité « externaliste », ou « référence » (Loar).

La première objection de Titchener est la moins importante. Elle consiste à dire que la notion même d'objet extramental n'est pas pertinente en psychologie, trivialement parce qu'elle est exclusive de celles de réalité mentale et d'expérience interne (*LEP*, pp. 64-65). La deuxième objection consiste, à nouveau, à faire valoir qu'il existe des contre-exemples plausibles à la thèse de l'universalité de l'objectivité transitive (*LEP*, pp. 65-66). Titchener évoque les sentiments, les sensations organiques comme la faim, ainsi que certaines sensations à peine conscientes et certaines réactions associatives non motrices décrites par Messer. Mais c'est la troisième objection qui est décisive (*LEP*, p. 66 suiv.). En des termes singulièrement modernes, Titchener émet l'idée que l'objectivité transitive ne peut pas être définitoire du mental non plus parce qu'il existe des objets mentaux sans objectivité transitive, mais, à l'inverse, parce qu'il existe des formes non mentales d'objectivité transitive. Bref, la réalité physique présente des formes d'intentionnalité, c'est-à-dire d'intentionnalité *de re*.

Titchener renonce rapidement à exploiter à cette fin les exemples du genre de la colonne de fumée qui indique l'existence d'un feu de camp ou de l'aiguille du baromètre qui indique un changement climatique (*LEP*, p. 67). Il y renonce pour les mêmes raisons que John Searle un demi-siècle plus tard, à savoir parce que la relation de pointage de la fumée vers le feu n'est pas *intrinsèque* à l'objet physique comme est censée l'être celle unissant l'acte mental à l'objet représenté. La voie choisie par Titchener est un peu différente. Très sommairement, il estime que la notion d'*organisation physique* – qu'il s'agisse de celle des organismes vivants ou des êtres inanimés – induit une relation de pointage qui est au moins l'analogue de l'objectivité transitive (*LEP*, p. 71)²⁸. De même que, par exemple, une représentation conceptuelle indique et implique les représentations particulières qui tombent sous le concept, de même chaque partie d'un système physique indique et implique – par exemple causalement – toutes les autres parties du système (*LEP*, p. 72). En conséquence, « on ne peut pas faire de la référence transitive le critère de l'esprit, puisqu'elle apparaît – sans doute avec des différences mineures – dans toute forme d'organisation » (*LEP*, p. 74).

28. Pillsbury, W.B. 1928, « The Psychology of Edward Bradford Titchener », *Philosophical Review*, 37/2, p. 103 et 106, rapprochait cette conception de celles défendues dans l'école gestaltiste de Berlin.

Bien entendu, ce que Titchener veut établir par là n'est pas l'existence d'une structure commune à l'esprit et à la réalité physique qui serait la référence transitive. Ce qu'il veut montrer, tout au contraire, c'est que la référence transitive ne peut pas servir de critère du mental et, plus encore, que les théories de la référence objective reposent sur une confusion entre l'esprit et l'organisation physique (*LEP*, p. 75). C'est pourquoi Titchener juge ces théories plus dangereuses que l'intentionnalisme du contenu de Brentano. Car elles conduisent à confondre « le processus mental avec le processus psychophysique, l'esprit avec l'organisme, la psychologie avec la biologie » (*LEP*, p. 75). Bref, de telles théories nous font perdre la psychologie elle-même en tant que science *sui generis* des données de l'expérience introspective.

On se bornera, en guise de conclusion, à épinglez certains aspects plus intéressants de la psychologie de Titchener, et à suggérer succinctement de possibles parallèles avec la philosophie contemporaine. Sans me risquer à énumérer les avantages et les inconvénients respectifs des deux positions rivales, je me limiterai à trois remarques générales concernant les potentialités critiques des prises de position de Titchener.

(1) Le premier point concerne la critique du fonctionnalisme, que j'ai jusqu'ici délibérément laissée à la périphérie, pour me concentrer sur l'intentionnalisme. Cette critique est pour nous de première importance, d'abord parce que le fonctionnalisme est un aspect central des théories contemporaines de l'intentionnalité, ensuite parce que l'anti-intentionnalisme et l'anti-fonctionnalisme de Titchener ne sont pas sans lien si on les envisage d'un point de vue plus récent. C'est un fait que l'intentionnalisme est réinterprété aujourd'hui en termes fonctionnalistes, et que cela vaut pour les approches externalistes aussi bien qu'internalistes. De plus, il semble que la critique titchenerienne de la « référence objective » de Stout et Witasek soit dans une large mesure transposable aux théories fonctionnalistes de l'intentionnalité. Car ce que nous dit Titchener, en définitive, c'est que la référence objective, définie en termes de relations fonctionnelles causales au sein d'un système biologique, est psychologiquement irrelevante tout comme l'est aussi la définition fonctionnaliste *sensu stricto* de la conscience en termes téléologiques et pratiques. Le lien entre ces deux définitions, qui nous paraît si évident aujourd'hui, est absent chez Titchener, puisque les *Prolégomènes* de 1929 se bornent à opposer la définition intentionaliste

du mental en termes d'intentionnalité à la définition fonctionnaliste du mental en termes de conscience prise comme une fonction biologique. Je pense pourtant que ce lien aurait pu être envisagé par Titchener et que d'autres auteurs l'ont d'ailleurs envisagé sensiblement à la même époque dans un contexte assez semblable, celui de l'empirisme avenarien et machien qui forme la base de la psychologie de Titchener.

Barry Smith a très bien montré, dans *Austrian Philosophy*²⁹, les liens historiques étroits unissant la deuxième *Gestalttheorie* à l'empirisme d'Avenarius, de Mach et du Cercle de Vienne. De fait, la critique de l'hypothèse de constance a d'abord le sens d'une protestation radicalement empiriste contre certaines constructions conceptuelles supposées infondées de la psychologie de l'acte. Ainsi, la clef de voûte de la critique de l'intentionnalisme dans la deuxième *Gestalttheorie* est la critique des théories de l'attention perceptuelle. Or le psychologue danois Edgar Rubin, dans son traité intitulé *Figures de la perception visuelle* de 1915 qui marque l'une des origines de la deuxième *Gestalttheorie*, débute précisément sa critique de fond de la notion d'attention en objectant que la définition de l'attention en termes de fonction ou de but pratique ne peut qu'être non pertinente en psychologie – ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de s'en prendre aussi, pour d'autres raisons, à la théorie de l'attention de Wundt reprise en grande partie par Titchener³⁰.

(2) Le deuxième point important est que la position de Titchener peut être vue comme une alternative au naturalisme, ou du moins comme un contre-exemple montrant que, contrairement à ce que pourrait suggérer la littérature de ces six dernières décennies en philosophie de l'esprit, la psychologie expérimentale n'implique pas nécessairement le naturalisme et pourrait bien être consistante avec un modèle antinomique du naturalisme.

Titchener, on l'a vu, identifie purement et simplement le contenu intentionnel au contenu qualitatif, ce qui semble le rapprocher singulièrement non seulement de la seconde *Gestalttheorie* ou des théories des sense-data, mais aussi des récentes théories de l'intentionnalité

29. Smith, B. 1996, *Austrian Philosophy : The Legacy of Franz Brentano*, Chicago - LaSalle, Open Court, chap. 1.

30. Rubin, E. 1915, *Synsoplovede Figurer. Studier i psykologisk Analyse*, 1 del, Kobenhavn - Kristiania, Gyldendal ; trad. allem. P. Collett 1921, *Visuell wahrgenommene Figuren. Studien in psychologischer Analyse*, 1. Teil, Kobenhavn - Christiania - Berlin - London, Gyldendal, p. 97. Voir mon article « Phénoménologie de style husserlien et psychologie de la forme : Arguments pro et contra », à paraître.

phénoménale suivant lesquelles, précisément, le contenu intentionnel est nécessairement « phénoménalement constitué »³¹. Ce dernier rapprochement n'est pourtant que partiellement exact. En réalité, un aspect extrêmement intéressant de la critique titchenerienne de la psychologie de l'acte est précisément qu'elle conteste ce que Titchener voit comme un privilège indû de la représentation chez Brentano et chez ses héritiers³². La conception de Titchener, en ce sens, peut être qualifiée d'*anti-représentationaliste* ou, en tout cas, de *non représentationaliste*.

La variété de phénoménalisme psychologique défendue par Titchener ne consiste pas à apprivoiser les *qualia* en les redéfinissant dans les termes d'une intentionnalité seule supposée théorisable, comme dans le représentationalisme contemporain, mais elle consiste, à l'inverse, à réinterpréter l'intentionnalité en termes de qualités phénoménales. Néanmoins, ce qui est remarquable, c'est que l'approche représentationaliste comme celle de Titchener, bien que antinomiques, sont motivées par une même exigence de scientificité : autant le caractère subjectif et donc non scientifiquement théorisable des *qualia* contraint les représentationalistes à les redéfinir en termes d'intentionnalité, autant, à l'inverse, le caractère non observationnel et donc non scientifique de la psychologie de l'intentionnalité contraint Titchener à redéfinir les contenus intentionnels en termes de contenus qualitatifs. Et on pourrait dire la même chose de l'école gestaltiste de Berlin, qui rejette l'intentionalisme en alléguant le fait qu'il repose sur une « hypothèse de constance » empiriquement indémontrable. Si on formule ainsi le problème, alors le choix entre représentationalisme et monisme de l'expérience réside dans le *critère de scientificité* : soit la science doit être naturaliste, soit elle doit être empiriste, et la décision entre théorie représentationaliste des *qualia* et théorie phénoménaliste de la représentation est en quelque sorte motivée par une décision préalable entre naturalisme et empirisme. En ce sens, c'est bien dans la question du critère de scientificité que réside finalement la clef de voûte de l'argumentation de Titchener.

31. Cf. Horgan, T.E. & Tienson, J.L. 2002, « The intentionality of phenomenology and the phenomenology of intentionality », dans Chalmers D. J. (éd.), *Philosophy of Mind : Classical and Contemporary Readings*, Oxford, Oxford University Press, p. 520-533, ainsi que Seron, D. 2010 « Perspectives récentes pour une phénoménologie de l'intentionnalité », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VI/8.

32. Voir LEP, p. 56, et ici *supra*.

Cette question du critère de scientificité permet de comprendre pourquoi la psychologie de Titchener, fondamentalement, ne pouvait pas être naturaliste. Il est remarquable que la critique de Titchener, pour ainsi dire, ne se situe pas là où l'on aurait pu attendre une critique de l'intentionnalisme au nom de la psychologie expérimentale. Certes, il y a chez Titchener une critique intransigeante de la *folk psychology*, mais cette critique ne consiste pas à opposer à l'introspection brentanienne des méthodes naturalistes. Tout au contraire, Titchener considère que la méthode scientifique est essentiellement l'observation et que l'observation en psychologie est l'*introspection* – introspection dont il dit quelque part avoir découvert la valeur scientifique dès 1888 à la lecture de l'*Analysis of the Phenomena of the Human Mind* de James Mill, et qu'il déclare n'avoir jamais reniée depuis (LEP, p. 96). Ce point fait assurément de lui un introspectionniste, quoique en un sens différent de Brentano – comme d'ailleurs aussi en un sens différent de celui où Wundt en appelle à l'introspection indirecte. En fait, Titchener a développé, en partie contre Wundt, toute une épistémologie de l'« introspection systématiquement contrôlée » dont la méthode de base est celle du compte rendu (*report, record*) (LEP, IV), et qui est à nouveau assez proche de ce qu'on trouve chez les gestaltistes berlinois³³.

Il y a pourtant un point au moins sur lequel un rapprochement avec le naturalisme contemporain peut sembler légitime – un point qui se rattache directement à la définition de la psychologie reprise par Titchener à Avenarius. Car il semble bien que, comme les naturalistes contemporains, Titchener voie dans le caractère privé, voire incommunicable de l'expérience introspective un obstacle de principe à la scientificité, et

33. Cf. Titchener, E.B. *A Beginner's Psychology*, op. cit., p. 20 suiv. ; Id., *A Text-Book of Psychology*, op. cit., p. 19 suiv. ; Id., « Prolegomena to a study of introspection » et 1912, « The schema of introspection », *The American Journal of Psychology*, 23, respectivement p. 427-448 et 485-508. Titchener définit l'expérimentation psychologique comme « une introspection ou une série d'introspections faites dans des conditions standards » (*Experimental Psychology: A Manual of Laboratory Practice*, vol. 1 : *Qualitative Experiments*, Part 1 : *Student's Manual*, London, MacMillan, 1922, p. xiii ; cf. *A Primer of Psychology*, op. cit., p. 26 et 32 suiv.). Bien qu'il s'accorde avec Wundt pour rejeter l'idée d'un antagonisme entre introspection et expérimentation (cf. Wundt, W. 1888, « Selbstbeobachtung und innere Wahrnehmung », dans *Philosophische Studien*, IV, p. 292-309), sa conception est plus proche de celle de l'école de Würzburg, critiquée par Wundt (Leahey, T.H. « The mistaken mirror : On Wundt's and Titchener's psychologies », art. cit., p. 275). Sur la méthode du compte rendu de Titchener et ses possibles applications dans un contexte plus contemporain, cf. Schwitzgebel, E. 2004, « Introspective training apprehensively defended : Reflections on Titchener's Lab Manual », *Journal of Consciousness Studies*, 11/7-8, pp. 58-76.

surmonte ce problème en s'en remettant à la physiologie. Même sur point, l'écart avec le naturalisme reste néanmoins abyssal, simplement parce qu'en réalité Titchener ne s'oppose pas tant à l'idée d'une expérience privée à la base de la méthode de la psychologie scientifique, mais plutôt à celle suivant laquelle cette expérience privée nous ferait accéder à un domaine d'objets privés distincts des objets des sciences naturelles.

L'essentiel de l'argument réside d'une part dans le monisme expérientiel de Titchener, d'autre part dans sa définition de la psychologie reprise à Avenarius, d'après laquelle, on l'a vu, la psychologie est « la science de l'expérience existentielle considérée comme fonctionnellement dépendante du système nerveux » (*SPP*, p. 142). Cette dernière définition, observe Titchener, renferme certes une référence à l'individuel, mais pour autant elle « ne démarque pas l'expérience psychologique comme privée et impartageable de l'expérience commune et partageable des autres sciences » (*SPP*, p. 136). En fait, Titchener ne défend certainement pas l'idée que la psychologie aurait accès à certains faits mentaux privés par une méthode *sui generis* ; « nous n'avons, dit-il à la toute fin des *Prolégomènes*, aucun accès à une réserve privée de faits psychologiques » (*SPP*, p. 269). Bien plutôt, il considère que l'objet de la psychologie, à savoir le « sujet connaissant », le sujet psychologue, est *aussi* un objet de biologie et de physique, mais qu'il est étudié en psychologie d'un certain point de vue qui n'est pas celui de la biologie et de la physique. En dépit de son apparente coloration naturaliste, il y a donc une énorme différence entre la psychologie de Titchener et le naturalisme contemporain. Il ne s'agit pas tant pour Titchener de convertir la psychologie introspective à l'objectivité des sciences naturelles, mais, à l'inverse, d'affirmer que les sciences naturelles elles-mêmes partagent avec la psychologie la même expérience privée, propre et individuelle, et que c'est cette expérience privée, propre et individuelle qui fait la scientificité et des sciences naturelles et de la psychologie. D'après la conception phénoménaliste de la science de Titchener, c'est en somme la subjectivité phénoménale qui définit la science, tandis que la tâche visant à rendre l'expérience communicable et supra-individuelle incombe au contraire à la « logique appliquée » :

Il semble qu'on oublie parfois que le physicien connaissant et le biologiste connaissant ne sont pas moins « individuels » que le psychologue connaissant, et qu'un fait physique ou biologique peut, en certaines

circonstances, n'être observable que par un unique physicien ou biologiste. (SPP, p. 136, note 81)

Maintenant, cette idée peut sembler contredire de façon flagrante une certaine objection anti-intentionnaliste de Titchener commentée plus haut, suivant laquelle la priorité intentionaliste accordée à la logique au détriment de l'observation allait de pair avec une incapacité à se hisser au point de vue supra-individuel de la science. Ici, à l'inverse, l'observation est synonyme d'individualité subjective, et c'est au contraire la logique qui est censée rendre secondairement l'expérience communicable dans la science institutionnalisée. Mais cette contradiction est en réalité superficielle. Elle s'évanouit si l'on se rappelle que, pour Titchener, le tort de l'intentionnaliste est précisément de ne pas se servir de la logique comme d'un instrument pour *objectiver* l'expérience phénoménale, mais d'en faire son point de départ. Or cela veut dire, précisément, que l'observation, quand bien même elle est individuelle, est scientifiquement partageable, c'est-à-dire « systématiquement contrôlable ». La priorité accordée à l'observation signifie justement qu'on s'en remet à quelque chose qui est en droit testable pour tout un chacun : « *You can test all this for yourself !* » (LEP, p. 96.) C'est cette testabilité qui fait que l'observation est ensuite logiquement communicable et supra-individuelle, par opposition au sens commun et aux théories philosophiques qui demeurent dépendants du tempérament et des inclinations individuelles. Précisément dans la mesure où elle n'est pas in-formée conceptuellement, où elle est la simple constatation d'existence – la simple *Daseinsfeststellung*, pour reprendre une expression husserlienne –, l'observation psychologique forme aussi un sol sur lequel l'homme de science, c'est-à-dire l'homme de la science institutionnalisée, peut être assuré de pouvoir construire un savoir supra-individuel. Or, cela me semble une vérité profonde sur l'empirisme. Les données d'expérience qui justifient les théories sont certes nécessairement individuelles, mais une théorie n'est proprement scientifique qu'à la condition que ces données soient observables par tout un chacun, et qu'en droit *chacun puisse voir qu'il en est ainsi*. Les théories peuvent être très diversifiées en raison de contextes historiques, culturels ou individuels eux-mêmes très diversifiés, mais le test de l'expérience auquel on les soumet en dernier ressort doit être, en un certain sens, supra-individuel, ou plutôt il y a un sens à exiger un contexte observationnel identique pour toutes les théories - ce qui

réclame naturellement qu'on se limite, pour ainsi dire, à un concept minimal de l'expérience, comme le fait Titchener en définissant l'expérience comme une simple constatation d'existence.

(3) Le troisième et dernier point concerne l'orientation radicalement empiriste de la psychologie de Titchener et les enseignements qu'on peut en tirer du point de vue de la psychologie de l'acte. Considérons à nouveau le rapport entre la psychologie de Titchener et la philosophie naturaliste de l'esprit. En quoi le phénoménalisme de Titchener s'oppose-t-il au naturalisme ? En première approximation, on pourrait présenter les choses en disant que la psychologie de Titchener conquiert l'objectivité scientifique sur la base de la conscience phénoménale, et non en partant de l'intentionnalité qui renvoie irrémédiablement à l'idiosyncrasie de la psychologie populaire et pré-scientifique. En cela, sa stratégie serait antipodique de celle de la philosophie contemporaine de l'esprit. Mais cette lecture serait inexacte. En fait, en rejetant et le fonctionnalisme et l'intentionnalisme, c'est tout aussi bien la définition du mental en termes de *conscience* que rejette Titchener. Ce qui signifie que sa méthodologie phénoménaliste n'implique certainement pas une conception phénoménologique du mental comparable à celle de Brentano ou de Husserl.

La vérité est que Titchener juge non pertinente toute définition ontologique du mental, qu'elle soit phénoménologique ou naturaliste. Par là s'explique le fait qu'il ne juge pas utile de mettre à la place des définitions cartésienne, fonctionnaliste et intentionaliste une nouvelle définition du mental, par exemple en termes de contenus qualitatifs. Ce qui lui importe est avant tout de fixer une définition méthodologique *de la psychologie*, dans une perspective qui rappelle bien sûr le phénoménalisme, mais aussi, de façon assurément moins directe, la psychologie néokantienne³⁴.

Un intérêt de la psychologie de Titchener est peut-être de tenir dissociées deux choses qui sont souvent confondues aujourd'hui. Il y a d'une part ce qu'on appelle la conscience phénoménale et qui correspond, chez Titchener, aux contenus qualitatifs ; et il y a d'autre part l'observation introspective³⁵. Pour parler comme John Searle, il y a d'une part la subjectivité au sens ontologique, qui est une propriété de certains objets, et d'autre part la subjectivité au sens épistémologique, qui est

34. Cf. Seron, D. 2009, « La critique de la psychologie de Natorp dans la V^e Recherche logique de Husserl », *Philosophiques*, 36/2, p. 536 suiv.

35. Cf. Titchener, E.B. « Prolegomena to a study of introspection », art. cit., pp. 439-442.

une propriété de notre connaissance des objets³⁶. Ces deux problèmes sont indépendants chez Titchener comme ils le sont chez Searle. D'un côté, la différence épistémologique entre subjectivité et objectivité est bien réelle, mais elle ne coïncide pas avec la différence entre psychologie introspective et sciences naturelles ; subjectivité et objectivité sont plutôt deux moments d'une science unifiée, selon qu'on la considère du point de vue de la pratique individuelle ou de celui de son institutionnalisation supra-individuelle. De l'autre côté, il n'y a pas à proprement parler de différence ontologique entre subjectivité et objectivité, mais toute donnée d'expérience est comme telle par définition individuelle. L'approche de style phénoménaliste de Titchener soulève sans doute plus de problèmes qu'elle n'en résout, mais elle est aussi riche d'enseignements. En premier lieu, sa stratégie attire l'attention sur certains faits difficilement conciliables avec le naturalisme robuste. Outre qu'elle permet d'envisager une scientificité psychologique sans les inconvénients du naturalisme, elle rend encore mieux compte du fait que, comme l'affirme le passage cité plus haut, « le physicien connaissant et le biologiste connaissant ne sont pas moins "individuels" que le psychologue connaissant, et qu'un fait physique ou biologique peut, en certaines circonstances, n'être observable que par un unique physicien ou biologiste. » (*SPP*, p. 136, note 81)

En second lieu, s'agissant plus spécialement de l'intentionnalisme brentanien, la leçon à tirer de la critique de Titchener me paraît être celle-ci : dans la mesure où cette critique procède finalement d'une exigence empiriste semblable à celle animant la *Psychologie du point de vue empirique* – exigence empiriste comprise d'un côté comme de l'autre en termes introspectionnistes –, elle peut être lue comme un défi lancé à l'intentionnalisme brentanien. En définitive, tout se passe comme si, comme le firent à la même époque les gestaltistes berlinois par leur critique de l'hypothèse de constance, Titchener sommait les intentionalistes de produire leurs lettres de créance empiriques. Or c'est là, à tout le moins, un sain rappel à l'ordre qui doit amener l'intentionnaliste lui-même à se demander comment on peut établir par l'observation des thèses aussi fortes que la thèse de Brentano, la distinction de l'acte et du contenu, ou encore l'analyse meinongienne du jugement de Witasek.

36. Cf. Searle, J. 2002, « How to study consciousness scientifically », dans *Consciousness and Language*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 22-23 et 43-44 ; *Idem.*, 2008, *Mind, Language and Society*, New York, Basic Books, pp. 43-45.

Plus généralement, la question est de savoir si la théorie de l'intentionnalité est défendable dans un contexte empiriste qui est aussi celui de la psychologie brentanienne elle-même. Je crois donc qu'on se tromperait si l'on disait que l'empirisme de Titchener est trop étroit ou trop contraignant, trop phénoménaliste pour y faire entrer l'intentionnalité, et que l'antagonisme est pour cette raison un antagonisme de principe. La réalité est plutôt, à l'inverse, que l'empirisme de Titchener apparaît plus étroit et contraignant du fait que ce dernier n'estime pas possible d'y intégrer l'intentionnalisme brentanien.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Albertazzi, L. 1992, « Franz Brentano e Francesco De Sarlo. La psicologia descrittiva in Italia », dans K. Feilchenfeldt & L. Zagari (éds.), *Die Brentano. Eine Europäische Familie*, Tübingen, Niemeyer.

Albertazzi, L. 1992/93, « Descriptive Psychology in Italy », *Brentano Studien*, 4, pp. 155-193.

Albertazzi, L. 1993, « Psicologia descrittiva e psicologia sperimentale: Brentano e Bonaventura sul tempo psichico », *Axiomathes*, 3, pp. 389-413.

Albertazzi, L. 1994, « Introduction to F. Brentano, *Diktate über die Zeit (1907 und 1915)* », *Axiomathes*, 2-3, pp. 325-333.

Albertazzi, L. 1994b, « The psychological whole I: The temporal parts of presentation », dans L. Albertazzi & M. Libardi (éds.), *Mereologies*, numéro spécial d'*Axiomathes*, 1, p. 145-175.

Albertazzi, L. 1996, « Florence », dans R. Poli (éd.), *In itinere. European Cities and the Birth of Modern Scientific Philosophy*, Amsterdam, Rodopi, pp. 177-212.

Albertazzi, L. 1996b, « Comet tails, fleeting objects and temporal inversions », dans L. Albertazzi (éd.), *Meinong and his school*, numéro spécial d'*Axiomathes*, 1-2, pp. 111-137.

Albertazzi, L. 1998/99, « The phenomenon of time in Brentanist tradition », dans J. Wolenski (éd.), *The Legacy of Brentano*, numéro spécial des *Brentano Studien*, 7, pp. 163-192.

Albertazzi, L. 1999a, « Enzo Bonaventura: Strutture temporali e ontologia », dans L. Albertazzi, G. Cimino, & S. Gori-Savellini (éds.), *Francesco De Sarlo e il laboratorio fiorentino di psicologia*, Bari, Giuseppe Laterza editore, pp. 331-380.

Albertazzi, L. 1999b, « Il laboratorio della filosofia. L'influenza di Meinong nella psicologia italiana del Novecento », dans A. Russo & P. Gregoret (éds.), *Ugo Spirito filosofo, giurista, economista e la ricezione dell'attualismo a Trieste*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, pp. 46-57.

Albertazzi, L. 1999c, « The time of presentness. A chapter in positivistic and descriptive psychology », dans S. Cattaruzza (éd.), *Vittorio Benussi*, numéro d'*Axiomathes* 10, pp. 49-74.

Albertazzi, L. 1999d, « Transformers and conductors of reality: The case of real psychic analysis », *Proceedings of the Conference Sign Processes in Complex Systems*, Dresden, WEB Verlag.

Albertazzi, L. 2001a, « Back to the origins », dans L. Albertazzi (éd.), *The Dawn of Cognitive Science. Early European Contributors 1870-1930*, Dordrecht, Kluwer, pp. 1-27.

Albertazzi, L. 2000b, « The primitives of presentation. Parts, wholes and psychophysics », dans L. Albertazzi (éd.), *Early European Contributors to Cognitive Science 1870-1930*, Dordrecht: Kluwer, pp. 29-60.

Albertazzi, L. 2001a, « Vittorio Benussi », dans L. Albertazzi, D. Jacquette & R. Poli (éds.), *The School of Alexius Meinong*, Aldershot, Asghate, pp. 95-133.

Albertazzi, L. 2001b, « The legacy of the Graz psychologists », dans L. Albertazzi, D. Jacquette & R. Poli (éds.), *Ibid.*, pp. 321-345.

Albertazzi, L. (éd.) 2001c, *The Dawn of Cognitive Science. Early European Contributors*, Dordrecht, Kluwer.

Albertazzi, L. 2003a, « From Kanizsa back to Benussi: Varieties of intentional existence », dans L. Albertazzi (éd.), *The Legacy of Gaetano Kanizsa in Cognitive Science*, monographic issue of *Axiomathes*, 13, pp. 239-259.

Albertazzi, L. 2003b, « Franz Brentano psychology today. A programme of empirical and experimental metaphysics », *Brentano Studien*, 10(3), pp. 107-118.

Albertazzi, L. 2004, « Stereokinetic shapes and their shadows », *Perception*, 33, pp. 1437-1452.

Albertazzi, L. 2006, *Immanent Realism. Introduction to Franz Brentano*, Berlin-New York, Springer, ID, 2147444882.

Albertazzi, L. 2010, « De Sarlo al V Congresso di Psicologia », dans G. Ceccarelli (éd.), *La psicologia italiana all'inizio del Novecento. Cento anni dal 1905*, Milan, Angeli, pp. 120-134.

Albertazzi, L. 2011, « Renata Calabresi: The experimental analysis of the present », *History of Psychology*, 14(1), pp. 53-79.

Albertazzi, L. 2013, « Experimental Phenomenology. An Introduction », dans L. Albertazzi (éd.), *The Wiley Blackwell Handbook of Experimental Phenomenology. Visual Perception of Shape, Space and Appearance*, London, Blackwell-Wiley, pp. 1-36.

Albertazzi, L. (à paraître), « Dissecting intentionality in the lab: Meinongs theory », *Axiomathes*, DOI: 10.1007/s101516-013-9213-8.

Albertazzi, L., and Poli, R. (éds.) 1993, *Brentano in Italia*, Milan, Guerini.

Albertazzi, L., and Poli, R. 1999, « Brentano e i brentanisti: il puzzle incompleto », dans L. Albertazzi, G. Cimino & S. Gori-Savellini (éds.), *Francesco De Sarlo e il laboratorio fiorentino di psicologia*, Bari, Giuseppe Laterza editore, pp. 61-68.

- Albertazzi, L., Jacquette, D., & Poli, R. (éds.) 2001, « Meinong in his and our time » Introduction de L. Albertazzi, & al. (éds.), *The School of Alexius Meinong*, Aldershot, Asghate, pp. 1-46.
- Allen, K. 2011, « Revelation and the Nature of Colour », *Dialectica*, 65(2), pp. 153-176.
- Anscombe, E. 2001, *L'Intention*, trad. fr. M. Maurice et C. Michon, Paris, Gallimard.
- Antonelli, M. 1996, « Franz Brentano : psicologo empirico o descrittivo ? », *Teorie & Modelli*, 1, pp. 15-39.
- Antonelli, M. 1999, « La controversia Brentano-Fechner. Un capitolo di storia della psicofisica », *Teorie & Modelli* (new series), 4(1/2), pp. 73-97.
- Antonelli, M. 2001, *Seiendes, Bewußtsein, Intentionalität im Frühwerk von Franz Brentano*, Freiburg, Verlag Kalr Aber.
- Aristote 1934, *De l'âme*, trad. fr. J. Tricot, Paris, Vrin.
- Aristote 1993, *De la génération et de la corruption*, trad. fr. J. Tricot, Paris, Vrin.
- Armstrong, D. 1997, « What is consciousness? », dans N. Block et al. (eds.) *The Nature of Consciousness. Philosophical Debates*, Cambridge, MIT Press, pp. 721-728.
- Ash, M. G. 1980, Academic Politics in the History of Science: Experimental Psychology in Germany, 1879-1941, *Central European History*, 13(3), pp. 255-286.
- Aucouturier, V. 2011, « Quelle scientificité pour la psychanalyse ? », *Psychiatrie, Sciences humaines, Neurosciences*, 9(2), pp. 95-103.
- Aucouturier, V. 2006, « Sartre critique de l'inconscient freudien », *ALTER*, 14, pp. 103-126.
- Aucouturier, V. 2011, « "An originality that belongs to the soil, not the seed" : Wittgenstein on Freud », dans Ramharter, E. (éd.), *Ungesellige Geselligkeiten / Unsocial sociabilities*, Berlin, Parerga Verlag, pp. 215-240.
- Austin, J. L. 1999, « Plaidoyer pour les excuses », trad. L. Aubert et A.-L. Hacker, dans Austin *Écrits philosophiques*, Paris, Seuil, pp. 136-170.
- Ameseder, R. 1901, *Zur Systematik der idealen Gegenstände*, Thèse de doctorat, Université de Graz.
- Ameseder, R. 1904a, « Beiträge zur Grundlegung der Gegenstandstheorie » dans A. Meinong (dir.) 1904, pp. 51-120.

Ameseder, R. 1904b, « Über Vorstellungsproduktion » dans A. Meinong (dir.), *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie. Zum zehnjährigen Bestande des Psychologischen Laboratoriums der Universität Graz*, Leipzig, Barth, pp. 481-508.

Avenarius, R. 1894, « Bemerkungen zum Begriff des Gegenstandes der Psychologie », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 1. Artikel, 18 (1894), p. 137-161 ; 2. Artikel, 18 (1894), pp. 400-420 ; 3. Artikel, 19 (1895), pp. 1-18.

Bambach, C. 1995, *Heidegger, Dilthey, and the Crisis of Historicism*, New York, Cornell University Press.

Banissoni, F. 1939, *Psicologia sperimentale*, dans *Various. Un secolo di progresso scientifico italiano, 1839-1939*, Roma: S.T.P.S., vol.4, p. 377-427.

Baumgartner, W. 1986, « Vom Bemerken und Wie man ein rechter Psychognost wird », *Grazer Philosophische Studien*, 28, pp. 235-251

Baumgartner, W. 1997, Nineteenth-century Würzburg: the development of the scientific approach to philosophy, dans R. Poli (éd.), *In itinere: european cities and the birth of modern scientific philosophy*, Poznań Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities, vol. 54, Amsterdam: Rodopi, pp. 79-98.

Baumgartner, W. (éd.) 2009, *Die Philosophie Anton Martys (Brentano Studien 12)*. Dettelbach: Röhl.

Benoist, J. 2006, « Pulsion, cause et raison chez Freud », dans J.-Ch. Goddard (éd.), *La pulsion*, Paris, Vrin, pp. 113-138.

Benoist, J. 2011, « Le naturalisme de Franz Brentano », *Revue Roumaine de Philosophie* 55(1), pp. 131-147.

Benussi, V. 1902, « Über den Einfluss der Farbe auf die Größe der Zöllner'schen Täuschung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 29, pp. 264-433.

Benussi, V. 1904, « Zur Psychologie des Gestalterfassens (Die Müller-Lyersche Figur) », dans A. Meinong (éd.) (1904), pp. 303-448.

Benussi, V. 1906, « Experimentelles über Vorstellungs inadäquatheit. 1. Das Erfassen gestaltnmehrdeutiger Komplexe », *Zeitschrift für Psychologie*, 42, pp. 22-55.

Benussi, V. 1907, « Zur experimentellen Analyse des Zeitvergleichs I. », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 9, pp. 572-579.

Benussi, V. 1912, « Stroboskopische Scheinbewegungen und geometrisch-optische Gestalttäuschungen », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 24, pp. 31-62.

Benussi, V. 1907, « Zur experimentelle Analyse des Zeitvergleichs », *Archiv für die gesamte Psychologien*, 9, pp. 572-9.

Benussi, V. 1909, « Über Aufmerksamkeitsrichtung beim Raum und Zeitvergleich », *Zeitschrift für Psychologie*, 51, pp. 73-108.

Benussi, V. 1912a, « Stroboskopische Scheinbewegungen und geometrisch-optische Gestalttäuschungen », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 24, pp. 31-62.

Benussi, V. 1912b, « Review of Koffka-Kenkel, *Beiträge zur Psychologie der Gestalt- und Bewegungserlebnisse I.* », *Archiv für die gesamte Psychologie* 32.

Benussi, V. 1913, *Zur Psychologie des Zeitauffassungs*, Winter, Heidelberg.

Benussi, V. 1914, « Versuche zur Bestimmung der Gestaltzeit », *Bericht über den 6 Kongress für experimentelle Psychologie* Göttingen, Leipzig.

Benussi, V. 1922-23, *Introduzione alla psicologia sperimentale. Lezioni tenute nell'anno 1922-23*, typewritten by dott. Musatti, manuscript, Milan Bicocca, Fondo Benussi.

Benussi, V. 1925, *La suggestione e l'ipnosi come mezzi di analisi psichica reale*, Bologna, Zanichelli.

Benussi, V. 1925b, *La suggestione e l'ipnosi come mezzi di analisi psichica reale*, *Rivista di psicologia*, 21, pp. 1-22.

Benussi, V. 1932, *Suggestione e psicanalisi*, Silvia De Marchi (éd.), Padova, Principato.

Bergson, H. 1889, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan.

Blaustein, L. 1930, *Przedstawienia imaginatywne. Studium z pogranicza psychologii i estetyki*, Lvov, Wydawnictwo PTF.

Bobryk, J. 2001, « Twardowski », *Teoria dzialania, Proszynski i S-ka*.

Bokhove, N. & Raynaud, S. 1990, « Bibliography of works by and on Anton Marty », dans Mulligan, K. (éd.) 1990, pp. 237-284.

Bonaventura, E. 1905, « Esperimenti sulla memoria immediata », *Rivista di psicologia*, 1, pp. 320-27.

Bonaventura, E. 1915, « Ricerche sperimentali sulle illusioni dell'introspezione », *Psiche*, 4, pp. 48-102, pp. 138-186, pp. 289-316.

Bonaventura, E. 1917, « Contributo alla psicologia del pensiero. L'attività del pensiero nella percezione sensoriale », *Rivista di psicologia*, 13, pp. 87-156.

Bonaventura, E. 1920, « Le illusioni ottico-geometriche », *Bollettino dell'associazione di studi psicologici*, 3, pp. 15-31 (réimpr. dans *Rivista di psicologia* 1920, 16, pp. 220-236).

Bonaventura, E. 1921, « La vista e il tatto nella percezione dello spazio », *Rivista di Psicologia*, 27, pp. 35-55.

Bonaventura, E. 1926, « La percezione visiva del movimento », *Archivio Italiano di Psicologia*, 5, pp. 31-35.

Bonaventura, E. 1928, *Contributi alla psicologia del tempo, del ritmo e dell'attenzione*, Torino, Anfossi.

Bonaventura, E. 1929, *Il problema psicologico del tempo*, Milano, Soc. An. Istituto Editoriale Scientifico.

Bonaventura, E. 1931, *La parallasse binoculare e il suo significato nella percezione dello spazio*, Florence, Bandettini.

Bonaventura, E. 1931b, « Nuove ricerche sulla percezione tattilo-cinetica delle grandezze e delle forme », *Rivista di Psicologia*, 27, pp. 1-25.

Bonaventura, E. 1935, « Alcuni fenomeni della percezione visiva », *Archivio Italiano di psicologia*, 13, pp. 13-24.

Bonaventura, E. 1938, *La psicoanalisi*, Milano, Mondadori.

Bonaventura, E. 1990, « La metafisica dello spazio e del tempo », dans Gori-Savellini & al. (éds.) 1990, pp. 161-190.

Boring, E.G. 1957(2^e éd.), *A History of Experimental Psychology* New York, Appleton-Century-Crofts.

Bouveresse, J. 1976, *Le mythe de l'intériorité*, Paris, Minuit.

Bouveresse, J. 2006, *Langage, perception et réalité*, tome 2, Nîmes, Jacqueline Chambon.

Bovet, P. 1910, *La conscience du devoir dans l'introspection provoquée*, Genève : Ency.

Brentano, F. 1866, *Ad disputationem qua theses gratiosi philosophorum ordinis consensu et auctoritate pro impetranda venia docendi in alma universitate Julio-Maximiliana defendet... invitat Franciscus Brentano*, Aschaffenburg, J.W. Schipner, réimpr. dans Brentano, F. 1929, *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig, Meiner, pp. 133-142.

Brentano, F. 1867 *Die Psychologie des Aristoteles, insbesondere seine Lehre vom Nous Poietikos*, Mainz, Verlag von Franz Kirchheim.

Brentano, F. 1867, Manuscrit M96, *Vorlesungen zur Metaphysik*, Forschungs- und Dokumentationsstelle zur österreichischen Philosophie, Université de Graz.

Brentano, F. 1874, *Psychologie vom Empirischen Standpunkte*, Leipzig, Duncker & Humblot, trad. fr. M ; de Gandillac 1944, *La psychologie d'un point de vue empirique*, Paris : Aubier ; 2^e éd. revue par J.-F. Courtine, Paris, Vrin, 2007.

Brentano, F. 1876, Manuscrit PS64, *Psychologiekolleg*, Forschungs- und Dokumentationsstelle zur österreichischen Philosophie, Université de Graz.

Brentano, F. 1878-79, Manuscrit EL72, *Logikkolleg*, Forschungs- und Dokumentationsstelle zur österreichischen Philosophie, Université de Graz.

Brentano, F. 1884, *Logik-Vorlesungen*, Notes de cours par E. Leisching, Archives Husserl, Leuven.

Brentano, F. 1884/1885, Manuscrit Y2, *Die elementare Logik und die in ihr nötigen Reformen I*, Vienna.

Brentano, F. 1887/88, *Deskriptive Psychologie*. Manuscrit Ps 76, Harvard, Houghton Library.

Brentano, F. 1888/89, *Deskriptive Psychologie oder beschreibende Phänomenologie*, Manuscrit Ps 77, Harvard, Houghton Library.

Brentano, F. 1889, *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Leipzig, Dunker & Humblot ; trad. fr. M. Gens, *L'origine de la connaissance morale*, Paris, Gallimard, 2003.

Brentano, F. 1890, *Psychognosie*, Manuscrit, Ps 65, Harvard, Houghton Library.

Brentano, F. 1895, *Meine letzten Wünsche für Österreich*, Stuttgart, Cotta.

Brentano, F. Lettre à Ehrenfels du 29 octobre 1895, Université Harvard, Houghton Library.

Brentano, F. 1896, « Über Individuation, multiple Qualität und Intensität sinnlicher Erscheinungen », dans R. M. Chisholm & R. Fabian (éds.) 1979, *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, Hamburg, Meiner.

Brentano, F. 1904, *Vergleich zwischen Brentanos und Wundts Psychologie*, Manuscrit, Ps 25, Harvard, Houghton Library.

Brentano, F. 1907/1979, *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, récemment réédité dans Brentano, F. 2009, *Schriften zur Sinnespsychologie*, T. Binder et A. Chrudzimski (éds.), Frankfurt, Ontos Verlag, pp. 85-207.

Brentano, F. 1911, *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*, Duncker & Humblot.

Brentano, F. 1929, « Über Schellings Philosophie », dans O. Kraus (éd.), *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig, Felix Meiner,

Brentano, F. 1929, « Die Habilitationsthese », dans O. Kraus (éd.), *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig: Felix Meiner.

Brentano, F. 1929, *Vom Dasein Gottes*, A. Kastil (éd.), Leipzig, Felix Meiner.

Brentano, F. 1933, *Kategorienlehre*, A. Kastil (éd.), Hamburg, Meiner, trad. angl. dans R. M. Chisholm, & N. Guterman (éds.) 1981, *The Theory of Categories*, Den Haag, Nijhoff.

Brentano, F. 1954, *Religion und Philosophie*, F. Mayer Hillebrand (dir.), Bern, Francke.

Brentano, F. 1954 (1^{ère} éd.) / 1988, (2^e éd.), *Grundzüge der Ästhetik*, d'après le *Nachlaß* de F. Mayer-Hillebrand, Hamburg, Meiner, Bern, Francke.

Brentano, F. 1966, *Die Abkehr vom Nichtrealen*, Mayer-Hillebrand, F. (éd.), Hamburg, Felix Meiner.

Brentano, F. 1968, *Die Vier Phasen der Philosophie*, Hamburg, Meiner.

Brentano, F. 1975, « Was an Reid zuloben. Über die Philosophie von Thomas Reid », d'après le *Nachlaß*, R. Chisholm & R. Fabian (éds.), *Grazer Philosophische Studien*, vol. 1, pp. 1-18.

Brentano, F. 1976, *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, Hamburg, Felix Meiner Verlag.

Brentano- Vailati 1982, Correspondence, dans R. M. Chisholm & M. Corrado (éds.), *Topoi*, 1(1-2), pp. 3-30.

Brentano, F. 1982, *Deskriptive Psychologie*, Baumgartner, W. & Chisholm, R. (éds.), Hamburg, Felix Meiner ; trad. angl. Par B. Müller, 1995, *Descriptive Psychology*, London, New York, Routledge.

Brentano, F. 1988, *Über Ernst Machs Erkenntnis und Irrtum*, éd. R. M. Chisholm & J. C. Marek, Amsterdam, Rodopi.

Brentano, F. 2008, *Sämtliche veröffentlichte Schriften*, vol. 1, *Schriften zur Psychologie Psychologie vom empirischen Standpunkte*, M. Antonelli (éd.), Frankfurt a. M. : Ontos.

Brentano, F. 2011, *Sämtliche veröffentlichte Schriften*, vol. 3, *Schriften zur Ethik und Ästhetik*, Frankfurt a. M. : Ontos.

Bringmann, W. G. & Ungerer, G. A. 1980, « The foundation of the institute for experimental psychology at Leipzig University, *Psychological Research*, 42(1-2), p. 5-18.

Bühler, K. 1922, *Die Erscheinungsweisen der Farben*, Jena, Fischer.

Byrne, A. & Hilbert, D. 2008, « Basic Sensible Qualities and the Structure of Appearance », *Philosophical Topics*, 18, pp. 385-405.

Calabresi, R. 1930 *La determinazione del presente psichico*, Florence, Bemporad.

Calabresi, R. 1933, «Contributo allo studio delle illusioni di Poggendorf nella percezione tattilo-cinetica», dans *Scritti di psicologia in onore di Federico Kiesow*, Turin, Anfossi, pp. 75-88.

Cesalli, L. & Friedrich, Janette (eds.) (à paraître), *Anton Marty & Karl Bühler: Between Mind and Language*, Basel, Schwabe.

Chalmers, D. 1996, *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*, Oxford, Oxford University Press.

Chalmers, D. 2004, «How Can We Construct a Science of Consciousness?», dans Gazzaniga, M. (éd.), *The Cognitive Neurosciences III*, MIT Press.

Churchland, P. M. 1998, *Matter and Consciousness: A Contemporary Introduction to the Philosophy of Mind*, Cambridge Mass, MIT Press.

Chisholm, R. M. 1980, «Beginnings and Endings», dans P. Van Inwagen (éd.), *Time and Cause, Essays Presented to Richard Taylor*, Dordrecht: D. Reidel, pp. 17-26.

Chrudzimski, A. 2001 «Die Intentionalitätstheorie Anton Martys», *Grazer Philosophische Studien* 62, p. 175-214.

Clark, A. 2000, *A Theory of Sentience*, Oxford University Press, USA.

Cohen, A. 2000, «The Origins of Freud's Theory of the Unconscious: A Philosophical Link», *Psychoanalytische Perspektiven*, 41/42, pp. 109-122.

Cohen, H. 1883, *Das Prinzip der Infinitesimal-Methode und seine Geschichte. Ein Kapitel zur Grundlegung der Erkenntniskritik*, dans Holzey, H. (éd.) 1984, *Werke*, vol. 5, Hildesheim, Olms.

Cornelius, H. 1897, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, Leipzig, B. G. Teubner.

Costa, D. (manuscrit.), «Derivative Location»

Courtine, J.-F. 1998, «L'aristotélisme de Franz Brentano», *Etudes phénoménologiques*, 14(27-28), pp. 7-50.

Courtine, J.-F. 2004, «La question des catégories: le débat entre Trendelenburg et Bonitz», dans D. Thouard (éd.), *Aristote au XIX^e siècle*, Villeneuve D'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 63-79.

Dambaska 1979, «Franciszek Brentano a polska mysl filozoficzna», *Ruch Filozoficzny* 37(1-2), pp. 1-10.

De Grind Van, W. 2002, «Physical, neural and mental timing», *Consciousness and Cognition*, 11, pp. 241-264.

Dehaene, S. (éd.), 2001, *The Cognitive Neuroscience of Consciousness*, Cambridge Mass., MIT Press.

Dennett, D. D. 1991, *Consciousness Explained*, London, Penguin books.

Descombes, V. 2004, *Le complément de sujet*, Paris, Gallimard.

Dewalque, A. 2012, « Le programme analytique de Brentano », Conférence de la Société Belge de Philosophie, ULB, 31 octobre 2012.

Dewalque, A. 2013, « Brentano and the parts of the mental: a mereological approach to phenomenal intentionality », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 12(3), pp. 447-464.

Dilthey, W. 1923, Briefwechsel zwischen Wilhelm Dilthey und dem Grafen Paul Yorck v. Wartenburg 1877 – 1897, Halle.

Domenjo, B.A. 2000, « Thoughts on the Influence of Brentano and Comte on Freud's Work », *Psychoanalysis and History*, 2(1), p. 110-118.

Drestske, F. 1993, « Conscious Experience », *Mind*, 102, pp. 263-283.

Duhem, P. 1914 (2ème éd.), *La théorie physique, son objet et sa structure*, Paris, Vrin.

Ebbinghaus, E. 1902, *Grundzüge der Psychologie*, vol. 1, Leipzig, Veit & Comp.

Eder, G. J. 1995, *Alexius Meinong und Guido Adler. Eine Freundschaft in Briefen*, Amsterdam/Atalanta, Rodopi.

Ehrenfels von, C. 1890, « Über "Gestaltqualitäten" », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 14(3), pp. 249-292; réimp. Dans C. Ehrenfels 1988, *Philosophische Schriften*, vol. 3, Psychologie, Ethik, Erkenntnistheorie, Munich, Philosophia Verlag, pp. 128-155, trad. fr. D. Fisette dans Fisette & Fréchette (éds.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, pp. 225-259.

Eisenmeier, J. 1918, « Brentanos Lehre von der Empfindung », *Monatshefte für pädagogische Reform*, 68, pp. 474-493.

Evans, R. B. 1972, « E.B. Titchener and his lost system », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 8(2), pp. 168-180.

Fancher, R.E. 1977, « Brentano's *Psychology from an empirical standpoint* and Freud's early metapsychology », *Journal of the history of the behavioral sciences*, 13, pp. 207-227.

Fechner, G.T. 1848, *Nanna oder über das Seelenleben der Pflanzen*, Leipzig, Leopold Voss.

Fechner, G. T. 1851, *Zend-Avesta oder die Dinge des Himmels und des Jenseits. Vom Standpunkt der Naturbetrachtung*, Vols. I-II, Leipzig, Leopold Voss.

Fechner, G. T. 1860/1964, *Elemente der Psychophysik*, 2 vols., Leipzig, Breitkopf & Härtel, Amsterdam, Bonset.

Fechner, G. T. 1876, *Vorschule der Ästhetik*, Leipzig, Breitkopf & Härtel.

Fechner, G. T. 1877, *In Sachen der Psychophysik*, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

Fechner, G. T. 1879, *Die Tagesansicht gegenüber der Nachtansicht*, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

Fechner, G. T. 1914, *On Life after Death*, Wernekke, H. (trad.) Chicago/London, Open Court.

Fine, K. 1998, « Mixing Matters », *Ratio*, 11(3), pp. 278-288.

Fisette, D. 2006, « La philosophie de Carl Stumpf : ses origines et sa postérité », dans C. Stumpf, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, D. Fisette (éd.), Paris, Vrin, pp. 7-114

Fisette, D. 2010, « Descriptive Psychology and Natural Sciences. Husserl's early Criticism of Brentano », dans C. Ierna et al. (éds.), *Edmund Husserl 150 Years: Philosophy, Phenomenology, Sciences*, Berlin, Springer, pp. 135-167.

Fisette, D. (à paraître), « Franz Brentano and higher order theories of consciousness », *Argumentos*.

Fisette, D. & Fréchette, G. 2007, « Le legs de Brentano », dans Fisette, D. et G. Fréchette (éds.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin.

Fisette, D. & Fréchette, G. (éds.) 2013, *Themes from Brentano*, Amsterdam /New York, Rodopi.

Freud, S. 1968, « L'inconscient », dans *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.B. Pontalis, Paris, Gallimard.

Freud, S. 1987, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard.

Freud, S. 1989/1990, *Lettres de jeunesse*, Frankfurt, Fischer, trad. fr. Cornélius Heim, Paris, Gallimard.

Freud, S. 1991, *Le moi et le ça*, dans Freud, *Œuvres complètes*, vol. 16, Paris, PUF, pp. 258-260.

Freud, S. 1995, « Les névropsychoses de défense », dans Freud, *La première théorie des névroses*, Paris, PUF.

Freud, S. 2003, *L'interprétation des rêves* dans Freud, *Œuvres complètes*, vol. 4, Paris, PUF.

Freud, S. & Breuer, J. 2013, « Communication préliminaire », trad. fr. J.-M. Roux et S. Schick, dans Aucouturier V. & Parot, F. (éds.) *Textes clés de psychanalyse*, Paris, Vrin.

Freuler, L. 1997, *La crise de la philosophie au XIX^e siècle*, Paris, Vrin.

Fries, J. F. 1828/31, *Neue oder anthropologische Kritik der Vernunft*, Vols. I-III, Heidelberg, Mohr und Zimmer.

Gallagher, S. & Zahavi, D. 2008, *The Phenomenological Mind: An Introduction to Philosophy of Mind and Cognitive Science*, London and New York, Routledge.

Gallese, V. 2006, « Corpo vivo, simulazione incarnata e intersoggettività. Una prospettiva neurofenomenologica », dans *Neurofenomenologia. Le scienze della mente e la sfida dell'esperienza cosciente*, M. Cappuccio (éd.), Milano, Bruno Mondadori, pp. 293-326.

Gilson, L. 1955, *La psychologie descriptive selon Franz Brentano*, Paris, Vrin.

Gilson, L. 1966, « Science et philosophie selon Franz Brentano », *Revue Internationale de Philosophie*, 20, pp. 416-433.

Glombick, Czeslaw 1999, *Husserl i Polacy*, Gnome.

Gori-Savellini, S. 1990, *Enzo Bonaventura. Una singolare vicenda culturale dalla psicologia sperimentale alla psicoanalisi e alla psicologia applicata*, Florence, Giunti.

Graham, G., Horgan, T. & Tienson, J. 2007, « Consciousness and intentionality », dans S. Schneider & M. Velmans (éds.) 2007, *The Blackwell Companion to Consciousness*, Oxford, Blackwell.

Gregory, F. 1977, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, Dordrecht, D. Reidel.

Grote, J. 1865, *Exploratio Philosophica: Rough Notes on Modern Intellectual Science*, Part 1, Cambridge, Deighton, Bell, and Co.

Gyemant, M. 2014, « Freud et Brentano », dans Terquem, S. (éd.), *Dictionnaire Sigmund Freud*, Paris, Robert Laffont.

Hardin, C. L. 1988, *Color for Philosophers*, Hackett.

Hardin, C. L. 2008, « Color qualities and the physical world », dans E. Wright (éd.), *The Case for qualia*, Cambridge, MA, MIT Press.

Hartmann, E. von 1870, *Philosophie des Unbewussten*, Berlin, Carl Duncker.

Haupt, E. J. 2001, « Laboratories for Experimental Psychology », dans Rieber & al. (éds.), pp. 205-250.

Helmholtz, W. 1879, *Die Tatsachen in der Wahrnehmung*, Berlin, Hirschwald.

Herbart, J. H. 1822, « Über Möglichkeit und Nothwendigkeit, Mathematik auf Psychologie anzuwenden », dans *Sämtliche Werke, in chronologischer Reihenfolge*, K. Kehrbach & O. Flügel (éds.), Langensalza, 1887-1915 ; réimpr. Aalen, Scientia, 1989, vol. 5, pp. 91-122.

Herbart, J. H. 1824-1825, *Psychologie als Wissenschaft, neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik*, 2 vols. *Sämtliche Werke*, vol. 5, p. 177-402, vol. 6, pp. 1-33.

Herbart, J. H. 1850, *Lehrbuch zur Psychologie*, dans *Johann Friedrich Herbarts sämtliche Werke*, Hartenstein, G. (éd.), Vol. V, Leipzig, Leopold Voss.

Hering, E. 1874, « Zur Lehre vom Lichtsinne. IV: Über die sogenannte Intensität der Lichtempfindung und über die Empfindung des Schwarzen », *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse*, Wien, pp. 85-104.

Höfler, A. 1895, « Psychische Arbeit », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 8, pp. 44-103; p. 161-230.

Hofmann, P. 1919, *Empfindung und Vorstellung. Ein Beitrag zur Klärung psychologischer Grundbegriffe*, *Kantstudien*, 47.

Holenstein, E. 1976, *Linguistik, Semiotik, Hermeneutik*, Frankfurt a. M., Suhrkamp.

Hollands, E. H. 1905, « Wundt's Doctrine of Psychical Analysis and the Psychical Elements, and Some Recent Criticism », *The American Journal of Psychology*, 16, pp. 499-518.

Horgan, T. E. & Tienson, J. L. 2002, « The intentionality of phenomenology and the phenomenology of intentionality », dans Chalmers D. (éd.), *Philosophy of Mind : Classical and Contemporary Readings*, Oxford, Oxford University Press, pp. 520-533.

Horwicz, A. 1872/75, *Psychologische Analysen auf physiologischer Grundlage. Ein Versuch zur Begründung der Seelenlehre*, Vols. I-II/1-2, Halle, C. E. M. Pfeffer.

Hoskovec, J. 2012, « Czech Republic », dans Baker, D. B. (éd.), *Oxford Handbook of the History of Psychology: Global Perspectives*, New York, Oxford University Press, pp. 138-161.

Huber, H.P. 2007, « Die Grazer Schule der Psychologie um Meinong » dans K. Acham (éd.) *Naturwissenschaft, Medizin und Technik aus Graz*, Vienne, Böhlau, pp. 375-396.

Huemer, W. & Landerer, C. 2010, « Mathematics, experience and laboratories: Herbart's and Brentano's role in the rise of scientific psychology », *History of the Human Sciences* 23(3), pp. 72-94.

Hume, D. 2006, *Enquête sur l'entendement humain*, trad. A. Leroy & M. Beyssade, Paris, GF poche.

Husserl, E. 1911, « Philosophie als strenge Wissenschaft », rééd. dans *Husserliana*, vol. 25, *Aufsätze und Vorträge*, Dordrecht, Nijhoff, 1987; trad. fr. M. de Launay 1989, *La Philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF.

Husserl, E. 1966, *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten, 1918-1926*, *Husserliana* vol. 11, Fleischer, M. (éd.), The Hague, Martinus Nijhoff.

Husserl, E. 1968, *Briefe an Roman Ingarden, R. Ingarden (éd.), Phaenomenologica 24*, Martinus Nijhoff, La Haye.

Husserl, E. 1985, *Texte zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, R. Bernet (éd.), Hamburg, Meiner.

Husserl, E. 1986, « Erinnerungen an Franz Brentano », dans *Husserliana. Gesammelte Werke*, vol. 25, *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, Berlin, de Gruyter.

Husserl, E. 1995 (2^e éd.), *Articles sur la logique*, trad. fr. J. English, Paris, PUF.

Ierna, C. 2006, « The Beginnings of Husserl's Philosophy, Part 2: Philosophical and Mathematical Background », dans *The New Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy*, vol. 6. , pp. 23-71.

Ierna, C. 2011, « Brentano and Mathematics », *Revue Roumaine de Philosophie* 55(1), p. 149-167.

Ierna, C. 2012, « Brentano and the Theory of Signs », *Paradigmi. Rivista di Critica Filosofica*, 2, pp. 1-22.

Ierna, C. 2014, « Making the Humanities Scientific: Brentano's Project of Philosophy as Science », dans Bod & al. (éds.) *The Making of the Humanities III*, Amsterdam, Amsterdam University Press.

Ingarden, R. 1969, « Le concept de philosophie chez Franz Brentano », *Archives de Philosophie*, p. 458-475 (1^{ère} partie), pp. 609-638 (2^{nde} partie).

Jacquette, D. 2002, « Brentano's Scientific Revolution in Philosophy », *The Southern Journal of Philosophy*, 40(1), pp. 193-221.

Jacquette, D. (éd.) 2004, *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press.

Jacquette, D. 2004, « Introduction: Brentano's Philosophy », dans Jacquette (éd.) 2004, pp. 1-19.

Jadczak, R. 1996, « Inspiracje i kontrowersje. Z korespondencji K. Twardowskiego z A. Meinongiem », *Przegląd Filozoficzny-NS*, R.V, pp. 105-117.

James, W. 1890, *The Principles of Psychology*, vol. I, London, MacMillan.

Johansson, I. 2000, « Determinables as universals », *The Monist*, 83(1), pp. 101-121.

Kanizsa, G. 1952, « Legittimità di un'analisi del processo percettivo fondata su una distinzione in 'fasi' o 'stadi' », *Archivio di psicologia, neurologia e psichiatria*, 13, pp. 292-323.

Kanizsa G. 1991, *Vedere e pensare*, Bologna, Il Mulino.

Kant, E. 1781, *Kritik der reinen Vernunft*, dans *Kants Werke, Akademie-Ausgabe*, Berlin, vol. 4.

Kant, E. 1783, *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können*, *Kants Werke*, vol. 3.

Kardos, L. 1929, « Die "Konstanz" phänomenaler Dingmomente », dans E. Brunswik et al. (éds.), *Beiträge zur Problemgeschichte der Psychologie, Festschrift zu Karl Bühlers 50. Geburtstag*, Jena, Fischer, pp. 1-77.

Katz, D. 1906, « Experimentelle Beiträge zur Psychologie des Vergleichs im Gebiete des Zeitsinns », *Zeitschrift für Psychologie*, 42, pp. 302-340.

Katz, D. 1930, « Der Aufbau der Farbwelt », *Zeitschrift für Psychologie, Ergänzungsband*, Leipzig, Barth, trad. ital. Funari, E., Stucchi, N., Varin, D. (éds.) 1984, « Il mondo del colore », dans *Forma ed esperienza*, Milano, Angeli, pp. 132-61.

Katz, D. 1935, *The World of Colours*, London, Kegan Paul.

Kindinger, R. (éd.) 1965, *Philosophenbriefe. Aus der wissenschaftlichen Korrespondenz von Alexius Meinong*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

Kirchhoff, G. 1883, *Vorlesungen über mathematische Physik*, Leipzig, B. G. Teubner.

Kleiner, J. 1974, *Portrety uczonych polskich*, Carcovie.

Koffka, K. 1915, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie. Eine Auseinandersetzung mit V. Benussi », in *Zeitschrift für Psychologie*, 73, p. 11-90.

Koffka, K. 1935 (1^{ère} éd.)/1950 (5^e éd.), *Principles of Gestalt Psychology*, London, Kegan Paul.

Köhler, W. 1913, « Über unbemerkte Empfindungen und Urteilstäuschungen », *Zeitschrift für Psychologie*, 66, pp. 51-80.

Köhler, W. 1920, *Die physischen Gestalten in Ruhe und im stationären Zustand. Eine naturphilosophische Untersuchungen*, Erlangen, Verlag der Philosophischen Akademie.

Krantz, S. 1990, « Brentano on "Unconscious Consciousness" », *Philosophy and Phenomenological Research*, 50(4), pp. 745-753

Kraus, O. 1916, « Martys Leben und Werke. Eine Skizze », dans Eisenmeier, J., Kastil, A. & Kraus, O. (éds.) *Anton Marty Gesammelte Schriften*, Halle a.d. Saale, Max Niemeyer.

Kraus, O. 1919, *Franz Brentano. Zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, Munich, C. H. Beck.

Kriegel, U. 2003, « Consciousness, Higher-Order Content, and the Individuation of Vehicles », *Synthese*, 134(3), pp. 477-504.

Krohn, W. O. 1892, « Facilities in Experimental Psychology at Various German Universities », *American Journal of Psychology* 4, pp. 585-594.

Krones, F. (éd.) 1895, *Festschrift zur Feier der Schlusssteinlegung des neuen Hauptgebäude der Grazer Universität am 4. Juni des Jahres 1895. I. Die Grazer Universität 1886-1895, ihre Entwicklung und ihr gegenwärtiger Bestand*, Graz, Verlag der KFU.

Külpe, O. 1920, *Vorlesungen über Psychologie*, Leipzig, Hirzel.

Kusch, M. 1995, *Psychologism. A case study in the sociology of philosophical knowledge* London and New York, Routledge.

Leahey, T.H. 1981, « The mistaken mirror: On Wundt's and Titchener's psychologies », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 17, pp. 276-278.

Leibniz, W. G. 1990, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, trad. fr. J. Brunschvig, Paris, Flammarion.

Leska, O. 2002, « Anton Marty's Philosophy of Language », dans E. Hajicova, & al. (éds.), *Prague Linguistic Circle Papers*, vol. 4, John Benjamins.

Lewes, G. H. 1875, *Problems of Life and Mind. First Series: Foundations of a Creed*, Vol. II., London, Trübner & Co.

Libet, B. 2004, *Mind Time. The Temporal Factor in Consciousness*, Harvard, Harvard University Press.

Lindner, G. 1869, *Lehrbuch der empirischen Psychologie als inductiver Wissenschaft*, Vienna, Gerold.

Lindner, G. 1871, *Ideen zur Psychologie der Gesellschaft als Grundlage der Socialwissenschaft*, Vienna, Gerold.

Lindner, G. 1890, *Manual of Empirical Psychology as Inductive Science*, DeGarmo, Chas. (trad.), Boston, D. C. Heath & Company.

Lindworsky, J. 1926, *Theoretische Psychologie im Umriss*. Leipzig, Johann Ambrosius Barth.

Lipps, T. 1903 (1^{ère} éd.)/1909 (3^e éd.), *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig, Engelmann.

Loar, B. 2003, « Phenomenal intentionality as the basis of mental content », dans M. Hahn & B. Ramberg (éds.), *Reflections and Replies: Essays on the Philosophy of Tyler Burge*, MIT Press, pp. 229-258.

Locke, J. 1700 (4^e éd.), *Essay concerning Human Understanding*, London, Awnsham and John Churchill.

Locke, J. 2002, *Essai sur l'entendement humain*, II, trad. fr. J.-M. Vienne, Paris, Vrin.

Lotze, H. R. 1852, *Medicinische Psychologie oder Physiologie der Seele*, Leipzig, Wiedmann.

Lotze, H. R. 1874(1^{ère} éd.)/1880 (2^e éd.), *Logik. Drei Bücher vom Denken, vom Untersuchen und vom Erkennen*, Leipzig, Hirzel.

Lübbe, H. 1960, « Positivismus und Phänomenologie (Mach und Husserl) », dans Höfling, H. (éd.), *Beiträge zu Philosophie und Wissenschaft. Wilhelm Szilasi zum 70. Geburtstag*, München, Francke.

Ludwig, C., 1858/61, *Lehrbuch der Physiologie des Menschen*, Vols. I-II, Leipzig/Heidelberg, C. F. Winter.

Mach, E. 1865, « Bemerkungen zur Lehre vom räumlichen Sehen », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, Neue Folge 46, pp. 1-5.

Mach, E. 1883, *Die Mechanik in ihrer Entwicklung: historisch-kritisch dargestellt*, trad. fr. et introduction sur la quatrième édition allemande (Brockhaus, Leipzig 1901) par E. Bertrand, 1904, *La mécanique: exposé historique et critique de son développement*, Paris, Hermann, réimp. 1987, Paris, Éd. J. Gabay.

Mach, E. 1886, *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, Gustav Fischer, Jena, 1886, trad. fr. par Eggens et J.-M. Monnoyer 1996, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes, J. Chambon,

Mach, E. 1905, *Erkenntnis und Irrtum, Skizzen zu eine Psychologie der Forschung*, Leipzig, trad. fr. M. Dufour, *La Connaissance et l'erreur*, Paris.

Martin, M. 1992, « Sight and touch » dans Crane, T. (éd.), *The Contents of Experience*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 196-215.

Martin, M. 1993, « Sense modalities and spatial properties », dans Eilan, N., McCarthy, R. & Brewer, B. (éds.), *Spatial representation: problems in philosophy and psychology*, Oxford: Blackwell, pp. 206-218.

Martinelli, R. 1996, *Misurare l'anima. Filosofia e psicofisica da Kant a Carnap*, Macerata, Quodlibet.

Martinelli, R. 1996, « Il problema delle grandezze intensive nella filosofia dopo Kant », *Rivista di filosofia*, 88, pp. 445-471.

Martinelli, R. 2002/3, « Descriptive Empiricism. Stumpf on Sensation and Presentation », *Brentano-Studien*, 10, pp. 83-106.

Martinelli, R. (A paraître) « Stumpf on categories ».

Marty, A. 1867, *Die Lehre des hl. Thomas über die Abstraction der sinnlichen Ideen aus den sinnlichen Bildern*, Manuscrit (IIIa/19), Fonds documentaire d'Anton Marty, Archives Masaryk de l'Académie tchèque des sciences, Prague.

Marty, A. 1875, *Über den Ursprung der Sprache*, Würzburg, A Stuber.

Marty, A. 1879, *Die Frage nach der historischen Entwicklung des Farbensinnes*, Vienna, Carl Gerold's Sohn.

Marty, A. 1889, *Genetische Psychologie*. Cours inédits extraits d'un cahier de notes de Husserl, copies par Carl Deejten (Q10), Leuven, Archives Husserl.

Marty, A. 1901, *Widerlegung des Nominalismus*, Manuscrit (IIIa/22), Fonds documentaire d'Anton Marty, Archives Masaryk de l'Académie tchèque des sciences, Prague.

Marty, A. 1908, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Max Niemeyer.

Marty, A. 1916, *Gesammelte Schriften*, Eisenmeier, J. & al. (éds.), Vol. I/1. Halle a. S., Max Niemeyer.

Marty, A. 2010a (1875), *On the Origin of Language*, dans Rollinger, R. (éd. & trad.) 2010, pp. 133-234.

Marty, A. 2010b, *Deskriptive Psychologie*, Antonelli, M. & Marek, J. C. (éds.), Würzburg: Königshausen & Neumann.

Marty, A. (non daté), *Psychologie*, Manuscrit (IIIb/40), Fonds documentaire d'Anton Marty, Archives Masaryk de l'Académie tchèque des sciences, Prague.

Massin, O. 2013, « Determinables and Brute Similarities », dans C. Svennerlind, J. Almäng, R. Ingthorsson (éds.), *Johanssonian Investigations*, Heusenstamm, Ontos Verlag, pp. 388-420.

Mausfeld, R. 2000, « Von der Experimentierstube zur Massenforschung: Experiment und Erkenntnisfortschritt in der Psychologie », *Albertina Christiana*, 50, pp. 21-36.

Mausfeld, R. 2013, « The attribute of realness and the internal organization of perceptual reality », dans L. Albertazzi (éd.), *The Wiley Blackwell Handbook of Experimental Phenomenology. Visual Perception of Shape, Space and Appearance*, London: Blackwell-Wiley, pp. 91-118.

McGinn, C. 1999, *The mysterious flame: Conscious mind in a material world*, Basic Books.

Meinong, A. (éd.) 1904, *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie. Zum zehnjährigen Bestande des psychologischen Laboratoriums der Universität Graz*, Leipzig, Barth, pp. 1-50.

Meinong, A. 1970, *Gesamtausgabe, Band II. Abhandlungen zur Erkenntnistheorie und Gegenstandstheorie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

Meinong, A. 1877, « Hume-Studien I: Zur Geschichte und Kritik des modernen Nominalismus », *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, vol. 87, p. 185-260. Réimpr. dans Meinong, A., 1969, *Gesamtausgabe, Band I. Abhandlungen zur Psychologie*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, pp. 1-70.

Meinong, A. 1882, *Hume-Studien II. Zur Relationstheorie*, Wien, Carl Gerhold's Sohn. Réimpr. dans Meinong, A., *Gesamtausgabe, Band II, op. cit.*, pp. 1-183.

Meinong, A. 1886, « Zur erkenntnistheoretischen Würdigung des Gedächtnisses », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 10(1), p. 7-33; réimpr. dans Meinong, A. 1970, *Gesamtausgabe, Band II, Ibid.*, pp. 185-209.

Meinong, A. 1889, « Phantasie-Vorstellung und Phantasie », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, vol. 95, p. 161-244. Réimpr. dans Meinong, A. 1969, *Gesamtausgabe, Band I. op. cit.*, pp. 193-277.

Meinong, A. 1891, « Zur Psychologie der Complexionen und Relationen », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 2, pp. 245-265.

Meinong, A. 1891, *Rezension von: Carl Stumpf, Tonpsychologie*, Band 1, *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*, 1, pp. 127-183.

Meinong, A. 1894, « Beiträge zur Theorie der psychischen Analyse », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 6, pp. 340-385 ; pp. 417-455.

Meinong, A. 1896, « Über die Bedeutung des Weber'schen Gesetzes », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 11, 1896, p. 81-133; 230-285; 353-404. Réimpr. dans Meinong, A., 1970, *Gesamtausgabe, Band II, op. cit.*, pp. 215-376.

Meinong, A. 1899, « Über Gegenstände höherer Ordnung und ihr Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 21, p. 182-272 ; réimpr. dans Meinong, 1970 A., *Gesamtausgabe, Band II op. cit.*, pp. 377-480.

Meinong, A. 1900, « Abstrahieren und Vergleichen », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 24, pp. 34-82.

Meinong, A. 1902, *Über Annahmen*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth; réimpr. dans Meinong, A. 1977, *Gesamtausgabe, Band IV. Über Annahmen*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

Meinong, A. 1904, « Über Gegenstandstheorie », in A. Meinong (éd.) 1904, pp. 1-50.

Meinong, A. 1904a, « Vorwort », dans A. Meinong (éd.) 1904, p. v-x.

Meinong, A. 1921, « Selbstdarstellung », in R. Schmidt (éd.), *Die deutsche Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Leipzig, Meiner, p. 91-150. Réimpr. dans Meinong, A., *Gesamtausgabe, Band VII. Selbstdarstellung und vermischte Schriften*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1978, pp. 1-63.

Meinong, A. 2000, *Théorie de l'objet et présentation personnelle*, trad. fr. de Meinong (1904) et Meinong (1921) par J.-F. Courtine et M. De Launay Paris, Vrin, 2000.

Meinong, A. 2007, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », trad. fr. de Meinong (1899) par Guillaume Fréchette, dans Fisette & Fréchette (éds.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, pp. 261-341.

Meinong, A. & Witasek, S. 1897, « Zur experimentellen Bestimmung der Tonverschmelzungsgrade », in *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 15, pp. 189-205.

Merlan, Ph. 1945, « Brentano and Freud », *Journal of the History of Ideas*, 6(3), pp. 375-377.

Merlan, Ph. 1949, « Brentano and Freud: a sequel », *Journal of the History of Ideas*, 10/3, pp. 451.

Metzger, W. 1941, *Psychologie. Die Entwicklung ihrer Grundannahmen seit der Einführung des Experiments*, Dresde, Dietrich Steinkopff.

Mill, J. S. 1974, *A System of Logic, Ratiocinative and Inductive, being a connected View of the Principles of Evidence and the Methods of Scientific Investigation*, dans Robson, J. M. (éd.), *The Collected Works of John Stuart Mill*, Vols. VII-VIII. Toronto: University of Toronto Press / London: Routledge & Kegan Paul.

Mill, J. S. 1979, *Sir Hamilton's Doctrine of Unconscious Mental Modifications, Collected Works*, IX, Londres, Routledge.

Miskiewicz, W. 1998, « Dilthey et la difficile recherche d'une autre objectivité », *Intellectica*, 26-27, pp. 111-133.

Miskiewicz, W. 2004, « À propos des origines philosophiques de l'École de Lvov et de Varsovie : affaire Zimmermann », dans Thouard, D. (éd.) 2004, *Aristote au XIX^e siècle*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, pp. 377-395.

Miskiewicz 2009, « Leopold Blaustein's origins of analytical phenomenology: evidential cognition and theory of representations », dans S. Lapointe, M. Marion, W. Miskiewicz & J. Wolenski (eds), *The Golden Age of Polish Philosophy*, Springer Verlag, Logic, Epistemology and the unity of Science Series, pp. 181-191.

Miskiewicz 2011, « La critique du psychologisme et la métaphysique retrouvée – Sur les idées philosophiques du jeune Łukasiewicz », *Philosophia Scientiae* 15/2, – *La syllogistique de Łukasiewicz*, pp. 21-55.

Mittenecker, E., Schuler, G. (éds.) 1994, *100 Jahre Psychologie an der Universität Graz*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.

Mulligan, K., & Smith, B. 1985, « Franz Brentano on the Ontology of Mind », *Philosophy and Phenomenological Research*, 45, pp. 627-644.

Mulligan, K. 1990, *Mind, Meaning, and Metaphysics: The Philosophy and Theory of Language of Anton Marty*. Dordrecht: Kluwer Academic Publishers.

Mulligan, K. 1990, « Marty's Philosophical Grammar », dans Mulligan (ed.) 1990, pp. 11-27.

Mulligan, K. 2004, « Brentano on the Mind », dans Jacquette, D. (éd.), pp. 66-97.

Mulligan, K. 2012, *Wittgenstein et la philosophie austro-allemande*, Paris, Vrin.

Murchison, C. (éd.) 1930, *Psychologies of 1930*, Worcester Mass., Clark University Press.

Musatti C. L. 1924, « Sui fenomeni stereocinetici », *Archivio Italiano di Psicologia*, 3, pp. 105-120.

Musatti C. L. 1926, *Analisi del concetto di realtà empirica*, Città di Castello, Il Solco ; réimp. dans Musatti 1964, pp. 13-175.

Musatti C. L. 1928, « Sui movimenti apparenti dovuti a identità di figura », *Archivio Italiano di Psicologia*, 6, pp. 205-219.

Musatti, C. L. 1929, « La psicologia della forma », *Rivista di Filosofia*, 19, pp. 329-357.

Musatti C. L. 1931, « Forma e assimilazione », *Archivio Italiano di Psicologia*, 9, pp. 61-156 ; réimp. dans Musatti 1964, pp. 213-269.

Musatti, C. L. 1935, « Forma e movimento », *Atti del Real istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti*.

Musatti C. L. 1938, *Elementi di psicologia della forma*, Padua, Gruppo Universitario Fascista.

Musatti C. L. 1953, « Ricerche sperimentali sopra la percezione cromatica. I. Luce e colore nei fenomeni del "contrasto simultaneo", della "costanza" e dell'"eguagliamento" », *Archivio di Psicologia, Neurologia e Psichiatria*.

Musatti C. L. 1955, « La stereocinesi e la struttura dello spazio visibile », *Rivista di Psicologia*, 49, pp. 3-57.

Musatti C. L. 1964, *Condizioni dell'esperienza e fondazione della psicologia*, Florence, Editrice Universitaria.

Musatti C. L. 1975, « Stereokinetic phenomena and their interpretation », dans *Studies in Perception, Festschrift for Fabio Metelli*, G. B. D'Arcais (éd.), Milan, Martello-Giunti, pp. 166-189.

Musatti, C. 1951, « Coscienza e inconscio nelle ricerche sperimentali di Vittorio Benussi », *Rivista di psicologia*, 51, p. 3-23.

Nida-Rümelin, M. & Suarez, J. 2009, « Reddish Green: A Challenge for Modal Claims About Phenomenal Structure », *Philosophy and Phenomenological Research*, 78(2), pp. 346-391.

Ochorowicz, J. 1887, *De la suggestion mentale*, avec une préface de Charles Richet, Paris, Octave Doin Éditeur.

Paulsen, F. 1892, *Einleitung in die Philosophie*, Berlin, Wilhelm Hertz.

Pieter, J. 1972, *Historia psychologii*, Varsovie.

Pillsbury, W.B. 1928, « The Psychology of Edward Bradford Titchener », *Philosophical Review*, 37(2), pp. 95-108.

Plaud, S. 2006-7, « Le Moi peut-il être sauvé ? La subjectivité, de Mach au premier Wittgenstein », in *Philosorbonne*, 1, p. 49-59.

Poli, R. 1998, « The Brentano Puzzle: An Introduction », dans Poli, R. (éd.), *The Brentano Puzzle*, Ashgate.

Pöppel, E. 1994, « Temporal mechanism in perception », *International Review of Neurobiology*, 37, pp. 185-202.

Pulfrich, C. 1923, *Die Stereoskopie in Dienste der Photometrie und Pyrometrie*, Berlin, Springer.

Rancurello, A. C. 1968, *A Study of Franz Brentano: His Psychological Standpoint and his Significance in the History of Psychology*, New York / London, Academic Press.

Reed, E. S. 1997, *From Soul to Mind: The Emergence of Psychology from Erasmus Darwin to William James*, New Haven / London, Yale University Press.

Ribot, Th. 1910, « E.-B. Titchener. – *Lectures on the experimental Psychology of the Thought processes* », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 69, p. 650.

Rieber, R.W. & Robinson, D. K. (éds.) 2001, *Wilhelm Wundt in History. The Making of a Scientific Psychology*, Springer.

Robinson, D. K. 1987, *Wilhelm Wundt and the Establishment of Experimental Psychology, 1875-1914*, Berkeley, Thèse de Doctorat.

Rollinger, R. 1991, « Husserl and Cornelius », *Husserl Studies*, 8, pp. 33-56 (revu dans Rollinger 2008, pp. 189-220).

Rollinger, R. 1993, *Meinong and Husserl on Abstraction and Universals: From Hume Studies I to Logical Investigations II*, Amsterdam / Atlanta, Rodopi.

Rollinger, R. 1999, *Husserl's Position in the School of Brentano*, Dordrecht, Kluwer.

Rollinger, R. 2004 « Brentano and Husserl », dans Jacquette, D. (éd.), pp. 265-76.

Rollinger, R. 2008, *Austrian Phenomenology. Brentano, Husserl, Meinong and Others on Mind and Object*, Phenomenology & Mind, Frankfurt, Ontos Verlag.

Rollinger, R. 2009, « Brentano's Logic and Marty's Early Philosophy of Language », dans Baumgartner, W. & al. (éds.), pp. 77-98.

Rollinger, R. 2010, *Philosophy of Language and Other Matters in the Work of Anton Marty: Translation and Analysis*, Amsterdam / New York, Rodopi.

Rollinger, R. 2011, « Brentano's *Psychology from an Empirical Standpoint*: Its Background and Conception », in Tanasescu (ed.) 2011, pp. 5-29, révisé dans Tanasescu (éd.) 2012, pp. 261-310.

Rollinger, R. 2012, « Anton Marty on Intentionality », dans Salice (éd.), pp. 145-174.

Rollinger, R. (à paraître), « Brentano and Marty on Logical Names and Linguistic Fictions: A Parting of Ways in the Philosophy of Language », dans Cesalli and Friedrich (éds.), (à paraître).

Rubin, E. 1915, *Synsoplovede Figurer. Studier i psykologisk Analyse*, 1 del, Kobenhavn - Kristiania, Gyldendal ; trad. allem. P. Collett 1921, *Visuell wahrgenommene Figuren. Studien in psychologischer Analyse*, 1. Teil, Kobenhavn - Christiania - Berlin - London, Gyldendal.

Russell, B. 1912/1989, *Problèmes de philosophie*, trad. fr. F. Rivenc, Paris, Payot.

Ryle, G. 2005, *La notion d'esprit*, Paris, Payot.

Rzepa, T. 1992, *Psychologia wPrzegląd Filozoficzny*.

Rzepa, T. 1999, « Zlekceważony fenomen w dziejach nauki polskiej – psychologiczna Szkoła Lwowska », in *Polska Filozofia Analityczna*, Torun, pp. 43-57.

Salice, A. (éd.) 2012, *Intentionality: Historical and Systematic Perspectives*, Munich, Philosophia.

Sartre, J.- P. 1943, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard.

Scheler, M. 1973, *The Idols of Self-Knowledge*, in *Selected Philosophical Essays*, trad. angl. D. R. Lachterman, Evanston, Northwestern University Press.

Schlick, M. 1918/1925 (2^e éd.), *Allgemeine Erkenntnislehre*, Berlin, Julius Springer Verlag,

Schultze, O. 1908, « Beiträge zur Psychologie des Zeitbewusstseins », *Archiv für die gesamte Psychologie* 13, pp. 275-351.

Schultess, D. 1999, « L'individuation selon Brentano ». *Philosophiques*, 26(2), 219-230.

Schuhmann, K. 1996, « Carl Stumpf (1848-1936) », dans Albertazzi, L. & al. (éds.), *The School of Franz Brentano*, Dordrecht, Kluwer, pp. 109-129.

Schuhmann, K. 2004, « Brentano's impact on twentieth-century philosophy », in Jacquette, D. (éd.), *The Cambridge Companion to Brentano*, pp. 277-297.

Schwitzgebel, E. 2004, « Introspective training apprehensively defended: Reflections on Titchener's Lab Manual », *Journal of Consciousness Studies*, 11(7-8), pp. 58-76.

Searle, J. 1992, *The Rediscovery of the Mind*. Cambridge Mass.: The MIT Press.

Searle, J. 2002, « How to study consciousness scientifically », dans *Consciousness and Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

Searle, J. 2008, *Mind, Language and Society*, New York, Basic Books.

Sebestik, J. 1994, « Prague Mosaic. Encounters with Prague Philosophers », *Axiomathes* 5 (2-3), pp. 205-223.

Seron, D. 2009, « La critique de la psychologie de Natorp dans la V^e Recherche logique de Husserl », *Philosophiques*, 36(2), pp. 533-558.

Seron, D. 2010 « Perspectives récentes pour une phénoménologie de l'intentionnalité », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VI/8.

Seron, D. 2011, « The Fechner-Brentano Controversy on The Measurement of Sensations », *Revue Roumaine de Philosophie* 55(1), pp. 87-102.

- Seron, D. 2012, *Ce que voir veut dire*, Paris, Cerf.
- Seron D. (A paraître), « Phénoménologie de style husserlien et psychologie de la forme : Arguments *pro et contra* ».
- Sharvy, R. 1983, « Aristotle on Mixtures », *The Journal of Philosophy*, 80(8), pp. 439-457.
- Simons, P. 1990, « *Marty on Time* », dans Mulligan (éd.) 1990, pp. 157-170.
- Sirigatti, S. 1967, *Gli studi di psicologia scientifica nell'università di Firenze (1903-1945)*, Siena, Cantagalli.
- Sloniewska, H. 1973, « Kazimierz Twardowski (1866-1938), *Polish Psychological Bulletin* 4(1).
- Smith, B. (éd.) 1988, *Foundations of Gestalt Theory*, Munich / Vienna, Philosophia Verlag.
- Smith, B. 1989, « The primacy of place: An investigation in Brentanian ontology », *Topoi*, 8(1), pp. 43-51.
- Smith, B. 1994, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, Open Court Publishing Company, Chicago and LaSalle.
- Sprung, H. Sprung, L. 2000/2001, « Carl Stumpf in Berlin (1894-1936) », *Brentano Studien*, 9, pp. 89-116.
- Stadler, A. 1878, « Über die Ableitung des psychophysischen Gesetzes », *Philosophische Monatshefte*, 14, pp. 215-223.
- Stout, G.F. 1899 (1^{ère} éd.), *A Manual of Psychology*, New York - London, University Correspondence College Press, 1899 ; 1913, (3^e éd.), New York - London, University Tutorial Press.
- Stroud, J. M. 1967, « The fine structure of psychological time », dans H. Quaster (éd.), *Information Theory in Psychology*, Glencoe, Free Press.
- Stumpf, C. 1873, *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, Leipzig, Hirzel.
- Stumpf, C. 1883 *Tonpsychologie I*, Leipzig: Hirzel.
- Stumpf, C. 1883-1890, *Tonpsychologie*, 2 vols., Leipzig, Barth, réimpr. Amsterdam, Bonset, 1965.
- Stumpf, C. WS 1886/1887, Manuscript Q 11/I, *Vorlesungen über Psychologie*, Halle.
- Stumpf, C. 1896, « Leib und Seele », dans *Philosophische Reden und Vorträge*, Leipzig, Barth, 1910, trad. fr. 1896, « L'âme et le corps », *La revue scientifique*, 6, pp. 321-326
- Stumpf, C. 1907, « Die Wiedergeburt der Philosophie », trad.fr. D. Fiset (éd.) 2007, pp. 115-132.

Stumpf, C. 1906a, « Erscheinungen und psychische Funktionen », *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abhandlungen*, IV, Berlin, Königl. Akademie der Wissenschaften & Reimer, pp. 1-40, trad. fr. D. Fisette (éd.) 2007, pp. 132-167.

Stumpf, C. 1906b, « Zur Einteilung der Wissenschaften », *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abhandlungen*, V, Berlin, Königl. Akademie der Wissenschaften & Reimer, p. 1-95, trad. fr. D. Fisette (éd.) 2007, pp. 169-254.

Stumpf, C. 1917, « Die Attribute der Gesichtsempfindungen », *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Kl.*, 8, pp. 1-88.

Stumpf, C. 1918, « Empfindung und Vorstellung », *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl.*, 1, Berlin, pp. 3-116.

Stumpf, C. 1919, « Erinnerungen an Franz Brentano », dans O. Kraus (éd.), *Franz Brentano: zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, München, Beck.

Stumpf, C. 1939-40, *Erkenntnislehre*, 2 vols. Leipzig, Barth.

Tanasescu, I. (éd.) 2011, *Franz Brentano et la Philosophie* (Revue Roumaine de Philosophie, 55). Bucharest: Editura Academiei Române.

Tanasescu, I. (éd.) 2012, *Franz Brentano's Metaphysics and Psychology*, Bucharest, Zeta Books.

Textor, M. 2006, « Brentano (and Some Neo-Brentanians) on Inner Consciousness », *Dialectica*, 60(4), pp. 411-432.

Textor, M. 2013, « Brentano on the dual relation of the mental », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 12, pp. 1-19.

Textor, M. (Manuscrit) « What the Analysis of Pleasure tells us about Consciousness »

Titchener, E. B. 1897, *An Outline of Psychology*, New York, MacMillan.

Titchener, E. B. 1898, *A Primer of Psychology*, New York, MacMillan.

Titchener, E. B. 1909, *Lectures on the Experimental Psychology of the Thought-Processes*, New York, MacMillan.

Titchener, E.B. 1912, *A Text-Book of Psychology*, New York, MacMillan.

Titchener, E. B. 1912, « The schema of introspection », *The American Journal of Psychology*, 23, p. 427-448 ; pp. 485-508.

Titchener, E.B. 1916, *A Beginner's Psychology*, New York, MacMillan.

Titchener, E. B. 1921, « Brentano and Wundt: Empirical and Experimental Psychology », *The American Journal of Psychology*, 32(1), pp. 108-120.

Titchener, E. B. 1921, « Functional psychology and the psychology of act: I », *The American Journal of Psychology*, 32(4), pp. 519-542.

Titchener, E. B. 1922, « Functional psychology and the psychology of act: II », *The American Journal of Psychology*, 33(1), pp. 43-83

Titchener, E. B. 1922, *Experimental Psychology: A Manual of Laboratory Practice*, vol. 1: *Qualitative Experiments*, Part 1: *Student's Manual*, London, MacMillan.

Titchener, E. B. 1929, *Systematic Psychology: Prolegomena*, New York, MacMillan.

Toccafondi, F. 2012, « Vincoli, rappresentazioni e realismo: un punto di vista fenomenologico », dans F. Toccafondi (éd.), *Fenomenologia e scienza, Punti d'incontro passati e presenti*, Firenze, Le Lettere, pp. 127-221.

Turner, S. 1993, « Vision Studies in Germany », *Osiris*, 8, pp. 80-103.

Turner, S. 1994, *In the Eye's Mind. Vision and the Helmholtz-Hering Controversy*, Princeton, Princeton University Press.

Twardowski, K. 1894, *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen. Eine psychologische Untersuchung*, Wien, Hölder, 1894. Réimpr. München, Philosophia, 1982 ; trad. fr. J. English dans 1993, E. Husserl et K. Twardowski (éds.), *Sur les objets intentionnels, 1893-1901*, Paris, Vrin.

Twardowski, K. 1898, O złudzeniach wzrokowych, *Twardowski, Kazimierz*, dans W. Miskiewicz (éd.), Paris, Éditions e-LV

Twardowski, K. 1912, « Psychologia bez przyrzadow » dans Twardowski 1927, *Rozprawy i artykuły filozoficzne. Zebrali i wydali uczniowie*, Lwow, Ksiaznica-Atlas.

Twardowski, K. 1913a, « Filozofia a psychologia eksperymentalna », *Ruch Filozoficzny*, 3 (4), pp. 81-85.

Twardowski ; K. 1913b, O psychologii, jej przedmiocie, zadaniach, metodzie, stosunku do innych nauk i o jej rozwoju. *Encyklopedia Wychowawcza*, Varsovie.

Twardowski, K. 1925-1926, O psychologii, dans W. Miskiewicz (éd.) 2008, Paris, Éditions e-LV.

Twardowski, K. 1927, *Artykuły i rozprawy filozoficzne*, Lwow: Ksiaznica-Atlas.

Twardowski, K. 1927, *Rozprawy i artykuły filozoficzne*, Lwow, Ksiegarnia S.A., Ksiaznica-Atlas, T.N.S.W.

Twardowski, K. 1992, « Autobiografia Filozoficzna » (Selbstdarstellung), *Przegląd Filozoficzny*, Nowa Seria, 1(1), pp. 19-33.

Twardowski, K. 1999, « Psychology vs Physiology and Philosophy » dans Twardowski, K. *On actions, products and other topics in philosophy*, trad. angl. S. Szylewicz, Amsterdam, Rodopi, p. 41-64.

Twardowski 1997, *Dzienniki*, Adam Marszałek, Toruń, vol. 1.

Twardowski 1999, *On Actions, Products and Other Topics in Philosophy*, J. Brandl & J. Wolenski (éds.), Rodopi, pp. 103-133.

Varela, F. J. 1999. « The specious present: A neurophenomenology of time consciousness », dans Petitot, J., Varela, F. J., Pachoud, B., and Roy, J.-M. (éds.), *Naturalizing Phenomenology*, Stanford, Stanford University Press, pp. 266-314.

Varzi, A. C. 1997, « Boundaries, Continuity, and Contact », *Nous*, 31(1), pp. 26-58.

Vetter, H. 1992, « Brentano, Freud und Husserl im Wien der Jahrhundertwende », *Mesotes* 2, pp. 206-217.

Volkman, W. 1884/85 (3^e éd.), *Lehrbuch der Psychologie vom Standpunkte des Realismus und nach genetischer Methode*, Vols. I-II, Cöthen, Alfred Schulze.

Washburn, M. F. 1902, « Some Examples of the Use of Psychological Analysis in System-Making », *The Philosophical Review*, 11(5), pp. 445-462.

Wernicke, H. 1914, « Translator's Preface », dans G. Fechner 1914, pp. 7-29.

Werner, A. 1931, *Die Psychologisch-erkenntnistheoretischen Grundlagen der Metaphysik Franz Brentanos*, Hildesheim, Borgmeyer.

Wertheimer, M. 1912, « Experimentelle Studien über das Sehen von Bewegung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 61, pp. 161-265.

White, C. T. 1963, « Temporal numerosity and the psychological unit of duration », *Psychological Monograph*, 77, pp. 1-37.

Witasek, S. 1901, « Zur psychologischen Analyse der ästhetischen Einfühlung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 25, pp. 1-49.

Witasek, S. 1904, *Grundzüge der allgemeinen Ästhetik*, Leipzig, Barth.

Witasek, S. 1908, *Grundlinien der Psychologie*, Leipzig, Dürr.

Woodrow, H. 1951, « Time perception », dans S. S. Stevens (éd.), *Handbook of Experimental Psychology*, New York, Wiley, pp. 1224-1236.

Wundt, W. 1874(1^{ère} éd.)/1893 (4^e éd.), *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, 2 vols., Leipzig, Engelmann.

Wundt, W. 1883 (1^{ère} éd.)/1920 (4^e éd.), *Logik*, vol. 2., Stuttgart, Enke.

Wundt, W. 1888, « Selbstbeobachtung und innere Wahrnehmung », *Philosophische Studien*, 4, pp. 292-309.

Wundt, W. 1893, *Hypnotisme et suggestion. Étude critique*, trad. fr. A. Keller. Paris, F. Alcan.

Wundt, W. 1901, *Gustav Theodor Fechner. Rede zur Feier seines hundert-jährigen Geburtstages*, Leipzig, Wilhelm Engelmann.

Wundt, W. 1907, « Über Ausfrageexperimente und über die Methoden zur Psychologie des Denkens », *Psychologische Studien*, 3, pp. 301-360.

Wundt, W. 1910, « Das Institut für experimentelle Psychologie zu Leipzig », *Psychologische Studien* vol. 5 (6), Wilhelm Engelmann : Leipzig

Wundt, W. 1910, « Psychologismus und Logizismus », dans *Kleine Schriften*, vol. 2, Leipzig, Engelmann.

Wundt, W. 1913, *Die Psychologie im Kampf ums Dasein*, Alfred Kröner Verlag, Leipzig.

Wundt, W. 1891, « Zur Lehre von den Gemüthsbewegungen », *Philosophische Studien*, 6, pp. 336-385.

Wundt, W. 1922 (15^e éd.), *Grundriss der Psychologie*, Leipzig, Kröner.

Zahavi, F. 2004, « Back to Brentano? » *Journal of consciousness Studies*, 11(10-11), pp. 66-87.

Zelaniec, W. 2003, Le Brentano de la « Deskriptive Psychologie » : l'homme qui savait décrire (et poursuivait un objectif double en décrivant », *Les Etudes Philosophiques*, Numéro Spécial *Brentano et son école*, Jocelyn Benoist (éd.), 1, pp. 23-33.

Zimmerman, D. 1996, « Indivisible parts and extended objects: Some philosophical episodes from topology's prehistory », *The Monist*, 79(1), pp. 148-180.

INDEX NOMINUM

A

Albertazzi	7, 51, 53, 54, 67, 149, 249, 250, 252, 253, 258, 259, 270, 271, 272, 275
Ameseder	148, 193, 198, 199, 200, 201, 208, 209
Anscombe	300, 301
Antonelli	32, 73, 89, 156, 169, 409, 415, 425
Aristote	52, 57, 62, 68, 82, 90, 109, 135, 136, 137, 138, 139, 158, 177, 178, 179, 181, 239, 326
Armstrong	81
Aucouturier	7
Austin	300
Avenarius	218, 227, 373, 385, 386, 395, 397, 398

B

Bandrowski	235
Baumgartner	18, 54, 62, 74, 155, 157, 325, 355, 410, 414, 430
Benoist.....	7, 10, 15, 35, 294, 299, 300, 410, 436
Benussi	149, 158, 192, 202, 203, 210, 211, 252, 253, 255, 256, 257, 258, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276
Bergson	317
Berkeley	174, 222, 359, 361, 429
Bühler	11, 157, 221, 310, 369, 370
Blaustein	240, 241, 242
Bobryk	242
Bokhove	157
Bonaventura ...	149, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 264, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 407, 408, 412, 418
Boring	203, 210, 376, 383
Bouveresse	119, 120, 126, 133, 298

Bovet	234
Bringmann	221
Byrne	118

C

Calabresi	149, 252, 253, 259, 261, 269, 270, 274
Carnap	9, 111, 313, 386, 392, 424
Cesalli	140, 157
Chalmers	54, 250, 274, 396
Charcot	291
Chevreur	366
Chishlom	155
Chrudzimski	63, 115, 160, 161
Churchland	250, 275
Clark	124, 376
Cohen, A	280
Cohen, H	317
Comte	21, 280, 344, 345, 416
Cornélius	166, 279
Costa	139
Courtine	15, 72, 97, 213, 239, 274, 280, 337
Czeowski	237

D

Dambska	238, 246
Darwin	174, 429
De Grind	255, 275
Dehaene	255, 275
Dennett	250, 275

De Sarlo	149, 249, 253, 268, 270, 271, 272, 407, 408, 409
Descartes	18, 62, 76, 155, 187, 281
Descombes	298
Dewalque	7, 32, 46, 95, 346, 350, 373, 416
Dilthey	52, 217, 218, 385
Domenjo	280
Dretske	80, 375
Duhem	217, 236, 246
Duncker	11, 30, 55, 57, 97, 126, 160, 161, 210, 274, 413, 414, 419

E

Ebbinghaus	100, 217, 218, 235, 376, 385
Eddington	133
Eder	158
Ehrenfels	148, 185, 189, 190, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 205, 207, 208, 210, 211, 356, 357, 362
Eisenmeier	67, 159, 325
Evans	374

F

Fancher	280, 289
Fechner	97, 101, 159, 169, 170, 172, 186, 234, 259, 282, 295, 307, 314, 317, 318, 319, 323, 328, 380
Fine	117, 137
Fisette	8, 15, 29, 31, 35, 38, 44, 71, 72, 81, 145, 156, 187, 189, 211, 213, 225, 245, 309, 315, 329, 335, 357, 417, 426, 432
Fréchette	8, 15, 29, 31, 140, 145, 147, 156, 187, 189, 211, 212, 213, 245, 335, 417, 426
Freud	145, 151, 242, 243, 244, 246, 279, 280, 284, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302
Fries	178

G

Gallagher	372
Goethe	366
Gori-Savellini	271, 272, 274, 275
Graham	392
Gregory	174
Grote	381
Gurwitsch	80
Gyemant	280, 284, 289

H

Hämmerli	48
Hardin	118
Hartmann	162
Haupt	221
Heinrich	227, 228, 230, 313
Helmholtz	22, 23, 77, 233, 270, 282, 287, 310, 365, 366, 368, 370, 419, 433
Herbart 32, 38, 53, 97, 146, 165, 176, 186, 194, 282, 307, 314, 318, 323, 419, 420	
Hering 11, 118, 119, 127, 157, 158, 308, 310, 317, 324, 356, 357, 360, 361, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371	
Höfler	193, 199, 211, 376, 377
Hämmerli	115
Hofmann	330
Holenstein	67
Hollands	101, 107
Horgan	392, 396
Horwicz	96, 178, 316, 344, 345, 420
Hoskovec	357
Huber	203, 211
Huemer	32, 53, 55, 420

Hume52, 109, 110, 181, 188, 212, 281, 330, 350, 420, 425, 429
 Husserl9, 10, 27, 29, 30, 39, 51, 53, 67, 81, 98, 99, 104, 112, 114,
 156, 157, 158, 166, 187, 189, 190, 197, 210, 213, 215, 216, 217, 223, 231, 235, 236, 238,
 239, 258, 275, 280, 331, 361, 363, 376, 377, 379, 380, 400, 413, 417, 418, 420, 423,
 424, 429, 431, 434

I

Ierna9, 43, 51, 56, 59, 67, 81, 145, 417, 420, 421
 Ingarden215, 216, 236, 239

J

Jacquette51, 52, 53, 80, 156, 271, 272
 Jadczyk226, 228
 James10, 80, 100, 174, 261, 365, 375, 381, 385, 392, 397
 Johansson120

K

Kanizsa255, 268, 271, 275
 Kant9, 155, 176, 282, 313, 314, 326, 378
 Kardos310, 369
 Katz121, 256, 257, 275, 310, 369
 Köhler67, 204, 205, 208, 211, 371
 Kindinger188, 191, 211
 Kirchhoff166
 Kleiner225
 Kühle217, 221, 230, 233, 262, 275, 376, 385, 388
 Koffka67, 204, 205, 211, 263, 273, 275, 331, 370, 371
 Krantz288
 Kraus18, 19, 21, 51, 54, 55, 67, 68, 154, 160
 Kreutz226, 240

Kriegel	9, 92
Krohn	158
Krones	192, 211
Külpe	203

L

Landerer	32, 53, 55, 420
Leahey	383, 397
Leibniz	155, 174, 282, 286
Leska	67
Lewes	172, 282
Libet	255, 275
Lindner	165
Lindworsky	217
Lipps	217, 290, 376, 377, 423
Loar	392
Locke	20, 154, 160, 177, 282, 423
Lotze	174, 177, 329, 359, 363
Lübbe	361
Ludwig	10, 174
Lukasiewicz	215, 216, 223, 231, 236, 427

M

Mach	109, 194, 195, 196, 197, 200, 205, 211, 215, 309, 310, 311, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 350, 351, 353, 356, 357, 361, 362, 364, 373, 383, 385, 392, 395
Mally	192
Martin	127
Martinelli	8, 9, 307, 313, 329

Marty	10, 29, 44, 65, 66, 67, 145, 147, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 205, 206, 207, 212, 315, 331, 356, 357, 377, 412, 415, 422, 423, 424, 425, 427, 430, 431
Massin	9, 48, 115, 120, 121, 425
Maudsley	96, 282, 316
Mausfeld	220, 251, 275
McGinn	250, 275
Meinong	7, 9, 10, 38, 51, 53, 54, 99, 145, 147, 148, 149, 158, 166, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 197, 198, 199, 201, 202, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 228, 249, 252, 253, 271, 272, 275, 311, 326, 328, 376, 377, 407, 408, 409, 410, 411, 416, 420, 422, 425, 426, 427, 429
Mendelssohn	326
Merlan	279
Metzger	251, 268, 275
Miskiewicz	9, 148, 215, 216, 217, 225, 231, 239, 242, 243
Mittenecker	192, 213
Müller	31, 203, 204, 210, 230, 235, 260, 272, 274, 310, 341, 369, 411, 414
Mulligan	15, 28, 80, 120, 121, 156, 157, 412, 427, 428, 431
Murchison	376
Musatti	149, 252, 255, 262, 265, 266, 267, 268, 273, 275, 276

N

Nida-Rümelin	116, 119
Niveleau	10, 15, 16, 27, 43, 51, 145, 153, 249, 307, 373

O

Ochorowicz	219
-------------------------	-----

P

Paulsen	52
----------------------	----

Pieter 225

Pillsbury 393

Plaud 10, 309, 333

Poli 54, 249, 271, 272, 276

Pöppel 255, 276

Pulfrich 260, 276

R

Rancurello160

Raynaud 157

Reed174

Reid93, 414

Ribot 387

Rieber 221

Riehl191, 217

Robinson 221, 222

Rollinger 10, 51, 53, 67, 145, 153, 156, 157, 159, 161, 166

Rosenthal 80

Rubin.....202, 259, 276, 395

Russell.....130, 131, 215, 381

Ryle..... 91, 300

Rzepa 225, 242

S

Salice 157

Sartre293, 298, 301

Scheler 364

Schopenhauer 366

Schultess 123

Schultze	277
Schumann	67, 157
Schwitzgebel	397
Searle	242, 250, 277, 375, 393, 400, 401
Sebestik	67
Seron	10, 19, 32, 99, 111, 169, 310, 317, 373, 396, 400, 431
Sharvy	135, 137
Simons	15, 156
Smith	15, 28, 31, 121, 123, 185, 334, 336, 361, 395, 427, 431
Sprung	67
Stadler	317
Stout	375, 376, 377, 379, 388, 392, 394
Stroud	257, 277
Stuart Mill	97, 168, 427
Stumpf	8, 9, 10, 23, 29, 31, 35, 38, 44, 54, 62, 65, 66, 67, 99, 148, 160, 177, 187, 192, 200, 204, 230, 249, 308, 310, 313, 315, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 363, 364, 368, 369, 370, 371, 376, 377, 385, 417, 424, 426, 430, 431, 432

T

Textor	116, 140
Thomas d'Aquin	91
Tienson	392, 396
Titchener	9, 20, 31, 99, 100, 101, 104, 110, 160, 310, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 417, 422, 429, 431, 433
Toccafondi	11, 310, 355, 371
Turner	365
Twardowski	10, 38, 145, 148, 187, 198, 209, 213, 215, 216, 217, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 412, 431, 434

V

Varela	255, 277, 372
Varzi	122
Vetter	280
Vogt	174
Volkmann	165
Volpi	21

W

Washburn	106, 107
Wernecke	159
Werner	81
Wertheimer	203, 204, 213, 255, 260, 277, 356, 371
White	257, 277
Witasek	158, 192, 213, 214, 232, 311, 376, 377, 388, 389, 390, 391, 392, 394, 401, 427, 435
Woodrow	257, 277
Wundt	19, 20, 31, 46, 53, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 112, 113, 114, 148, 159, 160, 173, 186, 203, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 227, 229, 230, 233, 234, 250, 254, 282, 307, 308, 310, 314, 317, 373, 374, 376, 378, 379, 380, 381, 383, 385, 388, 395, 397, 419, 422, 429, 433, 435, 436

Y

Young	365
-------------	-----

Z

Zahavi	372
Zelaniec	436
Zimmerman	122, 134

Table des matières

Remerciements	6
Les contributeurs.....	7
Préface - Une psychologie sans expériences ?	
<i>Jocelyn BENOIST.....</i>	<i>15</i>
Introduction - Le programme brentanien d'une philosophie scientifique	
<i>Charles-Édouard NIVELEAU.....</i>	<i>27</i>

Première partie

DÉFINIR ET RÉALISER UN PROGRAMME : LA PSYCHOLOGIE DE FRANZ BRENTANO

1- Ouverture	
<i>Charles-Édouard NIVELEAU.....</i>	<i>43</i>
2- La science de la conscience selon Brentano	
<i>Carlo IERNA</i>	<i>51</i>
La philosophie en tant que science	52
La psychologie en tant que science.....	55
3- Deux thèses de Brentano sur la conscience	
<i>Denis FISETTE.....</i>	<i>71</i>
Formulation des deux thèses sur la conscience	72
Conscience et intentionnalité.....	74
Trois modes de conscience	76
Conscience <i>in recto</i> et <i>in obliquo</i>	79
Objections contre la deuxième thèse.....	82
Le problème de la complexité et l'unité de la conscience.....	85
L'agent psychique et la conscience de soi.....	89

4- Deux théories de l'analyse psychique : Wundt et Brentano

<i>Arnaud DEWALQUE</i>	95
Deux interprétations divergentes.....	96
Le programme analytique de Wundt.....	101
Quelques difficultés.....	106
Le programme analytique de Brentano	109

5- Mélanges chromatiques. La théorie brentanienne des couleurs multiples à la loupe

<i>Olivier MASSIN et Marion HAEMMERLI</i>	115
Le problème : concilier multiplicité et impénétrabilité des couleurs.....	117
<i>La réalité des qualités multiples</i>	118
<i>L'impénétrabilité des qualités</i>	120
<i>Impénétrabilité et individuation spatiale</i>	122
La solution de Brentano : l'échiquier des couleurs.....	125
<i>Présentation</i>	125
<i>Un malentendu possible</i>	127
<i>Qu'est-ce que la perception indistincte ?</i>	129
Critique de la solution brentanienne.....	130
<i>Des couleurs phénoménales imperceptibles ?</i>	130
<i>Le problème de la continuité</i>	132
Une alternative à l'échiquier brentanien : les parties non-spatiales	136
<i>Brentano vs. Aristote</i>	136
<i>Une troisième voie : des composants non-spatiaux</i>	137

Deuxième partie

POURSUIVRE UN PROGRAMME : L'ÉCOLE DE BRENTANO

6- Ouverture

<i>Charles-Édouard NIVELEAU</i>	145
---------------------------------------	-----

7- La psychologie génétique : la conception brentanienne de l'explication de l'esprit exposée dans les cours d'Anton Marty (Prague 1889)

<i>Robin ROLLINGER</i>	153
Psychologie empirique et descriptive.....	159
Les facultés de l'âme et ses difficultés.....	164
Dualisme vs monisme.....	169
Le caractère transitoire et la persistance des phénomènes mentaux.....	176
La genèse des phénomènes mentaux.....	181

8- De l'intentionnalité à la théorie de l'objet. Meinong et son école, ses critiques

<i>Guillaume FRÉCHETTE</i>	187
Le laboratoire de psychologie.....	191
De Mach à Ehrenfels.....	194
D'Ehrenfels à Meinong.....	197
Gestalt et production dans l'école de Graz.....	201
Graz et ses critiques.....	203
Critique pragoise de Graz.....	205

9- Sur le laboratoire de psychologie expérimentale à Lvov et sur la psychologie théorique de Kazimierz Twardowski

<i>Wioletta MISKIEWICZ</i>	215
La psychologie au début du XX ^e siècle : <i>Kampf ums Dasein</i>	217
1879 est-elle la date de fondation du laboratoire de Wundt ? ..	219

La création du laboratoire de Twardowski à Lvov : historique et choix doctrinaux	222
Une psychologie empirique sans « scolastique formelle des chiffres »	230
La psychologie théorique	235
La psychologie théorique et la méthode psychanalytique.....	242
La psychologie théorique et les sciences.....	245

10- De la psychologie descriptive à l'analyse concrète du psychique. Florence et Padoue au début du XX^e siècle

<i>Liliana ALBERTAZZI</i>	249
Changement et durée.....	253
La réalité psychique du moment présent.....	256
Le lieu de naissance du temps.....	258
L'espace de projection.....	258
L'analyse concrète du psychique.....	261
Le concept de réalité empirique	265

11- Freud à l'école de la conscience

<i>Valérie AUCOUTURIER</i>	279
La conscience inconsciente : une hypothèse spéculative ?.....	281
<i>La conscience et ses objets</i>	281
<i>Une conscience inconsciente ?</i>	282
Le point de vue systémique	289
<i>Les pathologies de la conscience</i>	290
<i>La causalité inconsciente</i>	292
<i>Un nouvel inconscient : le point de vue topique et le point de vue systémique</i>	295
Les résidus d'une philosophie de la conscience et son dépassement.....	298
<i>L'intériorité</i>	298
<i>L'agent et la cause</i>	299

Troisième partie

SITUER UN PROGRAMME : BRENTANO ET SON ÉCOLE DANS L'HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE

12- Ouverture

Charles-édouard NIVELEAU.....307

13- Le problème de l'intensité dans la psychologie de Brentano et de Stumpf

Riccardo MARTINELLI..... 313

L'intensité des sensations dans la *Psychologie* de 1874316

Intensité et perception interne320

La nouvelle doctrine de l'intensité323

Le problème de l'intensité chez Carl Stumpf327

14- Deux approches de la psychologie empirique : quel dialogue entre Franz Brentano et Ernst Mach ?

Sabine PLAUD.....333

Psychologie empirique et critique de la métaphysique336

L'expérience contre la métaphysique336

Quelle signification donner à l'idée de psychologie empirique ?342

Unité de l'âme et unité de la conscience 346

La complexité de la conscience et la question de son unité 346

L'intentionnalité comme critère du psychique ?351

15- L'importance de Prague. Sur les rapports entre phénoménologie et physiologie à partir de Brentano

Fiorenza TOCCAFONDI355

La définition de la phénoménologie selon Carl Stumpf357

Sur Mach et le monde de la sensibilité 3 61

Phénoménologie et perception chromatique364

L'axe Hering-Stumpf 368

**16- Titchener versus Brentano : quelques objections fortes
contre l'intentionnalité en psychologie**

Denis SERON373

Les *Prolégomènes* de 1929 374

La science, le sens commun et la philosophie..... 380

Les conférences de Chicago (1909) 387

Bibliographie générale407

Index nominum.....439

Déjà parus aux éditions DEMOPOLIS

Alsabbagh, Soufian
L'Amérique de Mitt Romney
La nouvelle droite américaine

Boltanski, Luc
Rendre la réalité inacceptable

Bourdieu, Pierre -
Boltanski, Luc
La Production de l'idéologie dominante

Clover, Charles
Surpêche : L'Océan en voie d'épuisement

Coustal, François
L'Incroyable histoire du NPA

Da Lage, Olivier (sous la dir. de)
Qatar : les nouveaux maîtres du jeu

Denord, François
Néo-libéralisme version française : histoire d'une idéologie politique

Durpaire, François -
Richomme, Olivier
L'Amérique de Barack Obama
Obama face à la crise

Fitoussi, Muriel - Khaldi, Eddy
Main basse sur l'école publique
La république contre son école

Garo, Isabelle
Foucault, Deleuze, Althusser et Marx

Hobsbawm, Eric
Marx et l'histoire

Jennar, Raoul Marc
Khieu Samphan & les Khmers rouges

Kalfon, Pierre
Chroniques chiliennes

Kamata, Satoshi,
Toyota : l'usine du désespoir

Mamdani, Mahmoud
La CIA et la fabrique du terrorisme islamique

Marx, Karl
Les Crises du capitalisme
Qu'est-ce que le capitalisme ?
Le Capital financier

Mordillat, Gérard -
Prieur, Jérôme
De la crucifixion considérée comme un accident du travail

Nadaud, Stéphane
Les Japans de Kenzaburo Oé

Prochasson, Christophe
L'Empire des émotions : les historiens dans la mêlée

Rebérioux, Madeleine
Vive la République !

Sassen, Saskia
Critique de l'État

Saurin, Patrick
Les prêts toxiques : une affaire d'État

Shah, Sonia
Cobayes humains : le grand secret des essais pharmaceutiques

Uchitelle, Louis
Le Salarié jetable : enquête sur les licenciements aux États-Unis

Wallerstein, Immanuel
L'Universalisme européen : de la colonisation au droit d'ingérence

Walt, Stephen
Pourquoi le monde n'aime plus les États-Unis

Whitaker, Brian
Parias, Gays et lesbiennes dans le monde Arabe

Wilkinson, Richard
L'Égalité c'est la santé

Winder, Simon
James Bond : L'homme qui sauva l'Angleterre

Achevé d'imprimer en France en février 2014
dans les ateliers de normandie Roto Impression s.a.s. à Lonrai (Orne)
N° d'impression :
Dépôt légal :